



**HAL**  
open science

**Terres en mouvement Critique agro-écologiste,  
agricultures alternatives et pratiques de réhabiter en  
Italie (1972-2022)**

Laura Centemeri

► **To cite this version:**

Laura Centemeri. Terres en mouvement Critique agro-écologiste, agricultures alternatives et pratiques de réhabiter en Italie (1972-2022). Sociologie. École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2024. tel-04669412

**HAL Id: tel-04669412**

**<https://hal.science/tel-04669412v1>**

Submitted on 8 Aug 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

École des Hautes Études en Sciences Sociales

## Terres en mouvement

Critique agro-écologiste, agricultures alternatives et  
pratiques de réhabiter en Italie (1972-2022)

Laura Centemeri

Mémoire pour l'Habilitation à Diriger des Recherches

Volume 2 : Inédit

Soutenue le 27 mars 2024 à l'EHESS de Paris.

### Composition du Jury :

Daniel Cefaï, Directeur d'études à l'EHESS (garant)  
Sylvaine Bulle, Professeure, ENSA-Université Paris-Cité (rapporteuse externe)  
Paul Cary, Maître de conférence HDR, Université de Lille (rapporteur externe)  
Francis Chateauraynaud, Directeur d'études à l'EHESS (rapporteur interne)  
Stéphanie Dechézelles, Professeure, Université de Pau (examinatrice)  
Marie Gaille, Directrice de recherche CNRS, (examinatrice)  
Daniela Poli, Professeure, Università di Firenze (examinatrice)  
Bruno Villalba, Professeur, AgroParisTech (examinateur)

# Sommaire

<b>Introduction .....</b>	<b>8</b>
<i>La question environnementale comme question économique substantielle : une perspective terrestre sur la “société écologique ouverte” .....</i>	<i>12</i>
<i>L’organisation du manuscrit .....</i>	<i>21</i>
<i>Remerciements.....</i>	<i>39</i>
<b>PARTIE 1 – Question agricole et question environnementale : une lecture par les processus d’inscription territoriale des modes de valorisation de l’environnement .....</b>	<b>42</b>
<b>Chapitre 1 – Des troubles du milieu aux problèmes environnementaux .....</b>	<b>43</b>
1.1. <i>La diversité des mobilisations environnementales : une lecture à partir d’une approche écologique de l’action .....</i>	<i>46</i>
1.2. <i>Les mouvements environnementaux au-delà de la théorie des mouvements sociaux : la socio-économie des conventions et la perspective pragmatiste des problèmes publics.....</i>	<i>50</i>
1.3. <i>Comprendre les dynamiques de la critique environnementale : de la justification “verte” à la diversité des “engagements” dans l’action .....</i>	<i>56</i>
1.3.1. <i>Engagements, pratiques de valorisation et logiques de la valeur .....</i>	<i>63</i>
1.3.2. <i>Pratiques de valorisation, arguments sur la valeur et mise en commun .....</i>	<i>67</i>
1.4. <i>Les mouvements environnementaux au-delà de la théorie des mouvements sociaux : les apports de l’écologie politique.....</i>	<i>70</i>
1.5. <i>Saisir la question environnementale par la problématique de la valeur : de la critique à la recherche d’une posture « reconstructive ».....</i>	<i>80</i>
<b>Chapitre 2 – Publics mobilisés, mouvements techno-culturels, territoires « mouvementés » : les scènes de la transition écologique.....</b>	<b>87</b>
2.1. <i>Au-delà de la contestation : expérimentations, préfigurations, actions sociotechniques directes.....</i>	<i>89</i>
2.2. <i>L’émergence d’un questionnement par l’implication dans un mouvement techno-culturel.....</i>	<i>95</i>
<b>PARTIE 2 – Critiquer et résister à l’industrialisation de l’agriculture en Italie : les rencontres manquées entre agro-écologisme scientifique et agricultures « alternatives » (1972-1999) .....</b>	<b>101</b>
<b>Chapitre 3 – Des coûts environnementaux du boom économique au débat sur les Limites à la croissance (1946-1972) .....</b>	<b>102</b>
3.1. <i>Les dégâts de l’idéologie « développementaliste » en agriculture et le proto-environnementalisme territorial de Antonio Cederna.....</i>	<i>103</i>

3.2. <i>La critique du développement industriel dans la perspective du « monde des vaincus »</i> .....	111
3.3. <i>Les luttes ouvrières pour la santé au travail : les origines d'un environmentalisme scientifique et politique</i> .....	117
3.4. <i>Un autre 1968 : la naissance de l'agriculture sociale et urbaine</i> .....	122
3.5. <i>Les « limites à la croissance » et la critique de l'agriculture industrielle des frères Odum à Barry Commoner</i> .....	126
3.5.1. <i>Les frères Odum et le rêve d'une politique sans peuple</i> .....	128
3.5.2. <i>Aux origines du paradigme de la justice environnementale aux États Unis : l'apport de Barry Commoner</i> .....	131
3.6. <i>La politique italienne face aux « limites à la croissance » : la naissance de l'écologie politique sous le signe de Barry Commoner</i> .....	135

#### **Chapitre 4 – L'agro-écologie scientifique de Laura Conti : un sentier oublié de l'écologie politique italienne** .....

4.1. <i>Laura Conti à Seveso : de l'environmentalisme ouvrier à l'énigme du territoire</i> .....	148
4.2. <i>Laura Conti : une intellectuelle d'action et l'amour pour le système vivant</i> ....	152
4.2.1. <i>Un portrait de Laura Conti</i> .....	153
4.2.2. <i>La singularité d'un parcours biographique hors du commun</i> .....	157
4.2.3. <i>La conscience de classe et la conscience d'espèce : une proposition de refondation d'une gauche progressiste-écologiste</i> :.....	161
4.2.4. <i>Que faire ? Enraciner les décisions politiques dans le futur</i> .....	168
4.3. <i>Laura Conti au Parlement : le naufrage du projet d'un écologisme scientifique radical</i> .....	171
4.3.1. <i>Italie <i>Malpaese</i> : la multiplication des situations de crise et de désastre dans les années 1980</i> .....	172
4.3.2. <i>Les principes d'une agriculture écologiquement fondée : au cœur de l'agro-écologie scientifique de Laura Conti</i> .....	174
4.3.3. <i>Protection ou production ? La conservation de la biodiversité entre patrimonialisation et coévolution</i> .....	186
4.3.4. <i>La question de la chasse et les dangers de la moralisation de l'écologie</i> ...	191
4.3.5. <i>L'agriculture biologique est-elle écologique ?</i> .....	199

#### **Chapitre 5 – Le kaléidoscope des agricultures “alternatives” entre critique et contre-culture (1977-1999)**.....

5.1. <i>Les agricultures alternatives avant les années 1970</i> .....	206
5.1.1. <i>Le contexte international</i> .....	206
5.1.2. <i>Le contexte italien : les approches scientifiques alternatives de Girolamo Azzi et Alfonso Draghetti</i> .....	209
5.1.3. <i>Francesco Garofalo et la naissance de l'association <i>Suolo e Salute</i></i> .....	210
5.1.4. <i>De la Résistance à l'agriculture alternative : Paride Allegri</i> .....	211
5.1.5. <i>L'arrivée de la biodynamie en Italie : Giulia Maria Mozzoni Crespi et <i>Cascine Orsine</i></i> .....	214
5.1.6. <i>Les expérimentations de Ivo Totti</i> .....	216
5.2. <i>Au-delà du <i>riflusso</i> : le mouvement de « 77 » entre nouveaux codes et nouvelles problématiques</i> .....	217
5.2.1. <i>La coopérative <i>Valli Unite</i> à Costa Vescovalo (Alessandria, Piémont)</i> .....	222

5.2.2. La coopérative <i>Iris</i> de Calvatone (Crémone, Lombardie).....	226
5.3. <i>Éthique, politique et économie dans le mouvement italien pour l'agriculture biologique</i> .....	229
5.3.1. Les intellectuels de « gauche historique » à la rescousse d'un monde paysan en voie de disparition.....	230
5.3.2. Agriculture Alimentation Médecine : changer le monde en changeant ce qu'on mange ?.....	233
5.3.3. S'accorder sur les pratiques dans la diversité des imaginaires sociotechniques.....	238
5.3.4. <i>Cos'è biologico</i> : la formalisation des premières normes.....	240
5.4. <i>Gino Girolomoni et les ambiguïtés de l'agriculture biologique comme retour à la « civilisation paysanne »</i> .....	242
5.4.1. Un portrait de Gino Girolomoni en « chrétien impénitent » qui fuit le pouvoir.....	245
5.4.2. L'agriculture biologique selon Girolomoni : du défi technique au défi culturel.....	249
5.4.3. Gino Girolomoni et Laura Conti : deux critiques du productivisme agricole bien distantes .....	254
5.4.4. Critique de la modernité et danger de confusionnisme .....	256
5.5. <i>De l'échec des Verts au Mouvement alter-mondialiste : le retour du « sujet paysan » et le paradigme montant de l'agroécologie</i> .....	261
5.5.1. L'expérience des Universités Vertes et les différentes formes de radicalité .....	262
5.5.2. Aller au-delà du parti traditionnel de masse : le risque de l'opportunisme .....	265
5.5.3. Les métamorphoses de la question écologique entre humanitarisme et modernisation verte .....	268
5.5.4. Le mouvement alter-mondialiste : le retour des paysans .....	271

**PARTIE 3 – Écologie et agriculture dans l'Italie des années 2000 : à la recherche de la critique agro-écologiste perdue (dans les discours) et retrouvée (dans les pratiques)..... 276**

**Chapitre 6 – Les devenirs de l'agriculture italienne dans les scénarios contemporains de crise : l'événement Expo 2015..... 277**

6.1. <i>Sécurité alimentaire et productivisme agricole : la critique agro-écologiste...</i>	279
6.1.1. Agroécologie et critique agro-écologiste.....	283
6.1.2. L'agroécologie entre science, pratique et mouvement .....	285
6.2. <i>L'agriculture italienne dans les premières décennies des années 2000 : un scénario contrasté</i> .....	289
6.2.1. Des profondes mutations sociales sur fond de dégradation écologique .....	291
6.2.2. Une agriculture en transformation dans l'indifférence sociale et politique .....	293
6.2.3. Expo 2015 : à la recherche d'une stratégie nationale de relance pour l'agriculture italienne.....	296
6.3. <i>Retour sur l'enquête de la Commission Agriculture concernant la valorisation du système agroalimentaire italien en vue d'Expo 2015</i> .....	298
6.3.1. Une critique modérée du productivisme sans vision stratégique .....	301
6.3.2. La modernisation écologique de l'agriculture selon <i>Legambiente</i> .....	307
6.3.3. Les traces d'une proposition agro-écologiste en train de se chercher .....	310

**Chapitre 7 – La critique agro-écologiste et les espaces urbains : le cas de Milan  
« métropole rurale » ..... 316**

7.1. Du « Milan à boire » au « Milan à manger ».....	317
7.2. Si tu savais comme c'est étrange l'agriculture à Milan... : agriculture et aménagement urbain de la naissance du Parc Agricole Sud-Milan à l'Expo 2015.	321
7.2.1. L'agro-écologisme de Gianni Beltrame : l'agriculture au cœur de l'aménagement écologique du territoire urbain.....	322
7.2.2. L'imaginaire contesté de Milan « métropole rurale » .....	324
7.2.3. Au-delà du green washing : le soutien institutionnel à la transformation écologique des agricultures urbaines .....	328
7.3. Interlude au jardin partagé Isola Pepe Verde .....	330
7.3.1. L'expérience de la revue <i>Arancia blu</i> : l'engagement de Enzo Tiezzi pour une révolution culturelle écologique de la gauche .....	336
7.4. La requalification des cascine et les pratiques agroécologiques « par le bas » à Milan : un espace fragmenté .....	338
7.5. La faiblesse du cadre agro-écologiste comme cadre fédérateur.....	344

**Chapitre 8 – Réparer les dégâts de l'agriculture productiviste : les mouvements agro-écologistes entre technique et politique ..... 348**

8.1. Une visite à la Cascina Sant'Ambrogio .....	348
8.2. Les mouvements de préfiguration agro-écologiste : un "environnementalisme du réparer" .....	354
8.3. Aux origines d'une « méthode de conception » : le mouvement de la permaculture et sa diffusion planétaire.....	357
8.3.1. Stratégies directes et indirectes de diffusion (1978-1996) .....	361
8.3.2. Appropriations et collaborations : les défis de la préfiguration ouverte (2002-2017).....	365
8.3.3. Les devenirs incertains d'une méthode « fluide » de préfiguration écologique .....	369
8.4. Le mouvement de la permaculture en Italie : l'activisme agro-écologiste qui est là... mais qu'on ne voit pas.....	371
8.4.1. La naissance de l'Académie Italienne de permaculture entre mouvement des écovillages et experts alternatifs.....	374
8.4.2. Communautés intentionnelles et coopératives d'entraide : l'écologie entre conversion intérieure et critique du travail .....	379
8.4.3. Les formes du politique : pratique quotidienne de l'alternative, critique des conventions, défi de la représentation .....	383
8.5. Permaculture et mobilisations agro-écologistes en Italie.....	387
8.5.1. Terra ! : entre écologie et travail au nom d'Emilio Sereni .....	392
8.5.2. Deafal et l'agriculture « organique et régénérative » : circulations techniques du Sud au Nord global .....	396

**Chapitre 9 – Réhabiter les Apennins. Pratiques agroécologiques et critique agro-écologiste dans les territoires marginaux ..... 403**

9.1. La stratégie pour les « zones intérieures » : une occasion manquée pour l'agro-écologisme ? .....	407
9.1.1. Le développement local selon Fabrizio Barca.....	411

9.1.2. <i>Riabitare l'Italia</i> : les limites d'une opération de « recomposition » intellectuelle.....	415
9.1.3. À la recherche d'une écologie politique « appliquée » pour réhabiter les territoires en ruine.....	422
9.2. <i>La visite au meunier : une journée dans les montagnes des Abruzzes</i> .....	428
9.3. <i>Réhabiter dans le vide politique de la (non-)gouvernance par projets des zones intérieures : l'expérience de Tularù</i> .....	436
9.3.1. D'un projet à l'autre, un engagement à long terme malgré les obstacles bureaucratiques.....	437
9.3.2. La pratique agricole comme travail culturel par d'autres moyens. ....	441
9.3.3. L'importance de la propriété des moyens de production pour réinscrire l'économie dans des relations sociales « fonctionnelles » : le rôle de la fête des moissons.....	442
9.3.4. Les choix techniques : la rencontre avec l'AOR et les relations avec les agriculteurs d'« à côté ».....	445
9.3.5. Le choix du respect des normes, les difficultés de l'isolement et la collaboration avec les institutions locales.....	450
9.3.6. Le compost du Bon Samaritain : les aspects problématiques d'un positionnement « écotonal ».....	452
9.3.7. Développer une rationalité écologique habitante dans la pratique agricole : la collaboration entre science et expérience au service de la (bio-)diversité.....	456
9.3.8. La confrontation avec les limites de la SNAI.....	462
9.4. <i>Quel engagement des sciences sociales dans la catastrophe socio-écologique des zones intérieures ? Retour sur l'expérience du collectif Emidio di Treviri</i> .....	466
9.4.1. Le collectif Emidio di Treviri : une recherche-action au croisement de désastres « lents » et « rapides ».....	469
9.4.2. Pour une recherche sensible à l'irréductibilité des milieux.....	473

<b>Conclusions : contribuer par l'enquête à soutenir les capacités collectives de s'enraciner dans un futur terrestre.....</b>	<b>476</b>
<i>Pragmatisme, sociologie pragmatique et question écologique</i> .....	479
<i>Qu'est-ce que valoriser ?</i> .....	481
<i>Critique agro-écologiste et critique biologique de l'industrialisation agricole</i> .....	484
<i>Retour sur les sentiers interrompus de la société écologique ouverte : renouer avec l'héritage oublié de Laura Conti et le transmettre</i> .....	486
<i>De la construction de ponts à la création d'écotones</i> .....	490

<b>Références.....</b>	<b>496</b>
------------------------	------------

L'enfer des vivants n'est pas une chose à venir ; s'il y en a un c'est celui qui est déjà là, l'enfer que nous habitons tous les jours, que nous formons en vivant ensemble. Il y a deux façons de ne pas en souffrir. La première réussit aisément à la plupart : accepter l'enfer, en devenir une partie au point de ne plus le voir. La seconde est risquée et elle demande une attention, un apprentissage, continuel : chercher et savoir reconnaître qui et quoi, au milieu de l'enfer, n'est pas l'enfer, et le faire durer, et lui faire de la place.

Italo Calvino

Forse si muore oggi – senza morire.  
Si spegne il fuoco al centro.  
Sanguinano le bandiere. Generale è la resa.  
Ciò che nasce ora crescerà in prigionia.  
Reggete ancora porte invisibili dell'alleanza  
bastioni di sereno. Puntellate il bene  
che si sfalda in briciole in cartoni.  
Il popolo è disperso. In seno ad ognuno cresce  
il debole recinto della paura – la bestia spaventosa.  
A chi chiedere aiuto? E' desolato deserto il panorama.  
Si faccia avanti chi sa fare il pane.  
Si faccia avanti chi sa crescere il grano.  
Cominciamo da qui.

Mariangela Gualtieri



## Introduction

Ce travail est le résultat d'un questionnement qui a commencé à prendre forme au cours de l'hiver 2018-19, alors que j'effectuais un séjour de recherche de neuf mois à l'*École française* de Rome pour poursuivre une enquête commencée en 2015 sur la diffusion en Italie du mouvement de la permaculture.

Depuis 2016 je me rendais régulièrement sur les montagnes de l'Apennin central, dans la province de Rieti, dans le Latium, pour suivre les activités d'un couple de « nouveaux agriculteurs ». J'y suivais leurs pratiques de « régénération » sociale et écologique, dans des contextes où les désastres « lents » de l'exode rural et du dérèglement climatique s'ajoutent aux désastres « rapides », en particulier les tremblements de terre qui frappent périodiquement ces montagnes « mouvantes », notamment la série dramatique qui s'est déroulée entre août 2016 et janvier 2017 et dont j'ai fait plus directement l'expérience.

Année après année, malgré l'éloignement forcé dû à la pandémie de Covid 19 qui m'a empêchée de retourner sur le terrain pendant plus d'un an (de février 2020 à juillet 2021), mon enquête m'a amenée de Ponzano di Cittaducale – hameau qui se situe à une heure et demi de voiture de Rome – jusqu'au Monte Ceresa et aux portes de Ascoli Piceno, dans les Marches, à quelques kilomètres de la mer Adriatique. Pour y arriver j'ai traversé les ruines et les chantiers de la reconstruction d'Amatrice, Accumoli, Arquata del Tronto. Je me suis déplacée en suivant les circulations des personnes et des biens (le blé, le pain, les chaussures artisanales...) mais aussi la circulation des luttes et des idées à contre-courant par rapport aux visions aujourd'hui dominantes pour le futur de ces territoires. Des territoires où l'abandon, le sens exaspéré de la propriété privée et le déclin (démographique et économique) libèrent les pires imaginations de « mise à profit » du territoire.

Pendant le séjour à Rome, la possibilité de suivre de près les activités au Parlement, les réunions des associations environnementales nationales, les manifestations locales et nationales sur les thèmes du changement climatique et de la crise écologique – qui furent particulièrement fréquentes en ce début 2019 d'éveil de l'activisme climatique des *Fridays for future* – ainsi que la facilité d'accès aux bibliothèques et aux archives m'ont amenée à imaginer un projet plus ambitieux que la « simple » enquête sur les dynamiques internes au mouvement techno-culturel de la permaculture, sur son

implication dans la reconstruction post-désastre de l'Apennin central tout comme dans la transformation des « espaces ouverts urbains » de Milan et de Rome.

J'ai senti le besoin d'une mise en perspective des expériences inspirées par le mouvement de la permaculture et par d'autres mouvements « écotopiques », dont j'avais d'ailleurs approfondi auparavant la connaissance bien au-delà des régions du centre de l'Italie, jusqu'à dans leurs circulations transnationales. Une mise en perspective, d'abord, par rapport à un cadre plus large de mobilisations « au quotidien » qui existent aujourd'hui en Italie et qui s'inscrivent dans la recherche de modes de vie plus durables et équitables. Ensuite, une mise en perspective historique, par rapport aux premiers mouvements dits « contre-culturels » qui, à partir des années 1970, se lancèrent dans l'expérimentation d'alternatives dites « écologiques » d'habiter, de produire, de consommer, d'éduquer, de soigner. Une mise en perspective, pour finir, par rapport au thème politique du futur de l'agriculture italienne, confrontée à de multiples crises et à la nécessité d'une « transition écologique ».

Mes incursions dans les archives m'ont petit à petit amenée à mettre au jour une histoire oubliée : celle de *l'agro-écologie scientifique italienne des années 1980-1990* et de *Laura Conti* (Udine 1921- Milan 1993) qui en fut la grande promotrice. Cet héritage oublié est devenu le fil conducteur autour duquel j'ai organisé un ensemble composite – mais non disparate – d'explorations théoriques et empiriques que j'ai réalisées à partir de 2014 et jusqu'en 2022.

En réalité, cet ouvrage cherche à mettre en perspective vingt ans de recherche sur « l'environnementalisme du réparer » qui s'est développé dans les ruines du productivisme capitaliste italien<sup>1</sup>. Il s'agit d'un objet sur lequel j'enquête depuis ma thèse de doctorat sur le désastre de Seveso et la réparation du dommage à l'environnement et que j'ai plus récemment abordé sous l'angle des mouvements sociotechniques de réparation des dégâts de l'industrialisation agricole.

---

<sup>1</sup> Mes recherches ont porté sur des situations de désastre : désastre chimique « classique » à Seveso, désastre « lent » causé par l'aéroport de Milan-Malpensa dans le parc du Tessin, désastre socio-écologique de l'abandon des espaces ruraux des « aires internes » italiennes où s'installent de préférence des économies de « permaculture » (Centemeri, 2006, 2011, 2017, 2019a).

Par « environnementalisme du réparer » j'entends des pratiques d'engagement pour l'environnement qui cherchent à inscrire, dans les territoires où elles émergent, des logiques de leur mise en valeur, lesquelles concilient autant que possible les exigences de la satisfaction des besoins humains et celles du maintien de la biodiversité et de la santé des écosystèmes sur la longue durée. Elles réparent en ce sens des relations d'interdépendance qui se donnent les moyens de durer dans le temps et dont l'évolution est guidée, en priorité bien que pas exclusivement, par les exigences qui émergent dans la situation contextuelle, selon des solutions adaptées à la spécificité des êtres en relation.

Autrement dit, l'environnementalisme du réparer promeut une forme de « réflexivité environnementale » qui s'exprime dans l'idée d'une relation entre humains et environnements, inspirée par une logique reproductive du « prendre soin », plutôt que par une logique productive de l'utilité en vue d'un objectif défini de manière abstraite ou bien par une logique de la commensuration indifférente aux destins singuliers – le bien commun s'imposant comme l'objectif commun (y compris dans l'appel au sacrifice). Il s'agit également d'un engagement qui met en avant le moment de la *progettazione* sociotechnique, c'est à dire la mise à l'épreuve pratique de solutions, qui offrent autant d'occasions pour « un apprentissage actif » d'une relation durable à l'environnement. Autrement dit, il s'agit d'une forme d'engagement qui passe par l'expérience et par l'implication dans des expérimentations et des enquêtes ; une forme d'engagement qui est aussi une forme de recherche.

Mon travail veut contribuer à une compréhension sociologique non réductrice des enjeux écologiques, dans l'idée de fournir des outils pouvant aider à faire avancer un débat public de plus en plus marqué par les équivoques, les polémiques et les dilemmes. En particulier, j'en suis progressivement venue à reconnaître dans la transformation écologique de l'agriculture, le lieu de cristallisation d'un certain nombre de tensions et incompréhensions dont on ne saurait sous-estimer les lourdes conséquences politiques, notamment sur le plan du devenir du projet politique européen.

Le succès électoral récent du mouvement « agriculteur-citoyen » néerlandais (*BoerBurgerBeweging*) n'est qu'un des nombreux symptômes d'un monde agricole et rural en crise, qui considère que la « transition écologique » est une énième vexation des élites « hors sol » bruxelloises et l'expression d'une dictature de l'écologisme urbain

bourgeois, sidéralement détaché des « vrais » problèmes. D'ailleurs le *Green deal* européen, avec son volet agricole – la *Farm to Fork Strategy* – apparaît comme le triomphe d'une lecture économiciste de la problématique écologique qui voit le « Marché » comme instance salvatrice. La « transition » est conséquemment pensée comme un processus d'innovation technologique guidé par les exigences de la croissance des profits, dont le corollaire avéré est la croissance des inégalités sociales et des dégâts environnementaux.

Et pourtant, l'urgence d'une transformation écologique de nos sociétés était déjà pressante il y a 50 ans, quand le devenir des systèmes agroalimentaires industrialisés posait déjà problème. La réalité nous parle désormais d'une insoutenabilité tous azimuts du modèle agricole contemporain, celui qui est issu de la « révolution verte » de l'après-guerre. La récente expérience de la pandémie de Covid 19 aurait dû amener à reconnaître non seulement l'extrême vulnérabilité d'une « sécurité alimentaire » reposant de manière prépondérante sur la globalisation des marchés, mais également les effets pathogènes de la destruction d'écosystèmes complexes au profit d'une agriculture intensive de monoculture. Mais les mécanismes de l'apprentissage social apparaissent biaisés du côté d'un récit rassurant : le « savoir inconfortable » (Rayner, 2012) qui pointe l'exigence d'une transformation au niveau des logiques systémiques d'organisation de la sécurité alimentaire globale ne trouve guère d'écoute.

Il est vrai aussi que refonder sur des bases écologiquement raisonnables les systèmes agroalimentaires contemporains impliquerait de défaire un complexe réseau d'infrastructures dont le fonctionnement dépend de quantités toujours croissantes d'énergies fossiles à bas prix. Il impliquerait également une transformation profonde et radicale des rapports de pouvoir qui sont incorporés dans ces infrastructures et qui façonnent aujourd'hui les relations intra et inter-sociétales. Il s'agirait conséquemment de modifier les « métabolismes sociétaux », c'est à dire les *patterns* de flux de matériaux et d'énergie dont dépend notre subsistance mais également les conditions de maintien d'une biosphère habitable : une transformation profonde et radicale de l'économie et de la société visant à instaurer les conditions structurelles pour l'émergence d'économies et sociétés non seulement écologiques, mais également plus justes et solidaires. Des sociétés de paix (Galtung, 1969, 1996). À considérer l'actualité, on ne pourrait être plus éloignés de cette vision et de cette orientation.

Pour ne pas tomber dans le pessimisme j'ai repris alors à mon compte l'invitation des sociologues Francis Chateauraynaud et Josquin Debaz :

Loin de tout optimisme béat, contre l'idée d'une simple cécité malade, essayons de penser comment le vif se rebelle contre le mort au moment précis où le mort saisit le vif (Chateauraynaud & Debaz, 2017, p. 141).

Dans la suite de cette introduction je vais expliquer comment j'ai concrètement cherché à traduire cette invitation dans la recherche qui fait l'objet de cet ouvrage.

*La question environnementale comme question économique substantielle : une perspective terrestre sur la "société écologique ouverte"*

Présumé de ma démarche : la « question environnementale » et les mobilisations qu'elle suscite ne peuvent pas être comprises de manière adéquate en dehors de la problématique économique.<sup>2</sup>

Par « problématique économique » j'entends un questionnement sur l'organisation de la satisfaction des besoins humains ou sur la subsistance, au sens que Polanyi donne à la notion d'« économie substantielle » (Polanyi, 1977). En parlant d'une économie de marché « désencastrée » du soubassement socio-écologique qui avait toujours participé, avec sa normativité spécifique, à façonner les économies de subsistance, Polanyi souligne la condition inédite qui se produit à la suite de l'émergence d'une vision de l'économie comme sphère autonome de l'organisation sociale<sup>3</sup>.

---

<sup>2</sup> L'historienne Alice Ingold dans l'introduction au numéro de la revue *Annales* qu'elle a dirigé et qui a été consacré au thème « Environnement » parle de « question environnementale » pour indiquer que les « préoccupations environnementales constituent des interrogations essentielles des XXe et XXIe siècles. Leur ampleur évoque celle prise par la question sociale au XIXe siècle. Le gouvernement de la nature et de la technique est au cœur des relations entre les hommes et des rapports de ceux-ci avec le monde. Connaître notre environnement, prendre en charge son passé et son avenir, constituent aujourd'hui des enjeux à la fois pratiques et scientifiques, de la même façon qu'au XIXe siècle les hommes ont accepté une responsabilité analogue vis-à-vis de la société » (Ingold, 2011, p. 25).

<sup>3</sup> On reprendra ici utilement la vision de Fernand Braudel d'une *stratification de l'économie* avec un niveau de la subsistance (où le culturel et le biologique sont entrecroisés), un niveau de l'échange marchand (allant des marchés locaux aux grandes foires commerciales), un niveau capitaliste du profit réalisé dans des réseaux commerciaux de longue distance (Braudel, 1985).

Selon Peter Wagner, cette vision de l'économie comme sphère autonome est constitutive de la « condition moderne » (Wagner, 2001). Par « condition moderne », Wagner fait référence à l'émergence d'une vision de l'organisation sociale comme étant le résultat de la réponse donnée à « certains problématiques fondamentales de la vie sociale humaine » à partir d'un « imaginaire radical » (la référence est ici à Castoriadis) axé sur les notions d'autonomie et de maîtrise : la problématique épistémique (ou la question de la vérité), la problématique politique (ou la question de l'ordre légitime) et la problématique économique (la satisfaction des besoins). En particulier, la réponse moderne à la problématique économique de la satisfaction des besoins a consisté à faire sortir l'économie de la sphère du politique et à laisser les êtres humains « se donner leurs propres lois d'action et d'interaction économiques » (Wagner 2001, p. 7).

À partir de cette prémisse, je propose une interprétation de la question environnementale non seulement comme une « problématique de la nature », mais aussi comme une reformulation de la problématique économique. La question environnementale interroge les conditions de la durabilité de l'organisation de la subsistance humaine dans un milieu, tant sous l'angle de la reproduction des sociétés humaines que de leurs milieux. Ces conditions renvoient aux choix organisationnels et techniques qui sont opérés pour organiser la subsistance et à leur imbrication avec des dimensions politiques et sociales.

Par l'organisation sociotechnique du subsister, les humains – en tant qu'espèce parmi d'autres espèces dans un système vivant – transforment les milieux et participent de l'émergence de socio-écosystèmes<sup>4</sup>. Ce n'est pas un hasard si les mots « économie » et « écologie » partagent une même racine, celle de *oikos*. Ce terme grecque indique la « maisonnée », c'est à dire l'ensemble des biens et des êtres (humains et non humains) rattachés à un même lieu d'habitation et de production. Le rapport à la réalité matériel et au vivant est posé, dans les deux cas, sous le signe du subsister, au sens de l'organisation de l'habiter, de la production pour la satisfaction des besoins et des conditions qui permettent la reproduction de cette organisation dans le temps. Toute réflexion sur la question environnementale ne peut pas alors se passer de revenir sur

---

<sup>4</sup> Par socio-écosystèmes ou systèmes socio-écologiques j'étends des systèmes complexes impliquant des composantes biophysiques et des composantes sociétales en interaction constante.

l'expérience humaine de *l'avoir* et sur les différentes manières de s'approprier « ce qui entoure », à partir de la manière première qui est le maniement, à travers lequel se produit la familiarisation avec le milieu et prend forme « l'habiter »<sup>5</sup>.

L'approche que je propose part de la constatation que les modes de subsister et d'habiter des êtres humains sont toujours en relation à des valorisations, qui font exister un milieu à proprement parler humain. Comme l'écrit l'anthropologue italien Ernesto De Martino, la « situation vitale » de la faim devient, dans les sociétés humaines, la détection et le façonnage culturels d'un besoin auquel on répond dans le cadre d'un système de valorisations :

Le 'pain' est valorisé non pas parce qu'il supprime la faim, mais parce qu'il la supprime dans le cadre d'une civilisation agricole qui connaît la domestication des animaux et la culture des céréales, de sorte que la faim peut être façonnée comme un besoin de 'pain' et que ce besoin peut être satisfait par tout le cycle de travail qui repose sur l'aliment 'pain' : la situation vitale de la faim et du besoin de nourriture est ici transcendée dans la valeur du 'pain', avec l'ordre très compliqué des choix culturels que le pain implique (De Martino, 2005).

Le milieu humain est alors toujours en même temps un environnement « investi » culturellement et transformé par la technique et un écosystème intégré dans une « toile de la vie » (*web of life*)<sup>6</sup>. Les modes de subsister et d'habiter des humains sont ainsi à l'origine de l'émergence de *patterns* métaboliques (mais aussi de coutumes et de paysages) que les situations de confrontation avec d'autres pratiques et d'autres *patterns*

---

<sup>5</sup> La référence est ici à Paolo Virno et à sa discussion du verbe « avoir » comme expression de la condition des êtres humains de ne jamais pouvoir « coïncider » entièrement avec leurs expériences, facultés, dispositions, ce qui implique une centralité de la dimension relationnelle (Virno, 2020). Le lien entre l'avoir et l'habiter, l'importance de distinguer des « topiques de l'usage » et de reconnaître la spécificité du « maniement » (par différence de l'utilisation, de la consommation et de la coutume) ont été étudiés par Marc Breviglieri dans sa thèse de doctorat « L'usage et l'habiter. Contribution à une sociologie de la proximité », un ouvrage qui ne cesse de m'accompagner (Breviglieri, 1999).

<sup>6</sup> L'historien et sociologue Jason Moore (2015, p. 27 et Ch 1) parle de « nature comme *oikeios* » en tant que la « matrice dans laquelle l'activité humaine se déroule, et le champ sur lequel opère l'agence historique ». Il s'appuie sur cette lecture de l'*oiekios* pour expliquer le fonctionnement du capitalisme comme étant une « écologie-monde », en élaborant une reformulation de la « loi de la valeur » marxienne sur la base de l'idée de « travail non payé du fonctionnement de la nature ». La perspective de l'*oikeios* mériterait d'être approfondie dans sa relation – et dans sa différence- par rapport à la littérature sur le « milieu humain », de Uexküll à Gehlen jusqu'à la contribution d'Augustin Berque sur l'*écoumène* (Berque, 2000).

(humains ou non-humains) obligent à « mettre en forme »<sup>7</sup>. La composition de ces *patterns* de manière à créer un ordre durable (humain et écologique) est une opération où le rôle du droit (fiction et anticipation, guidage et régulation, norme et ajustement, contrainte et organisation) est central et à travers laquelle prennent forme des territoires.

Il est bien de préciser que je considère ici le droit dans la continuité, ou « en prise », avec les usages et la spécificité des dynamiques socio-écologiques, c'est à dire dans sa dimension de « normativité ordinaire » qui est propre au fonctionnement de toute communauté humaine. Dans ce sens, le droit est ici le fait d'organiser un ordre dans un milieu (Grossi, 1995 ; Le Roy, 2011). Cet ordre se fonde sur la stabilisation et la généralisation de certains modes de valorisation qui ont émergé des usages et des formes concrètes d'appropriation et qui sont ainsi « inscrits » dans un territoire.

L'inscription des modes de valorisation de l'environnement dans un territoire, toutefois, est historiquement aussi le produit de projets visant à reconfigurer les modes d'habiter et de subsister, sur la base d'une vision de la société émanant d'une entité dotée du pouvoir du disposer des êtres et des choses (Scott, 1998). La modernité comme projet social présuppose la possibilité d'établir un ordre social juste, qui soit défini de manière autonome et immanente, c'est à dire, sans faire appel à une source de pouvoir externe et transcendante à la société elle-même (Lefort, 1981). L'ordre est ainsi lié à une axiomatique de la justice (Boltanski & Thévenot, 1991).

Dans l'expérience historique de la modernité, les modes d'habiter et de subsister sont alors progressivement reconfigurés (ce qui implique d'agir sur les infrastructures sociales et techniques) ainsi à faire émerger des « individus » libres et des ressources et des biens librement échangeables et disponibles à tout usage<sup>8</sup>. Cette organisation se

---

<sup>7</sup> Sur le « langage des *patterns* » pour la lecture du paysage je renvoie aux écrits de l'architecte Christopher Alexander (Alexander, 1979 ; Alexander et al., 1977). Pour la notion de *patterns métaboliques*, la référence est aux travaux de Mario Giampietro (Giampietro, 2005 ; Giampietro et al., 2014) et à l'usage non-métaphorique de la notion de métabolisme. Dans ce cadre, la notion de « patterns métaboliques » est liée à celle de « métabolisme sociétale ». « Métabolisme sociétal » est une notion utilisée pour caractériser les processus de transformation énergétique et matérielle d'une société qui sont nécessaires à son maintien, sa durabilité ou son autopoïèse. Pour que celle-ci se maintienne, ces transformations ne peuvent dépasser les seuils posés par le « métabolisme écosystémique ».

<sup>8</sup> Sur la relation entre « modernité » et « disponibilité » voir (Rosa, 2020).



justifie dans l'idée de créer des conditions de liberté des oppressions sociales et matérielles.

Cette « libération » s'est associée néanmoins au développement d'une organisation capitaliste et productiviste pour répondre à la problématique économique, qui a été mise au service d'un « mode de vie impérial » (Brand et Wissen, 2021) et de l'accumulation du profit. Le droit joue, ici aussi, un rôle fondamental mais il s'agit du droit d'imposition d'une reconfiguration des usages et d'une élimination de la pluralité des modes d'appropriation à la faveur d'une seule forme de propriété, à partir de l'application des « lois » de la science économique (Supiot, 2008).

La question environnementale implique de revenir sur cette dynamique qui est tout autant politique, culturelle, sociale et technique.

L'analyse des mouvements environnementaux au prisme des dynamiques d'inscription territoriale des modes de valorisation de l'environnement permet alors de situer la question environnementale dans des arènes où s'opère la confrontation entre des « qualifications » concurrentes de l'environnement, dans la relation à des régimes de valorisation et aux infrastructures sociotechniques qui les appuient<sup>9</sup>. Dans ce sens, les mouvements environnementaux peuvent tout autant contribuer à défier le pouvoir politique par sa contestation au nom des intérêts de la nature (nature à protéger, conserver, patrimonialiser) qu'à impulser des transformations culturelles, techniques et économiques qui opèrent au niveau de la configuration des relations à l'environnement, des usages et des modes pratiques de sa valorisation dans une visée socio-écologique de durabilité de ces relations.

---

<sup>9</sup> Le terme de « qualification » est repris du vocabulaire juridique où il indique l'opération qui amène à identifier les éléments d'une situation qui ont de l'importance pour un jugement et à les faire donc ressortir comme étant expression d'une certaine catégorie de faits. Qualification indique tant le processus que le résultat du processus. Sur le rapport entre « jugements ordinaires » et « jugement de droit » je renvoie à Thévenot (1992). Par « régime de valorisation » j'entends un ensemble stabilisé de normes (sociales, juridiques, économiques) qui constitue la référence de la valorisation dominante dans une société donnée. La valorisation dominante est expression tout autant de rapports de pouvoir entre des groupes sociaux qu'émanation d'un imaginaire sociotechnique partagé. J'utilise le pluriel étant donné que l'existence de sphères d'activité différenciées fait qu'on puisse avoir une co-présence de différents régimes de valorisation.

Les dynamiques d'inscription territoriale des modes de valorisation de l'environnement sont des dynamiques de confrontation – parfois ouvertement de conflit – qui opposent des groupes, des collectifs, des organisations, des institutions, porteurs d'intérêts en tension dans un champ de forces. Sans minimiser cette dimension du conflit, je propose de les lire comme étant aussi des processus de mise en commun et – là où les conditions s'y prêtent – de publicisation d'une « multiplicité » potentielle de modes de valorisation de l'environnement, c'est à dire comme autant de moments d'expression d'une « politique ontologique » qui peut conduire à mettre en question des choix sociotechniques<sup>10</sup>.

Les acteurs qui se mobilisent s'organisent alors, à différentes échelles, pour chercher à faire reconnaître les valorisations qui doivent compter, en élaborant des arguments, en produisant des « preuves » de la valeur, en « sensibilisant »<sup>11</sup> à des formes de valorisation et en s'appuyant sur des « imaginaires sociotechniques » qui dessinent les contours d'un autre futur « désirable ». J'emprunte ici la notion d'« imaginaires sociotechniques » à Sheila Jasanoff, qui en explique le sens ainsi :

Bien que collectivement détenus, les imaginaires sociotechniques peuvent trouver leur origine dans les visions d'individus isolés ou de petites coalitions, gagnant du terrain par des exercices de pouvoir flagrants ou des actes soutenus de construction de coalitions. (...) De multiples imaginaires peuvent coexister au sein d'une société, en tension ou en dialectique productive. Il incombe souvent aux législateurs, aux tribunaux, aux médias ou à d'autres institutions le pouvoir d'élever certains futurs imaginaires au-dessus des autres, en leur accordant une position dominante à des fins politiques. Les imaginaires, en outre, ne contiennent pas seulement des visions

---

<sup>10</sup> Pour la notion de « politique ontologique » et la différence entre « diversité (des points de vue sur la réalité) » et « multiplicité (des expériences de la réalité) » je renvoie à l'article séminal d'Annemarie Mol (Mol, 1999). L'idée qui sous-tend le concept de politique ontologique est que le réel est intrinsèquement multiple et activé (*enacted*) de manière située, c'est-à-dire dans un espace et un temps spécifique. En soulignant la factualité contextuelle et contingente de l'activation (ou *enactement*), Mol s'éloigne des théories de la construction sociale et du « perspectivisme », pour qui les réalités sont pluralisées en fonction du point de vue (et non de l'activation). Par la notion de « politique ontologique » ainsi entendue, je cherche pour ma part à faire tenir ensemble, autour de la question de la valeur, une attention à des conditions structurelles qui contraignent l'action, avec l'indétermination irréductible des situations d'action, en m'inspirant de la démarche de la « pragmatique de la valeur » telle que théorisée par Luc Boltanski (2017).

<sup>11</sup> Sur la notion de « dispositif de sensibilisation » voir (Traïni, 2009).

de ce qui est réalisable grâce à la science et à la technologie, mais aussi de la façon dont la vie doit, ou ne doit pas, être vécue ; à cet égard, ils expriment les conceptions communes du bien et du mal dans une société (Jasanoff et Sang-Hyun, 2015, p. 4).

D'où la définition d'imaginaires sociotechniques comme étant « des visions collectives, institutionnellement stabilisées et publiquement pratiquées de futurs désirables, animées par des compréhensions partagées de formes de vie sociale et d'ordre social réalisables grâce aux progrès de la science et de la technologie et favorisant ces derniers » (Ibidem)<sup>12</sup>. Ces processus aboutissent à confirmer, faire évoluer, faire émerger et transformer des « régimes de valorisation », et par là ils participent à la mise en forme d'économies et d'écologies concrètes.

Par rapport aux cadres d'analyse encore aujourd'hui dominants dans l'analyse des mouvements sociaux (voir chapitre 1), l'approche que je propose aide à saisir les enjeux associés aux dynamiques de mobilisation environnementale non ouvertement contestataires qui passent par le soutien apporté à des solutions techniques alternatives (Hess, 2007, 2009, 2016) et à de nouvelles économies locales, telles celles impulsées par les mouvements dits « écotopiques » (permaculture, écovillages, biorégionalisme, voir Lockyer et Veteto 2013 ; voir Centemeri et Asara 2022).

Ensuite, cette approche permet également de définir un cadre de compréhension des mouvements environnementaux propice à identifier des lignes potentielles d'organisation de la « nébuleuse » d'acteurs (Topalov, 1999) qui cherchent à dessiner les contours d'une « société écologique ouverte ». En reprenant la réflexion du philosophe et historien des idées Serge Audier (2017, 2020), par « société écologique ouverte », j'entends un projet de société basé sur la poursuite de finalités de liberté, égalité et solidarité sociale, selon des formes qui intègrent les impératifs de se soucier et de prendre soin des relations d'interdépendance écologique et de soutenir la biodiversité sur le très long terme. Comment penser dans un même mouvement la dépendance biophysique des sociétés humaines de l'écosystème terrestre et la construction d'un

---

<sup>12</sup> Pour une discussion de la relation entre « imaginaire » et « valeur » voir (Quééré, 2017).

ordre social inspiré par une vision d'émancipation ? Tel est le défi de l'élaboration démocratique d'une société écologique.

En suivant Audier (2017), la « société écologique » est « une catégorie relevant davantage de la pensée sociale, politique et culturelle que de la connaissance scientifique et de la conceptualisation philosophique pure ». Pour Audier, il s'agit de mettre en évidence que « si le défi écologique est d'ordre scientifique, technique et éthique, il est aussi politique, au sens de l'organisation et des finalités ultimes de la *cit*, et idéologique, au sens de l'imaginaire social qui oriente les choix et les comportements individuels et collectifs » (Audier 2017).

La « société écologique ouverte » n'est pas juste l'enjeu d'une (nécessaire) « convergence des luttes » contre les inégalités croissantes d'une économie globalisée hors de contrôle ; elle n'est pas non plus simplement l'affaire d'un « sujet » politique écologiste. Elle implique « un retour de la conflictualité portant sur l'institution de la société, sur les raisons de vivre ensemble » (Audier 2020). À partir d'une nouvelle relation de « solidarité coopérative-conflictuelle avec les êtres de la 'nature' », il s'agit d'encourager « une réinvention de la politique, c'est-à-dire du projet revisité d'autonomie individuelle et collective » (Audier 2020).

L'émergence d'une société écologique s'accompagne alors de la recherche d'« une nouvelle perception, symbolisation et pratique des relations (...) qui émerge non pas tant comme un pôle opposé et dialectique qui 'nie' l'individualisme, mais comme une métamorphose de l'individualisme » (Maccarini, 1997, p. 265). Distinguer les cadres d'interprétation et d'évaluation qui, à partir de la référence à la nature, soutiennent une relation ouverte du sujet vers de nouvelles solidarités, de ceux qui, au contraire, accélèrent son individualisme acquisitif, est une opération qui nécessite une analyse attentive tant au niveau discursif qu'au niveau des pratiques, afin de caractériser de manière adéquate les différents « styles relationnels » d'engagement.

Il s'agit également d'être attentifs à l'existence de différentes « grammaires politiques » pour gérer les tensions entre « les attachements personnels et locaux » et le « détachement » supposé par le débat démocratique (Thévenot, 2017, p. 17). Selon cette perspective, l'émergence d'une société écologique s'appuie ainsi sur le développement de grammaires politiques et d'imaginaires sociotechniques qui ne cherchent pas à éliminer les tensions entre généralité et singularité, commensuration et

incommensurabilité, certitude et incertitude, mais à les mettre au cœur de la construction d'ordres sociotechniques qui permettent à tout être humain de vivre « aussi bien que possible », dans une toile de relations avec d'autres humains et dans des écosystèmes dont la maintenance et la viabilité deviennent des motifs de souci incessant.

Ce projet se base, entre autres choses, sur un sens partagé que la vie sociale est possible à condition du sacrifice de certaines possibilités d'action et d'une acceptation de la dépendance de la « condition humaine » de son ancrage terrestre, ce qui implique de prendre au sérieux les limites biophysiques qui permettent le maintien de la vie sur la planète terre.

Dans le « Prologue » à *The Human Condition* (Arendt, 1958), Hannah Arendt explique que la « condition humaine » prend sa forme humaine dans la relation terrestre aux autres espèces et au milieu. Ce lien terrestre lui est consubstantiel, le langage humain ne se développant qu'à travers cette relation. Le passage à une hypothétique vie dans l'espace marquerait la sortie de la condition humaine et l'émergence d'une nouvelle espèce.

Cette problématique « terrestre » peut sembler éloignée des débats sociologiques mais elle est en réalité fondamentale pour comprendre les clivages de fond de la question environnementale<sup>13</sup>. Elle fait écho à l'analyse de Dobson (2007, p. 12) quand il écrit :

L'écologisme fait de la Terre en tant qu'objet physique la pierre angulaire de son édifice intellectuel, en affirmant que sa finitude est la raison fondamentale pour laquelle une population et une croissance économique infinies sont impossibles et que, par conséquent, de profonds changements doivent être apportés à notre comportement social et politique.

---

<sup>13</sup> Les liens entre le développement des approches écosystémiques et la « conquête de l'espace » sont d'ailleurs bien documentés (Anker, 2005) et, dans l'histoire de l'écosystémique, on peut distinguer clairement entre les partisans d'une approche « terrestre » et les partisans d'une approche « extra-terrestre », utile à la conception de futurs espaces « terraformés ». Cette division renvoie également à une vision d'exceptionnalité humaine (sans continuité avec les autres espèces vivants) à laquelle s'oppose l'idée de l'être humain comme *primus inter pares*.

L'approche sociologique qui inspire ma démarche se veut dans ce sens « terrestre », dans la mesure où elle prend au sérieux la nécessité d'interroger le rapport vivant-social en s'inscrivant dans la lignée d'un geste sociologique qui, dans les mots de Marc Breviglieri (2012 : 40)

cherche à « relier, sans brisure dans l'analyse, les questions primitives du 'vouloir vivre' ou du 'désir comme émotion' à celles, successivement, du 'vouloir vivre ensemble' ou du 'désir de vivre bien' qui s'expriment plus clairement dans l'organisation politique et morale d'une communauté historique.

En suivant la piste ouverte par Audier (2017), je mets cette perspective d'analyse au service d'une lecture de l'histoire récente de l'écologie politique dans un contexte spécifique, celui de l'Italie, pour faire ressortir des sentiers interrompus et des héritages oubliés qui, c'est le pari de cet ouvrage, ont su montrer une manière d'articuler question sociale et question environnementale et peuvent utilement nourrir l'imagination écologique du présent.

### *L'organisation du manuscrit*

L'ouvrage est organisé en trois parties. Elles configurent un parcours d'analyse des présences de l'agro-écologie scientifique et de la critique agro-écologiste tant dans le contexte italien de débat sur les rapports entre écologie et agriculture que dans les pratiques d'une agriculture fondée écologiquement, dans la période 1972-2022. Ce parcours n'a pas vocation à être exhaustif : il s'agit de proposer une lecture et d'ouvrir des pistes potentielles de recherche, dont certaines sont approfondies et d'autres juste esquissées.

*Dans la première partie – Question agricole et question environnementale : une lecture par les processus d'inscription territoriale des modes de valorisation de l'environnement* – je présente l'approche que j'ai adoptée pour l'étude des mouvements et des formes d'action collective qui émergent à la frontière entre la question environnementale et les problématiques de la production agricole et de l'organisation des systèmes agroalimentaires. J'explique aussi pourquoi je considère les problématiques agricoles et agroalimentaires comme un terrain décisif pour une *transformation écologique démocratique* de nos sociétés.

La démarche que je discute dans cette première partie du mémoire est inspirée par la « sociologie pragmatique des capacités critiques » (Barthe et al., 2013 ; Bénatouïl, 1999 ; Blokker, 2011 ; Blokker & Brighenti, 2011 ; Boltanski & Thévenot, 1991 ; Lemieux, 2018 ; Thevenot, 2001). Dans ce cadre, j'utilise le concept de *critiques environnementales* pour désigner *des contestations de la légitimité de l'ordre socio-économique existant qui s'appuie sur des arguments concernant la qualification et la mise en valeur de l'environnement*<sup>14</sup>. Je définis comme *critique « écologiste »* une forme de critique environnementale « radicale », pour la différencier d'une critique « réformiste »<sup>15</sup>. Comme je vais le discuter dans le chapitre 1, la *critique écologiste* fait valoir l'importance politique d'interdépendances matérielles et temporelles ignorées, ou bien invisibilisées, qui conduisent à la nécessité de repenser radicalement les contours de la « communauté politique » qui a été « naturalisée » dans l'axiomatique moderne de la justification légitime (Boltanski & Thévenot, 1991).

Il s'agit d'une approche interprétative et processuelle, qui est attentive à la manière dont, dans les mobilisations qui portent sur des enjeux d'environnement, culture et matérialité s'interpénètrent dans les expériences de la « valuation » (Dewey, 1939/2011 ; Bidet et al., 2011) et dans les opérations de l'évaluation et de la valorisation. Elle invite à analyser les mouvements environnementaux et les mobilisations environnementales sous un double angle : 1) celui d'abord du passage de l'expérience du « trouble » dans la relation au milieu, à sa mise en commun et, via une dynamique d'enquête, à sa mise en relation avec des problèmes publics environnementaux ; 2) celui ensuite des dynamiques territoriales d'inscription et de transformation des modes de valorisation de l'environnement, dans la confrontation à des *régimes de valorisation*, aux infrastructures sociotechniques qui les sous-tendent et aux imaginaires sociotechniques qui fondent leur légitimité.

---

<sup>14</sup> La référence est ici à la notion de « critique » telle qu'employée par Luc Boltanski et Laurent Thévenot (1991) et ensuite développée par Luc Boltanski et Eve Chiapello (1999) dans le cadre d'une analyse des transformations du capitalisme. Voir en particulier (Chiapello, 2013) pour son analyse des différents types de critique qui ont historiquement émergé, parmi lesquels la critique que l'auteur qualifie de « critique écologique ». Je reviendrai sur la contribution de Chiapello plus en détail par la suite.

<sup>15</sup> J'approfondis la différence entre la critique environnementale réformiste et radicale dans la suite, en m'appuyant sur l'article séminal sur la « grandeur verte » de Lafaye et Thévenot (1993).

Cette approche trouve son fondement dans l'idée que la question de la valeur de l'environnement est, dans les sociétés humaines, le lieu de l'articulation fondamentale entre matérialité et culture, écologie et organisation sociale (Graeber, 2001, 2013). Elle se situe à la croisée de deux perspectives d'analyse : 1) la *socio-économie des conventions d'évaluation et de valorisation de l'environnement*, attentive à l'incorporation de ces conventions dans les solutions techniques adoptées au soutien de certaines formes de coordination de l'action (Diaz-Bone, 2011) ;<sup>16</sup> 2) *une sociologie politique* d'inspiration pragmatiste qui s'intéresse aux dynamiques d'*émergence et transformation* de problèmes publics (Cefaï, 2007, 2016 ; Chateauraynaud, 2011).

Comme je vais le discuter plus spécifiquement dans *le chapitre premier*, « *Des troubles du milieu aux problèmes environnementaux : pour une analyse interprétative et processuelle des mobilisations environnementales* », ces outils sociologiques conduisent à une profonde révision des manières d'entendre l'action collective environnementale.

Dans ce premier chapitre, je pars du constat que les analyses des mouvements environnementaux développées dans le cadre de la théorie des mouvements sociaux la plus accréditée peinent à expliquer *la grande diversité des formes prises par les mobilisations environnementales*. Je discute ensuite de l'intérêt d'une approche socio-anthropologique, interprétative, processuelle et matérialiste des mobilisations environnementales, soit, une approche qui situe l'enquête au plus près de l'expérience sensible de l'environnement, des opérations de valuation et des processus en relation à l'émergence de problèmes publics.

Je précise ensuite l'apport à cette perspective pragmatiste de la socio-économie des conventions, sous l'angle d'une prise en compte de l'« historicité » (Laborier et Trom, 2003) des mises en forme des « dépendances matérielles » (Pellizzoni & Centemeri, 2022) et des dynamiques qui accompagnent leurs inscriptions territoriales. En

---

<sup>16</sup> Le lien est de manière plus générale avec le champ que la sociologue américaine Michèle Lamont (Lamont, 2012, p. 203) définit comme « sociologie de la *valuation* et de l'évaluation », pour indiquer le « nombre remarquable de travaux récents nord-américains et européens [...] qui s'intéressent à la manière dont la valeur est produite, diffusée, évaluée et institutionnalisée dans une série de contextes ». Ce sous-domaine est hétérogène : les influences proviennent principalement du pragmatisme américain, de la socio-économie des conventions et des STS. La revue *Valuation Studies* cherche à fournir un terrain de rencontre pour la variété d'études qui émergent dans ce domaine transdisciplinaire.



particulier, j’approfondis les apports à ce débat du cadre de la justification (élaboré par Boltanski et Thévenot 1991) dans sa relation à une pluralité de régimes d’engagement (Thévenot, 1984, 2006, 2007). En particulier, je montre comment les outils de la « sociologie des engagements » sont pertinents pour saisir la variété de relations à l’environnement, sous l’angle de différentes logiques de « valuation », d’évaluation et de valorisation, tout en mettant en relation ces logiques avec différentes grammaires politiques du « commun pluriel ».

Je montre ensuite en quoi cette lecture pragmatiste et conventionnaliste des mouvements environnementaux permet d’approfondir et de préciser deux lectures des mobilisations environnementales qui ont été élaborées et qui ont eu beaucoup d’écho dans le domaine de la *political ecology*. D’abord, la proposition de l’économiste et historien Joan Martinez-Alier (2002), pour qui les conflits environnementaux sont à analyser en tant que conflits entre « langages de valorisation » (*languages of valuation*) ; ensuite celle du politiste David Schlosberg (Schlosberg & Coles, 2016 ; Schlosberg & Craven, 2019) qui a introduit la notion de « nouveaux matérialismes » et de « environnementalisme du quotidien ». Les deux auteurs partagent une même vision de la centralité de la question de la valeur comme lieu de l’articulation entre économie et écologie. Cela les amène à souligner l’importance des pratiques agricoles et de l’organisation des systèmes agroalimentaires pour une compréhension socio-matérialiste de la question environnementale et la centralité des enjeux liés aux systèmes agroalimentaires pour toute démarche de transformation écologique de l’organisation sociale.

Dans le *chapitre 2*, « *Publics mobilisés, mouvements techno-culturels, territoires "mouvementés" : les scènes de la transition écologique* », je discute comment les instruments de l’analyse pragmatique et pragmatiste de l’action collective permettent d’aborder la « transition écologique » à partir de l’attention aux logiques de valorisation de l’environnement et aux conventions qui sont promues et contestées en son nom. Surtout, ils permettent d’aborder ces questions et les dynamiques sociales qui y sont associées sous le double angle des *processus de problématisation et des défis de conception (design ou progettazione)*.

L’invitation à rentrer dans la dynamique de la mobilisation environnementale par les processus de problématisation et par les pratiques de conception, plutôt que uniquement

par la contestation, se traduit dans l'invitation à mettre les mouvements environnementaux et les mobilisations environnementales en perspective par rapport à : 1) des « problèmes environnementaux » qui émergent et se transforment dans le temps et les formes d'expérience collective qui vont avec ; 2) des circulations de savoirs, de techniques, de personnes, de modes d'action, de capitaux, de récits, d'informations ; 3) des « frictions » associées aux processus d'inscription territoriale des modes de valorisation dans des « territoires mouvementés ». Cela implique des épreuves de discussion, d'enquête et d'expérimentation qui ne se laissent pas réduire à des opérations de communication, mais engagent des transactions avec des milieux.

*Modes de valorisation et d'évaluation, arguments sur la valeur, imaginaires sociotechniques, grammaires politiques, problématisations, dispositifs, circulations, frictions* : ces outils permettent de relier, de manière dynamique et processuelle, pratiques et imaginaires, expériences et mises en forme conventionnelles. Ils permettent également d'interroger les rapports de force sous deux angles inédits : 1) la capacité à imposer des cadrages problématiques ainsi que des modes d'expérience ; 2) la capacité à déplacer ou détourner des moments d'évaluation (des « épreuves ») et à rendre crédibles des promesses (de futur).

J'insiste ensuite sur l'existence d'une pluralité de *mouvements techno-culturels* qui s'activent pour diffuser et faire valoir un ensemble relativement stable et reconnaissable d'arguments sur la valeur de l'environnement, dans une pluralité d'arènes et de situations d'action, où leurs membres peuvent prendre parti, directement ou indirectement, dans des conflits et des controverses, et où ils peuvent poursuivre des activités de pression et de lobbying. Leur vision de changement peut être également poursuivie en expérimentant et en promouvant directement certaines pratiques de valorisation, c'est à dire, par l'engagement dans des expérimentations sociotechniques : initiatives de éco-construction, élaboration de technologies adaptés à une agriculture économe en ressources fossiles, création de lieux de production et d'échange qui cherchent à se démarquer par rapport aux normes économiques dominantes, prise en charge du maintien de lieux de nature.

Dans la dernière partie du chapitre je montre comment mon expérience d'enquête immersive dans une de ces mouvements techno-culturels – celle de la permaculture –

m'a mise sur la piste de la distinction entre critique agro-écologiste et critique biologique de l'agriculture industrielle que je détaille à partir du cas italien.

Dans la deuxième partie – *Critiquer et résister à l'industrialisation de l'agriculture en Italie : les rencontres manquées entre agro-écologisme scientifique et agricultures « alternatives » (1972-1999)* -, qui se compose de trois chapitres, je vais présenter, à travers une démarche de reconstruction historique, les arguments de critique et les pratiques de résistance qui ont émergé dans le contexte italien de l'après après-guerre – en particulier après les années 1970 – face à la direction techno-industrielle prise par le développement de l'agriculture.

Le chapitre 3, « *Des coûts environnementaux du boom économique au débat sur les Limites à la croissance (1946-1972)* », s'ouvre en montrant que dans les premières années après la fin de la Seconde Guerre mondiale, l'Italie choisit une direction techno-industrielle pour le développement de son agriculture. Ce modèle de développement, qui a été défini comme « agrobusiness », s'impose dans l'Italie de l'après-guerre en raison aussi du soutien offert par les États Unis dans le cadre du plan Marshall. Comme l'explique l'historien Emanuele Bernardi (2014, p. II) :

les États-Unis ont incité les pays européens à réorganiser leurs différentes agricultures nationales, en les poussant sur la voie de la croissance de la productivité et de la convergence technologique, considérées, après 1947, comme des éléments décisifs dans la construction d'un 'bloc' occidental solide.

Ces transformations de l'agriculture italienne sont débattues dans le cadre des discussions concernant la réforme agraire. S'y entrecroisent trois « questions » : la *question agraire*, la *question méridionale* et la *question paysanne* (Bernardi et al., 2013). Les débats autour des transformations de l'agriculture italienne sont confrontés à la situation spécifique du « Mezzogiorno » et au clivage entre les régions du nord et du sud de l'Italie, sous l'angle de la modernisation des structures sociales et économiques.

Dans ces débats, et notamment dans les positions dites « méridionalistes » comme celles de l'économiste agraire et homme politique Manlio Rossi-Doria, émerge une vision de l'agriculture comme étant non seulement un secteur économique dont il faut augmenter la productivité, mais comme *un moyen à travers lequel gouverner « par le bas » l'aménagement du territoire*. Ces tentatives de faire valoir un autre modèle de

développement, en particulier pour les régions du Mezzogiorno, s'inscrivent dans une vision de fond qui reste néanmoins productiviste. Elles n'intègrent pas encore une référence explicite aux dégâts écologiques et sociaux de l'accélération industrielle. Le thème qui est très présent est, par contre, celui de la *progettazione*, de la programmation intégrée des politiques et de l'aménagement du territoire, dans l'idée que toute politique – y compris les politiques agricoles – doit s'enraciner dans une connaissance approfondie des dynamiques locales.

C'est au tournant des années 1960 et 1970 qu'émerge à l'échelle internationale une préoccupation écologique pour les pollutions causées par les activités agricoles industrialisées. Une date célèbre est 1962 avec la publication aux États-Unis du best-seller de Rachel Carson *Silent Spring* qui dénonce les conséquences écologiques de l'usage généralisé du DDT et d'autres pesticides. Les premiers pas d'une mobilisation écologique globale se font, donc, à partir de la constatation des effets écologiquement nocifs de l'agriculture industrialisée.

Dix ans plus tard, en 1972, c'est la publication du « rapport Meadows » sur les « limites à la croissance » qui alerte sur l'impact de l'agriculture industrielle sur les environnements. Le rapport toutefois ne met pas en cause le modèle de l'agrobusiness, et met plutôt l'accent sur la nécessité d'un contrôle de la croissance démographique et d'une amélioration technologique à haute intensité de capital, en souscrivant à une vision de *technological fix* ou « technosolutionnisme »<sup>17</sup>.

En parallèle, du côté des développements de la science de l'écologie, l'approche écosystémique et les apports de la thermodynamique conduisent à analyser les systèmes agraires comme des agro-éco-système avec un « métabolisme énergétique ». L'analyse métabolique met en évidence les risques d'une agriculture désormais dépendante des sources énergétiques fossiles. Ces risques concernent non seulement la pollution causée par l'utilisation intensive d'herbicides et d'engrais, mais aussi la perte de biodiversité générée par un modèle axé sur l'intensification des monocultures et la déforestation, un modèle qui contribue également à augmenter la production de gaz à effet de serre. Une problématique, cette dernière, destinée dans le temps à gagner en importance.

---

<sup>17</sup> Pour une discussion de cette notion je renvoie à (Jarrige, 2014)

En Italie, ces débats internationaux trouvent un écho dans un mouvement naissant d'écologie politique (Diani, 1988) – que je qualifie aussi comme écologisme scientifique ou environnementalisme politique et scientifique – qui trouve son origine dans les usines et les milieux industrialisés, à partir des luttes syndicales contre les « nocivités ».

Parmi les figures de l'écologie politique naissante, c'est Laura Conti qui, en partant des apports de l'analyse marxiste, de l'écologie et de la thermodynamique, formule la critique la plus radicale du modèle de l'agrobusiness comme étant responsable d'un dérèglement écologique de portée planétaire, et notamment de l'augmentation des gaz à effet de serre. Le chapitre 4, « *L'agro-écologisme de Laura Conti : un sentier oublié de l'écologie politique italienne* », est entièrement consacré à Laura Conti. Elle est une des figures de proue de l'environnementalisme politique et scientifique italien qui émerge à partir des années 1960 des collaborations entre scientifiques et mouvement ouvrier sur les questions de santé au travail. En tant que militante du PCI, dans ses rôles institutionnels comme dans son engagement à côté des premiers groupes environnementaux, elle promeut un modèle de développement alternatif qui part de la nécessité d'une organisation écologiquement fondée de l'agriculture : *une agriculture écologiquement fondée* est une agriculture qui ne sépare jamais les problématiques de la *production* pour la subsistance humaine de celles de la *reproduction* des écosystèmes et de leur biodiversité.

Chez Laura Conti, on retrouve aussi une approche de l'agriculture comme étant une pièce majeure de la *progettazione* des politiques et de l'aménagement du territoire. Elle vient ainsi se situer à la jonction entre un écologisme scientifique très lié au monde ouvrier et un environnementalisme « territorial » qui s'intéresse au destin des zones rurales et à la disparition de l'agriculture « marginale », pratiquée dans les zones de montagne et de colline. Par-delà la disparition d'une « civilisation paysanne », l'abandon de ces pratiques de production est un renoncement à des modes de vie qui ont fait la preuve d'une coévolution durable avec les milieux. Par une vision de « zonage », il s'agit selon Laura Conti de combiner, à des degrés différents selon les contextes, les activités de *production* et celle de *conservation* écologique, sachant que les activités de production doivent être organisées le plus possible selon une logique attentive aux contraintes du maintien et de la reproduction de la biodiversité.

Le maintien des systèmes agro-sylvo-pastoraux dans les zones de colline et de haute et moyenne montagne est alors vu comme un outil propice à contrer les risques liés à l'abandon des zones rurales et à servir d'exemple d'une activité humaine qui s'inscrit dans des dynamiques de coévolution durable avec les milieux. Plus généralement, la lecture écologique et thermodynamique de l'agriculture devient chez Laura Conti le point de départ pour repenser le modèle de développement sous la forme d'une transformation systémique de l'organisation sociale et économique dans la direction d'une logique non pas de la croissance et de la productivité mais de la conservation et de la reproduction, à même de réduire les besoins d'énergie non renouvelable. J'appelle *agro-écologie* cette vision de l'écologie comme force de transformation de la société, à partir de la transformation des systèmes agroalimentaires.

Laura Conti a soutenu la nécessité d'une agriculture écologiquement fondée au sein du PCI, son parti de référence, dont elle a été élue députée au Parlement en 1987 et où elle a été membre de la Commission Agriculture. Elle l'a fait aussi à travers ses livres de vulgarisation scientifique comme par sa contribution à la fondation en 1980 de l'association environnementale *Lega per l'ambiente* (Ligue pour l'environnement), renommée dans les années 1990 *Legambiente* (pour éviter toute confusion avec le parti de la droite xénophobe de la *Ligue du Nord*). La vision de Laura Conti n'a cependant pas rencontré beaucoup de soutien, ni au sein du parti ni de *Legambiente*. Elle finit par être oubliée, dans le cadre d'un processus plus ample de perte de l'héritage de l'écologie scientifique des années 1970-1980 qui s'opère dans le passage des années 1990 aux années 2000. Je reviens en particulier sur les polémiques qui suscita son positionnement favorable à réglementer la chasse (mais contraire à son interdiction) lors des référendums de 1990 (portant sur la réglementation de la chasse et de l'usage des pesticides), dont l'échec de participation est le signal de la crise de la pourtant relativement jeune aventure politique « verte ».

En particulier, la vision d'agriculture écologiquement fondée soutenue par Laura Conti n'a pas trouvé d'écho dans *le mouvement de promotion de l'agriculture biologique* qui émerge au début des années 1980 d'une constellation variée d'initiatives de production et consommation. À la reconstruction de l'émergence de ce mouvement est consacré le *chapitre 5, « Le kaléidoscope des agricultures « alternatives » entre critique et contre-culture (1977-1999) »*.

Le mouvement de promotion de l'agriculture biologique portait à son tour une critique du modèle de l'agrobusiness. Il ne se fondait pas toutefois sur l'approche écologique promue par Laura Conti. Du point de vue des pratiques, il s'agissait dans les deux cas de valoriser des techniques attentives à la fertilité des sols, aux conditions assurant sa reproduction et régénération. Mais là où l'approche écologique conduisait à s'intéresser à d'autres échelles du système que celle de l'unité productive comme autant de niveaux où il était nécessaire d'intervenir politiquement pour produire un changement vers la durabilité, l'approche biologique insistait sur le levier de la recherche individuelle, par les choix (ou non choix) de consommation, de formes de vie plus saines et plus « authentiques ». La référence à la santé, et le lien entre santé humaine et santé environnementale, est, dans ce cas, l'opérateur de montée en généralité de la critique.

Dans ce mouvement, la critique de l'industrialisation de l'agriculture est incarnée par la figure du *paysan*, selon deux modalités différentes. D'une part, le paysan est vu en tant que « sujet politique ». *Il contadino* est l'héritier des partisans ayant lutté contre le nazi-fascisme et, avant ça, il est une figure de rébellion à l'ordre de l'état centralisateur comme de l'église : l'agriculture « paysanne » est alors vue comme l'expression d'une subjectivité politique qui porte une forme de résistance et qui permet la transmission et la préservation des valeurs démocratiques contre les formes contemporaines de pouvoir totalitaire.

D'autre part, le paysan est porteur de valeurs qui sont considérées comme garantissant des formes de vie en harmonie avec la nature. La « civilisation paysanne » est ainsi considérée comme l'expression d'une conscience écologique *ante litteram*. Ces valeurs sont parfois revendiquées comme étant les valeurs d'un christianisme des origines. La critique de l'agriculture industrielle passe alors par des arguments qui sont ceux d'une critique de la modernité, avec des nuances parfois réactionnaires. La figure de Gino Girolomoni, fondateur de la coopératif *Alce Nero* va me permettre d'exemplifier le basculement de la critique biologique vers de telles positions.

Malgré l'émergence d'un espace politique « vert » dans les années 1980, les deux critiques de l'agriculture industrielle (la critique agro-écologiste et la critique biologique) continuent d'être juxtaposées, sans qu'il y ait un débat ouvert à même d'en mettre au clair les apports et les limites. Plus généralement, l'espace politique « vert »

apparaît en Italie comme un espace où *fait défaut un travail culturel de fond* à même de poser les termes de la confrontation entre un « écologisme social-matérialiste » – pour qui la question environnementale est la question économique de la subsistance de l'espèce humaine dans le milieu – et un « écologisme profond » – qui pose la question environnementale comme étant la question de la relation à la nature. Les Verts préfèrent alors se définir en tant que « ni de gauche, ni de droite, mais en avant », un positionnement qui trahit une certaine fascination avec l'esprit du temps.

L'échec des référendums de 1990 sur l'abolition de la chasse et la réglementation de l'utilisation des pesticides – dont je retrace la genèse dans le chapitre 4 – témoigne des profondes divisions qui traversent l'espace des mouvements écologistes et qui les fragilisent. Au lieu de travailler à construire des passerelles entre une approche de la question environnementale en tant que question éthico-morale (au sens de ce que l'on valorise dans la relation au milieu) et une question technico-matérielle (au sens de la manière dont on valorise concrètement le milieu dans une économie), on pose le problème exclusivement comme un problème de valeurs et de *conversion* (individuelle avant tout), en favorisant une approche idéaliste et individualiste de la question environnementale. D'autre part, il faut dire que les tenants d'une approche scientifique-matérialiste – à l'exception d'une minorité – ont perdu progressivement leur ancrage dans une analyse scientifique systémique, intégrée et non réductionniste des problèmes environnementaux, ouverte sur la question de la complexité. Ils s'alignent ainsi à un discours de « modernisation écologique » qui aborde la question écologique par *sectorialisation*. Ce faisant, on perd de vue les contradictions structurelles-systémiques du modèle productiviste de développement, notamment dans sa forme capitaliste.

À partir de la fin des années 1990, toutefois, les mobilisations transnationales qui font exister un ample contre-mouvement qui s'oppose au mouvement en cours de globalisation néo-libérale au nom d'une autre mondialisation possible conduisent à l'élaboration de nouveaux arguments critiques contre l'agrobusiness globalisé. La figure du paysan et la catégorie de « agriculture paysanne » retrouvent ainsi une centralité en relation aux dynamiques d'exploitation en cours dans les pays du Sud global. De plus en plus, la référence à l'« agroécologie » en vient à indiquer la possibilité d'un changement de paradigme, non seulement en agriculture mais dans l'organisation plus générale de la



production. Les conditions sont ainsi posées pour relancer la rencontre entre environnementalisme scientifique et politique et agriculture.

*La troisième partie de l'ouvrage – Écologie et agriculture dans l'Italie des années 2000 : à la recherche de la critique agro-écologiste perdue (dans les discours) et retrouvée (dans les pratiques) –* comporte quatre chapitres. Elle montre la continuité qui existe entre l'agro-écologisme scientifique promu dans les arènes publiques des années 1980 par Laura Conti, en particulier dans la politique parlementaire et partisane, et quelques autres intellectuels de l'écologie politique italienne (tels que Enzo Tiezzi ou Giorgio Nebbia) et l'agro-écologisme transnational contemporain qui s'exprime par la demande d'une transformation au sens agroécologique des systèmes agroalimentaires.

La continuité dont il est ici question porte principalement sur le cadrage conceptuel de la question environnementale et des sources scientifiques qui la documentent. La question environnementale est lue selon la perspective « substantielle » des conditions de « durabilité » des formes d'organisation de la subsistance humaine dans un milieu terrestre. Comme je vais le montrer dans *le chapitre 6, « Les devenirs de l'agriculture italienne dans les scénarios contemporains de crise : l'événement Expo 2015 »*. Il ne s'agit pas d'un héritage au sens d'un patrimoine qui inspire directement les formes que prend aujourd'hui la présence de l'agro-écologisme en Italie. On verra que les présences contemporaines de l'agroécologie en Italie sont prioritairement le fruit de circulations transnationales et de traductions locales, qui se sont faites dans l'ignorance des contributions de l'écologie politique des années 1980. C'est précisément un des objectifs de mon travail que de valoriser la contribution de Laura Conti comme appartenant à la « famille » de l'agro-écologisme scientifique.

Dans le chapitre 6, je pars du constat que les crises futures, qui étaient anticipées dans les années 1970 à partir des dégâts d'une économie de la croissance prétendument infinie, alimentée par une consommation intensive d'énergies fossiles, sont devenues la réalité de nos jours. Changement climatique, perte de biodiversité, pandémies, guerres, migrations forcées, inégalités croissantes : face à ce cadre alarmant, la réponse est une « transition écologique » qui renouvelle une confiance aveugle dans la capacité de trouver des solutions techniques à même d'internaliser les externalités négatives sur l'environnement du développement économique. Le discours de l'internalisation des

externalités est arrivé au point de nier toute existence d'une limite qui ne soit pas sous contrôle humain, et modifiable par l'intervention humaine au profit des sociétés humaines. Dans ce cadre, les critiques de l'organisation actuelle des systèmes agroalimentaires imposées par l'agro-business se multiplient et s'organisent autour du soutien à une *transformation agroécologique des systèmes agroalimentaires*.

L'agro-écologisme contemporain s'exprime, donc, principalement par la promotion de l'agroécologie. Comme je vais le discuter dans le chapitre 6, en tant que science appliquée, l'agroécologie implique un changement de paradigme dans la manière d'approcher la problématique de la production agricole, en configurant une rupture radicale avec le modèle de l'agrobusiness. Il ne s'agit toutefois pas d'une « simple » question de transformation des techniques agricoles, mais d'une question politique, dans la mesure où cette transformation des mondes productifs n'est possible qu'à condition de modifier radicalement les équilibre de pouvoir qui actuellement régissent les « relations inter-sociétales » à l'échelle globale.

Je parle conséquemment d'*agro-écologisme* et de *critique agro-écologiste* quand la transformation des systèmes agroalimentaires est explicitement intégrée dans une vision générale de transformation radicale du système économique, productiviste et capitaliste, et des rapports de pouvoir qui le soutiennent.

L'agroécologie conduit tant à questionner la frontière qui sépare les savoirs scientifiques et les données d'expérience, qu'à mettre en discussion les logiques qui régissent les décisions concernant l'usage des terres. Plus qu'un mouvement de soutien de l'agriculture paysanne, elle est mieux comprise comme un écologisme scientifique qui propose des outils pour une re-conception des systèmes agroalimentaires de manière à créer les conditions de l'émergence et de la « permanence » de « sociétés écologiques » démocratiques et « ouvertes ». Mais sans changement des équilibres de pouvoir une telle transformation n'a pas la possibilité de se produire.

L'agro-écologisme qui a été promu, dans le contexte italien, par les tenants de l'écologie politique des années 1980-1990, apparaît comme un sentier interrompu. Pour ce qui concerne les débats publics et politiques sur le devenir de l'agriculture italienne, ils sont aujourd'hui dominés par un « consensus » qui réunit des acteurs hétérogènes

autour de l'idée d'un modèle du *made in Italy* de production agricole « vertueuse », respectueuse de l'environnement comme du travail, et d'une certaine « tradition ». Je vais donner une lecture de ce « consensus » à travers la perspective de l'« économie de l'enrichissement » (Boltanski & Esquerre, 2017) qui le sous-tend. L'agriculture italienne, en effet, apparaît vouée à soutenir la production de produits ayant vocation à circuler dans les marchés internationaux sur la base de la valeur attribuée au « récit » de la nourriture italienne comme étant issue du respect de la tradition et, donc, du respect du travail, du paysage, de la nature. Il s'agit d'un récit qui met en valeur un « gisement » de culture agroalimentaire héritée du passé mais qui apparaît déconnecté des conditions de (re)production effective. En particulier, je montre en quoi la « critique biologique » de l'agriculture industrielle se fait facilement « récupérer » par cette économie de la patrimonialisation qui fait rimer écologie avec (prétendue) tradition.

La réponse aux nombreuses crises qui aujourd'hui pèsent sur les devenir des systèmes agroalimentaires italiens est alors cherchée du côté d'une « agriculture de qualité » pour un public de consommateurs « conscients ». L'écologie y est réduite à des démarches de labélisation et au respect de standards, sans analyse des retombées systémiques et métaboliques et sans vision d'ensemble des impacts territoriaux des modèles productifs. Les problématiques d'inégalité sociale dans l'accès à une nourriture de qualité se réduisent à la mise en place de système d'aide alimentaire ou à une politique des prix, sans discuter en quoi le modèle d'agrobusiness contemporain contribue à alimenter des spirales d'appauvrissement.

Toujours dans *le chapitre 6*, je vais montrer la pertinence de ce « consensus » en revenant sur un événement qui a contribué à porter (brièvement) les débats sur le futur de l'agriculture italienne sur le devant de la scène publique : l'organisation de l'*Expo 2015* à Milan, autour de la thématique *Nourrir la planète, énergie pour la vie*.

En particulier, je présente une analyse des débats qui ont eu lieu à la XIII<sup>e</sup> Commission de la Chambre des députés (Commission Agriculture, celle même où siégea jadis Laura Conti) dans le cadre de l'Enquête sur la « valorisation de la production agroalimentaire nationale en référence à l'Exposition universelle de Milan 2015 ». L'enquête de la Commission a comporté un total de 16 réunions, qui se sont déroulées du 29 mai 2013 au 27 novembre 2014. L'intérêt de ces auditions réside dans

le fait qu'elles sont l'expression d'une volonté institutionnelle de faire d'*Expo 2015* l'occasion d'un débat visant à relancer l'agriculture italienne, non seulement sur le plan purement productif mais aussi sur le plan politico-stratégique. Mon analyse montre l'absence des arguments agro-écologistes au sein de ses débats, non seulement du côté des élus au Parlement mais également des représentants des associations environnementales qui interviennent dans les discussions, y compris Legambiente.

J'en tire la conclusion que la critique agro-écologiste est aujourd'hui en Italie peu visible dans sa spécificité dans les débats publics et a tendance à être résorbée dans les arguments de la critique biologique (notamment sous l'angle de la question de la qualité) qui s'appuient sur des arguments éthiques bien plus que sur des problématisations « matérialistes », ancrées dans une analyse systémique et métabolique des processus économique.

En même temps, et paradoxalement, cette critique est bien présente dans les discours et les pratiques d'acteurs qui sont engagés sur le terrain pour créer des systèmes socio-écologiques capable de durabilité au sens fort. Je vais montrer la présence de ces acteurs dans deux situations aux antipodes : la ville de Milan (pendant et après Expo 2015) et le cratère du tremblement de terre de 2016-2017 dans l'Apennin Central. Il s'agit par-là de montrer la présence de ces initiatives, fréquemment décrites comme « interstitielles », tant en milieu urbain qu'en milieu rural.

La première situation d'observation est celle de la ville de Milan, qui fait l'objet du *chapitre 7, « La critique agro-écologiste et les espaces urbains : le cas de Milan "métropole rurale" »*. C'est à Milan que l'Expo internationale consacrée au thème « Nourrir la planète, énergie pour la vie » a lieu en 2015. Je vais tout d'abord m'intéresser à l'impact de cet événement sur le devenir de la ville de Milan et sur le rôle qu'occupe l'agriculture urbaine dans l'imaginaire de la ville « durable ». Dans les années 1980-1990, Milan a été en effet le lieu d'une expérimentation agroécologique importante, celle du *Parco Agricolo Sud Milano*. Le Parc Agricole Sud Milan peut être considéré comme un héritage de l'agro-écologisme de Laura Conti, via son influence sur la pensée de l'architecte et urbaniste Gianni Beltrame, considéré comme étant le « père » du parc. Aujourd'hui, le dialogue entre aménagement du territoire et politique agricole semble passer prioritairement par le marketing urbain des promoteurs de

l'imaginaire de Milan « métropole rurale », en particulier l'*archistar* Stefano Boeri, grand promoteur aussi d'Expo 2015.

Les retombées d'Expo 2015 sur les dynamiques des mouvements intéressés à promouvoir une transformation écologique de l'agriculture sont contradictoires. D'un côté, Expo a offert l'occasion d'une mise en réseau d'initiatives qui se reconnaissent dans une vision agroécologique, en donnant impulsion à la constitution de la première association italienne d'agroécologie (l'association Aida). De l'autre, dans le contexte local de la ville de Milan, l'évènement va aggraver une situation de fragmentation. L'analyse du cas milanais montre comment des éléments de la critique agro-écologiste sont aujourd'hui repris par certains mouvements sociaux urbains radicaux, qui travaillent à la jonction entre critique sociale et critique environnementale, mais également par des mouvements de « préfiguration écologique » ou « éco-topique », tel le mouvement de la permaculture. Le cas de Milan montre toutefois l'isolement relatif de ces expériences non seulement entre elles et par rapport aux institutions (qui manquent désormais des compétences pour en comprendre la portée), mais également par rapport à un public plus large que celui directement impliqué dans leurs initiatives.

L'approfondissement du mouvement de la permaculture est au cœur du *chapitre 8*, « Réparer les dégâts de l'agriculture productiviste : les mouvements agro-écologistes entre technique et politique ». À partir de la reconstruction historique de la naissance et de la diffusion de ce mouvement il m'intéresse de mettre en évidence la centralité dans ce mouvement techno-culturel de la problématique de la *progettazione* (ou *design*, ou conception). De manière plus explicite que dans les mouvements paysans qui adoptent de manière plus ou moins stratégique l'affichage agro-écologiste, dans les milieux de la permaculture on insiste sur la nécessité de promouvoir de manière transversale la diffusion de compétences d'éco-conception. Ces compétences ont vocation, dans ma lecture, à aider l'émergence d'une « société écologiquement civile ». Autrement dit, l'insistance sur la dimension de la conception, ou *progettazione*, est importante pour éviter que l'agro-écologisme se limite au constat critique de l'oppression des paysans et pour qu'il s'ouvre aux défis sociotechniques d'envisager l'organisation technique d'une société écologique ouverte.

Après avoir présenté l'histoire transnationale de ce mouvement, de sa diffusion et de

ses transformations au cours du temps – d’une prédominance des stratégies de préfiguration « fermée » à celle de stratégies de préfiguration « ouverte » – je m’intéresse aux formes spécifiques de sa présence en Italie en revenant sur la trajectoire de l’*Accademia italiana di permacultura*. Il s’agit de l’association de référence dans le milieu de la permaculture italienne et celle qui est plus engagée dans des efforts de composition avec d’autres mouvements (tel le mouvement des écovillages). Au-delà des réseaux associatifs de la permaculture, j’analyse deux autres sujets associatifs qui me semblent aujourd’hui incarner, dans le contexte italien, une vision agro-écologiste qui donne centralité à l’activité de *progettazione* écologique, démocratique et participée des territoires : les ONGs *Terra!* et *Deafal*. Je souhaite ainsi montrer que, malgré l’invisibilité dans les discours publics, la critique agroécologiste est portée en Italie par des sujets associatifs impliqués dans la promotion de transformations techniques et d’une vision de science « post-normale ».

Dans le *chapitre 9*, « *Réhabiter les Apennins. Pratiques agroécologiques et critique agro-écologiste dans les territoires marginaux* », je montre encore une fois la (non) présence de la critique agro-écologiste dans les débats sur le développement des « zones intérieures » (*aree interne*) italiennes, en m’intéressant, d’abord, à la production du forum intellectuel et *think tank* « *Riabitare l’Italia* » (Réhabiter l’Italie) dans le cadre de l’espace de débat ouvert par la *Strategia Nazionale per le Aree Interne* (SNAI).

La notion de *aree interne* a une signification technique dans les politiques publiques italiennes, que je vais préciser dans la suite, en relation au lancement d’une « stratégie » qui leur est dédiée (la SNAI). De manière « profane », ce terme qui signifie « zones internes » – auquel on préfère des fois celui de « aires fragiles » (Osti & Pellizzoni, 2013) – est utilisé pour indiquer des territoires, de préférence ruraux, en déclin, marqué par l’abandon et par des conditions diffuses de vulnérabilité socio-écologique.

La thèse que j’avance dans ce chapitre est que la question des *aree interne* et les débats qu’elle a suscités ont été l’occasion, la dernière dans l’ordre chronologique, d’affirmer en Italie, au sein d’un vaste débat public, la nécessité d’une révision profonde de l’imaginaire du développement et d’une mise en question de l’impératif de la croissance. Cependant, l’analyse du débat sur les zones intérieures montre une fois de plus le caractère marginal des arguments agro-écologistes dans le contexte italien.

Le fil conducteur du chapitre est celui du réhabiter. Dans la première partie du chapitre, je m'intéresse au réhabiter, tel qu'il est envisagé dans le débat politico-culturel qui s'est ouvert à partir du lancement de la SNAI, à travers une analyse des initiatives et des publications réalisées dans le cadre des activités de l'association culturelle *Riabitare l'Italia*. Je vais montrer la manière dont l'ambition de « recomposition » d'un panorama fragmenté de positions critiques des trajectoires de développement de l'économie italienne qui anime ce projet culturel se focalise sur des opérations de « changement de regard » qui passent à côté d'une compréhension des défis politico-culturels soulevés par les enjeux écologiques, de leurs implications matérialistes et de « politique ontologique ».

Dans la deuxième partie du chapitre, je vais m'intéresser au réhabiter en tant qu'expérience et en tant que pratique concrète. Je vais pour cela présenter le cas d'un projet de réinstallation agricole multifonctionnelle promu depuis 2015 par un couple de « nouveaux agriculteurs » qui ont déménagé de Milan vers la « zone intérieure » des « Monti Reatini » : le projet *Tularù* à Ponzano di Cittaducale (Rieti, Latium). Cette zone intérieure fait partie de la zone du cratère du tremblement de terre qui a frappé l'Apennin central en 2016-2017. Je reconstruis l'histoire du projet et, en m'appuyant sur les entretiens et les observations réalisées à l'occasion de séjours de recherche répétés, je montre les difficultés à traduire en pratique la vision d'un réhabiter agro-écologiste dans l'absence de politiques de soutien et d'une écoute institutionnelle, dans un contexte culturellement difficile et politiquement hostile. Néanmoins, un réhabiter se produit, avec une transformation sociale et écologique qui reste interstitielle mais qui essaime et qui arrive à se creuser un chemin en jouant avec la (non)gouvernance « par projets » du territoire.

Pour finir, j'évoque la présence dans ce même contexte de l'Apennin central des activités du collectif de recherche *Emidio di Treviri* et les initiatives qu'il a soutenues et qu'il soutient dans la zone du cratère. Ces initiatives visent non seulement à promouvoir un débat sur les processus de la reconstruction post-désastre et à en dénoncer les limites (et les abus), mais à lancer un débat plus fondamental sur le devenir socio-écologique de ces zones fragiles. Dans les discours et les pratiques du collectif la perspective agro-écologiste contribue à la recherche d'une manière de faire des sciences sociales

« publiques » (Burawoy, 2005b, 2005a) dans une situation de crises multiples.

Dans les conclusions je reviens sur ceux que je considère comme étant les apports principaux de mon travail au débat sur la transition écologique et sur les difficultés qui entravent l'émergence d'une perspective fédératrice de société écologique ouverte.

### *Remerciements*

La gestation de ce texte a été particulièrement laborieuse. J'ai écrit une première version dans ma langue maternelle, en italien, qui est de surcroît la langue de la plupart de mon corpus, de mes terrains et de mes enquêtés. Cette version, je l'ai ensuite moi-même traduite et, en la traduisant, remaniée de manière substantielle. La liste de mes remerciements sera donc longue.

Je veux tout d'abord remercier le collectif de recherche-action *Emidio di Treviri* qui, dans les terres hautes des Apennins, incarne une pratique responsable de recherche civiquement engagé contre le désastre de la reconstruction après les séismes de 2016-2017. Avec les « Emidie » (Veronica, Federica, Claudia, Giulia, Francesca, Enrico, Davide, Dante), je remercie Alessandra, Miguel, Laura, Arianna, qui m'ont généreusement permis de partager leur vie quotidienne, faite de récoltes, du suivi de vaches à faire pâturer « rationnellement », de marchés de producteurs sous la neige, de cuissons nocturnes de pains, de maux de tête bureaucratiques, d'improvisation continuée, de promenades et de cueillette d'herbes sauvages dans les ruines d'Amatrice.

Le passage de la recherche à l'écriture m'a obligé à réduire la complexité, à définir un cadre, à purifier et à distiller une connaissance rendue possible par la plongée dans plusieurs mondes. Aucun ne se suffit à lui-même et pourtant chacun aurait valu à lui seul la rédaction d'un ouvrage.

Je dois remercier en premier lieu Ota de Leonardis, qui m'a poussée à la clarté concernant ce qui était important de dire et ce qui pouvait être sacrifié. Mes remerciements vont également à Davide Olori : sans la lucidité de son regard sur la catastrophe des aires fragiles des Apennins, je me bercerais encore d'illusions rassurantes sur les potentialités du réhabiter.

Lavinia Bifulco, Vando Borghi et Luigi Pellizzoni n'ont pas manqué de m'apporter leur soutien amical et professionnel, sur lequel je compte depuis plus de vingt ans. Je remercie en particulier Luigi Pellizzoni, pour avoir pris l'initiative de créer le réseau italien d'écologie politique POE (*Politics, Ontologies Ecologies*). Les séminaires annuels avec Viviana Asara, Emanuele Leonardi, Maura Benegiamo, Alice Dal Gobbo, Dario Minervini, Salvo Torre et Ivano Scotti m'ont offert un espace accueillant et amical de discussion de certaines des thèses que j'avance dans ce texte.

Au cours de ce travail, ma vocation de « passeuse » en Italie des approches et des recherches développées en France au croisement de l'anthropologie, de la sociologie pragmatique et des questions écologiques, s'est précisée et consolidée. Je ne cesse d'apprendre des travaux de Daniel Cefaï, Francis Chateauraynaud, Catherine et Raphaël Larrère, Nicolas Dodier, Janine Barbot, Alice Ingold, Valeria Siniscalchi, Sezin Topçu, Eve Chiapello, Elise Demeulenaere, Gildas Renou, Marc Breviglieri, Luca Pattaroni, Joan Stavo Debauge, Nicolas Auray, Emmanuelle Cheyins, Audray Richard-Ferroudji, Sylvaine Bulle, Birgit Müller, Christophe Bonneuil, Joëlle Zask, Frédéric Keck.



Chacune de ces personnes, à un moment ou à un autre de cette longue gestation, m'a offert l'occasion d'avancer, de retrouver le fil ou simplement le sens de la limite. Je remercie tout particulièrement Daniel Cefaï qui a accepté de se porter garant de mon Habilitation à Diriger des Recherches. Donnant généreusement de son temps, sa lecture attentive, ses commentaires, ses suggestions de reformulation et ses questions m'ont grandement aidé à améliorer la qualité de ce manuscrit et à affiner les analyses.

Mes remerciements vont également à Rainer Diaz-Bone, Anders Blok, Eeva Luhtakallio, Mischa Gabowitsch, Rachel Brahy, José Resende, Andrew Hoffman et aux « compagnons » de recherche qui continuent à animer le réseau international de « sociologie des engagements », né autour des travaux de Laurent Thévenot.

Je remercie les étudiant.e.s et doctorant.e.s dont j'ai eu la chance de suivre les travaux (directement et indirectement), en particulier Paula Dolci, Cecilia Paradiso, Davide Cacchioni, Elena Stecca, Morgan Jenatton et Jean Autard. Je dois un remerciement particulier à Marc Decitre, que j'ai accompagné pendant sa formation de master, dans les années Covid, et avec qui s'est établie une complicité intellectuelle qui ne cesse de me nourrir. À Marc, j'ai confié la relecture du manuscrit et l'amélioration de mon français, souvent figé dans les structures de ma langue maternelle ou hybridé avec l'anglais, devenu au fil des ans la langue principale de ma production scientifique. Une tâche pas facile que Marc a accomplie avec le talent et le tact qu'on lui connaît. Je reconnais en lui une génération de jeunes hommes et de jeunes femmes que je regarde avec admiration pour la manière dont ils parviennent à reconstruire un monde doté de sens et de sensibilité au milieu de la violence d'une époque sombre et brutale. Je remercie Laura Silva-Castañeda, à qui je dois ma rencontre avec Marc, aussi pour son encouragement à aller jusqu'au bout de la singularité de ma démarche.

Tout au long de cette recherche, j'ai été soutenue par l'amour de ma famille élargie. Je remercie Sara Garbagnoli avec Livia et Filippo Visentin avec Susanna, qui m'accueillent inconditionnellement, depuis 30 ans, dans leurs maisons de Paris et Milan ; je remercie Francesca Ferri, Maura Guerrera, Silvia Liuti, mes sœurs de chant, dispersées entre Marseille et l'Italie ; je remercie Isabelle Jacquelin pour ses enseignements sur les plantes et les écosystèmes de la Méditerranée et sur tant d'autres thèmes vitaux ; Martina Pietropaoli pour les « goûters philosophiques revigorants » au bord du Tibre ; Anna Cappellini et Viviana Dore pour le soutien psychologique ; et Fabrice Azzolin pour son amitié hospitalière, le partage de sa musique et de son art. Je remercie Angela Alioli, qui, comme elle l'avait fait pendant mon doctorat, cette fois aussi, m'a envoyé des oracles et des aphorismes, des conseils et des menaces (amicales !). C'est à elle que je dois la rencontre avec Laura Conti et son œuvre, une femme intellectuelle à qui ce travail veut rendre hommage. Je remercie également Marco Martorelli, l'exécuteur testamentaire de Laura Conti pour sa relecture du chapitre qui lui est consacré.

Ce travail est dédié à Nicolas Gilly, mon compagnon. Maçon-rocailleur, marseillais d'adoption comme moi, il m'apprend chaque jour à renouer avec ma capacité d'émerveillement. Il est dédié également à mes parents, Piera et Agostino, et à mon oncle, don Angelo. Enfants ayant vécu la guerre, enfants d'ouvriers et ouvrières, petits-enfants de paysans et de montagnardes, je les remercie de m'avoir contaminée avec leur goût des histoires et des chants populaires et de m'avoir transmis par leur exemple la nécessité vitale de l'engagement en faveur d'un monde « *di giustizia e di nuova civiltà* ».



**PARTIE 1 – Question agricole et question environnementale : une lecture par les processus d’inscription territoriale des modes de valorisation de l’environnement**

## Chapitre 1 – Des troubles du milieu aux problèmes environnementaux

Les mobilisations autour des questions d'environnement ne cessent de proliférer et de mettre les théoriciens des mouvements sociaux face à des développements inattendus ou imprévus, défiant leurs modèles d'analyse. En particulier, les mouvements environnementaux ont montré au cours du temps, et contre toute attente, une tendance à une forme d'« institutionnalisation autolimitée », c'est-à-dire à une « résistance aux effets de déradicalisation de l'institutionnalisation » (Rootes et Brulle, 2013, p. 417).

La préoccupation pour l'environnement a fait l'objet d'une institutionnalisation et elle est omniprésente dans le débat public, au point de justifier l'émergence de la notion de « post-environnementalisme » (Kallis & Bliss, 2019) pour indiquer la normalisation culturelle du message environnementaliste. Néanmoins, les questions d'environnement continuent à alimenter l'émergence de mobilisations porteuses d'une critique radicale de l'ordre économique et social, y compris quand ce dernier s'affiche comme étant « durable », par la dénonciation de pratiques de *greenwashing*.

Les outils d'analyse de la théorie des mouvements sociaux invitent à prendre en comptes, d'un côté, les conditions structurelles qui favorisent l'émergence de certaines revendications, et de l'autre, les stratégies d'acteurs ou les enjeux de l'identité. L'étude de l'action collective et des mouvements sociaux s'est développée historiquement à partir d'un petit nombre de paradigmes (la théorie de la mobilisation des ressources, la théorie de la structure des opportunités politiques et l'analyse de cadres ou *frame analysis*) qui continuent encore aujourd'hui à structurer ce champ de recherche, souvent par leur utilisation combinée. La perspective des Nouveaux Mouvements Sociaux (NMS), issue de la tradition européenne de la « théorie critique » (avec Alberto Melucci et Alessandro Pizzorno en Italie, Jürgen Habermas, Claus Offe ou Klaus Eder en Allemagne, Alain Touraine et son équipe en France) et qui se concentre sur l'émergence de nouvelles identités sociales et cultures politiques, a également joué un rôle important dans l'évolution de ce domaine<sup>18</sup>.

---

<sup>18</sup> Dans la théorie des mouvements sociaux on trouve plusieurs définitions différentes de « mouvements sociaux ». Pour Della Porta et Diani (Della Porta et Diani, 1999, p. 20) « les mouvements sociaux constituent un processus social distinct, composé des mécanismes par lesquels les acteurs engagés dans une action collective : sont impliqués dans des relations conflictuelles avec des adversaires clairement identifiés ; sont reliés par des réseaux informels

Toutefois, le potentiel explicatif de ces approches a été largement remis en question. Dans une étude sur les mobilisations italiennes contre les projets de grandes infrastructures, le sociologue Loris Caruso (2015) a montré que « la structure des opportunités politiques ne joue aucun rôle clé ni sur l'émergence ni sur l'efficacité » de ces protestations qui contestent des choix de développement territorial. Selon Caruso, la fermeture des opportunités peut jouer, au contraire, de manière favorable sur l'émergence de mobilisations qui expriment la « perception diffuse de manque d'influence sur les processus de décision » qui ont des impacts majeurs sur la vie des populations et sur leurs territoires traversés par des flux globalisés (Ibidem, p. 22-23).

D'autres auteurs ont insisté sur la dépendance de ces outils d'analyse d'une vision de l'espace politique et des dynamiques de mobilisation des démocraties occidentales à un moment historique bien précis, les années 1960-1970. En particulier, comme cela est discuté par Kostis Kornetis (2013), c'est la saison des mouvements de 1968 qui constitue « le moment de départ qui a défini dans une plus ou moins grande mesure la manière dont nous percevons et vivons encore les mobilisations collectives » (Ibidem, p. 57). Selon l'auteur, ni les événements de 1989 ni ceux de 2011 (avec le mouvement d'occupation des « places » et les printemps arabes) n'ont permis de sortir, du point de vue des cadres analytiques, du « moment 68 ». D'où son constat que « la compréhension universitaire dominante de l'action sociale reste extrêmement occidentalocentrique », dans ses prémisses et son approche de base (Ibidem, p. 65).

Il est vrai que la théorie des mouvements sociaux a eu tendance à conserver des cadres d'interprétation développés à partir d'expériences historiquement et géographiquement spécifiques, en faisant l'économie d'en questionner la spécificité. Selon le sociologue italien Alberto Melucci (Melucci, 1989, 1996) cela est dû au fait que les approches encore aujourd'hui dominantes dans l'étude des mouvements sociaux

---

denses ; partagent une identité collective distincte ». Selon Melucci (1984) ces définitions sont des « généralisations empiriques ». Concernant les approches théoriques utilisées dans ce champ, les principales sont encore aujourd'hui : *la théorie de la mobilisation des ressources* (ou RMT, une approche fortement inspirée par le modèle utilitariste de l'action collective de Mancur Olson), *la théorie de la structure des opportunités politiques* (développée par Doug McAdam) et l'analyse de cadres (*frame analysis*). À ces approches il faut ajouter celle connue comme approche des *Nouveaux Mouvements Sociaux* à qui l'on doit (en particulier à partir du travail d'Alberto Melucci) la réintroduction de la culture comme élément crucial de compréhension des mobilisations. Pour une discussion des apports et des limites de ces courants je renvoie à Cefaï (2007).

sont des « généralisations empiriques ». Il leur fait défaut de s'appuyer sur des cadres analytiques à même d'offrir des clés d'interprétations des variations et des dynamiques de transformation de l'espace social et politique.

Par rapport aux mobilisations environnementales, la théorie des mouvements sociaux a initialement opéré du côté de leur normalisation, au sens de les plier à des cadres d'analyse forgés à partir de tout autre type de revendication. Ces analyses ont été peu attentives aux signaux qu'elles permettaient de saisir d'une profonde transformation de l'espace politique, avec la remise en question de la nature même du lien social, ainsi que de la naturalité de l'individu autonome comme fondement de l'ordre social, sans oublier l'importance des processus de globalisation/localisation et les formes de résistance à un pouvoir « circulatoire » de plus en plus dérégulé (Coles, 2012). Certaines lectures des mouvements environnementaux ont ainsi été « trompeuses » ou des « sentiers interrompus » (Maccarini, 1997, p. 23).<sup>19</sup>

La proposition que j'avance dans ce chapitre pour l'étude des mobilisations environnementales se situe dans cet espace de discussion. Elle a été développée en premier lieu à partir de la volonté d'expliquer l'extrême variété des enjeux environnementaux et des formes prises par les mouvements et les mobilisations qui les portent à l'attention collective, sous la forme de problèmes publics mais également d'enjeux qui appelle une prise de responsabilité individuelle directe.

C'est donc sur la question de la diversité des environmentalismes que je vais d'abord me pencher. Je vais ensuite présenter les apports combinés de la sociologie pragmatiste des problèmes publics et de la socio-économie des conventions à la compréhension de l'action collective : ces courants invitent à complexifier la compréhension sociologique du changement social, au-delà d'une « dramaturgie » qui voit dans les mouvements sociaux les « personnages » (doués d'identité, intentions, stratégies) responsables du changement. Je discute ensuite la perspective pragmatique de la justification et son élargissement à l'analyse d'une diversité de « engagement », en revenant sur la contribution de Laurent Thévenot à l'étude des mobilisations

---

<sup>19</sup> On peut citer les lectures de l'environmentalisme comme étant l'expression d'« intérêts environnementaux » post-matérialistes, basées sur les enquêtes de (Inglehart, 1977), ou celles qui ont vu dans l'engagement dans des pratiques d'action socio-écologique directe une forme de « repli » (*riflusso* en italien) dans le privé (Della Porta et Diani, 2004).

environnementales. Je montre en quoi cette perspective permet d'enrichir les approches matérialistes aux mobilisations environnementales élaborées dans le cadre de la *political ecology* en permettant une analyse plus fine des dynamiques de la valeur.

### *1.1. La diversité des mobilisations environnementales : une lecture à partir d'une approche écologique de l'action*

Le terme « mouvements environnementaux » est couramment utilisé dans la littérature des sciences sociales pour désigner « des réseaux d'interactions informelles qui peuvent inclure, ainsi que des individus et des groupes qui n'ont pas d'affiliation organisationnelle, des organisations plus ou moins formelles (y compris même des partis politiques, tels les partis des Verts) qui sont engagés dans une action collective motivée par une identité partagée ou une préoccupation pour les questions environnementales » (Rootes et Brulle 2013, p. 413).

De toute évidence, et comme le souligne le sociologue Danny Trom (1999), la tentative de dresser une liste des « questions environnementales » est destinée à aboutir à quelque chose de similaire à la taxonomie imaginaire des animaux de Borges, qui est mentionnée par Michel Foucault dans la « Préface » de *Les mots et les choses*. Comme le rappelle Trom, la « monstruosité » de la liste de catégories de Borges réside dans « l'impossibilité de penser l'espace commun de leur rencontre » (Trom 1999, p. 35).

Si non impossible, il est sûrement difficile d'identifier l'espace commun de rencontre à même de réunir l'activisme contre le changement climatique, les dénonciations des dégâts des pollutions, les mouvements de conservation de la nature, les campagnes contre les grandes infrastructures (y compris les infrastructures énergétiques) et les projets jugés nuisibles à l'environnement, la promotion de modes de vie « sains », les mobilisations pour la qualité de la vie dans les espaces urbains, les mouvements paysans pro-agroécologie, les « villes en transition », le véganisme, les mouvements de défense des terres indigènes, les mouvements de défense des droits des animaux, les mouvements de médecine « naturelle ». Cette liste n'est bien sûr pas exhaustive car de nouvelles questions définissables comme « environnementales » continuent de surgir sans cesse dans le débat public. L'accélération des innovations technologiques – avec l'ensemble de leurs impacts sur le corps humain et l'environnement – contribue à alimenter cette dynamique. Or, la catégorie « mouvements environnementaux » est

censée constituer l'espace conceptuel commun pour faire tenir ensemble la « monstrueuse » diversité de toutes ces problématiques et expériences.

Bien évidemment les tentatives d'organiser cette diversité ne manquent pas. Écologisme versus environnementalisme (Dobson, 2007), écologie scientifique versus écologie politique, écologie « profonde » versus environnementalisme « superficiel », écocentrisme versus technocentrisme (Pepper, 1996) sont des exemples d'autant de manières d'organiser cet espace qui ont été proposées en fonction des idéologies sous-jacentes aux mouvements environnementaux. Ces distinctions ont contribué à consolider une vision qui différencie entre les variétés dites « réformistes » et celle dites « radicales » de l'environnementalisme ; les variétés radicales de l'environnementalisme ont à leur tour été différenciées entre des formes progressistes et des formes réactionnaires.

Ces catégories sont utiles pour identifier (ou consolider) des grands partages mais elles ne permettent pas de rendre compte de la dynamique observable des mouvements et des mobilisations, au sens de la dimension « processuelle » de l'engagement (Fillieule, 2001), de la diversité des logiques d'action et des « styles d'organisation » (Eliasoph et Lichterman, 2003), sans compter la variété des écologies matérielles qui contribuent à l'émergence de formes de collaboration à travers des « frictions » (Tsing, 2005).

La lecture des mouvements environnementaux par ces grands partages sur base d'idéologies trahit une vision du changement social comme étant produit par des idées qui s'incarnent dans des sujets collectifs (des « personnages » selon la définition de Melucci, 1984), auxquels on prête une conscience collective d'unité et d'identité, qui sont animés par une volonté collective d'émancipation et qui se confrontent dans des « champs interorganisationnels », y compris le champ politique. Si ce genre de confrontation participe aux dynamiques de changement social, l'explication des ressorts de ce dernier ne saurait s'y réduire. Pour reprendre une image de Anna Tsing (2005) ces idéologies peuvent être vues comme des « universaux engagés » au moment où ils inspirent des projets pratiques qui sont ensuite réalisés dans un « monde hétérogène ».

L'un des effets de l'irruption de la crise écologique sur la scène politique a été précisément d'obliger à repositionner la question de l'ordre social dans une vision plus ample, celle, d'un côté, d'un réseau complexe d'interdépendances matérielles



écosystémiques de portée planétaire et, de l'autre, celle de l'expérience humaine comme étant possible grâce à une « maille » de relations écologiques qui brouille la frontière entre humains, vivants non-humains, et toutes sortes de matérialités.

Cette transformation requiert des sciences sociales l'élaboration de visions plus complexes du changement social, qui intègrent la dimension socio-politique avec les dimensions socio-technique et socio-écologique, ce qui a nécessairement des répercussions sur la manière de théoriser les « agents » du changement. Pour ma part, j'ai pris au sérieux ce défi en choisissant d'explorer la contribution à l'analyse des mouvements environnementaux des approches de l'action collective qui sont basées sur une compréhension « écologique » de l'action : l'action étant comprise comme une « transaction » entre un organisme et son environnement<sup>20</sup> et comme « engagement »<sup>21</sup>.

Partir d'une compréhension écologique de l'action, tant individuelle que collective, signifie alors analyser finement les nombreuses façons dont la relation à l'environnement peut être une source de « troubles » personnels. À partir de l'analyse du trouble il faut ensuite suivre les cheminements qui conduisent à sa mise en relation à des « problèmes » environnementaux<sup>22</sup>.

Dans *The sociological imagination* (Mills, 1959 : 8-9), le sociologue américain Charles Wright Mills définit comme « troubles » les « défis personnels (*personal challenges*), vécus comme relevant de l'individu et de sa relation immédiate avec le « milieu », tandis que les « problèmes publics » échappent au contrôle personnel, relèvent de « la structure plus ample de la vie sociale et historique ». Le travail que doivent effectuer les acteurs qui se mobilisent consiste précisément à mettre en relation des expériences personnelles, qui se produisent dans des contextes sociaux et matériaux spécifiques (souvent vécus à la première personne), avec des questions sociales plus larges. Ce travail est effectué avant tout par les personnes qui se mobilisent, mais il est aussi, selon Mills, le travail des sociologues. Plus largement, il l'est par tout un

---

<sup>20</sup> La référence est ici au pragmatisme de Bentley & Dewey (1941). Voir Madelrieux (2016), Ogien (2014), Zask (2014). Ce pragmatisme était tout autant celui de Addams, Mead, Follett, Tufts ou Du Bois (Cefaï, 2020).

<sup>21</sup> La référence est ici à la sociologie pragmatique des régimes d'engagement développée par Laurent Thévenot, voir Thévenot (2006).

<sup>22</sup> Voir Cefaï (2002) et Breviglieri et Trom (Breviglieri et Trom, 2003) pour une démarche similaire concernant les mobilisations sur les problèmes urbains.

ensemble d'opérateurs de problématisation et de publicisation – journalistes, scientifiques, juges, policiers, militants, bureaucrates, juristes, parlementaires, gouvernants, etc – qui contribuent à faire émerger, à définir et à déterminer ce que sont des « problèmes publics » (Cefaï, 2016). Et le travail de Joseph Gusfield (1981/2009) nous a montré comment des procédés comptables, rhétoriques, scéniques, narratifs permettent de faire exister, de rendre visibles et de donner une objectivité à un certain nombre de ces problèmes publics et de les intégrer au débat public et aux politiques publiques. Dans la vision de Mills, les mouvements sociaux, tout comme les sociologues, participent à l'émergence et à la dynamique propre à des « publics » qui enquêtent sur la réalité sociale à partir des problèmes auxquels des personnes se trouvent directement confrontées. Mills avait critiqué durement le pragmatisme dans sa thèse, mais on peut reconnaître en filigrane la vision des « publics » que Dewey avait développée en 1927 (Dewey, 1927/2010). On peut ainsi aller plus loin que Mills, dans la descendance de Dewey, en insistant, dans les arènes démocratiques, sur la capacité collective d'apprentissage, d'évaluation, de révision, de délibération sur les moyens et les fins collectifs, à partir de la confrontation, moyennant enquête et expérimentation, à des problèmes que les publics eux-mêmes définissent (Zask, 2008). En même temps, l'importante leçon de Mills (Mills, 1956) est celle d'avoir insisté sur le fait que la démocratie est mise à mal par la concentration de plus en plus importante de pouvoirs dans les mains d'une « élite » politique, militaire et économique qui fait obstacle aux processus collectifs d'enquête, d'évaluation et d'apprentissage. Ce point avait été vu par Dewey, Mead ou Tufts et par les pragmatistes de la première vague, et au-delà, le pouvoir des *trusts*, la propagande des médias, les méfaits de l'impérialisme ou l'irresponsabilité des gouvernements et des parlements étaient des thèmes de lutte du mouvement progressiste (Cefaï, 2023). Ce constat implique de penser les mouvements sociaux aussi dans un cadre de rapports de pouvoir, de contrôle idéologique et parfois de violence physique, que les mouvements ont vocation à dénoncer et défier, mais aussi à déjouer et contourner.

Pour répondre à la nécessité d'une prise en compte des structures et dynamiques du pouvoir, en suivant le chemin ouvert par *Les formes de l'action collective* (Cefaï et Trom, (2001), je conjugue la relecture de Mills et Dewey avec les apports du courant dit de la socio-économie des conventions (Diaz-Bone, 2016 ; Diaz-Bone et de Larquier, 2022). L'entrée par les conventions réintroduit une dimension socio-économique dans

cette perspective et elle conduit à souligner le pouvoir des conventions en tant que supports de la coordination mais aussi leur historicité, au sens de la configuration spécifique d'intérêts et d'enjeux dont elles sont issues. Au-delà des conventions en tant que telles, il s'agit de prendre en compte l'existence de « régimes de valorisation » autour desquels des groupes d'intérêt et des positions de privilège peuvent avoir cristallisé, ainsi que des formes de contrainte liées à la réification des processus (*path-dependency*) et concernant le degré de réversibilité des choix techniques adoptés.

Pour approfondir l'apport de cette approche à l'étude des mouvements environnementaux, je vais d'abord revenir sur la rencontre entre études des mouvements sociaux et socio-économie des conventions dans le contexte français, en montrant ensuite les pistes ouvertes par l'adoption d'une perspective des « régimes d'engagements » à l'analyse des mouvements environnementaux.

### *1.2. Les mouvements environnementaux au-delà de la théorie des mouvements sociaux : la socio-économie des conventions et la perspective pragmatiste des problèmes publics*

L'étude des mouvements sociaux a longuement souffert d'un parti pris structuraliste qui a conduit à négliger l'action et l'expérience de l'action comme dimensions pertinentes de l'analyse (Cefaï et Trom 2001). Cela signifie que très peu d'attention a été traditionnellement accordée aux raisons des mobilisations, aux motifs de la critique et de la contestation, ou aux différentes manières d'interpréter l'engagement envers une cause. Lorsque l'action est prise en compte dans les cadres dominants, c'est sous la forme de la théorie du choix rationnel, c'est-à-dire qu'elle repose sur le principe que les « acteurs » ont des « préférences » qui sont données et non connaissables. Il en résulte un désintérêt relatif pour les questions de cognition, d'émotion, de moralité et, plus généralement, de sens. En d'autres termes, il y a eu un désintérêt relatif pour la culture comme clé de compréhension des mouvements sociaux (Baumgarten et al., 2014) et une mise à l'écart des contextes (et enjeux) matériels de la mobilisation en tant que niveau pertinent d'enquête sociologique.

Si l'approche des NMS a été plus attentive aux dimensions de ce qu'elle appelait l'identité et la culture – notamment grâce aux travaux d'Alberto Melucci – elle se caractérise également par un fort engagement normatif qui s'est avéré un obstacle à une

analyse approfondie des processus concrets de mobilisation. On a voulu voir émerger dans ces NMS (notamment dans l'environnementalisme) les signes d'un nouveau modèle de société en rupture nette avec les modèles conservateurs, libéraux et marxistes et l'émergence d'un nouveau régime de conflictualité et d'historicité (c'est le cas des travaux d'Alain Touraine). Ainsi, certaines discontinuités ont été parfois trop mises en avant non seulement au détriment des éléments de continuité, mais aussi d'une analyse plus fine du changement de l'espace politique.

Dans le prolongement de l'héritage culturel de l'approche NMS et en renouant avec la théorie du comportement collectif, l'analyse des cadres (*frame analysis*) introduite par David Snow (Benford & Snow, 2000) a ouvert la voie à une réintégration des dimensions culturelles (notamment via l'importance attribuée aux cultures politiques) dans l'étude de l'action collective. Les mouvements sociaux sont des producteurs de sens ; ils remanient des champs d'expérience collective, ce qui a des effets en retour dans les milieux de vie des individus. Cette approche examine les motivations déclarées des acteurs et prend en compte des activités que « la RMT [théorie de la mobilisation des ressources] passait systématiquement sous silence » telles que la « définition et interprétation des situations », l'« enquête sur les causes des problèmes et sur les responsabilités », la « discussion sur les moyens et les fins », le « raisonnement sur les principes » et la « négociation sur les stratégies » (Cefaï et Trom 2001, 13). Cefaï et Trom ont introduit ces questions dans *Les Formes de l'action collective*, tout en critiquant les lectures psychologisantes que la sociologie des mouvements sociaux tend à en avoir. En réactivant le texte de C. W. Mills sur les « vocabulaires de motifs » (1940) et le livre d'Erving Goffman sur la *frame analysis*, ils en ont proposé une compréhension en tant que comptes rendus publics (*accounts*), faisant par ailleurs le lien avec les travaux contemporains de Louis Quéré ou d'Isaac Joseph ou avec ceux du GSPM. Il est important de souligner que l'accent mis sur les motifs, le sens et les raisons implique le recours à l'utilisation d'approches ethnographiques dans l'étude des mouvements sociaux.

Ce volume de « Raisons pratiques » sur les formes de l'action collective avait une autre visée : celle de s'appuyer sur les outils conceptuels et méthodologiques de la sociologie pragmatique « des capacités critiques » pour proposer de nouvelles façons de décrire et d'analyser des situations de mobilisation, dialoguant à distance avec les

travaux de Luc Boltanski et Laurent Thévenot (1991 ; Thévenot, 1990 ; Boltanski, 1990) sur les régimes d'engagement et de justification pour la compréhension de l'action collective. Ils y voyaient une façon d'attirer l'attention sur l'existence de « grammaires de la *res publica*, du bien commun et de l'intérêt général », c'est à dire, des « architectures du sens ordinaire de l'équité et de la justice que les acteurs doivent respecter pour produire des performances acceptables en public » (Cefaï et Trom 2001, p. 17).

Plus précisément, le travail de Boltanski et Thévenot vise à expliciter comment la conception moderne de la « sphère publique » s'appuie, d'un côté, sur une axiomatique de la justice<sup>23</sup> et, de l'autre, sur des « investissements de forme » qui façonnent les (inter)dépendances sociales et matérielles de manière à permettre des opérations de « mise en équivalence », d'évaluation et de « mise en valeur ».

La mise en équivalence, qui est rendue possible par la construction sociale d'une commensurabilité<sup>24</sup>, permet d'évaluer sous des formes jugées comme étant objectives la légitimité d'un ordre qui comporte un ordonnancement, du « petit » au « grand » en valeur, par rapport à un « bien commun » légitime. Les dispositifs de la mise en équivalence vont ainsi permettre des « épreuves de réalité » de la valeur (ou des épreuves d'évaluation) qui sont en même temps des épreuves de réalité de la justice d'un ordre. La justice se base sur le fait que « plus de valeur » pour le « grand » équivaut à « plus de bénéfices » pour l'ensemble de la *cit*é – terme par lequel les auteurs entendent la communauté politique qui inclue tous ceux qui sont reconnus comme citoyens ayant droit à participer à la définition de l'ordre légitime.

---

<sup>23</sup> Je ne vais pas rentrer dans les détails de la construction théorique développée par Boltanski et Thévenot. Je renvoie pour cela à l'excellente analyse critique de Nicolas Dodier (2005). Je me limite ici à rappeler les « axiomes » de la justice : commune humanité, « dissemblance » (au moins deux « états possibles » pour les membres de la *cit*é), commune dignité, ordonnancement sur une échelle de valeurs, formule d'investissement, qui lie les bienfaits d'un état supérieur à un coût ou un sacrifice exigé pour y accéder, et « bien commun » qui profite à l'ensemble de la *cit*é. Toute l'enquête de Boltanski et Thévenot vise à identifier les éléments de la matrice culturelle de l'inégalité légitime, propres à l'ordre social moderne, pour ensuite montrer les dynamiques empruntées par la dénonciation de l'inégalité illégitime.

<sup>24</sup> Voir Espeland & Stevens (1998) ; voir également Desrosières (1993 , 2014). Pour une discussion de la contribution de la sociologie de la quantification à la sociologie de la commensuration voir Centemeri (2012).

En effet, à partir d'une exploration des architectures du sens ordinaire de l'équité et de la justice, Boltanski et Thévenot montrent l'existence d'un lien entre ces discours ordinaires et différentes conceptions du « bien commun » qui ont historiquement émergé dans les sociétés occidentales et que la philosophie politique a élaborées sous la forme de différentes représentations de la cité. Ces représentations de la cité ne sont pas seulement d'ordre symbolique, elles s'appuient sur une matérialité « mise en forme » selon des conventions qui incorporent la référence au bien commun et permettent des « épreuves de réalité » légitimes de la valeur et des ordres construits sur sa base (des ordres dits alors « ordres de grandeur »).

Dans ce sens, la matérialité est entièrement soumise aux exigences de l'ordre social « juste » entre les humains, à partir des opérations de mise en forme pour la valeur dont elle fait l'objet et qui doivent être à même de permettre l'établissement d'équivalence. Autrement dit, la production d'une justification légitime s'appuie non seulement sur des arguments – ce en quoi elle a bien une dimension rhétorique (Gusfield, 1981/2009 et Cefaï, 2009), mais cette rhétorique renvoie également à une praxis cognitive (Eyerman & Jamison, 1991) et à une transformation matérielle – soit la création d'une infrastructure, au sens de Susan Leigh Star (1999) – qui puisse permettre des opérations de commensuration susceptibles d'être « objectivement » testées. Cela implique une définition de ce qui fait la valeur qui mette en avant un « bien commun » bénéficiant potentiellement « l'humanité » dans son ensemble.

Boltanski et Thévenot ouvrent ainsi une perspective qui permet de surmonter la distinction classique dans les sciences sociales entre la valeur (économique) et les valeurs (sociales) pour montrer l'importance d'une analyse par les régimes d'évaluation et valorisation, qui façonnent de manière conjointe les sociétés et leurs économies, en créant par-là, en raison de leur incorporation dans une infrastructure technique, des écologies matérielles. Cela explique pourquoi le livre *Les économies de la grandeur* a été fondamental non seulement dans les débats sur la nature de la sphère publique mais également dans l'émergence du programme interdisciplinaire de la socio-économie des conventions.

Selon Rainer Diaz-Bone (2011, p. 51) la socio-économie des conventions est « la partie centrale du tournant pragmatique des sciences sociales françaises et peut être considérée comme un 'institutionnalisme pragmatiste' ». Daniel Cefaï a fait beaucoup

d'efforts pour établir un dialogue entre la sociologie des problèmes publics, la socio-économie des conventions et les théories des mouvements sociaux (Cefaï, 2007, 2009, 2021). La critique par la socio-économie des conventions de l'individualisme méthodologique et de la théorie du choix rationnel est considérée par Cefaï comme un outil important pour s'éloigner du langage utilitariste et psychologique qui est encore central dans l'approche des cadres.

En effet, la socio-économie des conventions repose sur l'idée que la rationalité des acteurs est limitée, située, interprétative et argumentative. Les conventions sont entendues non pas comme des normes arbitraires ou des coutumes traditionnelles, mais comme des outils et des règles de coordination et d'évaluation en situation d'incertitude. Elles sont par conséquent des médiations fondamentales pour l'action coordonnée et pour la critique. En outre, l'approche des cadres ignore les « contraintes » que la dimension publique de l'action fait peser sur les acteurs. Autrement dit, elle ignore la dimension de la pragmatique de l'action dans l'espace public. Elle se concentre plutôt sur une conception stratégique de l'action dans laquelle les cadres sont traités comme des ressources symboliques, les motivations sont vues comme des représentations collectives et les arènes publiques sont réduites à des champs ou des marchés de protestation (Luhtakallio, 2012 ; Cefaï, 2016).

La rencontre entre la socio-économie des conventions et la théorie des mouvements sociaux produit alors une lecture des mouvements sociaux à partir des dynamiques qui conduisent à l'émergence de « problèmes publics » dans des arènes publiques. L'émergence de problèmes publics met à mal le consensus autour d'un certain ordre social et matériel (Gusfield, 1981/2009 et 2012) et ouvre ainsi à des transformations possibles de cet ordre sociotechnique par l'inscription territoriale de nouvelles conventions.

En d'autres termes, les mobilisations collectives, déconstruites comme « sujets collectifs » porteurs d'embrées d'intérêts et d'identités reconnaissables, sont analysées comme étant des réseaux d'acteurs qui participent à l'émergence de problèmes publics, tout en façonnant des « personnages publics », porteurs de cette action, et tout en transformant leur « écologie de l'expérience ». Ces mobilisations collectives sont le ferment critique d'un ordre social et matériel donné, à travers une variété d'arènes publiques, dont la taille et la géométrie sont extrêmement variables, contraintes par des

architectures de sens prédonnées, mais capables de laisser naître des « codes alternatifs » (Melucci, 1996), et qui s'équipent de dispositifs<sup>25</sup>, de technologies d'enquête, de sites d'expérimentation, de corpus de législation et de systèmes d'institutions. Les mouvements sociaux ainsi définis participent aux processus sociaux plus vastes de mise en forme des dépendances matérielles, des relations sociales et des formes d'expérience, en créant ou en remettant en question les catégories et les outils d'évaluation et de valorisation des choses, des êtres, des entités, des lieux.

Comme l'a souligné Cefaï (2007, p. 713) : « Une arène publique ne peut (...) être pensée exclusivement à partir des schémas du rapport de forces, de l'échange marchand ou de l'échange dialogique ». Enquêter sur une arène publique requiert également d'observer des « ordres d'interaction », d'accompagner des « procédures de factualisation » et des « épreuves d'évaluation », de rendre compte « de façons de dramatiser, d'argumenter, de raconter » (Ibid., p. 713). Il s'agit alors de « trouver des modes de description et d'analyse en termes de 'procès de publicisation' » (Ibid., p. 714). Par conséquent, il s'agit aussi de développer :

une réflexion moins préoccupée de poser l'unité d'un sujet politique, d'en identifier la structure de classe ou d'en recenser les ressources de mobilisation que de pointer des foyers d'expérimentation et de communication, de repérer des lieux de critique et de conflit, de faire connaître et de rendre intelligibles des moments de configuration de problèmes publics (Cefaï 2007, p. 466).

Cette lecture des mouvements sociaux est ainsi sensible à l'imbrication des dimensions axiologiques, épistémiques et matérielles qui caractérisent leurs actions. S'il s'agit d'une approche culturelle des mouvements sociaux, ce n'est pas dans le sens où des variables culturelles « influenceraient », « détermineraient » ou « causeraient » l'action. Les matrices culturelles sont prégnantes aux situations d'action et elles leur sont incorporées en instituant des horizons de descriptibilité et d'intelligibilité de ces situations d'action. Elles sont plutôt ce qui devient visible et ce qui est produit et reproduit par l'action (Trom 1999, p. 46). Cette analyse culturelle de l'action collective est indissociablement celle de la production et reproduction d'une « écologie », au sens

---

<sup>25</sup> Sur « la force des dispositifs » je renvoie à (Dodier & Barbot, 2016).



d'un ensemble de relations socio-matérielles incarnées et situées dans un milieu de vie. C'est un point où l'écologie humaine, héritée de Chicago, se croise avec l'analyse des infrastructures, et ouvre la voie – ce qui nous intéresse directement – à une écologie politique<sup>26</sup>.

Cette perspective révèle donc qu'il y a des limites au rôle des mouvements sociaux dans l'émergence des problèmes publics. En effet, les problèmes publics ne sont jamais le résultat de l'unique activité revendicative d'un groupe social particulier. Il s'agit plutôt du produit historique d'une activité collective complexe qui implique la création de nouvelles constellations de catégories et de raisonnement, et l'émergence de valeurs et de normes inédites. Les mobilisations collectives prennent donc place dans des milieux de critique, dénonciation, modification ou déplacement des anciennes façons de voir, dire, faire, compter, juger, bâtir, produire, consommer, et ainsi de suite. Elles ne sont pas exclusivement préoccupées par la défense d'intérêts et l'affirmation d'identités : plus radicalement, l'enjeu est la transformation des mondes « naturels » et « sociaux », ce qui implique de nombreuses questions politiques, juridiques, mais aussi économiques, scientifiques et technologiques.

### *1.3. Comprendre les dynamiques de la critique environnementale : de la justification « verte » à la diversité des “engagements” dans l'action*

En combinant socio-économie des conventions et analyse pragmatiste des problèmes publics, la diversité des mouvements environnementaux peut être lue comme le résultat de deux fronts. Elle serait liée, d'un côté, à la diversité des façons qu'a l'environnement de compter pour les êtres humains – question qu'on peut résumer, avec (O'Neill et al., 2008), par la formule que les êtres humains vivent de l'environnement, dans l'environnement et avec l'environnement. De l'autre, l'on pourrait l'attribuer à la diversité des arguments pour faire valoir les bienfaits ou méfaits de certaines relations à l'environnement comme étant une question qui intéresse une collectivité humaine. Cela renvoie à l'existence d'une pluralité d'écologies concrètes et de cosmologies (ou

---

<sup>26</sup> Je remercie Daniel Cefaï de m'avoir aidé à clarifier ce passage.

« traditions »), de « catégories de l'entendement écologique » (Feuerhahn, 2017) et d'« imaginaires sociotechniques » (Jasanoff et Sang-Hyun, 2015)<sup>27</sup>.

Autrement dit, dans la perspective de la socio-économie des conventions, la référence au terme « environnement » renvoie à une notion sous-déterminée qui doit à chaque fois faire l'objet d'une précision<sup>28</sup>. Elle renvoie potentiellement à différentes façons de faire l'expérience et de « qualifier » la matérialité « qui entoure » (le sens étymologique d'environnement) comme étant importante pour la personne et, au de là, pour une collectivité. La « qualification » conduit à identifier comment cette matérialité « compte » (ou a de la valeur) dans une situation d'action. La référence à l'« environnement » peut ainsi renvoyer à une problématique de ressources pour des besoins, à une question esthétique de paysage, écologique d'écosystème, administrative de droits, de liens à la terre, de lieu, d'espace, de biens communs, de capital naturel, de patrimoine, de biens publics, de nature sauvage, etc. De ce point de vue, l'argument de la « nature », comme ce qui est séparé et soumis à la « culture », a été particulièrement importants dans la construction politique moderne de l'ordre social « justifié », sans pour autant jamais entièrement éliminer d'autres registres de relation à l'environnement.

Dans ce sens, les mouvements environnementaux ne travaillent pas uniquement à la définition de problèmes publics d'environnement, mais ils dénoncent le fait que les « grammaires du public » – telles qu'elles ont historiquement émergé au cours de la modernité – invisibilisent, empêchent et pénalisent certaines formes possibles d'engagement avec l'environnement. En ce sens, il faut complexifier le tableau de la publicisation en ouvrant une interrogation sur les façons de rendre l'espace public

---

<sup>27</sup> L'historien des sciences Wolf Feuerhahn s'intéresse à l'origine et aux circulations des catégories de l'entendement écologique dans l'idée d'« élucider les divergences intellectuelles mais aussi politiques et nationales que recouvrent ces termes et montrer ainsi l'un des apports possibles des sciences humaines et sociales à la réflexion sur les questions environnementales » (Feuerhahn 2017, p. 19). Son travail contribue à une enquête sur les variétés de l'environnementalisme attentive aux « cultures politiques ». Par culture politique j'entends « ensembles de symboles et de significations ou des styles d'action qui organisent les revendications politiques et la formation des opinions, par des individus ou des collectivités » (Lichterhan et Cefai, 2006, p. 392).

<sup>28</sup> Pour reprendre la réflexion de l'économiste institutionnaliste italien Giacomo Becattini, théoricien des « districts industriels », le terme « environnement » n'est pas un « terme technique né dans le 'langage spécialisé' de quelque discipline scientifique » mais plutôt le « mot 'central' ou représentatif de toute une 'famille de mots' dont le but (...) est de définir l'un des modèles les plus anciens et les plus persistants de la réflexion humaine sur la réalité et la vie » (Becattini, 1984, p. 145).

« hospitalier » (Stavo-Debaugé, 2018b) non seulement pour une diversité d'opinions ou de mises en valeur légitimes, mais aussi pour une « multiplicité » potentielle d'expériences de la réalité. C'est ce passage qui est au cœur de la « sociologie des régimes d'engagement ».

Dans un article séminal, Claudette Lafaye et Laurent Thévenot (1993) ont montré ce qu'il advient de la dynamique de la confrontation critique des justifications lorsque « la nature » fait irruption dans les disputes. À partir de recherches menées sur des conflits concernant de grandes infrastructures contestées, les auteurs ont montré la présence d'une diversité d'arguments opérant la mise en valeur de l'environnement à partir de critères objectivables et justifiables « en généralité ». La généralité renvoie ici à l'idée d'une évaluation s'appuyant sur des critères détachés de la singularité de la situation, et permettant de lire la situation par la référence à un « bien commun » légitime. Ils démontrent ainsi qu'il existe un type de critique environnementale qu'on pourrait qualifier comme « moderniste ». Elle s'inscrit dans la grammaire de la légitimité qui sous-tend la construction moderne de la sphère publique, celle de la valeur justifiable en généralité.

Lorsque l'environnement est qualifié de « patrimoine », il s'agit d'une élaboration de la valeur comme « domestique », alors que la référence à la beauté d'un paysage relève d'un ordre de grandeur « inspiré ». La référence à des personnages célèbres en tant que défenseurs de la nature est associée à une valeur définie en termes de « renommée », tandis que la définition des services écosystémiques et leur monétisation donnent un prix à des éléments naturels, favorisant ainsi la création de marchés ou de « paiements pour services ». Un traitement « technique » de l'environnement implique son évaluation en termes d'efficacité des processus, à l'œuvre dans des processus ingénieriaux ou industriels, tandis que la revendication des inégalités associées à l'environnement, notamment en termes de distribution des dommages environnementaux, renvoie à une définition civique de la valeur de l'environnement, en ce cas précis, dans son lien à la santé.

L'analyse de Lafaye et Thévenot permet ainsi de mieux comprendre les contours d'une critique environnementale « réformatrice ». L'environnement peut être valorisé selon différents ordres de grandeur légitimes, ce qui conduit à l'émergence de conflits d'évaluation visant à faire valoir une certaine mise en valeur contre les autres.

*Néanmoins, ces formes de mise en valeur reposent toutes sur une même idée de l'ordre social comme étant une affaire qui se joue exclusivement entre humains, lesquels semblent disposer librement de la matérialité qui les entoure au service de l'ordre social.*

L'analyse de Lafaye et Thévenot permet ainsi de mieux cerner en quoi a consisté le tournant écologiste des années 1970. En fait, si les historiens ont raison de dire que les questions environnementales et les mobilisations pour l'environnement n'ont pas attendu le mouvement écologiste des années 1970 pour exister, Lafaye et Thévenot ont néanmoins montré qu'*il est pertinent de parler d'un tournant écologiste* qui se manifeste à partir de cette époque et qui est marqué par l'émergence d'un « ordre de grandeur vert ». Les auteurs proposent de concevoir l'ordre de grandeur vert comme étant cet ordre qui implique d'attribuer de la valeur à ce qui est considéré comme étant propre, biodégradable ou recyclable et à l'opposé de ce qui pollue (Lafaye et Thévenot 2013). Les questions clés dans la définition de la « valeur verte » sont ainsi celle de « l'analyse écologique, la qualité de renouvelable, les générations futures et la planète en tant qu'écosystème intégré » (Blok, 2013, p. 497).

Cependant, la complexité des interdépendances écologiques et l'incertitude sur leurs dynamiques rendent impossible la stabilisation d'épreuves de réalité non ambiguës de la valeur « verte ». Comme l'explique Anders Blok (2013), l'importance centrale qu'a prise le changement climatique – progressivement devenu « le » problème environnemental de notre époque – a conduit à des tentatives de faire du CO2 l'équivalent général de la valeur verte, avec des résultats très problématiques.

Mais il y a plus. Dans leur exploration des fondements philosophiques de la valeur verte, Lafaye et Thévenot ont souligné que les « arguments écologiques » révèlent un « écart » important par rapport au cadre de la justification, en ce qui détermine à la fois les orientations politiques légitimes et les justifications ordinaires (Lafaye et Thévenot 1993). *Les arguments écologiques font entrer dans le débat politique des acteurs qui ne peuvent pas directement faire entendre leur voix*, à savoir les générations futures et les êtres vivants non humains. En particulier, les préoccupations écologiques conduisent à relativiser le poids politique de la notion moderne d'ordre social (où l'environnement est fonctionnel afin de stabiliser une organisation sociale décidée librement par les membres de la *cit*é) au profit des notions de *système* et d'*écosystème*. Fondées sur la

vision cybernétique, les notions d'interdépendance, de flux, de rétroactions et d'équilibre sont centrales à la vision écologique et elles peuvent ouvrir la voie à des conceptions de *la gouvernance comme l'exercice d'un contrôle technocratique* (Lafaye et Thévenot 1993).

Une autre vision *holistique* qui s'affirme à côté de celle d'écosystème est toutefois celle de *biosphère*. La reproduction de la biosphère est liée au maintien de la biodiversité, ce qui conduit à relativiser la centralité de l'espèce humaine au profit d'une perspective *biocentrique* (celle promue par la *deep ecology*, l'écologie profonde), qui s'incarne dans l'idée de la planète-terre comme étant un organisme (l'hypothèse Gaïa). Les arguments écologiques qui reposent sur des visions écosystémiques et qui valorisent ainsi la portée planétaire des problèmes écologiques, leurs dimensions interspécifiques ou « plus qu'humaines », et l'impact des décisions d'aujourd'hui sur les générations futures, mettent donc en question la vision de l'ordre social « juste » telle que « grammaticalisée » par l'approche de la justification.

Pour sa part, Eve Chiapello (2013), s'appuyant sur le cadre d'analyse qu'elle a développé avec Luc Boltanski pour l'étude des transformations du capitalisme (Boltanski et Chiapello, 1999), parle à son tour d'une « critique écologique » qui serait distincte d'autres types de critiques ayant historiquement émergé (sociale, artistique, conservatrice). Les « causes d'indignation » de cette critique sont « la destruction des écosystèmes et des espèces, les habitats humains », tandis que les « valeurs sous-jacentes » seraient « la dignité partagée, commune à tous les êtres vivants et la vie des générations futures ». La critique écologique se différencie des autres formes de critique qui ont historiquement émergées parce que, d'une part, elle remet en cause la capacité du système capitaliste à garantir l'avenir de l'humanité et, d'autre part, elle n'a aucune préférence pour un modèle politique particulier et s'adapte très bien à tous les régimes et à tous les types de « gestion du travail ». Selon Chiapello, la critique écologique est cruciale pour comprendre la conjoncture socio-économique actuelle. Elle évoque trois directions de changement dans le système économique actuel qui s'inspirent des arguments écologiques : le capitalisme vert, l'économie locale à échelle humaine et le retour de l'État.

L'analyse de Chiapello s'éloigne toutefois d'une approche soucieuse de maintenir – dans un même cadre d'analyse – les arguments sur la valeur de l'environnement et la

diversité des expériences de l'environnement. Selon Chiapello, les difficultés à stabiliser un ordre de valeur « verte » sont alors liées à l'absence d'un modèle politique clair pour la société écologique, ce qui explique la tendance des arguments écologiques à se combiner avec d'autres formes de critiques (sociales, artistiques et conservatrices)<sup>29</sup>.

S'il manque indéniablement un imaginaire socio-technique consensuel de « société écologique », la perspective de Chiapello ne permet pas d'avancer sur le plan de la compréhension de ce qui rend son émergence et affirmation difficile et de ce qui, historiquement, a fait que les « brèches » ouvertes vers une telle définition n'ont pas réussi à s'affirmer<sup>30</sup>.

À une lecture axée sur l'idéologie et les arguments critiques, il manque une analyse des conditions de la « puissance d'expression » d'un argument, au sens de sa capacité à faire « prise » (Bessy et Chateauraynaud, 2014 ; Chateauraynaud, 2007, 2011 ; Chateauraynaud et Debaz, 2017) sur des agents et dans des contextes spécifiques.

Pour comprendre comment opère la capacité de « faire prise », l'apport de l'observation ethnographique est fondamental, un aspect qu'ont souligné Claudette Lafaye et Laurent Thévenot dans leur discussion sur la « justification verte ». Pour ces derniers, la compréhension des « arguments écologiques » nécessite de prendre en compte *la grande diversité de manières qu'ont les humains de « s'engager » avec les non-humains* (Lafaye et Thévenot 1993). Une problématique qu'Annemarie Mol a ensuite reformulé en tant que « politique ontologique » (*ontological politics*) (Mol, 1999) : par cette expression, l'autrice veut indiquer qu'au-delà de la diversité des points de vue sur l'environnement – avec l'idée implicite qu'un même environnement peut être valorisé selon une pluralité d' « ordres de grandeur » – il existe une « multiplicité » de manière de *faire l'expérience* de cet environnement et de le faire exister (au sens de *to enact*).

---

<sup>29</sup> On retrouve un jugement similaire chez David Pepper (Pepper, 1996) pour qui l'environnementalisme ne constitue pas une idéologie autonome. Sur la notion d'idéologie, voir (Chiapello, 2003).

<sup>30</sup> Sur le concept de « société écologique » et sur les « brèches » qui ont essayé de fragiliser l'imaginaire sociotechnique du productivisme en France et dans les pays d'Europe occidentale tout au long du XX siècle voir Audier (2017, 2019).

La distinction entre « diversité » (des points de vue sur une réalité) et « multiplicité » (des manières de faire l'expérience et de faire exister une réalité qui est alors irréductiblement multiple) permet ainsi de faire émerger une pluralité de constructions possibles de l'être agent et de son milieu par la relation qui les « agence ». Cela revient à reconnaître des alternatives en latence, potentiellement activables, dans l'ordre d'une situation donnée. *C'est cette multiplicité qui va constituer le socle d'une possibilité de critique qui ne s'appuie pas sur une transcendance, mais qui est immanente* (Hansen, 2016).

Cette perspective « relationnelle » conduit à mettre en question tant l'individu isolé, que les structures sociales et leurs normes, comme le point de départ d'une explication du social, au profit d'une attention renouvelée pour l'analyse des processus qui individualisent et de ceux qui structurent<sup>31</sup>.

L'analyse relationnelle du rapport environnement-société est mise en avant par Anders Blok comme étant le trait commun entre l'analyse de la « justification verte » développée par Lafaye et Thévenot, le « nouvel esprit du capitalisme » basé sur les réseaux (ou *citée par projet*) tel qu'analysé par Boltanski et Chiapello, et la « théorie de l'acteur-réseau » (ANT) développé par Bruno Latour et Michel Callon. Selon Blok, ces approches parviennent toutes à articuler théoriquement une grammaire sociopolitique importante, mais partielle, de la *valeur écologique*. Plus précisément, Blok s'est appuyé sur trois cas pour étayer son argumentation : le cas des marchés du carbone pour illustrer la plausibilité et les limites de la justification verte ; le cas de la durabilité urbaine pour illustrer une inflexion écologique du « nouvel esprit du capitalisme » ; et le cas des conflits de biodiversité autour des baleines en tant qu'« animaux charismatiques » pour tester l'idée de Latour de penser la justice au-delà de la « commune humanité ».

En suivant Blok, le cas des controverses sur la chasse à la baleine montre que l'approche de la socio-économie des conventions axée sur la justification publique ne rend pas compte de manière adéquate de « la réalité répandue des attachements humains aux baleines et autres non-humains charismatiques » en raison d'une « conception trop

---

<sup>31</sup> Sur le tournant relationnel en sociologie je renvoie à (Dépelteau, 2018 ; Depelteau et Powell, 2013 ; Powell et Depelteau, 2013) ; (Corcuff, 2019)

cognitive de l'engagement humain avec les choses » (Blok 2013, p. 505). Il ajoute que « les attachements affectifs constituent sans doute l'épine dorsale des conflits contemporains liés à la chasse à la baleine » (Blok 2013 : 505).

Selon l'argument de Blok, bien que ces observations soient en accord avec l'invitation de Latour à explorer la variété des « assemblages » reliant les êtres humains aux êtres non humains, la perspective ANT n'offre pas d'outils adéquats pour étudier les dynamiques qui ont lieu dans le nouvel espace politique qui ainsi émergerait. Pour Blok une « nouvelle écologie des passions collectives » (Blok 2013, p. 507) est nécessaire pour faire face aux questions environnementales et il souligne que « les mouvements environnementaux ont le mérite de rouvrir les questions cruciales concernant l'«équipement» approprié d'un *bon* monde commun » (Blok 2013, p. 496).

### 1.3.1. Engagements, pratiques de valorisation et logiques de la valeur

L'approche de la pluralité des « régimes d'engagement » développée par Laurent Thévenot (2006, 2007) va dans le sens indiqué par Blok, dans son ambition à doter l'analyse des mobilisations environnementales d'outils qui puissent permettre de saisir en finesse les dynamiques de ce que l'auteur définit comme la « mise en commun ». En fait, à travers la notion d'« engagement », Thévenot s'intéresse à une variété de manières socialement reconnues de prendre en compte et de valoriser les dépendances matérielles, en les faisant rentrer dans la construction d'un « monde commun » où il y a de la place pour la différence et le différend.

Dans sa vision, les différentes manières de prendre en compte les dépendances matérielles (ou de créer des agencements avec ce qui entoure) s'associent à une pluralité de « figurations de l'action » (Thévenot 2006). Ainsi, comme on l'a vu dans le régime de la « justification », une des conditions préalables à la capacité d'un agent d'argumenter en généralité sur la valeur des choses et des personnes réside dans la mise en forme matérielle et cognitive qui permet l'opération de mise en équivalence par rapport à un bien commun.

L'évaluation de l'utilité en vue d'un objectif appuie l'émergence d'un agent engagé dans la réalisation d'un plan d'action (Thévenot 2006), configurant ainsi un agencement spécifique avec ce qui entoure sous la forme de l'objectif. Les liens affectifs, la



connaissance par l'usage répété et l'aisance de la familiarité (Breviglieri 1999), ainsi que la curiosité exploratoire (Auray, 2016) ou la résonance entre les corps et avec des ambiances (Brahya, 2019 ; Thibaud, 2012) sont toutes des manières différentes de prendre en compte et de valoriser les dépendances matérielles sous des formes qui renvoient à l'expérience de l'agent en tant que personne singulière, qui a des manières qui lui sont propres de s'agencer au milieu.

L'approche développée par Thévenot conduit ainsi à identifier *trois familles de modes de valorisation* de l'environnement ou *logiques de la valeur et du valorisable*<sup>32</sup> : les modes *universels*, les modes *orientés à un objectif* et les modes *attachés à l'expérience personnelle d'un milieu*.

Cette opération qui réduit la complexité observable dans les pratiques concrètes d'évaluation et valorisation répond à deux objectifs : tout d'abord, elle permet de suivre différents types de constructions argumentatives de la valeur ; de l'autre, elle permet d'identifier *différents types de tensions évaluatives* auxquelles les acteurs sont potentiellement exposés en autorisant ainsi une description très fine des opérations de commensuration ainsi que des manières de construire des formes d'incommensurabilité<sup>33</sup>.

#### *Les modes universels de valorisation*

Les *modes universels* de valorisation sont les modes de mise en valeur « justifiables », selon le modèle des « ordres de grandeur » (Boltanski et Thévenot

---

<sup>32</sup> Le terme « logique » est ici utilisé au sens de Mol (2008, p. 8) comme équivalent de l'idée de « modes d'ordonnement » et aussi de « style ».

<sup>33</sup> Si la commensuration est une construction sociale, de même l'impossibilité de commensuration est quelque chose que les acteurs peuvent « construire », par exemple en opposant une représentation d'un bien commun à une autre, pour critiquer des opérations de mise en équivalence. Il s'agit d'une opération critique qui s'appuie sur la construction d'une « incommensurabilité d'ordre ». De leur côté, les modes de valorisation attachés à l'expérience personnelle d'un milieu renvoient à une logique de la valeur qui n'est pas liée à la mise en équivalence mais plutôt à l'organisation d'une implication singulière dans la situation. Par conséquent, l'établissement d'une commune mesure n'a pas de sens, parce que la valeur dépend de la construction d'une singularité spatio-temporelle. De ce point de vue, on peut parler alors d'une construction d'incommensurabilité « radicale ». Je me permets de renvoyer sur cette question à Centemeri (2015).

1991)<sup>34</sup>. Il est important d'insister sur le fait que *ces « ordres » sont des constructions historiques et politiques*. La valeur y est définie de manière abstraite, c'est à dire, par la référence à un idéal abstrait de « bien commun ». Lorsque l'on mobilise des modes de valorisation universels en situation, cela revient à s'appuyer sur des « infrastructures » (tant matérielles que cognitives) qui permettent une commensuration selon des conventions qui s'appuient sur des connaissances scientifiques objectives et des procédures de validité générale.

Les « investissements dans les formes » qui ont accompagné historiquement l'émergence des modes universels de valorisation ont eu un impact très important sur la matérialité. Pensons à la mise en place des systèmes modernes d'organisation du travail (Thévenot, 1984) ou de la mobilité. Ils sont le résultat de conflits, de luttes et de controverses à travers lesquels certaines catégories, certains dispositifs d'évaluation et de valorisation ont été institutionnalisés, en créant ainsi des situations de « dépendance du sentier ». Lorsqu'en observant une situation d'action, une personne considère par exemple l'égalité dans l'accès à un service comme la logique d'évaluation à adopter pour guider les pratiques de valorisation, on peut dire qu'elle s'appuie sur une logique universelle de la valeur de type civique. Il sera alors nécessaire de s'appuyer sur des instruments adéquats pour vérifier que les pratiques adoptés vont dans la direction souhaitée, celle d'une plus grande égalité d'accès.

#### *Les modes de valorisation orientés vers un objectif*

Les modes de valorisation *orientés vers un objectif* se basent, pour leur part, sur une valeur qui est conçue comme valeur instrumentale à la réalisation d'un objectif. Dans ce cas, le bien recherché par l'engagement dans l'action est celui de la réalisation d'un plan tel qu'il a été prévu. Suivre le plan d'action implique d'accorder une valeur

---

<sup>34</sup> Je suis consciente que la problématique de l'universel mériterait un traitement plus approfondi. Mais ici je m'en sers tout simplement pour qualifier une « logique » de la valeur qui a historiquement émergée et qui a été centrale aux « projets humanistes contemporains » comme le souligne Tsing (2005, p. 6) : « Les scientifiques, les réformateurs économiques et les défenseurs de la justice sociale font tous appel à l'universel ». En suivant Tsing, la « généralisation à l'universel » (ou « montée en généralité ») est à prendre en compte comme une aspiration, « une réalisation toujours inachevée ». C'est ce que je cherche à souligner en parlant de « logique », en impliquant que la logique oriente mais ne détermine jamais le résultat.

instrumentale aux choses et aux personnes pour la contribution qu'elles apportent à la réalisation de l'objectif. Dans ce cas, comme dans le précédent, des investissements dans les formes peuvent faciliter l'appréhension de la situation d'action sous l'angle de la définition d'un plan. C'est ce mode de valoriser que la science économique a naturalisé, en faisant en même temps de l'utilité une fonction à maximiser, applicable de manière générale à tout en chacun, au point que l'action orienté vers un objectif en est venue à être considérée comme étant le type « normal » d'action.

#### *Les modes de valorisation attachés à l'expérience personnelle d'un milieu*

Dans les *modes de valorisation attachés à l'expérience personnelle d'un milieu*, la valeur est définie à partir de l'expérience incarnée d'être en relation avec des êtres humains et non humains, des lieux, des choses<sup>35</sup>. Ces êtres, lieux, choses ont alors de la valeur pour des raisons qui sont liées à l'expérience directe et singulière qu'on peut faire ou qu'on a fait d'eux, donc par rapport aussi à une histoire commune, qui génère une « intensité affective », positive ou négative, une « prégnance » (Breviglieri, 2012 ; Genard, 2011). Ici aussi on peut reconnaître des investissements dans les formes, dont la portée reste limitée par la nécessité d'une « initiation », d'un passage par une expérience personnelle.

Ces différentes logiques de la valeur et ces modes de valoriser qu'on peut reconnaître à l'œuvre dans les pratiques s'appuient sur des « épreuves de réalité » de nature très différente pour évaluer et « tester » la valeur (Marres et Stark, 2020). Les épreuves de réalité sont rendues possibles par des instruments, des procédures, des routines sur lesquels les gens s'appuient pour vérifier le bien-fondé de leurs évaluations. Par exemple, les modes de valorisation *attachés à l'expérience personnelle d'un milieu* s'appuient sur des épreuves de réalité typiquement idiosyncratiques, adaptés de manière spécifique au contexte et aux corps. Autrement dit, *la valeur est prouvée en l'éprouvant*, en s'appuyant à des repères singuliers qui ont été élaborés au cours du temps par des expériences répétées. Cette situation se distingue de celle où la valeur est prouvée par

---

<sup>35</sup> Dans la langue anglaise on parle à ce propos de perspective « *emplaced* » comme étant une extension d'une perspective « *embodied* » (Pink, 2009).

des instruments qui fournissent des données standardisées sur lesquelles on s'appuie pour une évaluation qui va permettre de confronter une réalité donnée avec une norme ou d'autres réalités considérées comme étant équivalentes.

#### Pratiques de valorisation, arguments sur la valeur et mise en commun

Le fait de pouvoir prouver le bien-fondé d'une pratique de mise en valeur de l'environnement est une question importante car les acteurs se trouvent confrontés à la nécessité de soutenir leurs pratiques vis à vis d'autres pratiques. La critique d'une pratique de mise en valeur peut se baser sur la critique de sa logique de valorisation ou sur la dénonciation de ses résultats. Dans tous les cas il s'agit de produire des preuves mais aussi d'élaborer des *arguments critiques sur la valeur*.

Dans la perspective des régimes d'engagement, la compréhension de la normativité propre à l'espace dit « du proche » - celle des modes de valorisation *attachés à l'expérience personnelle d'un milieu* – apparaît comme cruciale pour mieux saisir les défis de la construction politique des questions environnementales en tant que problèmes publics. Il s'agit d'appréhender comment ces « engagements dans la proximité » arrivent à se frayer un chemin vers une reconnaissance publique et à faire valoir la « singularité irréductible » des milieux, en obligeant ainsi à une construction de la justice qui ne peut pas uniquement s'appuyer sur la commensuration.

Les arguments qui soulignent l'importance écologique des « attachements » (Thévenot 1990) et, plus généralement, du type spécifique de « relationnalité » qui porte à l'émergence d'un espace « du proche » posent problème aux dispositifs de l'action publique. Ils demandent à ce que les manières singulières dont les humains et leurs environnements s'interpénètrent puissent compter dans la décision et dans le jugement publics. Ces relations de proximité engendrent et nourrissent des raisons « incarnées » (*embodied*), ancrées dans l'expérience d'un milieu (*emplaced*), d'attribuer de la valeur à l'environnement. Leurs apports (en termes, par exemple, de connaissance) sont mis en avant dans certaines techniques (par exemple en agriculture) et solutions institutionnelles pour la gestion de biens communs (Centemeri, 2018 ; Pellizzoni et Centemeri, 2022).

Thévenot argumente pour la première fois de l'importance de formes de valorisation de l'environnement fondées sur ce qu'il appelle des « attachements aux lieux » (Thévenot et al., 2010) dans une étude comparative de conflits environnementaux (France-États-Unis), menée dans le cadre d'un plus vaste programme de recherche porté conjointement avec Michèle Lamont (Lamont et Thévenot, 2000). La présence d'une communauté amérindienne Me-wuk parmi les opposants au projet de barrage de la rivière Clavey en Californie (le cas américain) s'associe à l'émergence de formes de valorisation de ce lieu naturel qui n'ont rien à voir avec les « mises en valeur » justifiables, basées sur la représentation d'un lieu naturel comme équivalent à d'autres (sous l'angle par exemple des ressources naturelles qu'il fournit), afin de juger de sa valeur. Néanmoins, l'observation sur le terrain a montré que ces « attachements » étaient partagés plus largement et considérés comme des raisons légitimes de mobilisation. Une vision de « bien commun » était définie à partir de la « familiarité » à ce lieu, même si l'extension du « monde commun » était limitée par l'exigence d'éprouver une même implication émotionnelle.

D'autres recherches comparatives – le programme franco-américain susmentionné a été suivi d'un programme collectif franco-russe (Thévenot, 2020) – ont conduit Thévenot à identifier progressivement différentes *grammaires politiques du commun et du différend* (ou *grammaires du commun au pluriel*), dont celui de la justification serait un type spécifique. Elles permettent de « suivre les transformations de normativités élémentaires spécifiant ce qui préoccupe personnellement, jusqu'à la mise en commun et en différend de ces préoccupations » (Thévenot, 2019, p. 5). C'est justement autour de ces transformations qu'opèrent les mouvements sociaux.

Dans la vision de l'auteur :

Le projet est de renouveler l'approche du politique en l'abordant à partir de ses exigences pragmatiques dans l'ordinaire des vies en communauté. Sans aller directement aux institutions, droits, procédures électives ou décisionnelles qui en constituent l'équipement le plus formel, *il s'agit de considérer les communautés politiques et leur gouvernement à partir des façons de faire dans le monde avec les autres*. Les communautés varient avec leurs contextes culturels et historiques, mais le projet est de les rendre comparables sous un certain rapport, ce qui est possible en raison des *contraintes structurelles de mise en commun et en différend* auxquelles elles font face. Par la communication (au sens de mettre en commun), la personne

prend part au commun en transformant tout ce qui l'affecte personnellement et localement pour le rendre communicable. Le différend est encadré en privilégiant certaines différences et en sacrifiant d'autres. Par la composition (du commun), les personnes font avec les différences exposées pour les intégrer d'une certaine façon. « *Composer avec* » signifie former un tout à partir de différentes composantes, mais aussi s'accorder entre parties adverses dans un différend (Thévenot 2019, p. 9-10, c'est moi qui souligne).

Avec l'opération de « mise en commun », la « composition » ainsi entendue constitue alors « la matrice de grammaires du commun et du différend » :

Selon le mode de construction politique, une différence est privilégiée aux dépens d'autres qui lui sont sacrifiées, canalisant le genre de différend pris en compte dans la composition du commun (Thévenot, 2017, p. 19).

La comparaison entre la France et les États-Unis permet ainsi à Thévenot de mettre en évidence l'importance du vocabulaire des *opinions* pour une définition du « bien commun », conçu comme étant la composition de divers intérêts légitimes. En revanche, la comparaison entre la France et la Russie l'amène à reconnaître un type de communauté politique qui se fonde sur des *affinités* avec des « lieux communs ». Par « lieux communs », Thévenot entend des « entités intermédiaires » qui sont des vecteurs de mise en commun à partir d'affinités personnelles. En d'autres termes, il ne s'agit pas seulement de lieux, mais aussi d'artefacts matériels et culturels (tels des chansons, poèmes, monuments, figures historiques ou littéraires, etc.) auxquels les gens peuvent se sentir affectivement attachés. Si les raisons d'attachement demeurent singulières, les objets et les lieux sont affectivement significatifs pour toute une communauté, en rendant ainsi possible une expérience partagée.<sup>36</sup>

---

<sup>36</sup> Un exemple pourra aider à mieux comprendre cette construction de la mise en commun. Filippo Bonini Baraldi (Baraldi, 2008) dans son analyse de la musique dans les veillées funèbres des Tsiganes de Transylvanie s'interroge sur « l'énigme » de musiques très joyeuses jouées lors de moments funèbres. Il en vient ainsi à montrer que dans cette culture de tradition orale, le fait que chacun ait « ses mélodies » – dans le sens de chansons qu'on aime particulièrement chanter et que tout le monde sait être particulièrement aimées par une personne – fait ainsi que les musiciens jouent dans les veillées funèbres les morceaux préférés par le mort, et non pas des musiques spécifiques pour funérailles. Cela va permettre d'évoquer la présence du disparu par ses chansons mais également d'évoquer la présence de tous ces autres morts qui peuvent avoir

Les outils de la socio-économie des conventions et des engagements permettent donc de suivre le processus de transformation des cadres sociaux évaluatifs et de valorisation, tant les cadres ordinaires que ceux sur lesquels s'appuient les conventions instituées, en partant de la multiplicité de modes de faire l'expérience de l'environnement.

Ce qui rend cette approche particulièrement propice à l'exploration de la question environnementale c'est sa capacité à faire tenir ensemble dans un même mouvement l'action et la valeur, par l'attention à la normativité qui guide « l'agencement » à travers lequel un organisme et son milieu se définissent mutuellement.

Par l'analyse des processus de mise en commun, d'objectivation de la valeur et de sécurisation de ce qui a de la valeur, cette approche permet d'approfondir la compréhension de l'articulation entre culture et matérialité, et *se prête à favoriser la construction de ponts entre démarches sociologiques interprétatives et démarches matérialistes.*

Je vais montrer l'intérêt de cette démarche en discutant l'analyse des conflits environnementaux comme étant des conflits de « langages de valuation » de l'environnement, développée par l'économiste écologique Joan Martinez-Alier (2002). Sa manière d'aborder l'étude des conflits environnementaux n'a pas été beaucoup discuté dans le domaine de la théorie des mouvements sociaux mais il a bouleversé la perception des mouvements environnementaux, à partir d'une perspective matérialiste attentive à l'espace global dans lequel toute mobilisation environnementale se trouve impliquée plus ou moins explicitement.

#### *1.4. Les mouvements environnementaux au-delà de la théorie des mouvements sociaux : les apports de l'écologie politique.*

Aujourd'hui, il est de plus en plus consensuel que « malgré les références fréquentes au 'mouvement environnemental' au singulier, voire au 'mouvement environnemental

---

aimé la même mélodie. De cette manière la mélodie permet la « mise en commun » du souvenir de différents morts et, tout en pleurant un défunt spécifique, il est possible de raviver les liens personnels que certains peuvent avoir avec d'autres défunts : c'est ça qui va contribuer à l'expression collective de la *jale* (le chagrin). On peut donc pleurer le défunt, tout en pleurant d'autres chers disparus. C'est à travers la chanson comme « lieu commun » qu'on arrive donc à être ensemble dans le chagrin.

global', il existe de telles variations au sein des mouvements environnementaux locaux et nationaux que parler d'*un* mouvement environnemental global revient à « faire triompher l'abstraction ou l'aspiration sur l'expérience » (Rootes et Brulle 2013, p. 419)<sup>37</sup>. La perspective des problèmes publics permet de reconnaître dans ces « labels » (tels « mouvement altermondialiste », « mouvement pour la justice climatique » etc.) des « outils de publicisation », et donc d'unification et d'identification, développés par les acteurs eux-mêmes pour affirmer leur existence, leur cohérence et leur importance. La réalité est plutôt celle d'une multiplicité au sein de laquelle il est important d'enquêter les conditions d'émergence de formes de « collaboration » (Tsing 2005).

Pourtant, bien qu'il soit désormais bien établi qu'il est trompeur de parler d'un « mouvement environnemental » au singulier, les interprétations de « l'environnementalisme » qui le décrivent comme un phénomène au singulier (et à l'histoire relativement figée) continuent de faire école. Le récit voit alors se succéder, comme en une procession historique, le « conservationnisme élitiste » (1890-1960), « l'écologie politique » des années 1960-1970 caractérisée par des luttes contre la pollution et pour la question énergétique (notamment la contestation du nucléaire), l'institutionnalisation de l'environnementalisme et les luttes pour une autre mondialisation dans les années 1980-1990, l'environnementalisme climatique de nos jours. Cette périodisation de l'histoire est le fruit d'une opération narrative.

L'économiste catalan Joan Martinez-Alier est l'auteur qui a le plus contribué à mettre en évidence que les récits de l'environnementalisme au singulier ont eu tendance à cristalliser une vision de l'engagement pour l'environnement telle qu'il est conçu par les centres urbains du Nord global (la « métropole » coloniale).

Cette histoire est en réalité celle de la publicisation des problèmes environnementaux et de la « cause de la nature » dans les pays plus précocement industrialisés. Elle est liée à une variété de dynamiques conflictuelles et de critique qui ont accompagné l'inscription territoriale des modes de valorisation de l'environnement propre à

---

<sup>37</sup> De manière similaire, Marco Armiero et Lise Sedrez (2014) écrivent que : « Celui d'« environnementalisme » est un mot englobant, qui couvre différentes idées de la nature et de la société, ainsi que différentes formes d'activisme. L'environnementalisme n'est pas un mouvement monolithique, et le réduire à cela est trompeur, voire impérial ».



l'industrialisation et aux imaginaires sociotechniques du productivisme. Elle est débitrice des élaborations scientifiques et conceptuelles qui ont participé à la formation de ces arguments et à la définition de catégories occidentales de l'entendement écologique.

Cependant, cette reconstruction centrée sur l'émergence des problèmes environnementaux et l'élaboration d'arguments critiques environnementaux a eu pour effet d'occulter d'autres lieux géographiques – typiquement les pays plus pauvres – où les dynamiques d'inscription territoriale des modes de valorisation de l'environnement ont eu lieu dans un contexte de rapports coloniaux, en suscitant des formes de résistance dont on n'a pas toujours reconnu la relation à des enjeux « environnementaux »<sup>38</sup>.

Joan Martinez-Alier a proposé d'analyser les mouvements environnementaux non pas à partir de la théorie des mouvements sociaux mais à partir de l'étude de conflits environnementaux territorialisés<sup>39</sup>. Dans un travail qui a été en partie réalisé en collaboration avec l'historien indien Ramachandra Guha (Guha et Martinez-Alier, 1997 ; Martinez-Alier, 1991, 2002), Martinez-Alier identifie trois variétés d'environnementalisme, à partir des « langages d'évaluation et valorisation » de l'environnement qu'ils mobilisent. Un premier environnementalisme (« le culte de la vie sauvage ») vise la conservation de la nature à l'état sauvage et entend ménager des espaces de beauté préservée pour le « dimanche de la vie » de la société industrielle. Il est donc neutre dans sa relation au capitalisme et à ses méfaits. Pour Martinez-Alier, cet environnementalisme est celui des ONG comme *Les Amis de la Terre* ou *World Wildlife Foundation*. Il tend à oublier les réalités proprement humaines et sociales, n'offrant pas d'autre rôle aux humains que celui de gardiens d'une nature dont ils seraient extérieurs, en oubliant que l'humain participe à l'ensemble des processus énergétiques et biochimiques de la vie sur terre.

Un deuxième environnementalisme (« l'Évangile de l'éco-efficience ») vise à concilier développement capitaliste et préoccupation environnementale. Il n'est donc pas non plus équipé pour soutenir une critique des logiques capitalistes. Il s'agit là de la

---

<sup>38</sup> Je renvoie à l'important travail de Malcom Ferdinand sur « une écologie décoloniale ». Voir (Ferdinand, 2019). Voir aussi Grove (1995)

<sup>39</sup> Je vais ici reprendre les grandes lignes des arguments développés dans un texte écrit en collaboration avec Gildas Renou (Centemeri & Renou, 2017).

perspective dite de la « modernisation écologique » et de la gestion rationnelle des ressources, qui renvoie à des instruments tels l'analyse coûts-bénéfices.

Ces deux familles d'environnementalisme sont, selon Martinez-Alier, compatibles avec le maintien d'une économie basée sur la croissance, qui n'est pas écologiquement durable. Les mises en forme de l'environnement qui soutiennent ces conceptions sont révélatrices des sociétés ayant créé une séparation (fictive) entre le système économique et les systèmes socio-politiques d'une part, et écologique, d'autre part. Cette opération de création d'une sphère économique étanche à d'autres ordres de réalité permet d'imaginer la possibilité d'une croissance économique potentiellement illimitée, sans en reconnaître les dangers.

Une troisième variété d'environnementalisme est celle que Martinez-Alier définit comme « l'environnementalisme des pauvres », un terme « parapluie » sous lequel il est possible de ressembler des manifestations variées, dans les formes de l'action collective, d'une même préoccupation de « justice environnementale » ancrée dans la prise en compte de l'environnement comme source de subsistance et condition première de la santé. Cela amène à reconnaître comme émanant d'une préoccupation pour l'environnement les luttes des ouvriers pour les conditions de santé au travail – ce qui conduit à parler d'un « environnementalisme ouvrier » (Barca & Leonardi, 2018) – tout comme les mobilisations des habitants exposés aux pollutions. Dans certains contextes, tels les États Unis, cela revient à dénoncer des formes de « racisme environnemental », quand les inégalités environnementales affectent des populations ethniquement discriminées.

Pour Martinez-Alier (2011), le mouvement américain dit de *environmental justice*, ainsi que le mouvement européen pour la « décroissance durable » (*sustainable degrowth*) occupent une place-clé pour surmonter le décalage qui encore existe entre les environnementalismes du Sud et du Nord de la planète. Au-delà des différences, ces deux mouvements partagent la reconnaissance de la centralité de *l'échange écologiquement inégal* dans le fonctionnement de l'économie capitaliste, la prise de conscience de la *dette écologique* et une même lutte contre l'hégémonie du « langage de valuation économique » (ou langage « chrématistique »), pour revendiquer la pluralité

des « valeurs environnementaux » et équilibrer la « balance du pouvoir » aujourd'hui pesant puissamment du côté des grandes firmes multinationales<sup>40</sup>.

Selon Martinez-Alier, ce sont alors les pauvres, partout dans le monde, et en particulier les paysans, qui constituent la vraie « avant-garde » des luttes environnementales, parce que confrontés à l'exigence de lutter pour garantir les conditions de leur subsistance. Les formes de leur subsistance se basent sur le maintien d'une relation directe entre l'environnement de proximité et la satisfaction des besoins fondamentaux. C'est le maintien (ou la récupération) de l'importance de ce rapport premier de dépendance à l'égard de l'environnement de proximité qui permet de reconnaître, sous ses multiples expressions, un « écologisme populaire », matériel et conflictuel, dont dépendent pour Martinez-Alier les espoirs de voir enfin advenir des sociétés s'inscrivant dans un *métabolisme* authentiquement durable.

L'œuvre de Martinez-Alier a contribué de manière importante à invalider la lecture des enjeux d'environnement comme intrinsèquement assimilables aux préoccupations de préservation d'une nature qui serait seulement source de loisirs et de plaisirs esthétiques, sur le modèle de la *wilderness* américaine. Il a non seulement insisté sur l'importance du lien environnement-santé et sur les inégalités de l'exposition aux nocivités, mais il a également montré l'importance d'une approche aux problèmes environnementaux sous l'angle du *lien entre environnement de proximité et subsistance*, en intégrant dans les débats sur l'environnementalisme la pratique agricole, en particulier la petite agriculture paysanne des pays du Sud global.

Martinez-Alier a ainsi révélé au grand jour le préjugé des théories des mouvements sociaux qui ont toujours été élaborées à partir des dynamiques propres à l'espace politique des pays de plus ancienne industrialisation. Il a également mis en avant la contribution des mouvements eux-mêmes à l'élaboration de « cadres » (tels « épidémiologie populaire », « justice climatique », « souveraineté alimentaire ») ensuite approfondis dans l'écologie politique ou l'économie écologique, disciplines académiques qui ont de leur côté fourni des outils analytiques importants à ces luttes.

---

<sup>40</sup> Le courant théorique de l'échange écologiquement inégal a émergé des approches au capitalisme comme économie-monde, qui « génère à l'échelle du système une division spatiale et hiérarchique du travail entre centres et périphéries ; cette division venant à son tour structurer les échanges de matière et d'énergie au sein du système » (Schmitt, 2016).

Contre la réduction de la question environnementale à une problématique de classes moyennes aisées pouvant se permettre de nourrir des « valeurs post-matérialistes » concernant la nature et sa valeur (Inglehart 1977), Martinez-Alier montre que, ailleurs dans le monde, les conflits environnementaux touchent à la possibilité même de garantir la reproduction de communautés entières dont les modes de subsistance maintiennent un lien fort à leur environnement de proximité.

D'autres auteurs, et en particulier David Schlosberg (Schlosberg et Coles, 2016 ; Schlosberg et Craven, 2019), ont plus récemment montré que même dans les pays du Nord global il existe des expressions d'« environnementalisme du quotidien » qui, par le soutien à des pratiques qui s'appuient sur des choix techniques alternatifs, cherchent à favoriser une reconfiguration des espaces de la circulation des flux matériels et de production de nourriture et d'énergie, tout en promeuvent une nouvelle sensibilité aux interdépendances écologiques<sup>41</sup>.

Cette prise en compte de l'« environnement » en tant que milieu de vie dont on dépend pour la subsistance a des conséquences non seulement conceptuelles mais également politiques : elle permet de joindre, sous le drapeau d'un même mouvement pour une « justice environnementale globale », les mouvements contre le « racisme environnemental » aux États Unis, les mouvements qui critiquent le productivisme et l'économie de la croissance, les luttes paysannes et indigènes du Sud du monde contre les ravages de l'agriculture industrialisée et l'exploitation incontrôlée des ressources naturelles (Martinez-Alier et al., 2016). De ce point de vue, l'œuvre de Joan Martinez-Alier a eu un impact important sur les dynamiques d'organisation des mouvements environnementaux contemporains, parce qu'elle offre une vision fédératrice potentielle<sup>42</sup> et parce que Martinez-Alier lui-même s'est activement investi dans ces dynamiques de convergence, fidèle à une vision de la *praxis*, où théorie et action transformatrice du monde vont de pair.

---

<sup>41</sup> David Hess (Hess, 2007, 2009) parle, depuis une perspective STS, de chemins alternatifs (*alternative pathways*) pour décrire ces mouvements « par le bas » de transformation technique dans le domaine en particulier de l'alimentation et de l'énergie, dans le cadre d'une discussion plus générale sur le rapport entre mouvements, science et innovation.

<sup>42</sup> Ce faisant, il participe à un mouvement d'ampleur internationale que l'on appelle la mouvance « écosocialiste », qui tente d'articuler l'héritage de la critique du capitalisme et le souci de contrecarrer la propension à la destruction de l'environnement impliquée à la fois dans le capitalisme de marché et le productivisme marxiste-léniniste.

Tout en reconnaissant l'impact concret que l'œuvre de Martinez-Alier a eu sur les dynamiques visant à faire émerger un « mouvement global pour la justice environnementale », il m'intéresse ici de revenir sur la perspective analytique qu'il suggère pour étudier les conflits environnementaux et qui consiste à les interpréter comme étant des *conflits entre des langages d'évaluation et de valorisation de l'environnement*. Le dévouement consacré à la cause de la construction d'un sujet écologiste internationaliste et révolutionnaire a détourné l'attention de l'auteur de l'approfondissement des conséquences théorico-conceptuelles d'avoir placé la question de l'évaluation et de la valorisation de l'environnement au cœur de la compréhension des conflits et des mobilisations environnementales.

En particulier, Martinez-Alier ne précise jamais vraiment ce qu'il faut entendre par *languages of valuation*, sans compter que la définition de « environnementalisme des pauvres » laisse entendre que les membres d'une catégorie sociale (les pauvres) auraient le même langage d'évaluation et valorisation, pour la seule raison d'être dans une même position sociale<sup>43</sup>.

L'expression anglaise *languages of valuation* semble renvoyer, dans l'analyse de Martinez-Alier, aux « manières de dire » la valeur de l'environnement dans un espace discursif. L'auteur oppose alors le langage « chrématistique » ou économique (celui qui exprime la valeur par un prix monétaire) à d'autres manières non économiques d'exprimer la valeur, par exemple en revendiquant le caractère sacré d'un être ou d'un lieu ou en revendiquant un lien de subsistance, comme c'est souvent le cas pour les peuples autochtones.

Cette opposition première l'empêche de voir que non seulement les usages sociaux de l'argent peuvent être pluriels – comme le montrent très bien les travaux de Viviana Zelizer (1994) – mais que les conventions de monétisation qui sont mobilisées pour dire le prix de l'environnement peuvent incorporer d'autres logiques de la mise en valeur que celle strictement du marché. L'analyse développée par Boltanski et Thévenot dans *De la justification* montre qu'il existe un pluralisme des modes de mise en valeur par

---

<sup>43</sup> On reconnaît à l'œuvre chez Martinez-Alier le schéma classique qui voit dans l'identification d'une avant-garde mobilisée (un mouvement « personnage ») qui puisse incarner la lutte, le passage fondamental pour produire un changement social.

équivalence qui est à l'œuvre dans les conventions de monétisation. Il est très important de prendre en compte ce pluralisme des modes de monétiser, pour comprendre le pouvoir de la monétisation comme outil de coordination, au-delà de son pouvoir de « langage hégémonique » imposé par la force des relations dominantes.

Les « langages » dont parle Martinez-Alier sont en effet des « arguments » concernant la valeur de l'environnement. La sociologie pragmatique, toutefois, nous dit que *les arguments ne sont pas simplement des manières de dire la valeur ou des discours sur la valeur*. Ils vont de pair avec la construction d'une démonstration du bien-fondé de l'argument. L'argument repose sur des visions de la valeur qui sont articulées à un imaginaire sociotechnique et elles doivent faire sens par rapport à la situation d'action et aux acteurs impliqués (Chateauraynaud 2011). Conséquemment, la force (ou puissance d'expression) d'un argument n'est pas attribuable uniquement à la force des acteurs qui le portent, ou à la force de sa construction rhétorique. Chaque contexte d'action où la confrontation entre arguments a lieu renvoie à une histoire culturelle et politique qui peut aider à mieux comprendre la force ou la faiblesse d'un argument. Chaque contexte permet également de suivre les stratégies de détournement ou déplacement des épreuves de réalité. Autrement dit, la force d'un argument ne peut jamais être analysée de manière détachée par rapport à sa capacité à faire « prise » sur les acteurs dans une situation d'action<sup>44</sup>.

Pour Martinez-Alier, au contraire, la confrontation entre « langages de valorisation » est purement une question de force des sujets qui les portent. Cette interprétation conduit à faire l'économie de l'analyse des différentes constructions de la valeur légitime, auxquelles est sensible une sociologie pragmatique de la « mise en commun ». En reprenant l'idée de Thévenot de plusieurs grammaires du commun au pluriel, un argument sur la valeur de l'environnement peut être légitime parce qu'un ensemble d'acteurs (les « *stakeholders* ») le présentent comme étant l'expression de leur accord. Dans ce cas, il est alors important d'approfondir comment l'espace de la délibération de l'accord est construit et quelles formes d'exclusion opèrent dans la construction de cet espace (Cheyns & Riisgaard, 2014). De plus, un argument sur la valeur de

---

<sup>44</sup> Je reprends ici les travaux de Francis Chateauraynaud, en particulier son analyse de ce qui veut dire « argumenter dans un champ de forces » et sa notion de « prise » (Chateauraynaud 2011).

l'environnement est légitime parce qu'il s'appuie sur des manières « objectives » – au sens de justifiable en généralité – de prouver la valeur et, en particulier « par les chiffres ». De ce point de vue, il est important de souligner le pouvoir que la « datification » est en train de gagner dans un monde de plus en plus interconnecté et diversifié<sup>45</sup>. Dans cette perspective, un argument de valorisation de l'environnement est légitime s'il montre qu'il permet d'augmenter la capacité de contrôle systémique, à partir de formalisations mathématiques et de croisements de données. À l'opposé, la légitimité d'un argument de valorisation de l'environnement peut se fonder sur l'évocation de « lieux communs ».

Mais il y a un autre aspect qui pose problème dans la manière dont Martinez-Alier envisage la valeur de l'environnement. En effet Martinez-Alier adopte implicitement *une vision substantialiste de la valeur*, en ce sens que ce qui fait la « vraie » valeur et la « vraie » réalité de l'environnement est le fait qu'il s'agit de la condition fondamentale à laquelle la survie des êtres humains est liée. Ce positionnement a le mérite d'introduire dans l'analyse socioéconomique la question des dépendances matérielles qui assurent la subsistance humaine, en faisant ainsi émerger le problème des conditions de leur reproduction. Autrement dit, il s'agit de poser la question des « limites », au sens de la prise en compte dans les modes de présence des sociétés humaines sur terre de la compatibilité avec le maintien des conditions biophysiques nécessaire à la reproduction de la vie. En même temps, Martinez-Alier ne prend pas en compte la diversité des manières dont ces dépendances et ces limites font néanmoins l'objet d'une construction culturelle de la valeur. Le négliger conduit à faire l'économie (qui est problématique tant sur le plan intellectuel que sur le plan politique) des façons diverses dont s'opère, dans les mouvements environnementaux eux-mêmes, le passage du subjectif au collectif, à partir de modes pluriels d'éprouver l'environnement et ses bienfaits, ainsi que d'en attester la réalité et la valeur. Il en ressort une simplification qui se retrouve dans de nombreuses analyses de l'action collective influencées par une approche marxiste, telle celle développée par Martinez-Alier. L'existence d'une condition structurelle d'injustice ou de privation est prise comme une raison de mobilisation et de formation de mouvements, à partir d'une condition de souffrance ou d'exploitation qui

---

<sup>45</sup> Ce qui amène à mettre à mal le modèle de la justification comme le montre Davies (2020).

est présumée d'évidence comme étant commune. Cette perspective ne s'intéresse pas à comment les acteurs concrètement réussissent ou pas – dans quelles conditions et à travers quelles instruments – à donner du sens à leur situation de manière à rendre possible une certaine mise en commun de l'expérience qui soit propice à l'émergence d'une dénonciation.

On retrouve les traces d'une évolution dans cette direction dans l'analyse que David Schlosberg développe des mouvements environnementaux « basés sur les pratiques ». En collaboration avec Romand Coles, Schlosberg a introduit la notion d'« environnementalisme du quotidien » qui a été ensuite substituée par celle de « matérialisme durable » (ou de « mouvements néo-matérialistes »). Ces catégories définissent des réseaux d'acteurs qui sont engagés dans le développement d'initiatives concrètes de transformation des systèmes agro-alimentaires et des systèmes d'approvisionnement énergétique et qui opèrent pour une « nouvelle domesticité », au sens d'une valorisation (non-générée) de formes d'autoproduction et d'une culture de la réparation et de la réutilisation. Ces pratiques sont « environnementales » dans le sens qu'elles contribuent à configurer ou reconfigurer des flux matériels et des métabolismes plus durables, parce que plus économe en énergie. Elles expriment une forme spécifique d'activisme – passée inaperçue dans la littérature sur les mouvements environnementaux – qui est différente de l'activisme lié aux styles de vie, du consumérisme critique et de la consommation durable (Schlosberg & Craven, 2019).

Dans une mouvance proche de celle de Martinez-Alier, Schlosberg cherche à mettre en évidence l'existence d'un « sujet environnemental » ignoré par la théorie des mouvements environnementaux. Toutefois, Schlosberg s'intéresse également au développement d'un cadre analytique utile à distinguer entre des variétés d'environnementalisme en fonction de : 1) la manière dont les mouvements conçoivent la relation entre la valeur économique et les valeurs sociales ; 2) la manière dont ils conçoivent le pouvoir et 3) la manière dont ils conçoivent l'environnement.

Selon Schlosberg, dans les réseaux qui témoignent du « matérialisme durable », la valeur économique n'est pas conçue comme étant séparée des valeurs sociales. Les pratiques et les choix techniques qui sont opérées par les activistes dans leur quotidien traduisent des modes de valoriser qui sont en relation avec un imaginaire sociotechnique de société écologique, dont on favorise ainsi la traduction concrète. Le pouvoir est vu



comme étant un pouvoir *biopolitique* : pour contrer ce type de pouvoir, la « préfiguration » d'alternatives apparaît cruciale parce qu'elle représente une forme d'expression de « contre-bio-pouvoir ». L'environnement est vu à la fois comme l'espace de la subsistance humaine et la « toile de la vie » (*web of life*) dont les êtres humains sont une des espèces, qui coexistent avec d'autres espèces, ce que les auteurs définissent comme étant une nouvelle compréhension matérialiste de l'environnement qui ouvre sur une perspective de compréhension « interspécifique » des enjeux sociétaux.

Néanmoins, à l'épreuve du terrain, cette catégorie d' « environnementalisme du quotidien » apparaît davantage comme une projection visant à créer une cohérence entre une diversité de sujets et d'actions, qui ont fréquemment du mal à fabriquer du commun. La question de savoir de quoi cette diversité est l'expression et quelles conditions peuvent favoriser des formes de collaboration reste ouverte.

#### *1.5. Saisir la question environnementale par la problématique de la valeur : de la critique à la recherche d'une posture « reconstructive »*

Les analyses des mobilisations environnementales développées par Joan Martinez-Alier et par David Schlosberg témoignent d'une volonté commune de contribuer, par la théorie, à rendre des mobilisations disparates plus conscientes de ce qu'elles partagent, au-delà des différences. Dans les deux cas, les auteurs souhaitent participer par leurs analyses à l'émergence de sujets environnementaux qui puissent porter *une critique du système capitaliste* et une dénonciation conjointe de l'exploitation humaine et écologique finalisée à l'accumulation du profit.

Ils le font à partir de l'idée d'un lien entre problèmes environnementaux et « problématique de la valeur », au sens de ce à quoi les sociétés humaines et les êtres humains donnent de la valeur et pourquoi.

J'ai montré dans ce chapitre que, autour de cette perspective, il est possible de faire dialoguer des approches matérialistes et des approches pragmatistes et pragmatiques de la question environnementale. Dans les deux cas, la question environnementale apparaît sous la forme de la question économique substantielle. Par question économique substantielles, j'entends la question de comment organiser la subsistance humaine dans

un milieu de manière à en garantir le maintien et la reproductibilité dans le temps : les logiques qui organisent les relations entre les humains et celles qui gouvernent les relations entre les humains et leur milieu se trouvent ainsi croisées dans la problématique de la valeur, en tant que problème politique-matériel de l'ordre social et de son maintien.

Les implications analytiques de cette perspective méritent d'être soulignées. La « problématique de la valeur » est à la croisée entre contraintes matérielles et significations culturelles, là où émergent des « formes humaines de subsistance ». La question environnementale est ainsi mise en relation à l'économie au sens substantiel et à la problématique du « milieu humain » comme « système d'artefacts » : « artefacts pour œuvrer ('Werkzeuge') » et « artefacts pour percevoir ('Merkzeuge') » (Maldonado, 1970, p. 15)<sup>46</sup>. La référence à la nature émerge dans ce cadre comme « langage » pour dire la valeur de l'environnement mais aussi comme question pratique des manières concrètes d'être en relation avec les autres espèces et de donner de la valeur à ces relations.

Questionner la valeur renvoie à un débat qui a été longuement central en économie, celui sur la « théorie de la valeur ». Une littérature foisonnante, depuis les écrits de Karl Marx, a exploré le lien entre valeur et travail comme étant « la » relation fondatrice à partir de laquelle se construit l'économie capitaliste, contre l'idée propre à l'économie dite néoclassique d'une valeur coïncidente avec l'utilité, liée à des préférences insondables mais révélées dans l'échange marchand et exprimée par les prix.

« L'énigme de la valeur » dont parle l'économiste italien Claudio Napoleoni dans les années 1970 souligne les limites de la théorie marxienne de la valeur-travail et la nécessité, selon cet auteur, de dépasser un cadre purement économique d'analyse de la question de la valeur pour interroger la valeur sur le plan de la critique politique et philosophique en mettant en relation exploitation et aliénation et leur devenir coextensif (Chicchi, 2016). L'économiste français André Orléan (2011), dans le sillage de la socio-

---

<sup>46</sup> La référence est ici aux travaux de Jakob von Uexküll. Son concept de *Umwelt* est couramment traduit comme « milieu ». Je renvoie à Feuerhahn (2017) pour une discussion du milieu en tant que catégorie de l'entendement écologique. Selon Feuerhahn (*Ibidem*, p. 21) « entrer par le milieu » pour explorer « l'entendement écologique » revient à « entrer au cœur des choses sans en chercher l'origine ».

économie des conventions, parle quant à lui d'« empire de la valeur » et s'adonne à une refondation de la science économique, à partir du refus des approches « substantialistes » de la valeur, à la faveur d'une approche « institutionnaliste ».

Les débats concernant la « théorie de la valeur » ou la « loi de la valeur » amènent, in fine, à soulever l'interrogation sur ce qu'il faut entendre par capitalisme et sur la relation qui existe entre capitalisme – come système et économie-monde – et crise écologique, ainsi que sur la relation entre capitalisme et modernité.

Je souhaite ici plus modestement fournir des éléments d'appui qui justifient mon choix de mettre au cœur de la compréhension de l'émergence des problèmes environnementaux et de la transformation des mobilisations environnementales une analyse attentive à l'expérience de l'environnement et aux modes pratiques de valorisation, ainsi qu'à la socio-gènese des univers de valorisation, aux processus qui institutionnalisent « le valorisable » et à leurs justifications<sup>47</sup>. Ce sont ces processus qui donnent leurs formes aux économies et aux écologies concrètes.<sup>48</sup> Cela veut dire s'intéresser à un angle (relativement) mort de la réflexion des sciences sociales qui trouve son origine dans la progressive séparation et spécialisation des savoirs entre économie, philosophie, anthropologie, sociologie, géographie, science du vivant et qui conduit à séparer la valeur des valeurs et des milieux.

Comme le souligne le philosophe italien Andrea Zhok, cette séparation entraîne la perte de visibilité du lien entre « la valeur telle qu'elle se présente dans sa plénitude fondatrice et motivationnelle et la valeur telle qu'elle se présente dans les pratiques économiques » (Zhok, 2001, p. 255). Il s'agit là d'un vide théorique pas anodin, dans la mesure où il entraînerait « une incapacité théorique à nous comprendre nous-mêmes en tant qu'agents économiques » (*Ibidem*).

La « plénitude fondatrice et motivationnelle » de la valeur dont parle Andrea Zhok est centrale dans la réflexion de deux anthropologues dont la lecture m'a orienté de plus

---

<sup>47</sup> Selon Johann Michel, cela revient à prendre en compte quatre échelles de l'analyse : structurale, socio-historique, pragmatiste, méta-pragmatique. Je tiens à le remercier pour sa générosité leur des séances de notre séminaire « Dynamiques de la valeur » (2015-2016), co-organisé avec Gildas Renou à l'EHESS.

<sup>48</sup> Dans ce sens je me sens proche de la démarche de Rahel Jaeggi et de son analyse axée sur les « formes de vie » (Jaeggi, 2018).

en plus vers la nécessité d'une démarche socio-anthropologique de compréhension de la valeur au service de l'étude des mouvements environnementaux et des formes de la critique environnementale. Il s'agit de David Graeber et d'Ernesto De Martino, dont une référence commune est l'œuvre de Karl Marx. Les deux auteurs considèrent en particulier l'œuvre du « jeune » Marx comme étant inaugurale *d'une pensée du social ancrée dans la matérialité*. En même temps ils en proposent un dépassement, à partir d'une perspective anthropologique qui s'éloigne de l'anthropologie sur laquelle Marx a basé ses réflexions.

Pour l'anthropologue étasunien David Graeber, la valeur est vue comme « la manière dont les actions deviennent significatives pour l'acteur en étant incorporées dans une certaine totalité sociale plus large – même si, dans de nombreux cas, la totalité en question existe principalement dans l'imagination de l'acteur » (Graeber, 2001, p. xii). En disant que « c'est la valeur qui fait naître les univers », Graeber établit ainsi un lien entre valeur et culture, et entre la diversité des cultures et la diversité des formes de la valeur.

D'une manière quelque peu similaire l'anthropologue italien Ernesto De Martino écrit que « l'homme est le seul être vivant qui perd la vie s'il ne cherche que cela, s'il ne la transcende pas dans la valeur » (De Martino, 2005, p. 15). Selon ce dernier :

La valorisation inaugurale du transcender la vie dans la valeur est la *coexistence communautaire dans un monde domestique de choses utilisables*. Cette coexistence, qui implique ses allégeances et ses initiatives, englobe dans sa propre sphère de valorisation les instincts de la vie communautaire, le gouvernement du corps humain, dans ses diverses relations, avec les instruments relatifs de communication des hommes avec les choses (les sens) et des hommes entre eux (le langage), le régime économique de production des biens et de formation des besoins, les procédures techniques de contrôle de la nature (« instruments matériels » et « instruments mentaux »). Avec cela, la vie a déjà été dépassée dans un sens culturel, c'est-à-dire que la condition historique fondamentale d'un « monde » est façonnée, dans laquelle la présentification valorisante de l'ethos peut davantage avoir lieu, c'est-à-dire la distinction d'autres valorisations intersubjectives autonomes telles que les sciences naturelles, l'art, la conscience historiographique, la philosophie, et enfin la conscience que

l'ethos réalise d'elle-même dans les doctrines morales et les théories des coutumes<sup>49</sup>

De Martino reprend à son compte une approche à la question de l'environnement comme question du milieu humain au sens de « systèmes d'artefacts ». Ce qui fait le spécifique de l'être humain comme espèce est un *ethos* qui pousse à se détacher du flux vital, pour le mettre en forme, de manière à opérer une valorisation intersubjective. Dans son approche « la condition humaine est donc caractérisée par la résolution de la dialectique entre devenir et valeur, entre passer et faire passer selon la règle » (Danti, 2007).

En outre, dans la lecture de De Martino, *la forme première du valoriser est celle de l'espace familier de l'utilisable et de l'organisation de la subsistance* (l'économie au sens substantiel), l'espace d'une « sécurité » toujours à risque et jamais assurée, et c'est sur cette base que d'autres formes de mise en valeur peuvent se déployer (comme celle, par exemple, qui pousse à s'aventurer dans l'exploration). Il s'agit d'un argument important par rapport à l'utilisation généralisée, dans la littérature d'inspiration marxiste, du travail pour indiquer toute relation transformatrice entre les êtres humains et l'environnement. De Martino s'intéresse à une forme de transformation de l'environnement par la familiarisation qui n'est pas immédiatement rattachable à l'idée de travail en tant que transformation appliquée à l'environnement pour la réalisation d'une valeur d'usage.

Pour De Martino, le propre de l'être humain ne serait donc pas à chercher dans une forme spécifique de mise en valeur qui lui serait propre, mais plutôt dans *l'ethos de la valorisation*. L'être humain se caractériserait par une manière « valorisante » d'être dans la « toile de la vie », d'y participer et de s'en détacher, ouverte sur des formes multiples de mise en valeur. Comme l'écrit encore De Martino, cet *ethos* « ne peut être épuisé dans une valeur particulière : au contraire, il ne remplit sa fonction valorisante que lorsqu'il n'étouffe pas toutes les autres mises en valeur ».

Comme chez Graeber, chez De Martino également l'accent est mis sur *la pluralité des valorisations possibles* et c'est la sclérose de la valorisation et sa « fétichisation »,

---

<sup>49</sup> De Martino (2005, p. 15, c'est moi qui souligne).

c'est à dire l'incapacité à la diversifier et à la relancer, qui est mise en relation avec l'horizon de la crise (tant sur le plan individuel que collectif) comme De Martino le discute dans son livre posthume *La fin du monde* (2016). Dans une vision similaire, Graeber met en relation la crise actuelle avec la progressive affirmation, impulsée par l'idéologie néolibérale, d'un « système monolithique de mesure » totalisant qui ambitionne à soumettre toute chose qui existe sur la planète (« chaque objet, chaque parcelle de terre, chaque capacité ou relation humaine ») à un seul standard de valeur (Graeber, 2001 : Xi)<sup>50</sup>.

De leur perspective d'anthropologues, Graeber et De Martino critiquent la séparation entre l'interrogation (économique) sur la valeur et l'interrogation (socio-anthropologique) sur les valeurs. Notamment chez Graeber, on trouve une définition du politique comme étant l'espace de *la décision concernant ce qui doit compter comme ayant de la valeur, ce qui doit être valorisé et comment différentes formes de valorisation doivent être en relation les uns aux autres*. En effet, la séparation entre valeur (économique) et valeurs (sociales) contribue à perpétuer une forme d'aliénation, dans la mesure où cette séparation empêche de reconnaître qu'*un système économique est toujours aussi déjà une forme de vie et une écologie*. C'est la décision (politique) sur quelles formes de vie dans quelles écologies sont souhaitables qui devrait guider l'organisation économique, et non vice-versa, comme c'est le cas dans la vision néolibérale de la société.

Le développement d'une réflexion et d'outils d'analyse adaptés à l'exploration de la diversité de « ce qui compte » pour les personnes et de « ce qui doit compter » socialement et qui « fait la valeur », ainsi que sur les modes pratiques de valoriser, est indispensable aujourd'hui non seulement pour comprendre la crise écologique comme crise systémique (entrelacée à la crise économique et sociale) mais également pour envisager une contribution non uniquement critique mais aussi « reconstructive » de la part des sciences sociales, dans le cadre d'une « transformation écologique » de nos

---

<sup>50</sup> Sur la « la propension totalitaire du marché en tant que principe d'ordre social » je renvoie à l'analyse que Ota de Leonardis développe à partir du travail d'Alain Supiot (De Leonardis, 2020).

sociétés<sup>51</sup>. La référence est ici à l'idée de *reconstructive social theory* telle qu'elle est aujourd'hui formulée par Frédéric Vandenberghe (Caillé & Vandenberghe, 2016 ; Vandenberghe, 2018) au sens d'une approche à l'étude de la société qui remplace le « grand discours catastrophiste » de la sociologie « hypercritique » par « un optimisme bien tempéré qui veut encourager des changements sociaux concrets » (Vandenberghe 2018, p. 75) :

La reconstruction est une démarche qui présuppose la réification et l'aliénation ; pour les surmonter, cependant, elle se concentre également sur la résistance, la confiance et le changement à tous les niveaux. C'est un exode de la réification, non pas une tentative de nier la domination structurelle, mais une tentative de la surmonter en se concentrant sur les pratiques communes qui la remettent en question et qui construisent déjà un autre monde (Ibidem 77).

C'est cette direction « reconstructive »<sup>52</sup> que j'ai cherché à suivre dans ma recherche, en complément à une démarche critique, dans l'engagement dans les débats relatifs à la transformation écologique de l'agriculture et des systèmes agroalimentaire en Italie, à partir d'un effort de clarification des formes de la critique de l'agriculture industrielle.

---

<sup>51</sup> Je parle de « transformation écologique », plutôt que de « transition écologique » pour indiquer qu'il s'agit d'un changement non seulement technique mais aussi social, fortement dépendant des spécificités des contextes et ouvert sur des devenirs non entièrement prévisibles.

<sup>52</sup> L'idée de « reconstruction » se trouve à vrai dire déjà à l'ère progressiste aux États-Unis, et c'est une catégorie qu'utilise déjà John Dewey.

## Chapitre 2 – Publics mobilisés, mouvements techno-culturels, territoires « mouvementés » : les scènes de la transition écologique

Dans le premier chapitre, j'ai montré que les approches encore aujourd'hui dominantes au sein de la théorie des mouvements sociaux ont du mal à prendre en compte l'imbrication entre matérialité et culture qui est au cœur de l'explication des dynamiques de l'action collective environnementale. En outre, il manque à ces approches l'articulation d'un cadre de compréhension d'ensemble des transformations sociales, à même de considérer conjointement les dimensions politico-culturelle et écologique-technique. La nécessité de ne pas séparer dimension politico-culturelle et écologique-technique est particulièrement cruciale quand on s'intéresse à des mobilisations qui portent sur une activité de production telle l'agriculture et dont un bon nombre adoptent le registre de l'action sociotechnique directe et de la transmission de pratiques.

Ces limites sont aujourd'hui particulièrement évidentes dans l'analyse des processus de mobilisation en relation à l'objectif de la « transition écologique ». Cet objectif est aujourd'hui le moteur d'un nombre considérable d'initiatives, promues tant par des acteurs publics et des institutions internationales que par des acteurs privés, allant des entreprises aux ONG à des simples associations locales, voire des individus. Il est également au cœur de l'émergence de publics et de contre-publics

Il est réducteur, sinon trompeur, de concevoir la transition écologique comme l'affrontement de « factions » (pro- et anti- énergies fossiles ; pro- et anti- pesticides ; pro- et anti-conservation ; pro et anti-OGM etc.) et comme le fait de choix technologiques (voiture électrique, énergies renouvelables, etc.). Si la question des inégalités sociales est au cœur de la transition écologique et de son « acceptabilité », il ne s'agit pas toutefois « seulement » d'un problème de redistribution, mais également de « conception ». C'est pourquoi la question de la transition écologique est par excellence un terrain de croisement entre engagements critiques et engagements préfiguratifs.

La discussion du chapitre premier me permet de situer la « transition écologique » sur fond de ce que la transformation écologique des sociétés impliquerait : une transformation radicale du réseau conceptuel du « politique » (redéfinir la



« communauté politique », l' « universel », la « justice ») s'accompagnant d'une remise en question des structures et des infrastructures de l'économie, à l'échelle locale comme globale, sur fond de reconnaissance de l'existence de limites à la croissance. Une opération, cette dernière, qui ne peut pas se faire sans la transformation des styles de vie ainsi que des projections sociales du désirable. En gros, il s'agit d'une reconfiguration des structures sociales, du local au global, ne pouvant s'opérer sans redistribution de ressources et de pouvoirs. Une vision démocratique de la transition ne peut se passer de l'exigence d'impliquer les citoyennes dans la conception de nouvelles infrastructures et d'établir des formes collectives de responsabilité en droit et dans les faits, y compris vis à vis des « communs négatifs » qui constituent l'héritage du productivisme fossile (Bonnet et al., 2021).

Les instruments de l'analyse pragmatique et pragmatiste permettent d'aborder la « transition écologique » à partir de l'attention aux logiques de valorisation de l'environnement et aux conventions qui sont promues et contestées en son nom. Surtout, ils permettent d'aborder ces questions et les dynamiques sociales qui y sont associées sous le double angle des *processus de problématisation et des défis de conception (progettazione* en italien). Sans négliger l'existence de rapports de force pouvant conditionner les dynamiques de la problématisation et de la conception (Draetta & Centemeri, 2011), cette approche invite à considérer la dimension problématique des *désinvestissements de forme* qui sont nécessaires pour procéder à des nouveaux « agencements » sociotechniques.

Dans ce chapitre, je vais tout d'abord présenter comment j'ai traduit la réflexion théorique, présentée dans le premier chapitre, dans un cadre méthodologique. Celui-ci m'a permis d'analyser la problématique de la critique environnementale de l'industrialisation agricole en Italie et de sa place dans les débats actuels sur la transition écologique de l'agriculture. En anticipant sur les résultats de la recherche, cette analyse m'a conduit à souligner les différences qui existent entre deux formes de critique écologiste de l'agriculture : la « critique agro-écologiste » et la « critique biologique ». À la fin du chapitre, je reviendrai sur la pertinence de cette différence qui m'est apparue à partir de l'immersion dans les milieux italiens de la *permaculture*.

## 2.1. Au-delà de la contestation : expérimentations, préfigurations, actions sociotechniques directes

L'approche des mobilisations qui m'a guidé dans cette recherche est attentive non seulement aux moments de la contestation, mais aussi *aux processus de problématisation et de conception*, soit au recours par les acteurs à des arguments et à leur partage d'hypothèses qui s'appuient sur des « catégories de l'entendement écologique » pour dire la relation à l'environnement. Cette approche est également attentive aux « grammaires politiques » pour organiser la confrontation des arguments, ainsi qu'aux imaginaires sociotechniques évoqués pour dessiner un horizon partagé d'attentes.

En contexte démocratique, ces processus conduisent à l'émergence d'une « arène publique » en tant que configuration et reconfiguration d'une « écologie institutionnelle, juridique et politique » au cœur de laquelle dessiner un « archipel de champs d'investigation et de laboratoires d'expérimentation » (Cefaï 2021). À travers l'engagement dans des arènes publiques, le problème environnemental est mis en forme en tant que problème public, ce qui va de pair avec sa prise en charge de la part d'acteurs publics (étatiques ou para-étatiques). Mais l'enquête et la problématisation peuvent conduire aussi à une prise de responsabilité directe, à travers la conception d'actions sociotechniques qui visent la résolution du problème tel qu'il se présente dans l'expérience des sujets concernés. Ce sont alors des publics qui s'en emparent et qui s'abstiennent de faire intervenir les institutions ou les législations disponibles pour inventer leurs propres solutions.

Idéalement, ces deux manières de s'attaquer à la résolution du problème sont en relation, mais ce n'est pas nécessairement toujours le cas. Faire monter en généralité une cause est bien difficile sans médias indépendants ou quand l'enquête locale conduit à des exécutions d'activistes de la part de mercenaires, comme c'est le cas de syndicalistes ruraux dans nombre de pays de l'Amérique Latine. Les dimensions de la violence et de la répression ne peuvent être négligées non plus au sein des sociétés démocratiques en crise où les mobilisations environnementales sont de plus de plus la cible de tentatives de criminalisation (à partir du « label » de écoterrorisme). Dans des contextes non-démocratiques, toutefois, on peut toujours retrouver des traces de

communautés d'enquête dans des situations qui se développent autour de problèmes locaux et qui peuvent donner naissance à des dynamiques de transformation collective<sup>53</sup>.

Dans le cas des mouvements environnementaux, l'invitation à rentrer dans la dynamique de la mobilisation par la problématisation et les pratiques de conception, plutôt que par la participation à des moments publics de manifestation contestataire, se traduit dans l'invitation à mettre les mouvements environnementaux ou les mobilisations environnementales en perspective par rapport à :

- des « problèmes environnementaux » qui émergent et se transforment dans le temps ;
- des circulations (de savoirs, de techniques, de personnes, de modes d'action, de récits) ;
- des « frictions » associées aux processus d'inscription territoriale des modes de valorisation dans des « territoires mouvementés », qui sont « irréductibles » dans la singularité de leur trajectoire historique et géographique<sup>54</sup>. Cela implique des épreuves de discussion, d'enquête et d'expérimentation qui ne se laissent pas réduire à des opérations de communication, mais engagent des transactions avec des milieux.

L'entrée combinée par les problèmes environnementaux, les circulations d'expériences et d'objets, les dynamiques d'enquête et d'expérimentation et l'inscription territoriale conduit à interroger la focalisation excessive de la théorie des mouvements sociaux sur les moments d'une contestation déjà cristallisée, sur la confrontation entre des identités et des intérêts déjà constitués et sur l'opposition des mouvements sociaux aux institutions.

---

<sup>53</sup> L'application de l'approche des problèmes publics à des contextes où les institutions démocratiques sont plus faibles, voire où l'état de droit est absent, a mis en lumière que cette approche n'est pas toujours à même de décrire les dynamiques de mobilisation. Je pense aux travaux qui ont appliqué l'approche des problèmes publics en Amérique Latine, en particulier ceux de Paola Diaz (Breviglieri et al., 2017 ; Diaz, 2017). Je renvoie aussi aux travaux de Mischa Gabowitsch sur la Russie (Gabowitsch, 2016) pour un exemple d'une démarche attentive à l'existence de grammaire du commun au pluriel qui ne donnent pas nécessairement naissance à un public porteur d'une critique. Voir également les travaux sur l'environnementalisme en Iran de (Fadaee, 2018).

<sup>54</sup> Voir, pour une démarche similaire et pour la notion de « irréductibilité », Chateauraynaud et Debaz (Chateauraynaud et Debaz, 2017).

La perspective des problèmes environnementaux, des circulations et de l'inscription territoriale conduit à reconnaître que les mobilisations traversent les frontières entre institutions et organisations de mouvement<sup>55</sup> Cela conduit à une autre vision de l'*intersection* par rapport à celle dessinée par la « convergence des luttes ». Cette perspective favorise ainsi une capacité de reconnaître, au sein des institutions elles-mêmes, une diversité de positionnement par rapport aux problèmes, ainsi que des formes d'activation pour une cause ou des « répertoires d'action » qu'on a du mal à saisir avec les outils des théories classiques des mouvements sociaux. Elle conduit également à reconnaître comme participant à « l'espace de la cause » des activités de type culturelles, sociales, mais aussi scientifiques et techniques, dont la visée est plus de conception (*progettazione*) que de critique.

Il est important de souligner que la démarche combinant problèmes publics et inscription territoriale est ancrée dans l'expérience de la relation à l'environnement et aux formes de sa mise en commun et mise en débat, elles-mêmes incorporées dans des pratiques et des dispositifs sociotechniques qui contribuent à faire exister des territoires.

Revenons alors à la définition de « mouvements environnementaux » donnée par Rootes et Brulle (2013, p. 417). Selon ces auteurs, les mouvements environnementaux sont :

des réseaux d'interactions informelles qui peuvent inclure, ainsi que des individus et des groupes qui n'ont pas d'affiliation organisationnelle, des organisations plus ou moins formelles (...) qui sont engagés dans une action collective motivée par une identité partagée ou une préoccupation pour les questions environnementales.

J'ai montré que « l'action collective motivée par la préoccupation pour les questions environnementales » gagne à être comprise comme étant en relation à l'articulation d'un « trouble » qui émerge dans la relation à un milieu avec un « problème environnemental ». L'expérience d'un « trouble » dans la relation à un milieu renvoie à des formes de valorisation de l'environnement. L'expérience du trouble peut conduire à

---

<sup>55</sup> Nous nous inspirons davantage ici de la notion d'« aire de mouvement » (Melucci 1984) ou à celle de « milieux de vie » qui précèdent la stabilisation d'une arène publique (Cefaï, 2016).

l'engagement dans un processus d'enquête collective et de problématisation qui configure un mouvement, au sens d'un *public mobilisé sur une question environnementale* et engagé pour enquêter sur un problème environnemental. Cela peut passer par l'engagement dans l'espace de la critique, dans l'espace de la production culturelle – au sens de la *praxis cognitive* de Jamison (2001) –, ou dans les institutions mais également par des formes d'expérimentation, d'innovation sociotechnique et économique et d'action sociotechnique directe (par exemple s'occuper d'une friche abandonnée).

La problématisation du trouble implique le recours à des analyses et à des arguments, qui s'appuient sur l'usage de catégories de l'entendement écologique. Ils renvoient à des critiques de l'environnement existant et à ses modes de valorisation, mais également à des visions du futur et à des imaginaires sociotechniques.

*Modes de valorisation et formes d'évaluation, arguments sur la valeur, imaginaires sociotechniques, grammaires du commun pluriel, historicités, circulations, frictions* : ce sont les outils qui permettent de relier pratiques et imaginaires, expériences et mises en forme conventionnelles. Ils permettent également d'interroger les rapports de force sous deux angles : 1) la capacité à imposer des cadrages problématiques ainsi que des modes d'expérience ; 2) la capacité à déplacer ou détourner des moments d'évaluation (des « épreuves ») et à rendre crédibles des promesses (de futur).

Les processus de problématisation sont continuellement transformés par les dynamiques qui voient impliqués des « publics mobilisés » ainsi que des *mouvements techno-culturels*. Selon la définition de Hess (Hess, 2016, p. 10) :

Un public mobilisé est un groupe de personnes et d'organisations qui utilisent divers répertoires d'action (institutionnels, extra-institutionnels ou les deux) pour influencer des institutions telles que les entreprises, la science, les médias ou le gouvernement en faisant valoir que leur approche est d'un large intérêt public.

Les *mouvements techno-culturels* relient des individus, des groupes et des organisations qui se reconnaissent dans une articulation relativement stabilisée et identifiable entre des pratiques de valorisation de l'environnement, des arguments sur la valeur de l'environnement, et des visions de la « société écologique » ».

Au sein des publics mobilisés, les *mouvements techno-culturels* alimentent la dynamique collective en offrant des cadres stabilisés de problématisation et des solutions techniques, donc des formes identifiables de critique environnementale mais également des styles d'action. Ils offrent non seulement des « kits militants » et des « formules charismatiques », dans le sens de « images, de chansons, de messages édifiants, de plans d'organisation ou d'histoires » où il y a « des héros et des méchants » qui « nous montrent comment un groupe non représenté peut devenir une force politique » (Tsing 2005, p. 227) : ils sont porteurs d'imaginaires socio-techniques alternatifs.

Les mouvements techno-culturels s'activent pour diffuser et faire valoir leurs pratiques et arguments dans une pluralité d'arènes et de situations d'action, où leurs membres peuvent prendre parti directement ou indirectement dans des conflits et des controverses, et où ils peuvent poursuivre des activités de pression et de lobbying. Leur vision de changement peut être également poursuivie en expérimentant et en promouvant directement certaines pratiques de valorisation, c'est à dire, par des actions sociotechniques et économique directes. Sans compter que des espaces de possibilité et de critique sont maintenus ouverts par des personnes ou de groupes qui, sans ambition de changer la société, simplement « résistent » et persistent dans des pratiques alternatives. Ces pratiques inscrivent territorialement des modes de valorisation de l'environnement, en contribuant ainsi à l'émergence de *patterns* locaux et de frictions<sup>56</sup>.

Cela implique que la recherche sur les mouvements environnementaux doit se déplacer entre différents espaces de la critique mais aussi entre différents registres (critiques et « reconstructifs ») par lesquels s'exprime une reconnaissance vis à vis certaines relations d'interdépendance matérielle.

Si les conflits et les controverses permettent d'observer la confrontation entre les arguments de valorisation et la contestation de régimes de valorisation, les « pratiques de valorisation alternative » (Centemeri & Asara, 2022) sont une manière de « créer » ou maintenir la possibilité de faire certaines expériences de la valeur. Elles promeuvent

---

<sup>56</sup> Je dois à Élise Demeulenaere d'avoir porté mon attention sur le fait que dans beaucoup d'expériences concrètes de résistance à l'industrialisation de l'agriculture il joue beaucoup plus une forme d'hypersensibilité qu'un engagement idéologique. Je vais montrer dans le chapitre 5 des exemples dans ce sens.

des formes locales de transformation qui peuvent nourrir l'élaboration de nouveaux arguments sur la valeur de l'environnement et contribuer à rendre crédible une promesse.

Dans cette perspective, la variété irréductible des mobilisations environnementales s'explique à partir de la multiplicité de modes de valorisation de l'environnement et de l'indétermination des processus qui conduisent à l'émergence d'une cause commune sur base d'une expérience problématique. Il s'agit de processus qui ont une historicité et une territorialité.

L'existence d'une variété de mouvements techno-culturels est liée, de son côté, à une diversité d'arguments concernant ce qu'est l'environnement et ce qui fait sa valeur. Mais la diversité est également liée à la combinaison de ces arguments avec des imaginaires sociotechniques. Un même argument de valorisation peut alors être articulé avec différents imaginaires sociotechniques.

Enfin, la diversité est également liée aux répertoires d'actions, en particulier la distinction entre des répertoires de contestation et des répertoires dit « préfiguratifs » (Monticelli, 2022 ; Yates, 2015), basés sur l'importance attribuée à l'action directe sociotechnique comme étant un moyen d'affirmer des devenirs possibles, pouvant aboutir à des changements d'envergure à partir de leur dissémination par démonstration et imitation.

Ce cadrage peut paraître excessivement chargé en notions et concepts. Sa pertinence, j'espère, apparaîtra plus clairement en explicitant comment il m'a guidé dans l'enquête présentée dans la suite de ce travail.

Comme je l'ai évoqué, l'enquête porte sur les manières dont l'industrialisation de l'agriculture a été problématisée dans l'espace public italien, en particulier dans les 50 dernières années, à partir de l'apparition du rapport du MIT sur les limites à la croissance. Ce travail d'enquête m'a amené à préciser l'existence de divers arguments de critique de l'industrialisation de l'agriculture en relation à différentes cultures politiques et à une variété de pratiques concrètes de « résistance ». En particulier, je montre la pertinence, dans le cas italien, de distinguer entre deux formes de critique écologiste de l'agriculture : la critique agro-écologiste et la critique biologique (ou organique) de l'agriculture industrielle.

Mais avant de rentrer dans le vif de l'enquête, je tiens à revenir brièvement sur la genèse de ce questionnement.

## 2.2. *L'émergence d'un questionnement par l'implication dans mouvement techno-culturel*

La démarche d'étude des mouvements et mobilisations environnementales que j'ai illustrée dans ce chapitre, et dont j'ai détaillé les fondements théoriques dans le premier chapitre, trouve son origine d'abord dans une préoccupation concernant la place de la sociologie vis à vis l'enjeu sociétal de la transition écologique. Mais il s'agit d'une approche qui n'aurait pas été développée de la même manière sans le dialogue serré avec des terrains d'enquête.

En particulier, c'est la recherche sur le mouvement transnational de la permaculture et sa diffusion en Italie (qui fait l'objet du chapitre 8) qui m'a amené à préciser mon positionnement et à tenter l'élaboration d'une proposition plus systématique. C'est toujours cette recherche qui m'a permis de mieux comprendre *les différences internes à la critique écologiste de l'agriculture*, puis à démarrer une enquête sur la présence et la transformation historique des différentes formes de critique écologiste de l'agriculture industrielle dans le contexte italien<sup>57</sup>. En particulier, la recherche sur la permaculture m'a permis d'approfondir la compréhension de la *critique agro-écologiste* et de pouvoir ainsi en retrouver la trace dans l'écologisme scientifique italien des années 1980 (voir chapitre 4).

---

<sup>57</sup> La recherche sur le mouvement de la permaculture a été rendue possible grâce à ma participation au programme ANR SYMBIOS – *Les mouvements sociaux pour la transition vers une société sobre* (ANR14-CE03-0005) coordonné par Gildas Renou (Université de Lorraine) que je tiens à remercier pour le soutien qu'il m'a toujours assuré. L'analyse que j'ai développée s'est appuyée sur plusieurs sources de données, à partir de l'analyse d'un large corpus de livres et d'écrits sur la permaculture (en anglais, français et italien). Les données ont été collectées ensuite par le moyen d'entretiens semi-structurés que j'ai menés avec des activistes de la permaculture vivant en Italie, en France, en Espagne, en Suisse, en Portugal, en Australie ; d'une enquête par questionnaire administrée aux permaculteurs italiens en décembre 2016 ; de la participation à des « convergences » nationales et internationales des mouvements de permaculture ; de la participation à des formations en permaculture en Italie (en particulier j'ai suivi le cours « standard » d'initiation au design permaculturel (PDC, 72H) en Sicile ; de l'observation directe d'initiatives permaculturelles en Italie. D'autres données ont été collectées par l'analyse des blogues des activistes de la permaculture, des pages des groupes de permaculture dans les réseaux sociaux (notamment Facebook) et des magazines et webzines de permaculture consacrés aux questions de « transition ».



Il faut dire que le mouvement de la permaculture n'a pas été uniquement un objet d'étude pour moi, mais aussi un contexte d'apprentissage, d'expérience et d'engagement qui a eu une influence importante sur ma manière de concevoir la question environnementale, la culture écologiste et la place de la recherche. Mon enquête s'est accompagnée d'une implication dans la vie associative de l'*Académie italienne de permaculture* et dans la dynamique des projets que j'ai décidé de suivre sur plusieurs années (comme le projet Tularù dont je parle dans le chapitre 9). Comme cela a été le cas dans mes recherches précédentes, j'ai été guidée par la volonté de développer une recherche « pertinente » pour les acteurs enquêtés (Bevington et Dixon, 2005), c'est à dire, une recherche qui, tout en répondant à des questions d'ordre conceptuel et théorique, *trouve la manière d'adresser également les préoccupations qui animent les personnes et les groupes sur lesquels on enquête.*

Tout d'abord, il a été nécessaire que je me forme à la permaculture<sup>58</sup>. La participation aux moments de formation a été l'occasion de collecter des données sur les participants, les formateurs, les lieux et les dynamiques de groupe. Mais j'en ai fait aussi l'occasion d'une forme d'« auto-ethnographie ». Je me suis observée dans mes propres difficultés face aux « styles relationnels » qui sont promus au sein du mouvement et j'ai analysée, à partir de ma propre expérience d'apprentissage, l'efficacité de la transmission de la méthodologie de conception en permaculture.

Les occasions de formation m'ont permis de prendre la mesure de ma propre ignorance dans le domaine de la biologie et de réaliser la nécessité de combler cette lacune. Comme cela m'a été raconté par d'autres permaculteurs et permacultrices issus de milieux militants ou intellectuels, j'ai à mon tour vu se transformer mon intérêt pour l'environnement, d'une approche purement intellectuelle et politique (« l'objet environnement » comme cause d'engagement) à la prise en compte de l'environnement en tant que système vivant avec ses propres « contraintes métaboliques », que l'on doit

---

<sup>58</sup> J'ai également participé à un premier cours de Design de « forêt comestible » à la « Cascina Santa Brera », le plus ancien centre de démonstration de permaculture à Milan, en juillet 2015, et j'ai fréquenté le *Permaculture Design Course* (PDC) en juin 2017 à la *Casa di Paglia Felcerossa*, un des plus anciens sites de démonstration de l'éco-construction en paille en Sicile. J'ai ensuite entamé un « parcours d'apprentissage actif » sous la supervision d'une permacultrice italienne vivant en Suisse romande.

devenir capable d'observer et de comprendre, concrètement, afin de mieux pouvoir enquêter sur le lien entre les sociétés et leurs environnements.

D'un rapport intellectuel à la question environnementale, je suis passé progressivement à un « corps à corps » avec le milieu, tant sous l'angle de l'expérience pratique de cultiver, faire pousser, récolter que de me doter des moyens pour multiplier mes capacités et mes instruments d'observation. L'apprentissage de la permaculture ne m'a pas conduit à changer de regard, mais à *multiplier les regards et les « états » d'observation*. Il n'a pas été simplement question de prendre note de données avant ignorées, mais de me rendre disponible à basculer dans des états de présence à l'environnement. Il a été question de complexifier ma compréhension de l'environnement et par là de mieux identifier les limites d'approches trop socio-centriques ou intellectualistes de l'environnement, sans pour autant en nier les apports de connaissance. Le premier enseignement a été donc un enseignement d'humilité face à la multiplicité des expériences de l'environnement et la découverte des limites de toute forme de savoir sur l'environnement.

Un deuxième enseignement a eu affaire à la relation enquêteur-enquêté. Au sein du mouvement, j'ai été confrontée à la méfiance et à la fermeture de certains et certaines, en raison de ma condition de chercheuse « professionnelle ». Nombreux permaculteurs et nombreuses permacultrices se disent en effet « chercheurs » ou « paysans-chercheurs » et il y en a un certain nombre qui ont fréquenté (ou encore fréquentent) le milieu de la recherche. Le mouvement de la permaculture est d'ailleurs né dans une université de Tasmanie et ses fondateurs, ainsi que ses membres, valorisent l'approche scientifique<sup>59</sup>. Le type de difficultés que j'ai par moments rencontré est bien illustré par

---

<sup>59</sup> Une démonstration est l'existence du réseau PIRN – *Permaculture International Research Network*, un réseau international qui vise à réunir les chercheurs travaillant sur la permaculture en milieu académique et actifs au sein du mouvement. Il s'agit d'un projet conçu comme un outil, pour les chercheurs impliqués dans le mouvement, de se repérer, de se coordonner et de développer des stratégies communes pour faire avancer la production des connaissances scientifiques *peer-reviewed* sur la méthode permaculturelle. J'ai pour ma part participé aux phases de lancement du PIRN (dans le groupe *Permaculture point of difference*, le seul concernant des questions de sciences sociales), mais mon engagement n'a pas beaucoup duré, en raison de ma difficulté à dégager le temps nécessaire à participer à cette dynamique. Le facteur linguistique a joué aussi. Tout en étant une personne qui utilise couramment l'anglais, ce n'est pas tout de même une langue dans laquelle j'ai de l'aisance à m'exprimer à l'oral et j'ai mesuré à quel point la maîtrise de l'anglais reste, même au sein d'un mouvement très diversifié culturellement tel que la permaculture, une condition discriminante.

ce mail qui m'a été envoyé à l'occasion de la diffusion d'un questionnaire que j'ai fait circuler dans les groupes italiens de permaculture :

Très chère Laura,

Si vous êtes vraiment qui vous prétendez être, vous savez parfaitement que les personnes qui luttent pour l'environnement sous diverses formes fuient la publicité et n'en ont pas besoin pour de nombreuses raisons.

Je pourrais vous raconter beaucoup de choses mais je ne le fais pas parce que je ne veux pas que le savoir soit en quelque sorte collecté et documenté pour être transmis à un groupe de sujets peu recommandables.

Je fais référence à ceux qui, oui, ont besoin de publicité parce qu'ils ont une entreprise derrière eux, à ceux qui veulent écrire ou traduire des livres pour s'auto-créditer, à ceux qui font leurs livres et leurs cours avec les connaissances et l'expérience que d'autres, comme moi, diffusent gratuitement, à ceux qui prétendent vous offrir un terrain et qui, au contraire, ce n'est qu'un prétexte pour s'approprier de votre projet ou mille autres candidats..... Je pourrais continuer pendant des heures....

Nous sommes fatigués de ces types de personnes... Vraiment fatigués...

Merci de votre attention.

Mais il n'y a pas eu que de la fermeture. La plupart du temps, il y a eu une demande de *réciprocité*, au sens de s'attendre à que je participe, avec mes propres connaissances, mes expériences et ma perspective, aux discussions et aux actions communes, sans me cantonner à la position de l'observatrice qui fait ensuite une restitution. J'ai ainsi senti la demande adressée à la recherche de prendre au sérieux le sentiment de l'urgence d'agir qui est partagé largement par les permaculteurs et permacultrices.

L'enquête sur le mouvement de la permaculture a été ainsi l'occasion d'intégrer une communauté de discussion et de recherche sur la question environnementale qui a contribué de manière déterminante à l'avancement de ma propre réflexion et de ma propre vision de la recherche sociale sur les problèmes d'environnement. J'ai pu ainsi mesurer l'importance du travail culturel que ces réseaux produisent, mais également voir les limites de ce travail : en particulier, la limite qui m'a apparue plus clairement est le peu d'interrogation vis-à-vis des conditions de base qui permettent de développer

les capacités de conception et d'organisation, mais aussi de sensibilité. L'accent était mis sur la dimension individuel de la prise de responsabilité.

L'immersion dans la vie du mouvement m'a permis de suivre les nombreux fils, plus ou moins souterrains, qui tissent des relations entre des initiatives qui peuvent autrement apparaître comme isolées. Le fait d'être devenue moi-même un agent de la circulation (de concepts, d'histoires, d'expériences) entre espaces différents (géographiques mais aussi institutionnels) m'a permis de mieux comprendre les dynamiques de la construction progressive de publics mobilisés à partir des élaborations de mouvements techno-culturels et de l'action de « traducteurs ».

À partir de cette connaissance approfondie du mouvement de la permaculture, me sont apparues plus clairement les difficultés que rencontrent les théories des mouvements sociaux lorsqu'elles doivent analyser des formes de mobilisation environnementale « reconstructives » et non immédiatement critiques, qui, de surcroît, montrent une composante technique importante ainsi qu'une dimension territorialisée.

Comme je l'approfondis dans le chapitre 8, la large diffusion que le mouvement de la permaculture a connue depuis les années 1980/1990, ainsi que les nombreuses initiatives qui s'en inspirent (plus ou moins ouvertement, ce qu'on peut apprécier uniquement si on a une connaissance approfondie des circulations), sont passées inaperçues jusqu'à ce que la crise financière de 2008 et l'aggravation de la crise climatique portent à l'attention des chercheurs des formes de mobilisation qui consistent à auto-produire des biens, des services et des solutions techniques, engendrant ainsi des organisations économiques locales qui cherchent à se désengager de la logique du capitalisme globalisé afin de répondre aux demandes de justice et de durabilité écologique. La visibilité croissante d'un activisme climatique citoyen (y compris dans sa version « collapsologue ») a également conduit à susciter l'intérêt pour les initiatives des « villes en transition » (qui historiquement naissent du mouvement de la permaculture).

Il en est résulté souvent un traitement de ces phénomènes comme s'il s'agissait de nouveautés, sans considérer que, souvent, derrière les initiatives qui sont « découvertes » comme de « nouvelles » formes d'activisme il y a des généalogies et des circulations méconnues et complexes. Une meilleure connaissance de l'histoire de cet « environnementalisme du quotidien » – qui ne date pas d'aujourd'hui – apparaît

aujourd'hui crucial pour éviter de se retrouver à répéter le passé, notamment en ce qui concerne les oppositions et les malentendus qui ont fragilisé les tentatives de collaboration reliant formes critiques et préfiguratives de mobilisation environnementale, et leur attention respective aux dimensions structurelles du pouvoir, d'une part, et l'importance de la prise de responsabilité individuelle, d'une autre. Mais aussi pour éviter des lectures improvisées qui font l'économie d'une reconstruction attentive de l'histoire des idées politiques et de leurs circulations<sup>60</sup>.

La volonté de reconstruire des dynamiques et des transformations dans le temps m'a amené à me confronter au travail d'archive. Travaillant sur la contemporanéité j'ai été obligée à construire mes propres archives, par la systématisation de différentes sources disponibles dans le web et par les relations personnelles : les sites d'associations, les archives de radio (en particulier Radio Radicale) et de télévision (les *Teche Rai*), les blogs personnels à vocation d'archives (comme *Storie del bio*). Tout comme les entretiens, ces ressources ont été fondamentales pour mon travail, sans compter les archives institutionnelles, en particulier l'archives de Laura Conti conservé à la Fondazione Luigi Micheletti de Brescia (voir chapitre 4). L'importance des archives (en particulier les archives personnelles, associatives, militantes) et l'enjeu de leur conservation m'a ainsi apparue centrale pour la possibilité de développer une analyse des mobilisations sociales capable de ne pas perdre le fil des circulations, des transformations et des traductions. Dans l'expérience du passé nombreux sont les héritages qui peuvent encore aujourd'hui nous aider à reconnaître des sentiers possibles à explorer.

Après cette longue introduction théorico-méthodologique il est temps de rentrer dans le vif de l'enquête.

---

<sup>60</sup> Il sera clair désormais, je l'espère, que mon attention pour l'histoire des idées politiques (en particulier leurs circulations) n'implique pas une vision selon laquelle le monde change par les idées. Ces idées participent à la mise en forme d'arguments, à l'émergence d'identités et de répertoires d'action qui doivent ensuite se mesurer avec des « territoires mouvementés » et leur historicité spécifique.

**PARTIE 2 – Critiquer et résister à l’industrialisation de l’agriculture en Italie : les rencontres manquées entre agro-écologie scientifique et agricultures « alternatives » (1972-1999)**

### Chapitre 3 – Des coûts environnementaux du *boom* économique au débat sur les *Limites à la croissance* (1946-1972)

Le récit présenté dans ce chapitre est quelque peu inhabituel. Il traite de la question environnementale dans l'Italie de l'après-guerre, depuis la perspective des problématiques du développement territorial, de sa *progettazione* (conception) et de la place qu'y occupe l'agriculture. Il propose une manière d'examiner la question environnementale en tant que question économique au sens substantiel, et il a donc vocation à interroger les processus d'inscription territoriale des modes de valorisation de l'environnement qui accompagnent des visions du développement. J'ai argumenté de la pertinence de cette perspective dans la Partie 1 du mémoire. Il s'agit d'un récit inhabituel dans la mesure où il ne se focalise pas sur la question de la nature, des mouvements se reconnaissant dans une vision de protection, valorisation et conservation de la nature et sur la place de la nature dans les discours publics et en particulier politiques<sup>61</sup> Il privilégie une entrée par les problématiques des mondes ruraux et par les logiques techniques et économiques de transformation de l'agriculture, ce qui me conduit à articuler ces thèmes dans la perspective de l'écologisme scientifique, dont on a souligné les liens avec les mondes productifs industriels, les espaces urbains et le mouvement ouvrier.

Autrement dit, l'ambition de ce chapitre est de poser quelques jalons d'une histoire qui ne soit pas urbano-centrée de la question environnementale en Italie. Elle est moins axée sur la trajectoire des mouvements identifiés comme étant « environnementaux » et plus attentive à une diversité de processus de problématisation de la relation entre économie et environnement qui, d'ordinaire, passent inaperçus.

---

<sup>61</sup> Je renvoie aux importants travaux en histoire environnemental de Luigi Piccioni et Marco Armiero pour des reconstructions historiques qui mettent l'accent sur l'émergence des discours publics de préservation de la nature en Italie (Armiero, 2013 ; Armiero et al., 2022 ; Armiero & Hall, 2010 ; Piccioni, 2014).

### *3.1. Les dégâts de l'idéologie « développementaliste » en agriculture et le proto-environnementalisme territorial de Antonio Cederna*

Les transformations qui traversent la société italienne dans les deux premières décennies qui suivent la fin de la Seconde Guerre mondiale (1951-1971)<sup>62</sup> marquent le passage abrupt du pays de la condition de nation à la périphérie du monde industrialisé à celle de puissance industrielle. Cette métamorphose est symboliquement représentée par l'invitation, au début des années 1970, à intégrer le Groupe des Sept (ou G7), c'est-à-dire le regroupement informel des sept plus grandes économies industrialisées du monde. L'intégration de l'Italie dans le G7 en tant que septième puissance industrielle du monde correspond à la première crise énergétique de l'après-guerre.

Comme invitent à le faire pour la France Céline Pessis, Sezin Topçu et Christophe Bonneuil (Pessis et al., 2013 p. 11), il est important de revenir de manière critique sur cette période historique afin de :

- 1) remettre à la bonne distance analytique le geste modernisateur,
- 2) réintégrer dans le récit historique les effets secondaires du modèle de développement adopté après 1945,
- 3) redonner la voix aux [porteurs d']alertes sur les « dégâts du progrès », et aux controverses et conflits autour de la modernisation, et
- 4) mieux comprendre le gouvernement de la critique, c'est à dire les discours, instruments et stratégies qui ont maintenu ces critiques dans les marges.

Dans le cas de l'Italie, malgré la pauvreté du pays en matières premières (énergie mais aussi agriculture), les gouvernements s'engagent à partir des années 1950 sur le chemin d'un développement industriel fondé sur l'industrie « lourde », notamment l'industrie pétrochimique (chimie de base et raffinage du pétrole, mais aussi acier et automobiles), hautement nocive et polluante. Ce programme de développement bénéficie de l'absence quasi-générale de lois protégeant le travail, la santé humaine et l'environnement et sur l'inefficacité chronique des contrôles administratifs. La santé des travailleurs et des milieux de vie est ainsi sacrifiée au nom d'un développement

---

<sup>62</sup> Cette phase correspond à ce que l'on appelle dans d'autres pays européens, tel la France, "les trente glorieuses". Pour une reconstitution de ces années de transformation désordonnée et spasmodique, je renvoie à Crainz (2001 en particulier p. 83-155).



industriel qui devrait dans le long terme apporter des bénéfices généralisés. En réalité, ce développement repose sur des pieds d'argile : la faible disponibilité de matières premières s'accorde mal avec la haute intensité énergétique des secteurs qui sont développés en priorité.

Le « boom », comme on a appelé cette phase historique, s'accompagne de violents revers socioculturels. Selon l'interprétation de l'intellectuel, écrivain et réalisateur Pier Paolo Pasolini (1922-1975), ce qui s'opère dans l'espace de quelques décennies seulement est une véritable *mutazione antropologica* (révolution anthropologique). Elle est marquée par la disparition soudaine, presque du jour au lendemain, de l'Italie « paysanne et paléo-industrielle » ; un bouleversement aux dimensions tangibles et sensibles dont Pasolini offre une image mémorable en évoquant la disparition des lucioles (Pasolini, 1999).

Les gouvernements dirigés par le parti politique de la Démocratie Chrétienne (DC) laissent des marges de manœuvre importantes au patronat industriel. La DC soutient, au niveau local, la création de réseaux de patronage dans lesquels « les rapports de fidélité se construisaient surtout sur la concession de privilèges, lesquels, en bonne partie, ont eu à voir avec le secteur immobilier et des constructions » (Paradiso, 2022, p. 154). Le manque de volonté politique de gouverner la reconstruction d'après-guerre afin d'en limiter les impacts sur la santé et l'environnement s'illustre aussi par l'émergence du phénomène généralisé de la spéculation immobilière. Cette tendance est soutenue par le discours de l'urgence de la reconstruction après les destructions de la guerre pour répondre aussi au manque de logements pour accueillir, dans les régions urbaines en cours d'industrialisation, les populations en provenance des zones rurales. La vision de l'industrie du tourisme de masse comme étant le véritable « pétrole italien » y contribue également.<sup>63</sup> Les effets combinés de ces tendances ne tardent pas à se monter sous la forme de la dégradation tant des « centres historiques » (notion qui émerge précisément en raison de la nécessité de freiner la spéculation) que des zones à valeur naturelle et paysagère.

---

<sup>63</sup> Voir pour une critique de cette « rhétorique », qui est d'ailleurs toujours d'actualité (Barbera et al., 2022).

La violence de ces processus suscite de vives réactions, notamment de la part des membres des classes intellectuelles et bourgeoises, mais aussi de groupes de citoyens ordinaires. Ces prises de position expriment un proto-environnementalisme de type territorial-paysager. Plus que la nature, c'est le territoire historique qui est l'objet de préoccupation. Les revendications prennent la forme d'une demande de qualité de vie mais aussi de respect des formes d'attachement au territoire. Il s'agit de problématiques pour ainsi dire orphelines, qui n'intéressent pas les partis de masse.

L'un des principaux représentants de ce proto-environnementalisme territorial et paysager est Antonio Cederna (1921-1996). Journaliste, homme politique et intellectuel, Cederna est l'un des fondateurs de l'association environnementale *Italia Nostra*. Fondée à Rome en 1955 pour s'opposer à un projet de démolition d'un pâté de maisons dans le centre historique de la capitale, *Italia Nostra* donne une visibilité et une forme associative à la préoccupation d'intellectuels et de membres de la haute bourgeoisie face à la manière dont la reconstruction d'après-guerre était en train de se transformer en un véritable « pillage » du territoire<sup>64</sup>.

Dans un article publié le 2 juillet 1949 dans l'hebdomadaire *Il Mondo* et intitulé « La terra di nessuno » (littéralement : la terre qui n'est à personne), Cederna dénonce l'imposition d'une vision déformée du progrès dans laquelle la « modernité » équivaut au *vilipendio* (dénigrement) de l'ancien. La spéculation immobilière qui faisait rage dans les grandes villes (outre le cas de Rome, un bon exemple fût la reconstruction de Milan) était le résultat, selon Cederna, d'une « économie semi-féodale » qui préférait la rente au risque entrepreneurial.

Les « vandales à la maison », comme il les apostrophe dans un autre de ses célèbres articles, avaient jeu facile dans un pays à moitié détruit par la guerre, en manque de logement et de travail. Les « palazzinari », c'est à dire les entrepreneurs qui faisaient leur fortune par l'édification de grands immeubles (*palazzi*), étaient souvent complices du crime organisé et ils étaient protégés par la connivence politique<sup>65</sup>. Le bâtiment était

---

<sup>64</sup> Parmi les fondateurs et fondatrices de l'association on peut citer Elena Croce, fille du célèbre philosophe Benedetto Croce, l'écrivain Giorgio Bassani, Fulco Pratesi, Giulia Maria Crespi.

<sup>65</sup> Ce contexte a été magistralement représenté par le réalisateur Francesco Rosi dans le film *Le mani sulla città* (1963). Le film se termine avec un plan panoramique sur la ville de Naples

d'ailleurs le secteur industriel le plus facile à développer. Il pouvait absorber rapidement une main-d'œuvre non qualifiée et il y avait une très faible présence de syndicats organisés.

Comme le montre l'exemple de Cederna, cet environnementalisme n'exprime pas une critique anticapitaliste et il ne met pas en avant une lecture de classe des dégâts du « boom ». D'où la qualification péjorative d' « environnementalisme bourgeois » qui fut formulée par les porteurs d'une vision d'écologie politique anticapitaliste. Néanmoins, il déplore le modèle de développement centré sur l'industrie lourde et la spéculation immobilière.

Il faut également souligner que, chez Cederna, si la critique est « bourgeoise » elle n'est pas pour autant « romantique » (Boltanski & Chiapello, 1999). En effet, il s'appuie sur l'instrument de l'enquête journalistique et il valorise les apports de la culture scientifique (dans les domaines de l'archéologie mais aussi de l'écologie). Il dénonce à la fois la corruption économique et la dégradation culturelle de la classe dominante. Bien que l'expression d'une élite restreinte, cet « environnementalisme bourgeois » est néanmoins engagé dans une critique de l'imaginaire socio-technique dominant. Il s'agit de positions progressistes exprimant un type de réformisme « exigeant » qui s'appuie sur des éléments de critique du modèle industrialiste.

D'un point de vue socioculturel, le processus d'industrialisation se déroule en Italie en parallèle à la diffusion de la télévision et à la multiplication des supermarchés, qui contribue de manière décisive à promouvoir la transformation vers une économie de consommation, dans un monde social qui reposait encore largement sur l'autoconsommation d'une population en majorité rurale. Le « boom » est également marqué par une migration interne massive. Entre 1955 et 1970, *9,4 millions de personnes se déplacent d'une région à l'autre, et la moitié de la population nationale change de résidence* : il est question à la fois de migrations interrégionales et de déplacements des zones rurales vers les grands centres industriels qui, dans le Sud, sont situés le long de la côte (Della Valentina, 2011).

---

et la légende suivante : « Les personnages et les faits racontés sont fictifs, la réalité sociale et environnementale qui les produit est authentique ».

Ces mouvements migratoires exacerbent les déséquilibres territoriaux qui ont historiquement accompagné l'édification de la nation italienne. Avant tout, le déséquilibre entre le Nord, industrialisé, et le Sud, encore majoritairement agricole, constitue le noyau de la « question méridionale ». Un autre phénomène tout aussi important est le déséquilibre croissant entre « la pulpe et l'os », une image mobilisée par l'économiste agraire Manlio Rossi-Doria pour indiquer la relation entre, d'une part, les plaines et les zones côtières urbanisées et densément peuplées où se produit la richesse et, d'autre part, les zones de collines et de montagnes, progressivement abandonnées. Il s'agit en particulier de certaines zones alpines et préalpines et, surtout, des territoires des Apennins centraux et méridionaux. Ce problème est toujours d'actualité et, comme on le verra (voir chapitre 9), il est débattu aujourd'hui en tant que question des « zones intérieures » (*aree interne*).

Ces déséquilibres territoriaux sont accentués par des choix politiques. Les inégalités territoriales n'étaient pas nécessairement considérées comme un problème : l'émigration était un moyen de soutenir le développement industriel. Les flux qui vidaient les collines et les montagnes finissaient par alimenter une réserve de main-d'œuvre bon marché.

Cette main-d'œuvre était également prête à se déplacer car, entre-temps, une véritable révolution avait lieu dans les campagnes. La transformation de l'agriculture vers un modèle industriel et de marché est un phénomène que l'on retrouve également dans d'autres pays européens mais qui, en Italie, ne s'est pas fait progressivement. En 1951, selon les données du recensement national, 43,9% de la population est employée dans le secteur primaire. Entre 1951 et 1981, le secteur primaire perd environ six millions de salariés, ramenant le pourcentage de personnes employées dans l'agriculture à 11 %. Cette dernière est ainsi repoussée aux marges du système productif et « sacrifiée sur l'autel de la concentration industrielle » (Zangheri, 1976, p. 6). L'agriculture devient ainsi un « secteur de réserve », tout comme elle l'avait été pendant la période fasciste (Mignemi, 2010, p. 158).

La marginalisation des campagnes, transformées progressivement en campagnes sans agriculteurs, n'est pas juste une question économique. Il s'agit aussi d'une question politique. Les toutes premières années de l'après-guerre sont marquées par

d'importantes mobilisations paysannes.<sup>66</sup> Selon l'historien Niccolò Mignemi (2010, p. 23) :

entre 1943 et le début des années 1950, (...) la Résistance dans le Nord et le mouvement paysan qui s'est rependu du Sud à toute l'Italie, ont démontré la capacité et la volonté du monde rural de prendre en charge son propre destin, en ouvrant des espaces d'opportunité qui laissaient entrevoir des voies de développement autonomes et alternatives, restées inexplorées à la lumière des évolutions ultérieures<sup>67</sup>.

En fait, ces mobilisations ont été interprétées comme « le chant du cygne d'une civilisation destinée à disparaître en quelques années, anéantie par une évolution qui ne lui appartenait pas et qu'elle avait cherché à influencer, sans y parvenir » (Mignemi 2010, p. 149).

Le monde paysan-agricole, en effet, disparaît en tant que force sociale et en tant que porteur d'un projet de transformation sociale. Comme le souligne l'historiographie consacrée au mouvement paysan en Italie, le mouvement ouvrier a eu tendance à sous-estimer la contribution que pouvait apporter le monde paysan à la « révolution démocratique » (Villari cité par Zangheri 1976, p. 17). Le mouvement paysan, dans sa demande de réforme agraire, semblait plus motivé par un désir de démocratie (dans le sens d'inclure dans le débat démocratique des positions jusqu'alors exclues) que par une lutte anticapitaliste, objectif dans lequel se reconnaissaient les forces de l'aire communiste.

Selon Claudio Pavone, cité par Mignemi (2010, p. 140, c'est moi qui souligne) :

on voit là les conséquences d'une culture politique qui, tout en proclamant l'unité des ouvriers et des paysans, 'ne saisit pas l'élément d'enrichissement mutuel que la diversité rurale introduit dans la relation avec le mouvement ouvrier [et] *confond unité avec uniformité*'.

---

<sup>66</sup> Sur le rôle des paysans dans les luttes démocratiques en Italie au 20<sup>ème</sup> siècle, je renvoie à Esposito (2006).

<sup>67</sup> Sur les mobilisations paysannes en Italie du Sud, je reprends la synthèse de Mignemi (2010, ch.5), en particulier pour une analyse du rôle des coopératives. Voir pour le cas de Catane (Sicile) les témoignages des « agitateurs syndicaux » et des « leaders paysans » recueillis dans le livre édité par Salvo Torre (Torre, 2005).

La marginalisation politique du monde paysan trahit plus fondamentalement l'adhésion des principales forces politiques italiennes à un imaginaire socio-technique, accepté presque sans discussion, d'accélération du développement industriel. L'organisation industrielle de la production devient la clé de voûte d'un progrès plus général et d'un projet de modernisation de l'Italie. Ce projet est supposé éliminer l'emprise encore forte du « familisme amoral »<sup>68</sup>. Les solidarités dites « archaïques » sont vues comme un obstacle tant du côté de l'accélération capitaliste que de la critique sociale. Dans le contexte de l'usine, les organisations syndicales soutiennent la diffusion d'une nouvelle socialité centrée sur la solidarité de classe, garante de la possibilité d'une action collective qui, par le biais de la lutte des classes, doit aboutir au contrôle ouvrier des moyens de production ainsi à pouvoir orienter le progrès industriel dans le sens de la justice sociale et de la redistribution des richesses.

Les positions de ceux qui soulignent les graves conséquences d'un exode rural si important ou qui remettent en cause la confiance aveugle dans la rationalité industrielle ou marchande sont discréditées en tant qu'expressions de nostalgies romantiques, voire comme des visions réactionnaires. Il est intéressant, sous cet angle, d'évoquer les nombreuses critiques qui sont adressées de la part des principaux sociologues de l'époque aux analyses de Pasolini concernant la transformation de la société italienne. Ces critiques révèlent l'adhésion implicite de la sociologie « scientifique » de l'époque, même celle d'inspiration marxiste, à un imaginaire sociotechnique du progrès industriel qui ne voit dans les campagnes qu'un vestige d'un monde qui fut et dont il fallait se féliciter de la fin.<sup>69</sup>

---

<sup>68</sup> Le « familisme amoral » est une catégorie inventée par le politologue américain Edward C. Banfield, qui a mené des recherches à Chiaromonte, en Basilicate, pour en expliquer les conditions de sous-développement (1958). Son interprétation a fait l'objet de nombreuses critiques mais a continué à être utilisée pour expliquer le « retard » de l'Italie du Sud.

<sup>69</sup> Je renvoie à l'article de Bortolini (2012) pour une discussion sur la relation compliquée de Pasolini avec les principaux sociologues italiens qui lui étaient contemporains. La thèse qu'il avance est que la sociologie était une discipline qui cherchait encore sa légitimité dans l'Italie de l'après-guerre et ses représentants étaient plus intéressés à consolider la frontière entre la sociologie « scientifique » dont ils étaient porteurs et la sociologie « littéraire » d'intellectuels engagés comme Pasolini (mais aussi Danilo Montaldi) qu'à discuter les analyses avancées par ces auteurs.

Il est vrai que, dans la tradition politique italienne du XX<sup>e</sup> siècle, le monde rural a été célébré par des idéologies réactionnaires promouvant les « valeurs paysannes » comme étant l'expression de la vie « authentique » ainsi que le communautarisme agraire, en tant que forme de vie sociale en harmonie avec la nature et respectueuse de son « ordre ». Le cas le plus connu est celui du mouvement nationaliste et autarcique « Strapaese » et de la revue *Il Selvaggio* (1924-1943). Promu par Mino Maccari et Leo Longanesi, tous les deux originaires de Toscane, il s'agit d'un « fascisme de mouvement » plutôt que de régime. Maccari sera ensuite actif dans la résistance contre l'occupation nazi-fasciste dans la région des Alpes « Apuane ». Dans l'après-guerre, il se rapproche des positions des libéraux de gauche, en collaborant à l'hebdomadaire *Il Mondo* (1949-1966) dirigé par Mario Pannunzio. Ce dernier fut un milieu intellectuel précocement sensible aux questions écologiques, comme en témoigne la présence dans la revue d'Antonio Cederna.<sup>70</sup>

Aujourd'hui, dans le contexte italien, l'évocation de « Strapaese » et du risque réactionnaire, bien que fondée, est la plupart du temps utilisée comme un argument fonctionnel à disqualifier les positions qui, sans nostalgie d'un passé paysan idéalisé, soutiennent la vision d'un développement qui valorise l'agriculture écologiquement fondée, notamment dans les espaces ruraux marginaux, des montagnes et des collines<sup>71</sup>.

Les possibilités de développement agricole non industriel, aujourd'hui comme hier, sont disqualifiées au nom de ce que Lewontin et Levis , (2007, pp. 321 et suivantes)

---

<sup>70</sup> Sur la trajectoire de Maccari, voir (Buttignon, 2011).

<sup>71</sup> Ma reconstruction de cette tradition au sein des réflexions sur le développement élaborées dans l'Italie d'après-guerre (et non directement redevables à la culture écologique) est ici sommaire, et mériterait un développement plus approfondi. Voir à cet égard Mignemi (2010). Pour une histoire de l'agriculture italienne à l'époque contemporaine, la référence incontournable reste la publication en trois volumes dirigée par Piero Bevilacqua dont le premier volume a été publié en 1989 chez l'éditeur Marsilio (Bevilacqua, 1989). Il est intéressant de souligner, comme le fait Serge Audier (2017), qu'une pensée alternative du développement a mûri en Italie dans un contexte culturel et politique qui remonte à l'expérience du *Partito d'Azione*, héritier du mouvement *Giustizia e Libertà* de Carlo Rosselli. Le *Partito d'Azione* regroupait des intellectuels qui avaient participé à la Résistance dans les formations de *Giustizia e Libertà* (des formations de gauche non communistes) et qui se reconnaissaient dans une vision de « socialisme libéral », c'est-à-dire anti-centraliste, anti-totalitaire, fédéraliste et des autonomies locales. Parmi ses représentants, on trouve par exemple Emilio Lussu, fondateur du *Partito Sardo d'Azione* et mari de Joyce Lussu qui fut une intellectuelle très engagée à la croisée entre féminisme, écologisme et pacifisme. Sur l'histoire du *Partito d'Azione* voir (De Luna, 2021)

appellent les « *mythes développementalistes* » concernant ce qui est moderne ou arriéré en agriculture<sup>72</sup>. Il s'agit de « mythes » qui, comme nous le verrons, sont encore fermement ancrés dans les imaginaires sociotechniques dominants. D'après ces mythes : 1) l'agriculture est arriérée si elle est à forte intensité de main-d'œuvre alors qu'elle est moderne si elle est à forte intensité de capital ; 2) la diversité est un symptôme de retard, la monoculture uniforme de modernité ; 3) la petite échelle est un symptôme de retard, alors que la grande échelle est du côté de la modernité ; 4) le passé était caractérisé par la soumission à la nature, alors que la modernité implique un contrôle toujours plus complet de tout ce qui se passe dans le champ, le verger ou le pâturage ; 5) le savoir paysan est arriéré, alors que le savoir scientifique est moderne ; 6) le savoir spécialisé est moderne, alors que le savoir généraliste est arriéré ; 7) plus l'objet d'étude est circonscrit, plus il est moderne.

Cette idéologie « développementaliste » devient dominante en Italie, dans les différents secteurs de la vie sociale et économique, avec d'autant plus de facilité que l'objectif de sortir le plus rapidement possible de la « périphérie » pour atteindre le « centre » du monde industrialisé semble être partagé par la plus (ou une) grande partie des élites dirigeantes.

### *3.2. La critique du développement industriel dans la perspective du « monde des vaincus »*

On peut trouver des traces d'une autre vision du développement et d'une autre approche de la transformation de l'agriculture dans les positions réformistes exprimées par l'économiste agraire Manlio Rossi Doria (1905-1988), fondateur du « Centre de spécialisation et de recherche économique-agricole pour l'Italie du Sud » à Portici (Naples). Ce dernier soutient, notamment en tant que sénateur du Parti socialiste, la nécessité de contrer l'abandon des campagnes par des initiatives visant à relancer une agriculture de colline et de montagne dans le cadre d'une économie mixte agricole-industrielle décentralisée (Misiani, 2012, P.578). *L'enjeu est celui de comment on pense le développement social et économique du pays, sous la forme d'un dirigisme étatique*

---

<sup>72</sup> Pour Lewontin et Levis (2007, p. 321), le « développementalisme » est l'idée que le progrès se mesure sur un seul axe, allant du moins développé au plus développé, et qu'il faut donc accélérer sur cet axe pour rattraper les pays les plus développés.



ou, au contraire, comme une opération de composition par le bas. La position de Rossi-Doria est critiquée comme étant « populiste » et « ruraliste », non seulement par les néo-keynésiens mais également du côté du Parti Communiste. Bien qu'il n'y ait pas d'éléments à proprement parler « écologistes » dans ses propositions, elles renvoient à des efforts de ne pas séparer le devenir de l'agriculture du devenir du monde rural, dans l'idée d'une possibilité de modernisation du monde rural, sans que celle-ci ne se traduise par sa disparition.

Nous retrouvons Manlio Rossi-Doria dans les remerciements que l'écrivain Nuto Revelli (1919-2004) exprime dans les pages d'introduction de son enquête sur les campagnes marginales de la région de Cuneo (Piémont), que les éditions Einaudi de Turin ont publiée sous le titre *Il mondo dei vinti* (1977)<sup>73</sup>.

Au cours d'une recherche qui dure près de dix ans, Revelli recueille les témoignages oraux d'agriculteurs et de paysans de la région des hautes *Langhe* piémontaises sur leurs conditions de vie actuelles et passées. Loin de toute intention de célébration du monde paysan (dont il montre au contraire toute la dureté), Revelli s'intéresse à mettre en évidence comment les habitants de ces zones rurales ont toujours été tenus en marge de la vie politique nationale, malgré l'importance de leur contribution à des moments cruciaux de l'histoire du pays. Il est important de noter que Revelli était sensible au fait que les populations rurales avaient payé le plus lourd tribut en vies humaines pendant les deux guerres mondiales. En outre, ils avaient contribué de manière décisive au mouvement de la Résistance guidé par les groupes des partisans et ils avaient subi les représailles sanglantes des troupes nazies-fascistes. La participation paysanne à la Résistance avait principalement pris la forme d'une résistance passive et d'une aide logistique fondamentale et avait été liée non pas tant à des raisons idéologiques qu'à un « instinct de survie », à une « pulsion primaire » de défendre d'abord son propre monde, également commune à de nombreuses classes urbaines qui rejoignaient la lutte ;

---

<sup>73</sup> Rossi-Doria avait également rédigé la préface de *Contadini del Sud* (Paysans du Sud), un livre d'investigation écrit par Rocco Scotellaro (1923-1953) et publié à titre posthume en 1954. Scotellaro, sociologue, poète et militant politique originaire de la Basilicate, a interprété dans ses œuvres le désir de rédemption du monde paysan méridional dans l'immédiat après-guerre, et a été au centre de vives polémiques – notamment avec les représentants du PCI – sur la manière de comprendre la « civilisation paysanne » (*civiltà contadina*). Je renvoie pour un approfondissement à (Marselli, 2016). Scotellaro avait été invité par Rossi-Doria à l'école de Portici, où il a contribué à la relance des études de sociologie rurale.

reconnaître ces raisons « pré-politiques », sur lesquelles se greffaient des choix idéologiques, était cependant perçu dans l'immédiat après-guerre comme un risque de dévalorisation de la lutte de libération (Mignemi 2010, p. 138)<sup>74</sup>.

Dans la vision de Revelli, aujourd'hui comme hier, les populations paysannes sont marginalisées dans la vie politique au nom d'un développement qui les condamnait à l'insignifiance. La « révolution agraire » qui efface la présence paysanne dans les campagnes et qui condamne à l'abandon les campagnes les moins productives est, pour Revelli, avant tout un problème de démocratie et de justice. Cette révolution demande encore une fois aux paysans de payer le prix le plus lourd, tout en étant un projet politique élaboré par-dessus leur tête (à l'instar du projet fasciste). Sa défense des présences agricoles « marginales », irréductibles au modèle émergent d'agriculture intensive pensé à partir des espaces de la plaine et des exigences de la mécanisation, n'est pas la défense d'un passé valorisé en vertu de son caractère « traditionnel ». Il s'agit plutôt de la revendication d'*un espace de planification sociale et économique tourné vers l'avenir* et dont les populations désormais contraintes à l'émigration – les « vaincus » – auraient dû être au contraire les protagonistes.

Pour Revelli, l'abandon à leur sort des populations de ces zones marginales contraintes à l'émigration ou à une vie de misère, et l'absence de réflexion et d'action en faveur d'un développement adapté à ces contextes, constituent un scandale politique. En outre, la désertification des montagnes s'accompagne de projets de développement touristique qui se multiplient le plus souvent pour favoriser les intérêts de quelques lobbies. Il s'agit là d'une dynamique porteuse de problèmes écologiques, dans la mesure où l'entretien du territoire et de ses ressources n'est plus assuré. Les montagnes sont alors destinées à « s'effondrer sur nous »<sup>75</sup>. La préoccupation écologique prend ainsi dans les textes de Revelli le ton d'une dénonciation civile.

---

<sup>74</sup> Mignemi cite à ce propos un texte de Ferrucci Parri « La resistenza fu anche contadina » (1949) dans lequel la « résistance passive » et le « soutien logistique » sont indiqués comme les modes de participation à la résistance les plus répandus dans un contexte rural.

<sup>75</sup> « *A franarci addosso* » : la référence ici est l'intervention de Nuto Revelli dans une émission de télévision *Vedo Sento Parlo – rubrica di libri*, animée par Guido Davico Bonino et diffusée sur RAI2 en 1977. Dans cette émission, le livre de Revelli est discuté avec les livres de Laura Conti (voir chapitre 4), qui venait de publier *Che cos'è l'ecologia*. Pour ma recherche, il s'agit d'une émission particulièrement intéressante, car elle montre la convergence potentielle entre l'approche de Laura Conti, qui lit à travers l'écologie politique le problème de la

Revelli se déclare en faveur d'une valorisation de cette agriculture de montagne, devenue marginale et laissée à l'abandon, comme outil important pour l'aménagement d'un territoire qui était aussi un sol physique, particulièrement instable en Italie en raison de la jeunesse géologique de la péninsule. Dans cette vision du développement économique, la dimension des territoires et de leurs spécificités est centrale. D'où la nécessité d'une politique capable de soutenir et harmoniser une pluralité de trajectoires différents de développement. Il s'agit d'une critique des visions de développement axées uniquement sur l'industrie lourde et l'expansion urbaine, qui s'associent à des aspects de centralisation et de réduction de la diversité. Un développement plus attentif aux spécificités des contextes va de pair avec un soutien à des projets politiques fédéralistes qui mettent l'accent sur la décentralisation des pouvoirs. Ces positions sont également critiques à l'égard de la politique des « blocs opposés » qui domine désormais la géopolitique de la « Guerre froide », et regardent avec intérêt les positions non alignées et pacifistes.

C'est dans ces visions de développement qui mettent au centre la spécificités des territoires et qui soutiennent la participation citoyenne aux décisions concernant l'aménagement du territoire que l'on trouve les traces d'une attention à la fonction d'« entretien » du territoire assurée par les pratiques agricoles traditionnelles. En particulier, cela est vrai dans les nombreuses zones où les flancs des collines et des montagnes avaient été cultivées grâce à la construction de systèmes de terrassements. Plus généralement, les pratiques agricoles et sylvopastorales des zones rurales marginales, peu adaptées à l'exploitation intensive, assuraient néanmoins une série de fonctions que l'on appellerait aujourd'hui de « services écosystémiques » (comme le maintien de la propreté des forêts, et donc des sources et des rivières), qui contribuaient à contenir les phénomènes d'instabilité hydrogéologique.

Les phénomènes d'instabilité hydrogéologique connaissent une intensification pendant les années du « boom », sous l'effet conjugué de l'abandon des zones rurales et des constructions sauvages. Les inondations catastrophiques de la région du Polesine en

---

désertification rurale, et l'approche représentée par Revelli, qui trouve son origine dans la voie « alternative » de développement tracée par le socialisme libéral. Un extrait de l'émission peut être visionné en ligne : <https://www.raicultura.it/letteratura/articoli/2019/07/Nuto-Revelli-Il-mondo-dei-vinti-7767dfc9-2f09-4337-9f50-11570aa17ad4.html>.

1951 ou celles de Florence en 1966 (ainsi que la catastrophe du barrage du Vajont en 1963, causée par un glissement de terrain) mettent tout de suite en évidence la nécessité d'une politique des sols attentive à la gestion des eaux. La question de l'instabilité hydrogéologique s'impose comme un véritable problème public, à la croisée entre les préoccupations écologiques émergentes (entremêlées aux préoccupations de sauvegarde du patrimoine culturel et du paysage) et la critique d'un modèle de développement désordonné qui amplifie les vulnérabilités territoriales.

C'est précisément par rapport à ce problème public qu'apparaissent des positions soulignant l'importance des pratiques agricoles non intensives, de montagne et de colline, dans le cadre d'approches réglementaires du développement territorial visant à affirmer la nécessité d'une « planification stratégique » (*pianificazione strategica*). L'exemple le plus parlant de cette tendance est représenté par le « Projet 80 », c'est à dire, le « Rapport préliminaire au deuxième programme économique national pour la période quinquennale 1971-75 », élaboré par le ministère du budget et de la planification économique entre 1969 et 1971, qui introduit pour la première fois en Italie le concept de « ressources naturelles » en tant que biens collectifs à protéger (Della Valentina 2011). Il s'agit de la première tentative organique d'introduire en Italie une planification économique et territoriale sensible aux données environnementales, fondée sur l'idée de coordination entre les autorités centrales et locales<sup>76</sup>.

Le décalage entre la capacité de vision exprimée dans le rapport et la marginalité de ses effets concrets renvoie au fait que l'expression d'une volonté de « planification » territoriale, promue par les forces de gauche, se confronte à l'opposition de la majorité des membres de la Démocratie Chrétienne. D'autre part, le Parti Communiste Italien (PCI) est également critique du rapport, car il l'interprète comme la tentative de faire passer une voie de réforme qui reste ancrée dans le système capitaliste.

L'histoire républicaine italienne apparaît alors caractérisée par une « difficulté à concevoir et concrétiser des projets de planification territoriale sur le long cours. Les

---

<sup>76</sup> Il n'est pas surprenant de trouver à l'origine de cette initiative Ugo La Malfa, un homme politique appartenant à la sphère d'influence de ce *Partito d'Azione* dont j'ai déjà parlé. Il n'est pas non plus surprenant que la mise en œuvre effective des mesures prévues par le plan ait été très limitée et décevante sous plusieurs points de vue. La première loi nationale organique portant sur la défense du sol fut approuvée seulement en 1989. Je renvoie pour un approfondissement historique du « Projet 80 » au livre de Renzoni (Renzoni, 2012).

politiques en matière d'aménagement territorial exprimées au fil de l'histoire républicaine italienne ont surtout eu des caractères ponctuels et d'urgence » (Paradiso 2022, p. 155). Cette condition est dû à la fois à la fréquence des situations de crise mais également au fait que les acteurs politiques ne souhaitent pas poser un cadre de régulation trop contraignant qui risquerait de les pénaliser dans leurs stratégies électorales.

La difficulté s'explique également par les tensions entre soutiens du « centralisme » et soutiens de la « décentralisation ». Ces tensions aident à comprendre les raisons de la mise en œuvre tardive de la disposition constitutionnelle qui prévoit la création des régions. Ce retard crée un vide de responsabilité sur les questions qui, en perspective, auraient dû passer sous la responsabilité des nouvelles administrations. Selon l'article 117 de la Constitution, les régions ont des compétences fondamentales en matière d'urbanisme et de paysage, sur lesquelles l'État a pour mission d'exercer un contrôle, tout en conservant la responsabilité des infrastructures jugées d'intérêt national. Demeure cependant une certaine « confusion et imprécision » dans la répartition des responsabilités et du personnel technique, ce qui entraîne d'importantes différences régionales (Paradiso 2022, p. 156-157).

Cette confusion profite à une classe politique qui avait fait du territoire la monnaie d'échange privilégié pour obtenir un consensus électoral. Pour appuyer l'idée d'une imbrication entre les politiques d'aménagement territorial et les stratégies de conquête de consensus de la part des partis politiques, Paradiso cite « l'inquiétante contemporanéité de la discussion d'une loi d'urbanisme centrée sur la régie publique des urbanisations à venir avec des projets de coup d'État en 1964 » et rappelle l'affaire de Fiorentino Sullo, le ministre démocrate-chrétien des travaux publics qui a promu cette même loi et qui a ensuite été démis de ses fonctions publiques (Paradiso 2022, p. 157). Il avait été coupable de vouloir mettre une limite à l'augmentation de la valeur des zones constructibles. Selon Della Valentina (2011), la réforme urbaine élaborée par Sullo est le moment où les « défenseurs des loyers parasites » et les « réformistes » s'affrontent au sein de la Démocratie chrétienne. Ce sont ces derniers qui en sortent perdants.

### *3.3. Les luttes ouvrières pour la santé au travail : les origines d'un environmentalisme scientifique et politique*

Les préoccupations pour les « agressions » du territoire produites par les dynamiques du développement industriel et du capitalisme de la rente immobilière contribuent à faire émerger un proto-environmentalisme pour qui les problèmes environnementaux sont liés à la transformation des zones rurales, à l'enjeu de la préservation du patrimoine historique-archéologique et du paysage, et parfois à la valorisation de la « tradition ». Cet environmentalisme est jugé comme étant « bourgeois » par les mouvements ouvriers et étudiants qui sont les protagonistes les plus visibles de la saison des revendications qui explose en 1968. Au sein de ces mouvements, ce sont plutôt les questions de santé, et les préoccupations pour la santé des travailleurs, qui ouvrent des passerelles vers des problématiques plus générales de pollution des territoires industriels.<sup>77</sup> Dans ce cas, la question environnementale est ramenée à la question de la « nocivité », en particulier dans les contextes urbains industrialisés. Par leur nature même, les pollutions industrielles sont susceptibles de révéler une forme de « solidarité dans les faits » entre l'expérience des travailleurs et celle des habitants des zones industrielles, propice à la mise en place d'une lutte commune pour la santé.

C'est vers la fin des années 1960 que l'Italie connaît sa « transition épidémiologique » (Carnevale & Baldasseroni, 1999), marquée par la pertinence statistique croissante des maladies directement liées aux nocivités industrielles et aux formes d'organisation du travail et, plus généralement, aux modèles de vie dans une société industrialisée et de consommation de masse. Partant de la dénonciation des coûts cachés du développement industriel payés directement par les corps des travailleurs et travailleuses, la lutte pour le droit à la santé s'étend des lieux de travail aux territoires, dessinant les contours d'une problématique plus large de santé environnementale. En d'autres termes, les discussions au sein des usines sur la santé des travailleurs trouvent dans les discussions sur la santé dans les territoires industriels le contexte propice à la

---

<sup>77</sup> Comme le souligne Cecilia Paradiso, il y a dans le contexte italien un lien très fort entre questions de santé et questions d'environnement en raison aussi du fait que la Constitution italienne, à l'article 32, reconnaît la santé comme étant un « droit fondamental de l'individu et en tant qu'intérêt de la collectivité » (Paradiso 2022, p. 150-151).

construction d'un front commun de lutte contre les conséquences de l'exploitation capitaliste du travail et de la terre<sup>78</sup>.

Les luttes pour la santé au travail – menées par un groupe diversifié d'acteurs sociaux, composé de travailleurs et de travailleuses, de syndicats, de médecins, d'intellectuels, d'étudiants et de citoyens ordinaires – favorisent une transformation de la signification même du terme « santé ». La santé n'est plus définie, en termes négatifs, comme l'absence de maladie, mais plutôt, en termes positifs, comme la possibilité d'accéder aux conditions d'un bien-être physique et psychique global.

Le passage d'une définition négative à une définition positive de la santé entraîne deux transformations importantes dans la manière dont les questions de santé, et la santé des travailleurs en particulier, ont été abordées jusqu'alors. Tout d'abord, la santé étant désormais définie comme la possibilité d'accéder à une condition générale de bien-être psycho-physique, l'expérience subjective des travailleurs et des travailleuses et, plus généralement, des citoyens, devient une perspective essentielle à prendre en compte dans l'évaluation des conditions de santé. Cela modifie le poids relatif des connaissances des experts pour décider de ce qu'est la santé et de ce qu'est la maladie.

Deuxièmement, la santé n'est plus considérée comme une question exclusive de traitement des individus souffrant de maladies, mais surtout de prévention, par la transformation des conditions environnementales (tant sociales qu'écologiques) reconnues comme des « déterminants de la santé ». L'accent mis sur la prévention implique de s'écarter d'une logique de la réparation des dommages (par leur monétisation) et d'exiger, au contraire, la mise en œuvre de changements structurels, tant au niveau du travail que de l'organisation de la vie dans les territoires industriels<sup>79</sup>.

---

<sup>78</sup> Cette articulation entre la santé à l'intérieur et à l'extérieur de l'usine constitue le noyau originel de ce que Stefania Barca a appelé « l'environnementalisme ouvrier » (Barca, 2011 ; Barca et Leonardi, 2018) et qui a eu des expressions importantes en Italie dans ce qu'on appelle le « long 68 ». Je renvoie à Feltrin et Sacchetto (2021) sur le cas de Porto Marghera (Venise).

<sup>79</sup> La loi 833 qui a institué le service national de santé en Italie et qui a été approuvée en 1978, représente le résultat le plus significatif de cette mobilisation. Je renvoie à la thèse d'Elena Davigo (2018) pour une reconstruction détaillée de ce mouvement. Avec cette loi, l'Italie s'est dotée d'un Service national de santé universaliste, organisé en « Unités Sanitaires Locales » (USL) chargées de promouvoir activement la santé dans les territoires, à travers un réseau de « garnisons » (*presidi*) et de services, avec une vocation à la fois de prévention et d'assistance. Dans le même temps, les obstacles rencontrés dans la mise en œuvre de la loi 833, et les révisions qui ont suivi, ont mis en évidence les difficultés à traduire en mesures concrètes

C'est dans les mouvements pour la santé au travail et de lutte contre la nocivité que *la question de la connaissance scientifique* apparaît comme un domaine de confrontation et de conflit, dense en implications en termes de pouvoir. Des positions critiques émergent ainsi à l'égard des savoirs dits experts et de leur prétention à la neutralité.

En particulier, c'est de ces expériences que naît l'association *Medicina Democratica* (Médecine Démocratique), sous l'impulsion de Giulio Maccacaro (1924-1977) et qui est l'une des expériences les plus durables en Italia d'association mobilisée pour la santé environnementale.

Médecin, épidémiologiste, directeur de l'Institut de statistique médicale et de biométrie de l'université de Milan, Maccacaro consacre sa vie à l'étude des déterminants sociaux des maladies et de leur impact sur la santé de la population. Internationalement reconnu pour ses travaux de recherche en microbiologie, génétique et biométrie, il promeut une vision de la médecine ouverte sur les questions sociales. Il défend notamment l'idée que la relation entre la prévention et la santé est indissociable et que le rôle de l'environnement est décisif pour la santé (Clementi, 1997).

Maccacaro n'est pas seulement un scientifique de renom, mais aussi l'une des principales figures intellectuelles de la gauche politique qui s'engage dans une critique radicale du rôle de la science dans la société capitaliste, en particulier de la science médicale. Cette critique met en évidence le lien entre les modes de production des connaissances sur la santé et la maladie et la perpétuation des formes sociales d'exclusion, d'oppression, de marginalisation et de contrôle. Avec Franco Basaglia, Maccacaro devient une figure de proue dans la promotion d'une compréhension de la science médicale et du savoir des experts en tant qu'incarnation des relations de pouvoir. En ce sens, il dénonce les ressorts oppressifs d'une certaine science médicale officielle, ainsi que son rôle dans la reproduction des inégalités. Dans le même temps, il soutient que le pouvoir de la science peut être transformé en un instrument de libération, visant à combattre les inégalités et à promouvoir une société plus juste. Afin de promouvoir un débat public sur la science en tant qu'instrument d'oppression et dans le

---

les principes les plus novateurs contenus dans le projet de réforme (Berlinguer, 1991 ; Luzzi, 2004).



but de créer les bases pour en faire un instrument de libération, Maccacaro lance le projet éditorial du mensuel *Sapere* en 1974, avec le journaliste Giovanni Cesareo<sup>80</sup>.

Comme le souligne Luisa Passerini (1998, p. 6), *Medicina Democratica* et les autres mouvements qui se mobilisent pour revendiquer la dimension politique et sociale des savoirs dit experts partagent une critique de la sectorialisation et de l'hyperspécialisation disciplinaire<sup>81</sup>. Ils contestent l'argument de l'autorité scientifique comme étant la seule source légitime pour définir ce qui doit être considéré comme une connaissance utile à la prise de décision publique. Ils dénoncent les inégalités du pouvoir en jeu dans la relation entre les experts et les « profanes ».

Dans le domaine de la santé au travail, des chercheurs, techniciens et ouvriers, hommes et femmes, commencent à collaborer au sein de groupes auto-organisés engagés dans les usines dans la définition d'outils innovants pour étudier les impacts sanitaires des processus de production. Cette nouvelle méthode de production scientifique des connaissances repose sur deux principes fondamentaux : 1) la « validation consensuelle », qui nécessite l'implication directe des travailleurs tant dans la conception des outils de recherche pour répondre au problème de santé que dans l'interprétation des résultats ; 2) la « non-délégation » des questions de santé aux experts, impliquant la participation directe des travailleurs à la définition des problèmes et des solutions, ce qui nécessite non seulement la transmission d'informations mais aussi des activités de formation permettant aux travailleurs d'acquérir les compétences spécialisées nécessaires. En d'autres termes, cela contribue à affirmer une « subjectivité ouvrière » dans la production de la connaissance, dans le sens où, comme l'affirme Giovanni Berlinguer<sup>82</sup>, le travailleur n'est plus seulement un objet de recherche, mais devient un sujet, un protagoniste de la production du savoir. Son point de vue fournit des connaissances indispensables, en synergie avec d'autres types de données recueillies

---

<sup>80</sup> J'ai ailleurs discuté de manière plus approfondie de la figure de Giulio Maccacaro, en particulier par rapport à son engagement à Seveso (Centemeri, 2011, 2022).

<sup>81</sup> Nombreuses ont été les expériences qui, dans cette même période et dans les domaines les plus disparates, ont cherché à articuler savoirs scientifiques spécialisés et réflexivité politique, d'où la naissance de groupes organisés tels que *Geologia democratica* (Géologie Démocratique) ou *Urbanistica democratica* (Urbanisme Démocratique) (Della Valentina 2011).

<sup>82</sup> Giovanni Berlinguer (1924-2015) est le frère d'Enrico Berlinguer qui a été le secrétaire du PCI de 1972 à sa mort en 1984. Giovanni était un homme politique et un universitaire italien particulièrement engagé sur les questions de santé et de relation santé-travail.

par le biais de différentes méthodologies, pour définir une image « réaliste » de l'expérience de la santé et de la maladie au travail (Berlinguer, 1969).

La participation directe des travailleurs à la production de connaissances sur leurs conditions de travail jette les bases du rejet de la manière habituelle d'internaliser les dommages à la santé, c'est-à-dire par la « monétisation du risque ». La critique de la neutralité de la science et des arguments techniques conduit aussi à la remise en cause de l'organisation des processus de production : l'objectivité et la neutralité de l'organisation dite « scientifique » du travail se révèlent intrinsèquement influencées par une logique d'exploitation des travailleurs. Les dommages à la santé liés au travail ne sont donc plus considérés comme des effets secondaires inévitables, mais comme les produits de choix techniques qui auraient pu être différents (Cavagna, 1988).

C'est dans les mobilisations sur les questions de santé au travail, et dans le dialogue entre les mouvements et les travailleurs de l'industrie, que prend forme un « environnementalisme scientifique et politique » ou « écologisme scientifique »<sup>83</sup>, solidement ancré dans une lecture matérialiste et marxiste de l'organisation économique et sociale. Cet écologisme scientifique conteste l'organisation capitaliste de l'économie en tant que « mécanisme » fondé sur l'exploitation des travailleurs, mais aussi des ressources environnementales, pour le profit de quelques-uns. La centralité de la référence au « sujet ouvrier » et à l'environnement de l'usine et des quartiers industriels marque la prise de distance par rapport à ce que les tenants de l'écologie politique appellent l'« environnementalisme bourgeois ». Ce dernier est accusé d'être plus préoccupé par les beautés artistiques et naturelles que par les conditions de travail dramatiques auxquelles tant de personnes étaient contraintes<sup>84</sup>.

---

<sup>83</sup> J'utilise le terme « écologisme scientifique » pour désigner un environnementalisme qui embrasse la vision écosystémique de la science écologique sans la séparer d'une critique sociale du système productiviste. En cela, elle est synonyme d'environnementalisme scientifique et politique.

<sup>84</sup> Un exemple de la critique de l'« environnementalisme bourgeois » par l'« écologisme ouvrier » se trouve dans le livre de Dario Paccino, *L'Imbroglia ecologico* (1972, p. 218) : « Il n'y a aucun écologiste, pour autant que nous le sachions, qui soit jamais entré dans une usine pour étudier son environnement, et ce en dépit du fait qu'il y a de bonnes raisons de supposer qu'il n'y a aucune espèce animale menacée d'extinction qui vit dans des conditions pires que celles qui frappent la plupart des ouvriers au travail ».

En réalité, comme je l'ai montré, certaines expressions de cet « environnementalisme bourgeois » ne manquaient pas d'éléments de critique du modèle de développement industriel. Il leur manquait toutefois l'adhésion à une vision de la classe ouvrière comme étant l'avant-garde de la transformation sociale. Surtout, il n'y avait pas de positionnement clair en termes d'anticapitalisme. C'est cette ambiguïté qui amenait à considérer ces mouvements comme expression d'un « réformisme » douteux.

#### *3.4. Un autre 1968 : la naissance de l'agriculture sociale et urbaine*

Comme le souligne Della Valentina (2011), il est vrai que la question environnementale, entendue prioritairement en tant que question de la nature, n'est pas centrale dans les revendications des mouvements de 1968. J'ai toutefois montré que, en tant que question de santé au travail et de lutte contre les nocivités, il s'agit d'un enjeu important dans la construction d'un front critique anticapitaliste, qui réunit ouvriers, techniciens, intellectuels et habitants des zones industrielles.

Au-delà des expressions les plus visibles des mobilisations de 1968, c'est à dire les expressions urbaines et ouvrières sur lesquelles l'intérêt des analyses historico-sociologiques s'est le plus concentré, on doit reconnaître une activation généralisée dans la société italienne sur des thèmes liés à des préoccupations environnementales. Les composantes laïques et catholiques du pacifisme et de l'antimilitarisme contribuent à cette sensibilisation, mais aussi des individus et des groupes exprimant une sensibilité écologique pas toujours facilement repérable dans les schémas qui dominent l'affrontement politique de l'époque<sup>85</sup>. Il s'agit de comités spontanés, de cercles locaux et de groupes de base qui « revendiquaient comme valeur fondatrice de leur engagement l'autonomie jalouse de toute instance politique (...) Le territoire plus que le lieu de travail, les questions écologiques plus que les questions économiques, étaient les facteurs d'agrégation, avec pour conséquence, le refus obstiné de la centralisation » (Della Valentina 2011, p. 122).

Dans les régions du Sud, les luttes voient les paysans devenir les protagonistes d'alliances avec les étudiants, les syndicats locaux et les administrations pour des

---

<sup>85</sup> Della Valentina (2010) cite le cas de la Vénétie et des nombreux groupes rattachés aux mouvements catholiques qui se sont mobilisés dans la période de 1968 pour des actions à défense de leurs territoires.

revendications qui ne se limitent pas à la question économique du travail mais touchent plus généralement à la question du développement, en faisant des propositions qui entremêlent revendications démocratiques et préoccupations écologiques (Pascale, 2004).

Alfonso Pascale écrit à ce sujet :

Tout au long du printemps 1968, la mobilisation dans les campagnes devient de plus en plus vive et étendue. Elle culmine avec la « manifestation nationale de soixante mille personnes », qui a lieu le 5 juillet à Rome. Les mots d'ordre allaient du « rééquilibrage des relations économiques entre l'agriculture et l'industrie » à « l'amélioration des conditions civiles dans les campagnes », de « l'égalité de la sécurité sociale et des prestations de santé » à « des contrats agraires plus équitables ». Mais au-delà des revendications plus immédiates, on sentait une aspiration profonde à des changements significatifs dans les modes mêmes de la politique et des relations entre citoyens et gouvernants, dont la portée perturbatrice échappait aux organisateurs mêmes de la manifestation<sup>86</sup>.

C'est dans ce contexte, celui d'un 68 « mineur », que les premières initiatives revendiquant *un rôle social pour l'agriculture* trouvent leurs racines. En particulier, le maintien des pratiques d'agriculture urbaine est considéré comme l'expression d'une autre possibilité de développement de la ville, plus inclusif et moins inéquitable. À la périphérie des grands centres urbains, où les chantiers de construction côtoient les bidonvilles et les terrains transformés en décharges, l'agriculture urbaine est revendiquée comme une pratique permettant de rendre le développement plus inclusif et démocratique. L'agriculture est perçue comme un facteur de frein à la spéculation, mais aussi comme une possibilité de travail et d'insertion sociale (pour les personnes avec handicap, les malades psychiatriques, les immigrés sans emploi, les anciens détenus), dans l'idée de ce que l'on appelle aujourd'hui « l'agriculture sociale ».

---

<sup>86</sup> Document présenté à la conférence « Il Sessantotto nelle campagne » organisée par la *Fondazione Basilicata Futuro* à Matera le 14 décembre 2018. Disponible sur le site web : [https://www.alfonsopascale.it/index.php/il-sessantotto-tra-antica-e-nuova-ruralita/#\\_ftnref30](https://www.alfonsopascale.it/index.php/il-sessantotto-tra-antica-e-nuova-ruralita/#_ftnref30). Alfonso Pascale (1955-) a été l'un des fondateurs de la *Confederazione italiana coltivatori* (CIC) et président du réseau des fermes sociales (*Rete Fattorie Sociali*).

Cette version urbaine-agricole de 1968 s'exprime en particulier dans la ville de Rome, et pas par hasard. Antonio Cederna avait mené à Rome d'importantes luttes pour la préservation de l'ancienne voie Appienne et de la campagne romaine, soulignant l'importance de la présence d'activités agricoles dans la ville. Un premier exemple est celui de Paolo Ramundo (1942-2021), l'un des fondateurs du groupe *Gli uccelli* (littéralement : les oiseaux), une expérience née au sein de la faculté d'architecture de Rome.<sup>87</sup> En février 1968, avec deux autres membres de la faculté, Ramundo occupe, pour la durée d'une nuit, la célèbre « lanterne » de l'église de Sant'Ivo alla Sapienza. Cette occupation improvisée est l'occasion d'un rassemblement étudiant spontané qui anticipe les grandes manifestations du printemps. Dans le contexte des mouvements étudiants du printemps 1968, les *Uccelli* proposent des modes d'action politique alors inédits dans les groupes étudiants. Ils s'agit d'initiatives proches de la *performance* et qui puisent dans un imaginaire agricole : de l'habitude à gazouiller pendant les assemblées politiques pour exprimer leur critique de l'excès de verbiage des leaders étudiants, à la pratique de faire pâturer un troupeau de moutons sur la pelouse de l'université ; de l'occupation pacifique des *Sassi* de Matera pour dénoncer l'exode rural, au voyage à Gibellina dans la vallée du Belice (Sicile) détruite par le tremblement de terre de janvier 1968.

Vers la fin des années 1970, après une participation à la composante romaine de *Lotta Continua*, Paolo Ramundo est parmi les activistes du « Mouvement des chômeurs » qui, à partir de la pratique de la « grève inversée »<sup>88</sup>, commencent à cultiver des terres abandonnées dans le parc romain de Casal del Marmo. Il s'agit de terres de propriété de l'asile Santa Maria della Pietà, au moment même où la loi 180 de 1978 sanctionne la nécessité de passer du modèle des institutions totales à un modèle

---

<sup>87</sup> L'histoire de ce groupe d'artistes et intellectuels a été racontée dans un documentaire de Silvio Montanaro et Gianni Ramacciotti 1968 *Gli Uccelli – Un assalto al cielo mai raccontato*.

<sup>88</sup> La grève inversée est l'une des formes de lutte ouvrière et paysanne qui s'est développée après la Seconde Guerre mondiale en Italie (en particulier de 1947 à 1952). Dans la grève inversée, les travailleurs effectuent leur travail gratuitement pour réaliser des travaux d'utilité publique, ou en occupant des terres incultes ou mal cultivées pour les mettre en culture, sans accord préalable avec les propriétaires, violant ainsi leurs droits de propriété. C'est précisément à cause d'une grève inversée que Danilo Dolci (1924-1997) a été arrêté en 1956, alors qu'il dirigeait un groupe d'ouvriers pour reconstruire une route abandonnée près de Partinico (Sicile). Sur la figure de Danilo Dolci comme anticipateur des questions de justice environnementale, voir (Rosignoli, 2018). Cette pratique a été reprise dans les années 1970 en milieu urbain, notamment dans le contexte romain.

territorial de soins pour les malades psychiatriques. De cette expérience naît la *Cooperativa Braccianti Agricoli Organizzati* (CoBrAgrOr), aujourd'hui une ferme biologique de 40 hectares, qui a directement soutenu le développement d'autres expériences de coopératives agricoles urbaines (comme la *Cooperativa Agricola Coraggio*, créée en 2015) et qui continue de jouer un rôle important pour soutenir le maintien de l'agriculture urbaine à Rome.

Un autre exemple est l'expérience de Matteo Amati (1949-), objecteur de conscience proche du mouvement non-violent d'Aldo Capitini. Sa trajectoire d'engagement social et politique (beaucoup plus entrelacée avec la politique et l'engagement dans les institutions que celle de Ramundo) commence avec des initiatives d'éducation populaire dans les banlieues pauvres de Rome (les « bidonvilles » peuplés d'immigrés venant du Meridione) et poursuit dans le militantisme de base où catholicisme et communisme se croisent dans les figures de clercs dissidents (prêtres et abbés). L'expérience d'Amati – qu'il a raconté dans un livre autobiographique (Amati, 2018) – permet de retracer les premières expériences d'agriculture sociale, notamment celle de la communauté Capodarco à Fermo (dans la région des Marches)<sup>89</sup> et de la *Cooperativa Agricoltura Nuova* à Rome.<sup>90</sup> Amati est impliqué, comme Ramundo, dans les initiatives qui conduisent à l'occupation de terres incultes à Rome dans les années 1970. Ces occupations obtiennent le soutien de Giulio Carlo Argan, historien de l'art et premier maire de Rome non issu de l'aire d'influence démocrate-chrétienne (mais de l'aire d'influence communiste), dans la période 1976 à 1979. Dans les années 1970, les occupations de terres s'accompagnent de la multiplication des initiatives de coopératives agricoles, dans lesquelles l'agriculture est promue pour « favoriser le retour des jeunes à la campagne », « garantir la qualité des produits », « sauvegarder la beauté du paysage et l'intégrité du territoire » (Amati 2018, p. 54).

---

<sup>89</sup> La communauté de Capodarco a été fondée en 1966 à l'initiative de Don Franco Monterubbianesi, pour contrer les conditions de marginalité des personnes handicapées, en proposant l'agriculture comme activité de travail d'insertion.

<sup>90</sup> La *Cooperativa Agricoltura Nuova* a été fondée en 1977 à l'initiative d'un groupe de jeunes chômeurs, d'ouvriers et d'agriculteurs avec deux objectifs principaux : 1. créer des emplois dans l'agriculture ; 2. empêcher la construction d'un site d'édification à haute valeur environnementale" (<http://www.agricolturanuova.it/>).

Ces événements témoignent de la présence, déjà à l'époque des mouvements de 1968 (et de manière de plus en plus visible, comme je vais le discuter, après 1977), d'une myriade d'initiatives de mobilisation locale qui vont bien au-delà des initiatives de contestation les plus visibles et qui révèlent la présence de thèmes et d'enjeux qui anticipent les croisements entre la question écologique et la question sociale, à commencer par une réévaluation du rôle économique, écologique et sociale de l'agriculture<sup>91</sup>. Ces expériences agricoles participent également à la diffusion de pratiques culturelles inspirées de « agricultures alternatives » (voir chapitre 5), devenant des exemples d'une autre manière possible de cultiver (Amati 2018).

### *3.5. Les « limites à la croissance » et la critique de l'agriculture industrielle des frères Odum à Barry Commoner*

Les premières expériences d'agriculture sociale dont j'ai brièvement évoqué l'origine ont contribué à faire reconnaître dans l'agriculture non seulement un secteur productif mais une activité qui remplit également un certain nombre de fonctions sociales, culturelles, écologiques. La reconnaissance de la nature « multifonctionnelle » de l'agriculture – en reprenant une qualification qui s'est aujourd'hui imposée dans la législation européenne – a toutefois eu du mal à émerger au niveau de la Politique Agricole Commune, qui, au début, a plutôt orienté l'agriculture sur une voie qui s'est rapidement révélée « suicidaire pour la durabilité » (Giampietro, 2005).

Il est important de rappeler que la politique agricole italienne a été précocement déléguée au niveau européen, comme d'ailleurs les politiques agricoles des autres pays fondateurs, ce qui prouve que les États de la communauté européenne de l'époque ne considéraient pas l'agriculture comme un secteur économique particulièrement stratégique. En Italie, avec la naissance des régions en 1970, le niveau européen de gouvernement est alors rejoint par le niveau régional. Il est à noter qu'aujourd'hui, avec l'exigence de transition écologique du secteur, c'est plutôt le niveau national qui est à nouveau central<sup>92</sup>.

---

<sup>91</sup> Pour une réflexion plus générale sur le « 68 de la campagne », je renvoie au texte d'Alfonso Pascale (2004).

<sup>92</sup> Je renvoie aux écrits de Franco Sotte pour une discussion approfondie de ces développements dans le contexte italien (Sotte, 2023).

C'est sur le déni de reconnaissance des liens entre agriculture-terre-territoire qu'est née la « révolution verte », présentée dans le monde entier comme la réponse aux problèmes de « sécurité alimentaire ». Il s'agissait d'un modèle de développement agricole centré sur l'utilisation de variétés végétales sélectionnées génétiquement en laboratoire pour leur rendement de production et vendues ensuite aux agriculteurs, avec l'appui d'un réseau d'intermédiaires<sup>93</sup>. La diffusion des semences s'est accompagnée de la nécessité de rendre les différents types de sol également adaptés à la culture intensive d'une même variété, grâce à l'utilisation d'engrais, de pesticides, d'irrigation et d'autres investissements en capital sous forme de moyens mécaniques. Cette « révolution agricole » – qualifiée de « révolution » parce qu'elle a entraîné une véritable rupture avec des pratiques agricoles de très ancienne origine et restées presque inchangées pendant des siècles – devait permettre de réduire l'étendue des terres cultivées en assurant leur exploitation intensive. Elle devait également permettre de réduire le besoin en main-d'œuvre (grâce à la mécanisation), tout en répondant aux besoins de sécurité alimentaire d'une population mondiale en forte croissance.

La « sécurité alimentaire », c'est-à-dire la nécessité d'assurer une alimentation suffisante à une population mondiale en croissance exponentielle, a été le principal argument pour justifier la révolution verte, et c'est encore aujourd'hui un argument avancé par ceux qui plaident en faveur de nouvelles innovations technologiques à forte intensité de capital pour soutenir les augmentations de productivité et l'intensification de l'utilisation des terres agricoles : produire plus, sur moins de terres, avec moins d'entrants (chapitre 6).

Il est facile de reconnaître dans les orientations de fond de la révolution verte (augmentation de la taille moyenne des exploitations, préférence pour la monoculture, mécanisation) les déterminants structureaux qui ont conduit au dépeuplement progressif des zones rurales, en Italie comme ailleurs. La recherche de *l'uniformisation* a engendré un déni de reconnaissance de la *diversité* de types d'agriculture possibles, en relation à la diversité des écosystèmes, aux formes sociales d'organisation de la réponse au besoin de se nourrir, aux fonctions plurielles de la pratique agricole. Comme je l'ai déjà souligné, le soutien au maintien d'une diversité de types d'agriculture et la prise en

---

<sup>93</sup> Pour le cas de la France, voir (Brunier, 2018).



compte de la multiplicité de ses fonctions auraient été particulièrement recommandés dans un contexte, tel l'Italie, caractérisé non seulement par un niveau élevé de diversité écologique-territoriale mais aussi par la contribution cruciale de l'agriculture de montagne à la prévention des risques hydrogéologiques.

Le modèle industriel d'agriculture soulevait une autre préoccupation majeure. La voie du développement tracée par la révolution verte était fortement tributaire de l'abondance de combustibles fossiles à bon marché. Le pétrole était nécessaire non seulement pour assurer les échanges entre des régions de production progressivement plus spécialisées, mais aussi pour faire fonctionner les machines et garantir une production suffisante en engrais et en herbicides.

Les conséquences problématiques de la dépendance au pétrole (bon marché et abondant) du modèle agricole qui s'imposait à l'échelle mondiale avec la révolution verte ont été mises en évidence de manière pionnière dans les travaux des frères Odum.

### 3.5.1. Les frères Odum et le rêve d'une politique sans peuple

Eugene P. (1913-2002) et Howard T. (1924-2002) Odum, fils du sociologue Howard Washington Odum (1884-1954) – qui fut un des principaux penseurs « organicistes » aux États-Unis – ont été parmi les plus importants promoteurs d'une *approche écosystémique de l'écologie*. Les frères Odum ont promu une analyse thermodynamique des systèmes agricoles en tant qu'agro-écosystèmes, dont il était possible d'offrir une lecture à travers des diagrammes de flux énergétiques, c'est-à-dire à travers une représentation de leur « métabolisme énergétique ». Cette représentation des agro-écosystèmes, utile pour la comparaison entre des alternatives, a conduit les Odum à mettre en évidence les « fourvoiements énergétiques » sur lesquels reposait le « mythe de l'agriculture américaine ». Ce mythe « était fondé sur la croyance commune selon laquelle l'augmentation des rendements était le résultat d'une utilisation plus efficace de l'énergie solaire » (Madison, 1997). En réalité, l'analyse des frères Odum a montré le rôle fondamental de l'utilisation de sources d'énergie « auxiliaires » d'origine fossile dans l'augmentation des rendements. Leur représentation des flux énergétiques dans les agro-écosystèmes a montré que les transformations induites par la révolution verte avaient conduit à une augmentation spectaculaire des récoltes mais aussi à une diminution inquiétante des « rendements énergétiques nets ». Selon les mots de Howard

Odum, les succès claironnés par les partisans de la révolution verte n'étaient, par conséquent, qu'une « triste illusion » :

l'homme industriel ne mange plus de pommes de terre produites avec de l'énergie solaire ; il mange maintenant des pommes de terre produites en partie avec du pétrole (H. Odum cité dans Madison 1997 p. 209).

Pour les frères Odum, le fait de remplacer les écosystèmes naturels par des monocultures fortement dépendantes de l'utilisation de sources d'énergie fossiles contribue à une agriculture couteuse et instable. L'exportation vers le reste du monde de ce modèle productif était pour eux source d'inquiétude. Leur position était aux antipodes de ceux qui, précisément au nom de la sécurité alimentaire, soutenaient la diffusion du modèle américain.

Cette critique a conduit les Odum à remettre en question de manière plus générale le modèle énergétique sur lequel la société américaine avait bâti sa puissance. Dans leurs écrits, ils ont donc prôné la nécessité d'une restructuration des besoins énergétiques de la nation, en commençant par une transformation radicale des systèmes de production afin de favoriser l'évolution vers une *stationnarité des intrants énergétiques*. Cette transformation devait consister tout d'abord en une reconversion du système agro-alimentaire selon des principes agro-écologiques.

Ces positions étaient les mêmes que celles des mouvements écologiques naissants et, en ce qui concerne l'agriculture, elles faisaient écho aux arguments des mouvements d'agriculture alternative qui avaient maintenu vivante une opposition à l'industrialisation des pratiques agricoles. Ces oppositions allaient des pratiques de l'agriculture « biologique », influencées par la biodynamie de Rudolph Steiner (voir chapitre 5), à la permaculture qui naissait à la fin des années 1970 en Australie, influencée par « l'agriculture naturelle » japonaise de Masanobu Fukuoka (voir chapitre 8).

Les frères Odum ont cependant préféré garder leurs distances avec les mouvements sociaux qui soutenaient une agriculture plus « propre ». Pour les Odums, ces mouvements étaient des groupes d'« amateurs », qui n'avaient pas le poids sociale et politique pour provoquer un changement des politiques agricoles. Les Odum

considéraient leurs arguments fondés sur une « vraie » approche scientifique et leur intérêt n'était pas de dialoguer avec des activistes jugés romantiques, mais de convaincre la communauté des écologues et le gouvernement fédéral. Ces deux interlocuteurs, toutefois, se montraient bien peu disposés à mettre en œuvre les transformations préconisées par les Odum.

Comme le souligne Madison (1997, p. 229) :

La tentative des Odum de faire dialoguer les sciences naturelles et sociales a eu pour effet que leur travail a été attaqué comme anthropomorphique et téléologique par ces écologues mêmes auxquels ils cherchaient à donner du pouvoir (*empower*). L'agroécologie a été progressivement marginalisée en tant qu'écologie anthropologique hybride, sans base effective ni adhérents (*constituency*) dans les instituts agricoles américains tout au long des années 1970 et 1980. Bien qu'elle soit née d'une tentative d'analyse de l'agriculture américaine, l'agroécologie a été repoussée aux marges du monde universitaire, en tant qu'outil permettant d'étudier d'« autres » systèmes ou de comprendre les effets de la révolution verte ailleurs.

Quant à l'influence sur les institutions du gouvernement fédéral, là encore, les Odums ne prenaient en compte ni les processus historiques concrets, ni les acteurs qui avaient façonné le système agroalimentaire américain. Leur attitude trahissait une vision dans laquelle l'analyse scientifique était considérée en soi comme une force de changement qui n'avait pas besoin de rencontrer le soutien des mouvements sociaux. En d'autres termes, leur attitude trahit la conviction qu'il appartient aux « techniciens » de *concevoir* (*to design*) l'organisation sociale et de *piloter* (*to manage*) les systèmes socio-écologiques<sup>94</sup>. Celui des Odums était « le rêve technocratique d'une politique sans peuple » (Selcer, 2018, p. 3).

---

<sup>94</sup> Sur cet aspect et sur les limites de l'opération de réduction des écosystèmes à des « circuits », je renvoie à la lecture de (Taylor et Blum, 1991).

### 3.5.2. Aux origines du paradigme de la justice environnementale aux États Unis : l'apport de Barry Commoner

Aux antipodes, les partisans de l'environnementalisme scientifique et politique ont popularisé aux États-Unis l'apport des approches écosystémiques et thermodynamiques pour dévoiler les coûts cachés du productivisme. Outre Rachel Carson (1907-1964), qui a attiré l'attention d'un large public sur les conséquences néfastes du DDT sur la biodiversité avec son best-seller *Printemps silencieux* (1962), c'est le biologiste Barry Commoner (1917-2012) qui a pointé du doigt les dégâts du modèle de développement agricole américain, qu'il a appelé « agrobusiness ». Ce modèle était pour lui problématique tant sur le plan économique qu'environnemental et il montrait le capitalisme en tant que mécanisme axé sur la destruction de l'environnement. Le modèle industriel de l'agriculture était pour lui l'un des principaux responsables de la crise écologique (Commoner, 1971). Pourtant, comme le souligne Madison (1997), Commoner n'a pas réussi non plus à trouver l'appui d'une base sociale au soutien d'une transformation de l'agriculture américaine dans un sens agro-écologique. Comme nous le verrons, il en sera de même en Italie avec Laura Conti (chapitre 4), qui a été la principale disséminatrice des thèses des frères Odum et surtout des thèses de Commoner à qui elle était liée par un rapport d'amitié.

Barry Commoner est une figure fondamentale de l'histoire de l'environnementalisme américain, bien que sa contribution à la mise en place des fondements d'une approche de *justice environnementale* ne soit pas toujours reconnue (Egan, 2007, 2009). Mais Commoner a également eu une influence importante sur l'environnementalisme italien, en particulier sur l'écologisme scientifique que, comme je l'ai montré, émergea du milieu de la gauche ouvrière.

Les positions que Commoner exprimait dans son best-seller *The Closing Circle* (1971) liaient étroitement la question écologique et les préoccupations environnementales à deux thèmes au cœur de la vision des mouvements de la gauche ouvrière italienne de l'époque : la critique du capitalisme et la critique de la neutralité de la science. Chez Commoner, en effet, l'analyse écosystémique permettait de démontrer que le système capitaliste américain et le système productiviste soviétique étaient inévitablement associés à l'émergence de crises écologiques. Cependant, la configuration socialiste de l'économie soviétique, qui différait de la centralité de

l'entreprise privée dans le système américain, était, selon Commoner, une forme d'organisation de l'économie qui aurait pu plus facilement être orientée vers des objectifs de régulation<sup>95</sup>. En outre, l'organisation socialiste de l'économie n'exigeait pas, contrairement à l'organisation capitaliste, une croissance continue. Commoner utilisait Marx pour expliquer le caractère intrinsèquement écocidaire (ou suicidaire) de l'économie capitaliste. Dans tous les cas, les deux systèmes économiques partageant la même centralité accordée à la croissance industrielle de la production, ils étaient appelés à une transformation profonde et radicale de leur fonctionnement actuel. Cette transformation devait partir de la prise de conscience que :

la nature n'est pas 'l'ennemie' mais notre alliée essentielle. La véritable question est de découvrir quel type d'ordre économique et social est le mieux adapté pour servir de partenaire dans l'alliance avec la nature (Commoner 1971, p. 521).

Commoner identifiait ensuite quatre lois de l'écologie pour guider cette alliance :

1. Tout est connecté à tout le reste.
2. Tout doit aller quelque part.
3. La nature sait ce qu'il faut faire.
4. Il n'y a pas de repas gratuit.

Partant d'une lecture attentive de l'imbrication des écosystèmes, du système économique et du système social, Commoner a également établi un lien entre la crise écologique et les graves inégalités observées dans la société. L'analyse de Commoner a déconstruit la vision de l'environnementalisme comme étant un hobby « inoffensif » des classes aisées. La crise environnementale n'était pas une « distraction (*détournement*) » d'autres problèmes sociaux :

Lorsque nous commençons à agir sur la crise environnementale, des problèmes plus profonds apparaissent, qui touchent au cœur de notre système de justice sociale et remettent en question les objectifs politiques de base (Commoner 1971, p. 211).

---

<sup>95</sup> Commoner reprend pour sa critique de « l'entreprise privée » les thèses du précurseur de l'économie écologique Karl William Kapp. En ce qui concerne la contribution de Kapp à la critique de l'approche économiste des dommages écologiques en tant qu'« externalités » à internaliser, je me permet de renvoyer à (Centemeri, 2009).

Pour Commoner, il existe un lien entre la crise écologique, la pauvreté, le racisme et la guerre : la crise écologique n'est pas causée par une « humanité » générique et indistincte, mais par la prévalence d'un type très spécifique (et donc transformable) de civilisation technique et de valeurs sociales et économiques. La technologie en tant que « membrane » entre la société et l'environnement est au centre de la réflexion de Commoner, qui met l'accent sur la relation fidéiste (la technologie, par définition, saura résoudre les problèmes) qui est au cœur de la technologie moderne. Par ça il entend la croyance que « les problèmes ont des solutions avant même que nous sachions comment les résoudre », selon la formulation de John Kenneth Galbraith, qu'il reprend à son compte (Commoner 1971, p. 182).

D'autre part, Commoner a associé cette relation fidéiste à la tendance à « sectorialiser » les problèmes. Les problèmes sont faciles à résoudre, et sont effectivement résolus, à condition qu'ils soient définis à partir d'une réduction drastique de la complexité, c'est-à-dire en faisant l'économie d'une vision systémique ou « holistique » et, au contraire, en les compartimentant. En ce sens, les pesticides ont initialement réussi à résoudre le problème des parasites, tout comme les engrais ont initialement réussi à répondre à la nécessité d'accroître la productivité : les deux technologies ont rempli la tâche pour laquelle elles ont été conçues. Leur effet systémique, toutefois, a été un désastre. Ce résultat est dû à la manière dont le problème à résoudre a été défini à l'origine.

En suivant cette voie, Commoner arrive à identifier le noyau du problème dans les trajectoires du développement technologique : la *définition des problèmes* auxquels les technologies doivent apporter une solution. Si la *définition du problème* repose sur une connaissance *non réductionniste* du monde biophysique et social, il est très probable que le développement technologique aura des impacts écologiques contenus et, surtout, contrôlés. Plus généralement, une plus grande importance sera accordée, dans l'incertitude, à la possibilité de « faux négatifs ». Le contraire se produit lorsque le *problème* repose sur une connaissance réductionniste : dans ce cas, l'importance est accordée, dans l'incertitude, aux « faux positifs » (Pellizzoni, 2004)<sup>96</sup>.

---

<sup>96</sup> Un « faux négatif » indique un résultat négatif, alors que le fait étudié correspond à un cas positif, l'inverse vaut pour le « faux positif ». Par rapport à des effets nocifs d'une substance,

Le réductionnisme, selon Commoner, a contribué à « isoler les disciplines scientifiques des problèmes qui *affectent la condition humaine* qui ne sont jamais entièrement dans la perspective d'une seule discipline » (Commoner 1971, p. 194). En outre, un autre réductionnisme dangereux était à l'œuvre : celui de déléguer les décisions sur les questions techniques à des « experts ». Pour Commoner, les principes scientifiques ne pouvaient pas déterminer les décisions à prendre en matière de développement technologique, parce qu'il n'est pas possible de décider scientifiquement ce qu'il faut valoriser ni comment : c'était encore et toujours une question de « moralité et de jugement social et politique » (Commoner 1971, p. 200). C'est pourquoi Commoner a insisté sur le caractère central de la communication de la science au public : « pour exercer son droit de conscience, le public doit disposer des faits scientifiques pertinents en termes compréhensibles. En tant que gardiens de ce savoir, nous, membres de la communauté scientifique, devons à nos concitoyens de contribuer à les informer de la crise de l'environnement » (Commoner 1971, p. 200).

La vision de la transformation écologique que défendait Commoner n'était pas celle d'un processus mené par une élite technocratique qui éloignerait l'humanité de la catastrophe. La vision de Commoner était une vision politique de la transformation, qui devait passer par la participation du public. Pour ce faire, il était nécessaire de promouvoir un « partenariat » entre les scientifiques et les citoyens.

Dès la fin des années 1960, Commoner a été l'animateur aux États-Unis d'un mouvement de « information scientifique » (*Science for the people*). Il s'agit d'un mouvement de scientifiques militants qui impliquaient la population dans les choix techniques qui étaient traditionnellement considérés comme l'apanage des experts : l'évaluation des impacts et des risques de l'utilisation de certaines technologies ou de nouveaux procédés de production (nucléaire, pétrochimique, etc.)<sup>97</sup>. Pour Commoner, ces choix étaient sociaux et politiques, et non techniques. Ils avaient donné naissance à des problèmes environnementaux de grande ampleur que seule une relation renouvelée entre la démocratie et la science pouvait parvenir à résoudre d'une manière non

---

donner importance aux risques de « faux positif » signifie souligner le risque d'attribuer une nocivité là où il n'y a pas d'évidences, le contraire valant pour le risque de « faux négatif ».

<sup>97</sup> En 1963, il a en outre fondé le *Scientists' Institute for Public Information* avec l'anthropologue Margaret Mead.

réductrice et non technocratique. Pour Commoner, la science était censée travailler pour le bien public, mais la réalité était plutôt celle d'une science assujettie à des intérêts partisans, en particulier ceux de l'appareil militaire. Au contraire, pour Commoner, le débat scientifique devait être ouvert et éviter les positions de conformité (Egan, 2009).

Pour Commoner, il est nécessaire de rendre l'information accessible au public afin qu'il puisse comprendre les problèmes environnementaux et de pouvoir ainsi prendre position à leur sujet. La science doit se mettre au service d'un mouvement de transformation sociale et économique, qui s'appuie sur la participation citoyenne et qui valorise la dimension de la diversité des savoirs (Selcer 2018).

Comme le souligne Egan (2009, p. 12) :

Plutôt que de dire aux gens ce qu'ils doivent faire, Commoner a conçu une méthode rhétorique pour présenter des informations scientifiques accessibles au public, lui permettant de participer à la prise de décisions politiques. Plutôt que de simplement partager les résultats de l'étude, Commoner a partagé les hypothèses, les expériences et les observations, permettant au public de participer à l'interprétation des résultats.

Ce positionnement par rapport à la science et à la participation résonnait avec les expérimentations qui étaient menées en Italie à l'époque, notamment sur la santé des travailleurs, dans la collaboration entre les travailleurs et les scientifiques politiquement engagés, et qui revendiquaient l'importance de l'expérience des corps comme forme de connaissance légitime. D'où le succès que les thèses de Commoner connaissent dans le milieu de l'écologisme scientifique italien.

### *3.6. La politique italienne face aux « limites à la croissance » : la naissance de l'écologie politique sous le signe de Barry Commoner.*

En qualifiant de « suicidaire » le cours actuel de la civilisation humaine, Commoner arrivait à des conclusions similaires à celles qui avaient été mises en évidence par les simulations sur lesquelles s'était fondée la rédaction du célèbre rapport du Club de Rome sur les *limites de la croissance* (1972). Selon Enzo Tiezzi (2001, p. 11),



scientifique et activiste environnemental italien, la vision écosystémique et thermodynamique<sup>98</sup> conduisait à reconnaître l'existence d'un problème de « permanence de l'humanité sur la Terre ». À l'époque où Tiezzi écrivait, c'était principalement la menace d'une catastrophe nucléaire qui faisait craindre pour le futur de l'humanité (Semal, 2019). Avec le rapport sur les limites de la croissance, la crise écologique venait s'ajouter comme un nouveau scénario de Catastrophe (avec un C majuscule).

*The Limits to Growth. A Report for the Club of Rome's Project on the Predicament of Mankind* est un rapport prospectif rédigé par un groupe de chercheurs du MIT coordonné par Dennis L. Meadows<sup>99</sup>. Cette étude, commandée par le Club de Rome, a été présentée le 12 mars 1972 au *Smithsonian Institute* de Washington. Le promoteur de l'initiative, Aurelio Peccei, était un dirigeant (*manager*) italien qui avait travaillé d'abord chez *Fiat* et ensuite chez *Olivetti*. Sa biographie révèle un lien personnel aux cercles du réformisme progressiste italien<sup>100</sup>.

La rencontre entre Peccei et un haut fonctionnaire britannique de l'Agence européenne de productivité, Alexander King, donna naissance en 1968 au Club de Rome, un forum informel de scientifiques, de dirigeants et d'administrateurs du « bloc atlantique », du « bloc socialiste » et de ce que l'on appelait à l'époque le « tiers monde ». L'urgence qui animait en premier lieu Peccei était celle de « retirer à la course aux armements le rôle de régulateur du progrès technico-scientifique (...) et de l'attribuer à la solution de 'problèmes réels' » (Piccioni et Nebbia, 2011, p. 13). Les recherches commissionnées au groupe du MIT s'inscrivaient dans la veine des études sur l'avenir qui, dans les années 1960, ont connu un certain succès, comme ce fut le cas

---

<sup>98</sup> Le livre de Nicholas Georgescu-Roegen, *The Entropy Law and the Economic Process*, a été publié en 1971.

<sup>99</sup> Le premier auteur du rapport est Donella (Dana) Meadows, son épouse, et les autres auteurs sont Jørgen Randers et William Behrens.

<sup>100</sup> Peccei a écrit une autobiographie : *La qualità umana*, publié en 1976 chez Mondadori. En Italie, Peccei a participé à la résistance partisane, dans les brigades *Giustizia e Libertà*, c'est à dire les formations liées au *Partito di Azione*. Il est intéressant aussi de remarquer son expérience chez *Olivetti*. Je ne peux pas ici entrer dans les détails de la figure de Adriano Olivetti et de son « mouvement de communauté ». Il s'agit de l'une des expériences économiques et culturelles les plus originales de l'Italie des années 1960 et qui exprime un positionnement réformiste. Il serait intéressant de relire cette expérience par rapport aux questions de développement durable. Un des intérêts de Adriano Olivetti fût l'urbanisme. Pour une introduction en français à l'œuvre de Olivetti, je renvoie à (Guéneau et Missemer, 2015).

en France avec Bertrand de Jouvenel (membre du Club de Rome) avec le mouvement des *Futuribles*<sup>101</sup>.

L'étude du Club de Rome adopte *l'approche de la dynamique des systèmes* développée par l'Américain Jay Forrester au MIT. Cette méthode fût jugée par les membres du Club de Rome comme la plus adaptée, tant comme outil d'analyse que de communication. L'enquête menée par les chercheurs du MIT consista à examiner l'évolution dans le temps, pour la période comprise entre 1900 et 2100, de cinq variables : la population, la production agricole, la production industrielle, les ressources non renouvelables et la pollution.

L'étude a contribué à tirer la sonnette d'alarme sur *la nature exponentielle de la croissance* des variables examinées. Sans une intervention de régulation, la dynamique risquait d'entraîner *un effondrement écologique planétaire*. D'où l'idée qu'il était nécessaire de fixer des « limites à la croissance ».

Cette étude a contribué de manière décisive, grâce à sa méthodologie, à donner une visibilité à la question environnementale en tant que question planétaire, dans sa relation avec le progrès technologique, les modes de consommation et l'épuisement des ressources, mais elle a fortement insisté sur l'aspect de la croissance démographique.

Barry Commoner considérait lui aussi que la survie de l'espèce humaine était en danger et il qualifia la crise écologique de crise planétaire. Cependant, alors que le Club de Rome avait construit la problématique de la crise écologique planétaire *d'en haut* (*the view from above*), c'est-à-dire comme la découverte d'experts qui « voient » la dimension globale de la crise grâce à de nouveaux instruments d'analyse (qui permettent de produire des *données globales*), Commoner s'en tenait à une approche par le bas, ou *bottom-up* (*the view from everywhere*). Les mouvements locaux engagés partout dans le monde dans la dénonciation des dégâts écologiques divers et variés du productivisme montraient les effets systémiques d'un modèle de développement guidé par une logique suicidaire. L'expansion mondiale de ce modèle et de cette logique entraînait inévitablement les prémises d'une crise écologique planétaire. En d'autres termes, la dimension globale de la crise écologique n'avait pas besoin pour être

---

<sup>101</sup> La spécialité des « futuribles » était les études prévisionnelles, de nature conjecturale, destinées à la *programmation*, notamment économique.

dénoncée de certitudes sur le fonctionnement de l'écosystème planétaire. La cohérence de la « logique écocidaire » du productivisme permettait d'anticiper la menace qui pesait sur les différents écosystèmes de la planète. Dans ce cas, le problème n'était pas de produire des données spécifiquement globales (*global data*) mais de mettre en commun les données à une échelle mondiale.<sup>102</sup>

En Italie, le titre du rapport *The Limits to Growth* a été traduit par « les limites du développement », générant ainsi une confusion problématique entre « croissance » et « développement ». Cette erreur de traduction a fini par ajouter des éléments problématiques supplémentaires à la proposition déjà problématique du groupe du MIT, qui a été lue, notamment par les pays du Sud global, comme étant une attaque contre leurs tentatives de développement (Piccioni et Nebbia 2011).

Les historiens Luigi Piccioni et Giorgio Nebbia soulignent dans leur essai sur la réception du rapport du MIT en Italie que les thèses du livre ont été accueillies avec intérêt par la « *intelligentsia* réformiste » ou la « bourgeoisie éclairée », en raison aussi de la proximité de ces secteurs de la société avec le milieu social d'où sortait Peccei. Il s'agissait d'une classe réformiste, laïque et d'inspiration socialiste, qui était très active dans les secteurs de la société « engagés dans la programmation et la modernisation du pays dans un sens progressiste » (Piccioni et Nebbia 2011, p. 20) et dont j'ai à plusieurs repris souligné la proximité avec l'expérience du *Partito d'azione*.

Le rapport Meadows a su parler à ce réformisme et indiqué une nouvelle mission civilisatrice : l'écologie. C'est ainsi qu'à la suite de ce rapport, un « ministre de l'environnement » est nommé en Italie en 1973, le socialiste Achille Corona. Il s'agit toutefois d'un ministre « sans portefeuille », c'est-à-dire sans un véritable dicastère. Le ministère de l'environnement ne sera créé qu'en 1986. À partir de 1974, c'est le Ministère du patrimoine culturel (*Ministero dei beni culturali*) qui va assumer la responsabilité de l'environnement. Après le « moment écologique » du début des années 1970, les questions écologiques perdent de visibilité dans leur spécificité de *problèmes*

---

<sup>102</sup> Je renvoie ici aux travaux de Selcer (2018, en particulier le chapitre 5, p. 173-205) auquel j'empreint la distinction entre *view from above* et *view from everywhere*. À ce couple il faut ajouter le *view from the middle of nowhere* qui, selon Selcer, on retrouve chez les techniciens et les scientifiques engagés dans l'entreprise de la mesure de l'environnement global. Voir pour une discussion de Selcer et de ces différentes positions sur la dimension globale de la crise écologique (Decitre, 2022).

*socio-éco-systémiques* : elles sont présentes dans le débat public sous la forme de problèmes de santé publique ou d'enjeux de protection du patrimoine.

D'ailleurs, les thèses du rapport du MIT ont été critiquées, sinon combattues, par la plupart des économistes, dont la discipline a été mise au banc des accusés. Tout aussi virulentes ont été les critiques adressées au rapport du Club de Rome par le « monde bigarré (*variegato*) du marxisme italien », qui a lu le rapport comme l'expression de « un complot capitaliste subtil et avancé » (Piccioni et Nebbia 2011, p. 28).

Ce même monde, toutefois, tentait de développer ses propres outils pour encadrer et faire face aux problèmes environnementaux. Pour ceux qui, au sein du monde marxiste, commençaient à s'intéresser à l'écologie, il s'agissait d'éviter qu'au nom de l'environnement, on produise *L'Imbroglia ecologica* (La tromperie écologique), pour reprendre le titre de l'ouvrage de Dario Paccino, publié également en 1972<sup>103</sup>. La « tromperie écologique » dénoncée par Paccino est un récit de la crise écologique qui n'en dévoile pas les racines politiques et sa dimension sociale de classe. Le discours écologique dominant fait référence à l'« humanité », comme si tous les êtres humains étaient dans le « même bateau ». Selon Paccino, ce récit a pour corollaire la montée des formes technocratiques de gouvernement, ainsi que l'émergence d'un nouveau colonialisme. C'est notamment la question des limites à la croissance démographique qui suscite ce type de critique, en raison de son caractère « malthusien ». En outre, ce récit est considéré comme étant à l'origine d'un autre paradoxe, celui du développement d'une industrie de la « dépollution », à travers laquelle les responsables des dommages environnementaux profitent des désastres qu'ils ont causés.

L'intérêt du milieu marxiste italien pour l'analyse de la « reconfiguration » que la question de l'environnement aurait pu entraîner en tant que question planétaire émergente est prouvé par l'organisation en 1971 à l'Institut d'études communistes de Frattocchie, une localité près de Rome, d'une conférence intitulée « Uomo natura società : ecologia e rapporti sociali » (Homme Nature Société : écologie et relations

---

<sup>103</sup> Pour un aperçu de la figure de Dario Paccino, voir l'introduction de Gennaro Avallone à l'édition de *L'imbroglio ecologico*, réédité en 2021 par Ombre Corte (Paccino, 2021). Le texte de l'introduction est accessible à l'adresse : <https://www.perunaltracitta.org/homepage/2022/01/12/limbroglia-ecologica-di-dario-paccino-introduzione/>

sociales)<sup>104</sup>. En particulier, dans son discours d'introduction, Giovanni Berlinguer dénonçait l'inconsistance de l'écologie réformiste de centre-gauche et il appelait à « *concevoir* un changement crédible à travers une alliance entre l'écologie, la cybernétique et le marxisme », tout en réitérant la centralité de la critique du capitalisme pour une compréhension correcte de la crise écologique. L'espoir était que la classe ouvrière, qui avait été capable d'une action planétaire en faveur de la paix et de la solidarité, serait capable de faire de même avec l'environnement, tout en étant consciente que « la politique écologique n'est pas seulement un nouveau problème, mais *une nouvelle dimension de nombreux problèmes de notre politique. Peut-être de tous* » (Berlinguer, cité par Piccioni et Nebbia 2011, p. 30, c'est moi qui souligne).

Dans l'ensemble, cependant, la gauche italienne, y compris la « nouvelle gauche » (c'est-à-dire les formations situées à l'extrême gauche de l'arc parlementaire, voire extraparlémentaires), est restée sur des positions bien illustrées par le passage d'un article du physicien et écologiste Marcello Cini publié dans *Il Manifesto* (cité dans Piccioni et Nebbia 2011, p. 34) :

Ce n'est certainement pas en suivant les suggestions d'un ordinateur que l'on modifie le cours de l'histoire. C'est en transformant la société dans l'affrontement des classes que les prédictions des Cassandre sont déjouées. C'est en luttant contre l'organisation capitaliste du travail que le travailleur mène la bataille la plus valable – voire la seule vraiment valable – pour l'écologie.

Ce passage de l'article de Cini est significatif car il montre que la critique du rapport du Club de Rome, venant de la gauche marxiste, s'attarde pour ainsi dire sur le doigt sans s'occuper de la lune. Cette critique réaffirme la centralité du sujet travailleur dans la transformation sociale et elle semble ne pas voir le problème du productivisme industriel auquel la figure du travailleur est liée par un double fil<sup>105</sup>.

---

<sup>104</sup> L'*Istituto di studi comunisti* de Frattocchie était connu comme « l'école des Frattocchie », l'école centrale de formation du Parti communiste italien.

<sup>105</sup> Della Valentina (2011, p.166) souligne que « les deux cultures, catholique et communiste, qui ont marqué l'histoire italienne du XXe siècle, ont résisté à se rendre perméables à l'environnementalisme ». Il remarque cependant l'importance du *Parti radical* en tant que force politique qui a soutenu certains thèmes environnementalistes à partir d'une

En effet, le débat sur *Les limites* a montré une singulière convergence entre les partis du gouvernement et de l'opposition pour réfuter les thèses du rapport. Outre une minorité réformiste, d'inspiration socialiste, à souligner l'importance des questions soulevés par le rapport il y avait une minorité encore plus minoritaire, si possible, qui, à partir de positions marxistes, reconnaissait la pertinence du discours des limites dans le cadre d'un *environnementalisme scientifique et politique*.

Il est possible d'identifier, dans le contexte italien du début des années 1970, des tentatives d'élaborer *les conditions d'une rencontre entre écologie et marxisme, qui ne se limiterait pas à une simple reformulation de la question écologique dans une clé d'analyse marxiste*. Piccioni et Nebbia citent, par exemple, le géographe marxiste Virginio Bettini (1942-2020) et la revue qu'il a fondée, *Ecologia*, une « expérimentation » lancée en 1971 et qui s'est conclue après la publication de 11 numéros en 1973. Mais il convient de mentionner Giorgio Nebbia (1926-2019) lui-même, économiste de formation, qui a été parmi les rares environnementalistes à consacrer une analyse détaillée au texte du rapport des *Limites*, dans une perspective d'économie écologique, critique et sociale. À cette liste, il faut ajouter Laura Conti (1921-1993) et le chimiste Enzo Tiezzi (1938-2010).

Toutes ces personnalités avaient en commun de connaître et d'apprécier les approches développées par Barry Commoner, tant sur le plan de la théorie que de l'action politique. Pour Bettini et Tiezzi, il s'agissait d'une connaissance personnelle, ayant tous deux effectué une partie de leurs études aux États-Unis et ayant à l'époque établi des relations amicales avec Commoner. Ces relations seront maintenues au fil des ans par des initiatives communes et de fréquentes visites de Commoner en Italie. L'environnementalisme de Commoner était ancré dans une connaissance scientifique et une analyse écologique qui n'étaient jamais séparée de l'analyse des systèmes sociaux. Sa vision de la relation entre la science et le pouvoir était loin de toute tentation technocratique ; elle était non naïve et consciente de la nature sociale de la science.

---

perspective libertarienne. Le *Parti radical* (fondé en 1955) est un parti transnational ancré dans une culture de la non-violence, qui a favorisé la création de nouvelles associations en Italie, notamment des associations de défense des animaux : la Ligue antivivisection (LAV), la Ligue italienne pour les droits des animaux (LIDA) et la Ligue pour l'abolition de la chasse (LAC). Sur le militantisme pro animaux en Italie, voir (Bertuzzi, 2018).

Pour Commoner, la *question cruciale était celle de la technologie* en tant que médiation ou membrane entre les êtres humains et la nature. Par exemple, en critiquant l'approche du rapport Meadows, Commoner soulignait que l'augmentation exponentielle de l'utilisation des engrais n'était pas tant à corrélérer avec l'augmentation de la population et de la nourriture produite. L'augmentation s'expliquait par les choix techniques spécifiques imposés dans le cadre de la révolution verte, qui impliquait une augmentation constante de l'utilisation des engrais par unité produite (Commoner, 1973).

Les solutions qui découlaient de ces deux analyses étaient très distantes : d'une part, le contrôle de la population à la manière de Malthus ; d'autre part, la nécessité de restructurer les systèmes agroalimentaires et de s'éloigner du modèle imposé par la révolution verte.

Autrement dit, *pour Commoner le point crucial était le type de technologies de production adoptées et la question politique de savoir qui avait son mot à dire dans la décision des technologies à développer et à adopter*. Pour Commoner, il s'agissait de reconnaître les racines économiques de la crise écologique « afin que l'alternative de faire face à la crise par des changements économiques soit ouverte à la décision sociale », une possibilité que le cadre d'analyse du rapport Meadows ne rendait pas possible (Commoner 1973, p. 162). Pour Commoner, la question écologique n'était pas prioritairement la question de récupérer un rapport d'harmonie à la nature : la racine de la crise était à chercher dans le type d'organisation économique et les techniques de production qui opéraient comme une médiation entre les sociétés humaines et leurs milieux afin d'assurer leur subsistance.

La centralité de la question technique s'explique aussi parce que l'engagement écologiste de Barry Commoner trouve son origine dans son opposition au développement de la technologie nucléaire, à ses utilisations militaires et civiles. C'est précisément l'étude des conséquences sur la santé des enfants des retombées des essais nucléaires effectués dans les années 1960 aux États-Unis qui l'avait amené à reconnaître l'importance d'une approche écologique de l'évaluation des innovations technologiques, attentive aux interdépendances. Sa préoccupation pour la *survie de la vie* sur Terre a d'abord été expliquée à la lumière d'un contexte historique où la menace d'un conflit nucléaire était réelle et omniprésente. Cette préoccupation s'est ensuite

élargie pour englober les effets planétaires d'autres technologies de croissance, et parmi elles, les technologies de l'agrobusiness<sup>106</sup>.

Cette perspective séduit ceux qui, en Italie, sont issus des milieux marxistes et progressistes et qui sont convaincus, comme Commoner, que la menace de catastrophes écologiques d'une ampleur telle à compromettre la possibilité de reproduction de la vie sur Terre est réelle. Ils partagent la vision que l'origine de cette menace pour la survie n'est pas à chercher dans « l'humanité » – et la « nature humaine » – mais dans une économie de croissance indifférente « aux temps biologiques » et reposant sur des inégalités systémiques.

En Italie, Barry Commoner est intervenu pour soutenir les luttes écologistes qui ont contesté avec succès la volonté du gouvernement italien de soutenir le développement de l'énergie nucléaire<sup>107</sup>. L'une des figures les plus importantes de l'opposition au choix nucléaire en Italie a été Enzo Tiezzi, qui avait travaillé avec Commoner aux États-Unis, à l'Université Washington de Saint-Louis, et dont la position antinucléaire était fondée sur cette expérience américaine.

Barry Commoner fut d'ailleurs présent à Seveso, parmi la population touchée par la catastrophe de la dioxine (Centemeri, 2006). Il écrivit des articles pour la revue *Sapere* à l'époque où elle était dirigée par Giulio Maccacaro. Il a maintenu son lien avec Italie à travers la participation à nombreuses conférences et assemblées tout au long des années 1980 et 1990. À ce titre il peut être considéré comme l'un des « pères » de l'écologie politique en Italie. Mais il n'était pas le seul. En fait, une partie de l'écologie scientifique italien a également été influencée par la perspective bioéconomique de Nicholas Georgescu Roegen, qui remettait en question la possibilité optimiste de « boucler la boucle », selon l'expression de Commoner. Parmi eux, Laura Conti qui, à partir des enseignements de Commoner, Georgescu-Roegen et Odum, développa un

---

<sup>106</sup> Outre Selcer (2018) déjà cité, voir aussi Hamblin (2013) pour une généalogie du « tournant écologique » des années 1970 qui le relie au contexte de la « guerre froide », à la fois du côté de l'imagerie catastrophique et du côté de la construction des conditions d'un gouvernement mondial qui éviterait la catastrophe.

<sup>107</sup> Je n'ai pas le temps ici d'entrer dans les détails des mobilisations italiennes contre le nucléaire. Selon la lecture de Della Valentina (2011, p.135), qui propose une brève histoire de ce mouvement, c'est la lutte contre le nucléaire qui a façonné le mouvement environnemental en Italie.



écologisme scientifique qui donna une place centrale dans l'analyse de la crise écologique à l'activité agricole. C'est à l'analyse de l'*agro-écologisme* de Laura Conti que je vais consacrer le chapitre suivant.

## Chapitre 4 – L’agro-écologie scientifique de Laura Conti : un sentier oublié de l’écologie politique italienne

Ce chapitre est consacré à la figure et la pensée de Laura Conti. Quelle a été l’originalité de son positionnement au sein de l’écologie politique italienne tant sur le plan analytique que de la vision politique de la transformation écologique de la société ? Cette originalité n’a pas toujours été relevée, notamment dans les lectures qui mettent au centre la phase « ouvriériste » et industrielle de l’écologie politique de Laura Conti, en particulier son engagement dans la crise de la dioxine à Seveso<sup>108</sup>.

À partir d’une étude approfondie des apports de la science de l’écologie et de la thermodynamique à la compréhension des processus qui président à la possibilité de la vie sur la Terre, Laura Conti a placé le problème de l’agriculture et de son industrialisation au centre de son analyse de la crise écologique et de sa vision de la transformation écologique de la société. La nécessité d’une transformation de l’agriculture guidée par la compréhension écosystémique et thermodynamique de la pratique agricole – autrement dit, *une agriculture écologiquement fondée* – a constitué, pour Laura Conti, la condition nécessaire à la transformation écologique de la société. En ce sens, on peut parler de son positionnement critique comme étant l’expression d’un *agro-écologie scientifique*. C’est à ce titre que sa figure et sa pensée occupent une place centrale dans la reconstruction des rapports entre écologie et agriculture dans le contexte italien de l’après-guerre.

Par agro-écologie j’entends une idéologie qui *critique le modèle de développement productiviste-capitaliste à partir d’une vision de la question*

---

<sup>108</sup> Pour une exception, voir l’essai de Chiara Certomà (2012). Ma reconstruction de la pensée de Laura Conti sur l’agriculture « écologiquement fondée » se base sur l’analyse de ses livres, articles et interventions publiques, y compris les interventions orales disponible dans l’archive de Radio Radicale et les interventions à la télévision nationale (RAI) conservées auprès des archives connus comme «Teche ». Je remercie Angela Alioli pour le travail fait de collecte des articles parus sur *L’Unità* et d’autres magazines. La reconstruction se base également sur l’analyse des documents conservés dans le fonds d’archives « Laura Conti » conservé à la *Fondazione Luigi Micheletti* de Brescia. Je tiens à remercier Gianluca Rossi, responsable des archives pour sa disponibilité et son aide. J’ai pu bénéficier aussi de nombreuses conversations avec Marco Martorelli - exécuter testamentaire de Laura Conti et éditeur scientifique de nombreux de ses textes.

*environnementale où la problématique de la subsistance prend le devant par rapport à celle, plus générale, du rapport à la nature* (voir aussi le chapitre 6).

L'agro-écologie de Laura Conti peut être qualifiée de *scientifique* dans la mesure où sa critique politique s'articule à une critique des approches scientifiques « réductionnistes », à partir de *la vision d'une autre science possible*, ouverte sur l'irréductibilité des milieux et sur la complexité des relations sociotechniques et écosystémiques. Cette science « autre » est une « science de la durabilité » (*sustainability science*) au sens fort (Benessia et al., 2012). Sur le plan culturel, Laura Conti a abordé la question de la nature et du rapport de l'espèce humaine à la nature à travers une analyse des cultures humaines qui intègre les apports d'approches évolutionnistes et bio-sociales, en évitant soigneusement tout réductionnisme.

Dans certaines pratiques agro-sylvo-pastorales historiquement développées dans les aires marginales en Italie, sur les flancs des collines ou dans les hauteurs des montagnes, Laura Conti a reconnu la trace d'un *rapport productif à l'environnement jamais séparé de l'attention pour les exigences de sa reproduction*. D'où le développement de pratiques de production qui se déroulaient sous le signe de la *collaboration* et non pas de l'exploitation du système vivant.

L'attention aux vertus écologiques de ces formes traditionnelles d'organisation de la production s'est toujours démarquée chez elle de tout sentiment de nostalgie pour une hypothétique Arcadie perdue ou pour le soutien idéologique à la figure du paysan et de la paysannerie.

Les logiques de collaboration et l'attention aux nécessités de la reproduction des écosystèmes dont certaines organisations traditionnelles encore témoignaient étaient pour Laura Conti le point de départ pour imaginer de nouvelles solidarités, de nouveaux paysages agraires et urbains, de nouvelles technologies « appropriées » et de nouvelles économies dans lesquelles la valeur d'échange ne serait plus le mécanisme aveugle de détermination des modes d'organisation des sociétés humaines.

La prise en compte de sa vision agro-écologiste permet de mieux comprendre son choix d'engagement, en tant qu'élue du Parti Communiste Italien (PCI), au sein de la Commission parlementaire « Agriculture » (et non pas de la Commission « Environnement ») ainsi que son positionnement, très critiqué, contre l'abolition de la

chasse lors des référendums de 1990. Un positionnement controversé sur lequel je vais revenir dans ce chapitre et qui a conduit à sa marginalisation politique, à la fois dans la gauche politique et, surtout, dans la « famille » de l'environnementalisme.

Comme ce fut le cas pour les frères Odum, Laura Conti, tout en étant très éloignée de leur posture technocratique, n'a pas réussi à trouver un appui politique à sa vision d'une agriculture écologiquement fondée, malgré ses efforts au sein du PCI. Sa pensée n'a pas non plus essaimé dans le monde des pratiques agricoles dites « alternatives » qui se développaient dans ces mêmes années 1980, à partir d'initiatives éparpillées un peu partout dans la péninsule, et qui donna lieu aux premières tentatives d'organisation d'un mouvement italien d'« agriculture biologique » (voir chapitre 5).

À partir de la reconstruction du parcours de Laura Conti et de ses prises de position dans le contexte italien des années 1980 il est possible de préciser davantage *la présence de différents arguments critiques* à l'œuvre, hier comme aujourd'hui, dans la critique de l'industrialisation de l'agriculture. Ces arguments renvoient à des combinaisons variées entre des cadres d'analyse de la crise écologique, des arguments de valorisation de l'environnement et des visions de la transformation écologique de la société. Mon parti pris est que la clarification de ces arguments est une opération importante pour une meilleure compréhension des tensions qui traversent, encore aujourd'hui, la nébuleuse d'acteurs qui soutiennent, dans le débat public, une critique de l'agriculture industrialisée.

Le chapitre est organisé en trois moments.

Dans un premier temps, je vais revenir sur la « scène » du désastre de Seveso, qui est un événement ayant marqué l'écologie politique italienne à l'époque naissante. Déjà au cours de la crise de la dioxine on peut reconnaître l'originalité de la pensée et de l'action de Laura Conti qui la distingue d'autres intellectuels et activistes impliqués dans les mobilisations qui ont suivi le désastre. Cette originalité est liée à un rapport non dogmatique au marxisme et à son intérêt pour la compréhension anthropologique de la relation homme-milieu.

Dans un deuxième moment, je propose de revenir sur la biographie de Laura Conti pour explorer les liens entre ses positionnements hétérodoxes au sein de la gauche politique et de l'environnementalisme organisé et les expériences ayant marqué son

parcours personnel et politique. Je m'appuie sur le témoignage oral d'une activiste ayant été proche de Laura Conti pour en restituer un premier portrait « partisan », qui offre déjà un certain nombre de clés de lecture : des « clés » de nature plus personnelles, des clés programmatiques, des clés qui renvoient à ses contributions propres dans les débats de l'époque.

Dans un troisième moment, je propose de revenir, par une démarche de reconstruction historique, sur son activité au Parlement, dans les dernières années de sa vie. Je vais approfondir ses positions à contre-courant sur trois thèmes : la chasse, la protection de l'environnement et l'usage de pesticides. Par ces exemples, je cherche à faire mieux ressortir la spécificité de la critique agro-écologiste, dont je la considère comme la principale représentante dans l'écologisme scientifique italien.

Pour commencer, revenons à ce qui a été un des épisodes centraux dans l'histoire de l'écologie politique italienne, le désastre de Seveso, et à l'originalité de l'action de Laura Conti dans ce contexte.

#### *4.1. Laura Conti à Seveso : de l'environnementalisme ouvrier à l'énigme du territoire*

À partir de la deuxième moitié des années 1970, l'environnementalisme politique et scientifique occupe une place importante dans la société italienne, tant sur le plan politique que sociale et culturelle. Les associations s'inscrivant dans une vision d'écologie politique s'engagent dans l'opposition au choix nucléaire, ainsi que dans la dénonciation des pollutions industrielles et des « maladies industrielle » (Jobin, 2006)<sup>109</sup>. La volonté de se démarquer d'un environnementalisme des « beautés naturelles », jugé comme réformiste et bourgeois, ainsi que le lien avec les mouvements ouvriers et syndicaux, conduisent naturellement à privilégier une approche de l'écologie centré sur les territoires industriels et sur les espaces urbains (voir chapitre 3). Il s'agit ainsi de développer une écologie des cycles des ressources et des flux d'énergie – une méthode d'analyse de l'environnement et de ses perturbations, organisée par éléments,

---

<sup>109</sup> Dans son livre qui constitue un texte de référence pour la compréhension de l'environnementalisme en Italie à la fin des années 1980, Mario Diani parle de la présence de « trois courants principaux » : « l'écologie politique », « le conservationnisme » et « l'environnementalisme » inspiré par le radicalisme libertarien (Diani, 1988).

principalement l'air et l'eau. L'interdépendance entre l'homme et l'environnement s'exprime alors de préférence dans *la problématique de la santé*. L'environnement est vu comme un ensemble d'éléments potentiellement vecteurs d'un risque pour la santé : et ce sur les lieux de travail tout comme dans les espaces de vie des grandes agglomérations industrielles (Gaille, 2018).

Comme je l'ai argumenté dans le chapitre précédent, l'enjeu des luttes pour la santé et contre les « nocivités » industrielles se caractérise par le thème de *la prévention*. Il s'agit de transformer les conditions environnementales (tant sociales qu'écologiques) reconnues comme les « déterminants de la santé ». D'où la lutte contre les inégalités sociales.

Mais le discours va plus loin. Le renversement de perspective impliqué par une vision de la santé en tant qu'expérience de bien-être subjectivement ressenti, et non pas de simple absence de maladie, entraîne une conséquence importante. Il implique en effet de prendre en compte que les interdépendances entre l'homme et l'environnement comprennent également des formes d'« attachement ». Par ce terme, j'entends ici un lien significatif pour la personne à des personnes, des choses, des lieux, y compris l'affection pour les plantes, les animaux, un certain paysage etc. Les attachements ne peuvent pas être réduits à des préoccupations « bourgeoises » comme une certaine lecture matérialiste de l'écologie pouvait induire à le faire. Il s'agit d'une donnée anthropologique, dans la mesure où cette capacité d'attachement renvoie à la variété et à la multiplicité des manières (matérielles et symboliques) par lesquelles chaque être humain crée des liens singuliers et significatifs avec l'environnement <sup>110</sup>. C'est aussi par les attachements que l'environnement devient un milieu habitable, approprié par l'usage, où des mémoires se déposent au fil du temps (voir chapitre 1). La prise en compte de ces éléments cognitifs, esthétiques et affectifs est nécessaire pour mieux comprendre non seulement les conditions qui favorisent ou entravent la reconnaissance des atteintes à l'environnement mais également les dynamiques qui contribuent à la multiplication de formes de dommage à l'environnement.

L'importance de la prise en compte des attachements à l'environnement dans la construction d'une mobilisation pour la santé environnementale apparaît clairement lors

---

<sup>110</sup> Sur la notion d'attachement, voir également Hennion (2007).

de la situation d'émergence et de crise que provoque, le 10 juillet 1976, l'accident à l'usine chimique ICMESA de Meda (Milan, Italie), mieux connu comme le désastre de Seveso. Le samedi 10 juillet 1976, vers midi et demi, un nuage toxique de TCDD (molécule depuis nommée la « dioxine de Seveso ») et d'autres polluants est libéré dans l'air par le réacteur de production du trichlorophénol de l'usine chimique ICMESA, une société contrôlée, en dernière instance, par la multinationale suisse Roche<sup>111</sup>. Une réaction exothermique incontrôlée ayant provoqué la rupture de la soupape de sécurité, les poisons sont dispersés par les vents et tombent sur le territoire des villes de Meda, Cesano Maderno, Desio et Seveso, à une vingtaine de kilomètres de la ville de Milan dans la région géographique de Lombardie connue comme « Brianza ».

L'accident constitue une démonstration criante des dégâts sociaux et écologiques causé par un développement industrielle capitaliste non régulé, qui, avec la complicité de l'état, poursuivait le profit avant tout autre chose. Pourtant, le mouvement pour la santé au travail et de lutte contre les nocivités qui venait de donner naissance à *Medicina Democratica* (voir chapitre 3), ne réussit pas à mobiliser une base sociale plus large à Seveso.

Plusieurs facteurs peuvent aider à comprendre, rétrospectivement, cet échec : la distance idéologique entre, d'une part, les groupes mobilisés inscrits principalement dans des mouvances marxistes, et, d'une autre, une large partie de la population traditionnellement proche du monde catholique ; la présence d'un contre-mouvement catholique mené par ce qui était à l'époque le jeune mouvement de *Comunione e Liberazione* ; les stratégies de la multinationale Roche ; le déni de participation de la part des institutions régionales chargées de gérer la crise. Mais l'échec est aussi imputable à une question d'incompréhension entre les militants de *Medicina Democratica* et les habitants, à partir de l'incertitude sur ce qui comptait, dans la situation de contamination, comme étant un dommage. Pour les habitants de Seveso la dioxine n'était pas qu'un problème de risque sanitaire : tout un monde « ordinaire » – un monde certes « petit » vu du haut de la lutte anti-capitaliste – était menacé de

---

<sup>111</sup> Le trichlorophénol est un produit intermédiaire qui était utilisé principalement pour la fabrication d'herbicides.

disparition<sup>112</sup>. Les militants, y compris ceux et celles qui étaient en train d'élaborer un positionnement d'écologie politique, manquaient d'outils pour comprendre la situation et prendre en compte ces préoccupations « ordinaires »<sup>113</sup>.

Laura Conti, qui siégeait à l'époque en tant qu'élue PCI au conseil régional de Lombardie et qui fût parmi les protagonistes de la mobilisation pour la santé qui s'organisa à Seveso en soutien de la population, écrivit à ce propos dans son livre-témoignage *Visto da Seveso* :

Je commençais à me rendre compte que l'environnement n'est pas seulement l'ensemble de l'eau, de l'air et de la terre, qu'on ne peut pas considérer l'homme dans sa relation avec la nature si on ne le considère pas également dans sa relation avec les autres hommes, et dans sa relation avec les objets qu'il fabrique ou les plantes qu'il cultive (Conti, 1977a).

Interviewée par une journaliste en 1978, elle revint sur la question en précisant :

Lorsque l'affaire Seveso s'est produite, j'étudiais déjà l'écologie d'un point de vue scientifique. Mais à Seveso, je me suis rendue compte qu'il manquait à mes études un élément très important : l'homme en tant qu'élément de l'environnement. Mais pas l'homme en tant que choix productif, pas seulement cela. L'homme au sens de choix de vie. L'homme au sens de valeurs intimes. (...) J'y ai découvert la valeur de la culture de l'homme, la signification de la culture de l'homme dans sa relation avec l'environnement<sup>114</sup>.

---

<sup>112</sup> C'est la thèse que j'ai défendue dans ma recherche doctorale, qui visait à montrer les limites des lectures qui imputaient entièrement à l'étroitesse d'esprit des habitants et à leur manque de politisation l'échec des initiatives du *Comité technique scientifique populaire*. Si ces lectures rendent en partie compte de la situation, il y a eu néanmoins un manque de réflexivité de la part des mouvements pour la santé sur les limites de leur capacité à comprendre, dans la situation de catastrophe, les préoccupations des habitants. Je me permets de renvoyer à mes propres travaux : (Centemeri, 2006, 2010, 2011, 2021b, 2022).

<sup>113</sup> Pour un approfondissement philosophique de la notion d'ordinaire je renvoie au numéro spécial de la revue *Raison publique* coordonné par Sandra Laugier et Marie Gaille (Laugier et Gaille, 2014).

<sup>114</sup> Nives Ciardi « Se la catastrofe è vicina, adoreremo il reattore. Intervista a Laura Conti (Si la catastrophe est proche, nous vénérons le réacteur. Entretien avec Laura Conti) », *Modo*, octobre 1978 (c'est moi qui souligne dans le texte). *Modo* était une revue de design qui a été publiée de 1977 à 2006 et qui a rassemblé de nombreuses voix de la mouvance du design critique des années 1970.



Ce « retour à Seveso » permet, dans le cadre de mon raisonnement, de souligner la difficulté de l'écologisme scientifique issue d'une matrice marxiste à élaborer une vision du dommage à l'environnement ouverte à la prise en compte de l'incertitude sur sa définition. De cette incertitude découle la nécessité de construire un sens partagé du dommage en dialogue avec les spécificités des sujets et des territoires. Autrement dit, l'écologisme scientifique a eu du mal, à ses débuts, à prendre en compte le fait que la question environnementale se précise en tant que problème dans des territoires qui sont marqués par une historicité et des dynamiques singuliers d'inscription territoriale des modes de mise en valeur de l'environnement.

Parmi les figures de proue de l'écologie politique italiennes des années 1970, c'est chez Laura Conti que cette (auto-)critique d'une vision de l'écologie qui sépare l'environnement du territoire est la mieux formulée. Comme je vais le montrer, sa figure se distingue aussi par une interprétation de la crise écologique qui ne se limite pas à en donner une lecture à travers les outils de l'analyse marxiste. Au contraire, ses travaux ont défendu la nécessité d'approfondir l'approche matérialiste dans un sens écologique, ce qui impliquait d'en reconnaître certaines limites. Comment expliquer l'originalité de cette pensée ?

#### *4.2. Laura Conti : une intellectuelle d'action et l'amour pour le système vivant*

C'est une tâche ardue que de restituer en quelques pages l'énorme richesse du parcours humain, intellectuel et politique de Laura Conti. Or, c'est précisément dans la singularité de ce parcours, dans le dépliement de sa biographie, que l'on trouve certaines « clés » qui permettent de mieux comprendre l'originalité de son approche de la question écologique dans le contexte italien des années 1970-1980. Cette originalité explique aussi la relative solitude dans laquelle Laura Conti a mené beaucoup de ses combats, ainsi que l'oubli qui a recouvert sa production intellectuelle (et littéraire), pourtant foisonnante, après sa mort, survenue le 25 mai 1993.

Pour présenter sa biographie, je vais m'appuyer sur la synthèse qu'Angela Alioli en a fait lors d'une intervention que nous avons préparé à quatre mains à l'occasion de la

sortie en 2021 de la réédition d'un de ses livres les plus importants, *Questo pianeta* (Cette Planète), et que je vais reproduire ici.<sup>115</sup>

Angela Alioli (1946-) est une mathématicienne, membre du Circolo Legambiente « Laura Conti » de Seveso et de la communauté scientifique *Hypatia*, née au sein de la Libreria delle Donne à Milan. Angela Alioli a été proche de Laura Conti à partir de la fin des années 1980. Elles se sont rencontrées pour la première fois à l'occasion d'une interview que Laura Conti lui a accordé peu après la catastrophe de Tchernobyl pour le magazine de la *Libreria delle Donne*. C'est grâce à la rencontre avec Angela Alioli que je me suis pour la première fois intéressée à la figure de Laura Conti. C'est sa manière d'en restituer les formes de l'engagement qui m'ont mis sur la piste de son agro-écologisme scientifique, d'où le choix d'introduire le parcours de Laura Conti par la synthèse non réductrice qu'elle en fait<sup>116</sup>.

#### 4.2.1. Un portrait de Laura Conti

Laura Conti a été une *partigiana*, une combattante pour la liberté ; mais elle a été aussi médecin, écrivaine, élue – à la Province de Milan d'abord, à la Région Lombardie ensuite, pour finir à la Chambre des députés du Parlement. Elle a été aussi fondatrice de la *Lega per l'Ambiente* (devenue ensuite *Legambiente*) en 1979.

Ce n'est pas de l'éclectisme de sa part mais une recherche cohérente, menée tout au long de sa vie et portant sur comment s'opère l'intégration de l'individu, de l'environnement, de la culture et du territoire.

Née à Udine en 1921, elle a changé plusieurs fois de ville avant d'arriver, encore petite fille, à Milan. Elle a vécu son enfance dans la pauvreté et l'isolement social d'un émigrant. Une grande consolation lui vient des livres, dont elle se nourrira jusqu'à ses

---

<sup>115</sup> Pour un retour sur l'expérience de cette communauté, je renvoie au texte de Gabriella Lazzerini (accessible en ligne) : [https://www.libriadelledonne.it/pagine\\_lazzerini/biografia-di-una-comunita-scientifica-femminile-ipazia/](https://www.libriadelledonne.it/pagine_lazzerini/biografia-di-una-comunita-scientifica-femminile-ipazia/).

<sup>116</sup> Merci à Angela Alioli pour le temps qu'elle m'a consacré. Le travail qu'elle a financé pour numériser les livres de Laura Conti et rassembler toutes ses contributions écrites aux quotidiens et magazines en format numérique m'a permis d'accéder facilement à la quasi-totalité de son œuvre. Les visites que nous avons faites ensemble aux archives de Laura Conti, conservées à la Fondation Luigi Micheletti de Brescia, ont été des occasions importantes de discussion, qui ont contribué à l'élaboration des hypothèses interprétatives que j'avance dans ce travail. Sa décision de soutenir les activités du collectif de recherche Emidio di Treviri (voir chapitre 9) a aujourd'hui conduit à la création d'un centre d'études portant le nom de Laura Conti et de Marta Iannetti dans les Apennins du Piceno, sur le mont Ceresa. Le texte qui suit est la transcription de son intervention lors de la sixième école d'été du collectif Emidio di Treviri, qui a eu lieu le 24 juillet 2022 à Pesaturo (Roccafluvione, Ascoli Piceno). Il y a plusieurs textes d'introduction à la figure de Laura Conti notamment la biographie écrite par Valeria Fieramonte (2021) et la sélection de textes accompagnée d'une riche introduction de Laura Novati (2016).

derniers jours, et qui deviendront un élément d'ameublement essentiel de sa maison. Sa rencontre avec l'école est plutôt traumatisante, non pas à cause des difficultés d'apprentissage, mais à cause de la forte pression psychologique exercée sur elle par les enseignantes et les prêtres.

Son aversion contre toute tentative d'homologation née déjà à ce moment. Elle vit sa rébellion contre l'école fasciste avec le seul outil dont dispose un enfant : le silence. Elle protège la confidentialité de sa famille. Tout ce qu'elle écrit dans une composition écrite qu'on lui demande sur sa mère est : « Ma mère a une robe brune, des yeux bruns, des cheveux bruns ».

En raison des difficultés financières de sa famille, elle a dû travailler dur pour être exempté des frais de scolarité et trouver des bourses. Au moment d'entrer à l'université, elle choisit la médecine. Elle la considère comme une profession « de frontière », et à l'abri des pressions fascistes : « Comment peut-on étudier la littérature sous le fascisme ? Ce n'est que dans les sciences que la liberté est encore possible ».

En tant qu'étudiante pendant l'occupation nazi-fasciste, elle a milité dans la formation clandestine *Fronte della Gioventù*<sup>117</sup>. En juillet 1944, elle est arrêtée et internée dans le camp de concentration de Bolzano jusqu'en mai 1945, quand elle sera libérée<sup>118</sup>.

Après avoir obtenu son diplôme (avec une spécialisation en orthopédie en Autriche), elle a travaillé comme médecin du travail à l'*Istituto nazionale Assicurazione Infortuni sul Lavoro* (INAIL – Institut national d'assurance pour les accidents au travail), traumatologue jusqu'en 1982 et comme médecin scolaire dans des communes de la région de Milan.

Elle a commencé son parcours dans les institutions de l'administration publique, en choisissant de militer dans le PCI. De 1960 à 1970, elle a été élue au conseil de la Province de Milan. Depuis la salle du conseil de Palazzo Isimbardi<sup>119</sup>, elle s'est exprimée sur les maladies mentales, les « mères célibataires », la médecine scolaire et les problèmes d'immigration, en *intégrant des données statistiques, des expériences personnelles et des observations directes*. C'est une femme qui pratique une politique

---

<sup>117</sup> Le *Fronte della Gioventù per l'indipendenza nazionale e per la libertà* (Front de la jeunesse pour l'indépendance nationale et la liberté) était l'organisation la plus connue et la plus diffuse de jeunes impliqués dans la lutte de libération en Italie. L'organisation a été constituée à Milan en janvier 1944, sous une forme unitaire, par des représentants des jeunes communistes, socialistes, démocrates-chrétiens, auxquels se joignent ensuite les jeunes libéraux, ceux du Parti d'Action, les républicains, les communistes catholiques, les jeunes femmes des *Groupes de défense des femmes* (d'où naîtra plus tard l'UDI – *Unione Donne Italiane*) et les jeunes du *Comité des paysans*. La base idéologique et programmatique fût élaborée par Eugenio Curiel (1912-1945), un jeune scientifique de Trieste, déjà confiné par le fascisme à Ventotene, tué à Milan le 24 février 1945 (voir le site de l'ANPI : <https://www.anpi.it/storia/141/il-fronte-della-gioventu>).

<sup>118</sup> Le camp de Bolzano était un camp de concentration nazi dit « de passage » (*di transito*). Il a été actif à Bolzano, dans le district de Gries-San Quirino, de l'été 1944 à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Après le 8 septembre 1943, Bolzano était sous le contrôle direct des Allemands.

<sup>119</sup> Il s'agit du siège du gouvernement de la province de Milan.

aux racines sociales profondes et qui est attentive à connaître la réalité sur laquelle les propositions opérationnelles vont avoir un effet.

Comme cela sera toujours le cas, elle se tient à la règle selon laquelle il faut d'abord connaître avant de faire. Son expertise dans le domaine socio-sanitaire est hors du commun, comme en témoigne son ouvrage de 1958 intitulé *L'Assistenza e la previdenza sociale*<sup>120</sup>, dans lequel elle analyse les raisons historiques des différents modèles d'intervention publique dans ces domaines.

Elle était hyperactive : en 1963, elle publie un « petit roman envoûtant (*ammaliante*) » sur son rapport à la maladie et à la mort, *Cecilia e le streghe*, qui remporte le prix littéraire Pozzale<sup>121</sup>.

Son attention à la mémoire de la Résistance, et à sa transmission, s'exerce dans un ouvrage remarquable et remarqué de constitution d'un fonds documentaire de la presse clandestine, publié par Feltrinelli en 1961. Elle regrettait le fait que « presque tous les jeunes italiens, même instruits et curieux, n'ont jamais pu voir aucune de ces millions de feuilles qui ont circulé dans notre pays ». La sienne fût une contribution importante à l'historiographie de la Résistance.

En 1964, elle publie un essai « exemplaire et organique » sur le camp de Bolzano où elle a été internée et, en 1965, le roman d'une prisonnière politique dans un *lager* : *La Condizione sperimentale*<sup>122</sup>.

En plus de sa profession de médecin et de son travail d'administratrice, elle fréquente divers forums sociaux de débat. Entre autres, entre 1966 et 1970, elle est directrice de la *Casa della Cultura* de Milan avec Rossana Rossanda<sup>123</sup>.

De 1970 à 1980, elle a été élue à la Région Lombardie avec le PCI. Lorsque l'affaire de la dioxine éclate à Seveso en 1976, s'ouvre pour elle, dans ses mots, un « tournant important dans ma vie politique et culturelle ».

Son engagement à Seveso est total, et il se maintient pendant longtemps. La pratique de l'étude et de l'écoute lui a permis de rencontrer les nombreux visages du désastre – institutionnel, social, chimique – et de comprendre des attitudes très éloignées d'elle et de son monde.

---

<sup>120</sup> Voir Laura Conti *L'assistenza e la previdenza sociale. Storia e Problemi*, Feltrinelli, 1958.

<sup>121</sup> Voir Laura Conti, *Cecilia e le streghe*, Einaudi, 1963.

<sup>122</sup> Voir Laura Conti, *La Condizione sperimentale*, Mondadori, 1965.

<sup>123</sup> Rossana Rossanda (1924-2020), après avoir participé à la Résistance dès son plus jeune âge, est devenue une dirigeante du Parti Communiste Italien, élue à la Chambre des députés en 1963. Elle fonde – avec Luigi Pintor, Valentino Parlato, Lucio Magri et Luciana Castellina – *il Manifesto*, un groupe et une revue politiques, nés de la nécessité de faire face à la crise du « socialisme réel », dans le sillage des mouvements étudiants et ouvriers. Le premier numéro du magazine a été publié le 23 juin 1969. Le magazine (qui devient un quotidien le 28 avril 1971) prend des positions en opposition avec la ligne majoritaire du PCI (notamment en ce qui concerne l'invasion soviétique de la Tchécoslovaquie). Pour cette position, Rossanda a été exclue du parti. Cette brève note est tirée de l'entrée qui lui est consacrée dans l'Encyclopédie des femmes (<http://www.enciclopediadelledonne.it/biografie/rossana-rossanda/>).

En 1979, elle a participé à la fondation de *Legambiente*<sup>124</sup>, dont elle a longtemps été présidente du comité scientifique.

Son rôle est d'anticiper les problèmes et les conflits : elle peut s'appuyer sur sa culture très solide et le don de savoir raconter. Par le recours à l'exemple, à la métaphore ou à l'invention linguistique, elle rapproche les « grandes questions » de l'expérience ordinaire des événements de tous les jours : la vie et la mort, l'avortement et la chasse, la sexualité et la liberté, les préjugés utiles et les idéologies néfastes, la science dans son ensemble et le système vivant, la faim d'énergie et la pauvreté idéale, les systèmes de pouvoir et l'administration publique.

Grande hérétique, profondément attachée à une vision scientifique des problèmes, elle a mené de vives polémiques, parfois toute seule, pour *démasquer toute tentative de réduire l'environnementalisme à l'éthique*. Dotée d'un sens de la polémique proverbial, ils étaient nombreux à craindre ses demandes de clarification.

Pour sensibiliser les gens aux questions environnementales, elle se rend partout – écoles, clubs, « universités vertes »<sup>125</sup>, oratoires paroissiaux – pour donner des conférences, des débats, des séminaires, des cours. Elle écrit des centaines d'articles pour orienter l'opinion publique lors des référendums sur l'énergie nucléaire, l'avortement, la chasse. Elle installe des tables au coin des rues et parle aux gens pour les sensibiliser et les informer sur ces questions.

Elle a été élue membre du Parlement pour le PCI en 1987<sup>126</sup>.

En 1990, afin de disposer d'un lieu pour évaluer les changements en cours dans le PCI, elle a fondé avec Mario Spinella l'*Association Gramsci*, qu'elle a présidé. La même année, elle a rompu avec *Legambiente*. Elle est décédée à Milan le 25 mai 1993.

---

<sup>124</sup> *Legambiente* est une association environnementale italienne, héritière des premiers groupes d'écologie scientifique et du mouvement antinucléaire. Fondée en 1980 dans le cadre d'ARCI, le réseau d'associations récréatives du PCI, dont elle est ensuite devenue autonome, elle était initialement connue sous le nom de *Ligue pour l'environnement*. En 1992, lors du 4e congrès national qui s'est tenu à Parme, elle a changé de nom pour devenir *Legambiente* afin d'éviter toute confusion avec d'autres mouvements, notamment le mouvement séparatiste de la *Ligue du Nord*. Présente de manière capillaire sur tout le territoire grâce à ses « cercles » ou groupes locaux (*circoli*), *Legambiente* compte aujourd'hui 18 bureaux régionaux et 1 000 groupes locaux, avec un total de 115 000 membres et sympathisants (voir : <https://www.legambiente.it/chi-siamo/>).

<sup>125</sup> Les « universités vertes » sont apparues au début des années 1980 comme des formations spontanées issues de la « contre-culture environnementale ». Après les premières expériences à Mestre, Lugo di Romagna et Bologne, l'émergence des universités vertes s'est étendue à la majeure partie du pays. L'objectif de ces formations était de répondre à la demande croissante d'informations et d'outils d'intervention pour défendre l'environnement et la santé. Les universités ont ensuite formé une fédération nationale. Selon Della Valentina (2011), elles ont constitué un phénomène significatif pour la diffusion de la culture environnementaliste, car elles ont permis à des milliers de personnes de se familiariser « rigoureusement » avec les questions environnementales. À l'initiative de Giorgio Nebbia, le Centre pour la culture écologique – Archives environnementalistes du *Casale Podere Rosa* de Rome a effectué des recherches qui ont permis de rassembler une importante documentation sur ces expériences. Voir : <https://casalepodererosa.org/universita-verdi-in-italia/>.

<sup>126</sup> Laura Conti a été élue lors de la 10<sup>e</sup> législature (1987 à 1992) et a intégré la Commission « Agriculture ».

Depuis lors, une douzaine de groupes *Legambiente*, un collège de Buccinasco (Milan) et le laboratoire territorial d'éducation à l'environnement de la Région Lombardie portent son nom, qui est gravé dans le *Famedio* du cimetière « Monumental » de Milan<sup>127</sup>.

Giovanni Berlinguer dira de sa relation avec Laura Conti, lors d'une rencontre à Brescia en 2001 : « L'orthodoxie et le conformisme m'ont empêché de comprendre la nouveauté de ce qu'elle proposait ».

#### 4.2.2. La singularité d'un parcours biographique hors du commun

Le portrait que Angela Alioli nous restitue met déjà en avant quelques clés pour comprendre le parcours intellectuel, scientifique et politique de Laura Conti et, par conséquent, l'originalité de sa proposition dans le cadre de l'écologie politique et, plus généralement, de l'environnementalisme italien. Tout d'abord, il y a des clés qui renvoient à la personne de Laura Conti et à la manière dont son parcours biographique (marqué par l'expérience de l'antifascisme et par l'engagement actif dans la Résistance) la conduit à élaborer une perspective singulière sur le rapport entre politique, science et vie.

#### *Science et liberté*

Une clé importante est *sa relation avec la science*. Au cours des années difficiles de son engagement parlementaire, marquées par les difficultés de santé et la charge importante de travail, Laura Conti confie que les études restent sa « seule consolation : une véritable drogue ». <sup>128</sup>

Ainsi, dans une lettre de 1987 où elle commente un article de Rossana Rossanda, elle écrit :

Il me semble que la difficulté que rencontre Rossana pour traiter de nos questions dépend essentiellement du fait qu'il lui est très difficile de se détacher des méthodes traditionnelles de la politique. Elle est, pour ainsi dire, « trop politique » pour le faire. C'est moins difficile pour moi, bien que plus âgé qu'elle,

---

<sup>127</sup> Le *famedio*, ou temple de la renommée, est une sorte de Panthéon milanais. Il s'agit d'un bâtiment conçu par l'architecte Carlo Maciachini à l'intérieur du cimetière dit « Monumental » de Milan, lieu de sépulture, de célébration et de mémoire des Milanais et Milanaises – d'origine ou d'adoption – ayant rendu honneur à la ville et à l'Italie par leurs œuvres et leurs actions.

<sup>128</sup> Archives Laura Conti, « Lettera a Gabriella », 9 octobre 1989. Faldone 1 « Corrispondenza personale », Fondation Micheletti de Brescia.

car j'ai plutôt vécu comme une scientifique « prêtée » à la politique<sup>129</sup>.

Laura Conti se définit dans cette lettre comme une scientifique « prêtée » à la politique, mais on peut tout autant la voir comme une politicienne « passionnée » par la science et convaincue de la centralité de la science dans les processus qui accompagnent la difficile construction d'une démocratie écologique. Dans son livre *Questo pianeta*, elle se décrit, d'ailleurs, comme une « mendicante en haillons » (*una mendicante stracciona*) dans sa relation avec la « citadelle » de la science, où elle cherche des réponses à ses questions et la vérification de ses hypothèses (Conti, 1983, p. 31)<sup>130</sup> :

Je (...) ne suis pas une scientifique : je ne réside pas dans la citadelle, je ne suis qu'une mendicante en haillons qui erre à l'extérieur et qui s'efforce de regarder à l'intérieur par les fenêtres, et ne voit pas bien, et louche les yeux, et avec ses mains se protège des reflets éblouissants et cherche à discerner quelque chose. Donc, quand je vous dis : « Regardez ! », je dis en même temps « Aidez-moi à voir ! ».

Laura Conti est toujours restée, en ce sens, une scientifique au service de la société et immergée dans la société. La connaissance scientifique demeure pour elle un moyen de se libérer du conformisme de la société : le conformisme du régime fasciste en premier lieu, puis le conformisme des postures idéologiques et des modes intellectuelles, et le conformisme qui pesait sur elle en tant que femme dans une société où les codes de genre auraient voulu que les rôles techniques et politiques soient l'apanage des hommes.

La connaissance scientifique est ainsi, dans son expérience, *un pouvoir qui peut libérer*, si on se l'approprie. Mais la science n'est pas une fin en soi. Ou plutôt, la science ne définit pas ses propres fins de connaissance en dehors des relations sociales, de leur historicité et des luttes pour leur transformation. Pour elle, il n'y a pas de science en dehors de la société et en dehors d'un imaginaire sociotechnique qui donne ou enlève

---

<sup>129</sup> Archives Laura Conti, « Lettera a Cecilia », 24 avril 1987. Faldone 1 « Corrispondenza personale », Fondation Micheletti de Brescia.

<sup>130</sup> Laura Conti publia trois éditions de *Questo pianeta* : en 1983, en 1987 et la dernière, avec un travail de réécriture importante, qui devait paraître en 1993 mais qui a été publié par la maison d'édition Fandango seulement en 2022.

de la valeur à certaines entreprises du savoir. L’imaginaire sociotechnique reste un objet de contestation, un enjeu politique. Autrement dit, il n’existe aucune science qui puisse être considérée comme étrangère aux conflits sociaux qui traversent une société. C’est pourquoi Laura Conti a tout de suite alerté sur les risques d’une politique qui délègue aux experts la discussion et la décision sur les questions techniques – une tendance qui s’accroît grandement dans les années 1980, y compris au sein de la gauche.

Pour Laura Conti, il y a différentes manières de faire de la science : il existe des sciences qui fonctionnent en sectorisant et en occultant la complexité et des sciences qui ne le font pas. Les sciences hyper-spécialisées et réductionnistes s’éloignent d’une vision globale, instillent une fausse confiance, encouragent l’inattention aux interdépendances et finissent donc par être l’ennemi du système vivant. Mais il existe des sciences, telle l’écologie, qui acceptent la complexité, et qui sont, pour cette raison, des sciences nécessairement « modestes ». Pour Laura Conti, l’écologie est « une science de l’expérience » et non pas une science de laboratoire, parce que « elle *ne peut pas travailler sur des modèles de la réalité mais peut seulement observer la réalité* »<sup>131</sup>. C’est pourquoi c’est une science qui s’appuie souvent sur des « préjugés » :

Dans la culture des mouvements écologistes, le préjugé est la conviction a priori que les solutions qui ont été établies au cours de l’évolution biologique, ayant été testées sur de très longues périodes de temps, ont plus de chances d’être fiables que les solutions conçues par les scientifiques, qui n’ont été testées que sur de très courtes périodes de temps<sup>132</sup>.

Le fait que Laura Conti se sente avant tout une scientifique explique l’importance qu’elle accordait, même dans la pratique politique, à l’étude et à l’analyse des faits, à la comparaison des hypothèses, à l’évaluation des résultats de l’action. Elle demandait toujours d’explicitier les bases d’information utilisées pour appuyer la prise de décision ainsi à comprendre la logique des actions entreprises. Cela explique son refus de laisser

---

<sup>131</sup> Archives Laura Conti « Quante grossolanità amici scienziati », *L’Unità*, 13 juin 1992 (c’est moi qui souligne). Dans un autre de ses écrits, datant de 1992, elle déclarait : « La réalité environnementale, c’est-à-dire la ‘réalité’ tout court, n’est pas connaissable à travers des expériences de laboratoire (*sperimentalmente*) ; et puisque ‘expérimenter’ (*sperimentare*) signifie ‘abstraire’ (...) nous pouvons dire que la réalité n’est pas connaissable par abstraction. Ni par des modèles qui font abstraction des dimensions spatiales ». Voir Laura Conti « La scienza è caratterizzata da un alto grado di astrazione... », s.l., 30 ottobre 1992, *Scienze : Storia e vita dell’universo e della terra*, Faldone 1.5.

<sup>132</sup> Archives Laura Conti « Quante grossolanità amici scienziati », *L’Unità*, 13 juin 1992.



les positions de principe l'emporter sur l'analyse précise des faits, ce qui la rendait souvent « indisciplinée » – ou non alignée – dans ses rapports non seulement avec le parti communiste mais aussi avec les mouvements. Elle n'a cependant jamais rompu avec le PCI et a accepté jusqu'au bout les responsabilités institutionnelles qui lui ont été proposées<sup>133</sup>. Sa présence et son activité au sein du parti ont contribué de manière décisive à créer les conditions d'un dialogue avec la pensée écologique et ses expressions associatives (Della Valentina 2011)<sup>134</sup>.

*L'amour « érotique » pour le système vivant : une pensée de l'écologie qui sort des sentiers battus*

Dans son rôle de disséminatrice de la culture scientifique écologique, Laura Conti a été une voyageuse et une causeuse infatigable. Elle souhaitait que la science soit populaire et elle voulait transmettre son amour de la science aux jeunes, en les impliquant dans ce qui était pour elle une aventure passionnante et souvent amusante, mais jamais banale. Laura Conti a toujours attaché une grande importance au fait de faire les choses pour le plaisir, de s'amuser en les faisant, et de se tenir à l'écart de la rhétorique sacrificielle de l'héroïsme.

Laura Conti a mis toute sa passion pour la littérature dans sa façon de communiquer la science mais elle a été aussi écrivaine de fiction, ce qui lui a permis de narrer une autre façon d'enquêter sur les faits, de comprendre le monde et de transmettre un savoir.

Le fil conducteur de ces explorations : l'« amour » du système vivant. De son aveu, c'est l'amour qui l'a toujours guidée dans son désir de connaissance pour l'action. Un amour qui n'est pourtant jamais sacrificiel, un amour qui reste ancré dans l'expérience sensible du plaisir :

---

<sup>133</sup> En 1991, elle a été parmi ceux et celles qui ont voté contre le changement de nom du parti en « Parti démocratique de la gauche ».

<sup>134</sup> Dans son analyse de l'élaboration interne du PCI sur les questions écologiques, Della Valentina (2011) souligne également l'importance des contributions d'Enrico Berlinguer et de Pietro Ingrao. Pour Berlinguer, l'« austérité » renvoie à une transformation majeure, essentiellement morale, de la société, centrée sur la lutte contre le gaspillage. Pour Laura Conti, la question morale, certes importante, est cependant toujours le résultat d'une analyse qui ancre le besoin de sobriété dans une analyse des contraintes écosystémiques.

J'aime l'idée de faire ce que je peux pour sauver le système vivant parce que j'aime le système vivant ; je l'aime ou il me plaît. Je l'aime dans le sens où il me plaît. Je ne l'aime pas dans le sens où je voudrais mourir pour lui. C'est *un amour beaucoup plus érotique, voilà, il me donne du plaisir*<sup>135</sup>.

Dans cette revendication de l'amour pour le système vivant, un amour « érotique », se trouve la revendication de la centralité d'une implication sensible, sensoriel et sensuel avec le monde pour la compréhension de ce qu'est l'écologie. L'amour pour le vivant est pour elle « érotique » au sens qu'il n'est pas idéal mais sensuel et corporel. On pourrait parler de « écoféminisme » pour définir cette vision de l'engagement écologique comme étant la reconnaissance d'une interdépendance avec le système vivant vécue au quotidien et de manière incarnée. Laura Conti, toutefois, n'utilisera jamais le terme féminisme et elle aura toujours avec le féminisme un rapport compliqué. Sa peur est que, au nom du féminisme, on ne cantonne pas les femmes à s'occuper que des thèmes des femmes. D'où sa tendance à formuler les problèmes des femmes à l'intérieur d'une lecture systémique, mais aussi biologique et évolutive du devenir des sociétés. Cela non pas pour « naturaliser » la distinction homme-femme, mais plutôt pour donner la mesure de l'important travail culturelle impliqué par la redéfinition des codes culturels liés au genre<sup>136</sup>.

4.2.3. La conscience de classe et la conscience d'espèce : une proposition de refondation d'une gauche progressiste-écologiste :

La perspective singulière de Laura Conti sur la relation entre science, liberté et vie se traduit par une vision originale de l'action politique « progressiste ». Cette vision fait penser à celle que l'on trouve chez un auteur aussi éloigné de ses lectures que John Dewey, mais lié à elle par l'importance attribuée à l'œuvre de Darwin et à une lecture évolutionniste du monde social. La rapprochent également de Dewey la centralité de la

---

<sup>135</sup> Angela Alioli, « Intervista a Laura Conti », *Quattro giovedì e un venerdì per la filosofia*, édité par Ipazia, série « Via Dogana », mars 1988. Cet extrait est reproduit dans le texte qu'Angela Alioli a écrit en commémoration de Laura Conti, à l'occasion de sa mort : « Laura Conti e l'amore per il vivente », dans le numéro du 12 septembre 1993 de la revue *Via Dogana*.

<sup>136</sup> Je ne fais que survoler ici une question qui mériterait d'être mieux approfondie. Laura Conti a notamment écrit un petit texte d'éducation sexuelle où elle donne sa vision de la relation entre sexe et genre : *Sesso e Educazione* (1975, Editori Riuniti, Roma).

*pratique de l'enquête* en tant qu'expérience fondatrice du public et l'intérêt pour l'éducation comme fondement d'une démocratie comprise avant tout comme un mode de vie. Laura Conti partage avec Dewey la critique d'une vision des valeurs en tant que principes abstraits dont découle une action « juste », au profit d'une analyse écologique des conséquences de l'action. Comme elle l'écrit dans *Questo pianeta* (1987, p. 237) :

Je suis (...) dépourvue de sens moral : et, entre l'absence de sens moral et l'absence totale d'études juridiques, j'en suis venu à avoir une idée très pragmatique du droit : comme « quelque chose » qui aide les gens à mieux vivre (ou devrait le faire).

Laura Conti se distingue de la tradition pragmatiste classique par l'importance politique qu'elle accorde à la classe ouvrière, en raison du « fait social » de l'exploitation qu'elle subit structurellement. Pour elle, la classe ouvrière a vocation à être la force motrice de la lutte contre le mécanisme économique qui « compromet la nature ». C'est donc à partir d'un « environnementalisme ouvrier » du travail et de la santé au travail que Laura Conti vient à préciser son positionnement agro-écologiste<sup>137</sup>. D'où *l'originalité de sa perspective qui parvient à articuler différentes formes d'écologisme dans un même raisonnement*. Elle le fait à partir d'une réflexion qui place au cœur de la problématique écologique la relation « productive » à l'environnement nécessaire à la subsistance humaine.

#### *Appeler le mouvement ouvrier à œuvrer pour son propre dépassement*

Sur le plan politique, les travailleurs, en tant que force sociale organisée, sont vus par Laura Conti comme le pivot autour duquel d'autres forces sociales pourraient s'organiser. En particulier, elle espère voir surgir une alliance entre les travailleurs et les catégories sociales qu'elle considère « naturellement » comme étant plus tournées vers l'avenir : les jeunes et les femmes. Elle considère également les intellectuels comme une catégorie tournée vers l'avenir, mais à condition qu'ils reconnaissent que « les valeurs de la science, auxquelles ils ont été éduqués, sont les valeurs d'une science toute

---

<sup>137</sup> Je renvoie aux travaux de l'historienne Stefania Barca sur Laura Conti et l'écologie politique italienne (Barca, 2011a) pour une analyse de l'apport de Laura Conti à une formulation des questions écologiques à la frontière des questions du travail et de la santé au travail.

construite sur le fait que ceux qui paient les coûts ne profitent pas des bénéfices » (Conti, 1977b, p. 136).

Pour que la classe ouvrière puisse remplir ce rôle d'impulsion de la transformation écologique que Laura Conti souhaiterait la voir assumer, il est certes nécessaire qu'une conscience de classe se développe, en tant que conscience de l'exploitation subie pour le profit apprivoisé par une classe de capitalistes et rentiers. Il est nécessaire, en parallèle, que les luttes écologiques reconnaissent la centralité des luttes pour la santé au travail et les droits des travailleurs comme des luttes clés pour créer les conditions d'une alliance :

Se pencher sur un maçon tombé de l'échafaudage et lui parler de l'eutrophisation de l'Adriatique serait de mauvais goût, mais surtout ce serait inutile (Conti 1977b, p. 138).

Mais la classe des travailleurs est en même temps appelée à œuvrer pour son propre dépassement. Pour Laura Conti, il existe en effet une tension structurelle dans le rapport entre écologie et travail. La transformation vers une société écologique exige la maturation d'un rapport au travail qui n'est pas toujours, et qui n'est pas pour tous les types de travail, orienté vers la promotion de l'amélioration de la productivité du travail :

Il est erroné de croire que la défense de l'environnement est « alternative » à la défense des niveaux d'emploi, et (...) c'est même le contraire qui est vrai. Mais on ne peut pas ignorer le fait suivant : la défense de l'environnement *est* indéniablement une alternative à la conquête d'un grand nombre non pas d'emplois, en général, mais de *ces emplois* dans lesquels la conscience de classe arrive à maturité (Conti 1977b, p. 138-139).

Cependant :

les travailleurs ont tendance à défendre la profession qu'ils exercent, et non celle qu'ils pourraient exercer ; ils s'identifient au rôle qu'ils jouent, et non à celui qu'ils pourraient jouer 'si'. Cette réalité doit être considérée sans moralisation, et sans arrogance intellectuelle (Conti, 1978, p. 52).

Pour Laura Conti, c'est là l'ampleur de la transformation à venir, comme terrain décisif pour l'affirmation d'une pensée écologique progressiste : « un changement radical dans la manière de produire, la manière de consommer, la manière de vivre, qui est extrêmement difficile à mettre en place » (Conti 1978, p. 49). Il faudrait non seulement « une réorientation de la recherche scientifique et technologique, en privilégiant les technologies douces et les sciences du vivant » (Conti 1978, p. 48) mais aussi :

une grande entreprise intellectuelle et culturelle, plus encore que politique, une entreprise qui doit démolir des valeurs établies depuis mille ans (...) C'est une entreprise intellectuelle (...) qui *refuse de résoudre les problèmes d'aujourd'hui en les rejetant sur les épaules des générations futures*, comme le font ceux qui consomment sans pitié la fertilité des sols et ceux qui accumulent les déchets radioactifs et les matières polluantes de toutes sortes (Conti 1978, p. 52-53).

Dans ce sens, Laura Conti a travaillé, au sein de la gauche, à une transformation de la culture politique progressiste en faveur de la création d'une articulation entre le développement d'une « conscience de classe » et le développement d'une « conscience d'espèce ». Dans sa vision, en l'absence de cette articulation, ce ne sont pas seulement les « mécanismes économiques » du productivisme qui sont aveugles aux contraintes biophysiques, mais également la politique qui cherche à s'y opposer.

Dans l'introduction à la deuxième édition de *Che cos'è l'ecologia* (litt : Ce qu'est l'écologie) – un livre publié à l'origine en 1977 – Laura Conti écrit :

On ne peut plus se limiter à se positionner en tant que classe contre d'autres classes, mais on doit se positionner en tant qu'espèce face à la globalité du monde. En même temps, *il faut éviter les risques implicites liés au fait de 'se positionner en tant qu'espèce'*, un positionnement qui, dans certains cas, profite à une classe contre les autres. (...) Il est certainement vrai qu'il faut examiner la relation entre l'espèce humaine et la globalité du monde, et que par conséquent la manière traditionnelle de faire de la politique est inadéquate, mais il est encore vrai que *la société est divisée en classes, qui puisent dans les ressources du monde dans des mesures trop différentes pour donner à chacun une chance de survivre, et que par conséquent la manière traditionnelle de faire de la politique n'est pas encore dépassée*. Un nouveau monde est en train de naître, et il naît avec

difficulté. Mais y a-t-il jamais eu une naissance facile ? (Conti, 1981, p. VIII c'est moi qui souligne).

*Face aux systèmes vivants : la nécessité d'une révolution culturelle*

La question écologique était pour Laura Conti, une force de transformation des cultures politiques progressistes. Tout d'abord, elle conduisait à l'importance croissante, en politique, du « faire » plutôt que de l'« être » :

Il fut un temps quand le parti était une totalité englobante. C'était tout. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. Il fut un temps quand le parti mettait en avant le besoin d'être. Et c'était nécessaire à l'époque. Ce ne l'est plus aujourd'hui. Aujourd'hui, il y a un *devoir de faire*. Quant à l'être, *nous revendiquons le droit d'être ce que nous sommes : des hommes et des femmes engagés pour changer la société*. Bien sûr. Mais nous ne sommes plus seulement des combattants politiques. Qu'est-ce que nous sommes alors ? *Des gens qui vivent* (gente che vive).  
138

La mention du « vivre » nous ramène à ce que l'on peut identifier comme la préoccupation centrale qui a animé l'activité politique de Laura Conti : soutenir le développement d'une politique progressiste écologiquement fondée, c'est à dire, consciente de l'inscription des sociétés humaines dans des écosystèmes vivants. Dans cette politique, les valeurs « classiques » de la gauche devaient être déclinées à partir de la connaissance et de la prise en compte des conditions biologiques sur lesquelles repose la possibilité même de perpétuer la vie sur terre. La vie était pour Laura Conti tout d'abord un processus biologique qui prend une diversité irréductible de formes, car « il n'y a pas de 'vie' mais différents modes de vie »<sup>139</sup>. Sa vision politique s'enracinait dans la conviction que « l'espèce humaine fait partie d'un *système vivant* sans lequel nous ne sommes nullement certains qu'elle puisse survivre » (Conti 1988, p. 18).

---

<sup>138</sup> Nives Ciardi « Si la catastrophe est proche, nous aimerons le réacteur. Entretien avec Laura Conti », *Modo*, octobre 1978. C'est moi qui souligne.

<sup>139</sup> Archives Laura Conti : *Laura Conti risponde alle domande di Mirco Nalesso sulla 'ipotesi Gaia'*, 15 marzo 1993, Scienze : Storia e vita dell'universo e della terra, Faldone 1.5.

Cette conviction concernant la relation nécessaire entre l'espèce humaine et l'écosystème de la Terre se traduit chez Laura Conti dans l'élaboration d'une pensée écologique-évolutionniste qui reste ancrée aux valeurs de la gauche. La quête humaine d'autonomie par rapport aux contraintes de l'écosystème et de la séparation du reste des êtres vivants est alors vue comme étant un dangereux « saut d'espèce », qui est aussi un « saut dans le vide ».

Laura Conti transforma les outils du matérialisme marxiste de manière à inclure aussi une compréhension des dynamiques écologiques et de leurs problèmes à partir d'une approche écosystémique. La culture systémique-écologique faisait défaut non seulement aux citoyens mais avant tout aux responsables politiques. Il était nécessaire que les connaissances scientifiques de base sur les systèmes vivants et l'écosystème terrestre deviennent une connaissance diffuse pour favoriser l'émergence d'« une culture sociale qui n'ignore pas la biologie » (Tiezzi, 2001, p. 52). Il fallait une connaissance généralisée des contraintes dont dépendent le maintien, la reproduction et la transformation dans le temps des conditions favorables à la vie et à l'expression de sa *diversité* sur Terre. En particulier, pour Laura Conti, la connaissance des principes de la thermodynamique et de la biologie devait devenir non seulement une partie fondamentale des connaissances de tout décideur public, mais aussi la *base de l'exercice de l'imagination politique*.

Un tel positionnement implique de revenir sur la relation entre les sciences sociales et les sciences biologiques et de rechercher une voie *non réductionniste* vers une compréhension « biologique-sociale » des sociétés humaines. Il s'agit de reconnaître, d'une part, l'existence de « dépendances matérielles », de contraintes et limites « métaboliques », et, d'autre part, la diversité des manières d'intégrer ces contraintes dans la construction d'un système social, ce qui génère à son tour des contraintes (culturelles).

Comme l'écrit Enzo Tiezzi, qui fut l'un des principaux interlocuteurs de Laura Conti :

La sociobiologie parle (...) de 'coévolution' : l'évolution génétique et l'évolution culturelle s'influencent mutuellement (...) L'influence génétique signifie seulement que, face à une bifurcation, les propriétés biologiques du cerveau feront en sorte qu'il y ait une alternative privilégiée par rapport à l'autre, mais

*le choix n'est pas inévitable (...)* L'homme, à la fois acteur et spectateur, vit dans cette alternance de rétroaction, une fois comme partie intégrante de la nature, une fois comme analyseur externe et, tout en analysant la nature, il se modifie lui-même et ainsi de suite. La critique selon laquelle la sociobiologie nous prive du libre arbitre et de la dignité humaine est toujours aussi superficielle (Tiezzi 2001, p. 51-52).

Dans cette vision, partagée par Laura Conti, reconnaître l'existence de « limites universelles » – « nous ne pouvons pas dépasser les trois dimensions de notre être physique, nous ne pouvons pas dépasser la vitesse de la lumière, nous ne pouvons pas descendre en dessous de -273°C, nous ne pouvons pas créer une pression exactement égale à zéro dans n'importe quel récipient, nous ne pouvons pas créer une entropie égale à zéro » – n'équivaut pas à « exclure l'art ou la créativité », parce que la sociobiologie « ne peut pas nous conseiller sur la voie à suivre » (Tiezzi 2001, p. 52).

Ce que l'acceptation des « limites universelles » implique est que « le processus entropique et le processus d'évolution n'ont qu'une seule direction et celle-ci ne peut être modifiée. Le temps ne peut être inversé. Mais c'est sur la vitesse de ces processus (c'est-à-dire leur dérivée par rapport au temps) que nous pouvons exercer notre influence » (Tiezzi 2001, p. 37).

En prenant conscience de la différence entre les « temps historiques » et les « temps biologiques », Laura Conti redéfinit les caractéristiques d'une force socialement progressiste comme étant une force visant à « ralentir » l'évolution de l'espèce humaine. Laura Conti écrit dans *Questo pianeta* (1983, p. 16) :

J'aime bien l'évolution qui s'est produite jusqu'à présent, mais maintenant ça suffit : arrêtons-la. (...) Je me suis efforcé de rendre transparent un élan anti-évolutif qui est implicite dans tout ce à quoi nous donnons un sens positif, à savoir l'humanitarisme et la démocratie, le progressisme et le communisme, le socialisme et l'antiracisme. Dans tous les différents courants ou nuances, *tout ce qui s'oppose au conservatisme socio-politique fait du conservatisme biologique*, même sans s'en rendre compte ou sans le vouloir.



#### 4.2.4. Que faire ? Enraciner les décisions politiques dans le futur

La vision de politique progressiste écologiste qu'on trouve détaillée dans les ouvrages de Laura Conti et dans les échanges avec ses interlocuteurs de l'époque, se traduit dans les actions qu'elle promeut à partir des rôles publics qu'elle a recouverts. Le passage à l'action s'accompagne à la recherche et à l'élaboration de méthodes d'intervention.

Pour Laura Conti, ralentir l'évolution ne signifie pas revenir au passé, mais plutôt « s'enraciner dans le futur » par la capacité de *progettare* pour la durabilité. En enquêtant sur l'évolution de l'agriculture et l'appauvrissement progressif du sol, elle écrivait dans un texte inédit : « *Il y a quelque chose dans notre société qui nous déracine de l'avenir* »<sup>140</sup>. Contre ce « déracinement », la dénonciation ne suffisait plus : il fallait un engagement actif sur la *progettazione* écologique, dans tous les domaines.

##### *La clé de la progettazione écologique*

Le terme italien *progettazione* (et le verbe *progettare*) fait référence à l'organisation d'un ensemble d'activités, de sujets et de composants en vue d'un objectif, qui peut être atteint totalement, partiellement ou manqué. Autrement dit, la *progettazione* indique la capacité d'organiser des outils, des stratégies et des actions en vue d'un objectif. Ce terme n'a pas véritablement d'équivalent en français, même si dans certains usages il peut être traduit comme *planification*, ou comme *aménagement* s'agissant de *progettazione* territoriale. À vrai dire, le terme français qui exprime le mieux son sens est celui de *conception* qui est utilisé en français pour traduire le mot anglais (intraduisible, lui aussi) de *design*, fréquemment rendu, en italien, par *progettazione*. Là où « conception » toutefois renvoie à une opération mentale, le terme *progettazione* renvoie à l'idée de « se jeter en avant ».

Autrement dit, de manière beaucoup plus parlante que « conception », les notions de *design* et de *progettazione* mettent en avant l'entrelacement de matérialité et d'imagination, d'intentionnalité et de contrainte, de « projection technique » et

---

<sup>140</sup> Archives Laura Conti, « Quando diciamo che le nostre scienze sono sperimentali, che cosa intendiamo dire veramente ? », Scienze, Faldone 2.

d' « introjection symbolique » (Berque, 2000) qui caractérise le rapport de l'être humain à l'environnement en tant que rapport inévitablement transformateur. Cela explique que la *progettazione*, et la promotion d'une culture écologique de la *progettazione*, puisse être considérée comme étant au cœur de la transformation écologique des sociétés.

La centralité de la *progettazione* qu'on retrouve chez Laura Conti fait écho aux positions exprimées dans les années 1970 par le philosophe et théoricien du *design* Tomas Maldonado dans son livre *La Speranza progettuale* (Maldonado, 1970). Dans ce court essai, Maldonado cherche à préciser le défi que la question écologique pose à la pensée critique et à l'action révolutionnaire sous l'angle de la nécessité d'articuler, dans la *progettazione*, « imagination technique » et « imagination sociologique », « courage social et politique » et « courage technique ». Il identifia la clé de la *progettazione ecologica* (ou *conception écologique*) comme étant l'ouverture d'« un horizon d'action articulé, cohérent et socialement responsable de l'environnement humain et de son destin » (Maldonado 1970, p. 61).

Pour Laura Conti, la base de la *progettazione* écologique est la *connaissance*. Non seulement celle qui est produite par les études et les recherches, par les expérimentations et les évaluations mais aussi par les observations et les expériences. Ces différentes formes de savoir permettent de définir un ensemble hétérogène de « bases d'information » (Borghi & Giullari, 2015) au service d'une méthode scientifique non-réductionniste en appui à la décision publique.

*Une méthode scientifique non-réductionniste : se frayer un chemin réaliste entre idéalisme et matérialisme*

La confrontation culturelle évoquée par Laura Conti, et qui aurait été nécessaire, à son avis, au sein des forces de la gauche et des mouvements écologistes concernait tout d'abord pour elle la *manière de comprendre le rapport entre éthique et politique au sein de la question environnementale*. Il s'agissait de se confronter à une vision de l'environnementalisme comme une question de *valeurs* (idéaliste) ou, au contraire, comme une question de *valeur* (matérialiste). En d'autres termes, il aurait fallu en Italie

une confrontation ouverte entre « écologie sociale » et « écologie profonde »<sup>141</sup>. *Pour Laura Conti, il y avait un lien possible entre ces deux formes d'écologie qui pouvait être assuré par l'adoption d'une méthode d'écologie scientifique non-réductionniste*. En cela proche des positions exprimées par Enzo Tiezzi, Laura Conti pensait qu'une approche scientifique non réductionniste à la compréhension du système vivant – transdisciplinaire on dirait aujourd'hui (Scholz & Steiner, 2015c) – permettrait une lecture complexe des phénomènes tant sociaux que naturels. La méthode scientifique ainsi revisitée aurait permis, dans sa vision, d'organiser un espace politique de délibération et *progettazione* écologiquement responsable<sup>142</sup>.

La vision de Laura Conti a évolué au fil du temps, en maintenant toutefois un fil conducteur, une intuition qui l'a guidée dans ses explorations. Cette intuition est qu'*une politique écologique progressiste* est possible seulement à partir d'un cadrage de la question écologique qui en montre les liens avec la question économique au sens substantiel<sup>143</sup>. Cette perspective conduit à reconnaître dans l'organisation capitaliste, et plus généralement productiviste de la subsistance, un mécanisme qui *accélère* une tendance à l'effondrement écosystémique dont la portée est désormais globale.

Dans ce sens, l'écologie de Laura Conti a toujours été une écologie politique, sociale et économique. Cependant, l'importance qu'elle reconnaissait à une perspective bio-sociale non réductionniste – qui s'est précisée dans ces écrits au cours des années 1980 – l'amenait à souligner la nécessité d'une *transformation culturelle* qui devait s'opérer sans renier la perspective matérialiste mais en l'approfondissant et en la faisant évoluer. Il s'agissait de tirer les conclusions de l'observation de la condition d'interdépendances de l'espèce humaine d'un système *vivant*, ce qui impliquait la reconnaissance de l'existence de limites.

---

<sup>141</sup> C'est une question qui, par exemple, a été au centre des débats du parti « Vert » naissant aux États-Unis, avec l'affrontement passionné entre Murray Bookchin du côté de l'écologie dite « sociale » et Fridtjof Capra et Charlene Spretnak du côté de l'écologie dite « profonde ». Voir à ce sujet (Decitre 2022) et (Elkins, 1989).

<sup>142</sup> L'approche de Laura Conti anticipe la conception de « science post-normale » telle que elle a été élaboré par Silvio Funtowicz et Jerome Ravetz (Funtowicz & Ravetz, 1993 ; Guimaraes Pereira & Funtowicz, 2015)

<sup>143</sup> Par économie substantielle j'entends, en suivant Karl Polanyi, une vision de l'économie comme étant l'ensemble des institutions qui organisent la subsistance humaine dans l'environnement.

Dans la pensée de Laura Conti, la reconnaissance des limites « universelles » biophysiques et la définition, à partir de la prise en compte de ces limites, d'un espace de *progettazione* ouvert à la participation, sont les moyens de réinterpréter dans un sens écologique le geste démocratique d'autodétermination. Pour que cela advienne, il fallait développer de nouveaux « vocabulaires des motifs » (Mills, 1940), de nouvelles sensibilités esthétiques et morales : on avait besoin de réinventer les liens sociaux en tant que liens socio-écologiques. D'où la nécessité non seulement de l'engagement dans la critique mais également dans la *progettazione*.

Pour Laura Conti, il était important de convenir sur *une méthode commune de définition des limites écologiques*, pour laisser ensuite à l'élaboration d'alternatives de *progettazione* le soin d'interpréter, par la matérialité des solutions élaborés, la diversité des manières de faire société écologiquement. C'était là la clé d'une démocratie écologique.

#### *4.3. Laura Conti au Parlement : le naufrage du projet d'un écologisme scientifique radical*

Laura Conti ne s'est pas limitée à penser les contours d'une politique progressiste écologiste, elle s'est aussi engagée à la première personne pour créer les conditions de ce changement et pour faire valoir cette perspective dans les arènes de la décision publique. Cette section du chapitre est consacrée à la reconstruction de ses activités d'élue au Parlement où ses prises de position ont été à contre-courant notamment sur trois thèmes principaux : l'agriculture biologique, la politique de conservation et la réglementation de la chasse. L'analyse de ces débats va me permettre de faire ressortir la spécificité de la proposition agro-écologiste portée par Laura Conti, de manière à mieux en préciser les contours par rapport à d'autres formes de critique écologiste.

En fait, Laura Conti est élue députée de la République lors des élections législatives de juin 1987 qui voient des représentants des Verts entrer au Parlement pour la première fois, le parti obtenant 2,5% du total des voix. Outre les élus Verts (dont la moitié étaient des femmes), entrent au Parlement pour la 10<sup>e</sup> législature des représentants constituant une voix minoritaire, sensibles aux questions écologiques, appartenant à d'autres partis historiques, tels les Radicaux, la Démocratie prolétaire, ou la Gauche Indépendante. On compte parmi ces derniers Enzo Tiezzi, Antonio Cederna et Giorgio Nebbia. Autrement dit, siègent au Parlement des intellectuels parmi les plus engagés du côté de

l'écologisme scientifique. Avant de rentrer dans les détails de l'activité parlementaire de Laura Conti il me semble important de restituer brièvement le contexte historique de fond ; un contexte qui témoigne de la montée en visibilité des multiples facettes de la crise écologique.

#### 4.3.1. Italie *Malpaese* : la multiplication des situations de crise et de désastre dans les années 1980

Avec la loi 349 de 1986, l'Italie se dote enfin d'un ministère de l'environnement (avec portefeuille), confié d'abord à Francesco De Lorenzo, puis à Giorgio Ruffolo<sup>144</sup>. En effet, les problématiques écologiques en attente d'une réponse institutionnelle sont nombreuses et complexes – locales et globales.

En 1986, l'accident qui survient à la centrale nucléaire de Tchernobyl incite le Parti Radical italien à lancer une initiative référendaire visant à bloquer les investissements italiens dans l'énergie nucléaire. La proposition consiste en trois propositions : 1. « l'abolition de l'intervention de l'État si la municipalité n'accorde pas un site pour la construction d'une centrale nucléaire » ; 2. « l'abolition des contributions compensatoires aux autorités locales pour la présence de centrales nucléaires ou à charbon sur leur territoire » ; et 3. « l'exclusion de la possibilité pour Enel [Agence nationale de l'électricité] de participer à la construction de centrales nucléaires à l'étranger ». Les référendums ont lieu les 8 et 9 novembre 1987, donnant la victoire au « oui »<sup>145</sup>.

Mais l'année 1986 n'est pas seulement l'année de Tchernobyl. Pour l'Italie, 1986 est surtout l'année du scandale du vin frelaté au méthanol. L'affaire explose suite à la mort de 22 personnes et conduit à la reconfiguration du secteur viticole italien vers une production de haute qualité (Della Valentina 2011).

---

<sup>144</sup> La loi prévoyait également la création d'un *Conseil national de l'environnement*. En 1987, des représentants de plusieurs associations environnementales ont rejoint le Conseil : *Amici della Terra* (la branche italienne de *Friends of the Earth*), CAI, FAI, *Federterra*, GRE, *Greenpeace*, *Italia Nostra*, Kronos 91, LIPU, *Lega per l'Ambiente*, *Mare Vivo*, *Touring Club* et WWF.

<sup>145</sup> Le taux de participation est supérieur à 60 % pour les trois propositions relatives au nucléaire (d'autres referendums ayant lieu dans le même scrutin), avec un pourcentage de votes pour le « oui » à l'abolition/ exclusion de 80,57 %, 79,71 % et 71,86 % respectivement.

La même année, les premiers cas d'encéphalopathie spongiforme bovine (ESB) – la « maladie de la vache folle » – sont enregistrés en Grande-Bretagne. Carlo Petrini fonde cette même année *Arcigola*, qui deviendra trois ans plus tard le mouvement *Slow Food*<sup>146</sup>. Carlo Petrini (1943-) est un sociologue et un journaliste, expert sur les thèmes de l'alimentation. Représentant de la gauche radicale italienne des années 1970, il est aujourd'hui l'une des personnalités les plus influentes dans le domaine de la sauvegarde et de la valorisation du patrimoine œno-gastronomique italien et de ses territoires, et une figure de proue des mobilisations pour la sauvegarde de la biodiversité cultivée.

1986 est également l'année de naissance de la section italienne de l'ONG *Greenpeace* et une année importante également sous l'angle de la législation pour l'environnement. C'est l'année de la mise en œuvre en Italie de la directive européenne sur la qualité de l'eau potable. Son application met en évidence les concentrations élevées d'atrazine et de bentazone (des herbicides utilisés pour désherber respectivement le maïs et le riz) dans les eaux souterraines des zones d'agriculture intensive du nord de l'Italie : pour éviter une crise de l'approvisionnement d'eau de très grande ampleur, est décidé par décret que des concentrations dix fois supérieures aux limites européennes restent autorisées.

Entre-temps, la loi n° 7 du 24 janvier 1986 transforme en loi le décret « contenant des mesures urgentes pour la limitation des phénomènes d'eutrophisation ». La prolifération des algues avait en effet affecté à plusieurs reprises la mer Adriatique et, en particulier, le littoral de la Romagne, causant des dommages importants à l'industrie du tourisme<sup>147</sup>.

En 1985, l'effondrement d'un bassin de décantation artificiel lié à l'activité d'une mine de fluorine (la mine de Prestavel) avait provoqué une vague de boue qui investit la vallée de Stava (dans la région du Trentino), tuant 268 personnes. Puis c'est au tour de la Valteline (Lombardie), d'être dévastée, entre le 18 et le 28 juillet 1987, par une série

---

<sup>146</sup> Pour mieux comprendre la politique de *Slow Food*, je renvoie aux travaux de l'anthropologue Valeria Siniscalchi (2013b, 2013a, 2014).

<sup>147</sup> L'eutrophisation est un processus dégénératif de l'eau induit par des apports excessifs de substances fertilisantes (azote, phosphore et autres phytostimulants) transportées vers la mer par les rivières et les établissements côtiers. Les principales sources de production sont le secteur de l'agro-élevage et le secteur civil (établissements urbains). Le premier contribue à environ 60 % des charges d'azote déversées dans la mer, le second à environ 50 % du phosphore.

de catastrophes (inondations, glissements de terrain, coulées de boue) qui causent 53 morts. Entre-temps, en 1985, le gouvernement dirigé par le socialiste Bettino Craxi avait approuvé le premier *condono edilizio* (loi n° 47/1985), une mesure législative permettant un citoyen d'obtenir l'annulation d'une certaine peine ou sanction résultant de la commission d'un acte illégal dans le domaine du bâtiment, typiquement l'édification d'immeuble dans des zones protégées.

En l'absence de mesures visant à assurer un gouvernement du territoire orienté à la prévention des risques, le territoire italien est de plus en plus déstabilisé par la succession des situations de crise et de désastre. Pour les commentateurs de l'époque, l'Italie n'était plus le *Belpaese*, le pays riche en beautés naturelles et artistiques, mais le *Malpaese*, le pays mal administré et mal en état. *Malpaese* fût le titre choisi pour le premier rapport sur l'état de l'environnement en Italie publié en 1983 par la *Lega per l'Ambiente*.

En tant que députée PCI, Laura Conti choisit, comme Enzo Tiezzi, de participer aux travaux de la Commission Agriculture du Parlement, et non pas de la Commission Environnement, Territoire et Travaux publics. Ce choix ne devrait pas surprendre. Laura Conti considère la transformation de l'agriculture comme un levier fondamental pour propulser une reconfiguration plus générale des besoins énergétiques et une réduction des émissions de gaz à effet de serre. Dans le contexte italien, en outre, l'agriculture écologiquement fondée est vue par Laura Conti comme une mesure « infrastructurelle » de prévention des désastres liés à « l'instabilité hydrogéologique » (le *dissesto idrogeologico*) de la péninsule.

Je vais, donc, tout d'abord prendre le temps d'illustrer l'approche de Laura Conti à l'écologisation de l'agriculture pour ensuite montrer comment de cette matrice descendent ses prises de position à contre-courant.

#### 4.3.2. Les principes d'une agriculture écologiquement fondée : au cœur de l'agro-écologisme scientifique de Laura Conti

Bien qu'elle ait reconnu Berry Commoner comme un de ses mentors (voir chapitre 3), Laura Conti n'a jamais partagé son optimisme de fond.

En effet, tout en étant persuadé que la question écologique était une question de survie, Commoner se déclarait optimiste. Il écrivait à ce propos : « il y a des raisons de

trouver dans les profondeurs mêmes de la crise environnementale une source d'optimisme » (Commoner 1971, p. 293). Dans sa vision, une fois la nature globale et systémique de la crise écologique reconstituée, l'humanité serait en mesure de trouver des solutions viables. Un optimisme appuyé par le fait que la crise écologique n'était pas liée à une quelconque détermination biologique de l'espèce humaine mais aux formes d'organisation sociale qui avaient historiquement prévalu. Il écrivait à ce propos (Commoner 1971, p. 293) :

Puisque la crise environnementale est le résultat de la mauvaise gestion sociale des ressources mondiales, alors elle peut être résolue et l'homme peut survivre dans une condition humaine lorsque l'organisation sociale de l'homme est mise en harmonie avec l'écosphère.

Pour Commoner, il fallait boucler la boucle (*closing the circle*) qui avait été brisée non pas en raison d'un besoin biologique, mais d'une organisation sociale spécifique (productiviste et capitaliste) visant à « conquérir » la nature. En ce sens, dans sa vision le cercle brisé pouvait être réparé de manière à permettre une croissance « harmonieuse » avec la nature.

Pour Laura Conti, à vrai dire, optimisme ou pessimisme n'était pas des catégories pertinentes. Dans une lettre à Fabrizio Giovanale<sup>148</sup>, elle écrit :

Mon pessimisme est total, mais cela ne me déprime pas du tout. (...) Je ne m'assieds pas dans un coin pour pleurer, au contraire, je m'active frénétiquement. Est-ce que je fais ça parce que j'ai espoir ? Mais non, l'espoir n'est pas nécessaire pour moi, il ne me concerne pas. Peut-être est-ce une attitude religieuse, que j'ai apprise très jeune lorsqu'on m'a appris qu'« il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer ». Peut-être s'agit-il plutôt d'un automatisme d'insecte : vous pouvez détruire à chaque fois le nid de guêpes, et la guêpe continue à le reconstruire, sans renoncer, jusqu'à ce qu'elle meure. Mais pas parce la guêpe

---

<sup>148</sup> Fabrizio Giovanale (1918-2006), architecte et urbaniste, s'engagea sur le plan institutionnel, en tant que technicien, dans la définition des mesures de sauvegarde du territoire. Il a été membre de Italia Nostra et a fait partie des fondateurs de la *Lega per l'ambiente* (*Legambiente*). En 1983, il devient membre du Conseil exécutif de *Legambiente* puis du Comité scientifique et enfin du Conseil de la présidence en 1987.



espère quelque chose. L'idée de ressembler à un insecte n'a rien de désagréable pour moi<sup>149</sup>.

Dans la lettre à Fabrizio Giovenale, le pessimisme en question concerne la perte de fertilité des sols due aux méthodes d'agriculture industrielle et la possibilité de la récupérer. En effet, dans l'élaboration de son approche de la crise écologique en tant que crise globale, Laura Conti en est progressivement venue à attribuer un rôle crucial à l'agriculture – celle-ci ayant un impact déterminant sur la régulation de la photosynthèse et donc sur l'altération des cycles globaux du carbone et de l'oxygène. Cela l'a conduite à élaborer une proposition de transformation de l'agriculture centrée sur des principes d'organisation et de production écologiquement fondés, sous la forme, notamment, d'une valorisation des pratiques agroforestières.

Cette position ne fût pas entièrement comprise à l'époque, mais aujourd'hui, on peut en reconnaître la pertinence. En fait, la question de l'*utilisation des sols* est reconnue aujourd'hui comme cruciale pour comprendre le cycle du carbone. En d'autres termes, au-delà du rejet dans l'atmosphère du CO<sub>2</sub> produit directement par la combustion de ressources fossiles, l'accumulation de CO<sub>2</sub> est sensible aux pratiques agricoles : selon les pratiques, celles-ci peuvent contribuer à une accélération de l'accumulation de CO<sub>2</sub> ou, au contraire, contribuer à son absorption. D'où, par exemple, l'opposition de Laura Conti à une évaluation des biocarburants comme étant une source « écologique » d'énergie, une position qui ne fût pas comprise au sein de *Legambiente*<sup>150</sup>.

Mais avant d'en arriver là, et à la rupture qui se consomme avec *Legambiente*, je voudrais rentrer dans les détails de la vision d'agriculture écologiquement fondée qui est à la base de l'agro-écologie scientifique de Laura Conti.

Un bon point de départ est la postface de la deuxième édition de *Questo pianeta*, publiée en 1987 (Conti, 1987). Dans ce texte, Laura Conti explique son éloignement de

---

<sup>149</sup> Archives Laura Conti : Lettera a Fabrizio (Giovenale) 9 aprile 1986 (3cc.) Corrispondenza personale, Faldone 1, Anni Ottanta 1.5.

<sup>150</sup> La critique de Laura Conti fût formulée en particulier en relation aux biocarburants de première génération qui impliquaient le soutien à une production agricole industrielle destinée entièrement à l'usage énergétique.

l'optimisme de Commoner en raison de son rapprochement aux analyses avancées par Nicholas Georgescu Roegen<sup>151</sup> :

En gros, et en personnalisant par souci de simplification, on peut dire qu'en Italie la culture verte a eu en Barry Commoner son premier maître et leader ; aujourd'hui elle conserve et développe une partie de son enseignement, mais sur une autre partie elle est critique, et se reconnaît plutôt en Georgescu Roegen, qui lui aussi, cependant, tout en recueillant un soutien croissant, fait l'objet de critiques. *C'est ce qu'il faut faire avec les maîtres : il faut les adopter, les presser, les critiquer, puis choisir ce que l'on garde et jeter le reste* (Conti 1987, p. 262).

De Barry Commoner, Laura Conti avait repris le raisonnement qui désignait le système capitaliste (et plus généralement le système industriel-productiviste) comme un puissant mécanisme d'accélération et d'amplification de la crise écologique, en montrant les liens entre crise écologique, crise énergétique, crise économique et montée des inégalités. Pour Commoner, la question écologique pouvait alors être résolue en changeant le système économique et le modèle énergétique. Dans sa vision, la transformation du système économique était une question politique, qui exigeait que la société se mobilise pour ce changement, pour ne plus accepter la pauvreté, le racisme, l'exploitation des hommes et des écosystèmes. En ce qui concerne le modèle énergétique, il s'agissait d'orienter les choix techniques des sociétés écologiques futures vers l'utilisation d'énergie tirée de sources renouvelables (de préférence le soleil) et vers des choix de conception des processus de production qui permettent de « boucler le cercle ». La population humaine pourrait ainsi continuer à croître sans mettre en péril le maintien des conditions nécessaires à la vie humaine sur terre. Dans la perspective de Commoner, la question démographique était un faux problème, qui masquait les vrais (voir chapitre 4).

---

<sup>151</sup> Nicholas Georgescu-Roegen (1906-1994) a été un économiste « hétérodoxe » et atypique, connu pour avoir développé une proposition de « bio-économie », c'est-à-dire une théorie économique qui prend en compte les éléments de connaissance du monde biologique et, en particulier, les apports de la thermodynamique. Il est considéré comme un précurseur des approches de la décroissance. Voir (Grenivald, 1980) ; (Missemer, 2013).

À propos de cette « confiance » dont Commoner fait preuve dans la possibilité pour les sociétés humaines de continuer à croître, en raison de la possibilité d'un flux circulaire d'énergie toujours renouvelé, Laura Conti écrit :

Cette confiance que nous partagions tous autrefois (et moi en particulier) me paraît aujourd'hui puérole. Il me semble qu'on puisse dire qu'aujourd'hui beaucoup de gens, peut-être la majorité, sont convaincus qu'il faut réduire la population, et en même temps réduire la consommation de matière et d'énergie. On est de plus en plus convaincu que l'utilisation rationnelle des ressources peut permettre d'atteindre ces objectifs sans détériorer le niveau de vie. (...) Les jeunes, en particulier, sont conscients que les technologies électroniques et informatiques pourraient compenser, voire surcompenser, par des comforts d'un genre nouveau, certains comforts anciens auxquels il faudra peut-être renoncer ; mais ils sont également conscients que ces nouvelles technologies n'ont pas en elles-mêmes la vertu magique de changer le monde ; et il y a donc une impatience généralisée de voir les forces politiques et syndicales élaborer un programme d'action pour empêcher que les innovations technologiques soient utilisées une fois de plus pour expulser les travailleurs du processus de production, et d'autre part pour promouvoir une utilisation qui améliore les relations des hommes entre eux et avec l'environnement (Conti 1987, p. 264-265, c'est moi qui souligne).

Ce passage témoigne de l'intérêt que Laura Conti portait aux nouvelles technologies électroniques et informatiques comme alliées potentielles d'un projet nécessaire de « réduction », de la population comme de l'usage des ressources. En même temps, cette évaluation positive était formulée dans la conscience que les TIC auraient pu au contraire être pliées à nouveau aux intérêts du profit, en l'absence de la capacité des forces sociales progressistes à assurer leur régulation et leur développement dans le sens souhaité.

Dans la vision de Laura Conti, qu'on pourrait définir de « décroissante », les possibilités accrues de calcul, rendu possible par les TIC, auraient pu être utiles pour une meilleure compréhension des phénomènes écologiques mais aussi pour une meilleure gestion des processus de production. D'autre part, les technologies de l'information auraient pu accompagner, dans un pays comme l'Italie, un processus de redistribution de la population sur le territoire et soutenir des dynamiques allant à l'encontre des tendances à la concentration urbaine. En d'autres termes, elles auraient

pu permettre de retourner dans des lieux isolés qui ne le seraient plus autant qu'avant, en raison des possibilités de connexion offertes par les nouvelles technologies. Dans ces lieux marginaux, suivant la vision de Laura Conti, les nouveaux habitants auraient participé à relancer des systèmes productifs de type agro-forestier et pastoral, en s'occupant de l'entretien des forêts et des terrasses. Ils seraient ainsi devenus des lieux de redécouverte de formes contemporaines de vie professionnelle centrées sur la pluriactivité<sup>152</sup>. Ces économies, dans la vision de Laura Conti auraient dû être protégées des lois du marché et soutenues par des investissements publics.

Il était clair pour Laura Conti que l'illusion de la possibilité d'une « croissance infinie » (de la population, de la consommation, de la production) sur une « planète finie » devait être abandonnée. La problématique de l'entropie soulevée par Georgescu-Roegen, c'est-à-dire la prise de conscience des implications du deuxième principe de la thermodynamique sur le « système fermé » qu'est la Terre, avait pour elle irrémédiablement sapé tout optimisme quant à la possibilité d'un cycle de régénération perpétuelle.

Georgescu Roegen avait en effet souligné « la tendance spontanée à la dégradation de l'énergie, sa dispersion dans l'environnement » ou, en d'autres termes, la diminution de sa « capacité de travail » (Tiezzi 2001, p. 21)<sup>153</sup>. Selon les mots de Laura Conti :

Georgescu Roegen nie la possibilité même théorique d'un recyclage total, indépendamment de la disponibilité de l'énergie ; il s'oppose lui aussi à l'utilisation des combustibles fossiles et fissiles (...) Conformément au deuxième principe de la thermodynamique, il pense qu'un processus de dégradation irréversible est en cours, que seules les plantes contrecarrent par le processus de photosynthèse, mais que le règne animal accélère, et que l'homme accélère plus que tout autre animal parce qu'il utilise non seulement des matériaux organiques recyclés du processus de vie, mais aussi des matériaux inorganiques pour se doter d'« organes exosomatiques » (...). De ces considérations (que j'ai schématisées à l'excès) découle

---

<sup>152</sup> Sur le thème de la pluriactivité rurale dans son lien avec le travail agricole, je renvoie à (Mignemi et al., 2020).

<sup>153</sup> Comme l'explique Tiezzi (2011, p. 25), d'un point de vue thermodynamique, il est possible de distinguer : un « système isolé » (qui n'échange ni matière ni énergie avec l'extérieur) ; un « système fermé » (qui échange de l'énergie mais pas de la matière) ; et un « système ouvert » (qui échange à la fois énergie et matière).

son idée que l'homme ne peut pas – comme le prétend Commoner – établir et stabiliser un cycle des ressources dont il a besoin, mais qu'il ne peut que gérer un déséquilibre, une perte irréversible, de manière à transmettre aux générations futures non pas tout, mais au moins « autant que possible » du patrimoine hérité. Il n'y a donc qu'une seule voie : la décroissance démographique et la diminution de la consommation unitaire de matière et d'énergie. (Conti 1987, p. 263, c'est moi qui souligne)

Dans cette perspective, la question du temps devient centrale, dans le sens tout d'abord où le temps n'est pas circulaire mais a une direction, ce qui implique de reconnaître l'irréversibilité des processus de vie mais aussi leur singularité. En effet, « le temps module les formes et les structures, les sons et les couleurs. Toute l'histoire de l'évolution biologique est imprégnée de ces propriétés » (Tiezzi 2011, p. 189). D'où, par exemple, une réflexion prudente sur la possibilité de compenser la perte d'écosystèmes, puisqu'il ne peut jamais y avoir de réelle équivalence entre les écosystèmes, chacun étant le résultat d'une trajectoire temporelle non reproductible. Enfin, reconnaître la centralité du temps (une centralité absente de la physique mécaniste et quantique) impliquait de reconnaître que l'habitabilité de la planète Terre était une condition soumise, pour ainsi dire, à expiration. Les choix organisationnels faits par les êtres humains avaient la possibilité d'*accélérer* ou de *ralentir le processus* (inévitables) qui conduirait à l'épuisement des conditions nécessaires au maintien de la vie sur terre. Reprenant les propos de Georgescu-Roegen, Laura Conti écrit :

Il ne sert à rien de se demander 'combien d'hommes peuvent vivre sur cette planète', mais 'combien d'hommes pour combien de temps'. Plus généralement, il s'agit de se demander 'combien de vie pendant combien de temps' cette planète peut accueillir. (...) les hommes, avec la *déforestation, l'agriculture, la combustion, l'utilisation de l'énergie nucléaire*, accélèrent l'atteinte de la limite, l'épuisement de la ressource [de l'habitabilité de la Terre, nda].

Depuis une perspective qui intègre l'approche thermodynamique, l'agriculture industrialisée centrée sur les cultures annuelles (comme les céréales) apparaît comme une forme d'organisation de la production de nourriture qui accélère la dégradation des conditions d'habitabilité de la Terre. D'où l'importance centrale, et l'urgence, de la

transformation des systèmes agroalimentaires, *sachant qu'il n'y a pas de fermeture du cercle en agriculture* si l'on se place au niveau de l'impact des pratiques agricoles sur l'équilibre global entre respiration et photosynthèse<sup>154</sup>. L'analyse de Laura Conti a conduit à affirmer que la propagation des pratiques agricoles visant à cultiver les plantes alimentaires de manière intensive, par des pratiques de monoculture et par la déforestation, est à l'origine de la rupture métabolique. Autrement dit, il n'y a pas d'agriculture naturelle mais il peut y avoir des agricultures écologiquement plus raisonnables que d'autres.

Pour Laura Conti, il était possible de poursuivre *un objectif de plus grande durabilité* de l'agriculture. Cela revenait à soutenir des processus qui ralentissent plutôt qu'ils n'accélèrent l'érosion des conditions d'habitabilité de la Terre. Il ne s'agissait pas toutefois d'un retour au passé pré-industriel, mais de la construction de nouveaux paysages agraires, quoi donneraient place à des machines, « légères et facilement manœuvrables », au service de l'amélioration des conditions de travail.

La méthode scientifique de Laura Conti l'amène ainsi à élaborer l'hypothèse selon laquelle l'abandon progressif de l'énergie solaire comme source principale d'énergie pour le fonctionnement des systèmes agroalimentaires a été un facteur accélérant l'érosion des conditions d'habitabilité de la Terre. En ce sens, le *capitalisme a agi comme un accélérateur plutôt que comme une cause profonde de la perturbation des cycles globaux de l'oxygène et du dioxyde de carbone*. Cette analyse n'enlevait rien à la nécessité de remettre en cause le système capitaliste. Elle attirait simplement l'attention sur le fait qu'une fois ce système économique modifié, la question restait de savoir sur quelle base concevoir un système agroalimentaire aussi durable que possible, c'est-à-dire basé sur quelle analyse de l'impact de l'agriculture sur l'environnement.

Laura Conti a consacré ses dernières années à l'étude des relations entre agriculture et biosphère en considérant ce thème fondamental pour pouvoir avancer dans la *progettazione* technico-politique de « sociétés écologiques » capables de « permanence », c'est-à-dire des sociétés attentives à la préservation des conditions

---

<sup>154</sup> Une interprétation similaire est maintenant avancée par le paléoclimatologue William Ruddiman. Voir (Ruddiman, 2005). Je remercie Mickael Gregoire et Thomas Martin pour avoir porté mon attention sur ce point.

d'habitabilité de la terre dans les modalités de réalisation des valeurs d'un vivre ensemble démocratique.

C'est à partir de cette étude qu'elle formula des propositions qui visaient à offrir le cadre pour la *progettazione* de systèmes agro-alimentaires.

Sur la base de ses analyses, elle considérait, par exemple, qu'il était important de soutenir le plus possible une agriculture arborée. Par exemple, dans une lettre à Carmine Nardone, Laura Conti a écrit :

Il pourrait être avantageux d'obtenir des aliments à partir d'arbres plutôt que de plantes ayant peu de parties ligneuses : le sucre des figues plutôt que des betteraves, l'huile des olives plutôt que celle des tournesols<sup>155</sup>.

Ces perspectives sont les mêmes qui ont été plus largement soutenues par les promoteurs de l'agroécologie qui se base sur les mêmes cadres d'analyse (voir chapitre 6). Dans la permaculture, par exemple, qui est un type d'agroécologie, sont mises en avant les vertus des agro-éco-systèmes organisés selon la logique de la « forêt comestible » ou « verger-forêt » (voir chapitre 7 et 8). Il s'agit d'un système productif qui s'organise sous la forme d'un écosystème forestier, à travers différentes couches de végétation entre lesquelles se créent des synergies et qui remplissent différentes fonctions, notamment alimentaires<sup>156</sup>. Cultiver avec des arbres ou des plantes vivaces implique également de renforcer les synergies entre les animaux et les activités de culture. En permaculture il faut d'ailleurs toujours maintenir des espaces de libre évolution, utiles pour la recherche et le maintien de la biodiversité non cultivée. Comme je vais le montrer, on retrouve certains de ces principes dans la pensée de Laura Conti qui partage avec les mouvements agro-écologique la même lecture écologique et thermodynamique des agro-éco-systèmes.

---

<sup>155</sup> Archives Laura Conti : Fax à Carmine Nardone, « Fra le differenze che intercorrono tra l'ecosistema acquatico... », *Storia e vita dell'universo e della terra*, Faldone 2, 2.5. Carmine Nardone (1947-), est agronome, l'un des fondateurs de l'Association Manlio Rossi Doria. Il a été élu pour la première fois au PCI en 1987 et il travailla avec Laura Conti dans la Commission Agriculture de la Chambre des députés.

<sup>156</sup> Plus précisément, il s'agit d'un modèle axé sur la recréation d'une polyculture pérenne de plantes polyvalentes »(Jacke et Toensmeier, 2005).

Dans un texte inédit, publié à titre posthume par Carmine Nardone, cette proposition est intégrée dans un ensemble plus large et plus organisé de points que Laura Conti explicite comme critères d'évaluation de la durabilité de l'agriculture<sup>157</sup> :

L'agriculture est « plus durable » :

- si elle utilise *peu d'énergie auxiliaire* ;
- si elle ne pratique pas un travail excessif du sol – c'est-à-dire si elle a recours aux prairies pluriannuelles, au semis sur sol, etc ;
- *si elle produit la nourriture à travers les arbres* plutôt que à travers les plantes à faible biomasse et à courte durée de vie – par exemple : le sucre des figues plutôt que celui des betteraves ; l'huile des olives plutôt que celle du maïs ou du tournesol ;
- si elle *alterne les cultures* à la fois dans le temps (par exemple, céréales et légumineuses) et dans l'espace, en renonçant aux grandes étendues de monoculture – en particulier, il convient d'intercaler des cultures arboricoles et herbacées, ainsi que des cultures arbustives (haies) ; et d'intercaler des terres *cultivées et non cultivées* dans un même espace (par exemple, les bords de fossés) ;
- si elle utilise des *engrais organiques* ;
- si elle supprime, ou réduit autant que possible, l'utilisation de produits phytopharmaceutiques et de pesticides – les mesures énumérées ci-dessus en réduisent d'ailleurs la nécessité ;
- si elle *ferme localement les cycles des éléments qui ne sont pas disponibles dans un moyen fluide* ; ce qui implique, d'une part, que l'industrie agroalimentaire soit structurée sur de petites installations de transformation décentralisées, de manière à permettre la dispersion des polluants inoffensifs sur le territoire d'origine, et, d'autre part, que les produits de la culture soient consommés de préférence dans un rayon court du lieu de production et en recourant à des formes de recyclage des déchets humains inoffensifs, comme la phyto-épuration.

Nous pouvons donc esquisser les critères de priorité de base pour la destination des produits agroforestiers :

- la destination principale est la nourriture directe ;
- la destination secondaire est l'alimentation animale, dans la limite de la nécessité de compléter les besoins en protéines non

---

<sup>157</sup> Le texte est accessible en ligne à l'adresse suivante : <https://www.infinitimondi.eu/2020/03/25/un-saggio-di-laura-conti-quanto-mai-attuale-grazie-a-carmine-nardone-che-ce-lo-ha-messo-a-disposizione/>



couverts par la photosynthèse sauvage, opérée dans le milieu aquatique et terrestre ;

- La destination tertiaire est la reconstitution de l'humus ;

- L'utilisation comme matière première pour l'industrie n'est rationnelle que pour la production d'objets durables ;

- l'utilisation pour produire de l'énergie n'est rationnelle que si elle est résiduelle, c'est-à-dire s'il s'agit de résidus et de déchets qui ne peuvent pas être utilisés comme denrées alimentaires directes ou pour la production d'objets durables et qui ne peuvent être utilisés pour le remplacement de l'humus qu'à une distance telle que leur transport nécessite un coût énergétique trop élevé.

Les positions et propositions de Laura Conti sur les différentes questions écologiques et notamment sur le rapport entre l'agriculture et l'écologie descendaient toujours de manière logique et vérifiable (et donc également critiquable !) de l'étude approfondie des dynamiques sous-jacentes à l'origine du maintien (ou de l'érosion) des conditions d'habitabilité de la Terre. Ces prises de position ont pris forme à l'intersection entre une approche scientifique non réductionniste à la question du « maintien de la vie sur la planète » et une orientation sociale progressiste.

En ce sens, la méthode de Laura Conti était scientifique et, en même temps, « radicale ». Elle impliquait que pour chaque question, même la plus petite, on remonte à la racine du problème. La racine du problème est pour elle la compréhension approfondie des processus qui font de la Terre une planète vivante et non une étoile morte, car « nous voulons une planète et non une étoile » (Conti 1987). Ces processus doivent être soutenus et appuyés autant que possible, et non affaiblis et combattus :

Sur chaque question et en toute occasion, il est possible et nécessaire de *vérifier la cohérence* entre la solution à ce problème particulier et la solution au problème général : celui de donner à l'humanité un avenir compatible avec le développement et la stabilité du système vivant (Conti 1987, p. 224).

La rigueur avec laquelle Laura Conti a appliqué sa règle de « vérifier la cohérence » aux solutions envisagées pour contraster la crise écologique a souvent créé des malentendus.

Ça a été le cas par rapport à son positionnement sur la problématique de la chasse, qui lui a valu un déluge de critiques de la part des principales associations environnementalistes. Comme je vais le discuter dans la suite, ces critiques posaient la question de la chasse sous un angle davantage moral qu'écologique-territorial, comme cherchait à le faire Laura Conti. Elles raisonnaient du point de vue des principes plutôt que de celui des conséquences.

Par rapport à ses positions sur la chasse, Laura Conti fût accusée, en même temps, d'« anthropocentrisme » par les écologistes et d'« éco-centrisme » par les représentants de la gauche gouvernementale. Cette double marginalisation au sein de ces deux familles politiques renvoie, c'est mon hypothèse, à l'approche agro-écologiste scientifique qui guida sa lecture de la crise écologique. En effet, la perspective agro-écologiste reconnaît une centralité à l'être humain, qui s'explique par le fait que seul l'être humain est capable d'inscrire dans les territoires des univers de sens multiples par la valorisation (Graeber, 2013 ; voir aussi chapitre 1). L'être humain dont il est question est néanmoins conçu comme un être qui évolue au sein d'un système vivant qui produit une condition d'interdépendance. Dans la perspective agro-écologiste scientifique, c'est donc la nature même de l'*anthropos* qui change, au sens où l'être humain est le produit de relations écologiques tout autant que le créateur de relations écologiques.

Bien que désireuse d'une confrontation sur le fond des hypothèses qu'elle avançait, sur la chasse comme sur tant d'autres dossiers, cette confrontation n'a pas eu lieu, non seulement au sein de son parti (où une telle conduite était largement prévisible) mais aussi au sein de la *Legambiente* et des arènes d'élaboration d'une proposition politique « verte ».

L'extrapolation de ses conclusions (ne pas abolir la chasse mais la réguler), présentées au public sans donner compte du raisonnement logique qui les fondait, a été utilisée non seulement pour discréditer les propositions et la figure de Laura Conti, mais pour occulter l'urgence d'une confrontation sur les cadres d'analyse des problèmes environnementaux et les méthodes de *progettazione*. Pour Laura Conti, on ne pouvait pas faire l'économie de cette confrontation fondamentale pour « comprendre ce que nous faisons lorsque nous disons vouloir défendre l'environnement » (Conti, 1992), p. XII).

#### 4.3.3. Protection ou production ? La conservation de la biodiversité entre patrimonialisation et coévolution

La 10<sup>e</sup> législature est marquée, sur le plan des politiques pour l'environnement, par deux moments « forts ». L'adoption d'une loi-cadre sur les aires protégées tout d'abord (loi-cadre n° 394 de 1991)<sup>158</sup> : une mesure qu'on attendait depuis 1964. Ensuite, en 1990, trois référendums abrogatifs sont convoqués : deux concernant la chasse (réglementation de la chasse ; accès des chasseurs aux terrains privés) et un sur l'utilisation des pesticides. Ce dernier voulait lier leur utilisation à des critères médico-scientifiques clairement établies et non, comme c'était le cas à l'époque, à des décisions discrétionnaires du ministère de la santé. Or, pour la première fois dans l'histoire républicaine aucun des trois référendums n'atteignent le quorum.

Dans la suite, je vais présenter les positions à contre-courant de Laura Conti sur ces trois problématiques, en commençant par celle de la protection de l'environnement. Ces positions descendent directement de la vision agro-écologiste dont j'ai montré la centralité dans la vision de Laura Conti d'une agriculture écologiquement fondée

L'approche de Laura Conti au problème de la protection de l'environnement est illustrée dans un texte écrit en 1986 en collaboration avec Fabio Lopez Nunes<sup>159</sup> : *Terra a rendere. Parchi e difesa della natura* (Conti & Nunez, 1986).

Laura Conti rédige la première partie, programmatique, du volume (*Terre à rendre*) et Nunez Lopes la deuxième (*L'arche de Noé*), qui approfondit des cas d'étude.

Dans la première partie, Laura Conti explicite d'abord le raisonnement qui l'amène à considérer l'agriculture comme étant une activité qui, par sa nature même, ne peut être durable au sens fort. Elle peut être rendue *plus* durable si elle est développée, dans la mesure du possible, selon des principes écologiques, c'est-à-dire en considérant le champ cultivé comme un agro-écosystème productif et biodiversifié. Cet agro-écosystème doit être conçu de manière à soutenir les processus écologiques qui : 1)

---

<sup>158</sup> Je renvoie à la thèse de Cecilia Paradiso (2022) pour une analyse approfondie du processus qui a conduit à la loi-cadre sur les aires protégées.

<sup>159</sup> Fabio Lopez Nunes (1952-), architecte spécialisé dans la conception et la gestion de parcs naturels, était à l'époque de l'écriture de ce texte le directeur du Parc régionale des *Groane* et de la bruyère de Brianza, institué en Lombardie en 1976.

aident à la régénération des sols ; 2) maintiennent la biodiversité ; 3) contribuent à atténuer l'effet de serre ; 4) permettent de répondre aux besoins humains de subsistance.

Pour Laura Conti la *progettazione* des activités agricoles est le cœur d'un aménagement durable du territoire en tant qu'aménagement de l'environnement humain. Cela est d'autant plus vrai dans le contexte italien, en raison de la diversité et de la richesse des écosystèmes présents dans la péninsule et des conditions géomorphologiques particulières, caractérisées par une présence importante de zones montagneuses et collinaires anthropisées.

L'agriculture écologiquement fondée est considérée par Laura Conti comme la grande infrastructure diffuse dont le territoire italien a besoin pour endiguer les graves conditions d'instabilité hydrogéologique. Une grande infrastructure diffuse qui peut devenir une opportunité de participation citoyenne à la *progettazione* du territoire, une opportunité de création d'emploi et de transformation culturelle dans un sens écologique.

Son approche aux activités agricoles comporte des implications importantes en termes de politique agricole, tant nationale que, surtout, communautaire. Laura Conti restera, d'ailleurs, toujours critique de la forme prise par la Politique Agricole Commune (PAC) parce que celle-ci implique une programmation agricole axée presque uniquement sur des objectifs de productivité.

Selon son approche agro-écologiste, au contraire, les exigences de la production ne peuvent, et ne doivent, jamais être séparées d'une analyse socio-écologique du territoire. D'où une vision de la programmation agricole intégrée dans l'aménagement du territoire. Elle est axée sur la création de zones de « compromis diversifié » entre protection et production, en reconnaissant l'importance du maintien d'éléments « sauvages », pour des raisons de santé et de sécurité alimentaire. Laura Conti détaille sa proposition comme suit (Conti et Lopez Nunes 1986, p. 100-101, c'est moi qui souligne) :

- Sur les collines, la protection de la nature passe par la promotion et l'encouragement de l'agriculture en terrasse, avec des techniques de travail du sol qui protègent le sol contre les glissements de terrain et l'érosion ;
- En altitude, les forêts existantes doivent être préservées et les zones dépourvues de végétation doivent être reboisées ou

recouvertes d'une couverture herbeuse (*manto erboso*), avec la création d'une économie sylvopastorale ; ceci a pour but non seulement de protéger le sol, mais aussi d'augmenter la libération d'oxygène et de renaturaliser les cycles locaux de l'eau ;

- À toutes les altitudes, dans les montagnes, les collines et les plaines, il faut délimiter et protéger des zones à laisser à l'équilibre naturel entre les espèces, c'est-à-dire à la vie sauvage, afin de préserver la diversité génétique, et d'offrir à la science la possibilité d'étudier les systèmes naturels, leur complexité, que l'homme a jusqu'à présent détruits sans l'étudier ni la comprendre.

Il faut donc mettre en place, à toutes les altitudes, des mesures de protection sur les rives des rivières et des étangs et le long des parcours des oiseaux migrateurs, en particulier sur les tronçons qui forment des « goulets d'étranglement », comme les cols de montagne où se rassemblent les troupeaux (...) *la surveillance des itinéraires migratoires doit être considérée presque comme une mesure de sécurité sanitaire, comme une médecine préventive.*

La proposition de Laura Conti est donc basée sur l'identification de zones altimétriques (montagne, colline, plaine), dans lesquelles différents types de « compromis » sont identifiés. Ces compromis (terminologie qu'elle emprunte à Eudene Odum) doivent s'établir entre la protection et la production ou entre la protection et l'utilisation « récréative » (Conti et Lopez Nunes 1986, p. 114). Dans toutes les zones, il faut préserver des espaces « pour la défense de la diversité génétique, c'est-à-dire pour la défense des espèces et des variétés sauvages, non cultivées et non reproduites » (Conti et Lopez Nunes 1986, p. 114.).

Suivant Laura Conti, il est crucial que la logique des zones protégées ne se résume pas à une « muséification » de morceaux de paysage, mais devienne une logique à l'œuvre dans tous les plans d'aménagement du territoire. Dans la controverse qui oppose aujourd'hui les partisans du *land sparing* à ceux du *land sharing* (Loconto et al., 2020), Laura Conti se serait vraisemblablement positionnée du côté de ceux qui considèrent possible de concilier production alimentaire et maintien de la biodiversité (*land sharing*), tout en défendant la nécessité de toujours garantir, à l'intérieur de toute

zone de compromis, le maintien de zones protégées pour les animaux sauvages (*land sparing*)<sup>160</sup>.

Il faut pour cela procéder « sur deux échiquiers : alléger la charge des agressions contre l'environnement sur l'ensemble du territoire et, en même temps, découper des zones de protection spéciale » (Conti et Lopez Nunes 1986, p. 123). Pour que cela soit possible, il ne suffit pas d'agir uniquement sur le levier d'une loi sur les parcs :

Il est illusoire ou irréaliste d'espérer que la reconstruction de l'économie sylvopastorale puisse être poursuivie par la loi sur les parcs. L'économie sylvopastorale doit être reconstruite non seulement dans les parcs, mais partout où cela est possible, c'est-à-dire certainement dans toutes les zones situées au-dessus d'une certaine altitude. Cela ne peut se faire qu'au moyen d'interventions économiques programmées, qui n'excluent pas, par exemple, des mesures protectionnistes concernant ses produits directs, de la laine au bois et à la viande, et ses produits de transformation, essentiellement artisanaux. Il ne s'agit pas d'un problème de « parcs », mais d'un problème de choix économique à l'échelle nationale, qui affecte également les choix de politique étrangère, car il concerne les relations avec d'autres pays, en premier lieu avec les pays membres de la Communauté économique européenne. (...) La même considération qui est faite pour la reconstruction de l'économie sylvopastorale s'applique également à la reconstruction d'une agriculture de montagne « écologique », pour deux raisons : à savoir, d'une part, parce qu'il s'agit là aussi d'un choix économique global (mesures favorisant les produits de l'agriculture écologique à faible productivité du travail), et, d'autre part, parce que la diffusion des bénéfices de l'agriculture écologique peut avoir lieu dans d'autres régions que celles où les terrasses sont laborieusement creusées dans les pentes (Conti et Lopez Nunes 1986, p. 125-126).

En évoquant la diffusion des bénéfices de l'agriculture écologique à une échelle supralocale, Laura Conti anticipe la problématique connue aujourd'hui sous le nom de « services écosystémiques ». Elle n'utilise pas ce terme et préfère aborder la question sous l'angle du rôle que l'État est appelé à jouer, notamment dans sa relation avec les autorités régionales. L'enjeu n'est pas uniquement de fixer des limites mais aussi de

---

<sup>160</sup> L'impossibilité de concilier la production et le maintien de la biodiversité est à la base de la vision de *Land sparing*, dont découle l'incitation à intensifier la production agricole sur les terres qui lui sont consacrées, tout en créant des zones de conservation de la biodiversité.

soutenir des actions intégrées, de fournir des incitations et des garanties. En d'autres termes, il s'agit de soutenir un État qui émet des « mesures positives » à des fins fonctionnelles, et pas seulement des interdictions à des « fins esthétiques » ; un État qui

utilise ici des incitations économiques, là des concessions privilégiées, ailleurs des interdictions (mais fonctionnelles et compréhensibles), pour augmenter la production d'oxygène, pour normaliser le cycle de l'eau et le climat, pour stabiliser et enrichir les terres, pour augmenter la nidification des anatidés et la reproduction des truites, pour augmenter la production de savoureux jambons de sanglier et de laine à poils longs (Conti et Lopez Nunes, 1986, p. 126-129).

Par la cohérence de ses interventions, le rôle de l'État doit être de soutenir le développement de « nouvelles valeurs, alternatives aux valeurs urbaines, industrielles, souvent consuméristes (...) des valeurs sociales, éthiques et coutumières fondées sur *une nouvelle alliance de l'homme avec la nature* » (Conti et Lopez Nunes 1986, p. 130, souligné par moi).

Laura Conti reconnaît dans ce processus de réoccupation des zones de montagne et de colline et de transformation de la campagne de plaine un moyen de reconstruire un système de vie complexe tout en mettant l'accent sur *la production alimentaire*. Un accent qui demeure indispensable dans un pays comme l'Italie, très peuplé et largement dépendant des denrées alimentaires importées.

Cette transformation, dans sa vision, pourrait générer de nouvelles opportunités d'emploi pour les jeunes ainsi que des opportunités d'innovation (dans le sens, toutefois, de développement de technologies adaptées aux contextes et « modestes », car à faible intensité capitaliste). Autrement dit, cette transformation pourrait se révéler propice au développement de la recherche et de la production de connaissances, toutes deux nécessaires pour trouver des solutions à même de traduire la nouvelle alliance avec le système vivant.

La vision de Laura Conti s'est toutefois heurtée à la réalité de l'absence chronique d'une véritable volonté de gouvernement du territoire en Italie, pour des raisons historiques profondes liées à la manière dont les partis politiques ont négocié le consensus électoral dans l'après-guerre (voir chapitre 3). Elle s'est heurtée également à la culture « anti-programmation » qui dominait la « sphère » agricole (Beltrame, 1987).

Mais elle s'est également heurtée à une partie du monde environnementaliste, qui abordait la question de la conservation sous l'angle éthique (respect des animaux) et esthétique (beauté des paysages). Ces derniers conservaient bien une importance pour Laura Conti, mais uniquement dans leur imbrication avec une lecture dynamique, co-évolutive, des interdépendances entre systèmes humains et environnementaux.

Cette distance du registre éthique de problématisation de la relation au vivant s'est tournée en dissensus lors du référendum à propos de la régulation de la chasse.

#### 4.3.4. La question de la chasse et les dangers de la moralisation de l'écologie

En effet, c'est la position prise sur le référendum sur la chasse – contre son abolition et favorable à sa réglementation – qui précipite la marginalisation de Laura Conti dans les milieux de l'environnementalisme politique et organisé. La vision agro-écologiste qu'elle était venue progressivement à élaborer l'amène à considérer la chasse en tant qu'activité potentiellement durable et utile au maintien de la biodiversité, dans la mesure où ce maintien va de pair avec celui de zones sauvages, comme je vais l'expliquer dans la suite.

Pour Laura Conti, la chasse – dans la mesure où il s'agit d'une « chasse terrestre » et non d'une « chasse commerciale » (Stépanoff, 2021) – est une activité à travers laquelle s'exprime un lien du monde humain avec le monde animal, à partir de la reconnaissance d'un territoire d'existence partagé : le lien avec l'animal est donc, pour Laura Conti, médié par le territoire et par la participation à un réseau de relations écologiques territorialisées. C'est une façon de construire une relation avec les animaux différente de celle centrée sur la revendication de la souffrance animale comme ce qui les rend égaux aux êtres humains, et qui conduit donc à demander l'abolition de la chasse en raison de sa cruauté<sup>161</sup>.

---

<sup>161</sup> Je renvoie au volume de Stépanoff (2021) pour une analyse plus approfondie de ces deux formes différentes de sensibilité aux animaux. Dans la définition de l'auteur : « la chasse terrestre est fondé sur une relation triadique hommes-animaux-terre : il n'y a pas d'accès aux animaux sans passer par l'intimité avec le territoire, pas plus qu'il n'y a d'accès aux profondeurs cachées de la terre sans un rapport nourricier à l'altérité qu'est le gibier sauvage. Ce sont la fréquentation des lieux et le travail conduit toute l'année sur le territoire qui légitiment la chasse terrestre et la distinguent de la chasse commerciale et du safari centrés sur une rencontre ponctuelle avec un animal inconnu sur un territoire éloigné du lieu de vie » (p. 366). Dans



Elle s'oppose donc au referendum ainsi qu'à l'initiative de le lier à celui sur les pesticides, en pressant ce qui finira par advenir : l'annulation des referendums à cause de l'abstention des électeurs.

Aux événements liés à ces référendums, Laura Conti consacre un court texte, à mi-chemin entre l'essai et le récit autobiographique, comme elle l'avait déjà fait par rapport aux événements de Seveso avec *Visto da Seveso*.

Dans *Discorso sulla caccia* (Discours sur la chasse), publié par Editori Riuniti en 1992<sup>162</sup>, l'analyse scientifique des faits s'accompagne toujours au besoin de les réinscrire dans une histoire de l'espèce humaine et dans une attention anthropologique à la manière dont se tissent des relations entre humains et milieux. On retrouve aussi l'écrivaine, le goût pour la narration qui irrigue toute sa production scientifique.

Dans le *Discorso*, Laura Conti tente de clarifier les raisons (et le raisonnement) de son opposition à l'abolition de la chasse. Elle souligne les risques d'une moralisation de l'environnementalisme, c'est à dire la réduction des questions écologiques à des questions de morale. Dans sa perspective, l'environnementalisme doit être politique et scientifique. Les mesures projetées doivent être étayées sur des connaissances scientifiques et elles doivent anticiper de la façon la plus rigoureuse les conséquences que l'on peut en attendre et leur conformité à des attentes politiques – des « valeurs » (de préfiguration par exemple) qui peuvent du reste se transformer en cours de processus.

La critique de Giorgio Celli au *Discorso*, parue dans le journal *La Repubblica*, donne la mesure de l'accueil réservé aux propositions de Laura Conti dans le monde de l'environnementalisme organisé :

Laura Conti est une charmante dame aux cheveux blancs, qui s'occupait déjà des questions environnementales avant l'avènement des Verts, et qui a toujours combiné une *cote*

---

plusieurs passages de ce volume, des remarques sont faites qui rappellent le « discours sur la chasse » de Laura Conti.

<sup>162</sup> Avec le sous-titre : *Où l'on parle aussi d'évolution, d'anthropogénèse, d'anatomie féminine, d'agriculture. Sur le droit à la paresse et à propos de câlins qui durent depuis des millions d'années. De la compatibilité douteuse entre l'homme et la planète Terre. De possibles catastrophes. Et des risques des remèdes faciles.*

scientifique de premier ordre, un goût pour le paradoxe, et une vocation d'éternel contradicteur (*bastiancontrario*). Elle n'est pas non plus dépourvue d'un certain « sens de l'humour » bon enfant, un peu sournois et finalement enclin à la bienveillance (...). Malheureusement, au fil des années, son aspiration à dire des vérités plus vraies que celles universellement partagées, ou presque, semble s'être aiguisée, et sa propension à étonner et *épater* non seulement les bourgeois proverbiaux, mais surtout les écologistes, s'est accrue. Elle s'est donc mise à fabriquer des théories sulfureuses, et à jouer le rôle de l'écologiste *maudit*<sup>163</sup>.

Cette critique apparaît, aujourd'hui peut-être encore plus qu'hier, injuste et d'une violence gratuite par rapport aux importantes questions de fond que Laura Conti posait, certes avec le goût pour la provocation mais jamais pour le simple désir d'épater. En fait, la provocation trouve toujours une racine dans un solide raisonnement écologique sous-jacent. Au-delà de la provocation, Laura Conti pointait du doigt un nœud théorico-conceptuel crucial pour l'émergence d'une société écologique « ouverte », portant sur la manière d'envisager la relation homme-nature pour pouvoir concilier écologie et démocratie.

Pour avancer dans la direction d'une société écologique « ouverte » il fallait éviter, selon Laura Conti, deux réductionnismes opposés : réduire la nature à une ressource inerte et au service d'un être humain imaginé comme émancipé des dépendances matérielles ; étendre aux non-humains un discours de droits et d'émancipation en en faisant les égaux des humains. Dans les deux cas, on opère dans le sens de l'*élimination de l'altérité*. Dans son livre *Questo pianeta* Laura Conti avait déjà mis en scène un dualisme, qui excluait une troisième voie possible, celle qu'elle proposait d'emprunter.

---

<sup>163</sup> Giorgio Celli, « Sparando con la natura nel cuore », *Repubblica*, 4 août 1992 (les termes en italique sont en français dans l'article). Giorgio Celli (1935-2011), agronome, entomologiste et éthologue, a été un expert des méthodes de contrôle biologique des populations de parasites. Parallèlement à ses activités de recherche, il a toujours travaillé comme écrivain et comme divulgateur scientifique, y compris dans des émissions télé, ce qui lui a valu une certaine notoriété. Il a été membre du Parlement européen, élu dans les listes des Verts en 1999, puis pour un deuxième mandat en 2004.

Ce dualisme était celui qui opposait « l'Architecte » au « Philosophe » : le premier convaincu de la capacité illimitée de la nature de réparer tout dégât ; le deuxième persuadé de la capacité illimitée de l'être humain à trouver des solutions techniques aux problèmes écologiques.

Pour Laura Conti, il était crucial de garder simultanément en tête que les êtres humains participent de la « nature » mais sont aussi « autre chose » par rapport aux autres espèces, dans l'optique d'appuyer l'ambition d'une organisation sociale démocratique *et* écologique en même temps.

L'option consistant à traiter les éléments du système vivant comme des êtres humains, en adoptant la perspective des droits individuels, conduisait clairement à une impasse. D'où sa critique des mouvements animalistes. Cette impasse, dans sa lecture, était la même à laquelle on aboutissait en considérant un embryon humain comme doté des droits d'une personne. Cela conduisait à poser la question de l'avortement en termes d'opposition entre le droit de la femme et le droit du fœtus. Ce cadrage du problème excluait une troisième voie : l'autodétermination de la femme, exercée à partir de son intégration dans un réseau relationnel au sein duquel se précisait le rapport femme-foetus<sup>164</sup>.

Pour que quelque chose comme une démocratie écologique ait une chance d'émerger, Laura Conti était de l'avis qu'il fallait prendre cette troisième voie. Il était nécessaire, tout d'abord, de reconnaître les dépendances matérielles auxquelles l'espèce humaine doit la possibilité de sa survie sur Terre, l'impossibilité de s'en défaire et la réalité de la dégradation des conditions d'habitabilité de la terre. Il s'agissait donc de repenser à la racine la signification à donner à l'émancipation.

En même temps, il fallait garantir un espace de délibération permettant d'envisager une diversité possible de modes « durables » d'organisation de la subsistance humaine dans l'environnement. Autrement dit, il ne fallait pas renoncer à l'autodétermination dans la définition des modes de vie associés qui restaient ainsi ouverts à une détermination partiellement autonome. Partiellement autonome dans la mesure où la

---

<sup>164</sup> Sur une approche par l'autodétermination féminine à la question de l'avortement je renvoie à Pitch (1998).

prise en compte des dépendances matérielles impliquerait des limites à l'exercice de l'imagination.

Entre les deux extrêmes de soumettre la nature à la domination humaine ou de dissoudre la spécificité humaine dans une soumission à la nature, Laura Conti choisit la voie qui consiste à reconnaître que *l'être humain est « 100% nature et 100% culture » tout en n'étant jamais totalement réductible à l'un ou à l'autre de ses termes*<sup>165</sup>. En ce sens, Laura Conti a fréquemment évoqué la nécessité d'une nouvelle « alliance » entre société et nature, qui passait par la révision radicale du geste technique productif : l'être humain est capable d'établir une relation productive au milieu, qui prend en compte les besoins de sa reproduction.

*Un « animalisme écologique » ?*

Les interrogations que Laura Conti soulève dans son *Discours* à propos de la chasse ne sont nullement des constructions rhétoriques pour jouer à la provocation. Elles font écho à des débats, que Laura Conti ne connaissait pourtant pas, qui animent le champ naissant de la philosophie de l'environnement. Il s'agit des débats entre « les positions qui étendent la préoccupation éthique à (certains) animaux et celles qui mettent l'accent sur la préoccupation éthique pour les systèmes écologiques et tous les êtres vivants » (Plumwood, 2004, p. 51).

Dans ce sens, la réflexion de Laura Conti sur la chasse, loin d'être la pensée excentrique d'une vieille femme animée par le désir d'épater le bourgeois, montre plusieurs points de contact avec l'« animalisme écologique » défendu par la philosophe écoféministe australienne Val Plumwood<sup>166</sup>.

Selon sa définition :

L'animalisme écologique soutient et célèbre les animaux et encourage une *éthique dialogique de partage du monde et de négociation ou de partenariat entre les humains et les animaux,*

---

<sup>165</sup> À partir d'une intuition similaire Luigi Pellizzoni invite aujourd'hui à revenir sur les apports de la pensée de Adorno et à repenser le rapport au système vivant sous l'angle de l'« amitié » (Pellizzoni & Centemeri, 2022).

<sup>166</sup> Val Plumwood (1939-2008) a été professeure de philosophie à l'Université de Sydney. Elle est parmi les auteures les plus influentes du courant de l'écoféminisme. Voir pour une introduction en français à sa pensée (Raïd, 2015).

tout en entreprenant une *réévaluation de l'identité humaine qui affirme son inclusion dans les sphères animale et écologique*. L'animalisme écologique est une position semi-végétarienne sensible au contexte, qui préconise une forte réduction de la consommation de viande dans le monde occidental et s'oppose aux conceptions et traitements réducteurs et irrespectueux des animaux, en particulier dans l'élevage industriel (Plumwood 2004, p. 53, c'est moi qui souligne).

Dans la définition que Plumwood donne de l'animalisme écologique, et qu'elle différencie du « véganisme ontologique », on retrouve certains des éléments qui caractérisent la pensée de Laura Conti et sa vision de la chasse comme étant une activité qui, dans certaines conditions, *peut être* écologiquement durable.

En premier lieu, l'idée que les humains et les autres êtres vivants partagent le monde et doivent donc en négocier les usages. Ces utilisations peuvent impliquer des collaborations entre humains et non-humains (relations symbiotiques, commensales, parasitaires) ainsi que la compétition. Il s'agit alors de gérer cette relationnalité complexe de manière à permettre des formes de cohabitation ou, plus modestement, de coexistence dans la *diversité* et dans la *durée*.

En deuxième lieu, l'animalisme écologique appelle à repenser l'identité humaine : l'être humain est un animal humain dont la possibilité de vie sur Terre dépend d'un système vivant qui assure le maintien des conditions d'habitabilité de la Terre.

Troisième point, l'animalisme écologique implique une méthode, par rapport à la prise de décision (par exemple : tuer/ne pas tuer ; manger/ne pas manger) qui part des contextes concrets d'action et non pas de principes universels, valables partout et dans tous les cas, et de l'invitation à y agir avec « soin ». Il s'agit d'assumer comme point de départ la singularité irréductible des socio-écosystèmes et, par conséquent, la nécessité d'observer avec attention et de connaître les dynamiques relationnelles avant d'y intervenir, en usant de raison pratique. L'intervention doit traduire l'objectif de « composer » les exigences de la subsistance humaine avec le maintien des capacités de reproduction et régénération des écosystèmes.

*Les devenirs ambigus d'un environnementalisme sans méthode*

Dans le *Discorso*, Laura Conti met le doigt sur un autre nœud problématique, à savoir le fait que l'environnementalisme organisé est en train de moraliser le discours écologique au détriment d'une approche d'analyse écosystémique.

Dans les pages d'introduction du *Discorso sulla caccia*, Laura Conti écrit :

J'ai été amenée à changer mon point de vue sur la chasse ayant pris connaissance d'approfondissements qui se produisent dans la culture écologique : des approfondissements que, à mon avis, ni les Verts ni les associations environnementales, dans notre pays, n'ont perçus. Tout d'abord, les études sur l'effet de serre, au niveau international, ne se sont pas concentrées exclusivement sur la combustion des combustibles fossiles, mais *ont ouvert une critique fondamentale de l'agriculture* : cette critique ne laisse aucune place à la conception de l'agriculture comme une activité destinée à fournir des matières premières à l'industrie (...) mais cela est en conflit avec les programmes de la Confagricoltura et en particulier de Gardini<sup>167</sup>, qui ont en fait obtenu le soutien des Verts et des associations environnementales, ainsi que – bien sûr – celui de la majorité gouvernementale, et aussi des sympathies et des soutiens dans le PCI et ensuite le PDS. Il convient de préciser que *la critique de l'agriculture génère une critique encore plus sévère de l'agriculture industrielle*, qui présuppose une agriculture intensive. Deuxièmement, la critique de l'agriculture (et du mode d'élevage qui domine la production de protéines animales dans notre pays) s'est mêlée à l'émergence du concept de « durabilité » (...) Je me suis rendu compte que l'agriculture, ainsi que le mode d'élevage qu'elle soutient, n'est pas « durable » mais qu'elle peut au mieux être gérée d'une manière qui la rende « plus durable », tandis que la chasse, ainsi que la cueillette et la pêche, peuvent être gérées d'une manière « durable » (Conti 1992, X-XI).

---

<sup>167</sup> Raoul Gardini (1933-1993) a été un industriel italien, qui a dirigé le groupe agroalimentaire Ferruzzi de Ravenne en l'amenant au contrôle du groupe *Montedison*, le principal pôle chimique privé italien. À partir de 1989 il a promu dans ce cadre le développement de recherches pionnières sur les bioplastiques et le biodiesel. Il fut impliqué dans l'affaire *Enimont* (la fusion entre les sociétés *Montedison* et *EniChem*) qui fut au centre de l'enquête « Mains propres » sur le système de corruption liant partis politiques et entrepreneurs. Suite à l'implication dans ce scandale il se donna la mort en 1993.

Dans ce passage, Laura Conti montre une fois de plus comment ses positions s’ancrent dans l’approfondissement scientifique des questions écologiques, à partir d’une approche écosystémique non réductionniste. D’où la centralité qu’elle donne déjà en 1992 à la question des gaz à effet de serre et à leur lien avec les pratiques agricoles. Elle introduit ainsi, il y a déjà 30 ans, des problématiques qui anticipent les préoccupations qui sont aujourd’hui au cœur des débats sur la transition écologique.

C’est en effet le lien entre agriculture et changement climatique que Laura Conti considère comme une donnée qui doit informer tout un ensemble de décision, y compris sur la chasse mais avant tout sur les techniques à utiliser en agriculture et sur l’utilisation éventuelle des produits agricoles pour la production industrielle (notamment les biocarburants et les bioplastiques).

Le besoin de Laura Conti de poser un cadre analytiquement clair et fondé dans une lecture des problèmes écosystémique et non réductrice – donc intégrée, multiscalaire, dynamique – a été censuré si non ridiculisé, comme l’exemple du texte de Celli le montre. La franchise avec laquelle Laura Conti parlait des « amitiés dangereuses » de certains groupes écologistes avec des personnalités du monde des affaires (en particulier Raoul Gardini dont le surnom était précisément « *Il Contadino* », le paysan) ; sa dénonciation des pressions de *Confagricoltura* pour transformer l’agriculture italienne en « département à ciel ouvert de l’industrie chimique » (Conti 1992, p. XII) – toutes ces prises de position n’ont sûrement pas joué en faveur de la popularité de sa vision. D’ailleurs, dans ces amitiés entre entrepreneurs du *big business* et mouvements verts, elle ne voyait pas nécessairement le signe d’une corruption. Elle y voyait plutôt de la naïveté et de la superficialité. La facilité avec laquelle le monde environnementaliste lui semblait se laisser séduire par les promesses du capitalisme « vert » lui paraissait le résultat d’une défaite culturelle. Le manque de rigueur dans l’analyse des problèmes environnementaux et une approche de la question environnementale qui n’était pas, ou plus, informée par une science non réductrice de la durabilité étaient les signes du déclin de l’écologisme scientifique italien.

La culture qui s’affirmait dans le mouvement environnemental italien n’était pas celle de la *progettazione* pour la durabilité mais celle de l’*image*. Dans une lettre aux « camarades » (*compagni*) de la *Lega per l’Ambiente*, dans laquelle elle menace de démissionner de la présidence du comité scientifique, Laura Conti se dit préoccupée par

l'avancée d'une « politique de l'image » qui tend à prévaloir sur « les engagements de fond, et avant tout sur l'approfondissement scientifique » :

On a suivi, de manière épisodique, les nombreuses sollicitations en provenance de l'externe : on l'a fait avec agilité, expressivité, habileté, parfois avec une élégance efficace ; tout cela est très utile, et c'est suffisant lorsque le problème est de sensibiliser, de susciter des plaintes, peut-être d'obtenir des votes. Mais la *Lega per l'Ambiente* n'a pas de problème électoral, et désormais le *problème n'est plus celui des plaintes, mais celui du projet*. J'espère donc dans l'élaboration d'un style de travail plus réfléchi, plus approfondi, plus scientifique et *plus axé sur les projets*<sup>168</sup>.

Dans le *Discorso* elle revient sur ce thème en dénonçant l'effet combiné entre, d'une part, le succès politique des thèmes écologistes (qui jouissaient désormais d'une certaine popularité) et, d'autre part, la crise de plus en plus évidente dans les partis traditionnels avec l'avancée des partis dit « de mouvement » (dont les Verts étaient un exemple). Cette situation avait généré une poussée vers la multiplication de stratégies individuelles de visibilité (et de survie politique) de courte durée, au détriment de l'élaboration d'une « ligne politique » et, surtout, d'une « confrontation culturelle sérieuse (...) Une telle confrontation n'avait pas eu lieu dans le PCI, ni dans la gauche italienne, ni même entre les Verts et les environnementalistes » (Conti 1992, p. 111).

#### 4.3.5. L'agriculture biologique est-elle écologique ?

Le troisième front sur lequel Laura Conti s'engage pendant son expérience au Parlement est celui de la régulation des pesticides. J'ai déjà évoqué comment elle attribua l'échec du référendum sur les pesticides à l'échec du référendum sur la chasse et interpreta cette séquence comme un coup d'arrêt dans la lutte pour une agriculture mieux réglementée (Conti 1992, p. 117).

Sur les pesticides, la position de Laura Conti allait dans le sens d'aspirer à une abolition de leur utilisation, parallèlement au rétablissement d'une logique écologique

---

<sup>168</sup> Archives Laura Conti, “L'uomo produce inquinamento termico in due modi...”, Scienze, Faldone 2. C'est moi qui souligne. Le texte n'est pas daté mais fait référence aux débats sur le nucléaire, donc il peut être situé avant 1987.



de l'organisation agricole qui rendrait possible des formes de contrôle biologique. Cependant, Laura Conti était consciente que, pour l'instant, cette option n'était pas viable. Il était nécessaire de procéder par étapes. Tout d'abord, il était nécessaire d'exiger que « l'administration de pesticides dans l'environnement agricole » soit « guidée selon des critères biomédicaux appliqués par un personnel expert, scientifiquement formé, qui n'est pas employé par l'industrie chimique, mais lié à l'administration publique ». Il s'agissait alors d'exiger la « suppression du pouvoir discrétionnaire total du ministre de la santé en ce qui concerne l'admission sur le marché des différentes substances (qui, en revanche, doivent être examinées selon des critères médicaux et environnementaux par une commission scientifique), et l'instauration d'un service public confié à des techniciens experts qui, en étudiant les besoins des différentes cultures et les caractéristiques locales de l'environnement, établiraient pour chaque exploitation les modalités d'utilisation des substances ».

L'utilisation de produits chimiques selon des critères attentifs aux besoins spécifiques des cultures, des sols et des climats aurait conduit à une réduction de l'utilisation de ces substances, en soi bénéfique. Cette première phase serait suivie d'une « deuxième phase :

D'une utilisation plus rationnelle et plus prudente des pesticides, nous passerons à la construction (ou à la reconstruction) de conditions environnementales qui les rendent superflus (...) lorsque nous passerons à cette deuxième phase, les propositions actuelles seront dépassées, et le problème sera celui, plus général, de garantir des niveaux de vie homogènes pour tous les travailleurs, sans faire peser sur certaines catégories seulement le coût de la protection de l'environnement <sup>169</sup>.

Deux aspects méritent d'être soulignés dans l'argument que Laura Conti développe à propos de l'usage des pesticides. Tout d'abord, elle met l'accent sur la relation entre l'utilisation des pesticides et la diminution du nombre d'heures de travail. Dans sa lecture, l'utilisation des pesticides est à mettre en relation avec une agriculture intéressée par l'augmentation de la productivité du travail, plutôt que de la terre. La

---

<sup>169</sup> Archives Laura Conti : *Un'importante analogia del referendum sulla caccia e il referendum sui pesticidi...*, 1990, Agricoltura e varie, faldone 1.3, Pesticidi.

simplification des agro-écosystèmes, qui rend nécessaire l'utilisation de produits chimiques, découle de ce besoin. L'augmentation de la productivité du travail se fait donc au détriment de la santé des travailleurs, qui sont exposés aux effets nocifs des pesticides. L'accent mis sur le travail agricole conduit Laura Conti à ne jamais sous-estimer la pertinence de la question du revenu des travailleurs agricoles et la nécessité de le soutenir dans les phases de transformation de l'agriculture vers un modèle plus écologique.

Deuxièmement, Laura Conti ne justifie pas son opposition aux pesticides par son soutien à une agriculture « naturelle », qui ne le serait donc plus en cas d'utilisation de pesticides. Laura Conti soutient la nécessité d'une agriculture « écologiquement fondée », c'est-à-dire une agriculture organisée selon des logiques ancrées dans la connaissance des écosystèmes, tant au niveau local que global. Pour Laura Conti, « *l'agriculture n'est jamais 'naturelle'*, même lorsqu'elle est 'biologique', c'est-à-dire pratiquée sans utilisation de produits chimiques ou d'énergie autre que l'énergie humaine ou animale, et même si elle est pratiquée avec un travail du sol très léger, le plus léger possible »<sup>170</sup>. De toute évidence, cette vision de l'agriculture en tant qu'activité non durable et non « harmonieuse » avec la nature, ainsi que la manière parfois provocatrice dont elle a soutenu ces positions, ont contribué à éloigner Laura Conti du mouvement en faveur de l'agriculture biologique (ou « organique »). Les tenants de l'agriculture biologique défendaient la supériorité de ce modèle d'agriculture précisément en s'appuyant sur l'idée qu'elle serait plus « naturelle ».

Comme je vais le discuter dans le chapitre suivant, en Italie, la résistance à l'agriculture industrielle s'est principalement exprimée sous la forme d'un soutien à l'agriculture biologique, souvent sur la base d'arguments plus éthico-moraux qu'écologiques. Il est intéressant à cet égard de citer quelques extraits de la lettre que Laura Conti a écrite en 1984 à Andrea Poggio, Chicco Testa, Ermete Realacci et aux autres membres du conseil d'administration de la revue *Nuova Ecologia*, le magazine de Legambiente, et dans laquelle elle présentait sa démission en tant que membre de cet organe directeur. Dans sa lettre, Laura Conti signale une série d'inexactitudes, qu'elle

---

<sup>170</sup> Archives Laura Conti : *La forma del territorio*, recensione della « Storia del paesaggio agrario italiano » di Emilio Sereni, Agricoltura e varie, faldone 1.2 , s.d.

juge graves, dans les articles publiés dans le dernier numéro du magazine. Elle discute notamment d'un article qui a été publié sur l'agriculture biodynamique et écrit à ce propos<sup>171</sup> :

L'article de Zambrini sur l'agriculture biodynamique doit tout d'abord faire comprendre que sous le nom d' 'agriculture biodynamique' on fait passer les choses les plus disparates, des principes de l'agriculture biologique, écologique ou traditionnelle, comme vous voulez l'appeler, à l'anthroposophie, l'astrologie et l'homéopathie. De ce manque de clarté découle une information erronée : l'information selon laquelle le monde universitaire est « sceptique » à l'égard de l'agriculture biologique traditionnelle. Ce n'est pas vrai : le monde universitaire est sceptique non pas à l'égard des principes de l'agriculture biologique traditionnelle (...), mais de sa praticabilité et de sa rentabilité. Ce sont plutôt diverses écoles biodynamiques, celles qui s'inspirent de conceptions anthroposophiques, astrologiques ou homéopathiques, qui se heurtent au scepticisme, et non seulement au scepticisme mais aussi à l'accusation, parfois méritée, de constituer des pièges pour les crédules. Nous devons être très prudents sur ces points afin de construire *une image de la Ligue comme un organisme inspiré par des conceptions strictement scientifiques*. Avons-nous aussi dans nos rangs des mouvements inspirés non pas par des conceptions scientifiques mais par des conceptions morales ou peut-être même mystiques ? Bien : il est juste de leur offrir la possibilité de s'exprimer dans notre journal, mais de manière à ce qu'il soit clair que leurs opinions sont leurs opinions, et n'ont rien à voir avec les opinions « du journal ».

Dans la suite de la lettre, Laura Conti s'inquiète également de l'inexactitude des analyses économiques présentées pour soutenir l'idée qu'« une ferme biodynamique peut atteindre un revenu égal à celui d'une ferme industrialisée » :

L'agriculture biologique offre une meilleure productivité de l'énergie, pas des autres facteurs de production ; elle offre également une meilleure productivité globale du système vivant. À d'autres égards, elle n'offre pas du tout une plus grande productivité que l'agriculture industrialisée : au contraire ! Nous devons en être bien conscients, sinon nous ne sommes pas crédibles.

---

<sup>171</sup> Archives Laura Conti : lettera a Andrea Poggio e « pc a Chicco Testa o Ermete Realacci, e agli altri membri del consiglio di direzione di Nuova Ecologia », Milano, 7 giugno 1984. Corrispondenza personale, Faldone 1, 1.4 Anni Ottanta.

Pour Laura Conti, « être crédible » n'a rien à voir avec le fait de se plier aux cadres d'analyse dominants. La crédibilité est liée à la rigueur de l'analyse, qui ne doit jamais laisser place à la mystification. Pour elle, la radicalité n'est pas une question d'arguments ou de slogans, mais de cadres d'analyse, de manières d'aborder les problèmes, en rompant radicalement avec les cadres économistes et mécanistes.

Il faut toujours garder à l'esprit que Laura Conti a raisonné principalement dans la perspective de la décision politique, c'est-à-dire par rapport à l'espace de la décision collective. Les espoirs qu'elle plaçait dans l'écologisme scientifique étaient liés au fait que la question écologique – telle qu'elle était comprise dans l'écologisme scientifique – plaçait *le défi de la progettazione de la société écologique* au centre de la politique, comme un défi qui impliquait à la fois l'élaboration de nouveaux vocabulaires de motivation et de nouvelles pratiques et techniques de valorisation. L'environnementalisme qui insiste sur la dimension morale, en revanche, risque d'amener le discours au niveau des constructions incommensurables de la « vraie » valeur de l'environnement.

Mais il y avait aussi d'autres motifs de désaccord entre Laura Conti et les défenseurs de l'agriculture biologique, notamment en ce qui concerne une vision de la transformation de l'agriculture axée sur l'outil des incitations (par le biais de subventions et par la création de labels) et du contrôle. Ces divergences sont apparues lors de la discussion d'un projet de loi (n° 2786/1988) concernant les « Normes pour la protection et le respect de l'équilibre environnemental dans la production agricole et zootechnique et la délégation au gouvernement pour la promotion de plans territoriaux de lutte intégrée contre les parasites et d'agriculture biologique ». Selon Laura Conti, ces mesures manquaient d'un plan d'action global. Notamment, dans sa vision, la transformation de l'agriculture nécessitait la transformation de l'élevage pour éviter la création de déséconomies. En l'absence d'un dessin intégré de ces mesures, les coûts ne pouvaient être qu'élevés tant pour le soutien promotionnel que, surtout, pour le contrôle. Les moyens disponibles pour mettre en œuvre la réglementation comme il l'aurait fallu étaient clairement insuffisants et risquaient donc d'être gaspillés.

Dans une lettre adressée aux membres de son parti, dans laquelle elle explique ses réserves, Laura Conti écrit :

pour commencer à réduire la pollution de l'environnement par l'agriculture, il existe des voies plus avantageuses, caractérisées par un rapport coût-bénéfice plus favorable. Je ne veux pas les illustrer ici : je n'ai pas de temps à perdre pour les écrire, et vous n'avez pas de temps à perdre pour les lire. Tout ce que je demande ici, c'est : *c'est où, dans quelle instance, qu'on peut discuter de ça ? C'est où, dans quelle instance, qu'on va décider par rapport à ça ?*<sup>172</sup>

Laura Conti n'a pas eu de réponse à ces questions. Les bouleversements politiques de 1992, et ensuite sa mort en 1993, ont contribué à l'oubli que sa figure et son œuvre ont connu. En particulier c'est sa méthode, centrée sur la rigueur et la radicalité de l'analyse écologique systémique et thermodynamique, qui est tombé dans l'oubli, effaçant de fait la mémoire de sa contribution pionnière au développement d'un agro-écologisme scientifique.

Entre temps, au cours des années 1980 s'était organisé, à partir de l'engagement d'agriculteurs en rupture avec le modèle dominante, un mouvement pour l'agriculture biologique dont je vais retracer l'origine dans le chapitre suivant.

---

<sup>172</sup> Archives Laura Conti ; *A proposito di agricoltura organica*, lettera ai compagni della Presidenza del Gruppo parlamentare, al compagno Toma, alla compagna Milvia Boselli, al compagno Stefanini, al compagno Giovanni Berlinguer, 18 luglio 1988, Agricoltura e varie, Faldone 1, Agricoltura 1983-1993.

## Chapitre 5 – Le kaléidoscope des agricultures “alternatives” entre critique et contre-culture (1977-1999)

Dans ce chapitre je vais retracer, dans ses grandes lignes, l'émergence en Italie d'un mouvement organisé au soutien de l'agriculture biologique<sup>173</sup>. Ce que je souhaite mettre en évidence, c'est la spécificité des arguments critiques qui sont développés autour du soutien à l'agriculture biologique, par rapport au discours critique qui s'appuie sur la vision d'une agriculture écologiquement fondée, tel qu'on l'a vu développé dans la pensée et l'œuvre de Laura Conti. Pourquoi cette rencontre manquée entre l'agro-écologisme scientifique et le mouvement de soutien à une agriculture alternative et moins polluante ?

Pour commencer, je vais brièvement évoquer les conditions dans lesquelles des pratiques alternatives à l'agriculture industrialisée ont réussi à se maintenir en Italie, malgré tout, dans le contexte du boom économique des premiers décennies de l'après-guerre. Je vais ensuite revenir sur le « moment 1977 » pour montrer en quoi il s'agit d'une année cruciale pour les mouvements d'alternative agricole et pour la naissance d'un mouvement d'agriculture biologique, dans un cadre plus ample de retour d'un intérêt pour les mondes agricoles comme espace d'élaboration politique et sociale.

Je vais ensuite approfondir la trajectoire de la figure qui a été la plus charismatique et visible dans l'espace public lors de la naissance du mouvement pour l'agriculture

---

<sup>173</sup> En complément des travaux scientifiques existants sur le sujet, la reconstruction que je propose se fonde principalement sur les témoignages recueillis dans les archives de « Storie del Bio » (<https://storiadelbio.it/>). Il s'agit d'une initiative d'archives qui est né par le bas, d'une idée des protagonistes mêmes de ce mouvement. Il a été réalisé dans le cadre du projet « Histoires biologiques », un projet de collecte de documents et d'histoires orales sur le mouvement de l'agriculture biologique en Italie, lancé par « un groupe de producteurs, de transformateurs, de distributeurs d'aliments biologiques et de spécialistes du monde rural qui estiment nécessaire de préserver et de diffuser la mémoire historique du mouvement biologique au développement duquel beaucoup d'entre nous ont contribué ». Voir <https://storiadelbio.it/>. En effet, l'historiographie officielle s'est peu intéressée à l'histoire de ces mouvements d'alternative technique. Une exception est le livre d'Alberto Berton (Berton, 2023) qui retrace l'histoire de l'agriculture biologique en Italie. Je le remercie pour l'entretien qu'il m'a accordé. Outre cet entretien, je me suis appuyé sur un entretien avec les fondateurs de la « Cantina Aurora » dans les Marches, l'une des premières initiatives de vignoble biologique dans cette région. J'ai également eu recours aux archives de Radio Radicale, qui m'ont permis d'accéder aux enregistrements audio de plusieurs conférences organisées dans les années 1980 et donc de recueillir la parole de certains protagonistes du débat de l'époque. Dans la mesure du possible, j'ai également fait usage de livres, d'autres documents écrits, de vidéos et de discours radiophoniques que les protagonistes de cette histoire ont parfois laissés derrière eux.

biologique en Italie : Gino Girolomoni. Je vais en particulier montrer en quoi sa critique de l'agriculture industrielle est inséparable d'une critique de la modernité et de l'aliénation de la vie moderne, inspirée par des valeurs chrétiennes. La couleur réactionnaire de sa proposition apparaît clairement dans les interventions de Girolomoni lors des débats au sein des Verts, formation dans laquelle il fut politiquement actif pour une période.

Dans la dernière partie du chapitre je vais revenir sur l'échec de l'expérience politique des Verts que je mets en relation, entre autres choses, à leur manque de clarté dans la définition du défi de la « société écologique » et aux ambiguïtés de leur compréhension de la question environnementale, comme question économique ou comme question morale. Je termine en évoquant l'émergence du mouvement altermondialiste et le « retour » d'une proposition agro-écologiste, qui remet l'accent sur la dimension matérialiste de la question écologique, cette fois portée par les mouvements paysans d'Asie et Amérique Latine.

### *5.1. Les agricultures alternatives avant les années 1970*

C'est dans l'entre-deux-guerres du XX<sup>e</sup> siècle, dans les pays où l'industrialisation de la pratique agricole s'était intensifiée, avec le recours accru aux machines et à l'utilisation d'engrais et de pesticides de synthèse, qu'apparaissent les premières formes organisées de critique et de résistance à la « modernisation » de l'agriculture.

#### 5.1.1. Le contexte international

Ces critiques et résistances s'expliquent également par les premiers signes d'un impact écologique néfaste de ces innovations, qui conduisent à un appauvrissement rapide des sols. C'est le cas aux États-Unis avec le phénomène du *Dust Bowl* : une série de tempêtes de sable désastreuses qui dure tout au long des années 1930 et qui touche en particulier les États du centre du pays, où s'étendent les prairies. Ces phénomènes étaient le résultat de la surexploitation agricole des Grandes Plaines, combinée à une grave sécheresse.

Cette situation catastrophique contribue à la visibilité des positions exprimées dans le débat public par l'organisation *Friends of the Land*, qui rassemble certains des premiers écologistes (la discipline scientifique de l'écologie est en fait apparue dans les années

1920-1930), des urbanistes et des « conservationnistes agricoles » (Beeman, 1995). Aux questions problématiques soulevées par ce groupe d'intellectuels par rapport à l'industrialisation de l'agriculture faisaient écho les pratiques « alternatives » disséminées par le mouvement naissant de l'*agriculture organique*, un mouvement favorisé par une petite minorité d'agriculteurs et souvent considéré comme un simple phénomène de coutume.

Les mouvements de critique de l'industrialisation de l'agriculture (tant scientifiques-intellectuels que pratiques) insistent tous sur l'importance de considérer le sol comme un écosystème fertile qui peut maintenir et régénérer sa fertilité organique si des techniques de production appropriées à cet effet sont employées<sup>174</sup>.

C'est de l'importance accordée au maintien, à la reproduction et à l'amélioration de la fertilité organique des sols que naissent les premières formes d'agriculture biologique. Le britannique Sir Albert Howard (1873-1947) est habituellement cité comme la figure à l'origine du mouvement. Sa vision de l'agriculture biologique s'inspire de sa connaissance approfondie de l'agriculture indienne, l'Inde étant à l'époque une colonie britannique.

Sur le continent européen, les influences remontent plutôt à l'école allemande de biologie des sols, initiée par le biologiste et mycologue Albert Bernhard Frank (1839-1900) notamment, le premier à introduire la notion de « mycorhize ». L'étude des relations symbiotiques entre plantes et bactéries a permis d'identifier les mécanismes de fixation de l'azote atmosphérique dans le sol à l'œuvre dans les plantes dites fixatrices d'azote (comme les légumineuses).

C'est toujours en Allemagne que commence la révolution chimique de Justus von Liebig, à partir de sa théorie de la nutrition minérale des plantes qui favorisera par la suite le développement de la production industrielle d'engrais. C'est également en Allemagne que prend forme le *mouvement biodynamique*, né dans les années 1920 des conférences sur l'agriculture données en 1924 par Rudolf Steiner (1861-1925) à la demande d'un groupe d'agriculteurs allemands. Steiner met l'accent sur l'agriculture en tant que pratique produisant des aliments qui doivent être « sains », c'est-à-dire produits

---

<sup>174</sup> Sur l'histoire internationale de l'agriculture biologique, je renvoie à Lockeretz (2017). Sur le cas français, voir Bivar (2018), Déléage (2013), Cardona et al. (2014), Pessis (2020).



par un organisme lui-même sain – le jardin ou la ferme – au bénéfice de la santé humaine. *L'agriculture devient alors une forme de pratique thérapeutique appliquée à la terre.* Elle est centrée sur *l'observation* et l'utilisation de préparations spéciales pour assurer sa santé, accompagnant et soutenant le développement de la dynamique de la vie sous toutes ses formes, d'où le terme de *biodynamie*.

La vision biodynamique conduit à considérer la santé du sol, la santé des plantes et des animaux et la santé humaine comme un tout indissociable.

C'est surtout la plante qui est au centre de la pensée biodynamique. La plante est comprise comme le lien entre la terre et le cosmos. Dans ce sens, *la santé est liée au respect d'un ordre plus qu'humain.* La biodynamie peut ainsi être définie comme un ensemble de techniques agricoles développées à partir d'une vision spirituelle-religieuse du monde et de la place de l'être humain dans le monde. Plus précisément, l'*anthroposophie* steinerienne, dont la biodynamie est l'expression dans le domaine de l'agriculture, vise à réunir la spiritualité et la science. D'où la définition de la biodynamie comme « pseudo-science ».

De nombreuses pratiques mises en avant dans l'agriculture biodynamique ont depuis été approfondies de manière scientifique, mais la matrice philosophico-ésotérique de l'enseignement de Steiner continue d'être mise en avant par les observateurs les plus critiques. D'ailleurs, cette matrice est toujours présente dans le mouvement<sup>175</sup>.

---

<sup>175</sup> Sur le mouvement de l'agriculture biodynamique en France je renvoie à (Bivar, 2018 ; Foyer, 2018).

Je ne fais qu'effleurer ici une question épineuse qui mériterait d'être plus longuement débattue. En Italie, la biodynamie est de manière récurrente au centre de vives polémiques, à chaque fois que des mesures de loi autorisent des aides économiques à des agriculteurs la pratiquant ou quand on discute des apports de ce type d'agriculture dans des contextes universitaires. La dénonce est alors celle de soutenir une forme de « sorcellerie » et de pseudoscience. En particulier, La sénatrice à vie Elena Cattaneo (1962-), pharmacologue, biologiste et experte en cellules souches, s'est à plusieurs reprises exprimée publiquement et avec virulence contre le soutien public à l'agriculture biodynamique, qu'elle considère comme une forme de légitimation de l'ésotérisme. Je renvoie à l'entretien avec le journaliste Silvano Fuso, publié dans la revue *Micromega* « Elena Cattaneo : “Legittimare l'esoterismo biodinamico è abnormità scientifica e aberrazione normativa” », accessible online : <https://www.micromega.net/elena-cattaneo-legittimare-lesoterismo-biodinamico-e-abnormita-scientifica-e-aberrazione-normativa/>. Pour une revue de la littérature scientifique concernant l'évaluation des méthodes de l'agriculture biodynamique je renvoie à (Brock et al., 2019).

Il est important de signaler que les producteurs biodynamiques souhaitent dès 1927 garantir la conformité de leur production aux prescriptions de la biodynamie en utilisant un label : *Demeter*. Cet aspect est important car il indique une vision dans laquelle l'institution du marché et la consommation sont potentiellement des alliés d'une transformation culturelle visant un équilibre avec la nature. En filigrane, on reconnaît une vision du changement social comme produit de conversions individuelles.

#### 5.1.2. Le contexte italien : les approches scientifiques alternatives de Girolamo Azzi et Alfonso Draghetti

Concernant le cas italien, l'histoire internationale des approches alternatives à l'agriculture industrielle relève deux figures en particulier, issues du domaine scientifique de l'agronomie : Girolamo Azzi et Alfonso Draghetti.

La redécouverte de l'œuvre de Girolamo Azzi (1885-1969), présentée par certains auteurs comme un précurseur de l'agroécologie, est relativement récente, en raison de sa contribution au développement de l'« écologie agraire », entendue comme une science qui traite de « l'étude du milieu physique, du climat et du sol en relation avec le développement des plantes agricoles et de leur rendement, d'un triple point de vue quantitatif, qualitatif et génératif » (Azzi, 1948, p. 7).

Malgré l'importance de ses travaux, Azzi est marginalisé après la fin de la Seconde Guerre mondiale, lorsqu'en Italie, comme dans d'autres pays européens, les institutions politiques, économiques et universitaires favorisent la diffusion du modèle industriel d'agriculture. Les variétés sélectionnées pour leur haute productivité sont cultivées sur des sols aux conditions optimales de production garanties par l'utilisation d'engrais et de pesticides, rendant l'approche de l'écologie agricole superflue<sup>176</sup>.

Comme le souligne toutefois Giuditta Parolini (2022), bien que Girolamo Azzi soit un des premiers à souligner la pertinence de la relation plante-environnement, son programme est motivé par l'objectif pratique d'augmenter la rentabilité de l'agriculture et moins par des préoccupations de durabilité et de conservation de l'environnement –

---

<sup>176</sup> L'histoire de l'introduction de la cultivation du maïs en Italie est très parlante – voir (Bernardi 2014).

en particulier pendant la « bataille du grain » organisée par le régime fasciste pendant la période de crise des années 1930.

Les questions de durabilité, en revanche, sont au cœur des préoccupations d'Alfonso Draghetti (1888-1960). S'inscrivant dans la tradition de Piero Cuppari (2020), Draghetti promeut une « conception organique » de l'entreprise agraire, contre la réorganisation de l'exploitation sur la base d'un raisonnement de rentabilité économique. Suivant l'analyse de Berton (2016), l'idéal agraire de Draghetti est celui de la *ferme biologique intensive*, organisée autour de la rotation des céréales et des cultures fourragères, l'élevage d'animaux herbivores, la présence d'une étable et d'un local à fumier (*la concimaia*). Selon cette vision, entre les différents organismes vivants qui composent cette entité biologique unitaire (micro-organismes du sol, plantes céréalières, légumineuses fourragères, herbivores), il existe des « symbioses », c'est-à-dire des interactions biologiques mutuellement bénéfiques qui, si elles sont bien gérées par l'agriculteur, lui permettent de *se pérenniser* dans le temps et de produire des biens agricoles et d'élevage pour le marché.

Draghetti développe ainsi une approche de l'agriculture que l'on peut définir comme « bio-économique ». Dans son cas, la justification des choix « biologiques » repose sur des considérations telles que la dépendance de l'agriculture industrielle vis-à-vis des ressources naturelles non renouvelables et donc la vulnérabilité de ce système aux situations de crise.

### 5.1.3. Francesco Garofalo et la naissance de l'association *Suolo e Salute*

On retrouve la trace de l'approche de Draghetti dans les travaux de Francesco Garofalo (1916-2013), agronome sicilien et professeur de phytiatrie à l'université de Turin, promoteur passionné de l'agriculture biologique dans les années 1970 et 1980 (Berton 2016). Outre les enseignements de Draghetti, Garofalo s'inspire aussi de la méthode Lamaire-Boucher, développée en France dans les années 1960, et des enseignements du « père » de l'agriculture biologique, Sir Albert Howard. Il arrive ainsi à sa synthèse qu'il définit avec la formule de méthode d'agriculture « organique-minérale ». Il se fait remarquer également pour un travail de développement d'indicateurs de fertilité des sols (Vazzana & Migliorini, 2009). Garofalo est aussi l'un des fondateurs de la première association italienne d'agriculture biologique, fondée à

Turin en 1969 sur le modèle de la *Soil Association* anglaise : *Suolo e Salute*, créée à l'initiative de « un groupe de médecins, d'agronomes, d'agriculteurs et de consommateurs qui croyaient en une agriculture capable de produire des aliments sains tout en respectant et en sauvegardant l'agroécosystème, en maintenant la fertilité du sol et en préservant la nappe phréatique »<sup>177</sup>.

Cette association représente l'un des points de référence pour les (rares) agriculteurs qui en Italie pratiquaient déjà une agriculture sans produits chimiques dans les années 1970, comme la coopérative *Valli Unite* (voir ci-dessous), comme cela apparaît dans le témoignage d'Ennio Ferretti, l'un des fondateurs :

À cette époque, à Turin, il y avait ce professeur, Garofalo il s'appelait, et nous avons commencé à organiser les premières conférences... il nous a expliqué quels produits utiliser, comment il fallait faire... il nous a dit où aller chercher les produits pour l'agriculture biologique.... il n'y avait pas tous les produits comme aujourd'hui où il suffit d'appuyer sur un bouton. Il avait tout ça en main, il n'était pas un « steinerien », il est parti de choses très simples. Je me souviens, par exemple, qu'il nous avait fait remarquer que les vignobles situés près d'une route blanche étaient plus sains que les autres, car protégés de la poussière, et ils ne tombaient pas malades. Des petites choses, qui nous ont fait réfléchir..... Il nous donnait ces indications... à l'époque, il était le mieux coté, le mieux préparé à l'agriculture « propre »... il nous faisait donner du sang de bœuf comme azote, et même là, on avait d'énormes problèmes, on allait dans les abattoirs, on le répandait, des trucs de fou... Mais il faisait toutes ses connections... pour la vigne, on utilisait du cuivre et du soufre, mais il commençait à y avoir des produits un peu plus spécifiques : ortie, prêle... il poussait beaucoup à ça<sup>178</sup>.

#### 5.1.4. De la Résistance à l'agriculture alternative : Paride Allegri

Vazzana et Migliorini (2009) décrivent les premiers agriculteurs dissidents, qui occupaient souvent des terres marginales, comme des « idéalistes », mais sans donner

---

<sup>177</sup> Extrait du site web de l'association : <https://www.suoloesalute.it/la-nostra-storia/>. En 2000, l'Associazione *Suolo e Salute* a créé *Suolo e Salute s.r.l.*, un organisme de contrôle et de certification dans le secteur agroalimentaire et environnemental.

<sup>178</sup> Entretien avec E. Ferretti (26 janvier 2019) disponible dans les archives de *Storie del Bio*.

plus d'informations sur leur biographie. Dans les récits des protagonistes de la saison des coopératives d'agriculture alternative qui se multiplient après 1977 (voir ci-dessous), outre Garofalo, deux figures précurseurs apparaissent de manière récurrente : celle de Paride Allegri et, surtout, d'Ivo Totti.

Paride Allegri (1920-2012), connu comme Sirio pendant son engagement dans les formations partisans de la Résistance, et fort d'une formation de technicien agronome, fait de l'agriculture alternative son terrain d'engagement pour la paix et contre toute forme de dictature. Dans un témoignage inséré dans un documentaire qui lui est consacré, il déclare :

Pour moi, la nouvelle résistance consiste à combattre cette société consumériste qui n'a fait que limiter la liberté humaine. Dès mon plus jeune âge, j'ai cru que pour créer une société plus humaine, il était essentiel de remettre l'agriculture à la base de l'économie. Une agriculture respectueuse de la santé humaine et environnementale et promouvant un modèle de développement respectueux des équilibres sociaux et écologiques<sup>179</sup>.

Lié d'amitié, depuis sa jeunesse, à Giuseppe Dossetti<sup>180</sup>, se mêlent dans sa formation politique des influences catholiques et une perspective anticapitaliste. Il choisit de militer au sein du Parti Communiste Italien, parti qu'il quitta ensuite pour le parti des Verts. En particulier, il est élu en 1985 conseiller municipal pour les Verts au conseil municipal de la ville de Reggio Emilia (dans la région de l'Emilie-Romagne), où, de 1958 à 1978, il avait été directeur du « Service public des espaces verts ». En 1978, il décide de se retirer dans les Apennins de l'Émilie où il fonde une commune, Cà Morosini (à Vezzano sul Crostolo). Sa maison devient rapidement un véritable laboratoire de recherche sur les problématiques écologiques et sociales. Il plante plus de 3000 arbres pour reboiser les collines. Sa pratique agricole, d'abord inspirée de la

---

<sup>179</sup> « Verrà un giorno » documentaire de Giovanni di Vito, disponible en ligne : <https://www.youtube.com/watch?v=nc-1YB5F9hU>.

<sup>180</sup> Giuseppe Dossetti (1913-1996) est un juriste et homme politique italien et, à partir de 1958, un prêtre catholique. Il participe à ce titre aux travaux du Concile Vatican II. Antifasciste, membre de l'Assemblée constituante et du Parti de la Démocratie Chrétienne, il est un adversaire de la ligne politique d'Alcide De Gasperi. Autour de sa figure et de sa pensée se développe un mouvement à caractère politico-culturel, le « dossettisme », qui aura plusieurs représentants au sein de la DC (par exemple Aldo Moro). Pour une étude de sa figure je renvoie à (Galavotti, 2006, 2013).

biodynamie, s'enrichie également des connaissances qu'il acquiert progressivement sur l'agriculture naturelle et la permaculture<sup>181</sup>.

La retraite dans les montagnes ne coïncide pourtant pas, comme on pourrait l'anticiper, avec le retrait de la politique active. En 1987, en effet, il fonde le groupe « Résistance verte », qui mène une série de luttes écologiques à Reggio Emilia, suivi, en 1999 du « Centre pour la réconciliation des peuples, pour la défense de la Création et pour le désarmement universel ». Dans les dernières années de sa vie, il est « redécouvert » comme précurseur d'une approche écologique de l'agriculture et de l'habiter par les groupes du *Mouvement 5 étoiles* de l'Émilie.

La biographie de Paride Allegri permet de souligner un lien que l'on retrouve dans plusieurs biographies d'agriculteurs « dissidents » qui refusent la modernisation agricole : le lien entre le choix de pratiquer une forme d'agriculture organique et la culture pacifiste. Il est, par exemple, significatif que Paride Allegri revienne souvent dans ses interventions publiques sur un souvenir que lui a transmis sa mère. Pendant la Première Guerre mondiale, à la tombée de la nuit, elle observait par la fenêtre apparaître, au cœur de la forêt, la lueur des feux allumés par les déserteurs fugitifs qui s'étaient réfugiés dans les montagnes. Les sympathies de Paride Allegri vont du côté de ces déserteurs désespérés qui trouvent dans la montagne un abri.

Le refus d'utiliser les produits de la chimie industrielle résume en un seul geste le rejet de l'organisation industrielle du travail et de la société, la critique du capitalisme et le rejet de la guerre. La même chimie utilisée pour la production agricole a, en effet, servi à créer des armes.

À l'origine de ce respect pour la vie qui conduit à répudier l'idée que le biocide serait une voie de progrès, on rencontre souvent une influence culturelle catholique mélangée à des éléments de marxisme. Il s'agit, en ce sens, de l'expression d'une culture politique « hybride », sujette à des transformations au fil du temps<sup>182</sup>.

---

<sup>181</sup> L'agriculteur et intellectuel japonais Masanobu Fukuoka, l'initiateur du mouvement de l'agriculture naturelle, a visité Cà Morosini lors de son passage en Italie en 1981.

<sup>182</sup> Sur la rencontre entre catholicisme et marxisme dans le mouvement pacifiste, je me réfère à la contribution fondamentale de Tosi et Vitale (2009) dont je m'inspire pour l'analyse de l'hybridation entre les cultures politiques.

La biographie de Paride Allegri montre plusieurs points communs avec celle d'Ivo Totti, agronome et expérimentateur de l'agriculture biologique, également actif dans la région de Reggio Emilia. De 1961 à 1975, Totti gère une ferme à Santa Vittoria di Reggio Emilia, suivant les enseignements d'Alfonso Draghetti, à l'école duquel il s'était formé. Il est également cité comme un connaisseur, un expérimentateur et un disséminateur de l'agriculture biodynamique<sup>183</sup>.

Comme dans le cas de Garofalo, et dans une certaine mesure d'Allegri, l'expérimentation de la combinaison entre différents techniques, tirées de différentes approches (biologique, biodynamique), semble jouer un rôle bien plus important pour Ivo Totti que la fidélité à une approche spécifique. En ce sens, certaines pratiques sont reprises de l'agriculture biodynamique parce qu'elles s'avèrent efficaces sur le terrain, sans nécessairement adhérer au cadre anthroposophique sous-jacent.

#### 5.1.5. L'arrivée de la biodynamie en Italie : Giulia Maria Mozzoni Crespi et *Cascine Orsine*

L'expérience de *Cascine Orsine* est, quant à elle, plus fidèle à l'enseignement biodynamique. Cette ferme, située à Bereguardo dans la province de Pavie, sur le territoire du Parc du Tessin, commence sa reconversion selon le modèle biodynamique en 1975 et perdure encore aujourd'hui en tant que site de démonstration et centre de diffusion de la biodynamie en Italie.

La reconversion de cette exploitation de 650 hectares en biodynamie est entreprise par Giulia Maria Mozzoni Crespi (1923-2020), une des protagonistes de l'« environnementalisme bourgeois » italien (voir chapitre 3). Ancienne membre de l'association *Italia Nostra* et ensuite fondatrice du *Fondo per l'Ambiente Italiano* (FAI)<sup>184</sup>, mariée au comte Marco Paravicini et, après la mort de ce dernier, à l'architecte

---

<sup>183</sup> Entretien avec Maurizio Gritta, cité dans *Alle origine del Movimento Biologico in Italia*, accessible en ligne sur le site de *Storie del Bio* : <https://storiodelbio.it>. Maurizio Tringale, l'un des fondateurs de l'AIAB, a rassemblé les enseignements de Totti dans un livre (Tringale, 1991). La préface du texte a été rédigée par Gino Girolomoni.

<sup>184</sup> La FAI est une fondation à but non lucratif, fondée en 1975 en Italie sur le modèle de la *National Trust* britannique pour défendre le patrimoine artistique et paysager, à l'initiative d'Elena Croce (1915-1994, la fille du philosophe Benedetto Croce. Elle est soutenue par l'architecte Renato Buzzoni (1922-1996, connu pour son intérêt pour l'architecture rurale),

Guglielmo Mozzoni, elle descend d'une famille de la haute bourgeoisie industrielle de Lombardie qui avait fait fortune avec l'industrie du coton. Giulia Crespi est d'ailleurs, du milieu des années 1960 à 1974, propriétaire du quotidien *Corriere della Sera*. Surnommée la « tzarine » par le journaliste conservateur Indro Montanelli pour son style de gestion « hautain », elle insuffle au journal un tournant progressiste en choisissant Pietro Ottone comme rédacteur en chef (à la place de Giovanni Spadolini) en 1972. C'est pendant ses années de propriété que Pier Paolo Pasolini est invité à écrire en tant que chroniqueur, tout comme Goffredo Parise et Antonio Cederna, ce dernier en particulier sur les questions environnementales<sup>185</sup>.

C'est à la suite d'une maladie, qui la frappe en 1968, que Giulia Maria Crespi s'intéresse à la biodynamie. Atteinte d'un cancer, elle refuse la chimiothérapie après la radiothérapie et s'adresse à un médecin anthroposophe qui la dirige vers une clinique suisse, près de Bâle (la *Lukas Klinik*), qui suit les enseignements de Steiner. En particulier, le cancer y est traité par des thérapies alimentaires. En Suisse, elle commence à s'intéresser à l'agriculture biodynamique après une visite à la station expérimentale du *Goetheanum* à Dornach. De retour en Italie, elle décide de convertir la ferme familiale à la biodynamie, avec les conseils de deux élèves de Rudolf Steiner : Almar von Wistinghausen et Georg Merckens<sup>186</sup>.

Il n'existe pas, à ma connaissance, une étude socio-économique de cette réalité d'entreprise. La longévité de cette expérience, ainsi que sa taille, en font néanmoins un cas intéressant pour montrer une agriculture biodynamique pratiquée à grande échelle avec l'utilisation des technologies les plus avancées.

---

l'avocat et juriste Alberto Predieri (1921-2001, assistant de Pietro Calamandrei à l'université de Florence), le critique d'art Franco Russoli (1923-1977) et Giulia Maria Crespi.

<sup>185</sup> La maison de campagne où Pasolini a tourné une partie des scènes de *Teorema* (1968) est la maison que l'architecte Mozzoni a conçue pour Giulia Crespi à Zelata di Bereguardo, près de Pavie et pas loin de Cascine Orsine.

<sup>186</sup> Les informations sont tirées du site Internet de *Cascine Orsini* (<https://www.cascineorsine.it/storia/>), où il est également évoqué le lien affectif particulier qui liait Giulia Maria Crespi à ce lieu. La ferme était en effet liée à des souvenirs d'enfance, en particulier le souvenir du coassement des grenouilles. Ce « concert » s'interrompait désormais en mai lorsque les rizières étaient pulvérisées avec des désherbants. La grenouille est aujourd'hui le symbole de la ferme.



### 5.1.6. Les expérimentations de Ivo Totti

Si l'expérience de *Cascine Orsine* s'inscrit dans une filiation fidèle à Steiner et aux enseignements anthroposophiques, l'appropriation de la biodynamie par Ivo Totti est beaucoup plus pragmatique.

Giulia Maria Crespi et Ivo Totti ont tous deux joué un rôle important dans la diffusion des pratiques agricoles alternatives, mais c'est l'expérimentation « synchrétique » de Totti qui reste la plus déterminante pour deux des plus importantes expériences de coopératives d'agriculture alternative nées à la fin des années 1970 et encore actives aujourd'hui : la coopérative *Alce Nero* de Gino Girolomoni et la coopérative *IRIS*, fondée par Maurizio Gritta (voir ci-dessous).

Comme le raconte Gino Girolomoni (in Tringale 1991), en 1974, Girolomoni et d'autres agriculteurs du village d'Isola di Piano (Marches) visitent la ferme gérée par Ivo Totti. Totti est décrit par Girolomoni comme un « agriculteur et technicien agraire depuis 30 ans » qui, depuis 15 ans, « gérait une ferme de 85 hectares en location ». Les propriétaires de la ferme avaient décidé de la vendre, car le fils de Totti n'avait pas l'intention de reprendre l'entreprise de son père<sup>187</sup>. L'activité agricole de la coopérative *Alce Nero*, qui associe bétail, céréales et vignes, naît ainsi de l'achat du bétail laitier de Totti (un troupeau de vaches frisonnes). Selon les mots de Girolomoni (dans Tringale 1991, p 14) :

Nous considérons Ivo Totti comme notre Iunius Moderatus Columella<sup>188</sup> et, avec des centaines d'autres pionniers dispersés dans les régions les plus reculées d'Italie, nous lui devons une reconnaissance, que nous ne manifestons jamais assez pour ses enseignements, ses déplacements pour visiter même nos plus petites réalités, sa modestie et la profonde sagesse qu'il a généreusement offerte à tous.

---

<sup>187</sup> Gino Girolomoni évoque également une amitié qui aurait existé entre Ivo Totti et Padre Pio de Pietralcina (1887-1968), un frère capucin au centre d'un phénomène de culte populaire, qui a été proclamé saint malgré les nombreuses controverses entourant sa figure.

<sup>188</sup> La référence est ici à Columelle, l'agronome romain de la première moitié du premier siècle, auteur du traité *De re rustica*, en douze volumes.

Les expériences de Paride Allegri et de Giulia Maria Crespi avec *Cascine Orsine* illustrent un modèle de diffusion des pratiques agricoles alternatives centré sur la création de « sites de démonstration » qui fonctionnent non seulement comme des lieux de production mais comme autant de centres de recherche et de formation. Le cas de Ivo Totti et celui de Francesco Garofalo renvoient plutôt à la figure de l'expert-technicien et formateur qui, en collaborant avec une variété de praticiens sur le terrain, crée les conditions d'une circulation des outils et des approches et une première ébauche de « mise en réseau ». Autrement dit, Totti et Garofalo montrent l'existence d'un type de figure d'expert-technicien à la frontière entre la pratique agricole et les connaissances agronomiques « alternatives », qui se tient en marge du « système de connaissance agricole dominant » (Ingram, 2018), dans une niche qui est tout autant une alternative de pensée sur l'agriculture qu'une alternative technique-pratique.

Le rôle de ces techniciens-experts a été crucial pour accompagner les expériences d'agriculture alternative qui, à partir de 1977, ont commencé à être de plus en plus nombreuses et répandues, également en raison d'un intérêt social croissant qui s'éveillait autour des liens entre agriculture, santé et alimentation. L'émergence de mouvements dits de « contre-culture », inspirés par les expériences de « retour à la terre » qui avaient eu lieu aux États-Unis (Turner, 2006) et dans d'autres pays comme la France (Hervieu-Léger et Hervieu, 1979), a sûrement joué un rôle dans ce regain d'intérêt pour l'agriculture. Mais l'élan contre-culturel – qui a donné naissance au phénomène des « communes » – n'est qu'une des formes sous lesquelles s'est manifesté en Italie un intérêt renouvelé pour l'agriculture et les espaces ruraux en tant que contextes politiquement, socialement et culturellement pertinents pour un engagement visant la transformation de la société.

## 5.2. *Au-delà du riflusso : le mouvement de « 77 » entre nouveaux codes et nouvelles problématiques*

Selon la lecture qui s'est affirmée dans l'histoire des mouvements sociaux italiens, l'année 1977 marque l'épuisement de l'élan révolutionnaire déclenché par les mouvements de 1968. 1977 marquerait, ainsi, la phase dite de *riflusso* (reflux) : l'antichambre de la « grande glaciation » politique des années 1980. Cette lecture a été popularisée surtout par des militants et des intellectuels directement liés aux

mouvements post-68, qui sont responsables d'une véritable « *damnatio memoriae* sur la décennie » des années 1980 (Masini, 2018).

Le terme de « reflux » s'est imposé dans le langage politique et médiatique pour indiquer l'affirmation, dans le passage à la décennie des années 1980, d'un climat culturel marqué par l'individualisme, l'hédonisme, le repli sur la sphère privée et le désengagement politique. Il s'agit d'une lecture qui voit dans ces années une sorte de loi du taillon (*contrappasso*) – un mouvement égal et opposé – à la saison des luttes collectives des années 1960 et 1970. Le *riflusso* est lu comme le pendant culturel du tournant économique néolibéral qui s'opère à ce même moment dans les pays de l'Ouest industrialisé (Masini 2018). Ce sont les années où, selon l'historien Guido Crainz, deux pierres angulaires de la gauche dite historique disparaissent: la référence au communisme international et la centralité de la classe ouvrière (Crainz, 2003). Cette éclipse concerne également le concept même de « révolution ».

1976-1977 sont les années du désastre de Seveso, qui signale, comme on l'a vu (voir chapitre 4), la difficulté d'élargir la base des mobilisations ouvrières, suivies en 1980 par la célèbre « marche des 40 000 » à Turin<sup>189</sup>. 1976 est aussi l'année des violences qui éclatent le 26 juin lors de la Fête du Proletariat des Jeunes (*Festa del proletariato giovanile*) dans le parc Lambro de Milan. La diffusion de l'héroïne, arrivée en Italie au début des années 1970 et dont la consommation augmente rapidement, n'y est pas étrangère. C'est aussi l'année qui marque l'intensification de l'activité terroriste menée par les groupes armés liés à l'aire de la gauche extra-parlementaire, en particulier le mouvement connu sous le nom de *autonomia*. Guido Crainz (2003) souligne que, si l'on considère la période entre 1968 et 1982, « 70 % des actes terroristes en provenance de formations de gauche se concentrent entre 1977 et 1979 » de ce 70% « 90% entre 1977 et 1982 ».

---

<sup>189</sup> Il s'agit d'une manifestation définie par les journaux de l'époque comme « antisyndicale ». Elle est organisée à Turin le 14 octobre 1980, avec la participation des employés et des cadres de FIAT, qui protestent contre le blocage des activités imposé par les travailleurs syndiqués, mobilisés contre les plans de licenciement lancés par la direction. Pour le lien entre Seveso et la manifestation des cadres turinois, voir le volume édité par le Centre de santé « Giulio A. Maccacaro » de Castellanza (Centro per la Salute « Giulio A. Maccacaro », 1988).

Cependant, la fin des années 1970 n'est pas marquée uniquement par le climat de violence généralisée : de nouvelles revendications sociales et formes de critique émergent. Portées par des groupes féministes, écologistes, pacifistes et des groupes de jeunes, ces revendications se concentrent sur les terrains de l'expérience personnelle et de la vie quotidienne, engageant pour une bonne part la sphère privée dans la vie publique (corps, sexe, alimentation, médecine, école, consommation, etc), politisant ainsi des modes de vie négligés par la politique syndicale et partisane (Touraine, 1978 ; Melucci, 1989).

On parle à l'époque en Italie d'une politique de « pratique de l'objectif » (*pratica dell'obiettivo*), ou de « politique première », pour indiquer l'intervention directe au plus près des besoins de la personne avec l'objectif de répondre à ces besoins par des formes plus inclusives et démocratiques parce que plus adaptées aux singularités des situations.

La « pratique de l'objectif » se traduit ainsi dans l'organisation de formes alternatives de production de biens et de services dans des domaines aussi divers que la santé, l'éducation, l'agriculture, mais aussi la finance (sous la forme d'une finance « mutualiste » et solidaire) et la culture (avec la création de maisons d'édition et de radios indépendantes).

Un vaste mouvement d'« écologie du quotidien » voit alors le jour, qui traduit la question environnementale en une question de choix et de modes de vie. L'écologie devient en ce sens indissociable de la pratique d'un mode de vie « alternatif ». Il s'agit d'éduquer autrement, de prendre soin autrement, de vivre autrement, de manger autrement. L'alternative est ici une alternative non seulement à la consommation de masse – la pierre angulaire du capitalisme – mais aussi à l'« institution totale » de l'état providence, orientée vers le contrôle et la discipline (ce sont les années où l'on lit Foucault). D'où la nécessité de « pratiquer l'objectif », c'est-à-dire de créer directement les solutions matérielles qui permettent de pratiquer cette alternative, en revendiquant des « espaces d'autodétermination ».

On assiste alors à une érosion progressive de la frontière qui sépare les mouvements sociaux – en tant que porteurs d'une critique du système – du monde du « privé social » (*privato sociale*), un concept introduit par le sociologue Pierpaolo Donati (1978), dont la réflexion est fortement influencée par la proximité au monde des associations catholiques. La notion de « sphère sociale privée » renvoie à des formes d'organisation

associative qui produisent des « biens relationnels » dans une position de tiers par rapport à l'État et au marché. Comme le souligne le sociologue Giorgio Osti, qui parle pour le cas de l'environnementalisme italien du passage « de la protestation au service », la signification politique de ces expériences peut être saisie à condition de « conceptualiser le mouvement social comme une manifestation d'une nouvelle citoyenneté » (Osti, 1998).

Depuis la perspective des mouvements environnementaux, les années 1980 ne sont pas des années de *riflusso* mais de transformation des formes de l'engagement. Des années où changent les vocabulaires de motivation, les arguments de justification, les répertoires d'action.

Alors que l'opposition composite et généralisée au choix nucléaire et les manifestations pacifistes montrent la permanence d'une politique de la contestation (Giugni, 1999), il existe de nombreuses instances transformatrices qui opèrent par des « actions sociales directes » (Bosi et Zamponi, 2015) et qui prennent souvent la forme du spontanéisme. Elles ont également tendance à se développer en l'absence de dialogue avec les institutions et les organisations politiques traditionnelles, adoptant des formes de coordination souvent fragiles.

Cet espace d'une « nouvelle politique » s'ouvre dans le cadre plus large du passage d'une forme de capitalisme fordiste à un capitalisme mondialisé. Les processus de globalisation économique qui s'intensifient à l'époque s'accompagnent d'une reconfiguration profonde de l'espace de la critique avec la multiplication des tentatives concrètes de création d'autres formes d'organisation économique. Ces alternatives économiques ont fréquemment mis au centre la pratique agricole.

Il n'existe pas de recherche systématique sur les expériences et les initiatives d'alternative agricole qui se multiplient en Italie, à partir des années 1970 et qui conduisent à la naissance non seulement de « communes » mais aussi de coopératives agricoles<sup>190</sup>. Selon la lecture de Valentina Petrioli (2011), à partir de la fin des années 1970, « l'objectif n'est plus, ou n'est plus seulement, l'utopie communautaire, mais

---

<sup>190</sup> Parmi les travaux qui ont cherché à combler ce vide : (Petrioli, 2011), (Agostini, 2015), (Dolci, 2021). Sur l'une des expériences les plus durables de commune, *Elfi di Granburrone* je renvoie au livre du sociologue Mario Cardano (1997).

l'exploitation d'une ferme ou la pratique d'un métier : l'intégration dans la vie rurale locale devient alors une priorité ». Si les communes connaissent, en général, une existence limitée dans le temps, nombreuses sont les coopératives agricoles « alternatives » qui existent encore aujourd'hui<sup>191</sup>. Elles deviendront des lieux d'expérimentation, de transmission de connaissances techniques mais aussi de mémoire politique, donnant aussi naissance à des réseaux relationnels denses, souvent transnationaux.

La nature diffuse et locale de ces expériences rend difficile la production d'une image d'ensemble du phénomène, au niveau national. Chacun des lieux que l'on peut identifier comme étant pertinent pour une histoire de l'agriculture alternative italienne est le point de départ d'un réseau de relations singulières, dont la reconstruction nous donne la mesure d'un mouvement culturel généralisé qui traverse la société italienne dans les années '80 et '90, sous des formes très dépendantes des contextes territoriaux et de leurs histoires spécifiques.

La diversité qui caractérise la péninsule italienne en termes de géomorphologie et de « paysages agraires » trouve ainsi une correspondance dans la diversité des expériences qui font exister une agriculture « autre » par rapport à celle industrialisée.

A titre d'exemple, je vais présenter de manière synthétique l'expérience de deux coopératives créées à la fin des années 1970 et qui continuent aujourd'hui à être un point de référence dans le monde de l'agriculture alternative<sup>192</sup>. Ces coopératives démontrent la longévité de certaines des expériences nées dans les années 1970 et leur impact au niveau du « système territorial local » (Petrioli 2011)<sup>193</sup>. De plus, ces deux expériences sont unies par le fait qu'elles ne sont pas tant des témoignages de « retour à la terre » mais plutôt des choix de « rester » à la campagne. Comme nous l'avons vu, en effet, l'exode rural et l'abandon des campagnes a lieu en Italie avec un retard

---

<sup>191</sup> Petrioli (2011) souligne un aspect de l'expérience des premières « communes agricoles » qui donne la mesure du climat de l'époque, c'est à dire le fait qu'elles font fréquemment l'objet de perquisitions de la part de la police qui les considère comme des « cachettes » de terroristes.

<sup>192</sup> Je tiens à préciser que je n'ai pas effectué directement une étude empirique de ces réalités et que ma reconstruction est basée sur des sources secondaires. En particulier, je n'ai pas approfondi le modèle de durabilité économique actuel de ces deux réalités.

<sup>193</sup> Ces exemples sont tous deux situés dans le nord de l'Italie. Historiquement, le phénomène des coopératives agricoles « alternatives » s'est répandu plus tardivement dans les régions du sud.

important par rapport aux autres nations européennes. Une autre spécificité est la présence, dans ces initiatives, de jeunes étrangers, principalement d'Europe du Nord, qui trouvent dans les campagnes italiennes en voie d'abandon des espaces où donner vie à leurs aspirations de « retour à la nature », plutôt qu'à la terre (Dolci 2021). Leur présence favorise également la diffusion de mouvements techno-culturels transnationale et de nouveaux styles de vie.

### 5.2.1. La coopérative *Valli Unite* à Costa Vescovato (Alessandria, Piémont)<sup>194</sup>

L'histoire de *Valli Unite* commence avec la création de la Société « Ossona », ouverte en 1977 par trois amis : Ottavio Rube (1953), Enrico Boveri (1953) et Cesare Berruti (1951) – Carla Rube (1951) s'ajoutera par la suite. Le choix de créer une société s'explique par le fait que le groupe des fondateurs n'était pas assez nombreux pour donner naissance à une coopérative.

L'histoire de *Valli Unite* n'est pas celle d'un retour à la terre, mais du maintien d'un lien avec la terre. Dans son témoignage, Ottavio Rube indique deux motivations qui l'ont poussé à rester dans son village : premièrement, le « désir d'être agriculteurs » à une époque où tout le monde partait. À Costa Vescovato (qui comptait alors 550 habitants), les trois amis étaient les seuls jeunes agriculteurs ayant décidé de rester. Ottavio rappelle à plusieurs reprises le stigma social qui pesaient sur les paysans et les paysannes. En particulier, il porte fréquemment l'exemple des femmes qui, quand elles travaillaient dans les champs, se couvraient le visage pour ne pas trop bronzer, car un bronzage excessif aurait révélé leur condition de paysannes, qu'elles vivaient avec honte une fois en ville :

Notre voisine, Giovanna, une des rares jeunes femmes qui travaillaient la terre, avait 40 ans et elle se couvrait le visage

---

<sup>194</sup> La reconstruction se base sur le témoignage d'Ottavio Rube, l'un des fondateurs. Voir l'entretien avec Ottavio Rube, 9 juillet 2013, Costa Vescovato (Alessandria), sur le site *Bioresistenze* : <https://www.youtube.com/watch?v=Mrj5FCtozcU> ; Voir aussi le témoignage « Valli Unite Story », rédigé par Ottavio Rube et publié dans le livre coordonné par Pier Paolo Poggio (Poggio, 2015, pp. 291-294).

pour ne pas montrer son bronzage quand elle allait en ville, car elle ne voulait pas être montrée du doigt comme une paysanne.

Les hommes, quant à eux, rencontraient de nombreuses difficultés pour trouver des femmes disponibles à les marier. Ces facteurs, dit Ottavio, ont encouragé les dynamiques de dépeuplement.

Le désir qui guidait ces jeunes était, deuxièmement, celui « d'être paysans avec dignité, la tête haute ». En même temps, raconte toujours Ottavio :

si tout le monde est parti, c'est que les paysans aussi ont commis des erreurs. Peut-être que c'est le fait de devoir vivre une vie avec trop de sacrifices. L'idée de partir en vacances était impensable si tu travaillais dans les champs, et avec l'expérience tu comprends pourquoi. Mais quand tu as 20 ans, tu penses que, si tout le monde va en vacances, le fait que le paysan n'y aille pas n'est pas une bonne chose .

L'idée fut alors d'unir les forces pour mieux faire face à ces problèmes. Il s'agissait de trouver les moyens pour « préserver notre *contadinità* (être paysan) » tout en menant une « vie normale ».

La rencontre avec Nuto Revelli (voir chapitre 3) les aide, dans un moment de difficulté, à donner un sens politique à leur entreprise, comme étant une forme de « résistance » contemporaine qui les relie à l'expérience des luttes partisans. Elle a lieu par le biais des réseaux de l'Alliance paysanne (*Alleanza contadina*), qui, dans ces années-là, fusionne avec la *Confederazione Italiana Agricoltori* (CIA, voir le paragraphe suivant).

La société créée par Ottavio et les autres investit d'abord dans la vigne mais aussi dans l'élevage, avec la gestion d'un alpage en montagne – un choix très risqué car il n'y avait plus d'élevage en montagne, la filière locale d'approvisionnement en lait ayant disparu. La disparition des animaux entraînait l'impossibilité de trouver localement des engrais organiques et la nécessité d'utiliser des engrais chimiques, avec les coûts que cela impliquait. Le redémarrage de l'élevage apparaît alors comme essentiel pour rétablir un modèle d'exploitation le plus possible autonome. L'enjeu consiste à remettre en fonction le modèle de l'économie familiale traditionnelle de l'agriculture de montagne, dans laquelle l'agriculture et l'élevage sont étroitement liés. Ce modèle, axé sur l'élevage, la culture en rotation et la production de vin, de fromage,



de légumes, de fruits, de céréales et de viande, implique ainsi une multifonctionnalité à l'exact opposé de la tendance à la spécialisation prônée à l'époque par l'industrialisation de l'agriculture.

À la suite de l'arrivée de nouveaux membres, en 1981 la Société *Valle Ossona* se transforme en *Cooperativa Valli Unite*. Les étables sont reconstruites entièrement en bois de récupération (on dirait aujourd'hui en bio-construction), sans utilisation de ciment, et, à partir de cette année-là, la culture est réalisée selon les normes biologiques (voir paragraphe suivant).

Comme l'explique Ottavio :

Nous n'avons pas commencé l'activité en tant que ferme biologique, mais comme une ferme traditionnelle, ce qui, dans la culture de l'époque, signifiait utiliser la chimie. Cet aspect a immédiatement suscité des discussions. *Il y avait un côté santé dans notre bagage culturel*, ce qui nous amenait à ne pas utiliser des poisons. Nous avons appris qu'il y avait un producteur de fruits biologiques dans le Piémont, Armando Mariano [premier président de l'AIAB, voir paragraphe suivant]. Nous l'avons rencontré et avons fait le choix [de ne pas utiliser de produits chimiques].

La coopérative Valli Unite est immédiatement confrontée au caractère paradoxal des règles régissant les subventions agricoles, définies au niveau européen dans le cadre de la PAC. Par exemple, *Valli Unite* ne parvient pas à obtenir d'aide financière pour la rénovation de la grange, en raison du choix de réaliser les travaux avec des matériaux recyclés : « Nous l'avons fait quand même, en nous endettant moins, en investissant dans les personnes et non dans des tracteurs et des machines hyper-technologiques ».

Les difficultés économiques dans un contexte où il n'existe pas encore de véritable marché pour la production biologique de qualité les amènent à opter pour la vente directe : ils ouvrent ainsi un *spaccio*, terme qui indique un point de vente très simple et sobre. Au début des années 1990, à la demande de leurs clients d'autres régions, ils ouvrent un agritourisme, avec restauration et accueil (chambres et camping).

Aujourd'hui, la coopérative *Valli Unite* gère 100 hectares de terres, dont 20 sont des pâturages. Trente personnes y vivent et travaillent. L'élevage et la viticulture sont les

secteurs les plus importants, suivis de la production de céréales destinées à l'alimentation animale et à la consommation humaine (blé, épeautre et orge) transformées en farine, de l'apiculture et de la vente de miel, de la production de charcuterie avec la viande de porc et de la vente de viande bovine piémontaise.

Pour leurs activités, qui comprennent aussi un atelier de menuiserie où l'on utilise le bois récupéré dans la forêt, ils reçoivent très peu de fonds publics :

Nos voisins, par exemple, leur fils est un *coltivatore diretto* (agriculteur conventionnel). Ils sont super mécanisés, ils ont seulement des champs et des cultures extensives et ils prennent plus de subventions que *Valli Unite*. (...). Si on ferme les robinets des aides financières publiques, nous continuons à exister. Nous recevons peu de ce type de financements. Nous aurions plus de difficultés, bien sûr, mais nous irions quand même de l'avant. Cela montre que nous sommes une agriculture « indépendante ». Une agriculture à très faible impact environnemental.

La coopérative a permis aux magasins du village de ne pas fermer. Après l'arrivée de nouveaux associés, une vingtaine de maisons ont été restaurées au fil des ans et des fermes ont été récupérées : « La commune de Costa Vescovato est celle qui compte le moins de maisons vides dans la région, il y a deux agritourismes, une brasserie artisanale biologique, une auberge, pas moins de huit caves à vin labellisées ». Le jardin d'enfants a également rouvert ses portes.

Quand il raconte l'histoire de *Valli Unite*, Ottavio Rube souligne la spécificité de cette expérience qui s'inscrit dans la continuité des formes traditionnelles de solidarité paysanne et de l'héritage de la guerre de résistance. La guerre de résistance est considérée comme un moment où la solidarité paysanne a rencontré la politique, marqué par l'intensité des relations qui animaient les *partigiani*. Une expérience qui se distingue d'initiatives similaires mais, selon lui, plus « idéologiques » :

De nombreuses coopératives sont nées dans ces années-là [les années 1970], à partir du « reflux » de la contestation, mais elles étaient tellement idéologiques en voulant tout changer qu'elles n'ont rien changé et ont fermé. Nous voulions effectivement changer, mais ce qui a sauvé *Valli Unite*, ce sont ses racines paysannes. Nous étions des enfants de paysans, des locaux : nous avons fait un saut impensable pour nos aînés, mais en tant que locaux, pour améliorer la communauté dans laquelle nous

étions (...) certaines luttes se font dans les zones déprimées, cachées : la Résistance aussi est née dans les montagnes. Aujourd'hui, la résistance paysanne se situe davantage dans les collines et les montagnes que dans les plaines. Nés ici, nous pouvions compter sur nombre de petites expériences agricoles (...) nous avons réussi à faire des greffes et donc à maintenir les anciennes variétés locales de fruits (...) nous avons porté un certain discours sur la biodiversité car cela faisait partie de notre tradition.

### 5.2.2. La coopérative *Iris* de Calvatone (Crémone, Lombardie)<sup>195</sup>

La coopérative *Iris* naît en 1978, à l'initiative de neuf jeunes (5 femmes et 4 hommes, âgés de 16 à 23 ans, enfants d'ouvriers, de maçons, de trayeurs et d'artisans) pour faire de l'agriculture dans la région de Crémone, à Calvatone, dans le parc de l'Oglio Sud : une zone de plaine (la vallée du Pô) où la modernisation de l'agriculture était à l'époque en plein essor.

Dès le départ, l'idée est de travailler la terre pour la production de « produits sains, sans utilisation de produits chimiques de synthèse ». Les exemples et les enseignements d'Ivo Totti et d'Angelo Gritta (né en 1908) les guident dans ce choix. Angelo est un ouvrier agricole et grand connaisseur des méthodes de culture naturelles utilisées avant l'avènement de la chimie, expert en variétés anciennes et en plantes sauvages. Il est le père d'un des jeunes hommes, Maurizio Gritta (né en 1957). L'esprit de l'initiative coopérative est, en effet, de valoriser l'héritage des pères, qui sont restés fidèles à la culture paysanne et à ses valeurs de « partage, connaissance et respect de la nature, fraternité ». Dans ce cas aussi, le choix de l'agriculture biologique est un choix de continuité avec la culture paysanne, dont la pertinence est appréhendée par rapport aux « nouvelles » valeurs écologiques. En ce sens, la culture paysanne parle au présent.

La coopérative commence, de manière informelle, par la culture de 5 000 mètres carrés avec 50 types de légumes en rotation. La fondation officielle date de 1984. Par

---

<sup>195</sup> La reconstruction se base sur le témoignage de Maurizio Gritta, président et fondateur d'*Iris*, dans « La cooperativa agricola IRIS : agricoltura, innovazione, economia solidale », dans Pier Paolo Poggio (2015). Voir également le témoignage vidéo de Maurizio Gritta, disponible en ligne : <https://www.italiariskforum.it/speaker/maurizio-gritta/> et le site de la coopérative : <http://www.irisbio.com/la-storia/>.

un acte notarial naît la « coopérative agricole de *production et de travail* Iris, en tant que *propriété collective* et dans le but de cultiver exclusivement biologique » :

Quatre points fondateurs ont été inclus dans l'objet social de la coopérative et sont les suivants :

1. Pratiquer et diffuser la culture agricole selon la méthode de l'agriculture biologique,
2. Créer des emplois, en particulier pour les femmes et les personnes défavorisées,
3. Développer une relation directe avec le consommateur, afin de diffuser la culture paysanne et le mode de production biologique et biodynamique,
4. Promouvoir la culture de la propriété collective.

L'aspect de la « propriété collective » est, avec l'attention accordée à l'emploi des femmes et des personnes défavorisées, un élément caractéristique de l'expérience coopérative des Iris : « Nous étions tous des enfants de pauvres (*figli di povera gente*). Nous ne voulions pas être propriétaire individuellement, mais nous sommes propriétaire à travers Iris (...) La coopération, c'est la *mutualité* et *l'autogestion* : faire preuve de courage (*metterci la faccia*), construire ensemble et partager ensemble ».

Comme dans le cas de *Valli Unite*, la nécessité d'impliquer les consommateurs s'impose rapidement. Le troc est expérimenté dans les débuts, mais il devient vite crucial, pour s'émanciper du marché, de s'allier plus directement avec les consommateurs. Pour cette raison, deux *spacci*, points de vente, sont créés : l'un en ville, à Crémone (où sont également organisées des initiatives culturelles), et l'autre à côté de la coopérative. Aux points de vente s'ajoutent les Groupes d'Achats Solidaires (les GAS). Les consommateurs sont également impliqués à travers l'instrument du « prêt social », qui rend possible l'achat d'un domaine de 36 hectares avec un prêt agricole. Le désir d'une relation la plus directe possible avec le consommateur les décident à investir non seulement dans la production mais aussi dans la transformation. En particulier, on cultive des tomates pour la transformation et la confection de sauces. À ce propos, Maurizio Gritta commente : « Le patron c'est la nature (...) on ne peut pas récolter une tomate à midi (...) on essaie d'être en harmonie, en relation heureuse avec la nature ».

Depuis 1991-1992, Iris produit des pâtes, grâce à une collaboration avec la fabrique de pâtes *Nosari*, propriété d'une famille locale depuis 1925. C'est ce fabricant qui, après les premières expériences, reconnaît que « ces pâtes sont caractéristiques, elles ont quelque chose de différent ». De là naissent les différents produits, dont les produits de boulangerie, car un membre de la coopérative est un maître boulanger. À la demande des consommateurs commence la production de biscuits.

L'idée est de créer un exemple de ferme biologique durable en plein cœur de la Lombardie et de la plaine padane, région symbole de l'industrialisation de l'agriculture italienne. Le premier investissement consiste à recréer un écosystème biodivers et pour cela, 4 000 essences indigènes sont plantées, pour un total de 27 kilomètres de haies. Angelo Gritta explique à ce propos :

L'agriculture biologique ne consiste pas à appliquer des méthodes certifiées biologiques, mais à recréer les conditions permettant aux insectes et aux oiseaux de trouver un endroit où vivre. Dans la nature, notre rôle est d'agir en tant qu'interprètes pour mettre en équilibre l'insecte utile et l'insecte nuisible. Ce n'est pas de la philosophie, ce sont les techniques de base pour pouvoir faire fonctionner une ferme biologique de manière économiquement viable.

La coopérative est un lieu d'expérimentation de solutions techniques compatibles avec la recherche d'une agriculture capable de réduire son impact environnemental tout en garantissant la production. Les expériences concernent les méthodes de rotation, l'économie d'eau, le paillage avec du papier non traité et la récupération de graines anciennes (sarrasin, maïs Marano, Frassineto).

La base sociale de la coopérative se compose de « membres travailleurs », de « paysans de la filière » et de « membres financeurs ». Selon la définition de Maurizio Gritta, il s'agit d'une « économie solidaire, participative, en autogestion, distribuée et mutualiste ».

Les membres « paysans » peuvent bénéficier d'une assistance technique gratuite, de l'échange et de la recherche de semences anciennes et biologiques, d'une programmation culturelle et d'un retrait garanti du produit programmé, avec un seuil de prix minimum. Le prix du quintal est fixé en fonction de la quantité, de la qualité et

de la valeur marchande du produit fini transformé (pâtes, biscuits, biscottes, farine). Il s'agit d'un mécanisme de fixation des prix découplé des bourses de marchandises.

Les membres « financeurs » coopèrent par l'achat de parts sociales émises directement par Iris. Il s'agit d'un mécanisme d'autofinancement qui permet de se passer du crédit bancaire. En échange du prêt, le membre financeur reçoit un taux fixe, un dividende sur les bénéfices de la coopérative et une part annuelle du produit.

En 2005, l'usine de pâtes alimentaires *Nosari*, alors en situation de crise, est rachetée par la coopérative *Iris*. La décision est prise par la coopérative après une assemblée permanente de 30 jours. L'objectif principal est de sauver les 24 emplois garantis par l'usine. Au cours des années suivantes, la coopérative en transmet la gestion à sa société A.S.T.R.A. Bio srl : ensemble, les deux sociétés garantissent environ une cinquantaine d'emplois. En 2010, il est décidé d'investir dans la construction d'une nouvelle usine écologique de pâtes, en bio-architecture, en recourant à nouveau à l'émission de titres d'action de nature mutuelle (*azioni mutualistiche*). La production est entièrement réalisée à l'aide de sources d'énergie renouvelables (photovoltaïque, hydraulique, solaire et éolienne) : « Pour nous, il est fondamental de produire des pâtes sans utiliser de combustibles fossiles (...) Cela fait partie de notre philosophie, si nous voulons l'appeler philosophie ». La même année, la Fondation Iris est créée dans le but de faire connaître et de diffuser le modèle économique et de production du « projet économique Iris ». De manière plus prononcée que dans d'autres réalités, l'expérience de la coopérative Iris lie l'écologie au développement d'un modèle d'économie alternative de type mutualiste.

### *5.3. Éthique, politique et économie dans le mouvement italien pour l'agriculture biologique*

C'est dans ce paysage de « territoires mouvementés » par le fourmillement des initiatives d'agriculture alternative qu'il faut situer la naissance d'un mouvement pour l'agriculture biologique en Italie. C'est ce mouvement qu'il m'intéresse d'analyser plus en détail, pour ensuite interroger les raisons de la rencontre manquée entre le mouvement pour l'agriculture biologique et l'agro-écologie scientifique promu par Laura Conti et par d'autres tenants d'une agriculture écologiquement fondée (voir chapitre 4).

Diverses sources indiquent que la naissance du mouvement pour l'agriculture biologique en Italie remonte à 1977. Comme dans le cas des mouvements post-68, il existe également une version agricole et non urbaine de la (courte) saison de mobilisation de « 77 », à côté des mouvements urbains mieux connus, en particulier ceux de Rome et Bologne. C'est à Bologne en particulier que le mouvement pour l'agriculture biologique fait ses premiers pas. Mais avant les faits de Bologne, il est important de revenir brièvement sur le renouveau de l'intérêt pour le monde paysan qui a lieu, à la fin des années 1970, dans les milieux intellectuels et artistiques proches de la gauche « historique ».

5.3.1. Les intellectuels de « gauche historique » à la rescousse d'un monde paysan en voie de disparition

L'occasion pour l'agriculture de revenir au centre des débats est offerte par la loi 285/1977, visant à favoriser l'emploi des jeunes, dans un contexte de chômage croissant. La loi comprend des dispositions spécifiques pour l'agriculture, dans le sens où elle facilite l'accès à la terre et la création de coopératives, une forme d'organisation également soutenue dans d'autres secteurs productifs. Dans plusieurs régions italiennes, et en particulier dans le Latium, des terres non cultivées sont occupées et une expérience de coopératives de travailleurs au service de projets d'agriculture sociale est lancée (voir les cas de Ramundo et Amato que j'ai mentionnés dans le chapitre 3).

La *Costituente Contadina* conduit en décembre 1977 à la naissance d'un nouveau sujet collectif dans le monde de l'agriculture, la *Confederazione Italiana Coltivatori* (Confcoltivatori) avec la fusion de l'*Alleanza dei Contadini* dont Emilio Sereni avait été président, de *Federmezzadri – CGIL* et d'une partie de l'*Unione Contadini Italiani (U.C.I.)*. L'initiative est saluée par de nombreux intellectuels de gauche comme étant la preuve d'un nouveau protagonisme social, économique et culturel de l'agriculture<sup>196</sup>. Parmi eux, l'ethnologue Luigi Lombardi Satriani, l'architecte Bernardo Rossi Doria, les réalisateurs Mario Monicelli, Francesco (Citto) Maselli, les frères Paolo et Vittorio Taviani, Carlo Lizzani ; le peintre Ernesto Treccani, les sociologues Tullio Aimone et

---

<sup>196</sup> Pour une histoire de *Confcoltivatori*, aujourd'hui devenue la *Confederazione Italiana Agricoltori (CIA)*, je renvoie à (Bernardi et al., 2013).

Amalia Signorelli, l'architecte Paolo Portoghesi. Le document qui exprime publiquement leur positionnement parle de la « subalternité des campagnes et des agriculteurs » non pas comme « un fait immuable d'une société développée », mais comme une opération orchestrée et « gérée par ceux qui sont intéressés à les maintenir dans des conditions d'arriération, également par la diffusion de convictions culturelles et idéologiques, fonctionnelles aux classes historiquement dominantes »<sup>197</sup>.

Lors d'une précédente réunion de la *Costituente contadina* organisée dans le Piémont, 150 personnages du monde de la culture (avec à leur tête Nuto Revelli, Ernesto Treccani, Guido Quazza, Norberto Bobbio, Valerio Castronovo, Giulio Einaudi, Davide Lajolo, Massimo Mila, Pietro Morando et Gianni Rodari) avaient exprimé leur soutien et leur solidarité avec l'initiative de la *Costituente* dans un appel public. Après avoir dénoncé la « marginalisation de l'agriculture imposée depuis trente ans » suite à la « défaite du monde paysan », ils déclarèrent :

Les erreurs de perspective de la politique et – parfois – aussi au niveau de la culture, qu'aujourd'hui nous pouvons mieux reconnaître, nous permettent d'affirmer que s'il était juste et inévitable que l'Italie se transforme d'un pays agricole-industriel en un pays industriel-agricole, le chemin qui a été pris au nom de l'exploitation monopolistique et spéculative la plus grossière, ainsi que d'une nouvelle barbarie urbano-centrique, n'était pas également juste et obligatoire. Et c'est aussi de cette défaite – il faut le rappeler – que découle la crise d'ordre non seulement économique, mais aussi social, politique, moral et culturel qui affecte la société actuelle<sup>198</sup>.

En 1978, le film d'Ermanno Olmi (1931-2018) *L'Albero degli zoccoli* (*L'arbre aux sabots*) remporte la Palme d'or au Festival de Cannes. Le film raconte la vie d'un groupe de paysans bergamasques à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est un film tourné en dialecte, avec des acteurs non professionnels et qui fait connaître Olmi comme narrateur

---

<sup>197</sup> Romano Bonifacci, « Intelletuali e 'progetto' per l'agricoltur », *L'Unità*, 3 janvier 1978.

<sup>198</sup> Témoignage d'Oddino Bo (1922-2015) exposant piémontais du PCI et historien qui a approfondi les relations entre le monde paysan et la Résistance : « Considerazioni sulla politica agraria del post -fascismo. La difesa della proprietà contadina nella memoria di un protagonista con particolare riferimento all'area piemontese », *Istituto per la storia della resistenza e della società contemporanea in provincia di Asti*. Disponible sur : [http://www.israt.it/images/abook\\_file/ATCO000024.pdf](http://www.israt.it/images/abook_file/ATCO000024.pdf)



du monde paysan disparu, de sa poésie et de ses duretés. Cela confirme la centralité que le monde paysan, et sa disparition, retrouve dans ces années dans la culture italienne.

Les 15 et 16 octobre 1977, malgré les craintes de possibles « dérives mouvementistes » violentes, la *Costituente contadina* organise une réunion sur le thème « Emploi des jeunes et développement agricole » dans un petit village, Borgo Taccone, à quelques kilomètres d'Irsina (dans la province de Matera). C'est l'une de ces « zones intérieures » que Manlio Rossi-Doria et d'autres avec lui avaient mis au cœur d'un projet alternatif de développement pour le Sud. L'on compte parmi eux l'écrivain et sociologue Rocco Scotellaro (1923-1953) qui avait mené ses recherches dans la province de Matera, dans le village de Tricarico.

Borgo Taccone avait été construit dans les années 1950 pour fournir des services et un centre social aux paysans de la région. Cette intervention faisait partie du projet de réforme agraire. L'initiative avait été initialement assez réussie, au point de faire enregistrer une croissance démographique qui a toutefois été de courte durée. Le village était en ce sens un symbole des échecs de la réforme agraire.

L'événement est un succès du point de vue de la participation des jeunes. Dans le témoignage d'Alfonso Pascale, l'un des organisateurs de cette réunion :

Les organisateurs voulaient relier les expériences de communauté des années 1950 aux recherches anthropologiques et sociologiques d'Ernesto De Martino et d'autres chercheurs du Sud, ainsi qu'à celles menées par Nuto Revelli auprès des paysans des *Langhe* [dans le Piémont]. Il s'agissait d'une tentative originale de construire une pensée sur les questions environnementales et les relations entre l'agriculture et la culture avec des approches totalement différentes de celles d'importation anglo-saxonne et liées aux approches expérimentées avant le *boom* économique. Approches combattues ou laissées à l'écart par les forces transversales (la DC, le PCI et les syndicats) qui, en fait, épousaient l'idée de Pasquale Saraceno de promouvoir le développement du Sud par un processus d'industrialisation forcé par le haut<sup>199</sup>.

---

<sup>199</sup> Témoignage disponible sur le site d'Alfonso Pascale : <https://www.alfonsopascale.it/index.php/a-40-anni-da-taccone/>

L'intérêt de cette rencontre résidait dans le fait qu'elle reliait les initiatives de la *Costituente* à une position « méridionaliste » restée minoritaire dans les débats sur le développement du Sud, et qui reconnaissait précisément un rôle central à l'agriculture (voir chapitre 3).

5.3.2. Agriculture Alimentation Médecine : changer le monde en changeant ce qu'on mange ?

Quelques semaines avant les événements de Borgo Taccone, du 23 au 25 septembre 1977, une conférence sur la répression se tient à Bologne à l'initiative des principaux groupes de la gauche dite « extra-parlementaire ». La conférence est organisée à la suite d'un appel contre la répression en Italie, publié le 5 juillet par le journal *Lotta Continua* et signé par plusieurs intellectuels français dont Jean-Paul Sartre, Michel Foucault, Félix Guattari, Gilles Deleuze et Roland Barthes. Considérée comme le « chant du cygne » du mouvement de 1977, cette conférence, qui rassemble plusieurs dizaines de milliers de militants, est l'occasion d'une première réunion entre personnes intéressées par la « formation d'une coordination nationale sur l'agriculture, l'alimentation et les médecines alternatives »<sup>200</sup>.

La centralité de l'agriculture est ici affirmée à partir d'une argumentation complètement différente de celle que nous trouvons dans les discours des intellectuels de la gauche historique. À Bologne, la question n'est pas tant celle de la représentation du monde paysan, mais la nécessité pour les « nouveaux paysans », souvent des « retournés à la campagne » après avoir fait des études et des expériences professionnelles dans les grandes villes, de pratiquer l'agriculture différemment pour... changer le monde, en changeant d'abord soi-même. Pour reprendre les mots de Franco Zecchinato<sup>201</sup> :

---

<sup>200</sup> Le témoignage est celui de Roberto Delleria, l'un des fondateurs d'Aam Terra Nuova : voir <https://storiadelbio.it/2021/04/20/alle-origini-del-movimento-biologico-in-italia/>.

<sup>201</sup> L'entretien avec Franco Zecchinato (7 juin 2019) est disponible dans les archives de *Storie del Bio*. Franco Zecchinato a été le deuxième président de l'AIAB et est le président de la coopérative agricole *El Tamiso*, qu'il a contribué à fonder à Padoue en 1984. Comme on peut le lire sur le site web de la coopérative : « Un groupe de producteurs et de techniciens agricoles, soutenu par des personnes intéressées par l'agriculture biologique, l'alimentation naturelle et la médecine alternative, a tenté de construire une réalité économique basée sur la mutualité et la durabilité, très différente du modèle économique dominant. Ils ont immédiatement développé la

Après les années 1970 où l'on disait « changeons le monde », après les coups et la répression, beaucoup d'entre nous ont mis leur expérience générationnelle de changement visionnaire au service des questions d'alimentation et d'agriculture (...)

A partir de cette première réunion, l'idée de créer une « revue de coordination » prend progressivement forme. Baptisée *Agricoltura Alimentazione Medicina* (Agriculture Alimentation Médecine) – et abrégée par l'acronyme AAM<sup>202</sup>, l'idée est de créer un « groupe d'étude » et de « *progettare* (concevoir et programmer) des événements et des actions (...) avec des participants dispersés dans toutes les régions d'Italie »<sup>203</sup>.

La revue deviendra plus tard le magazine *AAM Terra Nuova*, dont la première équipe de rédaction était itinérante entre Rome et Milan. L'agriculture, l'alimentation et la médecine sont considérées comme « les trois mots clés du changement dans la consommation » et comme « trois royaumes dominés par l'industrie chimique, où la bataille pour la libération, qui a commencé cette année-là [1977] se poursuit encore aujourd'hui »<sup>204</sup>. Un coordinateur est nommé pour chacun de ces domaines. Roberto Dellerà, un des fondateurs de *AAM* et coordinateur de la section *Alimentazione*, se souvenant des premières périodes d'activité du bureau de Milan, dans la rue Castelfidardo, parle d'une intense activité de développement de projets :

Il y avait des contenus et des formes de vie qui ne parlaient plus de luttes et de coups de gueule (*incazzature*), mais de réflexions et de propositions opérationnelles venant d'en bas, à partir de nous-mêmes et de notre désir inébranlable d'utopie. Une utopie que nous voulions commencer à construire de nos propres mains. Le quartier que nous avons choisi était le plus adapté : « chaud », vécu à une vitesse folle nuit et jour, et hautement symbolique, à deux pas de l'historique rue Solferino siège du *Corriere* et juste en face du *Macondo*, un club hybride

---

vente directe avec le premier magasin de Via Monte Cengio, en comptant sur un contexte social et culturel déjà attentif et disponible » (<https://www.eltamiso.it/it/la-nostra-storia.html>).

<sup>202</sup> AAM est aussi l'onomatopée qui reproduit le son fait aux petits enfants pour les inviter à ouvrir la bouche pour manger.

<sup>203</sup> Tiré de l'article « 300 di questi numeri », *AAM Terra Nuova*, décembre 2014, accessible en ligne : <https://www.terranuova.it/Il-Mensile/300-di-questi-numeri>.

<sup>204</sup> Tiré de « 300 di questi numeri », *AAM Terra Nuova*, décembre 2014, accessible en ligne : <https://www.terranuova.it/Il-Mensile/300-di-questi-numeri>.

de musique et de culture *live*, où était en train de se produire la transformation de ce mouvement de contre-culture et d'engagement politique dont nous faisons tous partie, chacun à sa manière. À l'époque, nous avons vu les anciens partisans de la « ligne dure » de *Lotta Continua* qui, pour la première fois, enlevaient leurs gilets paramilitaires pour porter des saris et des combinaisons orange. Un geste que je ne veux pas juger en soi comme bon ou mauvais, mais qui a certainement marqué un grand saut, imprévisible et inattendu. J'y ai donc rencontré un Rostagno devenu soudainement Sanatano, souriant dans son habit presque monastique, ou un Andrea Valcarenghi, rebaptisé Majeed, qui avait déjà fondé *Re Nudo*, et qui organisait un happening avec Allen Ginsberg<sup>205</sup>.

L'initiative du bulletin crée une opportunité de connexion et de mise en réseau entre, d'une part, les agriculteurs alternatifs et, d'autre part, les premières expériences de magasins « bio » créés pour répondre à la demande de ces (rares) consommateurs désireux d'avoir accès à des produits « sains ». Parmi ces premiers magasins, citons « Il Girasole » à Milan, « Fior di Loto » à Turin et « L'Albero del Pane » à Rome. La diffusion de mouvements d'hygiène de vie (*salutisti*) – par exemple le mouvement macrobiotique – crée les conditions de l'émergence de cette demande indispensable à la survie des coopératives qui décident de pratiquer une agriculture « alternative ».

Bruno Sebastianelli, l'un des fondateurs de la coopérative « La Terra e Il Cielo », qui pratique l'agriculture biologique et biodynamique à Senigallia (dans la région des Marches) depuis 1980, raconte que l'initiative de créer la coopérative est née en 1975, à l'initiative des patrons d'un des premiers magasins macrobiotiques<sup>206</sup>. C'est précisément dans la région des Marches que le mouvement macrobiotique connaît une

---

<sup>205</sup>Extrait de « 300 di questi numeri », AAM Terra Nuova, décembre 2014, accessible en ligne : <https://www.terranuova.it/Il-Mensile/300-di-questi-numeri>. Maura Rostagno (1942-1988) a été parmi les fondateurs de *Lotta Continua* (LC), l'une des plus importantes formations de la gauche extra-parlementaire. Après la dissolution de LC en 1976 et une rencontre en Inde avec les enseignements d'Osho, il a fondé la communauté thérapeutique Saman, à Lenzi (près de Trapani, en Sicile). Il a été tué par la mafia, suite à son enquête journalistique sur les liens entre la mafia et la politique. À Milan, il a fondé en 1977 le centre culturel *Macondo*, un point de référence pour la gauche alternative de ces années-là. Le centre a été fermé en 1978 en raison de problèmes liés au trafic d'héroïne. Andrea Valcarenghi (1947) était un camarade de Rostagno dans *Lotta Continua* et plus tard, comme lui, un adepte d'Osho. À partir de 1970, il a été rédacteur en chef du magazine mensuel de la contre-culture *Re nudo*.

<sup>206</sup> L'interview est accessible à l'adresse : [https://www.youtube.com/watch?v=nxnE8Fttlmg&ab\\_channel=DomenicoEremitaProduzioni](https://www.youtube.com/watch?v=nxnE8Fttlmg&ab_channel=DomenicoEremitaProduzioni)

grande diffusion grâce à l'initiative de Mario Pianesi (1944-), originaire de Macerata (Marches), et fondateur en 1980 de « Un punto macrobiotico », une association pour la diffusion de la macrobiotique par l'organisation d'ateliers, de magasins et de restaurants<sup>207</sup>. Ce réseau soutient les premières expériences d'agriculture biologique, qui se multiplient dans la région des Marches et qui donnent naissance – à l'initiative, comme nous le verrons, de Gino Girolomoni – à l'*Associazione Marchigiana per l'Agricoltura Biologica* (Association de la région des Marches pour l'agriculture biologique), qui anticipe la naissance de l'association nationale.

L'on trouve aussi une référence au mouvement macrobiotique et à sa présence dans la région de la Vénétie dans le témoignage de Franco Zecchinato. Ce dernier reconstruit le fourmillement d'initiatives dans lequel s'entremêlent propositions culturelles et alternatives économiques :

À Padoue (...) Il y avait depuis de nombreuses années une association culturelle, qui existe toujours, *La Biolca*, qui remonte au début des années 1970. Cette association faisait la promotion du végétarisme et distribuait des aliments macrobiotiques, complets et biologiques... en plus de cela, elle diffusait et promouvait des conférences, elle disposait d'un bel emplacement dans un vieux manoir à l'extérieur de Padoue, où il y avait également le four à pain et le corps principal de la villa était disponible pour les associations et les réunions. Et il y avait le magasin de produits macrobiotiques que j'ai géré pendant deux ou trois ans au début des années 1980... à Vérone, il y avait une association pour l'agriculture biodynamique ; ici, au nord de Padoue, une association, *Il Sole*, qui suivait le christianisme des origines. En termes de pratique, ils étaient pour l'agriculture biodynamique et l'alimentation naturelle, et ensuite ils ont mis en place différentes communautés dans toute l'Italie (...).<sup>208</sup>

---

<sup>207</sup> La macrobiotique a été popularisée en Occident par le maître japonais Georges Ohsawa. Elle repose sur l'idée que, en comprenant les relations entre l'alimentation, le mode de vie et l'environnement, il est possible de rester en bonne santé pendant longtemps. Mario Pianesi, qui a développé sa propre philosophie macrobiotique, a été accusé, en 2018, d'être le « gourou » d'une « psychosecte macrobiotique » et a fait l'objet d'une enquête du parquet d'Ancône après des plaintes d'anciens adhérents du mouvement. L'enquête a été récemment classée sans suite.

<sup>208</sup> L'entretien avec Franco Zecchinato (7 juin 2019) est disponible dans les archives de *Storie del Bio*. L'extrait cité est tiré de l'article accessible en ligne : <https://storiodelbio.it/2021/04/20/alle-origini-del-movimento-biologico-in-italia/>.

Dans les récits des premières expériences d'agriculture biologique, il ressort que ces coopératives, fermes, points de vente « alternatifs » deviennent assez rapidement la référence locale pour les agriculteurs qui, pour des raisons diverses et variées, cherche d'autres techniques de culture et des alternatives à l'utilisation massive de produits chimiques. Ces agriculteurs épousent souvent des « visions générales complètement différentes », dans le sens où certains viennent, par exemple, du catholicisme social (comme Armando Mariano, le premier président de l'Association italienne d'agriculture biologique, l'un des promoteurs de l'agriculture biologique dans le Piémont, avec son entreprise de Villafalletto), d'autres de la tradition anarchiste (comme les fondateurs de la *Cantina Aurora*, dans la région des Marches, parmi les premiers producteurs de vin biologique). Malgré les différences, ils sont confrontés à un même problème concret, celui de rendre économiquement viable un autre type d'agriculture et le problème technique de réussir à faire de l'agriculture autrement.

Il n'est donc pas surprenant que les partisans de l'agriculture biologique considèrent, dès le début, la création d'un « circuit alternatif » de production et de consommation comme le meilleur moyen de soutenir le changement. En effet, l'accord sur les standards de production pour soutenir un modèle de consommation alternatif ne demande pas d'accord sur une vision partagée du monde à venir. L'enjeu reste, avant tout, de faire exister une « alternative », concrète et pratique. Cela au prix, toutefois, de l'occultation des profondes différences d'approche de la question écologique qui se cachent derrière les diverses propositions d'« agriculture alternative ».

Dans ce cadre de « territoires mouvementés » par les ferments d'une culture écologique diversifiée, *AAM Terra Nuova* devient ainsi un « centre de rencontres » mais aussi un centre actif pour la promotion de « propositions de style de vie », par exemple avec la création de « coordinations ville-campagne », pour encourager les rencontres directes entre producteurs et consommateurs alternatifs<sup>209</sup>. En outre, il y a les festivals, organisés à des moments importants du calendrier agricole – typiquement l'équinoxe ou le solstice – dans différentes villes : les festivals agissent comme un « tam tam », c'est-à-dire comme un appel pour attirer les personnes intéressées par des manières

---

<sup>209</sup> Entretien avec Renzo Garrone (15/12/18) disponible dans les archives *Storie del bio*. L'extrait cité est tiré de l'article accessible en ligne : <https://storiodelbio.it/2021/04/20/alle-origini-del-movimento-biologico-in-italia/>.

alternatives de produire et de consommer. Dans les mots de Pino De Sario, l'un des fondateurs de AAM, il s'agissait de « l'idée plutôt utopique de créer tout un circuit parallèle »<sup>210</sup>.

### 5.3.3. S'accorder sur les pratiques dans la diversité des imaginaires sociotechniques

La création des premiers réseaux favorise les circulations : les agriculteurs « alternatifs » visitent les expériences les plus avancées, pour partager des solutions techniques mais aussi des lectures et des références culturelles. Les noms des agronomes qui peuvent aider et conseiller dans le développement de pratiques agricoles alternatives commencent à circuler aussi, formant une infrastructure rudimentaire de soutien technique. C'est dans ces réseaux que commencent à circuler les livres de Masanobu Fukuoka, initiateur de l'agriculture naturelle et du non labour, et celui de Bill Mollison et David Holmgren qui propose la méthode de la permaculture (voir chapitre 8).

C'est la maison d'édition *Libreria Editrice Fiorentina* qui publie ces contributions, à l'initiative de Giannozzo Pucci (1944-). C'est toujours à l'initiative de Pucci que Fukuoka est venu en Italie en 1981, dans le cadre d'un long voyage en Europe effectué en 1980-1981. Fukuoka organise une série de réunions, d'abord dans la ferme de Giannozzo Pucci à Ontignano (Toscane), puis dans celle de Paride Allegri à Reggio Emilia (Emilie-Romagne), dans les rizières biologiques de Pavie (Lombardie), dans une ferme à Preganziol, près de Trévise (Vénétie) et enfin dans le village de Bole Baba à Cisternino (Pouilles). Selon les souvenirs d'un témoin de ces événements : « Il n'y avait pas beaucoup de public, mais les expérimentateurs ne manquaient pas. Cependant, les résultats n'ont pas été satisfaisants et peu de réalités ont poursuivi l'expérience »<sup>211</sup>.

Giannozzo Pucci est un noble toscan, fondateur de l'association *La Fierucola*<sup>212</sup>. Il a été l'un des initiateurs du mouvement antinucléaire en Italie et l'un des protagonistes de

---

<sup>210</sup> Tiré de « 300 di questi numeri », *AAM Terra Nuova*, décembre 2014, accessible en ligne : <https://www.terranuova.it/Il-Mensile/300-di-questi-numeri>.

<sup>211</sup> Témoignage d'Antonio De Falco, inclus dans le livre *Agricoltura Sinergica. Le origini, l'esperienza, la pratica*, édité par la Libera Scuola di Agricoltura Sinergica " Emilia Hazelip ", Terra Nuova Edizioni, 2014, p. 22.

<sup>212</sup> Organisée en 1984 sur une place historique de Florence, La Fierucola est la première « foire » (*fiera*) de l'agriculture naturelle en Italie. L'association a été créée « dans le but d'aider

la naissance des listes des Verts. Proche d'Edward Goldsmith (1928-2009), le fondateur de *The Ecologist*, Pucci – qui publie la version italienne de la revue – promeut un environnementalisme aux tonalités antimodernes, qui considère dépassée la distinction entre droite et gauche en politique, et qui regarde avec vénération les peuples traditionnels (Audier, 2017). Au sein des Verts, Pucci est porteur de positions proches de celles des représentants de la « nouvelle droite » (tel Marco Tarchi) et des groupes écologiques de droite comme *Fare verde* (Faire Vert).

J'aurai l'occasion de revenir sur la figure de Giannozzo Pucci, parce qu'avec Gino Girolomoni, il a été le promoteur en Italie d'un « environnementalisme paysan » dont les racines intellectuelles et les formes d'expression permettent de mettre l'accent sur une zone de « confusionnisme » (Corcuff 2021) politique qui joue encore aujourd'hui dans les débats autour de la transformation écologique de l'agriculture.

L'aspect que je souhaite souligner ici est, d'une part, la dimension des circulations nationales et transnationales qui caractérise le mouvement naissant de l'agriculture biologique italienne et, d'autre part, la diversité des raisons subjectives qui conduisent au choix d'une pratique agricole alternative. En d'autres termes, les pratiques en elles-mêmes *ne disent pas grand-chose de l'imaginaire sociotechnique et de la culture politique de ceux qui adoptent ces pratiques*. La dimension des imaginaires et des cultures politiques est toutefois cruciale, c'est mon hypothèse, au moment où il faut passer de la pratique à l'organisation de la coordination entre les pratiques et à la justification de la validité des pratiques et des formes de coordination alternatives. Elle émerge, c'est-à-dire, dans la confrontation avec l'institué.

Il n'est donc pas étonnant que le mouvement naissant pour l'agriculture biologique se donne comme horizon d'action celui de construire un « circuit alternatif », c'est à dire un marché alternatif. Le marché (non pas capitaliste mais local) est vu comme l'allié de la diffusion de l'alternative, grâce au soutien des consommateurs-militants. L'accent mis sur les pratiques et la création d'un marché « alternatif » fait passer au second plan la question de savoir quelle vision de la société est ainsi promue.

---

les activités de subsistance qui respectent la nature et protègent la redécouverte de plantes alimentaires locales et sauvages et l'élevage d'animaux domestiques traditionnels ». Voir <https://lafierucola.org/>



#### 5.3.4. *Cos'è biologico* : la formalisation des premières normes

Pour la formalisation d'un réseau, c'est encore une fois *AAM Terra Nuova* qui joue un rôle moteur : en 1983, en effet, la revue organise le congrès « Ce qu'est biologique » à Florence, et à la suite de cette réunion, une commission est constituée, qui se fixe pour objectif de définir un premier cahier des charges, ou plutôt les premières normes italiennes en matière d'agriculture biologique.

Selon les témoignages des protagonistes<sup>213</sup>, la Commission est composée d'une vingtaine de personnes, issus de « groupes territoriaux régionaux appartenant à la revue » (de Vénétie, du Latium, de Toscane) ; d'associations (*Legambiente*, *Associazione Biodinamica*, *Associazione Suolo e Salute*) ; de coopératives (*Cooperativa Nuova Terra* de Cuneo, *BioAgriCoop* de Bologne), de experts-techniciens (parmi lesquels Ivo Totti). Les réunions (« quelques fois par an ») portent sur la manière d'adapter la réalité italienne de l'agriculture alternative aux dynamiques internationales : l'IFOAM (*Fédération internationale des mouvements d'agriculture biologique*) avait déjà défini des normes, et avant cela, le mouvement biodynamique avait très tôt défini une certification. En Italie, l'association *Suolo e Salute* avait commencé à élaborer une norme, comme *Nature et Progrès* et la *Soil Association* l'avaient fait respectivement en France et en Angleterre.

Ce travail aboutit à la publication en 1985 d'un premier document : *Cos'è biologico* (Ce qu'est biologique). Selon Zecchinato : « Ce qui en est sorti, c'est un mélange d'éthique et de technique qui, avec le temps et les règlements européens, s'est réduit uniquement aux dimensions techniques »<sup>214</sup>. Cette publication est la première étape qui conduit à la naissance de l'Association italienne pour l'agriculture biologique (AIAB) en 1987.

*Cos'è biologico* est une petite brochure qui énumère les normes à suivre pour pratiquer et se convertir à l'agriculture biologique. Le document s'ouvre sur une préface qui présente l'agriculture biologique comme une solution aux problèmes de la mauvaise

---

<sup>213</sup> Je fais référence à l'article déjà mentionné, accessible en ligne : <https://storiadelbio.it/2021/04/20/alle-origini-del-movimento-biologico-in-italia/>.

<sup>214</sup> Je fais référence à l'article déjà mentionné, accessible en ligne : <https://storiadelbio.it/2021/04/20/alle-origini-del-movimento-biologico-in-italia/>.

qualité des aliments et des déséquilibres écologiques qui nuisent à la santé, en partant de la capacité de l'homme à s'insérer « consciemment et activement dans les processus naturels en étudiant et en respectant leurs rythmes ». Le document fait référence à l'équilibre des écosystèmes agricoles, au maintien de la fertilité des sols et à la fermeture des cycles, mais aussi aux conditions de travail décentes et à une « juste considération du rôle des animaux d'élevage et sauvages et de toutes les forces qui participent au processus de production ». Il est question de protection du consommateur et de rémunération équitable du producteur. Le document prévoit également la création d'un « Comité régional de protection » (*Comitato di Tutela Regionale, C.T.R.*) composé de « techniciens, d'agriculteurs, de consommateurs et de distributeurs ». Il est précisé que « l'expérience acquise par l'application pratique et la recherche est prise en compte dans la révision périodique des normes »<sup>215</sup>.

*Santé et qualité* sont les deux notions sur lesquelles insistent les arguments en faveur de l'agriculture biologique : la santé des sols est une garantie de la santé humaine mais aussi de la qualité des produits. En d'autres termes, il s'agissait de pratiquer une « agriculture propre, qui produisait des produits sains et rémunérait équitablement les agriculteurs, ce qui permettait aux gens de se sentir bien. C'étaient les idéaux qui étaient poursuivis »<sup>216</sup>. Il convient également de rappeler que c'est au milieu des années 1980 qu'une nouvelle Politique Agricole Commune européenne est lancée, et dans laquelle on trouve, pour la première fois, une référence explicite à des pratiques culturelles compatibles avec la nécessité de protéger l'environnement et le paysage (Sotte, 2023).

Les arguments des promoteurs de l'agriculture biologique en Italie font ainsi référence à des préoccupations écologiques, mais ils ne s'appuient pas sur les outils scientifiques d'une lecture énergétique-écosystémique de l'agriculture, comme nous l'avons vu dans le cas de l'agriculture écologiquement fondée promue par Laura Conti (voir chapitre 4). Autrement dit, ces deux arguments (écologique et biologique) de soutien à une transformation de l'agriculture se contrastent dans leur rapport à la science. Dans le cas de l'agriculture biologique, en effet, l'accent est mis sur la pertinence des

---

<sup>215</sup> Tiré de *Cos'è biologico*, document imprimé par la « Commission agriculture » du groupe de la Vénétie de l'AAM Terra Nuova, 1985.

<sup>216</sup> Extrait de l'entretien avec Armando Mariano, disponible dans l'archive de *Storie del Bio* : <https://storiedelbio.it/2021/04/20/alle-origini-del-movimento-biologico-in-italia/>.

connaissances traditionnelles ; dans le cas de l'agriculture écologique, la valorisation des connaissances traditionnelles est faite dans un cadre scientifique, mais d'une science – l'écologie – considérée comme une « science d'expérience », qui reconnaît la complexité des écosystèmes vivants et l'importance de prendre en compte les « préjugés » des connaissances traditionnelles, en tant que synthèse d'une sagesse pratique construite au fil des millénaires.

Ce n'est donc pas par hasard que sur la quatrième de couverture de *Cos'è biologico* l'on peut lire la lettre adressée au président des États-Unis par le « chef Sealth » (ou *chief Seattle*) de la tribu des Duwanish. Cette lettre est en fait un faux historique qui a circulé dans le monde écologique américain au début des années 1970 (Abruzzi, 2000). Elle élabore une critique de « l'homme blanc » et de sa prétendue civilisation par un représentant d'un peuple indigène qui vivait en harmonie avec la nature, une harmonie à jamais rompue par l'arrivée des colonisateurs et leurs revendications de propriété de la terre. À l'époque, la figure de l'Indien – poète sauvage et rebelle indomptable qui ne fait presque qu'un avec les éléments naturels, victime de la violence apportée par les Occidentaux – connaît un certain succès auprès des jeunes engagés dans la contestation de la civilisation consumériste. Quelques années auparavant, en 1968, la maison d'édition Adelphi avait publié la traduction du livre *Black Elk Speaks*. Et c'est précisément la lecture de ce livre (qui lui aurait été recommandé par Giannozzo Pucci, selon les déclarations de ce dernier) qui inspire à Gino Girolomoni le nom de la coopérative qu'il fonde, destinée à devenir l'une des marques d'agriculture biologique les plus connues en Italie et dans le monde : *Alce Nero*.

#### 5.4. Gino Girolomoni et les ambiguïtés de l'agriculture biologique comme retour à la « civilisation paysanne ».

Dans le cadre d'une enquête sur les formes de la critique de l'agriculture industrielle émergent en Italie dans les années 1970-80, le cas de Gino Girolomoni est intéressant à double titre.

D'une part, *Alce Nero* – le nom que Girolomoni donne à sa coopérative fondée dans les années 1970 – est aujourd'hui une marque leader sur le marché des aliments biologiques et du *made in Italy*. En 2021, le chiffre d'affaires s'élève à 86 millions

d'euros et les ventes atteignent 53 pays dans le monde<sup>217</sup>. Le dessin stylisé du chef indien et chaman *Alce Nero (Black Elk)* de la tribu Sioux Oglala, en train de monter à cheval « à contre-courant », figure désormais sur les paquets de produits dont les modes de circulation renvoient aux réseaux mondiaux de circulation de produits alimentaires de haute qualité, réservés à un public aisé<sup>218</sup>.

D'autre part, Gino Girolomoni a été la figure la plus visible dans l'espace public italien des années '80-'90 à parler en faveur d'une agriculture biologique. Tout d'abord dans les médias, mais également dans l'espace hétérogène des mobilisations environnementales et, pour finir, dans l'espace de cette expérience de « nouvelle politique » que fut la Fédération des Verts.

L'histoire de la marque de l'indien qui court « à contre-courant » est révélatrice des résultats d'une confiance assez diffuse, auprès des premiers praticiens de l'agriculture biologique, dans la capacité de pouvoir plier le marché à un projet de société alternatif, sans passer par l'engagement politique. Nous sommes aujourd'hui en mesure de constater les limites d'une telle vision. La frontière entre, d'une part, le « marché » en tant que circuit alternatif basé sur l'alliance avec les consommateurs les plus « consciencieux », moyen de soutien d'économies centrées sur la valeur d'usage, et, d'autre part, le « Marché », c'est-à-dire le système de la grande distribution centré sur la

---

<sup>217</sup> Voir les informations sur le site de la *Confcommercio* : <https://www.confindustriaemilia.it/flex/cm/pages/ServeBLOB.php/L/IT/IDPagina/98093#:~:te xt=Alce%20Nero%20consolide%20la%20référence%20du%20secteur%20biologique>.

<sup>218</sup> Le label *Alce Nero* et le logo avec l'image stylisée de Black Elk, est vendue par Gino Girolomoni en 2004 à *Mediterrabio S.r.l.*. Cette dernière est la société de distribution des marques *Alce Nero* et *Mielizia*, qui a été créée en 1999 par la coopérative *Alce Nero* et le *Conapi* (Consortium national des apiculteurs) dans une période où la coopérative *Alce Nero* traversait des difficultés économiques. Les deux partenaires fondateurs sont rejoints en 2000 par *CoopFond*, le fonds mutuel de *Legacoop* (créé en 1993), comme partenaire financeur. La Ligue nationale des coopératives et des mutuelles, rebaptisée *Legacoop* en 1997, est la plus ancienne et la principale association de tutelle et de représentation des coopératives italiennes, reconnues comme entité juridique par la législation en vigueur. Elle rassemble aujourd'hui plus de 15 000 entreprises coopératives. Girolomoni justifie sa décision de quitter la société *Mediterrabio* et de vendre son label en raison d'un dissensus sur les stratégies d'entreprise et commerciales et de l'exclusion de fait des décisions les plus importantes. Il poursuit ensuite ses activités de production avec le label *Montebello*, qui deviendra le label *Girolomoni* en 2012. Après son décès en 2012, ce sont ses enfants qui poursuivent aujourd'hui son projet.

valeur d'échange et les profits, s'est avéré plus poreuse et plus fragile qu'on ne l'avait prévu. Le « mauvais » Marché tend à toujours chasser le « bon » marché<sup>219</sup>.

Dans l'histoire d'*Alce Nero*, le passage du marché alternatif au marché du *made in Italy* est également dû à une certaine tendance de Girolomoni à « voir grand », avec les complications économiques qui en découlent. Ce trait de caractère est évoqué fréquemment par ceux qui l'ont connu et travaillé avec lui.

Au cours de l'entretien que j'ai réalisé avec Federico Pignati, l'un des fondateurs de la *Cantina Aurora* (à Offida, dans les Marches), la figure de Gino Girolomoni est évoquée tant pour sa force entraînante que pour une certaine tendance à sous-estimer les difficultés concrètes de ses projets. L'exemple que Pignati me porte est celui de la décision de Girolomoni d'installer une fabrique de pâtes au sommet d'une colline difficile d'accès pour les transporteurs<sup>220</sup>. La force de volonté et la tendance systématique à sous-estimer les difficultés matérielles sont les deux faces d'une même médaille, celles d'une personnalité animée par une foi chrétienne fervente et le sentiment d'être investie d'une mission. En 2002, Girolomoni se décrit dans les termes suivants :

Le chrétien à qui on a montré un chemin il y a trente ans, dont la tâche n'est pas de dire aux autres quel est ce chemin, mais de le parcourir jusqu'au bout (...). Et ce chemin est fondé sur la réalité de *Alce Nero*, parce que j'ai le même avis que l'Abbé Pierre, c'est à dire qu'il n'est pas si important pour les chrétiens d'être croyants mais plutôt d'être crédibles<sup>221</sup>.

Animé de cette ferveur, dans les espaces du débat public et politique sur l'agriculture, Girolomoni se fit porteur d'une vision d'agriculture biologique qui se dit écologique parce qu'elle se maintient dans la continuité avec la tradition paysanne. Le paysan de la tradition est, pour Girolomoni, une figure d'exemplarité écologique, en raison du « soin » (*cura*) qu'il apporte à la terre. La « civilisation paysanne » est alors

---

<sup>219</sup> Dès la fin des années 1980, Mario Diani, l'un des spécialistes du mouvement écologiste italien, notait que la diffusion de l'écologisme en Italie semblait avoir conduit à une « modernisation de la consommation culturelle bien plus qu'à la consolidation de 'mondes de vie' alternatifs » (Diani 1988, p. 214).

<sup>220</sup> Notes de l'entretien réalisé le 11 novembre 2021 sur le site de la *Cantina Aurora* à Offida (Marches).

<sup>221</sup> Ce passage est tiré du livre de Gino Girolomoni, 2002, *Alce Nero Grida. L'agricoltura biologica, una sfida culturale*. Jaca Book, Milan, p. 62.

considérée comme une forme d'organisation sociale centrée sur des valeurs qui garantissent en elles-mêmes une existence en harmonie avec la nature et, par conséquence, authentiquement humaine. Dans le discours de Girolomoni, la crise écologique est, alors, avant tout une crise de valeurs éthiques générée par l'éloignement des valeurs de la civilisation paysanne, qui sont vues, au fond, comme une interprétation des valeurs de la foi chrétienne. Il s'agit, en fait, de l'interprétation de l'écologie du point de vue d'un « chrétien impénitent ».

#### 5.4.1. Un portrait de Gino Girolomoni en « chrétien impénitent » qui fuit le pouvoir

C'est en tant que « chrétien impénitent » que Girolomoni se décrit, dans le récit qu'il donne de l'expérience de *Alce Nero* à l'occasion de son intervention à la conférence *I Verdi e il potere* (les Verts et le pouvoir), organisée à Vérone le 7 mars 1987<sup>222</sup>. Une intervention qui mérite d'être reproduite, puisqu'elle contient un certain nombre d'éléments intéressants pour comprendre l'écologisme de Girolomoni :

En 1974, il y a donc bien longtemps, en tant que maire d'une des 8000 communes de la République, j'ai proposé au conseil municipal de supprimer tous les herbicides, pesticides et engrais de synthèse de notre territoire communal. Je n'ai pas fini mes jours dans un asile juste parce que, ...non pas grâce à nos mérites mais grâce plutôt aux erreurs de nos adversaires... nous avons gagné les élections locales de 1975. À un certain moment, j'ai senti que *certaines choses dont on est convaincu doivent être faites plutôt que dites*, et c'est pourquoi moi et quelques autres amis *nous avons cherché refuge* dans cette terre, dans une zone définie, même par une loi, comme inculte et abandonnée, et là nous avons essayé de construire une nouvelle proposition de travail et de réoccupation d'une zone pour y vivre. Oui, et c'était la coopérative *Alce Nero*, où aujourd'hui, plus de 10 ans après sa création, une vingtaine de personnes produisent des aliments de base pour 10 000 personnes, et de manière biologique ! Nous avons reconstruit toutes ces maisons qui abritaient une centaine de personnes. (...) Je vous raconte tout ça pour quelle raison ?

À mon avis, pour soutenir *la non-nécessité du pouvoir pour aller quelque part. Et pour construire quelque chose*. Pour moi,

---

<sup>222</sup> Les enregistrements de la conférence, dont je cite des extraits, sont disponibles dans les archives de Radio Radicale : <https://www.radioradicale.it/scheda/16968/i-verdi-e-il-potere?i=2759264>.

personnellement, la *corriera verde* [littéralement le « bus vert »] est sans doute la plus belle dans le paysage politique italien. Mais quand je pense qu'elle se dirige vers Montecitorio<sup>223</sup> j'ai peur. De mon point de vue de chrétien, de chrétien impénitent, l'idée d'aller à la cour d'Hérode pour y prendre place me fait penser à l'éventualité qu'en cours de route on puisse manger ou se faire manger le message qu'on voulait porter. Le problème le plus urgent que je vois dans notre situation, dans la société dans laquelle nous vivons, est le *problème des montagnes, des collines, de toutes les zones marginalisées où vivent 10-15% de la population totale, sur 2/3 du territoire national, un territoire que la culture industrielle a écarté, a rejeté, et que la culture de la ville utilise pour la chasse ou pour s'y rendre pour les loisirs, pour le ski*. Cette culture de la ville, même dans l'idée verte, je la vois donner naissance à des propositions ou des lois qui, à mon avis, peuvent être en faveur du territoire, mais sont contre les hommes, et je vous donne des exemples. Il y a ensuite toute une série de lois nationales, que j'énumérerai plus tard, qui entravent la vie économique et sociale sous de nombreux aspects. Par exemple, il y a quelques années dans ma région, dans les années 1970, une loi a été faite pour protéger les chênes et les genêts. Oui, les chênes et les genêts sont protégés. Mais les paysans non. Et en fait, ils partent, la grande majorité. Puis une loi est faite disant que les terres doivent être cultivées même en haute altitude car sinon elles peuvent être expropriées. Puis une loi très récente stipule que l'on ne peut pas toucher aux arbustes. Alors je vous demande : comment doit faire un agriculteur ou comment peut faire quelqu'un qui voudrait être agriculteur ? (...)

Mais il y a un autre phénomène sur lequel je voudrais attirer votre attention. Celle des lois étatiques qui interdisent, entravent, rendent la vie impossible aux petites entreprises. Pour moi, il est important en ce moment de soutenir la vie de ces deux tiers du territoire, mais pas comme une fin en soi, surtout en vue de leurs habitants, de ceux qui pourraient encore y vivre. (...) Quand vous faites une loi qui dit que les œufs doivent être emballés, qu'ils doivent tous avoir le même poids pour être mis sur le marché, vous empêchez l'existence d'une petite économie. Lorsque vous faites une loi, comme cela a déjà été fait mais elle n'est pas encore appliquée, comme quoi le pain doit être emballé. Pensez-vous que, dans les petits commerces de montagne, le boulanger va installer une machine à emballer le pain ? Est-ce que vous pouvez imaginer que les petits commerces, qui desservent 10, 15 ou 20 personnes par jour tout

---

<sup>223</sup> Le Palazzo Montecitorio est le siège de la Chambre des députés de la République italienne.

au plus, dans les petits villages, puissent être obligés d'avoir un enregistreur de caisse ? Mais cette femme qui était là depuis 20 ans, pour qui c'était un service de faire la caisse, c'était un passe-temps, mais elle y renonce ! Et donc encore toutes ces interventions que la ville arrive à faire naître, sont contre la campagne, contre les petites activités manuelles. (...) Est-il possible que les lois doivent toujours répondre aux besoins du grand marché et c'est tout ? [Ils devraient envisager] une sorte de « zone libre » pour les hautes collines et les montagnes, où une grande contribution peut être apportée à cette zone qui a été abandonnée par la culture industrielle. *En ce qui me concerne, l'idée principale est venue du monachisme*, et c'est ainsi que je le conçois : pas tant l'idée du monachisme comme un lieu où les femmes et les hommes se rendent pour des idées strictement religieuses, mais l'idée de choisir un lieu et d'y reconstruire une vie qui soit bonne pour tous, ce qui ne peut pas nécessairement être fait par le moyen du pouvoir.

Défini par certains comme le « prophète de l'agriculture biologique », ou le « Bové italien », il ressemble plutôt, sous certains aspects, à un Pierre Rabhi italien. Auteur de nombreux ouvrages, animateur d'un véritable « cénacle » culturel, Girolomoni a beaucoup insisté sur la mise en valeur de la dimension paysanne de l'agriculture biologique. Il a revendiqué une continuité entre l'agriculture biologique et la « civilisation paysanne » dont les valeurs seraient des valeurs écologiques *ante litteram*, et, également, des valeurs conformes au christianisme des origines.

Dans le discours de Girolomoni, donc, la célébration de la *contadinità* n'est pas seulement la célébration d'un lien entre l'agriculture biologique et une économie de mutualisme et solidarité, une économie de « subsistance » et de « résistance », de réponse aux besoins et non pas du profit. C'est également une célébration des « valeurs paysannes » en tant que valeurs « naturelles » et authentiques, des valeurs que le développement industriel et la modernisation des modes de vie ont écrasées.

Comme je l'ai proposé dans le cas de Laura Conti, je vais aussi revenir pour Girolomoni sur son parcours biographique, tel qu'il l'a lui-même résumé, pour permettre de mieux situer ses propositions par rapport aux expériences qui ont marquées sa formation.

Fils de paysans, Gino Girolomoni (1946-2012) est né dans le village d'Isola del Piano, à 13 kilomètres d'Urbino (Marches), entre les vallées du Metauro et de la Foglia,



sur les pentes des monts de la Cesana. Dans le récit de ses premières années, marquées par la perte de sa mère alors qu'il est encore enfant et par la mauvaise santé de son père, Girolomoni met l'accent sur les conditions de pauvreté et de difficulté, mais aussi sur l'expérience des « valeurs de la civilisation paysanne », comme la solidarité, l'honnêteté et la religiosité, grâce notamment à la figure de son grand-père Getullio. Il évoque également son autre grand-père, mort en 1907 à l'âge de 68 ans, dû à son refus de se faire amputer une jambe et à la suite de la gangrène. Un refus justifié par le désir de « ne pas être un fardeau pour la famille ». Pour Girolomoni, son grand-père Giovanni est un exemple de courage et d'esprit de désobéissance, qui nous indique qu'il faudrait enlever aux hôpitaux le monopole sur « la naissance et la mort, les deux moments fondamentaux de la vie humaine » (Girolomoni 2002, p. 15).

Comme d'autres jeunes de sa région, Girolomoni quitte les Marches à la fin des années 1960, même si, comme il le racontera lors d'une conférence<sup>224</sup>, il avait déjà entendu « le cri de la terre » :

En marchant, c'était en 1968, dans les champs de mon père, alors que j'avais vingt ans, j'ai entendu le « cri de la terre » et il m'a fallu des années pour répondre à cette intuition et comprendre ce qu'elle signifiait.

Il émigre en Suisse, où il obtient un emploi de cheminot, qu'il quitte après quelques semaines et revient à Isola del Piano en 1971 où il se présente candidat à la mairie et est élu comme indépendant sur les listes du PCI. Un article de *Il Manifesto* parle, à propos de son élection, de « une expérience administrative unique de catholiques indépendants qui, ayant rompu leurs liens avec la DC et accepté la collaboration avec le PCI, ont tenté d'enrayer le déclin économique du lieu »<sup>225</sup>. À Isola del Piano, Girolomoni soutient une série d'initiatives pour l'étude et la revalorisation de la culture rurale. Il lance également la rénovation du monastère de Montebello, une structure datant du 14<sup>e</sup> siècle et

---

<sup>224</sup> Intervention de Gino Girolomoni lors du débat « La terra ferita. Un modello per l'ambiente » organisé dans le cadre de la Foire du livre de Turin (au Lingotto, Sala Rossa), 18 mai 2001. Disponible dans les archives de Radio Radicale : <https://www.radioradicale.it/scheda/138310/la-terra-ferita-un-modello-per-lambiente-organizzato-nellambito-della-fiera-del-libro>.

<sup>225</sup> Alberto Ferrigolo, « Alce Nero, la tribù dei pizzoccheri e dei fusilli », *Il Manifesto*, 16 décembre 1986.

appartenant à la congrégation des « Pauvres ermites de San Girolamo ». Dès le départ, son objectif déclaré est de récupérer non seulement les ruines du monastère, mais aussi les bases sociales et culturelles de la civilisation paysanne que tous étaient en train d'abandonner pour fuir vers la ville et les usines.

Le monastère de Montebello devient ainsi le lieu de vie de Girolomoni et de sa femme, Tullia, avec leurs trois enfants. Il devient également le siège de la coopérative *Alce Nero*, fondée en 1977, et accueille un véritable « cénacle » culturel, dont Girolomoni est l'animateur, avec son ami Sergio Quinzio (1927-1996). Théologien et exégète, ce dernier s'installe à Montebello pendant un certain temps et c'est par son intermédiaire que Gino Girolomoni rencontre Guido Ceronetti (1927-2018) : un intellectuel italien « controversé » pour certaines de ses positions sur l'immigration, les droits des femmes et les homosexuels. Figure définie par certains comme un nihiliste et un antimoderne, partisan du végétarisme et des droits des animaux.

#### 5.4.2. L'agriculture biologique selon Girolomoni : du défi technique au défi culturel

Au départ, la coopérative *Alce Nero* est constituée par Girolomoni et sa femme, deux agriculteurs âgés et cinq jeunes du village. L'aventure débute par un versement de 5.000 liras chacun, pour un capital social initial de 45.000 liras. Dès 1978, elle commence à vendre des farines et des pâtes complètes mais se heurte, d'une part, à l'absence de demande en Italie pour ce type de produits et, d'autre part, à la réglementation qui interdit les produits « complets » (loi n° 580 du 4 juillet 1967).

Dans les souvenirs de Bruno Sebastianelli, fondateur au début des années 1980 de la coopérative *Terra e Cielo* dans la ville voisine de Senigallia (Marches) :

Nous, comme *Alce Nero*, avons dû faire face à une action légale après l'autre contre nous. Mais nous avons beaucoup de fantaisie, alors nous avons écrit sur les produits : « aliment complet de type pâtes ». Les gens pensaient que c'était de la bouffe pour les chiens. Il y avait le mythe du blanc. On a connu la même chose pour le millet. « Quoi ? Mais c'est pour les canaris ! ». Le millet, si vous y réfléchissez, était très répandu ici au Moyen Âge, puis il a été abandonné et nous, en agriculture biologique, l'avons récupéré. Nous avons réussi à ne pas payer les amendes car nous avons finalement gagné les procès. On a

eu de la chance. Certains, comme Gino, ont eu plus de problèmes car ils lui ont bloqué l'usine de pâtes pendant des mois<sup>226</sup>.

La coopérative *Alce Nero*, en effet, est confrontée à plusieurs reprises à des mesures prises contre elle et qui conduisent à la saisie de sa production de pâtes au blé complet – mesures de précaution rapidement suivies par des procès.

Dans cette phase de démarrage, les relations que Girolomoni parvient à nouer avec d'autres expériences de circuits alternatifs dans le monde, comme *Rapunzel* (un producteur biologique allemand fondé en 1974), *Solébio-Païs* et *Biocoop* (en France), *Spruce Foods* (aux États-Unis), sont importantes. La possibilité de distribuer les produits sur les marchés étrangers, où il existait déjà une clientèle qui demandaient des produits biologiques, permet à *Alce Nero* de survivre au milieu des difficultés. Dans la seconde moitié des années 1990, cependant, *Alce Nero* connaît des difficultés à commercialiser ses produits et s'appuie sur la fabrique de pâtes bolognaises *Corticella*. C'est le début de l'affaire qui conduira plus tard à la vente de la marque en 2004.

Dès le début, grâce à l'activisme de Girolomoni, le monastère de Montebello et les activités de la coopérative *Alce Nero* deviennent un point de référence pour la diffusion des pratiques d'agriculture biologique. Dans le journal *Il Resto del Carlino* du 3 mai 1978, on trouve, par exemple, la nouvelle du premier cours d'agriculture biologique d'importance nationale organisé cette année-là à Isola del Piano grâce à un financement public. La liste des intervenants donne une idée du réseau de relations, tant techniques que culturelles, qui commence à graviter autour du monastère de Montebello :

Pendant tout le mois de mai, Isola del Piano vivra un moment culturel et professionnel important, avec l'insertion dans les activités locales d'un cours sur l'agriculture biologique, qui a débuté le mardi 2 mai. Les conférenciers sont d'illustres chercheurs et experts en la matière : Claude Aubert, académicien agronome français, Giorgio Celli de l'université de Bologne, Francesco Garofalo de l'université de Turin, Bruno Giuliani

---

<sup>226</sup> Témoignage de Bruno Sebastianelli disponible à l'adresse Internet suivante : [https://www.youtube.com/watch?v=nxnE8Ftllmg&ab\\_channel=DomenicoEremitaProduzioni](https://www.youtube.com/watch?v=nxnE8Ftllmg&ab_channel=DomenicoEremitaProduzioni). Comme je l'ai déjà évoqué, Sebastianelli et la coopérative *Terra e Cielo* ont été actifs dès le début dans le réseau de relations qui s'est structuré à partir de la coopérative *Alce Nero* et qui a conduit à la naissance de l'Association d'agriculture biologique des Marches en 1987.

directeur du bureau zootechnique Ipa, Luciano Picchiali médecin expert en nutrition, Angelo Ponzio de l'agence de développement des Marches, Enzo Polidori de la même agence régionale, Roberto Vallerai chef de l'inspection agricole de Pesaro, Ivo Totti conseiller agricole. Le groupe de recherche Fiat participera également au cours et illustrera les énergies alternatives pour l'agriculture. Le célèbre écrivain Paolo Volponi interviendra également pour apporter une contribution sur la signification sociale et culturelle d'un développement agricole rationnel.

L'initiative est née à la demande d'une association culturelle de jeunes d'Isola del Piano, et la Région des Marches leur a accordé ce cours d'agriculture biologique. Par ce terme on ne désigne pas un type de pratique agricole arriérée dans sa conception, ni une agriculture qui serait le luxe pour des professionnels qui tirent leur subsistance ailleurs. *Il s'agit plutôt d'une technique de gestion agricole fondée sur des bases scientifiques plus profondes et plus sérieuses.*

Les aliments proviennent de la terre, c'est bien connu de tous ; mais ce qui l'est moins, c'est que les produits de la terre subissent un « traitement » (*delle cure*) dès leur semis dans des sols intoxiqués par la fertilisation avec des engrais purement synthétiques et des herbicides à base de dioxine qui ne considèrent que la quantité du produit. Si l'on ajoute à cela la manipulation de l'industrie avec l'ajout de divers « ingrédients » (polyphénols, étain, plomb, chrome, mercure), la conclusion à tirer est vraiment décourageante. L'agriculteur peut alors faire ce qu'il veut de ses terres, mais il faut lui donner les éléments pour choisir. C'est précisément ce que le cours vise à offrir.

C'est précisément la fréquentation de ce cours qui va conforter le choix de Bruno Sebastianelli de se consacrer à l'agriculture biodynamique et de créer la coopérative *Terra e Cielo*. Son témoignage illustre la façon dont les cours et les « sites de démonstration » peuvent effectivement générer un effet d'émulation, notamment en raison de la nécessité de collaborer qui est imposée à ces « pionniers » pour survivre :

J'avais commencé à faire mes propres expérimentations un peu bricolées en autonomie, en achetant un terrain et en pratiquant la biodynamie. Ce cours m'a éclairé sur la voie de la biodynamie. (...) La collaboration avec d'autres personnes m'a manqué. Collaborer de manière sérieuse est une très bonne chose. (...) L'impulsion du premier séminaire sur l'agriculture biodynamique a conduit à l'idée de former cette coopérative, et nous l'avons formée sans terre. Nous n'avions pas d'argent pour en acheter. Nous sommes nés à Senigallia, une ville maritime.

Nous nous sommes tournés vers la municipalité, qui avait des terrains qu'on lui avait laissé en gestion. Là-bas, personne ne nous a parrainés. À l'époque, il n'y avait même pas le parti des Verts qui pouvait épouser la cause biologique. Tout le monde nous regardait de haut. « Où vont ces jeunes hommes ? » À la fin, ils ont dit : « Donnons-leur un peu de terre, parce que de toute façon, dans un an, ils seront fatigués et quitteront tout ». Mais nous ne nous sommes pas fatigués. Nous avons fêté nos 40 ans et aujourd'hui nos 41 ans, et ce grâce à la municipalité qui nous a laissé le terrain en demandant un petit loyer. Les difficultés ont été nombreuses. (...) Sans la passion, nous n'aurions rien fait. Même aujourd'hui, à mon âge vénérable, la passion est toujours là. Nous avons commencé cette expérience sur 32 ha qui nous ont été donnés par la municipalité et nous avons commencé la biodynamie. Nous avons été les premiers en Italie à avoir le label *Demeter* sur les pâtes dans les années 1980.<sup>227</sup>

L'histoire de Girolomoni rappelle à bien des égards les expériences que j'ai brièvement décrites des coopératives *Valli Unite* (Piémont) et *Isis* (Lombardie) : dans ce cas aussi, nous ne sommes pas en présence d'un véritable retour à la terre, mais plutôt d'un choix de ne pas rompre le lien avec la terre, de rester dans les lieux d'origine. Il y a un même désir de ne pas rompre le lien avec les pères. Girolomoni (2002, p. 25) écrit à ce propos :

Si nos pères ont vécu dans cette campagne pendant des siècles, sans autoroutes, sans électricité, sans téléphone, sans eau dans la maison, sans argent, et ont réussi à marier leurs enfants et à vieillir, comment ça se fait que nous, qui avons toutes ces choses, nous n'en soyons pas capables ?

Ce raisonnement est très proche de celui d'Ottavio Rube de la coopérative *Valli Unite*. Cependant, si dans le cas de *Valli Unite* et de *Isis* la continuité avec les pères est liée à l'héritage des luttes sociales et politiques, dans le cas de Girolomoni le lien passe par la foi chrétienne. L'esprit religieux qui anime Girolomoni marque une différence par rapport aux autres expériences de coopération vues jusqu'à présent : il compare l'expérience de *Alce Nero* tantôt à la naissance des abbayes médiévales, tantôt aux

---

<sup>227</sup> Témoignage de Bruno Sebastianelli disponible accessible à l'adresse : [https://www.youtube.com/watch?v=nxnE8Fttlmg&ab\\_channel=DomenicoEremitaProduzioni](https://www.youtube.com/watch?v=nxnE8Fttlmg&ab_channel=DomenicoEremitaProduzioni).

tribus indiennes. La différence réside aussi dans la capacité de Girolomoni à donner vie non seulement à une expérience productive d'agriculture biologique et à un réseau économique de commerce de produits issus de l'agriculture biologique, mais aussi à un véritable lieu d'élaboration culturelle.

Par rapport aux autres protagonistes du mouvement pour l'agriculture biologique en Italie, Gino Girolomoni considère l'agriculture biologique non seulement comme une alternative pratique, mais aussi comme un « défi culturel ». D'où sa collaboration avec la maison d'édition Jaca Book pour la collection « Terra Terra », ensuite devenue « Ecologica ». Créée dans les années 1980 à partir d'une collaboration entre Jaca Book et *Alce Nero*, la collection voit ensuite la participation d'autres promoteurs de la culture écologiste en Italie, notamment la Fondation « Luigi Micheletti » de Brescia<sup>228</sup> et l'ONG *Greenpeace*. Les thèmes de la collection gravitent autour de l'environnementalisme, mais aussi du pacifisme et du dialogue interculturel :

« Terra Terra » souhaite inaugurer un discours, marqué par la cordialité d'amis autour d'une table, avec tous ceux qui s'interrogent sur le rôle actif de l'homme sur cette terre qui est la nôtre, en vue d'une plus grande capacité d'harmonie avec son environnement et d'un approfondissement de sa stature humaine (...) Ce qui est en jeu ici, c'est le « jardin d'Eden » lui-même, que nous aurions dû entretenir et non soumettre.

Il est important de mentionner que la maison d'édition Jaca Book, fondée en 1965 par des étudiants universitaires milanais, avait été la maison d'édition affiliée au mouvement catholique de *Comunione e Liberazione* jusque dans les années 1980. Dans les années 1970, en particulier, Jaca Book avait publié une série d'ouvrages sur les

---

<sup>228</sup> Je vais revenir sur la Fondation « Luigi Micheletti » dans le chapitre 7. Elle a été créée à Brescia en 1981, mais son fond d'archive a été constitué dans les années 1960 et 1970 grâce aux activités de Luigi Micheletti. Partisan, entrepreneur et organisateur culturel, Micheletti a commencé par collecter des documents et des témoignages de l'histoire contemporaine, principalement dans la région de Brescia. L'histoire de la République de Salò et de la Résistance brescienne, d'une part, et l'histoire de l'industrie et du travail à Brescia, d'autre part, se sont imposées comme des sujets presque obligatoires, étant donné l'origine et la biographie de Micheletti. Ces thèmes ont ensuite été rejoints par l'histoire de l'environnementalisme scientifique et politique italien et les luttes pour la santé au travail et dans les zones industrielles, grâce à l'implication de Giorgio Nebbia, Virginio Bettini, Laura Conti et d'autres représentants de l'écologie politique italienne, dont la Fondation conserve aujourd'hui les archives personnelles.

« communautés de village », se faisant promotrice d'un mouvement de « renaissance » du « romantisme rural », contribuant à une renaissance de la « civilisation paysanne » dans la clé du fondamentalisme chrétien, dans le contexte « catastrophiste et de crise de civilisation » des années 1970 (Scardozi, 1978)<sup>229</sup>.

Dans la lignée de ce romantisme rural, l'écologie promue par Gino Girolomoni est une écologie chrétienne, qui reconnaît une naturalité à certaines formes d'organisation sociale (comme la famille), qui s'accompagne d'une supériorité morale. Il s'agit d'une écologie qui entretient une relation complexe avec la biologie, notamment en ce qui concerne l'héritage de Darwin. Girolomoni était, par exemple, un lecteur et un partisan des thèses de Giuseppe Sermonti, auteur en 1998 du livre *Dimenticare Darwin* : un ouvrage critique de l'évolutionnisme à partir de positions proches de celles de l'*intelligent design*.

Dans la vision de Girolomoni, l'agriculture est centrale dans la transformation écologique de la société parce que le monde rural traditionnel incarne des valeurs écologiques perdues et qu'il s'agit de retrouver. Ces valeurs écologiques sont également les valeurs promues par la foi chrétienne la plus authentique, une foi qui promeut le prendre soin (*la cura*) de la création.

Ainsi, bien que sa pensée confère à l'agriculture une place centrale, elle le fait pour des raisons bien différentes de celles qui motivent ce même geste dans l'agro-écologisme scientifique de Laura Conti.

5.4.3. Gino Girolomoni et Laura Conti : deux critiques du productivisme agricole bien distantes

En effet, l'agro-écologisme scientifique et le romantisme rural mettent tous deux l'accent sur les qualités de durabilité écologique d'un certain mode traditionnel d'organisation de la production agricole, en critiquant l'agriculture industrielle. Le rôle attribué à la science et aux institutions politiques dans ces deux formes de critique offre un contraste criant. Le rapport avec la science est en fait chez Girolomoni un rapport de

---

<sup>229</sup> Voir en particulier, M. Guidetti, P.P.H. Stahl, *Un'Italia sconosciuta. Comunità di villaggio e comunità familiari nell'Italia dell'800*, Milan, Jaca Book, 1977 ; M. Guidetti, P.P.H. Stahl, *Il sangue e la terra*, Milan, Jaca Book, 1977.

critique et de valorisation de la tradition, dans la mesure où les scientifiques, les techniciens et les experts se sont arrogés le rôle de définir comment les gens doivent vivre. Dans sa vision, les scientifiques et les experts ont pris la place de Dieu.

La relation avec l'État et ses institutions est tout aussi problématique dans la mesure où Girolomoni considère que l'État veut se mettre à la place des gens et décider à leur place ce en quoi les gens doivent croire, comment ils doivent vivre. L'élément central du discours de Girolomoni est toutefois la liberté de choix (d'où, par exemple, son soutien aux écoles privées) et l'importance accordée, en conséquence, au consommateur, considéré comme « l'aide la plus concrète que nous ayons », car « autour de nous, il faut pousser pour une croissance de la médecine douce, de la bio-construction, du commerce équitable, de la finance et du crédit éthiques » (Girolomoni 2002, p. 39).

Ces pratiques ne sont pas promues dans le cadre d'un raisonnement visant à promouvoir une conception écologique des socio-écosystèmes au sein d'une architecture institutionnelle de droits et de solidarités, mais plutôt comme des formes alternatives d'organisation de la réponse aux besoins humains, centrées sur l'idée que la proximité est, en soi, la « bonne » – car « naturelle » – forme d'organisation.

La critique écologiste se confond chez Girolomoni avec une critique réactionnaire de la modernité, vue uniquement comme la rationalité du calcul et le triomphe de l'individualisme, et comme telle la cause des grandes tragédies du passé, de l'extermination des peuples indigènes à l'extermination planifiée par les nazis :

L'agriculture et l'alimentation biologiques, ainsi que la médecine douce, constituent le défi le plus important lancé contre les mythes abominables du XX<sup>e</sup> siècle<sup>230</sup>.

Pour Laura Conti aussi, le tournant écologique ébranle l'optimisme et la confiance dans le progrès, en montrant son côté obscur. Il implique la démolition des mythes de la croissance et de l'innovation technologique considérés comme étant toujours, et dans tous les cas, une amélioration des conditions de vie. Chez Laura Conti, cependant, demeure l'idée que la transformation écologique des sociétés a besoin des institutions

---

<sup>230</sup> Girolomoni (2002, p. 62).



d'un gouvernement démocratique, d'une science de la durabilité, des mouvements sociaux, d'un espace public pluraliste : il y a l'idée que le pouvoir et la science comptent, aussi pour le bon, dans la transformation de la société. Pour Girolomoni, au contraire, le pouvoir n'est pas nécessaire à la transformation écologique de la société, puisque l'exemplarité, le marché et l'éthique de la consommation sont suffisants.

#### 5.4.4. Critique de la modernité et danger de confusionnisme

Dans sa vision de la relation entre institutions, technologie et modernité, Girolomoni est influencé par l'enseignement de l'intellectuel et philosophe d'origine autrichienne Ivan Illich (1926-2002), qu'il a eu l'occasion de rencontrer et d'inviter à Montebello. À l'occasion de sa mort, il écrit :

Cette nouvelle m'a profondément frappé en raison de l'estime, de l'affection et de la vénération que je ressentais pour celui qui a été le plus grand démystificateur de mythes de notre époque. Tous ceux qui, de par le monde, ont pensé à renouveler pour le mieux, quelque part et d'une manière ou d'une autre, la société dans laquelle nous vivons ne peuvent qu'avoir lu ses livres ou écouté ses paroles qu'on suivait sans jamais se distraire. Je me souviens de lui, l'été dernier, à San Rossore, au *Glocal Forum* (...) disant timidement (...) : « (...) Nous devons relire Gandhi et désobéir aux institutions, aux ordres professionnels qui nous disent comment faire des salles de bains, des maisons, des écoles, comment nous soigner ». Nous devons bloquer les ordres de Bruxelles, les brevets sur les semences et toutes les formes vivantes autorisées à être brevetées ». Résistance passive à Prodi<sup>231</sup> ? Nous nous sommes dit au revoir à cette occasion-là, de manière fugitive (...) Je regrette de ne pas être arrivé à temps pour recevoir les réponses à mes questions sur Dieu. Au revoir Ivan, nous nous retrouverons un jour si le Seigneur unique d'Abraham, Isaac et Jacob le veut bien. Tes amis de la coopérative *Alce Nero*, après avoir perdu Lanza del Vasto, Alex Langer<sup>232</sup>, et Sergio Quinzio,

---

<sup>231</sup> Il s'agit ici de Romano Prodi (1939-) économiste et homme politique italien, fondateur de *L'Ulivo*, une coalition politique de centre-gauche. Il a été Premier ministre en Italie (1996-1998 ; 2006-2008) et président de la Commission européenne (1999-2004). Prodi était aussi un proche d'Ivan Illich.

<sup>232</sup> On va revenir sur la figure de Alex Langer dans le paragraphe suivant. On a déjà évoqué la figure de Sergio Quinzio. Lanza del Vasto (1901-1981), écrivain et philosophe d'origine italienne mais installé en France, après la rencontre avec Gandhi en Inde, il fonda les Communautés de l'Arche, dans la volonté de soutenir un mouvement pacifiste et de non-violence.

maintenant t'ont perdu aussi, et nous sommes de plus en plus seuls<sup>233</sup>.

Dans ce souvenir d'Illich, Girolomoni évoque ceux qui furent, pour lui, quelques-uns de ses principaux interlocuteurs, tel Alex Langer. Il faut ajouter à cette liste Guido Ceronetti et les autres intellectuels qui, après Sergio Quinzio, continuent à animer les « dialogues » de Montebello : Vittorio Messori, Massimo Cacciari, Carlo Carretto, Bruno Forte, Sergio Givone, Salvatore Natoli, Piero Stefani<sup>234</sup> Mais parmi les habitués de Montebello l'on compte aussi Luisa Muraro, philosophe du « féminisme de la différence », et des figures de la culture populaire comme le chanteur Vinicio Capossela ou le comédien Beppe Grillo, devenu ensuite le leader du mouvement politique *Movimento 5 Stelle*. Dans les années 1990, Grillo contribue avec ses spectacles à la diffusion, auprès du grand public, de thèmes centrés sur la critique de l'agrobusiness.

Ainsi, la constellation intellectuelle qui fait du monastère de Montebello son lieu d'élection renvoie à une imbrication de catholicisme et de critique apocalyptique de la modernité, qu'on retrouve dans certains courants du marxisme, et dont les résultats ultimes conduisent à une remise en cause du libéralisme politique et de ses institutions. C'est justement autour de la critique du libéralisme et de ses institutions que des espaces s'ouvrent pour le brouillage intellectuel du confusionnisme.

Développer les ramifications de cette imbrication nécessiterait un ouvrage en soi, et une étude approfondie des multiples modalités de la présence catholique dans la politique en Italie, qui serait certainement intéressante pour mieux comprendre comment se consolident certaines zones de « confusion ».

Je me contenterai de reproduire ici la manière dont Fabio Milana – fin connaisseur de la pensée d'Ivan Illich et éditeur de son œuvre en italien avec le philosophe Giorgio Agamben – raconte les toutes premières années de Montebello, dans une contribution

---

<sup>233</sup> Article publié dans le magazine du tiers secteur *Vita*, 3 décembre 2002, disponible en ligne : <http://www.vita.it/it/article/2002/12/03/gino-girolomoni-ricorda-ivan-illich/19371/>.

<sup>234</sup> Il est intéressant de souligner que Massimo Cacciari figurait alors en 1999 parmi les fondateurs du *Partito Democratico* aux côtés de Romano Prodi, Antonio Di Pietro, Francesco Rutelli et Ermete Realacci (qui était le président national de *Legambiente*).

écrite pour l'encyclopédie *Treccani* sur les « cénacles intellectuels » des « chrétiens d'Italie »<sup>235</sup> :

À Noël 1971, un petit groupe de personnes est monté au monastère à moitié détruit de Montebello, également un territoire d'Urbino, « pour attendre la fin du monde ». Le Messie n'est pas revenu, mais autour de cette triste ruine (*rudere avvilito*), et de ce nouvel échec de « l'espérance chrétienne », une petite communauté s'est organisée pendant quelques années comme un témoignage de l'attente d'une vie libérée, qu'elle a essayé de communiquer aux autres en publiant quelques Lettres. J'évoque cet épisode comme étant un *exemple précoce de la crise des philosophies de l'histoire et de l'humanisme chrétien qui avaient atteint le sommet de leur gloire au cours de la décennie précédente*. Ces jeunes, parmi lesquels Gino Girolomoni, Piero Stefani, leurs compagnons, leurs amis Fiorenzo Fontana et Rodolfo Quadrelli, les religieux Theobald Kneifel et Pierre-Antoine Paulo, ont montré qu'ils ne croyaient plus en ses promesses, qu'ils n'attendaient rien de l'histoire, et qu'ils voulaient retrouver un degré zéro de la foi, même de la vie, que les nombreuses obstructions idéelles et sociales rendaient inaccessible. Sur ce point, ils discutèrent, au fil du temps, avec Ceronetti et Lanza del Vasto, Ivan Illich et Alex Langer ; (...) à la fin des années 70 (...), ils ont trouvé une audience auprès de l'intellectualité de masse née des universités et des mouvements de la décennie, qui ont été, avec elle, engloutis par les « années de plomb ». Du moins dans une fraction de celle-ci, qui avait grandi dans les laboratoires quelque peu élitistes d'un marxisme anti-historiciste, et qui avait été formée aux grammaires philosophiques du « tragique », du « mystique », ou des « catégories du (théologico-) politique ». On peut ainsi évoquer, de façon synthétique, le chemin qui mènera aux premières rencontres de Montebello, en 1980 et 1981, sur des thèmes comme « Temps et Apocalypse », et de là à des rapprochements prolongés dans le temps, avec Massimo Cacciari d'abord, puis avec Gabriella Caramore ou Giuseppe Trotta, capables de relancer la suggestion sur d'autres quadrants.

Chez Girolomoni, ces connaissances confirment une vision critique du productivisme, et une condamnation tant du capitalisme que du socialisme :

---

<sup>235</sup> Fabio Milana, « Cristiani d'Italia, I cenacoli intellettuali/2 : dalla Conciliazione al concilio » (2011). Le texte est disponible sur le site de l'encyclopédie *Treccani* : [https://www.treccani.it/enciclopedia/i-cenacoli-intellettuali-2-dalla-conciliazione-al-concilio\\_%28Cristiani-d%27Italia%29/](https://www.treccani.it/enciclopedia/i-cenacoli-intellettuali-2-dalla-conciliazione-al-concilio_%28Cristiani-d%27Italia%29/).

En Italie, il y a trop de Guelfes et trop de Gibelins. Les premiers, avec les idées de la prostitution américaine, ont massacré toutes les expériences de l'histoire et toutes les racines de la tradition pour donner naissance à la plus grande utopie jamais conçue : qu'il y ait dans le monde de quoi « manger à l'excès » (mangiare a stufo) pour tout le monde et des voitures, des télévisions, du lait en poudre et de la dioxine pour les mauvaises herbes à profusion. Les autres les ont laissés faire car ils pensaient qu'ainsi le peuple abandonnerait les idées conservatrices et serait prêt à reprendre à son compte la parole de ce socialisme « ni viande ni poisson » que l'on annonce depuis longtemps dans nos contrées<sup>236</sup>.

Cette critique s'est également accompagnée de l'affirmation de la non-pertinence d'une distinction politique dans les termes traditionnels de « gauche » et de « droit ». Gino Girolomoni, en effet, partageait l'opinion de Giannozzo Pucci selon laquelle la distinction droite/gauche n'avait plus de raison d'être dans le scénario politique actuel et que la véritable question était celle des « peuples » et de leur tentative de résister au processus unificateur de la globalisation.

Le fait que l'agriculture biologique ait été présente dans les débats publics de l'Italie des années 1980 et 1990, souvent avec le visage et les arguments de Gino Girolomoni et Giannozzo Pucci, a très probablement contribué à la perception répandue que l'agriculture écologique est principalement, et au mieux, une question de valeurs et de choix individuels et, dans les interprétations les plus critiques, un désir réactionnaire de revenir à une condition utopique d'Arcadie paysanne.

L'agriculture biologique est interprétée au prisme du cadre de l'alimentation « saine, bonne et juste », comme l'affirme également le mouvement de Slow Food, qui naissait à cette même époque. Carlo Petrini (1943-), le fondateur du mouvement, est aujourd'hui une autre figure très présente dans les médias et dans les arènes politiques. Il est désormais vu comme un « vieux sage » écologiste – ou « pieux agnostique » comme l'a appelé le pape François.

---

<sup>236</sup> (Girolomoni, 1980)

Petrini promeut aujourd'hui l'agriculture biologique principalement dans le cadre de « l'écologie intégrale » telle que définie dans l'encyclique « *Laudato si'* » de 2015<sup>237</sup>. C'est une manière très différente de soutenir la nécessité d'une transformation écologique de l'agriculture par rapport à celle que j'ai analysée dans le cas de Laura Conti. Pour Laura Conti, la transition écologique de l'agriculture est un projet de gouvernement démocratique du territoire, qui reste dans un cadre moderne mais revisité à la racine par l'exigence de durabilité. Sa critique agro-écologiste n'a rien à voir avec le « communautarisme agraire » qui transpire, comme projet de société, dans les discours de Girolomoni et de Giannozzo Pucci.

Si Laura Conti conduit sa bataille contre l'agriculture industrielle dans le Parti Communiste et dans la gauche dite « historique », Gino Girolomoni et Giannozzo Pucci participent à la naissance du parti/non-parti, mouvement et fédération des Verts. C'est dans les débats interne à l'espace politique Vert qu'ils se font les représentants d'un certain écologisme catholique, inspiré de Don Lorenzo Milani et de Ivan Illich, en passant par la lecture de Gandhi de Lanza del Vasto.

Dans une intervention faite lors de la conférence organisée à Florence, le 17 février 1999, à l'occasion de la publication en Italie du livre de Jerry Mander et Edward Goldsmith *Glocalismo, l'alternativa strategica alla globalizzazione*, Girolomoni adresse « un message aux Verts et un autre aux catholiques de la part de celui qui est les deux » :

Nous vivons dans une maison commune ; les Verts au premier étage et les catholiques au rez-de-chaussée, car il y a là l'église ouverte au public. En haut, les Verts pissent de temps en temps en dehors du pot et cela nous retombe dessus (la conception de la famille, l'hebdomadaire *Erba* qui évoque des fumées à libéraliser, etc., etc.) (...) Chers amis, camarades et frères Verts, souvenez-vous de cette composante qui milite dans vos rangs et essayez de changer les toilettes pour éviter le désagrément signalé, car sinon nous serons obligés de changer de lieu. Selon le sociologue Ulderico Berardi, le taux de natalité moyen en Italie est de 0,90 % : mais les catholiques savent-ils que c'est non seulement à cause d'une certaine culture, mais aussi de la stérilité masculine et féminine, qu'on ne peut pas

---

<sup>237</sup> Pour une analyse des positions écologistes de l'église catholique je renvoie au travail d'Isacco Turina (Turina, 2013, 2022)

avoir d'enfants ? Et ce, à cause des œstrogènes utilisés dans l'élevage du bétail et la culture des légumes (...) Pourquoi les catholiques se montrent-ils si peu attentifs à ces questions ? Pourquoi ne comprennent-ils pas la valeur de l'agriculture biologique, *qui n'est pas seulement une façon différente de travailler les champs, mais un mode de vie qui défend la création* (...) Sera-t-il possible de trouver un *modus vivendi* qui respecte les deux instances ?<sup>238</sup>

Cette intervention de Girolomoni nous ramène au cœur de l'expérience politique des « listes vertes » en Italie, une expérience dont l'issue a été à bien des égards infructueuse (Livorsi, 2000). Il m'intéresse de revenir brièvement sur cette expérience, car elle montre comment l'absence d'une confrontation sur le fond concernant les cadres d'interprétation de la question écologique – question économique ou question morale ; retour à l'ordre naturel ou conception de formes nouvelles de co-évolution – a contribué à une certaine opacité de la proposition politique verte et, pour finir, à son échec.

*5.5. De l'échec des Verts au Mouvement alter-mondialiste : le retour du « sujet paysan » et le paradigme montant de l'agroécologie.*

En tant que groupe politique identifiable, les Verts font leur apparition en Italie lors des élections locales de 1985, sous la forme de listes de « candidats indépendants ». Ces listes sont constituées dans 150 localités, obtenant un peu plus de 2 % des votes aux niveaux régional et provincial et 3,5 % au niveau municipal (Ceri, 1990).

La création de ces listes s'inspire des dynamiques en cours dans l'organisation politique des Verts en Allemagne. Le lien entre ces deux contextes nationaux de mobilisation écologique (allemand et italien) est principalement le fait d'Alexander Langer (1946-1995), originaire du Haut-Adige, dans le Tyrol du Sud, et membre de la communauté germanophone. De formation catholique – mais de père juif – il est le traducteur en allemand des textes de Don Lorenzo Milani. Lorsque le mouvement de 1968 explose, il se trouve à Rome et devient l'un des premiers dirigeants de *Lotta Continua*. Ami de Rudi Dutschke, Petra Kelly et Daniel Cohn Bendit, il figure parmi les

---

<sup>238</sup> Cet article a été inclus dans Girolomoni (2002), p. 45.

premiers à soutenir la nécessité d'une rencontre entre la gauche et les Verts, autour d'un projet fédéraliste pro-européen (Della Valentina 2011).

C'est déjà en 1978, lors des élections régionales et provinciales dans le Trentin-Haut-Adige (la région d'Alex Langer), que fait son apparition une liste définie comme « nouvelle gauche ». Il ne s'agit cependant pas d'une simple opération d'importation. Cette expérience politique partait de l'existence d'un associationnisme environnemental fort et répandu (voir chapitre 3), à tel point que des listes « vertes » étaient déjà apparues aux élections municipales de 1980 et aux élections régionales de 1983, notamment dans certaines localités très actives sur le front de l'opposition au nucléaire.

#### 5.5.1. L'expérience des Universités Vertes et les différentes formes de radicalité

J'ai déjà mentionné l'importance de la lutte contre l'énergie nucléaire pour la diffusion de l'environnementalisme politique et scientifique en Italie (voir chapitre 3). En particulier, dès le début des années 1980, plusieurs « Universités Vertes » sont créées. Il s'agit de formations spontanées de la « contre-culture environnementale » dont l'objectif est de répondre à la demande croissante d'informations et d'« outils d'intervention pour la défense de l'environnement et de la santé ». Après les premières expériences à Mestre (où l'Université Verte est née à l'initiative de Michele Boato, lui aussi un ancien membre de *Lotta Continua*), Lugo di Romagna et Bologne, le phénomène des « Universités Vertes » s'étend à la plupart du pays<sup>239</sup>.

En parcourant le contenu des « photocopiés » et la liste des personnes invitées en tant qu'experts, nous trouvons les noms les plus importants de l'écologie scientifique et, en particulier, Laura Conti, qui donne la conférence d'ouverture à l'Université Verte de

---

<sup>239</sup> Les événements entourant la naissance de la première « université verte » (initialement nommée Université Populaire d'Ecologie) à Mestre ont été relatés par Michele Boato dans son livre autobiographique *Arcipelago verde. Dal '68 all'ecologia... il passo è breve*, Supplemento a Tera e Aqa, no.114 octobre-novembre 2020. Michele Boato a raconté dans un autre volume autobiographique les événements qui relient l'expérience de *Giustizia e Libertà* pendant la Résistance aux « chrétiens de la dissidence » actifs contre la guerre au Vietnam, jusqu'aux luttes ouvrières du début des années 1970 et à la naissance de *Lotta Continua* au sein du mouvement étudiant. Voir Michele Boato, *La lotta continua. Da Giustizia e Libertà ai Cristiani di base, dal '68 veneziano alle barricate di Marghera 1970*, I libri di Gaia, 2019.

Mestre entre 1982-1983. Avec elle, Giorgio Nebbia, Enzo Tiezzi, Virginio Bettini et Aldo Sacchetti<sup>240</sup> seront invités au fil des ans.

Les témoignages de l'époque parlent de rencontres très fréquentées, par des centaines de personnes<sup>241</sup>. Un rapide coup d'œil au contenu des cours révèle une imbrication des thèmes « classiques » de l'écologisme scientifique (en particulier la question de la pollution et de l'énergie) et des questions « nouvelles » touchant à la médecine (avec, par exemple, des séminaires sur « l'accouchement non violent »), à l'alimentation et à la pratique de l'agriculture biologique.

Ces initiatives donnent souvent naissance à de nouveaux groupes associatifs : à Mestre, par exemple, la première association en Italie de consommateurs écologiques est fondée en 1982 : le *Movimento dei Consumatori*. Ce processus témoigne d'un ferment qui traverse la société italienne dans les années 1980 – un ferment kaléidoscopique, si l'on l'analyse du point de vue des références culturelles et des mouvements techno-culturels.

Comme dans d'autres contextes européens, les Verts italiens rassemblent des revendications à la fois réformistes et radicales – des positions simultanément en continuité avec l'expérience de la gauche historique et des positions qui soutiennent la nécessité d'une nouvelle politique.

Le sociologue Paolo Ceri (1990) propose à cet égard de distinguer trois composantes principales chez les Verts italiens, par rapport à leur « orientation » : *l'orientation communautaire*, *l'orientation institutionnelle* et *l'orientation libertaire*. Par « orientation communautaire » il fait référence aux partisans de la revalorisation des spécificités locales, des particularités ethno-linguistiques, des formes pré-modernes d'autogestion de l'économie, des formes sociales et culturelles traditionnelles, généralement proches du pacifisme et des militants du monde catholique avec une

---

<sup>240</sup> Aldo Sacchetti (1925-2020) était un médecin spécialisé dans l'hygiène. C'est dans cette optique qu'il s'est intéressé aux problèmes de pollution en Émilie-Romagne dès les années 1970. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages dans lesquels il promeut une vision éco-biologique de la santé. En particulier, son livre *L'Uomo antibiologico, riconciliare società e natura* (Feltrinelli, Milan) publié en 1985 est rapidement devenu un texte de référence dans les milieux intéressés par le développement d'une approche holistique de la santé.

<sup>241</sup> Voir le récit autobiographique de Michele Boato, *Arcipelago verde. Dal '68 all'ecologia... il passo è breve*, Supplemento a Tera e Aqa, no.114 octobre-novembre 2020.



tendance à des positions de « fondamentalisme » écologiste. L'orientation « institutionnelle » est, quant à elle, caractérisée par l'importance accordée à l'État et aux lois dans la définition d'un système qui reconnaît l'importance à la *décentralisation* et à la *participation démocratique*. Cette orientation est très répandue parmi ceux qui viennent de la « gauche traditionnelle » ou « gauche historique ». L'orientation libertaire, pour sa part, conduit à mettre en avant les questions individuelles, formulées en termes de demande de droits. Ses partisans sont souvent liés à l'expérience du Parti Radical.

Cette schématisation est très utile pour saisir les grandes lignes des tensions qui traversent l'espace de débat au sein des Verts. En même temps, et inévitablement, il s'agit d'une simplification qui va créer des zones d'invisibilisation, la principale d'entre elle étant l'agro-écologie scientifique de Laura Conti. Tout en étant expression d'une « orientation institutionnelle », l'agro-écologie scientifique a des éléments de superposition avec « l'orientation communautaire », dans *une vision « civique » et non communautaire, des « biens communs »*.

Autrement dit, cette simplification tend à effacer la différence entre deux argumentations qui conduisent au même résultat, celui de prôner une réduction d'échelle de l'économie et une sortie du productivisme, mais selon deux constructions différentes de la critique.

D'un côté, l'argument « communautaire » se centre sur l'idée de la « communauté de village » vue comme organisation « naturelle » des communautés humaines. De l'autre, la voie « agro-écologiste » considère que la recherche de l'« autosuffisance » (*self-reliance*) doit avoir lieu à tous les niveaux du système. C'est à partir de cette recherche de *self-reliance* à toutes les échelles que découle la nécessité de formes décentralisées d'organisation économique. La supériorité de formes décentralisées d'organisation économique est vue ici sous l'angle de l'analyse systémique de la résilience, par rapport aux contraintes liées aux interdépendances biophysiques et à la vision de la complexité des relations société-environnement. Comme l'ont montré les travaux du fondateur des études sur la paix Johan Galtung (1996), une société et une économie de paix se basent sur une architecture institutionnelle dans laquelle les dimensions locales et globales sont toutes deux prises en compte, comme étant d'importance égale, dans la construction de nouvelles formes de solidarité et de co-responsabilité. Une vision similaire émerge de

l'étude des architectures institutionnelles des *biens communs* dont Elinor Ostrom a été l'initiatrice, en particulier dans ses réflexions sur la « gouvernance polycentrique » (Ostrom, 2012).

L'approche systémique et de la complexité conduit, donc, au développement d'une vision de décentralisation des institutions économiques (mais aussi sociales et politiques) qui implique une véritable rupture avec le passé productiviste. Comme je l'ai montré en discutant la proposition de Laura Conti, une prise de conscience s'opère dans les années 1980, et ce même au sein du Parti Communiste (bien que minoritaire), que la question écologique représente une véritable révolution paradigmatique avec des conséquences importantes sur les manières de faire de la politique et de programmer l'économie<sup>242</sup>. En ce sens, et pour revenir aux catégories de Ceri, l'orientation institutionnelle n'en est pas moins caractérisée par un potentiel de transformation radicale, par rapport à l'orientation communautaire. Ce qui change est le rapport aux institutions et, surtout, à l'État.

#### 5.5.2. Aller au-delà du parti traditionnel de masse : le risque de l'opportunisme

Dans les formes de leur organisation, les Verts italiens ont tenté de dépasser la « forme parti de masse ». Ils ont cherché à proposer un autre mode d'organisation politique, plus proche de la forme mouvement, donc plus ouvert et plus fluide. La demande anti-bureaucratique d'horizontalité, de décentralisation et d'inclusion (notamment des femmes) venait des mouvements anti-autoritaires des décennies précédentes.

Dans sa reconstruction de l'histoire des Verts italiens, Livorsi (2000, p. 367) cite, en tant qu'expressions de cette volonté de rupture avec le modèle traditionnel des partis, la « dépersonnalisation des candidatures (avec des listes alphabétiques et la suppression totale de la propagande personnelle) », la « machine électorale 'biodégradable' »,

---

<sup>242</sup> À cet égard, Della Valentina (2011, p.184) cite – outre Laura Conti – Pietro Ingrao, pour qui le pacifisme « n'aurait pas dû se contenter de *sit-in* modéré et de marches joyeuses, mais s'appuyer sur une science de la paix, tout comme une culture écologique de masse nécessitait davantage de scolarisation pour 'décider en sachant'(...) ». Il est intéressant ici la mention à la possibilité d'un pacifisme fondé sur la science, car comme pour l'écologie, la base scientifique est considérée comme un outil pour aider à établir un espace de *progettazione* sociale démocratique.

l'« exclusion du fonctionnaire et en général du professionnalisme politique », les « décisions de groupe fondées sur la tentative de médiation entre toutes les positions afin d'obtenir autant que possible l'unanimité et de larges majorités, la réduction à minima de la coordination, la méfiance à l'égard de toute formulation venant 'du centre', la recherche de la stricte égalité entre les femmes et les hommes (avec des formules du type dit « charnière » : l'alternance des femmes et des hommes dans les nominations, les interventions, etc.) ».

Cependant, le résultat final de ces innovations, qui n'ont été que partiellement et localement mises en œuvre, se révèle être une faiblesse organisationnelle, notamment au niveau national. Selon Livorsi (2000, p. 367) :

Le régime des assemblées (deux ou trois assemblées nationales par an, avec refus de la procuration) et le principe « une liste, une voix » ont créé un vide de pouvoir au centre, qui a été rempli, sans responsabilité ni contrôle, par les groupes parlementaires et les secrétariats des grandes associations environnementales.

Cette faiblesse organisationnelle aide à comprendre l'incapacité des Verts à présenter, dans une proposition articulée, les principales demandes du mouvement : l'idée de la « conversion écologique » en tant que révolution culturelle et matérielle (c'est-à-dire énergétique) et la demande de décentralisation du pouvoir et de plus grande autonomie des territoires. Si l'on pense à la façon dont le fédéralisme, dans ces mêmes années, est imposée sur la scène politique italienne par la Ligue du Nord, on prend la mesure de la défaite politico-culturelle des Verts. Comme le souligne Della Valentina (2011, p. 219) :

Ils étaient des partis à mille lieues les uns des autres, mais ils étaient les enfants de la même époque, des anticorps dans le système politique et socio-économique du pays, supportant mal la centralisation du pouvoir, attentifs à la dimension locale. Bien que de manière différente, ils aimaient la petite taille tous les deux (...). Tous deux *no global*, ils se disaient étrangers à la manière dominante de faire de la politique, à la dérive des courants internes qui déchirait les partis, au point de les conduire à la désintégration avant et après *Tangentopoli* [le scandale dit des « mains propres »]. *Chez les ligues, cependant, le centre et la périphérie s'opposaient, tandis que l'environnementalisme les réconciliait* (...). La pensée et l'action locales des ligues ne

découlaient pas d'une insatisfaction écologique à l'égard de l'ordre socio-économique que l'État national centralisé avait imposé aux réalités régionales. (...) Leur réévaluation des cultures locales s'est pliée aux exigences économiques.

Cette lecture de Della Valentina insiste sur l'importance de l'irruption, au cours des années 1980, de nouveaux *clivages* politiques : celui entre centre-périphérie et entre global et local. Il met en évidence la façon dont la proposition écologiste sort perdante dans la confrontation avec la proposition réactionnaire de la Ligue du Nord. Le destin du terme « Lega » est intéressant de ce point de vue. Il existait en effet une solide tradition de gauche qui utilisait le terme « ligue » en référence aux luttes ouvrières et paysannes. D'où la décision d'appeler la première organisation écologiste de gauche *Lega per l'Ambiente* (ligue pour l'environnement). Cette association changera ensuite de nom pour devenir *Legambiente* afin d'éviter toute confusion<sup>243</sup>.

Inspirés en cela par l'expérience allemande, les Verts italiens se reconnaissaient dans le principe de la transversalité. Leur slogan devient « *né di destra né di sinistra ma avanti* », c'est-à-dire : la cause écologiste n'est ni une question de gauche ni de droite, elle regarde vers l'avant.

Bien que les tensions qui traversent un tel positionnement n'ont pas manqué d'émerger, la volonté de faire coexister à tout prix cette diversité a fini par créer un « *patchwork* » plutôt qu'un véritable acteur écologique, qui tout en maintenant la pluralité dans ses rangs, articule un programme commun. Elle a abouti au choix d'alliances politiques opportunistes, qui ont contribué à occulter le potentiel de transformation de la proposition des Verts.

Comme l'écrivait Laura Conti en 1992 (p. 111), même dans les partis « traditionnels » comme le PCI, on se rendait compte que les questions environnementales étaient « attrayantes » parce qu'elles apportaient du consensus ; en même temps, c'était de plus en plus clair que « les partis étaient en train de disparaître, les mouvements avançaient ». Pour faire face à ce défi, cependant, il manquait une « ligne politique » : « on ne peut pas élaborer une ligne politique s'il n'y a pas de

---

<sup>243</sup> Le terme de « ligue » a été reproposé, depuis des positions réactionnaires, en référence à la « ligue lombarde » dans la lutte contre le Saint Empire romain germanique.

confrontation culturelle sérieuse en arrière-plan (...) Une telle confrontation n'avait pas eu lieu dans le PCI, ni dans la gauche italienne, ni même entre les Verts et les écologistes ».

Au lieu d'une confrontation culturelle, on s'oriente, en contradiction avec l'exigence d'impersonnalité de la représentation, vers une forme de personnalisme, dans le sens où certains personnages deviennent des acteurs clés pour obtenir certaines alliances ou établir des « ponts ». Parmi eux, Alex Langer, qui a théorisé la nécessité d'établir des « ponts » et de « traverser les frontières » tant géographiques que ethniques que idéologiques.

### 5.5.3. Les métamorphoses de la question écologique entre humanitarisme et modernisation verte

En introduction de la première assemblée italienne des comités et groupes de promotion des listes vertes, le 8 décembre 1985, Alex Langer présente ainsi le type idéal du « promoteur » de listes vertes :

Construisez un programme clair, partiel et modeste. Ne promettez rien. Laissez la place aux femmes. Recherchez de nouvelles personnes, sans craindre leur naïveté. Parmi les nouvelles personnes, il y a souvent les vieux et les vieilles. Votre message devra toucher un grand nombre de personnes : on se fait mieux comprendre avec des actions, voire des spectacles, qu'avec des mots imprimés. Ne faites pas campagne en alimentant des polémiques avec les partis, en montrant leurs incongruences : choisissez plutôt les problèmes ressentis par le peuple. *Il faut la candeur des colombes, avec la ruse des serpents* : si vous voulez vous lancer dans une campagne électorale, utilisez les moyens convenables (essayez de passer à la télévision, ne vous arrêtez pas au fanzine). Mais ne vous laissez pas subjugué par les lois du marché politique ; faire son chemin dans le monde, sans être du monde (*muoviti nel mondo, senza essere del mondo*).<sup>244</sup>

Dans les images évoquées par Langer dans son discours on trouve de nombreuses références à une vision catholique de l'engagement, en particulier le fait de « être dans

---

<sup>244</sup> La citation est tirée de Livorsi (2000), p. 364.

le monde sans être du monde ». La centralité de la figure d'Alex Langer dans l'expérience des Verts italiens contribue en partie à expliquer pourquoi, après sa mort tragique par suicide en 1995, le projet des Verts connaît un déclin rapide.

La centralité de Langer explique aussi la prévalence dans le discours des Verts italiens d'une lecture éthico-morale, et très peu scientifique-critique, de l'environnementalisme. Autrement dit, la critique écologiste de Langer est une critique qui insiste surtout sur le thème de l'aliénation et de l'indignation face à la souffrance. En effet, l'écologisme scientifique, avec son lien à une lecture matérialiste de la crise écologique, n'appartenait pas au bagage intellectuel de Langer, qui était plutôt porteur d'une perspective de type humanitaire<sup>245</sup>.

Les partisans de l'écologisme scientifique avaient entre-temps rejoint *Legambiente*. Mais l'association écologiste – au sein de laquelle coexistaient des représentants du PCI, de la Gauche indépendante et des Verts – avait à son tour entamé une redéfinition partielle de son positionnement, et cela déjà à la fin des années 1980. D'une part, s'affirmait un environnementalisme d'*expertise* et de *plaidoyer*, dans lequel l'investigation scientifique était souvent sectorielle et non systémique et, surtout, détachée d'une lecture politique, au sens d'une attention à la dimension du pouvoir et des inégalités structurelles. D'autre part, *Legambiente* était actif dans la production directe de services socio-environnementaux à l'échelle locale, choisissant la voie d'un environnementalisme « sans protestation » (Della Porta et Diani, 2004).

Les bouleversements de la fin des années 1980, en particulier l'effondrement soudain de l'Union soviétique, ont contribué à fragiliser davantage l'écologisme scientifique en tant que proposition d'écologie mûrie au sein de la tradition marxiste, matérialiste et critique.

Comme l'écrivait Laura Conti en avril 1993, quelques semaines avant sa mort, en présentant la troisième édition de *Questo pianeta*, son livre-manifeste<sup>246</sup> :

---

<sup>245</sup> Pour la différence entre perspective critique et perspective humanitaire je renvoie à (Boltanski et Chiapello 1999).

<sup>246</sup> *Questo pianeta* est peut-être le livre le plus contemporain de l'importante production scientifique, populaire et littéraire de Laura Conti. La citation est tirée de la troisième édition, publiée en 2022 par l'éditeur Fandango (pp. 13-14 de l'édition Kindle). Les éditions précédentes étaient parues en 1983 et 1987 pour l'éditeur Editori Riuniti. La révision a été achevée par

La chose la plus triste est que beaucoup de gens, même au sein du PCI, ont vécu l'effondrement du soi-disant « socialisme réel » comme la preuve de l'inéluctabilité du système capitaliste et se sont rapidement adaptés : certains se sont empressés d'expliquer qu'ils n'avaient jamais vraiment été communistes, d'autres ont assuré qu'ils n'avaient jamais lu une ligne de Marx (une curieuse source de vantardise...). Il semble que l'on puisse encore trouver des marxistes parmi ceux que le PCI considérait comme des « hérétiques » (c'est-à-dire précisément les plus critiques à l'égard de l'URSS) ou des « fauteurs de troubles » (une catégorie à laquelle j'ai certainement appartenu et à laquelle j'entends continuer à appartenir). Le monde de l'environnementalisme, qui par sa nature même devrait contester le modèle de développement capitaliste en tant que cause principale de la dévastation de l'environnement naturel, semble également être affecté par ce nouveau climat. Dans l'un des derniers débats auxquels j'ai participé, une jeune femme a exprimé la conviction désolante que les forces politiques de gauche n'accordent aux revendications écologistes qu'un soutien réticent et qu'à leur tour, les mouvements écologistes s'orientent de plus en plus vers des actions symboliques ou locales, sans élaborer un projet capable d'attirer et de mobiliser les citoyens et les communautés. J'aurais aimé pouvoir lui dire qu'elle avait tort, mais je crains qu'elle n'aye raison. Pour contrer cette étrange et dangereuse dérive, nous devons nous remettre à étudier et à progettare l'avenir, sachant que le temps disponible pour changer de cap est court et se réduit rapidement.

L'incapacité des mouvements écologistes à « attirer et mobiliser les citoyens et les communautés » dans un projet politique apparaît clairement lors des élections générales de 1992, qui marquent le début de l'effondrement de la « première République ». Un effondrement qui n'a pas bénéficié à la cause écologiste. Outre la Ligue du Nord, d'autres partis, à gauche aussi, réussissent à interpréter la volonté de changement. C'est le cas du parti *Rifondazione Comunista* ou de *La Rete*<sup>247</sup> de Leoluca Orlando. Malgré sa présence au Parlement, la proposition des Verts s'éloignait de plus en plus de

---

l'auteure au début de 1993. Après la mort de Laura Conti le 25 mai 1993, la maison d'édition Editori Riuniti, malgré les accords passés, a déclaré ne plus être intéressée par la publication posthume de la nouvelle édition de l'essai. C'était le premier signe d'un processus qui a relégué l'œuvre et la pensée de Laura Conti dans l'oubli pendant près de vingt ans.

<sup>247</sup> *La Rete* a été un parti politique italien de gauche, actif de 1991 à 1999, avec une forte caractérisation anti-mafia. Il a été fondé à Rome le 24 janvier 1991 par Leoluca Orlando, avec, entre autres, Nando dalla Chiesa, Claudio Fava, Alfredo Galasso, Carmine Mancuso et Diego Novelli, comme une agrégation de forces catholiques et de gauche.

l'élaboration d'une alternative écologique, tant économique que culturelle, pour s'orienter plutôt vers des questions sociales. En 1999, lors des élections européennes, les Verts obtiennent 1,8 % des voix, alors que dix ans avant, si on considère conjointement les deux formations *Verdi Arcobaleno* et *Verdi Sole che ride*, ils avaient recueilli environ 6%<sup>248</sup>.

#### 5.5.4. Le mouvement alter-mondialiste : le retour des paysans

C'est au tournant de l'an 2000 que je mets un terme, un peu arbitrairement, à cette exploration de la rencontre manquée entre l'agro-écologie scientifique et l'agriculture biologique en Italie. Au tournant des années 1990 et 2000, en effet, le discours écologique alimente les dynamiques qui conduisent à la formation d'un « mouvement des mouvements » s'opposant à l'avancée de la globalisation néolibérale. Au-delà du déni des droits sociaux, la globalisation néolibérale apparaît de plus en plus marquée par des politiques agressives d'exploitation des ressources naturelles qui vont jusqu'au brevetage du vivant.

Les manifestations organisées à Seattle les 29 et 30 novembre 1999 à l'occasion de la troisième conférence ministérielle de l'Organisation Mondiale du Commerce prouvent sans aucun doute que les métamorphoses économiques, politiques et culturelles complexes induites par la globalisation ont produit un nouveau *milieu* pour l'action collective, influençant les objectifs, les méthodes d'organisation et les répertoires d'action (Della Porta et al., 2006 ; della Porta et Rucht, 2002 ; Della Porta et Tarrow, 2005).

Auparavant, en 1992, la *Conférence des Nations Unies sur l'environnement et le développement* connue comme le « Sommet de la Terre » de Rio de Janeiro marque l'avènement de l'ère du « développement durable ». Cette notion est rapidement réduite à l'idée que l'écologie pouvait servir de moteur à la croissance économique et qu'un capitalisme « vert » pouvait exister. La perte d'approches d'analyse systémiques et politiques contribue à faire du développement durable un objectif aussi consensuel

---

<sup>248</sup> La formation des *Verdi Arcobaleno* avait été créée par la confluence entre le courant écologiste de Démocratie Prolétaire et des membres écologistes du Parti Radical.



qu'incapable d'arrêter l'accélération des processus de globalisation, avec leurs impacts sociaux et écologiques.

Toutefois, c'est également à Rio que, parallèlement au sommet des Nations Unies, un « Forum mondial » est organisé dans le parc Flamengo, à l'initiative d'ONG environnementales brésiliennes et autres. Divers documents, traités et chartes, alternatifs aux documents officiellement promus par le sommet, y sont élaborés. Comme cela avait été le cas pour le sommet de Stockholm en 1972, deux visions s'opposent : d'un côté, une vision « top-down » de gouvernance de la question écologique, comme étant un enjeu global nécessitant l'élaboration de solutions par un cercle d'experts ; de l'autre une vision de la question écologique comme un enjeu politique vécu dans les territoires, porté sur la scène publique par des mouvements et des organisations qui ont en commun de dénoncer les effets destructeurs d'un même « mécanisme ».

L'instrument du « contre-sommet » deviendra l'un des principaux outils du répertoire d'action du mouvement de contestation de la globalisation néolibérale. En effet, au cours des années 1990, la question écologique devient l'un des axes autour desquels se structure une coordination transnationale d'organisations non gouvernementales et de mouvements techno-culturels, porteurs d'une critique de la globalisation néolibérale et d'une vision de « alternative ». Plutôt que d'un mouvement, il s'agit d'une « mobilisation de mobilisations » : des organisations et des groupes actifs dans différents contextes, sur des questions diverses allant du travail à l'environnement, en passant par les luttes féministes et antiracistes et les combats des peuples indigènes, se regroupent, au-delà de leurs propres objectifs d'action, dans une campagne ou dans de nouvelles structures organisationnelles de type réseau, qui deviennent ainsi le lieu de tentatives d'élaboration d'un discours critique sur la globalisation. La diffusion des nouvelles technologies de l'information facilite ce processus et, en même temps, elle crée de nouveaux défis pour le travail de coordination.

Ce n'est pas possible dans les limites de ce travail d'entrer dans les détails de l'expérience de ce « mouvement des mouvements », tant au niveau italien qu'international. Il m'intéresse ici souligner le fait que, au sein des réseaux altermondialistes, la catégorie du « paysan » retrouve une centralité politique renouvelée.

Le « paysan » est considéré comme un protagoniste des luttes écologistes en raison de sa demande d'autonomie par rapport aux appareils de l'agrobusiness et de la résistance opposée à l'exploitation des ressources naturelles et à l'accaparement des terres – phénomènes particulièrement criants dans les pays du Sud, et en premier lieu en Afrique et en Amérique latine<sup>249</sup>. En Europe également, le sujet « paysan » retrouve une centralité en tant que sujet de luttes, notamment en France où naît une *Confédération paysanne*, dirigée par José Bové (Demeulenaere, 2014 ; Demeulenaere et Piersante, 2020). J'ai montré comment, dans le cas italien, la figure du « paysan » incarne également l'opposition à un certain type de progrès technologique et d'organisation des systèmes agroalimentaires, renouant avec diverses traditions de la critique du développement.

La création du réseau transnational *Via Campesina* en 1992-93 marque la naissance d'un mouvement paysan qui devient au fil du temps un lieu important pour l'élaboration d'arguments soutenant une critique de la globalisation néolibérale et de son impact sur les systèmes agroalimentaires. C'est aussi un lieu d'élaboration et de diffusion de nouveaux concepts qui cherchent à faire exister une alternative : c'est le cas de la notion de « souveraineté alimentaire », notion opposée au cadre de la « sécurité alimentaire » et, également, de la notion de « agroécologie » (voir chapitre 6).

Selon la socio-anthropologue Delphine Thivet, et sur la base de ses recherches, la question de l' « agroécologie » est devenue de plus en plus centrale dans les stratégies de la *Via Campesina* depuis 2000 :

Face à la crise alimentaire mondiale de 2007 et 2008, mais aussi face aux avancées d'une seconde « révolution verte » notamment en Afrique et en Asie, le travail de promotion et de diffusion de l'agroécologie constitue une étape importante dans la construction du mouvement. Il s'agit en effet, pour ses militants, de franchir un nouveau chapitre en intégrant la question du modèle agricole dans le projet politique de ce dernier, non seulement sur le seul mode de la contestation – à savoir le rejet du modèle commercial et industriel (agrobusiness vs agriculture familiale et paysanne) – *mais aussi sur le mode de la proposition*, en promouvant, parmi l'ensemble des organisations membres du mouvement, des modèles de

---

<sup>249</sup> L'exemple le plus connu est celui du mouvement des sans-terre (*sem terra*) au Brésil, voir Bleil (2005, 2012).

développement agricole socialement justes et respectueux des équilibres naturels (Thivet, 2014).

Thivet (2014) signale également la réticence, au sein de la *Via Campesina*, de certains mouvements paysans, ou de leurs représentants individuels, à adopter le vocabulaire de l'agroécologie, auquel ils préfèrent des concepts tels que « agriculture naturelle » ou « agriculture paysanne ».

Il est vrai que, entre-temps, le terme agroécologie a été repris par les décideurs publics, par exemple en France. Il est souvent adopté pour qualifier des initiatives d'intervention dans des pays qualifiés comme pauvres qui restent fondées sur une logique de dépendance.

De ce point de vue, il est à mon avis important de revenir sur les matrices de pensée qui ont conduit à l'élaboration d'une proposition agroécologique, par contraste à d'autres propositions d'agriculture alternative. La proposition agroécologique, en effet, naît de l'application de la pensée écologique et systémique à l'agriculture, redonnant une place centrale à la dimension territoriale et sociale de l'agriculture.

En ce sens, la proposition agroécologique n'est pas seulement un argument critique du modèle industriel de développement agricole, mais bien une proposition de *progettazione*. Autrement dit, elle s'accompagne d'un ensemble d'outils de conception d'une agriculture écologique dans le cadre du projet plus large de soutien à l'émergence de sociétés écologiques « ouvertes ». Par là j'entends des *sociétés qui intègrent dans leurs modes de fonctionnement les impératifs de prise en charge des relations d'interdépendance écologique et de respect de la biodiversité sur le long terme, ainsi que les valeurs de liberté, d'égalité et de solidarité sociale* (Audier 2017).

Comme je vais le discuter dans la section suivante, par rapport à l'agriculture « biologique », « naturelle » ou « paysanne », l'agroécologie – ou, agriculture écologiquement fondée – offre une terminologie qui peut aider à garder à l'esprit la nécessité d'une approche systémique, intégrée et multi-scalaire à la transformation des systèmes agroalimentaires. Cette terminologie permet surtout de mettre en avant le défi de « conception » (*progettazione*) de l'agriculture écologique. L'agriculture écologique est ouverte à une diversité de solutions techniques et pratiques dans un cadre de prise en compte des contraintes systémiques.

Dans un contexte de remise en cause croissante du modèle industriel de production agro-alimentaire, le vocabulaire de l'agroécologie rend ainsi visible la nécessité d'ancrer le débat sur l'agriculture dans une analyse systémique, dans laquelle les conditions irréductibles d'incertitude et de complexité, ainsi que les limites « métaboliques », sont prises en compte. La possibilité d'une collaboration entre la science et l'expérience est également revendiquée, ainsi qu'une vision d'un développement technologique « approprié ».

Ces évolutions plus générales se traduisent en Italie par des dynamiques de transformation des systèmes agroalimentaires auxquelles est consacrée la dernière partie de ce travail.

**PARTIE 3 – Écologie et agriculture dans l'Italie des années 2000 : à la recherche de la critique agro-écologiste perdue (dans les discours) et retrouvée (dans les pratiques)**

## Chapitre 6 – Les devenirs de l’agriculture italienne dans les scénarios contemporains de crise : l’événement Expo 2015

Dans une contribution visant à analyser les cadres d’interprétation de la « sécurité alimentaire » (*food security*) qui caractérisent le discours public sur le devenir du système agroalimentaire italien depuis l’après-guerre jusqu’à aujourd’hui, le sociologue Gianluca Brunori (Brunori et al., 2013) propose de diviser cette période en trois phases : 1) *la phase de modernisation* (de l’après-guerre aux années 1980), qui met l’accent sur la quantité, sur l’augmentation de la production et de la productivité de la terre et du travail, en réponse au besoin de *food security* ; 2) la phase du « consensus » sur le *made in Italy* alimentaire, qui va des scandales du milieu des années 1980 dont j’ai brièvement parlé dans la section précédente (voir chapitre 4) à la crise de 2008-2009, et qui est marquée par le tournant de la « qualité alimentaire » et les questions de *food safety* ; 3) la phase ouverte par la crise de 2008 et qui s’est accompagnée au retour, dans les contextes européens, d’une préoccupation pour la *food security*, avec l’émergence de positions néo-productivistes mais également de revendications de *souveraineté alimentaire*. Cette préoccupation est renforcée par les tensions supplémentaires qui émergent lors de la crise pandémique à partir de 2020 et de la crise géopolitique déclenchée par l’invasion russe de l’Ukraine (février 2022).

Parallèlement à ces événements, on assiste à une prise de conscience progressive, y compris dans les pays européens des risques associés à la perte de biodiversité et au changement climatique, à la hausse des températures et à l’intensification des phénomènes climatiques extrêmes. D’où l’impulsion donnée à la « transition écologique » des systèmes agroalimentaires. L’objectif de la « transition juste » est désormais au cœur du *Green Deal* européen, lancé par la Commission en 2019, et qui réunit l’ensemble des actions visant à faire de l’Europe le premier continent « climatiquement neutre » d’ici 2050. La stratégie *Farm to Fork* (traduit en français comme « De la ferme à la fourchette ») dessine les grandes lignes d’action qui doivent amener à la transformation de l’agriculture européenne et, en prévision, à une transformation des logiques qui ont jusqu’ici guidé la Politique Agricole Commune (PAC). Un travail de réforme qui a vu ces premiers pas dans la programmation de la PAC 2023-2027.

Dans le contexte italien, les impulsions à la « transition écologique » de l'agriculture qui viennent du niveau européen sont filtrées par les conditions spécifiques du débat national, qui est marqué, toujours en suivant l'analyse de Brunori, par le « consensus » autour du *made in Italy* alimentaire. Dans sa lecture, ce « consensus » réunit un certain nombre de mouvements sociaux qui sont l'expression du monde de « l'agriculture alternative » et qui se font porteurs d'une critique du modèle industriel dit « conventionnel », tels que le mouvement italien pour l'agriculture biologique ou le mouvement *Slow Food*. Ces « contre-publics subalternes », selon la définition de Brunori *et al.* (2013 – et avant eux de Nancy Fraser, 1990), sont parvenus à imposer des cadres de référence dans le débat, autour desquels un « consensus discursif » a émergé, en raison aussi de la relative indétermination de ces cadres. Le cadrage en termes de « qualité » exemplifie cette indétermination, dans la mesure où la notion de « qualité » peut être décliné selon différentes « conventions de qualité » (Barbera et Dagnes, 2018 ; Beckert, 2019 ; Ponte et Gibbon, 2005). Faire référence à la nécessité d'assurer la qualité des biens alimentaires, sans définir les « preuves de réalité » de cette qualité, peut permettre de réunir sous un même argument des positions très lointaines du point de vue des pratiques concrètes de production et distribution.

Après 2008, le mouvement *Slow Food*, qui reste un acteur central du « consensus », met de plus en plus en avant un thème d'élection des mouvements paysans du Sud global : la *souveraineté alimentaire*. De manière similaire à ce qui se passe en France, le cadre de la *souveraineté alimentaire* est aujourd'hui en Italie au centre d'une relative « confusion discursive » plutôt que d'un consensus discursif. Cette confusion a émergé de manière visible dans l'espace public italien à l'occasion de la décision du gouvernement dirigé par Giorgia Meloni (octobre 2022) de renommer le *ministère des Politiques agricoles, alimentaires et forestières* (MIPAAF) en *ministère de l'Agriculture, de la souveraineté alimentaire et des forêts* (MISAF). Dans le contexte français, par exemple, certains sujets collectifs qui portent une critique paysanne et agro-écologiste du modèle agro-industriel ont décidé d'abandonner le vocabulaire de la souveraineté alimentaire en raison de ses ambivalences, pour adopter celui de l'« autonomie ». Mieux que le vocabulaire de la souveraineté, la référence à l'autonomie exprimerait « l'exigence de la délibération politique et populaire dans la production de l'alimentation » (L'Atelier Paysan, 2021).

Comme cela a été souligné (Corrado et al., 2018), l'analyse de Brunori *et al.* (2013), en raison de la méthodologie adoptée, laisse dans l'invisibilité ce qui se passe en dehors des cercles intellectuels et politiques du « consensus » sur le *made in Italy* alimentaire, qui, de fait, monopolisent la communication « grand public » sur les questions agroalimentaires tout comme les espaces de participation dans la définition des politiques publiques. En particulier, c'est la perspective critique du modèle industriel productiviste portée par les mouvements se référant à une vision agro-écologiste qui disparaît ainsi de la visibilité et de l'analyse.

Par rapport à cette toile de fond, dans ce chapitre je vais tout d'abord revenir sur un ensemble de notions (sécurité alimentaire, souveraineté alimentaire, agroécologie, critique agro-écologiste) dont je vais clarifier le contenu. Je vais ensuite fournir un cadre factuel, ou une photographie, du système agro-alimentaire italien et de ses principales problématiques. Je vais ensuite présenter l'événement d'*Expo 2015* comme étant un moment important dans l'histoire récente des politiques agricoles italiennes, où le système agro-alimentaire italien a fait l'objet d'une réflexion stratégique de la part du gouvernement. Par l'analyse de l'enquête menée par la Commission Agriculture de la Chambre des Députés je vais montrer la pertinence d'une lecture qui souligne l'existence d'un « consensus » autour de la qualité, qui réunit les acteurs économiques et institutionnels du secteur agricole avec des mouvements et des organisations environnementales qui sont critiques de l'agro-business. Je vais également montrer la présence, à la marge de ces événements, d'un discours agro-écologiste en train de se chercher.

### *6.1. Sécurité alimentaire et productivisme agricole : la critique agro-écologiste*

Depuis la Seconde Guerre mondiale, en Italie et dans le reste du monde, le modèle agro-industriel de production et de consommation s'est imposé comme le modèle dominant d'organisation de la réponse au besoin de « sécurité alimentaire » (*food security*) de la population mondiale.

Ce modèle consiste à : 1) produire des aliments à faible coût, 2) de qualité standardisée, 3) pour des marchés de masse avec un système de distribution à grande



échelle, 4) utiliser des intrants eux-mêmes industriels, et 5) s'appuyer sur des économies d'échelle et 6) des processus de spécialisation régionale de l'agriculture.

Selon la définition donnée par la FAO (Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture) lors du Sommet mondial de l'alimentation tenu à Rome en novembre 1996 :

La sécurité alimentaire (*food security*) existe lorsque tous les êtres humains ont, à tout moment, un accès physique et économique à une nourriture suffisante, saine et nutritive leur permettant de satisfaire leurs besoins et préférences alimentaires pour mener une vie saine et active.

Cette définition de la sécurité alimentaire prend en compte plusieurs aspects interdépendants (Patel, 2009). Tout d'abord, la *disponibilité de la nourriture*, c'est-à-dire la production de quantités suffisantes de nourriture, de qualité adéquate, par le biais de la production nationale ou des importations, y compris l'aide alimentaire. Ensuite, la possibilité concrète d'*accès à la nourriture*, qui renvoie à la présence des conditions qui rendent effectif l'exercice du droit à l'alimentation. Cela inclut aussi les conditions d'utilisation de la nourriture qui doivent être telles qu'elles permettent le « bien-être nutritionnel » (nourriture adéquate, eau propre, assainissement et soins de santé). Enfin, la *stabilité*, au sens de l'existence de formes de protection contre les conditions qui mettent en péril la disponibilité ou l'accès à la nourriture.

Cette définition de la sécurité alimentaire est le résultat d'une évolution de ce concept qui, en 1975, était encore formulé dans les termes suivants :

La disponibilité à tout moment d'approvisionnements alimentaires mondiaux suffisants en denrées de base pour soutenir une expansion régulière de la consommation alimentaire et compenser les fluctuations de la production et des prix. (Nations Unies 1975, cité dans Patel 2009).

Toujours en suivant Patel (2009), la complexification progressive de la notion de *food security* est due à l'évolution plus générale du cadre politique et économique des années 1970 jusqu'à aujourd'hui. Cette évolution se traduit par une perte de centralité de la sécurité alimentaire en tant que principe régulateur de la production et de la consommation alimentaires.

En effet, la naissance de l'Organisation Mondiale du Commerce (OMC) en 1995 comme instance de contrôle des accords commerciaux donne une impulsion aux processus de financiarisation qui concernent également le secteur agroalimentaire. On peut évoquer à ce propos l'Accord sur l'agriculture dans le cadre du Cycle de l'Uruguay (*Uruguay Round*) et le Traité sur les aspects des droits de propriété intellectuelle qui touchent au commerce (ADPIC ou TRIPs), qui contient des dispositions relatives à la brevetabilité des variétés végétales. En d'autres termes, on assiste progressivement à l'établissement de normes qui incorporent une « logique d'évaluation financière » (Chiapello, 2015) dans l'organisation des systèmes agroalimentaires. Ces normes permettent une mise en forme des relations naturelles et sociales qui régulent la production alimentaire, de manière à permettre un plus haut degré de rationalisation, dans le but d'extraire du profit (Russi, 2013).

La violence de ces processus a contribué à l'émergence de formes de mobilisation des populations rurales, en particulier dans les pays où une part importante de la population est encore engagée dans des activités agricoles. Ces mouvements ont affirmé la multiplicité des usages de la terre et de ses modes de valorisation, allant jusqu'à questionner ses dimensions juridiques, mais aussi culturelles et culturelles (Le Roy, 2011 ; Mésini et Barthes, 2008). D'où la nécessité d'une régulation politique et démocratique de ses usages face à des pratiques d'accaparement et de « dépossession » (West, 2016).

Lors du Sommet mondial de l'alimentation de 1996 qui voit émerger l'accord autour de la définition de sécurité alimentaire que j'ai rappelée plus haut, le mouvement paysan le plus important à l'échelle mondiale, *La Via Campesina*, introduit une notion visant à ancrer explicitement la sécurité alimentaire dans un cadre de droit à l'alimentation. Il s'agit de la notion de *souveraineté alimentaire* :

Se nourrir est un droit humain de base. Ce droit ne peut être assuré que dans un système où la souveraineté alimentaire est garantie. La souveraineté alimentaire est le droit de chaque pays à maintenir et développer sa propre capacité de produire son alimentation de base, en respectant la diversité des cultures et des produits. Nous avons le droit de produire notre propre alimentation sur notre propre territoire. La souveraineté

alimentaire est une condition préalable d'une véritable sécurité alimentaire<sup>250</sup>.

La référence à la notion de « souveraineté » fait ressortir l'absence de prise en compte, dans le discours sur la sécurité alimentaire, de la dimension du pouvoir. La référence aux droits et à la démocratie vise à souligner que la question politique n'est pas accessoire mais constitue une prémisse substantielle à toute discussion sur la sécurité alimentaire. Comme le souligne Patel (2009), la référence à la souveraineté alimentaire ouvre un champ de réflexion et de *progettazione* qui renvoie à la nécessité d'agir sur un ensemble d'inégalités qui sous-tendent les processus à l'origine de l'insécurité alimentaire. Il s'agit, au fond, de considérer la sécurité alimentaire non pas (seulement) comme un problème de quantités à produire et à distribuer efficacement, mais comme une question de droits, à commencer par le droit de pouvoir participer à la définition de « politiques alimentaires » qui prennent en compte la diversité des contextes et des modes de subsistance.

L'accent mis sur les droits vise à critiquer un récit de la sécurité alimentaire axé sur le problème démographique. Nous avons vu dans le chapitre 3 que la question démographique était déjà au cœur du récit des limites à la croissance rendu populaire par le rapport commissionné au MIT par le Club de Rome et déjà critiqué. Ce récit dominant de la sécurité alimentaire se construit autour d'une donnée prévisionnelle : la population mondiale devrait dépasser les 9 milliards de personnes en 2050. De cette croissance démographique découlent une série de « pressions », à commencer par la pression écologique générée par la nécessité d'intensifier la production<sup>251</sup>. Ce récit suppose non seulement la rigidité du modèle de production et des choix technologiques mais également la rigidité du modèle alimentaire qui s'est imposé avec l'industrialisation de l'agriculture, avec une forte consommation de protéines animales et de sucre. Une tendance dont découlent d'importantes implications en matière de santé publique.

---

<sup>250</sup> Via Campesina, « Déclaration pour la souveraineté alimentaire », Rome, Sommet mondial de l'alimentation de la FAO, 1996. Le texte intégral est disponible sur : [www.nyeleni.org](http://www.nyeleni.org).

<sup>251</sup> Pour les projections de la population mondiale, voir : <https://ourworldindata.org/future-population-growth>

À l’opposé, une approche de la sécurité alimentaire attentive aux dimensions structurelles agissant sur les processus de vulnérabilité conduit plutôt à souligner la nécessité d’un rééquilibrage des pouvoirs et d’une réduction des inégalités. Cela ne veut pas dire nier les défis techniques de l’intensification de la production agricole, tout en garantissant sa durabilité. Comme déjà le revendiquait Barry Commoner, il s’agit de placer ces questions dans un cadre politique de choix collectifs, y compris en ce qui concerne les habitudes et les modèles de consommation dans leur rapport à l’organisation du système économique. La prise en compte des *vulnérabilités écologiques* conduit également à inscrire les conditions de la production agricole dans un cadre qui intègre les limites et les contraintes métaboliques.

#### 6.1.1. Agroécologie et critique agro-écologiste

Les critiques du modèle industriel, productiviste et financiarisé d’organisation de la réponse au besoin de sécurité alimentaire de la population mondiale sont aujourd’hui de plus en plus nombreuses. Les « performances » de ce modèle apparaissent problématiques tant sur le plan de la sécurité alimentaire (mauvaise alimentation, malnutrition, obésité, etc.), que sur le plan écologique (pollution, perte de biodiversité, impact sur les émissions de CO<sub>2</sub>, etc.), et socio-économie (subventions pour les agriculteurs au Nord, petits exploitants réduits à la pauvreté dans le Sud, exode rural)<sup>252</sup>.

Nombre de ces critiques sont formulées à partir d’une idéologie qui cherche à se légitimer comme un véritable « paradigme alternatif », tant sur le plan des modes légitimes de production des savoirs (la problématique de la connaissance), de l’organisation et de la coordination de la réponse aux besoins de subsistance (la problématique économique), et des modes de décision concernant l’organisation de la vie sociale (la problématique politique). Je propose d’identifier cette idéologie par le terme d’*agro-écologisme*. La thèse que je défends dans ce travail est que l’agro-

---

<sup>252</sup> Je renvoie au rapport du Think Tank Ipes-Food (2016), « From Uniformity to Diversity. A paradigm shift from industrial agriculture to diversified agroecological systems », accessible à l’adresse : [http://www.ipes-food.org/images/Reports/UniformityToDiversity\\_FullReport.pdf](http://www.ipes-food.org/images/Reports/UniformityToDiversity_FullReport.pdf). Voir également le rapport « Agroécologie et droit à l’alimentation » que Olivier de Schutter – aujourd’hui co-chair de IPES-Food – a présenté en 2011 devant le Conseil des droits de l’homme de l’ONU, en tant que rapporteur spécial des Nations Unies sur le droit à l’alimentation. Il est accessible à l’adresse suivant : <http://www.srfood.org/fr/rapport-agroecologie-et-droit-a-l-alimentation>.

écologisme est un paradigme qui pourrait contribuer à l'émergence de *sociétés écologiques ouvertes*.

L'agro-écologisme consiste en une forme de critique du productivisme qui repose sur le développement, dans les sociétés humaines, d'une « conscience d'espèce ». Par cette expression, que je reprends de Laura Conti (voir chapitre 4), j'entends la conception selon laquelle l'organisation de la subsistance humaine doit prendre en compte le fait que l'environnement est partagé avec d'autres organismes vivants<sup>253</sup>. Entre ces organismes vivants et l'espèce humaine, il existe des interdépendances écosystémiques qui ont un impact sur les conditions biophysiques dont dépendent le maintien et la reproduction de conditions favorables au développement de la vie dans la biosphère.

En même temps, dans l'agro-écologisme, cette « conscience d'espèce » semble être l'extension d'une « conscience sociale et politique », ou encore elle naît dans un champ d'expérience collective de défense des valeurs sociales de solidarité, d'égalité et de liberté. Autrement dit, la conscience d'espèce va de pair avec la condamnation de formes d'oppression fondées sur la classe, le genre et la race. Elle implique également la condamnation d'une relation humaine à l'environnement indifférente aux conditions qui permettent le maintien, la reproduction et la perpétuation de la biodiversité. Dans la perspective agro-écologiste, la diversité – diversité des formes d'expérience, des intérêts, des visions de la justice, des écologies concrètes – est une diversité dont la « composition » se fait par des procédures démocratiques sur la base de la reconnaissance de limites métaboliques. Il s'agit, ainsi, de redéfinir l'autonomie du projet social comme étant une « autonomie relationnelle », c'est à dire, une autonomie qui s'exerce dans la conscience de et la responsabilité pour les interdépendances sociales et écologiques à l'échelle planétaire.

L'agro-écologisme invite à considérer la question environnementale depuis la perspective de la subsistance de l'espèce humaine dans l'environnement et non pas, prioritairement, comme la question de la relation entre les sociétés humaines et la nature. L'entrée est donc matérialiste et s'accompagne d'une profonde révision des

---

<sup>253</sup> En réalité Franklin Henry Giddings, l'un des fondateurs de la sociologie à Columbia, parlait déjà de « *consciousness of kind* ». Je remercie Daniel Cefai pour avoir porté mon attention sur cet aspect.

manières de comprendre l'être humain, celui-ci étant vu comme le résultat d'une histoire de co-évolution avec la Terre, les terroirs et les paysages, et avec les vivants, plantes et animaux.

Face à la critique agro-écologiste de l'organisation industrielle des systèmes agro-alimentaires, le modèle productiviste a été amené à évoluer à travers un nouveau cycle d'innovation à forte intensité de capital, qui va sous le nom de « agriculture de précision » ou « intensification durable » (*sustainable intensification*). L'agriculture de précision repose sur la promesse de « l'évangile de l'éco-efficience » (Martinez-Alier, 2002) selon laquelle il est possible de rester dans une économie productiviste en la rendant plus « verte ». Elle s'appuie sur une série d'innovations technologiques numériques, la robotisation et l'utilisation de l'intelligence artificielle et l'amélioration génétique en laboratoire (biotechnologie). Cette « promesse » (Chateauraynaud, 2014) repose sur un travail d'invisibilisation des limites métaboliques qui continuent de grever ces solutions.

La critique agro-écologiste conduit, au contraire, à soutenir, avant toute autre innovation, la nécessité d'un changement radical de l'organisation des systèmes agro-alimentaires à l'échelle globale en s'appuyant à l'agroécologie, en tant que discipline à l'interface entre l'écologie et l'agronomie et outil de *progettazione* (ou conception) cohérent avec une vision agro-écologiste de l'organisation de la subsistance humaine.

#### 6.1.2. L'agroécologie entre science, pratique et mouvement

Dans ce paragraphe je vais donner des éléments de connaissance de ce qu'est l'agroécologie « en théorie » ou, pour le dire autrement, du paradigme agroécologique en tant que paradigme alternatif d'organisation de la sécurité alimentaire. Je ne vais pas rentrer dans les détails de ce qu'est l'agroécologie en pratique, étant donné que cela dépend des différents territoires dans lesquels les techniques agroécologiques et les arguments agroécologistes sont mobilisés pour des finalités de transformation sociale. Même si le paragraphe pourra sonner un peu comme un dépliant publicitaire de l'agroécologie, il est important pour moi de détailler les éléments qui composent le paradigme agroécologique dans sa forme, pour ainsi dire, idéaltypique, de manière à mieux saisir les contours de la critique agroécologiste.

Le terme agroécologie est promu depuis les années 1980 par Miguel Altieri (1987, 1989a, 1996) et par Stephen Gliessman (1998) comme une proposition visant à qualifier un changement de paradigme dans l'agronomie, afin de répondre aux besoins combinés de la durabilité agricole et de la sécurité alimentaire<sup>254</sup>. Wezel et al. (2009) considèrent que l'agroécologie est aujourd'hui à comprendre comme une « science », mais également comme une « pratique » et un « mouvement social ».

En tant que science, l'agroécologie peut être définie comme une discipline à l'interface entre l'agronomie et l'écologie. En ce sens, on peut trouver des « anticipations » de l'agroécologie (au-delà du nom spécifique) dans toutes les approches qui s'intéressent au lien entre agriculture et écologie. Dans le contexte italien, par exemple, on peut évoquer le travail de Fabio Caporali à partir des années 1990 (Caporali, 2021).

L'agroécologie est ainsi élaborée dans les milieux scientifiques et renvoie à l'application de l'approche écosystémique à l'analyse des systèmes agraires, qui sont donc considérés comme des agro-éco-systèmes. Une rencontre, celle entre agronomie et écologie des écosystèmes, dont j'ai rapidement évoqué l'origine dans les travaux des frères Odum (voir chapitre 3).

L'agroécologie, en tant qu' « interface » entre l'agronomie et l'écologie pour la conception de systèmes agroalimentaires durables, nécessite non seulement une approche interdisciplinaire (impliquant également les sciences sociales) mais, en tant que science de la durabilité agricole (ou plutôt, de la durabilité des systèmes agroalimentaires), une approche « transdisciplinaire » (Scholz & Steiner, 2015b, 2015a). L'agroécologie valorise en effet les connaissances issues de l'expérience de la pratique agricole et considère les agriculteurs comme des producteurs de connaissances, en raison de leurs pratiques ordinaires d'expérimentation. L'application d'une perspective écologique à l'agriculture permet de reconnaître l'intérêt de certaines formes traditionnelles d'organisation de la production. Plus généralement, il s'agit

---

<sup>254</sup> Altieri est un biologiste des écosystèmes et Gliessman un écologiste des plantes : tous deux ont étudié aux États-Unis et ont un lien important avec l'Amérique du Sud où ils ont étudié des modèles de production agricole traditionnels dans des contextes tropicaux ou subtropicaux.

d'une approche scientifique qui valorise l'expérimentation « par le bas » et la dimension de *proche en proche* dans la transmission des connaissances.

C'est depuis la fin des années 1990 que l'agroécologie est devenue une revendication, adoptée par des mouvements sociaux luttant pour les droits des paysans et défendant les petites agricultures « familiales », en vue de limiter les conséquences néfastes de la mondialisation néolibérale et de freiner les processus d'accaparement des terres, en particulier dans les contextes des pays plus pauvres<sup>255</sup>. Des mouvements comme *Slow Food* et d'autres mouvements, tel le mouvement de la permaculture, moins directement liés à la revendication d'une subjectivité paysanne – mais qui soutiennent des expériences d'agriculture alternative à partir d'une approche agro-écosystémique – peuvent également se référer à l'agroécologie.

Pour les mouvements qui la revendiquent comme une alternative, l'agroécologie est la science appliquée de la gestion des systèmes agroalimentaires qui garantit le mieux la possibilité d'atteindre la sécurité alimentaire d'une manière qui fasse également progresser les valeurs de participation, de justice, de démocratie, de durabilité écologique (au sens fort du terme) et de santé publique. Les mouvements sociaux, en ce sens, mettent en évidence le fait qu'une approche agroécologique de l'agriculture est une approche attentive aux implications, non seulement écologiques, mais aussi politiques, sociales, culturelles et esthétiques, des différents modèles et innovations agricoles.

Le terme agroécologie est aussi utilisé pour indiquer un ensemble de « pratiques » ou techniques spécifiques qui sont utilisées pour résoudre des problèmes (lutte contre les parasites, amélioration des sols, etc.). Parmi ces pratiques, on peut citer les cultures intercalaires, le recyclage du fumier et des déchets alimentaires en tant qu'engrais, ou encore l'agroforesterie. La réduction de l'agroécologie à un ensemble de techniques est l'opération qui permet, ensuite, d'intégrer la référence à l'agroécologie dans des modèles composites d'organisation des systèmes agro-alimentaires visant à « internaliser les externalités » du modèle industriel. C'est dans ce sens que

---

<sup>255</sup> Au-delà du cas de la Via Campesina (voir chapitre 5), on peut évoquer le cas du Mouvement des « Sem Terra » (Movimento dos Trabalhadores Rurais Sem-Terra, MST) au Brésil (De' Carli, 2013).



l'agroécologie peut être intégrée dans d'autres constructions idéologiques que l'agro-écologisme ou, autrement dit, être « récupérée » à l'intérieur d'un cadre qui reste productiviste.

Comme le note Mario Giampietro (2005), il existe désormais une version « forte » de l'agroécologie et une version « faible ». La version « forte » implique de reconnaître que, dans l'espace et dans le temps, les objectifs et les contraintes, les ensembles d'options disponibles et les compromis acceptables à choisir en matière d'organisation de la production agroalimentaire doivent d'abord être explicitement définis selon un processus politique. Ce n'est qu'à ce stade qu'il devient possible d'identifier un ensemble de technologies appropriées basées soit sur des priorités définies politiquement entre les différents objectifs, soit sur un consensus négocié sur une solution de compromis qui atteint dans une certaine mesure les différents objectifs (tels qu'exprimés par les acteurs sociaux concernés).

La version « forte » de l'agroécologie a aujourd'hui plusieurs partisans, y compris en Europe. La FAO a organisé le premier symposium international sur l'agroécologie pour la sécurité alimentaire et la nutrition en 2014. Selon Giampietro (2005) face à cette pression croissante, les forces du « *business as usual* » (lobbies politiques, économiques, universitaires) ont développé une « stratégie de contrôle des dégâts ». Ils suggèrent que quelques ajustements techniques et un peu plus de dialogue avec les agriculteurs suffiront à rendre durable l'agriculture productiviste. Cette position implique d'accepter l'axiome de base (en continuité avec le modèle industriel) selon lequel le développement technique de l'agriculture devrait être guidé, par défaut, par la maximisation de la productivité et du profit, limité par un ensemble de contraintes visant à prendre soin de l'environnement et de la dimension sociale.

Au contraire, la position agro-écologiste conduit à réinterroger ce que l'on entend par agriculture et la place de l'agriculture dans l'organisation sociale. Les partisans de la version « forte » de l'agroécologie, en outre, insistent sur le fait qu'il est possible de garantir la sécurité alimentaire par une organisation de des systèmes agro-alimentaires basée sur une idée de nourriture en tant que « bien commun » (Vivero-Pol et al., 2019). Dans le même temps, ils reconnaissent que pour y parvenir, les systèmes devront passer par une phase de transition caractérisée par une vulnérabilité accrue. C'est pourquoi les partisans de la version « forte » de agroécologie soulignent l'importance de l'action

directe de l'État, des relations interétatiques et, en général, des politiques et des interventions publiques. Il n'y a pas de « promesse » de solutions miracles et d'automatismes « gagnant-gagnant », et c'est peut-être aussi pour cela qu'elle apparaît comme une promesse « humble » (Jasanoff, 2003).

## 6.2. *L'agriculture italienne dans les premières décennies des années 2000 : un scénario contrasté*

La présence de ces dynamiques de critique et contre-critique du modèle productiviste d'agriculture assume, dans le contexte italien, des caractères spécifiques, en raison des spécificités tant historiques que socio-politiques et écologiques. Mais avant d'approfondir les formes de la présence de l'agroécologie et de la critique agro-écologiste dans le contexte italien contemporain, je vais présenter quelques éléments de connaissance concernant l'état de l'agriculture italienne dans les années 2000.

Je vais me baser pour cela sur les rapports que le *Consiglio per la Ricerca in agricoltura e l'analisi dell'Economia Agraria* (CREA) – l'organisme de recherche qui accompagne l'élaboration des politiques agricoles en Italie – rédige annuellement et qui dressent un portrait de l'agriculture italienne. En particulier je vais me baser sur le rapport de l'année 2020, l'année de la pandémie de Covid-19<sup>256</sup>. L'image restituée par le rapport est celle d'un système agroalimentaire – en incluant dans cette définition aussi bien la production que la transformation, la distribution et la restauration – qui représente 17 % de l'ensemble de l'économie italienne (512,3 milliards d'euros de chiffre d'affaires). Selon les données présentées dans la publication, la valeur de la production de l'agriculture, de la sylviculture et de la pêche a été de peu inférieure à 60 milliards d'euros.

La balance commerciale agricole et alimentaire italienne est positive grâce à la composante dite du *made in Italy* alimentaire, dont l'importance commerciale est telle qu'elle a engendré le phénomène connu sous le nom d'*Italian sounding*. Par cette expression on indique la pratique de commercialiser des biens qui ne sont pas de

---

<sup>256</sup> Les rapports sont intitulés *L'Agricoltura italiana conta* (l'agriculture italienne compte). Les publications sont accessibles à l'adresse suivant : <https://www.crea.gov.it/web/politiche-e-bioeconomia/-/agricoltura-italiana-counta>

production italienne par le biais de noms (et de couleurs d'emballage) qui « sonnent » italien.

D'après le rapport, la pandémie a mis en évidence certains points critiques dans le système agroalimentaire italien (et européen). Mais, à côté des difficultés conjoncturelles liées aux restrictions induites par la crise sanitaire, il existe des criticités liées à des processus de vulnérabilité à plus long terme. Le rapport mentionne le « manque de soin apporté à la terre », « l'érosion continue des terres agricoles », « l'abandon des zones agricoles intérieures ». En allant s'ajouter au changement climatique et à la virulence des agents pathogènes affectant les cultures, ces éléments rendent le secteur particulièrement exposé et vulnérable aux situations de crise.

Un autre problème signalé est la croissance constante et continue de la zone forestière au détriment des zones cultivées. Ce processus conduit à la formation de forêts définies comme « pauvres » (en termes de biodiversité) et de garrigues qui contribuent à l'augmentation du risque d'incendies estivaux. Parallèlement, le secteur agroforestier joue un rôle majeur dans l'absorption des gaz à effet de serre. Le bilan des émissions et le potentiel de séquestration de CO<sub>2</sub> des pratiques agricoles font désormais partie des enjeux de l'agriculture. À cet égard, le rapport indique qu'en 2019, le secteur UTCATF (utilisation des terres, changement d'affectation des terres et foresterie) a absorbé 10 % des gaz à effet de serre émis dans l'atmosphère par les secteurs productifs (énergie, industrie, agriculture, déchets, transports et autres), tandis que le secteur agricole est responsable de 7 % des émissions annuelles, principalement en raison des émissions de méthane et d'oxyde nitreux provenant du secteur de l'élevage.

Les données relatives à l'artificialisation des sols confirment l'expansion des zones à couverture artificielle au détriment des zones cultivées et naturelles. En ce qui concerne les systèmes de culture, ce sont surtout les plus complexes sur le plan écologique, tels que les prairies permanentes et les pâturages, ainsi que les cultures arboricoles, qui ont subi les plus fortes baisses, bien que les terres arables dans leur ensemble affichent une tendance similaire.

Dans le même temps, on observe une augmentation de la surface cultivée en agriculture biologique, qui a dépassé les 2 millions d'hectares, portant l'incidence de la

SAU biologique à 16,6 % de la SAU totale<sup>257</sup>. La présence de l'agriculture biologique est particulièrement importante dans les régions du centre et du sud (Sicile, Calabre, Toscane, Marches, Latium, Pouilles).

#### 6.2.1. Des profondes mutations sociales sur fond de dégradation écologique

Le rapport du CREA donne à voir un monde rural et agricole qui a connu, dans le passage du XX<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle, de profondes mutations qui n'ont été que partiellement explorées sous l'angle des sciences sociales (Corrado et al., 2018). Ces changements ont notamment concerné la structure des exploitations agricoles ; les formes de travail dans l'agriculture ; les circuits de distribution, avec l'importance croissante de la grande distribution ; l'émergence d'un discours sur la « production de qualité » qui a également récupéré certaines formes de critiques environnementales du modèle productiviste, en particulier celles déclinées en termes de patrimoine culturel et de paysage. Parmi les changements il faut aussi signaler la diffusion de mouvements agro-éco-topiques (comme le mouvement de la permaculture) et l'émergence de « nouveaux paysans » (Van Der Ploeg, 2008), dans le cadre de phénomènes de « retour à la terre » (Dolci 2021).

En dépit du fait que depuis 2000, et en particulier au cours de la décennie 2000-2010, on assiste en Italie à l'intensification d'un processus de « désactivation et de concentration des terres » (Corrado et al. 2018), ce que l'on appelle l'agriculture à petite échelle continue d'être d'une grande importance, notamment si l'on compare le cas italien à celui d'autres pays européens. Cependant, la tendance est à la réduction du nombre d'exploitations et à l'augmentation réciproque de leur taille moyenne en termes de surface agricole utile (SAU).

La transformation matérielle du tissu agricole s'est accompagnée de l'émergence de deux tendances en matière de travail agricole : la présence croissante de la main-d'œuvre immigrée et l'importance du phénomène connu comme « *contoterzismo* » c'est à dire les « agro-mécaniciens » à qui les propriétaires des terres agricoles sous-traitent

---

<sup>257</sup> La surface agricole utilisée (SAU) représente la superficie des exploitations agricoles occupées par des terres arables, des jardins familiaux, des arboretums et des cultures permanentes, des prairies et des pâturages, tandis que la surface agricole totale (SAT) comprend les zones productives et improductives (forêts, routes, canaux, etc.).

certaines activités : entretien et développement d'un cycle biologique ou d'une phase nécessaire de celui-ci ; développement ou entretien des terres agroforestières ; entretien des espaces verts ; sécurisation des produits après leur récolte ; livraison des produits agricoles aux centres de stockage ou à l'industrie de transformation, pour autant que ces opérations soient effectuées par la même personne que celle qui a effectué la récolte auparavant.

Le développement du *contoterzismo* fait l'objet d'appréciations contradictoires du point de vue de l'évaluation de l'impact écologique de ce type de pratique. Dans les rapports du CREA, le développement de la sous-traitance aux agro-mécaniciens est jugé positivement parce qu'il signale une professionnalisation grandissante de l'agriculture, une utilisation croissante de machines, une capacité à utiliser des machines technologiquement plus sophistiquées, avec des répercussions positives à la fois en termes de sécurité du travail et, indirectement, d'impact écologique. En effet, les nouvelles machines utilisées dans l'agriculture permettent une plus grande précision dans l'utilisation des engrais et des pesticides. De cette capacité de « précision » découlerait l'amélioration des performances écologiques de l'agriculture mécanisée.

L'évaluation positive de l'agriculture contractuelle est également liée au fait qu'elle apparaît comme une réponse au vieillissement moyen des agriculteurs. Les données 2022 publiées par *Unioncamere* (Union des chambres de commerces, industrie, artisanat et agriculture) indiquent une perte d'environ 20 % des entreprises dirigées par des jeunes de moins de 35 ans au cours des 10 dernières années : la présence des jeunes dans l'agriculture équivaut, selon ces chiffres, à 8,9 % du tissu productif national. Un autre aspect positif souligné est le fait que le sous-traitant prend souvent en charge la gestion générale des terres, éliminant ainsi le risque d'entreprise pour le propriétaire.

Dans une perspective agroécologique, la sous-traitance soulève un certain nombre de problèmes sur lesquels Laura Conti alertait déjà dans les années 1980. En effet, le phénomène des agro-mécaniciens et du *contoterzismo* présente le risque d'une réduction de la pratique agricole à sa seule dimension productive, séparant le raisonnement sur la production agricole de celui sur l'avenir des zones rurales et sur la forme d'emploi rural durable possible aujourd'hui. L'accent mis sur l'innovation technologique dans l'agriculture a toujours été propice à une vision qui considère la réduction du travail humain dans l'agriculture comme un aspect positif, un signe de

progrès. Et c'est effectivement un aspect positif, si l'on considère la question d'un point de vue économique. Une agriculture avec moins d'agriculteurs sur le terrain, plus technologisée, plus à même de saisir les opportunités financières et commerciales : telle est l'orientation de développement qui émerge en filigrane à la lecture des rapports du CREA.

Ces observations doivent également être replacées dans un cadre où le fossé entre les régions du nord et du sud de l'Italie semble se creuser, de même que le fossé entre les zones de plaine et de montagne, dans un contexte d'accroissement des inégalités sociales. La question des « zones intérieures » (chapitre 9), représente aujourd'hui le cadre discursif dans lequel les questions de développement rural sont débattues.

À ce propos, dans son rapport de 2018, le CREA souligne qu'en Italie, plus de 90 % du paysage présente d'importantes caractéristiques rurales grâce à la diffusion de pratiques de gestion traditionnelles qui, au fil du temps, ont donné des formes typiques et caractéristiques aux territoires. Les terroirs et les paysages ont été sculptés par l'histoire de l'agriculture et de la foresterie. Cela est également dû aux particularités orographiques du territoire national, en grande partie montagneux et vallonné, auxquelles l'agriculture a dû s'adapter au fil du temps. Le processus d'abandon de l'agriculture dans les terres moins productives ne s'est jamais arrêté. Les prévisions concernant les conséquences sociales et écologiques de cet abandon se sont avérées exactes, en l'absence de formes d'intervention publique capables de contrecarrer la dynamique de déclin. La fréquence des situations d'urgence et de désastre (entre autres, la récurrence des tremblements de terre) qui affectent périodiquement les Apennins a contribué à fragiliser davantage des zones devenues résiduelles et périphériques à tous égards (Emidio Di Treviri, 2018).

#### 6.2.2. Une agriculture en transformation dans l'indifférence sociale et politique

La question agricole est aujourd'hui un thème important de débat au niveau européen, par ses implications dans les efforts, affichés dans le *Green Deal*, d'atteindre la neutralité carbone. Plus généralement, ce sont les implications d'une politique agricole commune (PAC) de plus en plus sujette à critique qui mettent l'agriculture en débat. La PAC – créée en 1957 avec le Traité de Rome – a historiquement assuré un soutien politique et économique à :

(a) l'agriculture continentale au détriment de l'agriculture méditerranéenne ; (b) l'agriculture sur de grandes étendues plates, par opposition à l'agriculture dans les collines et les montagnes ; (c) une agriculture utilisant très peu de main-d'œuvre, sur de grandes étendues et fortement mécanisée (et donc consommant beaucoup d'énergie non renouvelable), par opposition à une agriculture utilisant beaucoup de main-d'œuvre et ayant une forte valeur ajoutée par unité de surface ; (d) des exploitations agricoles plus orientées vers la production de produits standardisés que vers des produits typiques et de qualité ; (e) des exploitations agricoles produisant des produits de masse et non celles qui, en se diversifiant, complètent l'offre de produits agricoles par la fourniture de services agrotouristiques, culturels, sociaux, environnementaux et commerciaux » (Sotte, 2023, p. 239).

On ne saurait suffisamment souligner les lourdes responsabilités de la PAC dans le soutien à une agriculture dont les coûts sociaux, écologiques et économiques pèsent bien au-delà du seul territoire européen. Comme le souligne l'économiste agraire Franco Sotte « malgré les critiques répétées qui l'ont frappée et menacée, la PAC, véritable caméléon, continue de bénéficier d'une part substantielle du budget européen. Défendue par une puissante convergence de lobbies sectoriels et d'intérêts nationaux, sa pérennité est le résultat d'une "*path-dependency*" inébranlable » (Sotte, 2023, p. 238).

L'analyse de Sotte permet de comprendre les raisons historiques de la constitution d'un bloc social qui continue de s'opposer à toute réforme substantielle de la PAC :

Créée des décennies avant toutes les autres politiques [européennes], la PAC est ensuite restée la seule politique européenne dans le domaine économique et social pendant environ vingt-cinq ans. *Son maintien et sa continuité ont donc également été assurés par des raisons politiques, au-delà des questions sectorielles.* Si, en raison d'un conflit entre les intérêts nationaux, la PAC avait été abandonnée, l'occasion de faire vivre l'ensemble du projet européen commun aurait été perdue. C'est ainsi que, paradoxalement, *les décisions concernant le secteur agricole, précisément parce qu'elles ont assumé un rôle politique très important dans le cours de l'aventure européenne, ont fini par être contraintes à un jeu de vetos et de concessions* qui a conditionné son développement, en favorisant les demandes les plus immédiates et en pesant lourdement sur le budget commun. Par la suite, toutes les réformes les plus importantes qui l'ont affectée ont été adoptées, même dans leur calendrier, dans des conditions de séparation par rapport aux

grands moments réformateurs de l'Union (Sotte, 2023, p. 239, c'est moi qui souligne).

La PAC est ainsi une politique qui, tout en absorbant environ 30 % du bilan européen (Sotte, 2023, p. 240), garde une forme de « exceptionnalité ». Elle continue, d'ailleurs, de manière prévalente, à garantir la rente d'un nombre restreint de bénéficiaires, sans projection sur le long terme.

Au niveau européen, c'est autour de l'alternative agroécologique qu'une opposition est en train de s'organiser pour faire avancer la cause d'un changement des systèmes agroalimentaires européens<sup>258</sup>.

L'Italie, du fait des caractéristiques physiques, sociales et historiques de son agriculture, a été pénalisée par la PAC et par des mesures orientées par une politique du « *one size fits all* ». Face aux tendances dessinées au niveau européen, le débat interne reste encore aujourd'hui confiné aux acteurs économiques principaux, comme les grandes confédérations agricoles (Coldiretti, Confagricultura, CIA) ou les grands producteurs qui sont principalement concernés par le maintien des niveaux de revenus et l'amélioration de la productivité. A la différence de la France, il n'y a pas l'équivalent de la Confédération paysanne. Au niveau sociétal, on souligne la stagnation du marché interne des produits alimentaires biologiques<sup>259</sup>.

La centralité de la transformation de l'agriculture et des systèmes agroalimentaires pour la transformation écologique des sociétés reste largement invisible aux yeux du public, tout comme le rôle que l'agriculture de colline peut jouer, en tant qu'infrastructure diffuse de mise en sécurité d'un territoire géologiquement et hydrologiquement fragile. L'alternative agroécologique apparaît très distante de la réalité d'une agriculture vieillissante, socialement marginale à l'image de la marginalité grandissante des zones rurales.

---

<sup>258</sup> Voir par exemple le réseau *Agroecology Europe* : <https://www.agroecology-europe.org/>

<sup>259</sup> Voir le rapport de ISMEA : *Biologico: gli acquisti alimentari delle famiglie. Spesa del 2022*. Il est accessible à l'adresse : <https://www.ismeamercati.it/flex/cm/pages/ServeBLOB.php/L/IT/IDPagina/12608#:~:text=Il%20peso%20del%20mercato%20interno,3%2C6%25%20del%202022.>



La faible visibilité de la critique agro-écologiste a été confirmée à l'occasion des débats suscités par l'organisation de l'Expo 2015, *Nourrir la planète, énergie pour la vie*, qui s'est tenue à Milan. Cet événement international a été une occasion de grande visibilité publique pour les problématiques de l'agriculture italienne, bien que principalement déclinées sous l'angle du soutien au système du *made in Italy*, comme je vais l'analyser dans la suite.

### 6.2.3. Expo 2015 : à la recherche d'une stratégie nationale de relance pour l'agriculture italienne

Sur la page Web consacrée à l'exposition universelle Expo 2015, dans le résumé des activités parlementaires de la 17<sup>e</sup> législature (15 mars 2013-22 mars 2018), l'événement est résumé dans ses grandes lignes comme suit :

Le thème de l'Expo 2015 *Nourrir la planète, énergie pour la vie*, abordait des questions globales relatives à la qualité du développement humain et au défi alimentaire, énergétique et environnemental de la planète. L'événement visait fondamentalement à trouver de nouvelles façons d'interpréter la relation avec les ressources fondamentales pour la subsistance humaine de manière plus rentable et durable, dans un contexte où l'augmentation de la population mondiale d'ici 2050 atteindra – selon les données de la FAO – 9 milliards d'individus et imposera une augmentation nécessaire de la production agricole et alimentaire. L'EXPO s'est donc positionnée avant tout comme un événement dédié aux questions de qualité et de sécurité alimentaire (ce que l'on appelle la *global food security*), considérées comme les meilleures stratégies pour prévenir les nouvelles grandes maladies sociales de l'époque actuelle, telles que l'obésité et les maladies cardiovasculaires et tumorales. La recherche et l'innovation, l'éducation à la nutrition, la protection de la biodiversité et le respect de l'environnement et de l'écosystème font également partie des thèmes abordés.

L'Expo 2015 a été accueillie par la ville de Milan du 1er mai au 31 octobre 2015 et a été un événement mondial centré sur le thème du lien entre l'agriculture, l'écologie et la santé. La synthèse proposée par le document parlementaire est représentative d'un certain ordre dans lequel ces différents thèmes sont organisés en un argumentaire

d'ensemble : le problème démographique est toujours mis au premier plan, avec le risque associé pour la sécurité alimentaire ; ensuite, sont indiquées les implications sanitaires de la malnutrition (y compris le thème de l'obésité) ; pour finir, on trouve l'appel à la « protection de la biodiversité » et au « respect de l'environnement et de l'écosystème ».

L'Expo 2015 a été un « événement » non seulement au sens technico-juridique de *grande evento* (événement majeur ou méga-événement), mais aussi au sens sociologique d'un moment de « publicité » sur les thèmes de la transformation de l'agriculture et de sa durabilité<sup>260</sup>. Ceci a été vrai tout au moins en Italie où l'ampleur de l'événement a impliqué un débat non seulement local mais aussi national. Par là j'entends que l'événement a provoqué l'émergence de différentes arènes de débat, où l'agriculture et sa transformation ont été au centre des discussions. Ces arènes, que l'événement a fait surgir, sont des milieux privilégiés de prise de conscience pour des publics, mais surtout des « analyseurs » des *formes de présence de la critique agro-écologiste*, au sein des débats concernant les transformations des systèmes agroalimentaires et, en particulier, le système agroalimentaire national.

En particulier, je me propose d'approfondir les débats qui ont eu lieu à la Commission Agriculture dans le cadre de l'*Indagine conoscitiva sulla valorizzazione delle produzioni agroalimentari nazionali con riferimento all'Esposizione universale di Milano 2015* (Enquête sur la valorisation de la production agroalimentaire nationale en référence à l'Exposition universelle de Milan 2015). Je compléterai les données tirées des documents produits lors des auditions par des observations concernant la manière dont l'événement Expo 2015 a déclenché des dynamiques d'organisation entre des sujets individuels et, beaucoup plus rarement, collectifs intéressés par la promotion d'une perspective agroécologique, allant des fois jusqu'à des propositions agro-écologistes.

---

<sup>260</sup> La réglementation juridique des *grandi eventi* (événements majeurs) en Italie a fait, et fait toujours, l'objet d'un vaste débat au niveau institutionnel et d'une élaboration réglementaire fluctuante. Il est toutefois intéressant de souligner que depuis son apparition dans le système juridique italien (décret-loi n° 343 du 7 septembre 2001, converti, avec des modifications, en loi n° 401 du 9 novembre 2001), la discipline des « événements majeurs » a été liée à la gestion des situations « d'urgence ». Il convient de noter que dans les situations de catastrophe, comme dans l'organisation d'un événement majeur tel que l'Expo 2015, il y a la figure du « commissaire » qui assume – pour différentes raisons – des pouvoirs extraordinaires.

Je fais référence ici, en particulier, à deux colloques organisés par la Fondation Luigi Micheletti à Brescia. Le premier, intitulé « Les trois agricultures : paysanne, industrielle, écologique », a réuni à Brescia, du 20 au 22 avril 2015, des associations, des chercheurs et des agriculteurs qui s'identifient à un discours critique sur l'agriculture productiviste et industrielle. Cette rencontre avait été précédée d'un séminaire du même titre organisé par le même réseau d'acteurs à Turin, au Centre d'études « Sereno Regis ». Le deuxième colloque, intitulé *Nuovi Contadini. Per un'agricoltura ecologica* (Nouveaux Paysans. Pour une agriculture écologique) a été organisé, toujours par la Fondation Luigi Micheletti, du 10 au 12 octobre 2017. Tout aussi importantes ont été les rencontres organisées à Milan, à partir de 2013, par la Fondation CARIPLO<sup>261</sup> sous le titre *Metropoli Agricole* (Métropoles agricoles). Ces rencontres ont ensuite accueilli, dans les années suivantes, certaines des initiatives du réseau *Cambiamo agricoltura* (Changeons d'agriculture). Ce réseau réunit des associations italiennes qui participent à la campagne européenne *The Living Land*, lancée par le WWF et d'autres associations environnementales en réponse à la consultation publique ouverte en février 2017 par la Commission européenne pour débattre de l'avenir de la Politique Agricole Commune.

### 6.3. Retour sur l'enquête de la Commission Agriculture concernant la valorisation du système agroalimentaire italien en vue d'Expo 2015

La XIII<sup>e</sup> Commission de la Chambre des députés du Parlement italien (la Commission Agriculture) a mené une enquête en 2013-2014 sur la « valorisation de la production agroalimentaire nationale en référence à l'Exposition universelle de Milan 2015 », qui a ensuite produit un document, approuvé par la Commission lors de sa séance du 27 novembre 2014.

L'enquête de la Commission a comporté 16 réunions au total, qui se sont déroulées du 29 mai 2013 au 27 novembre 2014. Lors de ces réunions, un groupe composite d'acteurs plus ou moins activement impliqués dans la préparation de l'Expo 2015 a été auditionné.

---

<sup>261</sup> La fondation CARIPLO est la fondation de l'ancienne banque « Caisse d'épargne des Provinces Lombardes » devenue aujourd'hui BancaIntesa. Née en 1991, la Fondation développe une activité philanthropique dans les secteurs de l'environnement, de l'art et de la culture, de la recherche et des services à la personne.

L'intérêt de ces auditions, ainsi que du document produit, réside dans le fait qu'elles sont l'expression d'une volonté institutionnelle de faire de l'Expo 2015 l'occasion d'un débat visant à relancer l'agriculture italienne, non seulement sur le plan purement productif mais aussi sur le plan politico-stratégique. En d'autres termes, l'idée réitérée à plusieurs reprises dans les débats qui ont eu lieu au sein de la Commission est celle de l'agriculture comme levier pour sortir de la crise économique et relancer l'Italie à l'échelle mondiale, en tant que nation exprimant un modèle de développement capable de répondre au défi de la durabilité. Au cours des auditions, la relégation de l'agriculture aux marges du système de production italien est reconnue à plusieurs reprises comme une erreur, avec l'idée associée que la crise rouvre aujourd'hui une opportunité pour le monde agricole d'occuper le devant de la scène en tant que secteur « moderne » à part entière.

Comme l'a déclaré le sous-secrétaire d'État délégué à l'Expo Maurizio Martina lors de la première audience<sup>262</sup> : « L'Expo n'est pas une foire commerciale. C'est un grand événement de nature politico-institutionnelle »<sup>263</sup>. Cet événement « politico-institutionnel » a pour vocation, selon les mots de Martina, de faire « exploser un débat public » sur « la question de la recherche d'un nouvel équilibre entre la production et la consommation alimentaire dans le cadre d'une relation renouvelée avec l'environnement et, par conséquent, avec le grand thème de la durabilité ». Martina a rappelé à cette occasion que les mots clés *food security*, *food safety*, « durabilité » et « relation entre alimentation, paix et culture » sont les principales lignes stratégiques qui ont guidé la candidature de l'Italie et de Milan à l'Expo sur le thème « Nourrir la planète ». L'idée est que le *made in Italy* alimentaire place potentiellement l'Italie dans un rôle d'avant-garde en ce qui concerne les questions qui se situent à l'intersection de l'agriculture, de l'écologie et de la santé :

Nous sommes le berceau du régime alimentaire méditerranéen (*dieta mediterranea*), nous avons un patrimoine

---

<sup>262</sup> Membre du Parti Démocratique (PD), Maurizio Martina a été sous-secrétaire d'État aux politiques agricoles, alimentaires et forestières, chargé de l'Expo 2015 dans le gouvernement présidé par Enrico Letta (3 mai 2013 – 22 février 2014), puis ministre des politiques agricoles, alimentaires et forestières du 22 février 2014 au 13 mars 2018 dans les gouvernements présidés par Matteo Renzi et Paolo Gentiloni, également du PD. Martina est aujourd'hui directeur général adjoint de la FAO.

<sup>263</sup> Commission Agriculture, procès-verbal de la réunion du 29 mai 2013.

de biodiversité unique au monde, nous avons une expérience agroalimentaire, avec une imbrication entre cette expérience et la culture des lieux et des territoires qui n'a pas d'équivalent. Il y a un style italien qu'il faut évidemment non seulement réaffirmer mais aussi valoriser. Je fais référence à tout le *made in Italy*, aux grands facteurs qualitatifs de nos connaissances et de notre savoir-faire dans ce grand secteur.

En d'autres termes, pour Martina, les acteurs du « consensus » sur le *made in Italy* alimentaire (Brunori *et al.* 2013) ont l'opportunité de faire un saut qualitatif, dans le sens de mettre leurs expériences en concert et mieux communiquer la valeur ajoutée de leur production. En ce sens, l'Expo peut être l'occasion de structurer une relance économique de grande envergure. Pour reprendre les mots de Martina : « nous avons entre les mains, dans l'entrelacement de l'agroalimentaire, du tourisme, de l'éducation, de la culture, de la connaissance, un morceau de l'économie réelle du pays, un potentiel extraordinaire qu'il faut absolument exploiter ».

Un terme qui émerge de manière récurrente au cours du débat de la première session est celui de « vision ». L'Expo est vue comme une opportunité de développer une vision pour donner de la cohérence à une action de système. La Commission justifie son enquête précisément en vue de contribuer à la définition de cette vision.

Dès les toutes premières auditions, on observe, au sein de la Commission Agriculture, une oscillation entre deux postures : d'un côté, il y a une volonté de discuter des questions « de fond » qu'Expo 2015 a vocation à mettre en avant, afin de contribuer à la définition d'une « vision » qui puisse aider l'intégration entre la variété des acteurs du système agroalimentaire italien ; de l'autre, la Commission discute de l'événement Expo 2015 dans ses répercussions déjà visibles sur le territoire milanais, où le site de l'exposition est en train d'être construit. En d'autres termes, la « vision » est immédiatement confrontée aux modes d'intervention qui guident l'action sur le territoire milanais où l'événement a concrètement un impact matériel. Des incohérences et des contradictions sont ainsi mises en évidence à plusieurs reprises, en particulier en ce qui concerne le thème de la consommation de terres, dans la mesure où le site d'Expo 2015 va causer la perte de terres agricoles.

Après l'audition du sous-secrétaire Martina, la Commission a entendu Diana Bracco (commissaire générale du pavillon italien), Ada de Cesaris (vice-mairaise de Milan et

adjointe pour l'agriculture), Roberto Maroni, (président de la région Lombardie). Ensuite, il y a eu les auditions des principaux syndicats représentant le monde agricole (Coldiretti, Confagricoltura, CIA, CopAgri, UeCoop) et du président de *Unioncamere* (l'Union des chambres de commerce, d'industrie, d'artisanat et d'agriculture).

### 6.3.1. Une critique modérée du productivisme sans vision stratégique

Les auditions qu'il m'intéresse plus particulièrement d'analyser sont celles qui ont été organisées dans le but de sonder les positions de ce que l'on appelle « la société civile », c'est-à-dire les associations et les mouvements sociaux. Deux journées d'auditions leur ont été consacrées (5 et 12 mars 2014). Lors de la première journée, ont été écoutés un représentant de l'association *Medici per l'Ambiente* (ISDE Italie)<sup>264</sup>, le directeur de la *Fondation Banco Alimentare*<sup>265</sup>, un représentant du *Forum italien des mouvements pour la terre et le paysage* (également membre du secrétariat national de *Slow Food*)<sup>266</sup>, le président de l'*Association italienne pour l'agriculture biologique* (AIAB)<sup>267</sup>, qui représentait également, à cette occasion, le mouvement *Via Campesina*,

---

<sup>264</sup> L'Association italienne des médecins pour l'environnement a été fondée en 1989 par un groupe de médecins. Cette initiative a été soutenue par Lorenzo Tomatis, oncologue et épidémiologiste, directeur, de 1982 à 1993, du Centre international de recherche sur le cancer à Lyon (CIRC). L'association italienne est affiliée à la Société internationale des médecins pour l'environnement – ISDE (créée en 1990).

<sup>265</sup> La *Fondation Banco Alimentare* s'occupe de la collecte de denrées alimentaires et de la récupération des excédents alimentaires issus de la production agricole et industrielle et de leur redistribution à des structures caritatives disséminées sur le territoire et qui réalisent des œuvres caritatives en faveur des personnes les plus démunies. Le *Banco Alimentare* a été créé en 1989 à l'instar du *Banco de Alimentos* de Barcelone, avec la participation de Danilo Fossati, alors propriétaire de l'entreprise alimentaire *Star*, et de Monseigneur Luigi Giussani, fondateur du mouvement ecclésiastique *Comunione e Liberazione*.

<sup>266</sup> Le *Forum italien des mouvements pour la terre et le paysage* a été créé à la suite d'une assemblée organisée le 29 octobre 2011 à Cassinetta di Lugagnago (Milan) pour soutenir la campagne nationale « Sauvons le paysage. Défendons les territoires », visant à alerter sur les risques de l'augmentation continue de l'artificialisation des sols. Ce « Forum », qui rassemble plus de 900 associations, est né en prenant pour référence le parcours développé, depuis 2006, par le Forum italien des mouvements pour l'eau.

<sup>267</sup> L'Association italienne pour l'agriculture biologique (AIAB), dont j'ai retracé les origines dans le chapitre 5, est une association créée en 1982. En 1993, un décret du ministère de l'agriculture, de l'alimentation et des forêts l'a autorisée à agir en tant qu'organisme de contrôle national, tout comme AgriEcoBio, Amab (Association pour l'agriculture biologique des Marches), *Associazione Suolo e Salute*, Bioagricert, Ccpb (Consortium pour le contrôle des produits biologiques) et *Demeter*. En 2000, avec l'Anab (Association nationale pour

et un membre du comité scientifique de l'*Association pour l'étude du pic pétrolier* (ASPO Italie)<sup>268</sup>. Le *Centre international Crocevia*<sup>269</sup> et la *Fédération italienne des mouvements agricoles*<sup>270</sup> ont été invités mais n'étaient pas présents. Le deuxième jour, trois représentants de *Legambiente*, la plus grande association environnementale d'Italie, ont été auditionnés : le responsable et la coordinatrice du secteur agricole et un membre du secrétariat de la branche régionale de *Legambiente* dans la région de Campanie.

Pour commencer, un premier constat s'impose : dans aucun des comptes-rendus des réunions de la commission, il n'est fait explicitement référence à l'existence de l'agroécologie comme logique de réorganisation des systèmes agroalimentaires. En effet, le terme agroécologie (ou l'adjectif agroécologique correspondant) n'apparaît pas une seule fois dans l'ensemble des documents produits par la commission.

Si l'on examine plus en détail les discours des associations et mouvements auditionnés par la Commission, plusieurs thèmes récurrents se dégagent : en premier lieu, la dénonciation de la consommation croissante du sol agricole, mais aussi de la raréfaction de l'eau et des pollutions liées, par exemple, à l'utilisation de pesticides. L'accent mis sur les questions de santé est un autre thème qui fédère les différents sujets, qu'il s'agisse de l'impact des polluants, des conséquences de la malnutrition ou

---

l'architecture bioécologique), l'Acu (Association de consommateurs et d'usagers), la Banque éthique et *Demeter*, elle a fondé l'Icea (Institut de certification éthique et environnementale) auquel, par décret du 18 juillet 2002, le ministère de l'agriculture a transféré son système de contrôle et de certification. Depuis lors, l'AIAB n'exerce plus d'activités de contrôle et de certification, mais fonctionne comme une entité politique et culturelle de promotion de l'agriculture biologique.

<sup>268</sup> ASPO Italia est la section italienne de l'association scientifique ASPO (Association for the Study of Peak Oil) dont l'objectif est l'étude du « pic pétrolier », de ses conséquences sur les systèmes écologiques, économiques et sociaux, et de l'atténuation de ces effets. L'initiative italienne a été promue par Ugo Bardi, professeur de chimie à l'université de Florence et vulgarisateur scientifique.

<sup>269</sup> Le Centre international *Crocevia* est une organisation non gouvernementale à but non lucratif pour la coopération et la solidarité internationales, fondée en 1958. Elle travaille dans les domaines de l'éducation, de la communication et de l'agriculture, en promouvant et en mettant en œuvre des projets de coopération internationale au Moyen-Orient, en Asie, en Afrique et en Amérique latine.

<sup>270</sup> La Fédération italienne des mouvements agricoles a été fondée en 2012 dans le but de « représenter les demandes d'un monde agricole de plus en plus en difficulté ». Elle rassemble des groupes régionaux et locaux, souvent organisés sous forme de comités. L'initiative a été lancée par Saverio De Bonis, devenu par la suite sénateur de la 18<sup>e</sup> législature (2018-2022), élu avec le *Mouvement 5 étoiles* puis passé au groupe *Forza Italia*.

de la critique des OGM. D'autres points communs sont également à souligner : la prise de conscience d'une marginalisation politique croissante du monde rural et le manque d'implication des agriculteurs dans les décisions politiques qui les concernent, y compris l'Expo 2015 ; la nécessité d'éduquer à une alimentation saine et équitable ; la lutte contre le gaspillage. Ce dernier point est entendu principalement comme une meilleure organisation de la gestion des surplus dans le système agro-industriel et non pas comme une critique d'un système qui produit structurellement des surplus en même temps qu'il n'assure pas le droit à l'alimentation.

La question de l'artificialisation des sols est la question problématique plus fréquemment soulevée en relation aussi au fait que le site de l'Expo 2015 a été construit sur des terres agricoles et que l'événement a été l'occasion de relancer des projets d'infrastructure contestés (en particulier l'autoroute *Pedemontana* et la *Tangenziale* – le périphérique -Est Milano). Tout ça dans une région, la Lombardie, où le taux d'artificialisation des sols est supérieur à la moyenne nationale<sup>271</sup>.

Un autre élément récurrent est la référence au *made in Italy*. L'analyse des textes des auditions confirme l'existence d'un argumentaire transversal entre institutions, mouvements et acteurs économiques du secteur agroalimentaire qui souligne la spécificité de l'agriculture italienne en termes de sa « qualité ». D'ailleurs, les sujets associatifs et de mouvement qui ont été entendus lors de l'audition sont ceux qui sont les plus proches des cercles de décision des politiques publiques. Comme nous le verrons, il existe aujourd'hui des mouvements qui portent une demande de transformation agroécologique de l'agriculture qui se situent volontairement en dehors de ce champ et dont la radicalité s'exerce dans les interstices et les niches territoriales.

Les contours du « consensus » autour duquel les acteurs institutionnels et non institutionnels, les mouvements et les syndicats se sont trouvés réunis sont bien exprimés par le représentant de l'association ISDE. Il parle d'une agriculture qui favorise « une production excellente, locale et biologique » et qui dit « clairement et

---

<sup>271</sup> Ce dernier est un point critique qui a été soulevé par certains parlementaires lors de l'audition du « gouverneur » de la Lombardie Roberto Maroni. Le terme « gouverneur » n'est pas juridiquement correct puisque les régions italiennes ont des « présidents », mais il s'est imposé dans le langage courant après avoir été repris du modèle du fédéralisme nord-américain.



fermement non aux organismes génétiquement modifiés »<sup>272</sup>. Le consensus autour du *made in Italy* alimentaire repose en fait sur une critique partagée de l'utilisation des OGM. L'accent est mis sur la sûreté alimentaire (*food safety*) et sur la prise en compte des besoins des consommateurs soucieux de la qualité des aliments. D'où également le consensus sur la lutte contre la contrefaçon et le phénomène de l'*Italian sounding*.

L'intervention du représentant du *Forum italien des mouvements de la terre et du paysage* (FIMTP) se caractérise par la présence d'arguments critiques qui prennent en compte la dimension systémique de la crise et qui évoquent les scénarios de changement climatique, un thème relativement peu présent dans les autres interventions et, plus généralement, dans la discussion :

Si nous ne sommes pas capables de changer radicalement nos systèmes alimentaires et la façon dont nous produisons, transformons, distribuons et consommons la nourriture, nous irons à grande vitesse vers une catastrophe environnementale, économique et sanitaire<sup>273</sup>.

La voie vers le changement est identifiée par la référence aux « cultures paysannes et indigènes », qui sont considérées comme des « semences d'une modernité extraordinaire pour cultiver les innovations nécessaires pour rendre le changement viable et vraiment efficace ». En même temps, aucune proposition de méthode n'est faite quant à la manière de procéder à la transformation des systèmes agroalimentaires. La voie indiquée est celle du soutien à un certain type de pratiques. Ainsi faisant, on sépare la réflexion sur l'agriculture d'une réflexion plus générale concernant le devenir du territoire et sa gouvernance.

La question de l'instabilité hydrogéologique et de son lien avec la perte de l'agriculture dans les zones de montagne et de colline apparaît dans l'intervention du président de l'AIAB, qui évoque aussi l'absence d'une « stratégie » à ce propos. Cependant, lorsque la stratégie souhaitée est précisée, elle est réduite à la nécessité de « mesures visant à accroître l'agriculture biologique »<sup>274</sup>, comme si l'adoption de

---

<sup>272</sup> Commission Agriculture, procès-verbal de la réunion du 5 mars 2014.

<sup>273</sup> *Ibid.*, 5 mars 2014.

<sup>274</sup> *Ibid.*, 5 mars 2014.

méthodes d'agriculture biologique pouvait à elle seule garantir la durabilité des systèmes agroalimentaires et la mise en sécurité des territoires géologiquement fragiles. Le lien entre agriculture et *progettazione* du territoire n'est ainsi jamais explicitement évoqué.

Les arguments présentés par les différents acteurs de la société civile qui interviennent lors des auditions apparaissent juxtaposés, sous la forme d'une liste d'externalités négatives du modèle agro-industriel. Il manque une vision intégrée des problèmes de l'agriculture. Si certains acteurs dénoncent la non-durabilité du système actuel, les propositions avancées ne permettent pas de saisir les contours d'un système alternatif potentiel.

Intéressante à cet égard est l'intervention du représentant de l'ASPO, qui insiste sur la nature systémique de la crise. Il s'agit de la seule voix qui évoque la nécessité d'une approche intégrée, et qui cite la référence au rapport du MIT sur les limites de la croissance ainsi que l'héritage de l'économiste Georgescu Roegen. Cependant, lorsqu'il s'agit de présenter la partie constructive de son argumentation, celle-ci se termine par un appel à investir dans « l'agriculture *smart* et les supports informatiques »<sup>275</sup>.

La lecture de l'ensemble des documents produits au cours de l'enquête de la Commission montre en effet, entre les différents acteurs impliqués, une convergence transversale sur un modèle de développement agricole que l'on pourrait définir comme étant expression d'une « économie de l'enrichissement » (Boltanski et Esquerre, 2017). Il est intéressant de ce point de vue de reprendre un passage de l'intervention du représentant de la FIMTP dans lequel l'Italie est décrite comme

un pays unique au monde en termes d'histoire, de situation géographique, de climat, d'environnement, de territoires et de cultures. Le mélange unique qui a été créé entre tous ces éléments a généré au fil des siècles un patrimoine extraordinaire de biodiversité, de races animales, d'espèces végétales, de produits, de métiers et de connaissances qui constituent aujourd'hui la notion la plus évidente de *made in Italy*. Grâce à notre culture alimentaire, à l'image de la nourriture italienne dans le monde, nous créons de l'économie et de l'emploi non seulement dans le secteur agroalimentaire, mais aussi dans le secteur du tourisme, et nous stimulons d'autres secteurs qui sont

---

<sup>275</sup> *Ibid.*, 5 mars 2014.

partiellement ou pas du tout liés à l'alimentation (...) Il ne revient pas seulement aux écologistes de dire que si nous détruisons les sols fertiles, nous affaiblirons notre pays, mais aussi aux économistes <sup>276</sup>.

Ce discours est cohérent avec l'idée d'une économie centrée sur des « gisements » de ressources matérielles, écologiques et culturelles qui peuvent être valorisées à travers un récit qui met en avant leurs qualités écologiques et leur dimension traditionnelle. Cette vision va de pair avec une tendance à faire des paysages hérités du passé des « actifs » financiers, à les conserver et reproduire le plus possible à l'identique.

Cette opération ne répond pas à une logique de valorisation écologique, mais plutôt à une logique de valorisation patrimoniale et financière. La conservation patrimoniale des paysages ne conduit pas nécessairement à s'interroger sur les dynamiques sociales et écologiques qu'il faudrait soutenir aujourd'hui pour recréer des conditions de coévolution vertueuse entre économies et territoires. Des dynamiques qui ne soient pas prédatrices, mais qui puissent permettre le maintien et le renouvellement d'une multiplicité de « richesses collectives », à commencer par la biodiversité.

Cette vision des paysages agricoles traditionnels comme « actifs » d'une économie de l'enrichissement ne doit pas être confondue avec une perspective agroécologique. La perspective agroécologique met l'accent sur la transformation des agroécosystèmes en réponse aux conditions contextuelles changeantes (à partir du changement du climat). En d'autres termes, la perspective agroécologique s'éloigne du binarisme entre la nature statique de la patrimonialisation et le dynamisme de l'innovation participant à la réalisation de profits. Il s'agit d'accompagner les évolutions agro-éco-systémiques, en prêtant attention aux phénomènes émergents et aux capacités d'adaptation tout en poursuivant l'objectif de renforcer l'autonomie des organisations sociales (ou *self-reliance*) à tous les niveaux.

En effet, il n'émerge jamais, au cours des auditions de la Commission, une critique du modèle économique axé sur le *made in Italy*, malgré le fait qu'il s'agisse d'un modèle qui conduit à une production principalement destinée à l'exportation et aux consommateurs qui sont dotés des ressources économiques nécessaires pour accéder aux

---

<sup>276</sup> *Ibid.*, 5 mars 2014.

biens de qualité. Il n'y a pas non plus d'attention aux vulnérabilités systémiques qu'un tel système produit en raison de la double dépendance des exportations et, en même temps, des importations, telles les importations de blé dur qui sont nécessaires pour répondre à la demande internationale de pâtes fabriquées en Italie.

La question des inégalités est abordée uniquement sous la forme de la nécessité de garantir l'aide alimentaire, de réduire le gaspillage et les excédents. Les recherches menées sur les logiques et les pratiques de l'aide alimentaire (en France voir : Bonzi, 2021 ; Paturel, 2016) ont largement montré les limites de ce type d'intervention au regard des conditions de la « précarité alimentaire » ainsi que son effet paradoxal de renforcement des polarités d'un système agro-industriel qui accroît les inégalités.

L'analyse des débats qui ont eu lieu lors des auditions à la Commission Agriculture autour d'Expo 2015 montre que les acteurs associatifs et les mouvements n'ont pas exprimé une critique agro-écologiste, au sens d'une demande d'un changement de paradigme. Leurs positions se résument à des listes de demandes d'intervention visant l'amélioration du fonctionnement d'une économie de l'enrichissement qui associe agriculture biologique (moderne mais en dialogue avec la tradition), tourisme culturel, tradition culinaire, paysages traditionnels. Les seules voix qui expriment une critique radicale du *made in Italy* sont celles de certains représentants du parti politique *Movimento 5 Stelle* qui siègent dans la commission et dont les critiques portent sur l'opportunité même de l'événement Expo 2015.

### 6.3.2. La modernisation écologique de l'agriculture selon *Legambiente*

Par rapport à la faiblesse de la proposition critique portée dans le débat par les représentants des associations et des mouvements sociaux, il est intéressant de souligner le positionnement de *Legambiente*. Cela va nous donner la mesure de l'oubli dans lequel est tombée la proposition agro-écologiste de Laura Conti – une proposition de méthode avant tout autre chose – et la distance qui sépare désormais la *Legambiente* d'aujourd'hui du programme d'écologie scientifique, politique et populaire qu'avaient imaginé ses fondateurs.

Les positions de *Legambiente* sont illustrées aux membres de la Commission Agriculture par le responsable du secteur agricole, Giuseppe (Beppe) Croce, fondateur

et directeur de l'association *Chimica Verde Bionet*, créée en 2006 pour promouvoir les matières premières d'origine végétale pour des usages non alimentaires, ainsi que président de *Federcanapa*, la fédération italienne du chanvre, qui milite pour la relance d'une filière industrielle de cette fibre végétale. Beppe Croce était accompagné de Daniela Sciarra, coordinatrice du secteur agricole de Legambiente à l'époque, experte en communication sur les questions d'agriculture durable et aujourd'hui *senior project coordinator* chez *Agronica IBF*, une société du groupe *BF S. p. A.*, qui offre des services de conseil sur l'agriculture dite « de précision »<sup>277</sup>. Le troisième membre de la délégation était Valerio Calabrese, membre de Legambiente Campania, l'un des rédacteurs de la *Charte des valeurs du régime méditerranéen* de l'Unesco, membre de la table permanente sur le maintien de la reconnaissance par l'Unesco du régime méditerranéen en tant que patrimoine immatériel de l'humanité, ainsi que directeur du *Musée vivant du régime méditerranéen et de la mer* à Pioppi (Salerne).

Lors de leur audition, les représentants de Legambiente ont déclaré qu'ils souhaitaient faire passer deux « messages » :

Le premier message est que la qualité des aliments dépend avant tout du type d'agriculture et de sa relation avec les ressources naturelles. Le second est que le mode de vie des gens joue un rôle décisif dans l'avenir de l'agriculture et de l'utilisation des sols.

Du second point découle directement l'importance accordée au régime méditerranéen et à sa patrimonialisation<sup>278</sup>. L'approche qui sous-tend ces arguments aurait sans aucun doute suscité des critiques vives et radicales de la part de Laura Conti, notamment en

---

<sup>277</sup> La société *BF S.p. A.* (anciennement *B.F. Holding S.p. A.*) est considérée comme le « géant » de l'agriculture italienne. Il s'agit d'une société de type « holding », active dans la chaîne agro-industrielle italienne, et cotée à la bourse italienne depuis le 23 juin 2017. Elle est active dans tous les secteurs de la chaîne d'approvisionnement agro-industrielle : de la production de semences aux produits agricoles, en passant par leur commercialisation, également en partenariat avec les plus importantes chaînes de la grande distribution. Après *Bonifiche Ferraresi*, la Fondation *CARIPLO* est le principal actionnaire du groupe. Par « agriculture de précision » on indique la possibilité d'une intensification de la production agricole tout en réduisant l'impact sur l'environnement grâce à l'utilisation de technologies plus avancées.

<sup>278</sup> Commission Agriculture, procès-verbal de la réunion du 12 mars 2014.

raison de l'accent moralisateur mis sur les modes de vie individuels et de l'absence d'une approche scientifique du problème.

Il faut dire que dans l'intervention des représentants de Legambiente, les arguments critiques ne manquent pas. Une critique est formulée à l'encontre des dynamiques d'artificialisation des sols, en particulier de l'artificialisation directement causée par les projets de construction du site de l'Expo, un thème qui a vu la mobilisation des comités locaux de Legambiente dans la région de Milan. Mais on ne peut qu'être frappé par la façon dont ces critiques sont abordées dans le cadre d'un discours qui ne met jamais en avant la nécessité de réfléchir à une méthode d'analyse et de résolution des problèmes qui soit intégrée et multiscale.

Les arguments que Legambiente porte à la discussion renvoient à un cadre économiste et non pas à un raisonnement énergétique et écosystémique. La patrimonialisation du régime méditerranéen indique également au sein de Legambiente la présence d'une pensée de la conservation, associée à une économie de l'enrichissement. La référence à l'importance de l'agriculture sociale ou celle à la nécessité d'une « vision jeune » de l'agriculture pour contrer le vieillissement et le déclin démographique du secteur agricole signalent, une fois de plus, la tendance à juxtaposer des thèmes et des sujets sans chercher à construire un cadre d'intégration. La seule proposition alternative avancée est celle en faveur d'une « bioéconomie circulaire » centrée sur l'innovation. Comme Mario Giampietro et Silvio Funtowicz (2020) l'ont démontré de manière convaincante, la bioéconomie circulaire peut être considérée aujourd'hui comme une véritable *policy legend*, c'est à dire l'énième promesse d'une solution technique aux problèmes écologiques.

Il n'est pas surprenant que le résultat de l'enquête de la Commission soit un document de synthèse qui, ne serait-ce que par la manière dont il organise les thèmes, montre l'absence d'une vision intégrée des problèmes. En effet, les orientations du document de conclusion se répartissent entre des recommandations concernant « l'agriculture à des fins alimentaires » ; « l'agriculture durable » qui va avec la nécessité de définir une « stratégie concrète pour l'élaboration d'une politique internationale basée sur une coordination globale qui mette en système les choix de politique agricole et la durabilité environnementale, les règles de fonctionnement des marchés et les mécanismes internationaux de stabilisation des prix, tout en

reconnaissant la valeur et l'importance de l'agriculture familiale » ; la réduction des déchets dans la chaîne alimentaire ; la promotion de la valeur des aliments et des modes d'alimentation équilibrés.

Bien évidemment, il n'est pas surprenant qu'un document de synthèse d'une Commission où sont représentées des positions politiques et idéologiques très différentes soit structuré sous la forme d'une liste dont il ne ressort aucune vue d'ensemble ni même aucune stratégie. Ce qui est surprenant, en revanche, c'est l'absence d'un cadre et d'une stratégie d'ensemble dans les positions exprimées par les sujets associatifs et les mouvements sociaux appelés à intervenir. Ces sujets n'expriment pas la nécessité d'un changement de paradigme dans l'organisation des systèmes agroalimentaires. Ils ne rendent pas visible l'alternative scientifique et politique que la proposition de l'agroécologie a vocation à incarner et qui s'exprime aussi en Italie dans le monde académique et dans le monde des pratiques. Visiblement, cette alternative ne parvient pas à se faire reconnaître dans sa spécificité, y compris dans le monde des associations environnementales.

### 6.3.3. Les traces d'une proposition agro-écologiste en train de se chercher

Pour trouver les traces d'une proposition sinon agro-écologiste du moins agroécologique il faut s'éloigner des espaces parlementaires et s'intéresser à la diversité des sujets impliqués dans les « campagnes » (della Porta et Rucht, 2002) qui rassemblent une variété de sujets associatifs, de comités et de mouvements qui affirment dans l'espace public la nécessité d'un autre type d'agriculture. En Italie, ces campagnes ont trouvé l'un de leurs points d'ancrage dans l'argument juridico-politique des « biens communs » (allant de l'eau à la biodiversité). En effet, depuis les années 2000, un large front pour la défense des « biens communs » et la reconnaissance des « usages civiques » s'est constitué en Italie. Il a trouvé dans la figure du juriste Stefano Rodotà (1933-2017) un soutien institutionnel fondamental. Je n'ai pas ici l'ambition d'approfondir ce mouvement<sup>279</sup>. Je me limiterai à souligner que son émergence répond à l'intensification, après la crise de 2008, des processus de privatisation économique en

---

<sup>279</sup> Serge Audier, dans *L'Âge productiviste* (2019), consacre plusieurs passages au mouvement italien des biens communs, en approfondissant le profil de Rodotà mais également de l'économiste Riccardo Petrella.

cours en Italie depuis le milieu des années 1990 (Barbera et al., 2016) et qui ont également investi les biens fonciers de l'État. La relation entre le mouvement des « usages civiques » et la proposition agroécologique mériterait une étude approfondie. Je me limiterai ici à souligner que si la revendication des usages civiques a souvent été utilisée dans la sphère urbaine pour revendiquer un « droit à la ville », la proposition agroécologique permet potentiellement de réintégrer les usages civiques ruraux dans des écologies productives renouvelées, sous la bannière d'un droit à « ré-habiter » les espaces ruraux.

Les acteurs qui, en Italie, promeuvent aujourd'hui sinon dans les débats publics pour le moins dans des initiatives pratiques une approche agroécologique de l'agriculture sont principalement des acteurs universitaires et de la recherche. Le soutien à l'agroécologie est présente aussi dans des mouvements se revendiquant en tant que « mouvements paysans », mobilisés dans les réseaux internationaux des luttes paysans et de défense de la petite agriculture. Le monde de la recherche agroécologique et les mouvements sociaux collaborent parfois sur des projets spécifiques mais la proposition agroécologique reste une proposition de niche. Son absence des travaux d'enquête de la Commission montre cette condition de visibilité réduite dans l'espace du débat italien sur les devenirs de l'agriculture.

Pour ce qui concerne la recherche en agroécologie, la *Associazione Italia di Agroecologia* (« Association Italienne de Agroécologie – AIDA) est officiellement née en décembre 2018. Il est intéressant de noter qu'en retraçant sa (brève) histoire, l'association reconnaît les « débats scientifico-culturels » organisés dans le cadre de l'événement Expo 2015 comme le moment fondateur de sa naissance. Cela confirme qu'Expo 2015 a été un événement déclencheur important dans l'organisation de l'espace de la critique agro-écologiste à l'encontre de l'agriculture productiviste et industrielle. Un autre moment important a été la naissance en 2016 du réseau *Agroecology Europe* et la création en 2017 d'OPERA, l'*Observatoire de l'Agroécologie*.

En particulier, dans le témoignage des fondateurs d'Aida, l'espace de discussion publique rendu possible par le grand événement d'Expo a offert aux chercheurs actifs dans les universités italiennes et intéressés par la perspective agroécologique l'occasion de se connaître et de se reconnaître. Le même rôle d'opportunité de reconnaissance a été



joué par la naissance du réseau européen. Cela indique que, dans l'espace académique de l'agronomie italienne, l'agroécologie a été – et est encore dans une certaine mesure – un choix d'individus qui, pour diverses raisons qui renvoient à des biographies personnelles, choisissent d'adopter cette approche alternative à l'étude de l'agriculture, se retrouvant souvent mis aux marges du système académique en conséquence. La figure la plus reconnaissable est sans aucun doute celle de Fabio Caporali, aujourd'hui à la retraite après avoir été professeur titulaire d'écologie agricole à l'université de la Tuscia. L'activité de Stefano Bocchi, professeur titulaire d'agronomie et de cultures herbacées à l'université de Milan, est tout aussi importante. Un vrai mouvement s'est constitué autour du génétiste Salvatore Ceccarelli (Ceccarelli, 2016) qui a développé une méthode d'amélioration génétique participative appliquée à des cultures telles l'orge ou le blé pour aider l'adaptation au changement climatique<sup>280</sup>.

L'analyse des réseaux agroécologiques dans le champ académique italien est un travail en cours<sup>281</sup>. Ce qui m'intéresse de souligner ici, c'est que ces réseaux sont encore relativement faibles et que des efforts de structuration n'ont émergé que récemment, bien qu'une véritable stratégie fasse encore défaut, notamment en ce qui concerne la présence dans l'espace public national.

Sur le plan des débats intellectuels, l'analyse des interventions des colloques organisées par la Fondation Luigi Micheletti à Brescia et consacrées aux « Trois agricultures : paysanne, industrielle, écologique » ainsi qu'aux « Nouveaux paysans », permet de confirmer qu'il existe dans le contexte italien des acteurs qui promeuvent une

---

<sup>280</sup> Salvatore Ceccarelli (1941-) a été professeur associé en ressources génétiques puis en amélioration génétique à la faculté d'agriculture de l'université de Pérouse jusqu'en 1987. En 1980, il a commencé à travailler au Centre international de recherche agricole dans les zones arides (ICARDA) à Alep, en Syrie, où il est resté jusqu'en 2011. En 1995, il a commencé à expérimenter la sélection participative dans des pays tels que la Syrie, la Jordanie, l'Algérie, l'Éthiopie, l'Érythrée, le Yémen et l'Iran, dans le but de concilier l'augmentation de la production agricole, l'accroissement de la biodiversité et l'adaptation des cultures au changement climatique. Plus récemment, il a introduit ces méthodes en Italie où il collabore avec l'équivalent du réseau « semences paysannes », *Rete Semi Rurali* (Demeulenaere et Piersante, 2020).

<sup>281</sup> Dans le cadre de ma participation au projet PRELOC (*Local preparedness to global crises*) j'ai réalisé dans la période septembre 2022-février 2023 une série d'entretiens avec les membres du comité de direction de AIDA.

critique agro-écologiste et qui se reconnaissent dans les outils scientifiques de l'agroécologie<sup>282</sup>.

Dans cette perspective, les interventions les plus proches de l'héritage méthodologique de l'agro-écologisme scientifique de Laura Conti sont celles de Giorgio Cingolani, économiste agraire actif dans la coopération internationale et dans l'agriculture biologique. Après avoir obtenu un doctorat en économie agricole à Berkeley, Cingolani a participé au Mouvement non violent (MN) à Turin dans les années 1980 sur les questions écologiques et le droit à l'alimentation.

Cependant, ce type d'approche critique qui valorise d'abord une méthode d'analyse et de décision, plutôt qu'un type de réponse pratique spécifique, reste subordonné à la critique formulée en termes d'argument biologique-sanitaire et d'argument politique de la « paysannerie ». J'entends par là que, dans l'ensemble de ces débats, *la critique agro-écologiste, bien que présente, se trouve exprimée à l'intérieur d'autres cadres argumentatifs et en position subordonnée*. C'est-à-dire qu'elle n'est pas visible en tant qu'argument critique à part entière. Autrement dit, au moment de la synthèse politique et de la définition de la stratégie, la critique agro-écologiste est intégrée dans des arguments de valorisation de l'agriculture qui font référence principalement à la critique biologique et paysanne. Il manque une traduction argumentative de cette critique qui lui soit propre et qui permette d'en saisir la spécificité. Cette spécificité consiste, dans ma lecture, dans une proposition politique de méthode, non réductible à une valorisation spécifique de l'agriculture, qu'elle soit biologique ou paysanne. À expliquer cette invisibilité concourt la distance relative qui subsiste entre l'agroécologie académique et les mouvements de pratiques agroécologiques, ces derniers étant à leur tour caractérisés par une diversité considérable d'imaginaires sociotechniques du changement, ainsi que par la diversité des trajectoires personnelles des agriculteurs engagés dans des pratiques agroécologiques.

Il est intéressant de noter que, en Italie, la critique agro-écologiste est portée par des sujets souvent universitaires ou à la frontière entre la recherche et l'activité agricole dans des contextes de débat directement liés à l'héritage de l'écologie politique et

---

<sup>282</sup> Ces réunions ont donné lieu à une publication éditée par Pier Paolo Poggio, voir Poggio (2015).

scientifique des années 1970 et 1980. C'est le cas de la Fondation Luigi Micheletti, créée en 1981 en tant que centre de recherche sur l'époque contemporaine et qui s'intéresse notamment à l'histoire des technologies et de l'environnement. La Fondation publie la revue en ligne *Altronovecento. Ambiente Tecnica Società*, créée par Giorgio Nebbia. Aujourd'hui, la Fondation conserve les archives personnelles de Giorgio Nebbia, ainsi que les archives des principaux représentants de l'écologie scientifique italien : Laura Conti, Enzo Tiezzi, Virginio Bettini. À la suite de la disparition de Giorgio Nebbia, décédé en 2019, la Fondation Micheletti traverse aujourd'hui une phase de transition difficile.

A côté de la Fondation Luigi Micheletti, il faut citer aussi le Centre d'études « Sereno Regis » à Turin<sup>283</sup>. Il s'agit d'un espace culturel qui opère depuis 1982 dans le domaine de la recherche sur la paix, de l'éducation à la paix et de la documentation sur les luttes non violentes. C'est l'un des centres italiens les plus importants et les plus reconnus pour la promotion de la culture de la non-violence et de la transformation non-violente des conflits. On retrouve ici le lien entre le mouvement pacifiste et la résistance à l'industrialisation de l'agriculture, entre la culture de la paix et la recherche d'approches et de méthodes pour la construction de structures d'un monde de paix, à partir de la construction d'une économie attentive à produire et à maintenir les conditions de l'autonomie des territoires.

À ces espaces de débat politiques et intellectuels qui permettent l'expression d'une critique agro-écologiste, il faut ajouter les rencontres promues à Milan, à partir de 2013, par la Fondation CARIPO sous le titre *Metropoli Agricole*. La Fondation CARIPO promeut l'approche agroécologique comme étant une forme de diversification au sein du système agro-industriel. Dans ce cas, les rencontres ne sont pas tant l'occasion d'exprimer une critique agro-écologiste que de diffuser une approche agroécologique qui puisse contribuer à une amélioration de l'organisation productiviste existante. Il ne s'agit pas ici d'approfondir la nature de l'investissement de la Fondation CARIPO dans l'agroécologie, ce qui impliquerait un chantier de recherche à part. Ce qui est certain, c'est que, même si elle n'est pas ouvertement agro-écologiste, cette proposition

---

<sup>283</sup> Domenico Sereno Regis (1921-1984) était un partisan non violent, animateur infatigable des premiers comités de quartier dans la Turin de l'après-guerre et l'un des pacifistes italiens les plus actifs.

contribue à faire connaître l'agroécologie comme méthode de *progettazione* auprès des gestionnaires administratifs et des agriculteurs. De cette manière, elle pourrait contribuer potentiellement à créer les conditions d'une meilleure compréhension de cette alternative. Le cas de la présence de l'agroécologie dans la ville de Milan, ville au sein de laquelle le poids de la Fondation CARIPLO en tant qu'acteur économique et culturel n'a cessé de croître au fil du temps, va permettre une première mise à l'épreuve de cette hypothèse.

## Chapitre 7 – La critique agro-écologiste et les espaces urbains : le cas de Milan « métropole rurale »

Dans ce chapitre j’approfondis les formes de la présence de la critique agro-écologiste au sein d’un « territoire mouvementé » : l’espace urbain de la ville-métropole de Milan. L’événement Expo 2015 (voir Chapitre 6) a contribué à ouvrir un débat sur les espaces agricoles dans la ville et sur la destination agricole des « espaces ouverts urbains », en particulier en ce qui concerne les *cascine*, intégrées désormais dans le tissu urbain de la métropole. La *cascina* est une ferme traditionnelle, typique de l’agriculture de Lombardie et de la vallée du Po plus en général. Elle a une structure quadrangulaire et s’organise autour d’une cour (parfois une cour fermée), délimitée par la présence des étables, des lieux de stockage, parfois d’une chapelle, des habitations qui étaient, à une époque, occupées par les paysans. Le film *L’Arbre aux sabots* d’Ermanno Olmi (1978) ou bien le film *Novecento* de Bernardo Bertolucci (1976), ont raconté à l’écran et à un public international la vie difficile des paysans de ces fermes à la fin du XIX<sup>ème</sup>-début XX<sup>ème</sup> siècle.

Différentes visions de l’agriculture dans la ville ont émergé au fil des débats ayant accompagné localement Expo 2015. Ce débat a donné aussi visibilité à un héritage agro-écologiste dans les politiques d’aménagement urbain, ayant contribué à la naissance, dans les années 1990, du Parc Agricole Sud Milan. Les dynamiques déclenchées par l’Expo 2015 ont mis en évidence aussi la présence d’un soutien à des devenirs agroécologiques urbains, tant du côté des mouvements que dans certains projets soutenus par la mairie. Mais elles ont également montré le manque de formes de collaborations et de coordination entre ces mondes.

En particulier, du côté des mouvements porteurs d’une critique radicale du modèle de développement urbain milanais, ce qui émerge est un espace fragmenté d’activisme et de mobilisation, où prévalent des mouvements techno-culturels relativement fermés, dans lesquelles se créent des niches qui, bien qu’elles parviennent à créer des micro-espaces de discussion publique, ne parviennent pas à tisser la trame d’un public urbain plus large. Je vais montrer comme ces niches participent à la production de changements interstitiels qui peinent à se composer en une vision de *progettazione* de l’espace urbain capable d’essaimer du côté de la culture administrative. Mais d’abord je

vais rapidement esquisser les contours du modèle de développement urbain qui s'est affirmé à Milan à partir des années 1990.

### 7.1. Du « Milan à boire » au « Milan à manger »<sup>284</sup>

La ville de Milan, le chef-lieu de la région de Lombardie, est de manière unanime considérée comme la capitale économique de l'Italie, la ville de la modernisation et de l'industrialisation, et aujourd'hui de l'innovation, du *design*, de la *mode*, des services financiers. Mais Milan est également devenue au cours du temps une des capitales européennes des inégalités sociales (Costa et al., 2016). Cette évolution est liée à l'approche au développement urbain qui a caractérisé la période 1993-2011 promue par les gouvernements de la ville issus de la coalition de centre-droite (avec les partis Ligue du Nord, *Forza Italia*, Alliance Nationale), avec les maires Marco Formentini (1993-1997), Gabriele Albertini (1997-2001 ; 2001-2006) et Letizia Moratti (2006-2011).

Cette approche peut être résumée par le choix de réduire l'investissement dans les politiques de redistribution et de favoriser, de manière générale, le secteur des entreprises privées, en particulier celui de l'immobilier, en créant « un bon climat pour les affaires », selon un modèle « entrepreneurial » de gouvernance urbaine (Harvey, 1989). Soutenir la croissance économique a été envisagé, par ces gouvernements, comme la réponse aux problèmes de l'exclusion sociale, en assumant l'équation « plus de croissance, moins d'exclusion ».

Ce soutien à la croissance a pris la forme, entre autres, d'un soutien aux projets immobiliers privés, visant la réalisation d'immeubles à destination principalement des classes plus aisées. De nombreux projets de renouveau urbain ont été alors promus, en s'appuyant sur un dispositif – le *Programma integrato di intervento* (Programme intégré d'intervention) – qui a permis d'accélérer les procédures et déroger aux plans d'urbanisme.

---

<sup>284</sup> « Milano da bere » – Milan à boire – est une expression journalistique, issue de la publicité d'un alcool (*Amaro Ramazzotti*) et utilisée pour indiquer le style culturel qui s'affirma dans certains cercles sociaux de la ville au cours des années 1980 (ouverture vers le business, montée en puissance de l'industrie de la mode, phénomène des télévisions commerciales, etc.), en relation aux transformations imprimées au Parti Socialiste par Bettino Craxi qui est la figure qu'on associe à cette période historique de la ville. Milanais d'origine, son beau-frère Paolo Pillitteri fut maire de Milan dans la période 1986-1991.

Au-delà des effets sociaux, ces politiques ont aggravé une situation critique d'artificialisation des sols. Dans la municipalité de Milan, la couverture agricole est passée de 49 % en 1955 à 18 % en 2015. Au niveau de l'ancienne unité administrative de la province de Milan (aujourd'hui *Città Metropolitana*, ou ville-métropole), entre 1999 et 2015, les surfaces agricoles ont diminué d'environ 10,2 %, alors qu'entre 1955 et 1999, elles avaient diminué de 32 %. Globalement, entre 1955 et 2015, la réduction de la couverture agricole à l'échelle de la métropole a été de 39 %, alors qu'au niveau régional, il a été de 23 % (Maggi, 2018).

Les conséquences écologiques de cette urbanisation intense et peu régulée n'ont pas tardé à se manifester, par exemple avec les inondations récurrentes auxquelles la ville doit désormais faire face dans les quartiers nord-est, suite aux crues du fleuve Seveso. Mais la perte de sol agricole n'est pas le seul problème écologique à Milan : plusieurs situations de pollution du sol ont été découvertes, causées à l'origine par le déversement illégal de déchets toxiques. Il s'agit d'un indicateur de la présence sur le territoire milanais d'activités criminelles organisées (le phénomène dit d'éco-mafia). Il existe également un problème important de qualité de l'air, qu'on a essayé de réguler avec un système d'accès payant des voitures au centre-ville, l'introduction de systèmes de *bike-sharing* et *car-sharing*, et avec des mesures ponctuelles de bloc du trafic routier<sup>285</sup>.

Malgré le cadre d'injustices sociales croissantes et de crises écologiques multiples, la ville n'a pas été un lieu d'émergence de luttes et campagnes d'envergure sur les thèmes de la « justice environnementale » ou d'émergence de nouveaux mouvements urbains écologistes. Il faut dire que, de manière plus générale en Italie, les questions de transition écologique peinent à produire un renouveau des arguments critiques et des imaginaires sociotechniques des partis et mouvements de la gauche radicale, comme cela a pu être le cas dans d'autres contextes, tels l'Espagne (Asara, 2016).

Il y a des exceptions à cette règle. C'est le cas du mouvement No TAV en Vallée de Susse, qui a connu un certain écho international, et auquel se sont ajoutés de nombreux

---

<sup>285</sup> Pour les données sur la qualité de l'air voir le site de l'Agence européenne pour l'Environnement : <https://airindex.eea.europa.eu/Map/AQI/Viewer/>. Concernant le phénomène des « éco-mafias » voir le dossier de Legambiente *Criminalità ambientale in Lombardia 2022*, accessible online à l'adresse : <https://www.legambientelombardia.it/wp-content/uploads/2022/06/Ecomafia-dossier-Lombardia-2022.pdf>.

autres « Mouvements No » tel le mouvement No Expo qui s'est organisé à Milan. Il faut également mentionner les référendums de juin 2011 contre la privatisation des services de gestion de l'eau et contre l'hypothèse de la reprise de la production d'énergie nucléaire. Avec 27 millions de votants (57% de participation), ces référendums ont été la dernière manifestation d'une mobilisation populaire d'envergure avant les gouvernements dits « techniques » inaugurés par le gouvernement de Mario Monti en novembre 2011. Bien que portant sur l'eau et l'énergie nucléaire, donc sur des thèmes écologiques, il serait néanmoins forcé d'y voir l'expression d'une culture écologiste qui serait majoritaire dans le pays.

Pour ce qui est du territoire de Milan, en suivant l'analyse de Casaglia (2018) dans les presque deux décennies de gouvernement de la ville par des partis de centre-droite, les mouvements urbains, et en particulier les « Centres Sociaux Occupés » (CSOs) qui ont toujours joué un rôle central de construction de la critique à l'échelle de la ville et de relais entre des luttes globales et les contextes locaux, ont été fragilisée par deux dynamiques. Il y a d'abord eu un processus de fragmentation interne, notamment après les événements du G 8 à Gênes. Cette fragmentation passe par la séparation entre les expériences qui s'inscrivent dans l'héritage marxiste-léniniste et de l'Autonomie Ouvrière et celle qui s'inscrivent dans des héritages anarchistes<sup>286</sup>. Dans l'analyse de Elena Apostoli Cappello (2009) un autre moment de fragilisation a été l'intervention militaire des États Unis en Irak en 2003, malgré une mobilisation mondiale importante des mouvements et des associations exprimant leur opposition à la guerre. Pour donner une idée, dans la manifestation de Rome du 16 février 2003 la participation fut environ de 3 millions de personnes.

Il y a eu ensuite, dans le cas milanais, des difficultés croissantes à s'ancrer dans les quartiers et à rénover les modes d'action. Cela a été le cas en raison aussi de la « ligne de la fermeté », basée sur les évictions forcées, adoptée par l'administration de la ville, vis à vis des espaces occupés et *squat*.

Il est intéressant à ce propos de lire le « Rapport sur la subversion, anarchie insurrectionnelle et formes d'antagonisme social » en Italie, publié en 2015 par la Fondation ICSA (*Intelligence Culture and Strategic Analysis*), fondée en 2009 à

---

<sup>286</sup> Pour une analyse du projet politique de l'autonomie je renvoie à (Bulle, 2020).



l'initiative du sénateur Marco Minniti (Parti démocratique) qui était à l'époque ministre de l'Intérieur<sup>287</sup>. Le rapport souligne comment l'action des mouvements dits « antagonistes » et non de *eversione* (insurrection) est concentrée sur les thèmes « classiques » de la précarisation du travail (et sur le travail irrégulier des migrants en particulier), le droit à l'habiter, l'État Providence. Il est intéressant de remarquer que, encore en 2015, la question écologique n'apparaît pas visiblement comme un thème de revendication central pour les mouvements antagonistes.

La lutte contre les « Grandes œuvres » est néanmoins considérée comme le terrain sur lequel on cherche à surmonter la fragmentation et à élargir la participation sur de nouvelles thématiques, y compris celle écologique. L'événement d'Expo 2015 à Milan a été l'occasion d'une de ces tentatives, de la part des mouvements « antagonistes », de surmonter la fragmentation et élargir la participation. Cette tentative, toutefois, n'a pas abouti à ce résultat.

Dans les dynamiques du mouvement No Expo la question agricole et des enjeux de sécurité/ souveraineté alimentaire n'a pas été centrale. Elle a été au contraire très présente dans la rhétorique de Milan « métropole rurale » qui a été promue par l'*archi-star* Stefano Boeri dans son double rôle de concepteur des espaces d'Expo 2015 et, ensuite d'adjoint du maire Pisapia.

Au-delà de la rhétorique, la présence agricole à Milan porte la trace d'un héritage agro-écologiste important et aujourd'hui encore bien visible bien que peu connu : le Parc Agricole Sud-Milan.

---

<sup>287</sup> Le rapport est accessible sur le site internet de la Fondation : <http://www.fondazioneicsa.info/2017/06/23/767/>

7.2. *Si tu savais comme c'est étrange l'agriculture à Milan... : agriculture et aménagement urbain de la naissance du Parc Agricole Sud-Milan à l'Expo 2015*<sup>288</sup>

Parler d'agriculture et de mouvements agro-écologistes à Milan peut sembler un oxymore, tant Milan incarne en Italie le modèle de la ville moderne et du progrès urbain. En réalité, la ville n'a jamais vraiment rompu avec les activités agricoles, en particulier sur les terres de la ceinture périurbaine méridionale de la ville, où depuis 1990 a été créé, par une loi régionale<sup>289</sup>, le Parc Agricole Sud-Milan. Géré initialement par la Province de Milan, il dépend aujourd'hui de la *Città metropolitana* (l'unité administrative de Milan-métropole).

Il s'agit du plus grand parc agricole européen, qui s'étend sur 47 000 hectares et qui intéresse, au total, 60 communes, avec plus de 900 entreprises agricoles actives sur son territoire.

L'idée du parc remonte aux années 1960, mais c'est dans les années 1970-1980 qu'elle se précise sous la forme d'une volonté de faire coexister l'activité agricole, la protection du paysage, et les activités de loisir pour les populations urbaines. L'architecte et urbaniste Gianni Beltrame est à l'origine de cette initiative et, pour cette raison, est unanimement considéré comme le « père » du Parc Agricole. Gianni Beltrame a été une figure importante d'un agro-écologisme « institutionnel » qui s'est développé à la frontière entre le mouvement de l'écologie politique et les administrations publiques.

---

<sup>288</sup> Le titre de ce paragraphe est un clin d'œil à une célèbre chanson populaire, *Innamorati a Milano* (1965, littéralement : Amoureux à Milan) chantée par Memo Remigi et dont les premiers vers disent : Si tu savais comme c'est étrange/ D'être amoureux/ À Milan/ Sans fleurs, sans verdure/ Sans ciel, sans rien/ Au milieu des gens, de tant de gens.

<sup>289</sup> Il s'agit de la loi régionale n. 24/1990, ensuite substituée par la loi régionale n. 16/ 2007.

### 7.2.1. L'agro-écologie de Gianni Beltrame : l'agriculture au cœur de l'aménagement écologique du territoire urbain

Directeur de 1971 à 1988 du *Centro Studi PIM*<sup>290</sup>, la figure de Gianni Beltrame m'intéresse ici pour sa proximité à Laura Conti et son implication dans les milieux de l'écologie scientifique et politique milanais des années 1980. Gianni Beltrame a été l'un des promoteurs de la création d'une « Université verte » (voir chapitre 5) à Milan et, dans sa vision du Parc Agricole, a repris les positions exprimées par Laura Conti sur la nécessité d'une agriculture toujours pensée dans ses implications écologiques, sociales, culturelles. Surtout, une agriculture pensée comme étant un instrument d'aménagement du territoire, y compris le territoire urbain.

Dans un article que Renata Ingrao consacre en 1985 dans la revue *Nuova Ecologia* aux activités des Universités Vertes,<sup>291</sup> Gianni Beltrame s'exprima sur l'initiative milanaise d'université dont il fut porteur :

Nous nous sommes rendu compte que la plupart des enseignants qui dispensaient les cours dans les Universités Vertes étaient originaires de Milan. Nous avons donc eu l'idée d'importer l'initiative ici aussi, mais en lui donnant des caractéristiques nouvelles et différentes (...) La clé est l'interdisciplinarité. Stimuler un groupe de scientifiques et de chercheurs dans un projet interdisciplinaire visant à former l'« écologue idéal » dont nous avons tant besoin. (...) Dans les prochaines années, nous aurons des millions de *consiglieri in ecologia* en Lombardie, car chaque administration, grande ou petite, se prépare à créer son propre service de *l'ambiente* (...). Nous prévoyons de concentrer les cours non pas sur des sujets isolés, mais sur l'étude d'un cycle naturel, par exemple le cycle solaire, ou d'un seul écosystème, autour duquel canaliser les connaissances les plus diverses (chimie, biologie, ingénierie, sciences du territoire, etc.), dans un effort interdisciplinaire que les enseignants ont généralement tendance à fuir.

---

<sup>290</sup> Le *Centro Studi PIM* (Centre d'étude pour la planification intercommunale de la zone métropolitaine de Milan) existe encore aujourd'hui et fournit un soutien opérationnel et technico-scientifique aux municipalités de Milan-métropole et autres organismes publics.

<sup>291</sup> *La Nuova Ecologia*, année VI, n° 19, octobre 1985, p. p. 12-13.

La volonté est claire : faire de l'Université Verte milanaise un lieu de formation pour les administrateurs, et non seulement pour des activistes, de manière à diffuser une culture de l'écologie scientifique au sein des institutions. Ici la culture écologique est vue comme la capacité d'appliquer une analyse interdisciplinaire et, nécessairement, multisectorielle, aux problèmes de gestion et aménagement du territoire. Cette analyse trouve son ancrage dans la prise en compte des conditions biophysiques de reproduction des ressources mais également des enjeux sociaux.

Dans le texte d'une conférence donnée à Milan en 1983<sup>292</sup> dénommée *Suoli e aree agricole nella cultura della pianificazione* (Sols et zones agricoles dans la culture de l'aménagement), Beltrame illustre sa vision de la durabilité en matière d'aménagement du territoire. Dans celle-ci, le fait que « le dénouement du contentieux agricole » ait été retardé ne peut qu'empêcher de trouver une solution adéquate aux problèmes de conservation des ressources et de protection de l'environnement et du paysage. Il écrit à ce propos :

Le soi-disant « paradoxe » des sols agricoles et l'absence du thème de la territorialisation dans les politiques agricoles semblent encore pleinement opérants et décisifs. On peut donc déceler, face à une si faible finalisation de ces études à des fins d'aménagement, une forte composante d'une culture anti-programmatrice de la « sphère » agricole pour laquelle l'extension sans fin et sans but des études prend le caractère d'un prétexte commode et fonctionnel. (...) Beaucoup d'études, peu de choix.

La figure de Gianni Beltrame – qui dans son texte évoque explicitement la nécessité d'une « approche entropique » au thème de l'agriculture en suivant les enseignements de Georgescu-Roegen, Commoner et Laura Conti – montre que l'approche agro-écologiste promue par cette dernière n'était pas qu'une position personnelle. Une

---

<sup>292</sup> Il s'agit de la relation présentée par Beltrame au colloque du CDRL (Centro documentazione e ricerca per la Lombardia) *La salvaguardia delle risorse fisiche nell'area metropolitana e il loro governo* (La sauvegarde des ressources physiques dans la région métropolitaine et leur gouvernement), Milano 27 avril 1983. Le même texte fut présenté à Venise au séminaire du professeur Luigi Airaldi, avril 1984. Beltrame et Airaldi ont dirigé ensemble un ouvrage *Pianificazione dell'ambiente e del paesaggio* (Franco Angeli, 1987). Le texte de la présentation de Beltrame est conservé dans l'archive de Laura Conti, Fondazione « L. Micheletti », *Agricoltura e varie*, Faldone 1.

approche de l'écologie qui voyait l'agriculture comme une activité cruciale pour le « rééquilibrage territorial et environnemental » circulait dans les milieux à la frontière de la sphère intellectuel de l'écologie politique, des partis politiques de la gauche traditionnelle et des corps techniques-administratifs<sup>293</sup>.

Un autre discours qui met en relation agriculture, écologie et développement urbain de Milan devait émerger 30 ans après, en connexion avec les dynamiques déclenchées par l'Expo 2015 : Milan en tant que « métropole rurale ».

### 7.2.2. L'imaginaire contesté de Milan « métropole rurale »

Quand en 2008 Milan obtient l'investiture officielle pour la réalisation de l'événement d'Expo 2015, la crise économique internationale est en train de s'aggraver en conduisant à des politiques d'austérité nationale qui réduisent les fonds du gouvernement central aux autorités locales. Le ralentissement des flux de financement amplifie à Milan une situation déjà problématique au niveau des finances municipales, en raison aussi d'investissements financiers risqués de la part du gouvernement de la ville dans les années précédentes. L'aggravation de la situation de crise économique contribue au développement d'un climat général d'acceptation de la candidature à Expo comme une occasion « à ne pas rater », pour tenter une relance de la ville. Dès 2007, s'organise un mouvement *No-Expo*, engagé initialement dans la production de contre-expertise sur les données appuyant la campagne de soutien à l'événement et qui évoluera ensuite dans la direction de promouvoir des formes d'action contestataire, y compris un *No-Expo climate camp* (Casaglia 2018). Ces voix critiques étaient destinées toutefois à trouver peu d'écho dans la ville.

Cela est d'autant plus vrai après l'élection en 2011 de Giuliano Pisapia en tant que nouveau maire de Milan. Avocat connu pour son engagement politique et civique,

---

<sup>293</sup> *Agricoltura, fattore di riequilibrio del territorio e dell'ambiente* (Agriculture, facteur de rééquilibrage territorial et environnementale) est, par exemple, le titre de la relation que Marcello Stefanini, responsable de la Commission Agraire du PCI, présenta au Colloque national du PCI (Convegno nazionale del PCI) de Pérouse, 25-26 février 1988. Le texte de la relation est conservé dans les archives de Laura Conti, Fondazione «L. Micheletti», *Agricoltura e varie*, Faldone 1. La présence de ces visions alternatives de l'agriculture au sein du PCI nécessiterait d'un approfondissement.

Pisapia a été choisi comme candidat à la mairie de la coalition de centre-gauche par un mécanisme de consultation populaire, connu sous le nom de « primaires ». Il a été élu maire à l'issue d'une campagne électorale qui a vu l'émergence progressive d'un véritable mouvement populaire (appelé dans la presse le « peuple orange ») soutenant sa candidature.

Giuliano Pisapia défend l'idée d'un renouvellement du style de gouvernement de la ville vers plus de justice sociale et une plus grande participation des citoyens aux décisions. La question de la participation, en particulier, devient le mot-clé de sa campagne électorale, ainsi que l'idée de « innovation sociale » pour l'inclusion. Comme on peut le constater, la question écologique n'apparaît pas au premier plan de sa candidature et on reste dans le cadre d'une vision politique qui considère séparément les problèmes sociaux et les questions écologiques.

Le changement de style souhaité par Pisapia s'est avéré compliqué à produire, notamment en raison de la situation financière extrêmement difficile de la municipalité. La réduction des fonds disponibles dans le budget de la municipalité pèse sur la volonté du gouvernement Pisapia de marquer une véritable discontinuité. En plus, son administration a hérité d'un certain nombre de projets déjà approuvés par les gouvernements précédents, en particulier le projet Expo 2015, que qu'il décide de maintenir.

L'évènement d'Expo 2015 cristallise ainsi une tentative de compromis entre une approche entrepreneuriale du gouvernement de la ville, en continuité avec son histoire récente, et la volonté d'en tempérer les conséquences en termes d'inégalités sociales, par le moyen d'un soutien aux dynamiques de collaboration et participation avec les acteurs du monde associatif. La question écologique reste en arrière-plan, présentée plutôt en articulation à un imaginaire sociotechnique de « capitalisme vert » que l'Expo a d'ailleurs vocation à promouvoir.

Cette vision « verte » de la ville se traduit dans le slogan « Milan métropole rural » qui est lancé par le « starchitecte » Stefano Boeri : un des quatre architectes qui ont élaboré le « Concept Masterplan » d'Expo 2015. Il a ensuite intégré l'équipe du maire Giuliano Pisapia, dont il a été le concurrent lors des consultations « primaires ». À la mairie, il a occupé le rôle d'adjoint à la culture, à la mode et au design avec délégation à Expo. Destitué assez rapidement de cette responsabilité, il a ensuite pris la

responsabilité de l'agriculture et cela jusqu'à la décision de démissionner, en mars 2013. La responsabilité de l'agriculture a été ensuite reprise par la vice-mairesse Ada De Cesaris, qu'on a vu intervenir lors des auditions sur Expo à la commission Agriculture (voir chapitre 6).

Stefano Boeri, dans son rôle d'architecte-visionnaire, va imaginer l'événement d'Expo2015 comme la première Expo « post-industrielle », organisée comme un « Jardin Botanique Planétaire » (la référence est ici aux travaux de Gilles Clément) où l'architecture « musculaire » et la « monumentalité » des structures géantes doivent laisser la place à la « beauté naturelle » et à un paysage de « grâce monumentale » (*monumental lightness*) :

un environnement qui représente la durabilité environnementale, la précision technique et la beauté troublante des ruelles sinueuses de Venise, des canaux de Leonard de Vinci, de la campagne ouverte des rizières et des vignobles. L'Expo que nous imaginons sera un Jardin Botanique Planétaire ouvert aux citoyens de Milan et du monde entier. Un lieu pour une nouvelle rencontre entre l'agriculture et la ville, qui nourrira Milan au sens littéral, spirituel et intellectuel<sup>294</sup>.

Dans l'idée de Boeri et ses collègues, l'Expo aurait dû être l'occasion pour lancer une vision de Milan comme étant « la première métropole agricole d'Europe »<sup>295</sup>. Il s'agit d'une vision qu'il va soutenir dans sa nouvelle responsabilité d'élu et d'adjoint mais également avec son activité de professeur universitaire à la prestigieuse école Polytechnique de Milan et en tant qu'animateur de « l'agence de recherche sur le territoire » *Multiplicity*.

Boeri lance la vision de « Milan métropole agricole » en tant que stratégie de marketing pour la ville, pour la positionner à l'avant-garde des thèmes de la durabilité. Dans le cadre d'Expo 2015, plusieurs initiatives sont organisées dans l'esprit de « faire vitrine » pour l'agriculture urbaine et la nature en ville. C'est notamment le cas de ce qui se passe dans le quartier de Porta Nuova-Isola, un quartier du centre-ville. Ce quartier a fait l'objet d'un programme de renouveau urbain contesté, dans lequel

---

<sup>294</sup> Extrait du texte du Concept Masterplan, cité dans (Paganoni, 2015, p. 121).

<sup>295</sup> En effet, Milan est la deuxième ville agricole d'Italie pour dimension (2 800 ha de terres cultivées et 110 entreprises agricoles), première pour production agricole.

Stefano Boeri a été impliqué avec son cabinet d'architecture. Il a réalisé deux tours résidentiels appelées *Bosco verticale* (bois vertical), qui ont obtenu en 2015 le prix de la plus belle tour du monde selon le *Council on Tall Buildings and Urban Habitat* : la particularité de ces tours est qu'il y a un total de 900 arbres plantés sur les 8,900 m<sup>2</sup> de terrasses. Les tours ont des panneaux solaires et autres solutions de chauffage géothermique.

Cette œuvre synthétise la vision écologique de Boeri, où écologie rime avec innovation technologique et « croissance verte ». Aux pieds des tours, un parcours dit « de découverte » appelé *MiColtivo* (jeux de mots avec Milan et cultiver qui sonne comme « Je me cultive ») est créé. *The Green Circle* (littéralement : le cercle vert) est promu par la Fondation « Riccardo Catella » en collaboration avec la Fondation « Nicola Trussardi » et Confagricoltura<sup>296</sup>, avec un *info-point* sur l'agriculture urbaine, un potager didactique « Cultivons ensemble ! » et un point d'information sur le Bois Vertical en tant qu'exemple de biodiversité urbaine.

Il s'agit d'une opération de réaménagement urbain réalisée sans dialogue avec la ville et ses habitants. L'argument mobilisé est que ce dialogue viendra avec le temps et que, en perspective, le projet tant critiqué de renouveau urbain du quartier Porta Nuova donnera à Milan le « Parc Bibliothèque des arbres », une étendue arborée de 95 mille mètres carrés, dans le centre-ville.

Ce faisant, en mobilisant un argument qui évoque une grandeur environnementale, on fragilise la critique du projet de renouveau, qui pointe les effets négatifs sur la cohésion sociale de la logique entrepreneuriale de développement urbain qu'il incarne. En particulier, l'argument environnemental devient un outil pour souligner l'intérêt général de l'opération d'intervention urbaine. Mais il s'agit d'une représentation des enjeux environnementaux tout à fait compatible avec la perpétuation d'un modèle de développement urbain qui renforce des formes d'exclusions sociales et, par ailleurs, qui ne touche pas aux processus qui génèrent des conditions de vulnérabilité écologique.

L'exemple du potager didactique créé dans le cadre de ce projet illustre assez bien le rapport de distance entre les promoteurs du projet et les habitants du quartier qui se sont

---

<sup>296</sup> Confagricoltura est la plus ancienne organisation de catégorie des agriculteurs italiens qui fédère aujourd'hui les grands producteurs.



mobilisés. Le potager a été réalisé sans implication citoyenne et cela quand, juste à côté, il existe le jardin partagé *Isola Pepe Verde*, à son tour doué d'un potager<sup>297</sup>. Ce jardin a été créé sur le sol d'un parking abandonné, occupé par les habitants du quartier pour protester contre la manière dont le programme de renouveau urbain à visée écologique a été géré<sup>298</sup>.

### 7.2.3. Au-delà du green washing : le soutien institutionnel à la transformation écologique des agricultures urbaines

Si la vision de « métropole rurale » mobilisée par Stefano Boeri se prête à des opérations immobilières critiquées comme une forme de *greenwashing*, il reste que la présence du Parc Agricole Sud-Milan fait de Milan-métropole une ville avec une importante production agricole. La vision de la « métropole rurale » durable va ainsi être mobilisée pour soutenir des initiatives institutionnelles de promotion d'une agriculture écologiquement fondée.

Comme l'a rappelé Ada De Cesaris lors de son audition auprès de la Commission Agriculture, un label du Parc Agricole Sud Milan (*Marchio produttore di qualità ambientale del Parco Agricolo Sud Milano*) est créé en 2010 qui vise à signaler les produits agricoles dits de « qualité environnementale ». Il s'agit de signaler les producteurs qui œuvrent pour le maintien de la fertilité des sols, pour la préservation des paysages agricoles, l'autoproduction d'énergie et la réduction de la consommation d'énergie, les filières courtes, les services aux citoyens. La création de ce label montre une tendance qui est à l'œuvre au niveau institutionnel : celle de faire évoluer le type d'agriculture qu'on pratique dans le Parc Agricole Sud Milan, pour qu'il soit non seulement une agriculture « biologique » mais multifonctionnel, moins basé sur des cultures de maïs ou froment et promouvant une diversification de la production, dans une idée de reconstituer une ceinture agricole capable de répondre aux besoins alimentaires de la ville. On retrouve ici la trace d'une approche sinon agro-écologiste

---

<sup>297</sup> Le nom *Isola Pepe Verde* (île poivre vert) s'explique par le fait que le jardin se trouve dans le quartier dit « Isola » (l'île) dans la rue Pepe (poivre) et il est un point vert au milieu du ciment.

<sup>298</sup> Nombreux sont les travaux qui montrent les limites tant sociales qu'écologiques des opérations de création d'écoquartiers. Je me limite ici à citer Charvolin (2012).

pour le moins de type agroécologique qui est porté par l'universitaire Stefano Bocchi, parmi les fondateurs de AIDA, le réseau italien d'agroécologie (voir chapitre 6).

L'ouverture, au niveau institutionnel, aux approches agroécologiques de reconfiguration des circuits de production alimentaire se confirme par les projets de requalification environnementale que la mairie a développé en collaboration avec la Fondation CARIPO. À ce titre, il est intéressant d'y revenir brièvement.

La Fondation CARIPO est un acteur désormais incontournable des politiques sociales et écologiques de la ville de Milan, non seulement dans leur financement mais également dans leur idéation. De nombreux projets voient la Fondation collaborer avec la mairie – principalement en relation à la dimension environnementale et agricole, mais aussi aux compensations écologiques auxquelles la construction du site d'Expo 2015 a donné lieu. Plus généralement, la Fondation CARIPO apparaît aujourd'hui comme un des financeurs les plus engagés pour le soutien de projets se réclamant d'une démarche agroécologique. Autrement dit, dans le contexte milanais, la culture agroécologique apparaît beaucoup plus soutenue par la Fondation CARIPO que par des associations ou mouvements sociaux.

En particulier, comme l'évoque De Cesaris dans son audition, la ville de Milan a été impliqué dans le projet « Biorégion » (2012-2014), financé par CARIPO. Ce dernier a cherché à « promouvoir un développement local durable à partir de l'organisation territoriale de la demande et de l'offre de produits alimentaires à travers le système de la restauration collective ». L'idée consistait à évaluer la possibilité de mettre en place un système pour faire fonctionner la restauration collective milanaise avec des produits le plus possible « à Km 0 ». Le projet a été conçu en 2012 à l'initiative de Stefano Bocchi et explore le concept de « Système Agroalimentaire Local » (SAL) comme un outil de *progettazione* du développement local. Il offre un bon exemple d'une approche agroécologique orientée par l'objectif de reconfigurer, localement, la réponse au besoin de se nourrir de manière à ce qu'elle soit plus durable et sous le contrôle des citoyens. Dans le cas de ce projet, les conditions sont réunies pour un traitement des enjeux écologiques comme intimement liés à des enjeux économiques et sociaux. Un imaginaire social s'y dessine en filigrane, potentiellement en tension avec celui de la croissance « verte » ou de la simple protection du paysage : un imaginaire de type « biorégional » (d'où d'ailleurs le nom du projet).

Ce projet montre que l'agriculture urbaine et périurbaine sont un terrain potentiel de rencontre entre problématiques écologiques, sociales et économiques, non pas au sens de leur simple juxtaposition mais de leur croisement dans une vision intégrée et complexe du système urbain et de sa « durabilité ». Toutefois, au-delà du temps du projet et de son périmètre d'action, il ne semble pas y avoir de sujets collectifs à même de porter une vision agroécologique de la transformation écologique de la ville de Milan dans l'espace public et dans l'arène politique. L'agroécologie devient ainsi un type parmi plusieurs types possibles d'agricultures « alternatives », dont la spécificité en tant que méthode de *progettazione* utile à identifier des chemins de transformation écologique se perd dans la prolifération des projets par lesquels passent désormais les financements qui contribuent à dessiner la ville écologique de demain. Dans ces projets, les visions de ce qui vaut comme « écologique » se multiplient et entrent en conflit, créant ainsi une confusion qui empêche de saisir l'enjeu du changement de paradigme que l'agroécologie a vocation à promouvoir.

### 7.3. Interlude au jardin partagé Isola Pepe Verde <sup>299</sup>

Mariella Bussolati me donne rendez-vous en fin de matinée au jardin partagé Isola Pepe Verde. Il s'agit d'un espace d'expérimentation écologique né de l'occupation d'une petite zone désaffectée du quartier *Isola* à Milan, à deux pas des deux imposantes tours du *Bosco Verticale*. Nous sommes assises à l'ombre de la végétation, sur des bancs en bois, à la recherche d'un peu de fraîcheur, la journée étant caniculaire. L'Expo est en cours à quelques kilomètres de distance, dans le site de Rho-Fiera, et connaît un succès auprès du public plus important que prévu.

Mariella est l'auteure de deux livres – *L'Orto diffuso* (Orme Edizioni 2012) et *Come fare l'orto in città* (Simone, 2014) – qui traitent du thème des pratiques agricoles à petite échelle et diffuses en ville. Elle les présente en tant qu'expression d'un besoin de réappropriation de l'espace urbain et en tant que véhicule potentiel de l'imaginaire d'une autre ville possible, dans son rapport à la campagne. Mariella a une formation en agronomie et est spécialiste en vulgarisation scientifique. Elle a travaillé pendant

---

<sup>299</sup> L'entretien avec Mariella Bussolati a eu lieu le 2 juillet 2015.

plusieurs années dans la rédaction de *Focus*, un magazine d'information scientifique destiné au grand public.

Mariella est l'une des promotrices du réseau milanais qui rassemble diverses initiatives de jardins partagés et de potagers, le réseau *Libere rape metropolitana* (Libres navets métropolitains). Elle m'explique que le réseau est né comme un « groupe d'entraide, principalement pour accompagner les phases de confrontation avec la municipalité et pour le démarrage des initiatives ». À travers l'outil cartographique, l'objectif de Mariella est de mettre en lumière une réalité négligée par la municipalité, avec l'idée de contribuer à une discussion collective sur les choix de développement urbain et les usages du sol dans la ville.

Ma demande de rencontre est motivée par mon désir de mieux comprendre les contours de l'activisme qui s'est développé à Milan autour de l'agriculture urbaine. Mariella m'invite tout d'abord à préciser ma question, à savoir si je souhaite mieux comprendre l'agriculture urbaine ou ce qu'elle appelle le « jardinage » : « L'agriculture n'est pas le jardinage », me dit-elle, « il faut éviter de confondre les deux choses. Si on parle d'agriculture, cela signifie qu'il y a un lien avec une dimension productive qui n'est pas toujours présente dans le jardinage, ou qui y est présente mais de manière très accessoire ».

A ma réponse dans laquelle je précise que je m'intéresse au lien entre agriculture urbaine, systèmes agroalimentaires et transition écologique, Mariella explique que, selon son expérience, à Milan les jardins partagés et l'autoproduction restent encore des univers assez séparés. Certaines de ces initiatives ont une vocation « thérapeutique », comme dans le cas du *Giardino degli Aromi* (Jardin des arômes) un potager né sur le terrain du parc de l'ancien hôpital psychiatrique « Paolo Pini », un haut lieu de l'innovation sociale, grâce aux activités de la coopérative sociale *Olinda*. Il y a aussi des expériences qui tentent de faire le lien entre jardins partagés et production alimentaire, comme les jardins partagés de Niguarda, dans la zone du Parco Nord.

« Il y a un problème de terre à Milan », explique Mariella. « C'est à dire : il n'y a pas la terre, le sol, et quand il y en a, la terre est polluée. Les gens sont très méfiants à l'égard de la culture en bacs, c'est une idée qui ne passe pas. Mais surtout, il n'y a pas de lien avec la productivité, avec une économie possible ». Selon Mariella, cela est dû aussi au fait que, à Milan, l'économie qui compte est une autre : « Il y a un esprit qui

domine cette ville, un esprit que je trouve très individualiste-compétitif. Il y a aussi beaucoup d'importance accordée à la communication et à l'image. Le berlusconisme a fait des dégâts ».

Pour illustrer son raisonnement, Mariella me parle du cas de la *social street* de Porta Venezia, une initiative qui, selon elle, se présente comme très active sur le papier (et les réseaux sociaux) mais qui, à son avis, « ne fait pas grand-chose en réalité tout en communiquant très bien sur le peu qu'ils font »<sup>300</sup>. Elle mentionne également la relation compliquée qu'elle a pu observer entre les « horticulteurs » et les « artistes » dans l'espace de *Isola Pepe Verde* :

Dans le collectif, il y a l'*Isola Art Center*, qui suit beaucoup ses propres stratégies. Il veut de la visibilité pour ses installations, mais il n'y a pas vraiment de réflexion sous-jacente sur la relation art-nature. Par exemple, dans un pré qu'on avait laissé en libre évolution et où un horticulteur avait semé des fleurs sauvages, ils ont voulu faire une installation : un cercle de blé et un cercle d'orties. Pourquoi des orties, je me demande ? Et puis les cercles sont en briques : pourquoi ce choix ? Ils auraient pu utiliser les orties pour créer une expérience sensorielle, pour faire réfléchir sur la relation que nous entretenons avec certains éléments de la nature. Mais au lieu de cela, rien. Et puis il y a aussi le problème que les gens ne viennent pas arroser les potagers : on met beaucoup l'accent sur le social et le culturel, mais le naturel reste très accessoire.

Mariella tient à préciser qu'elle ne se définit ni comme une environmentaliste ni comme une écologiste, mais comme une « écologue », en ce sens qu'elle ne s'intéresse pas à la « nature » mais à la « dynamique », car « c'est dans la dynamique qu'il y a de l'inattendu ».

Au début des années 1990, elle a participé à une initiative éditoriale, le mensuel *Arancia blu* (L'Orange bleue), édité par Enzo Tiezzi :

---

<sup>300</sup> Comme on peut lire sur le site web qui présente la *social street* comme une expérimentation : « L'idée de la 'rue sociale' vient de l'expérience du groupe Facebook "résidents de Via Fondazza-Bologne" commencée en septembre 2013. Le but de Rue sociale est de socialiser avec les voisins de la propre rue, afin d'établir un lien, partager l'expertise, échanger des connaissances, porter des projets collectifs d'intérêt commun et avoir ensuite tous les avantages découlant d'une plus grande interaction sociale. Pour avoir cela à coût zéro, c'est-à-dire sans ouvrir de nouveaux sites, ou plates-formes, La rue Social utilise la création de groupes fermés de Facebook » (<http://www.socialstreet.it/>).

Ce magazine mensuel a été publié sous forme d'encart dans le journal *Il Manifesto*, mais il n'a pas duré longtemps. On y discutait d'intégration systémique holistique et des théories du chaos, comme du principe d'incertitude. C'était trop. Ça n'est pas passé. Ça n'est pas passé dans la culture. Dans les pages de *L'Arancia blu*, on parlait ouvertement de la nécessité d'un changement de paradigme. Mais comment un changement de paradigme se produit-il ? Le changement de paradigme ne peut être qu'un changement économique, car il existe une relation étroite entre le monde dans lequel nous vivons et l'économie que nous pratiquons. Le capitalisme est une écologie, ce n'est pas simplement quelque chose qui a un impact sur l'environnement... En fin de compte, c'est l'écologisme à la WWF qui a gagné. Ils sont sympas, mais bref... Le fait est qu'il y a une relation difficile entre la gauche (libertaire ou non) et la science. Pas les sciences humaines, celles-là ils les aiment bien ; ils aiment aussi les sciences dures. Mais pas les sciences de la vie. Les sciences de la vie ils ne les aiment pas. La gauche italienne ne s'intéresse pas aux sciences de la vie. La médecine est une exception. Pensons à Basaglia, à Maccacaro... mais c'est parce que la médecine est considérée comme une science humaine.... » Si tu t'occupes du vert, t'est pas un communiste », ainsi disaient les gens du *Manifeste*. Au PD (Parti Démocratique), c'est un peu autre chose mais sur le fond on y trouve les mêmes réflexes. On crée des alliances ponctuelles, par exemple pour la lutte contre les OGM, mais on ne reste pas ensemble pour construire une vision. Même la question de « l'eau comme bien commun » : c'était un combat qui unissait, par exemple, et sur des questions plus ou moins environnementales. Mais il y a un rejet de la théorie dans ces milieux. Dès qu'il y a un discours fondamental, paradigmatique, les gens disent « Non, laisse tomber, on s'en fout.... Nous sommes ici pour faire ».

En ce qui concerne son expérience d'activiste à Milan sur les problèmes écologiques et d'agriculture, la question que Mariella identifie comme critique est celle qu'elle définit avec le terme « fragmentation ». « Même un cas intéressant comme celui du *Parco Agricolo Sud Milano* », elle observe « ça revient au final au fait que chacun fait ses choses dans son coin, cherche sa propre visibilité, mais cela ne conduit pas à faire émerger un cadre culturel partagé ».

Dans le discours de Mariella, cet élément de l'absence d'un cadre culturel partagé revient avec insistance. D'où aussi les limites qu'elle souligne par rapport à des

initiatives qui sont par ailleurs considérées comme « exemplaires » dans le contexte italien des mouvements sociaux de la gauche dite « antagoniste » :

Dans les centres sociaux, surtout les centres sociaux occupés il y a cette dimension culturelle. Par exemple, ici au quartier *Isola*, il y a *Off Topic*.<sup>301</sup> Mais les centres sociaux d'aujourd'hui sont très locaux et pensent en termes de lieux. Il manque une élaboration différente, qui raisonne horizontalement mais aussi verticalement. Il y a aussi le *Spazio (Af)fuori Mercato*, une réalité liée à *Ri-make*, un centre social occupé par des personnes de la gauche critique « historique », comme Pietro Maestri, ainsi que par des jeunes de divers horizons. Ils sont issus de la gauche un peu « ancienne », pour ainsi dire. Ils sont liés à *RiMaflow*, l'usine récupérée à Trezzano Sul Naviglio où ils organisent *Fuori Mercato*<sup>302</sup>. Mais même dans ces cas, si on ne fait pas un discours sur le « prix source », on ne va rien changer. Aujourd'hui, le prix des produits qu'on trouve à *Fuori Mercato* est basé sur une moyenne des prix qu'on trouve dans les marchés locaux avec un petit supplément parce que c'est « bio ». Mais rien ne change comme ça ! C'est de l'économie alternative, peut-être. Mais pas subversive, c'est sûr. De plus, dans certains GAS (Groupe d'achat solidaire), on va chez le producteur, on récolte, on fait tout, et ça coûte quand même de l'argent. Il y a trop de similitudes avec la logique des supermarchés ! *Critical Wine*, eux, ils ont fait un discours sur le « prix » source<sup>303</sup>. Aujourd'hui, ils gagnent beaucoup d'argent.

---

<sup>301</sup> *Off Topic* est « un laboratoire de débat et de conception qui étudie les fissures dans le tissu politique, physique et social de la 'métropole' milanaise (...) Avec d'autres communautés insurgées, nous avons décidé d'ouvrir un espace social autogéré au rez-de-chaussée d'une cité HLM dans le quartier *Isola* » (<https://www.offtopiclab.org/chisiamo/>). Dans l'espace autogéré, les membres du laboratoire organisent des débats et une programmation culturelle.

<sup>302</sup> *Spazio (Af)fuori Mercato* est situé dans les locaux de *Ri-make*, un espace occupé, et constitue une tentative d'« expérimentation » de formes de « consommation collective et consciente » (<https://rimake.noblogs.org/spazio-affuorimercato/>). Cette expérience est liée à celle de *Fuori Mercato*, un « groupe d'achat » constitué à l'intérieur de l'usine récupérée *RiMaflow* à Trezzano sul Naviglio, dans la banlieue de Milan. *Fuori Mercato* distribue des produits de réseaux économiques alternatifs à la grande distribution : « les produits biologiques à « km 0 » du *Parco agricolo Sud Milano* et les producteurs associés qui défendent l'environnement et les droits des travailleurs ou qui, comme l'association *S.o.S. Rosarno*, luttent contre l'exploitation des travailleurs agricoles (natifs et migrants) ». Pietro Maestri a été élu à la Province de Milan pour le parti « Gauche critique » : un parti politique italien formé en décembre 2007 par des membres du parti de la *Rifondazione Comunista*.

<sup>303</sup> Le mouvement *Terra e libertà/Critical wine* est né en 2003 à l'initiative de Luigi Veronelli (1926-2004), en collaboration avec des centres sociaux occupés, en particulier, à Milan, le CSO, « Leoncavallo ». Le mouvement organise des « foires » de petits producteurs de vin et d'autres produits agricoles qui pratiquent des agricultures écologiques et paysannes. La référence de Mariella est ici à la foire *Critical wine* qui est organisée par le Leoncavallo, le plus ancien centre social de la ville de Milan, qui existe depuis 1975. Veronelli était un journaliste, œnologue et gastronome, qui a joué un rôle central dans la naissance d'une culture du vin de

Ils permettent de faire connaître des vins qui étaient inconnus. Ils aident au développement d'une culture de la diversité – pas les vins habituels, et c'est déjà beaucoup. De plus, ils permettent à certains producteurs d'exister... Mais il y a un grand décalage entre les différentes initiatives. Les jardins partagés ne dialoguent pas avec l'espace *Fuori Mercato*. Il n'y a pas de lien sur la production. Dans *Fuori Mercato*, il y a *Genuino Clandestino*, mais leur clé est toujours celle de la production à petite échelle<sup>304</sup>. Il n'y a pas encore le passage culturel de l'agriculture de proximité comme production pour la subsistance. Ce concept ne passe pas, on n'y croit pas.

Dans la vision de Mariella, sans lien avec les questions de production et de transition des systèmes agroalimentaires, l'agriculture urbaine, et notamment l'agriculture de proximité, est condamnée à un rôle « cosmétique » ou « thérapeutique ».

Le tableau dressé par Mariella des réalités milanaïses mobilisées sur les questions d'agriculture et de production alimentaire « alternative » met au centre la dimension de la fragmentation, l'absence d'un cadre culturel commun. Mariella lit cette fragmentation selon deux clés d'analyse. La première est celle d'une tendance propre à l'espace public milanaïse qui encourage un rapport de consommation à la ville. Il faut « consommer la ville », c'est à dire, l'utiliser pour ses propres intérêts et stratégies individuels ou de petits groupes. La seconde clé de lecture regarde plutôt du côté d'une fragmentation politico-culturelle, dans laquelle se distingue la fragmentation de l'espace politique de la gauche radicale. Une fragmentation qui découle aussi du choix de se concentrer sur l'action concrète, quotidienne et locale. Si cette manière de faire de la politique permet

---

qualité (le « guide Veronelli » des vins est une référence pour le public italien). Il n'a jamais caché ses préférences politiques anarchistes.

<sup>304</sup> *Genuino Clandestino* (Authenticité clandestine) est un mouvement né à Bologne en 2010 sous la forme d'une campagne de communication visant à dénoncer un ensemble de normes, en prévalence des normes de conformité aux standards européens, considérées comme injustes. Elles traitent de manière équivalente la petite production agricole paysanne et celle des grandes entreprises agroalimentaires, en créant aussi des obstacles à la survie des petits agriculteurs. Cette initiative revendique dès son origine le droit à la transformation libre de la « nourriture paysanne ». Cette campagne est devenue un réseau national qui, outre les revendications initiales, est mobilisé sur la recherche d'alternatives concrètes au système économique existant. En particulier, le réseau a développé un système d'auto-certification des produits des petits producteurs, basé sur des logiques de participations. Les questions de justice sociale et d'exploitation du travail sont centrales à la réflexion de ce réseau, très mobilisé aussi pour l'accueil des migrants.



l'émergence locale d'initiatives et d'espaces « alternatifs », ceux-ci apparaissent en difficulté pour faire émerger des formes de coordination et des argumentations à même de véhiculer la spécificité d'un changement de paradigme écologique.

### 7.3.1. L'expérience de la revue *Arancia blu* : l'engagement de Enzo Tiezzi pour une révolution culturelle écologique de la gauche

Avant d'approfondir ultérieurement les expériences milanaises en lien avec une critique agroécologiste, il est intéressant, dans le cadre de mon argumentation, de revenir sur un passage de la biographie de Mariella, c'est à dire, son expérience dans la revue *Arancia blu* dirigée par Enzo Tiezzi. Elle en parle comme étant la dernière expérience culturelle qui a tenté, à son avis, d'atteindre le grand public et qui a essayé de définir, à minima, les contours d'un écologisme de gauche.

La lecture des vingt-quatre numéros parus au cours des deux années de publication (1990-1991) de la revue permet en effet de reconstituer les contours d'une opération culturelle ambitieuse. La revue a tenté de promouvoir un nouveau vocabulaire pour parler des questions de développement, de paix, de paysage urbain et rural, d'agriculture et de scolarisation, de santé et de reconversion industrielle, de féminisme et de religion.

Selon Enzo Tiezzi, la gauche avait « besoin de biologie » (Tiezzi 2011). En particulier, elle avait besoin d'intégrer les enseignements de l'évolution (darwinienne) et de l'entropie : « Il est temps d'avoir de nouvelles alliances, de nouvelles cultures » (Tiezzi 2011, p. 47). Tiezzi exprimait ainsi le même besoin que Laura Conti avait aussi manifesté, celui de travailler à une grande transformation culturelle et politique de la gauche pour faire face à la crise écologique. Il fallait passer de la « conscience de classe » à la « conscience d'espèce ». Cela impliquait, selon Tiezzi de :

Chercher la manière de communiquer, même si c'est difficile, entre des mondes différents, dépasser les limites de formations culturelles solides et profondes qui souvent ne permettent pas d'avoir une vision globale, de voir plus loin. Il faut expliquer avec beaucoup de patience au biologiste que nous sommes des évolutionnistes darwiniens convaincus, mais qu'une évolution trop rapide peut être contraire à la survie de l'espèce humaine ou à la justice sociale. Il faut expliquer au chimiste-physicien que personne ne met en doute les lois de la thermodynamique et que c'est justement parce que nous savons que les activités humaines créent de l'entropie qu'il faut parfois les freiner. Il faut expliquer

à l'ingénieur que nous ne sommes pas contre le développement, mais que souvent le soi-disant progrès technologique va à l'encontre du progrès social et biologique, et donc du progrès humain. Il faut expliquer au syndicaliste ou à l'économiste que sa vision des processus de production ne peut faire abstraction des connaissances thermodynamiques et biologiques. Il faut expliquer à l'historien, au sociologue, à l'humaniste que l'histoire, les rapports entre les hommes, la société ne sont pas sans rapport avec la biologie et l'écologie, et que le moment est venu non pas de considérer séparément ces deux ordres de phénomènes, mais de les intégrer à un nouveau niveau culturel, précisément interdisciplinaire (Tiezzi 2011, p. 39).

Dans la vision de Tiezzi, en l'absence de cet investissement dans une révision politico-culturelle des cadres de référence de la gauche, le résultat inévitable de la crise écologique serait de pousser à déléguer les décisions au « scientifique-technocrate », quelqu'un de « super-spécialisé dans son domaine et imprégné du mythe selon lequel la technologie possède des dons thaumaturgiques illimités » (Tiezzi 2011, p. 41).

Ces observations sonnent étonnamment actuelles. La construction culturelle d'une gauche écologique, enracinée dans un écologisme scientifique – systémique, thermodynamique et évolutionnaire –, politique et populaire, reste une question ouverte et une perspective possible pour surmonter une fragmentation de plus en plus aiguë. Malheureusement, ce qui, dans les années 1980, était la voix reconnaissable et faisant autorité des représentants d'un écologisme scientifique est aujourd'hui pratiquement oublié.

Toutefois, si dans les débats publics on trouve rarement trace de cet héritage de l'écologie politique, si l'on s'intéresse de plus près aux pratiques et aux motivations qui poussent à l'engagement dans des initiatives de transformation écologique, on retrouve les traces d'une pensée (agro)écologiste bien vivante. Le cas des permaculteurs de Cascina Sant'Ambrogio va me permettre d'introduire la question de la présence dans l'espace urbain de mouvements agro-écologistes.

#### 7.4. La requalification des cascine et les pratiques agroécologiques « par le bas » à Milan : un espace fragmenté

La présence de l'agriculture ou d'un héritage agricole dans la ville de Milan est signalé par un élément de paysage caractéristique : la *cascina*. Les financements pour la préparation de Milan à l'évènement d'Expo 2015 ont été l'occasion de lancer un programme de requalification des anciennes fermes urbaines de propriété de la mairie milanaise. Dans son audition à la Commission Agriculture du parlement, la vice-mairesse Ada De Cesaris a évoqué ce projet, comme un témoignage de la dynamique vertueuse que l'évènement Expo a déclenché sur le territoire.

À son origine, le projet a été lancé avec le soutien de l'ancienne mairesse Letizia Moratti. Il a été élaboré avec la collaboration de *Multiplicity.lab*, le cabinet de recherche sur la ville, créé par Stefano Boeri à l'École Polytechnique. Les autres partenaires engagés ont été : *Coldiretti* (qui est la plus importante association représentant les intérêts des agriculteurs, en particulier des coopératives et des petits producteurs), *Consortio SiR* (un consortium de « coopératives sociales »), l'association *Slow Food* et la maison d'édition *Vita* (spécialisée dans les thèmes du « troisième secteur »).

Il s'agit d'un partenariat qui inclut, donc, des acteurs de premier plan de l'économie sociale et solidaire milanaise et nationale ; les représentants de catégorie des agriculteurs et *Slow Food*, c'est à dire, l'association la plus visible sur la scène publique comme étant mobilisée pour la promotion d'une patrimonialisation de l'agriculture paysanne italienne et de ses produits. *Slow Food* est également une association qui fait de plus en plus l'objet de critiques en Italie, notamment de la part des mouvements de soutien à l'agriculture paysanne, en raison de certains choix jugés comme des compromis excessifs avec une logique de profit. Les critiques à l'encontre de *Slow Food* portent en particulier sur les relations que Carlo Petrini, son fondateur, entretient avec Oscar Farinetti, l'entrepreneur qui a créé la chaîne de magasins de gourmet *Eataly* et, plus récemment, à Bologne, le très contesté parc thématique sur la nourriture FICO (*Fabbrica Italiana Contadina*) (Orlando, 2018).

Ce groupe composite d'acteurs a donné naissance à un comité, le *Comitato Cascine Milano 2015*, auquel adhèrent aussi deux associations culturelles : *Farespazio* et *esterni*. Il s'agit de deux associations nées à l'initiative de jeunes architectes et *designers* qui travaillent sur les questions de *design* urbain, mais également de récupération (en

particulier de type *upcycling*) et réparation, mobilité durable et autres thèmes liés à la transformation écologique de l'espace urbain. L'approche de la question écologique par ces associations est basée sur les modes de vie et la dimension éthique de l'évolution des valeurs. L'accent sur la dimension du choix de styles de vie fait ainsi que le public auquel on parle soit, en priorité, un public de classe moyenne avec du pouvoir d'achat. Le marché devient ainsi un instrument potentiel de diffusion d'innovations écologiques. Les questions de justice sociales sont ici assez peu visibles, ou présentées sous la forme du besoin d'espaces de sociabilité dans les quartiers de la banlieue. La question devient alors celle d'une meilleure organisation de la ville, sans que cela n'amène à mettre en question les logiques qui sous-tendent son développement. Surtout, l'accent est mis sur la socialité entre humains. Il manque un travail de fond sur la nécessité de se doter des instruments pour prendre en compte les interdépendances écologiques et l'organisation métabolique de la ville.

Le projet *Cascine verso e oltre Expo 2015* part du constat que la mairie de Milan est propriétaire de 59 fermes urbaines, dont certaines ont été laissées à l'abandon. Dans la vision promue par Stefano Boeri et le *Multiplicity.lab*, ces lieux sont présentés comme de possibles « municipalités de charnière » entre ville et campagne, des « avant-postes » ou bien des *presidi* (littéralement : garnisons) de la présence de la campagne dans la ville<sup>305</sup>.

Plus généralement, le « système des fermes urbaines » est décrit dans le document de présentation du projet comme étant :

un patrimoine exceptionnel d'expériences, lieux, histoire et pratiques économiques, culturelles, environnementales et sociales. Les *cascine* racontent une dimension rurale de la ville qui n'a pas encore disparue et qui mérite d'être sauvegardée, valorisée et mise en connexion. Ce patrimoine historique doit être mis à disposition de la collectivité, en considération aussi de sa position dans le paysage agraire, où il y a peu d'opportunités d'agrégation.

---

<sup>305</sup> Le concept de *presidio* est central à l'action de *Slow Food* où il indique la protection assurée à un lieu de culture de variétés rares ou de produits traditionnels en voie de disparition.

Dans ce texte de présentation, l'agriculture urbaine est vue comme un patrimoine à sauvegarder et ses espaces considérés comme des ressources pour « l'agrégation » sociale, ayant donc vocation à être valorisés comme des espaces de socialité. Très peu est dit par rapport aux enjeux proprement écologiques et les perspectives ouvertes par une relance de la vocation productive de ces espaces.

Le programme de renouveau a donné naissance, dans chaque ferme urbaine où la requalification a eu lieu, à des configurations variées d'articulation entre agriculture, activités sociales, économiques et écologiques.

Par exemple, dans la *Cascina Cuccagna*, qui se situe dans un quartier central de la ville, l'association *esterni* a donné naissance à un lieu alternatif et à la mode, fréquenté par les « créatifs », avec un espace de résidence pour artistes ; un espace pour l'organisation de réunions et débats ; un café-restaurant avec des produits choisis chez les producteurs et des chefs proposant une restauration de qualité ; une cyclo-officine ; un potager didactique où on organise des cours sur l'agriculture urbaine.

La *Cascina Basmetto*, située dans le quartier populaire du *Gratosoglio*, est gérée par une entreprise agricole qui produit du riz et qui, en même temps, promeut des activités sociales. Il s'agit en particulier d'un potager pédagogique créé avec l'aide de jeunes handicapés qui sont suivis par la coopérative sociale *I percorsi*.

La *Cascina Corte San Giacomo* est gérée, quant à elle, par une association religieuse, l'association *Nocetum*, qui s'occupe, dans les lieux, d'un foyer pour l'accueil de mères célibataires et soutient plusieurs activités sociales (aide à la jeunesse, aide aux démunis) mais également des initiatives d'éducation environnementale. En particulier, il y a une *city farm* (ferme urbaine, en anglais) avec des ruches et des potagers didactiques. La *cascina* se situe à proximité de la grande abbaye de Chiaravalle et on y promeut des parcours touristiques et culturels dans la « Vallée des moines », en relation avec la réouverture des sentiers de pèlerinage de la célèbre *Via francigena* et la promotion d'un tourisme *slow*.

Dans le même esprit de patrimonialisation du passé agricole, la *Cascina Linterno*, une ferme située dans le quartier de Baggio à la périphérie de la ville, a fait l'objet d'un travail de valorisation de la part d'associations de citoyens. Elle a été un des lieux où le célèbre poète Francesco Petrarca séjourna, au XIV<sup>e</sup> siècle. Aujourd'hui, la ferme est un

lieu où sont organisées des activités liées principalement à la transmission des traditions de la culture milanaise (les chants, le dialecte, les pratiques agricoles) mais où l'on développe également des programmes d'éducation environnementale. La ferme est ainsi devenue un lieu associatif important dans un quartier considéré comme étant problématique.

Je pourrais porter d'autres exemples, mais il s'agirait de variations sur les mêmes thèmes. En effet, les espaces des fermes urbaines milanaises sont utilisés prioritairement pour le développement d'activités culturelles et éducatives : l'agriculture et les enjeux écologiques sont, en gros, une occasion pour faire du travail social à travers des activités qualifiées comme étant « écologiques ». La vocation de ces espaces est, donc, principalement celle d'y développer des activités visant à favoriser l'intégration sociale. L'activité productive est centrale dans les cas où la *cascina* est gérée par une entreprise agricole, d'habitude installée dans les lieux. Dans ce cas, à côté de l'agriculture productive de type bio, on développe des espaces pour une agriculture dite « sociale » (voir chapitre 3).

Deux cas font exception à cette norme : la *Cascina Sant'Ambrogio* et la *Cascina Torchiera*. La *Cascina Sant'Ambrogio* est située dans la zone de *Linate*, l'aéroport urbain de Milan. Cette ferme urbaine n'était pas, au début, intégrée dans la liste des fermes à rénover dans le cadre du programme des « Cascine per Expo 2015 ». En fait, une famille d'agriculteurs en garantissait depuis des décennies le fonctionnement. C'est Paolo, un jeune neveu des gérants et locataires qui fait part à sa famille de son désir d'animer des initiatives dans la *Cascina*, en particulier orientées vers les habitants du quartier. C'est lui qui s'aperçoit également de la présence d'une fresque dans les restes de ce qui était à une époque la chapelle de la *cascina*. Il propose alors de lancer un « chantier participatif » pour sa restauration, qu'il appelle le chantier *To(c)Care* : il s'agit d'un jeu de mot à la croisée entre italien et anglais, qui met en relation le verbe « toucher » (*toccare*) et le fait de prendre soin (*care*). La rencontre entre Paolo et un groupe de jeunes activistes de la permaculture qui cherchent un lieu où expérimenter des activités au croisement entre l'agriculture, l'autoproduction et la « réparation » d'écosystèmes pollués conduit à la naissance de l'association *CasciNet*.

Grâce aussi au soutien des anciens locataires, la mairie décide d'intégrer la *Cascina Sant'Ambrogio* dans le projet de requalification des fermes urbaines et de donner à

*CasciNet* la responsabilité de la gestion, pour une durée de 30 ans. Ce qui est spécifique à cette association est la présence conjointe de jeunes engagés sur des problématiques d'exclusion sociale (en particulier la condition des populations Rom) et de jeunes permaculteurs, qui vont impulser une réflexion sur la récupération écologique du site, à partir d'un projet de phytoremédiation. Ensemble, les jeunes activistes de *CasciNet* lancent une initiative pour la création de potagers urbains, avec des parcelles où les habitants du quartier peuvent cultiver. Ils les associent aussi à des artistes dans le projet *Terra chiama Milano* (la Terre appelle Milan). Ils lancent également la plantation d'une « forêt nourricière » et ils assurent, par la création d'une entreprise agricole, la culture des terres de pertinence de la ferme dans le quartier de Chiaravalle. Ils y expérimentent des techniques agroécologiques, avec un usage limité de machines et avec le désir de développer des systèmes d'agroforesterie qui réintègrent également les animaux. Leur souhait serait aussi de lancer une expérimentation avec la plantation de chanvre, pour la remédiation des sols.

À la suite de leur intégration dans les projets sélectionnés pour le financement dans le cadre du programme *OpenAgri* (financé par l'Union Européenne) pour la requalification du parc de la *Vettabbia*, ils ont lancé la réalisation d'une nouvelle forêt-nourricière et la constitution de la première initiative de *Community Supported Agriculture* à Milan, avec la collaboration de l'ONG Deafal (voir chapitre 8). Très intégrés dans les réseaux du mouvement italien de la permaculture, les jeunes de *CasciNet* cherchent à promouvoir la diffusion des techniques de l'agroécologie. Ils soutiennent l'idée d'une réorganisation des systèmes agroalimentaires locales, sur la base d'une relation de collaboration entre producteurs et consommateurs, qui vise également à changer fondamentalement les pratiques de consommation et la culture du travail agricole. Cela non pas à partir uniquement d'un choix de style de vie mais plutôt de l'adoption d'une approche systémique d'analyse des interdépendances écologique et des relations métaboliques, qui va aussi avec une attention pour le bien-être humain et environnemental. Une posture qui est restitué dans l'idée de « prendre soin de la terre », selon une vision permaculturelle (chapitre 8).

L'autre cas qu'il m'intéresse d'évoquer est celui de la *Cascina Torchiera*, dans le quartier périphérique de *Certosa-Garegnano*. Cette ferme urbaine, qui avait été laissée à l'abandon, a été occupée en 1991 par un groupe de jeunes du quartier qui ont donné

naissance au CSO *Cascina Torchiera Senz'Acqua*, c'est à dire ferme « sans eau ». Ce nom s'explique par le fait que le maire de l'époque, Marco Formentini, un représentant de la Ligue du Nord, décida de couper la fourniture d'eau à la ferme pour pousser les occupants à quitter les lieux. Les occupants ont résisté et ils ont lancé, en autonomie, des travaux de requalification des lieux. Ils continuent à occuper les lieux où ils organisent des activités culturelles. Ils ont commencé récemment à développer une réflexion plus explicite sur les enjeux écologiques.

En 2009, la *Cascina Torchiera* a été intégrée dans la liste des fermes à rénover en vue d'Expo 2015 et les occupants ont affiché une position de fermeture et d'opposition à la collaboration avec la mairie. Cette même année ils ont organisé une contestation lors de la présentation officielle du projet de valorisation des fermes urbaines, organisée dans les locaux de la *Triennale*, à la présence de la mairesse Letizia Moratti et de l'architecte Stefano Boeri. Ainsi ils ont expliqué leur position de contestation, selon les déclarations faites à la presse :

il y a quelque chose de profondément erronée dans cette vente à la baisse (*svendita*) d'un patrimoine qui, au cours de ces années, à partir de l'autoproduction et de l'auto-construction a créé un pôle d'excellence et un parcours de durabilité. Nous ne voulons pas participer à Expo et nous ne partageons pas le nouveau plan d'aménagement du territoire. Fichez-nous la paix et respectez nos sentiers et notre autonomie.

Les militants de la *Cascina Torchiera* ont fait partie du front No Expo qui s'est organisé initialement pour s'opposer à la réalisation de l'événement et, successivement, pour dénoncer les coûts sociaux et écologiques masqués de cette opération.

Dans la critique portée aux choix de la mairie par le mouvement No-Expo, la question écologique a été principalement présente sous la forme de la dénonciation de la perte des terres agricoles, transformées en terrain de construction pour accueillir les infrastructures de l'Expo. Elle s'est articulée avec la dénonciation d'une politique de l'endettement public pour faire profiter les entreprises privées. Surtout, c'est la dénonciation des conditions précaires des travailleurs d'Expo (notamment les travailleurs du secteur du bâtiment) qui a occupé la scène de la contestation. Le thème mis en avant par la mobilisation No Expo a été celui de la précarisation et de l'exploitation du travail, de la corruption et de l'infiltration des intérêts privés dans la



gestion de la « chose publique ». Mais le mouvement s’est retrouvé au final isolé dans la ville, en raison aussi des désordres qui ont marqué la manifestation du 1<sup>er</sup> mai 2015, organisée par les groupes No Expo comme le moment culminant de leur contestation (étant le jour d’ouverture d’Expo et la journée de célébration du travail).

Les irruptions du *black bloc* ont contribué à la stigmatisation et criminalisation du mouvement, en raison aussi d’une couverture médiatique intéressée uniquement à raconter les (quelques) épisodes de violence contre les biens matériels. Le 3 mai, 20 mille personnes – guidées par le maire Pisapia et ses adjoints – sont descendues dans la rue pour « nettoyer » les dégâts de la manifestation No Expo sous le slogan « que personne ne touche Milan ».

D’ailleurs, un certain nombre d’organisations de l’agroécologie, des agricultures alternatives et paysannes (parmi lesquelles *La via campesina* et *Slow Food*) ont opté pour une participation, dans les intentions, distanciée et critique à Expo, à travers l’organisation de l’*Expo dei popoli* (l’Expo des peuples). Autrement dit, les mouvements se revendiquant de l’agroécologie ont organisé des activités à Milan et ailleurs, en acceptant le financement de la Mairie dans le cadre d’Expo mais en critiquant le modèle « smart » et « digital » d’agriculture largement promu dans les pavillons de l’exposition. Le mouvement No Expo a pris les distances par rapport à cette initiative, en dénonçant l’organisation *Slow Food* pour ses compromissions avec des logiques marchandes. Ce positionnement de fermeture a également contribué à accroître l’isolement du front No Expo, même au sein des milieux critiques de l’Expo.

Selon Bertuzzi (Bertuzzi, 2017b, 2017c, 2017a) bien qu’en ayant été un échec sur l’immédiat, la mobilisation aurait créé les conditions pour relancer un débat sur le « droit à la ville » dans le contexte milanais. Pour ce qui est de ma recherche, je me limite à constater que la critique agro-écologiste, toutefois, ne semble pas nourrir les manières d’opérationnaliser cette vision pour la ville de demain.

### *7.5. La faiblesse du cadre agro-écologiste comme cadre fédérateur*

Si c’est difficile, si non inutile, d’évaluer une mobilisation sous l’angle de sa réussite, aujourd’hui nous sommes en mesure d’affirmer que l’Expo 2015, « entre ombres et lumières » (Gaeta & Di Vita, 2021), a contribué à relancer la ville de Milan et à

renforcer son « attractivité » sur le plan du tourisme international. Son modèle économique continue néanmoins de reposer sur le secteur immobilier (Ranzini & Faccini, 2021), c'est-à-dire sur la consommation foncière, dans un contexte où les problèmes sociaux et écologiques n'ont cessé de s'aggraver, parallèlement à l'augmentation du coût de la vie et à l'approfondissement des inégalités.

La position exprimée par les groupes réunis dans la campagne No Expo a été celle d'une critique radicale qui refuse tout dialogue avec le gouvernement de la ville mais également avec les associations et mouvements ayant opté pour une participation distanciée et critique à Expo. Le dialogue n'est pas non plus présent avec l'expérience, à sa manière autrement radicale, de *CasciNet*, une expérience toutefois née en bénéficiant des financements d'Expo 2015.

La difficulté à faire du lien entre ces expériences peut être rattachée aux cultures politiques très différentes qui les animent. Mais même au sein de celle qui devrait être une même culture de gauche radicale, nombreuses sont les clivages qui se maintiennent, tel celui qui voit le CSO Leoncavallo comme relativement isolé des autres CSO en raison de sa politique d'ouverture à la collaboration avec la mairie.

Mais la fragmentation s'explique également par des politiques publiques qui ont jusqu'aujourd'hui favorisé l'absorption des initiatives citoyennes dans un cadre très fortement orientée par les exigences de la croissance économique. Cela a impliqué l'absence d'un espace pour ainsi dire « protégé » d'élaboration d'une proposition culturelle « autre » par rapport à celle inspirée par l'idée d'une « croissance verte ».

Dans ce cadre, on comprend également le manque de dialogue et de circulation entre des propositions de transformation de l'économie locale qui viennent du milieu institutionnel, tel le projet sur la Biorégion que j'ai brièvement évoqué, et les initiatives des mouvements urbains plus « antagonistes ». Ces projets culturellement plus novateurs portés par les institutions (dans ce cas l'Université) sont comme noyés dans la masse de projets qui visent à soutenir l'agriculture urbaine, la plupart du temps dans sa forme « cosmétique » ou patrimoniale, ou pour son utilité sociale.

Comme on l'a vu, dès 2009 la mairie a adopté une vision, celle portée par Boeri, de Milan en tant que métropole agricole, et cela quand plusieurs initiatives (de la création du Parc Agricole Sud Milan aux expérimentations radicales de certains centres sociaux)

avaient déjà soulevé la question d'un nouveau rapport entre espaces urbains et espaces agricoles. La mairie s'est approprié la vision de Boeri sous la forme d'un soutien à une idée de « croissance verte » : les espaces agricoles sont alors vus comme un patrimoine à valoriser du point de vue commercial ou comme espaces de loisir, où éduquer les citoyens à des valeurs écologiques mais également où développer des formes de socialité. L'éducation écologique prend dans ces lieux la forme de la transmission des gestes du citoyens-consommateurs écoresponsables ou bien du citoyen qui découvre les beautés de la nature : elle n'est pas une éducation à une culture attentive aux interdépendances systémiques, capable de mettre en relation question écologique et sociale. Les deux problématiques sont toujours traitées comme séparées.

A Milan, la vision de la métropole agricole est alors imposée d'en haut, adaptée au maintien d'un modèle de développement urbain qui voit dans la croissance économique la solution aux problèmes de cohésion sociale et qui gère, sous la forme de collaborations entre monde associatif et fondations privées, les conséquences sociales des inégalités grandissantes.

Dans ce cadre, la logique entrepreneuriale adoptée par la mairie apparaît comme non-négociable, mais ouverte à des formes de correction, ce qui semble avoir contribué à instaurer un climat « post-politique » (Wilson & Swyngedouw, 2014) dans la ville, par l'élimination des conflits, vus toujours comme une forme de désordre. L'élection à maire, en 2016, de Giuseppe Sala, qui avait été, de 2013 à 2015, le commissaire unique pour Expo 2015 montre la continuité avec une vision qui considère la logique entrepreneuriale comme la bonne manière d'administrer la ville. C'est certain que les difficultés économiques connues par les administrations locales en raison de la réduction des fonds en provenance du gouvernement central contribuent à aggraver cette tendance, et à créer le sentiment qu'il n'y a pas d'alternatives. Les politiques d'austérité imposées au niveau européen en viennent ainsi à influencer le devenir des villes.

Comme nous l'avons vu, il existe sur le territoire milanais une grande variété d'initiatives que l'on peut qualifier d'alternatives socio-économiques et écologiques et qui ont un air de famille, y compris des propositions qui s'inscrivent clairement dans une approche agroécologique et même agro-écologiste. Le problème face auquel on se retrouve est la difficulté de réunir ces propositions dans une conversation à même de

produire des éléments d'accord sur une proposition d'imaginaire pour la ville écologique qui puisse rencontrer un soutien populaire.

A ces fins, la collaboration entre les différentes formes d'alternatives (radicales, réformistes, « préfiguratives ») apparaît comme une étape fondamentale pour l'émergence d'un imaginaire social et sociotechnique où les questions de justice sociale et d'émancipation rencontrent une nouvelle culture de la complexité, une nouvelle éthique du vivant et le développement d'une « conscience (politique) d'espèce ». À ces fins, il manque, aujourd'hui comme hier, l'identification d'un espace de débat où cette confrontation puisse avoir lieu et s'élargir, y compris pour combler la distance entre espaces urbains et espaces ruraux.

## Chapitre 8 – Réparer les dégâts de l’agriculture productiviste : les mouvements agro-écologistes entre technique et politique

### 8.1. Une visite à la Cascina Sant’Ambrogio

En prenant le tramway de la place centrale du Duomo vers la périphérie à est de la ville, là où s’étend l’aéroport de Milan-Linate, on peut observer le passage progressif d’un espace urbain dense à un espace plus délabré, sort d’hybride entre une ville mal planifiée et une campagne mal cultivée. Des friches industrielles et des zones agricoles côtoient des immeubles d’habitation ou de bureaux, positionnés sans dessin précis. Il arrive qu’en février et mars, une odeur âcre flotte dans l’air, une odeur qui s’attache à la gorge : c’est l’odeur des effluents d’élevage et des engrais azotés répandus en abondance dans les champs à ce moment de l’année. Quand la nuit tombe, les routes sont éclairées par des lampadaires à la lumière froide, souvent trop espacés, surtout lorsque la route longe des champs, créant ainsi des zones d’obscurité.

Il est fin décembre et il fait déjà noir quand je descends du tram et emprunte l’une de ces rues, d’abord bordée d’immeubles résidentiels qui cèdent peu à peu la place aux champs. Il s’agit de la Via Cavriana, qui mène du très fréquenté boulevard Forlanini à la *cascina Sant’Ambrogio*. Il y a un léger brouillard d’hiver, un phénomène désormais rare dans le centre de Milan mais qui réapparaît dans les rues les plus périphériques de la ville, là où le tissu urbain devient plus décousu.

J’ai rendez-vous à 19 heures avec Alessandro et Enrico, les deux permaculteurs membres de l’association *CasciNet* et responsables des activités agricoles menées dans la *Cascina Sant’Ambrogio*<sup>306</sup>. À l’entrée de la propriété m’attend Alessandro, né à Milan en 1988, technicien du son reconverti dans l’agriculture. En 2015, il a reçu le prix « Federico Ceratti » pour le projet « Food Forest Gerola ».<sup>307</sup> Le financement obtenu par

---

<sup>306</sup> La rencontre a eu lieu le 23 décembre 2016 à la *Cascina Sant’Ambrogio* à Milan.

<sup>307</sup> Le prix Ceratti est promu par AceA onlus, une association bénévole fondée par Federico Ceratti (1952-2008) : un pionnier en Italie de l’économie sociale et solidaire et des modes de vie éco-durables, qui a par ailleurs fondé le magazine en ligne *consumietici.it*. Federico Ceratti, qui est décédé dans un accident de voiture en 2008, a été également le fondateur de l’Ong Deafal,

Alessandro est destiné à la création d'une « Food Forest » dans la zone de l'abbaye de Chiaravalle, dans le Parc Agricole Sud Milan, au sein du parc dit de la *Vettabbia*, où la municipalité a l'intention de mettre en place un pôle d'expérimentation agroécologique.

*CasciNet* participe à cette expérimentation et gère un terrain. Alessandro m'explique qu'ils ont semé un « mélange » et qu'ils souhaitent utiliser peu de machines. C'est la raison pour laquelle ils sont allés visiter des exploitations qui adoptent une philosophie de mécanisation réduite, comme le « Podere Monticelli » de Cinzia Rocca, dont les produits sont également commercialisés par *Fuori mercato*.

*Fuori Mercato* est un « groupe d'achat » constitué à l'intérieur de l'espace occupé de l'usine *RiMaflow* à Trezzano sul Naviglio, dans la banlieue de Milan.<sup>308</sup> *Fuori Mercato* distribue des produits de réseaux économiques alternatifs à la grande distribution : « les produits biologiques à « km 0 » du Parco Agricolo Sud Milano et les producteurs associés qui défendent l'environnement et les droits des travailleurs ou qui, comme l'association *S.o.S. Rosarno* (Oliveri, 2015), luttent contre l'exploitation des travailleurs agricoles (natifs et migrants).

Il évoque également une expérience de réintroduction de chevaux dans les cycles de production dont ils ont entendu parler. Mais le problème reste que, m'expliquent-il, la Région Lombardie considère que la mécanisation va de soi. Conséquemment, tout son système d'aide à l'agriculture repose sur ce postulat.

Nous faisons le tour des terres de la ferme, même s'il fait désormais nuit. Malgré cela, Alessandro tient à m'expliquer comment l'espace est organisé avec les jardins potagers, que les habitants du quartier viennent cultiver individuellement, et la « forêt nourricière » avec les arbres fruitiers. L'on retrouve différents projets à l'intérieur de la

---

que je vais présenter dans ce chapitre. Le prix qu'on a institué à son hommage est défini par ses promoteurs comme « une reconnaissance concrète pour le développement du talent et de formes de recherche créative dans les nouvelles générations ». Pour l'édition 2015, le prix a choisi le thème de l'Expo « Nourrir la planète, énergie pour la vie » et a fait partie des activités italiennes du projet « Pachamama – pour une meilleure sécurité alimentaire ».

<sup>308</sup> *RiMaflow* est une usine « récupérée » par les travailleurs. À l'origine, *Maflow* est une usine historique de l'industrie automobile italienne située à Trezzano sul Naviglio, qui a fermé ses portes en 2012. 330 travailleurs ont été licenciés. Une vingtaine de travailleurs a décidé d'occuper les lieux, de créer une coopérative et de développer des activités liées au recyclage et réparation d'équipements électriques et électroniques productives ainsi à créer des postes de travail. Je renvoie à (Graziano & Trogal, 2023) pour une analyse de ce cas.

ferme : scierie, couture, coworking, logement. Il y a aussi une cuisine commune. On organise beaucoup d'événements pendant l'été, tandis qu'en hiver, l'espace est moins fréquenté.

Entre-temps, Enrico nous a rejoint et nous allons nous asseoir dans la cuisine. Il allume un feu dans la cheminée pour chauffer l'eau et préparer une tisane. Il sort aussi une miché de pain de son sac à dos et en coupe une tranche. Il ajoute un filet d'huile et une pincée de sel pour se préparer un goûter. « Pain, huile et sel » est un goûter typique à la campagne.

Je les interroge sur le parcours qui les a conduits à devenir « nouveaux agriculteurs » en ville, et dans une ville comme Milan. Alessandro commence à partir de son enfance. Il a grandi dans une famille qu'il définit lui-même par l'adjectif « alternative », du genre : « on partait en vacances à vélo ». Ses parents participaient aux activités d'un groupe appelé *I Ricostruttori nella preghiera* (les reconstruteurs dans la prière), un groupe chrétien avec une pratique de méditation.

Dans la continuité de la vie alternative de ses parents, Alessandro a commencé à voyager dès qu'il a pu. Il s'est rendu au Brésil, où il a été agriculteur bénévole dans une réalité agricole du réseau *Ecovida*, un réseau d'initiatives agroécologiques créé au Brésil en 1998. C'est une expérience dont il parle avec enthousiasme. Il a ensuite vécu pendant un certain temps à Florianopolis dans un endroit où il a pu suivre la cultivation du bambou. Au Brésil, il a eu l'occasion de découvrir l'approche agroécologique d'Ernst Gotsch, connue sous le nom de « agriculture syntropique », dont il est devenu le promoteur en Italie. Il explique qu'il s'agit de « comprendre l'écosystème et de l'améliorer ». Après le Brésil, Alessandro s'est rendu au Portugal, dans un centre de permaculture appelé *Terra Alta* : c'est là qu'il a suivi un cours de permaculture. Il aimerait pouvoir partir en Afrique pour y faire de la permaculture, « au moins 4 ou 5 mois par an ».

Enrico, quant à lui, commence le récit de son parcours par la scolarité, expliquant qu'il a fait des études de physique à l'université. Il a obtenu son diplôme de permaculture à l'*Institut italien de permaculture*, fondé par Pietro Zucchetti. Il m'explique qu'il y a des frictions entre l'Institut et l'*Académie italienne de permaculture*. Selon lui, l'Institut est plus rigoureux sur le plan technique. Leurs

diplômes sont d'ailleurs approuvés par l'Association anglaise de permaculture. L'Académie, en revanche, est, selon lui, « plus facile ».

Plus généralement, Enrico critique un certain discours sur la permaculture qui ne tient pas compte du modèle économique qui permet aux initiatives permaculturelles de perdurer. Selon lui, les « sites de démonstration » de permaculture reposent sur un modèle économique trop dépendant du marché des cours de formation. Par exemple, explique-t-il, à l'Institut, on accepte le troc comme forme de paiement des cours. Alessandro, quant à lui, est plus optimiste : dans sa vision, l'économie des sites de démonstration est une première étape dans le développement d'un système alternatif qui, au fur et à mesure qu'il se répandra, rendra la partie économique des formations de moins en moins importante. Pour Enrico, en revanche, l'économie des sites de démonstration repose toujours sur un système qui n'est pas durable.

L'opinion positive d'Enrico et d'Alessandro sur l'Institut italien de permaculture et sur Pietro Zucchetti est liée au fait que ce dernier est très impliqué dans la région où se trouve son « site de démonstration », à savoir Cuneo, dans le Piémont. Il soutient de nombreuses initiatives locales d'économie alternative. Selon eux, c'est ce que doivent faire les initiatives de permaculture. Il ne faut pas qu'ils s'enferment dans la poursuite de leur survie économique individuelle. Ils mentionnent également que Zucchetti, avec l'Institut, contrairement à l'Académie, s'est mobilisé pour les habitants de la région d'Amatrice, où un tremblement de terre désastreux s'est produit au mois d'août 2016. Zucchetti a participé à la *task force* qui a permis la distribution de bottes de paille aux agriculteurs (achetées par le Mouvement 5 étoiles).

En réponse à une de mes questions sur les initiatives d'économie alternative agroécologique à Milan, Enrico explique que non seulement Milan, mais la Lombardie en général, manquent de « mise en réseau ». Selon lui, il y a vraiment un « paradoxe » lombard, dans la mesure où Milan a été, d'une certaine manière, l'un des berceaux du mouvement italien de la permaculture. À San Giuliano Milanese, dans le Parc Agricole Sud Milan, se trouve la *Cascina Santa Brera*, une ferme agritouristique dont la partie agricole a été développée au début des années 2000 avec des éléments de conception permaculturelle. *Cascina Santa Brera* abrite la *Scuola di Pratiche Sostenibili* (École des pratiques durables), fondée à l'initiative de l'Académie italienne de permaculture et véritable centre de formation aux techniques alternatives d'agriculture et de bio-



construction. Enrico m'explique qu'en réalité, la Cascina Santa Brera est l'initiative d'une personne, Irene Di Carpegna, qui a hérité de la Cascina dans les années 1990 et qui disposait de capitaux initiaux importants pour procéder à la rénovation. Enrico est également critique à l'égard du type de « éco-design » qui a été réalisé à Cascina Santa Brera, dans la mesure où, selon lui, « il n'y a pas de *design* de permaculture clair ».

Pour Enrico, un exemple concret de permaculture en Lombardie est celui de la forêt nourricière d'Onorio Belussi, située à Adro, au cœur de la Franciacorta (Brescia), où domine la monoculture de la vigne. Enrico me raconte qu'Onorio, qui collabore aux activités de l'Institut italien de permaculture, a connu personnellement Masanobu Fukuoka lors de sa venue en Italie, mais aussi David Holmgren et Emilia Hazelip.

Sur son site internet<sup>309</sup>, Onorio Belussi se présente comme un retraité qui, depuis sa retraite prise en 1989, est « revenu à faire le paysan, pour cultiver un paradis terrestre de 3000 mètres carrés de terres agricoles et préserver les principes originels de l'agriculture naturelle ». Et il continue en disant :

Avec ces principes, je peux me considérer comme un agriculteur du dimanche, car je reconnais, sans condition, que la nature est plus laborieuse, plus productive et plus intelligente que moi et que n'importe quel être humain. Avec un esprit simple d'agriculteur et une spiritualité complexe de citoyen, j'accompagne l'énergie divine et j'aide la matière naturelle à ensemercer les paradis terrestres, à reverdir les déserts terrestres et à renouveler les cœurs humains. Depuis plus de 30 ans, l'énergie divine et la matière naturelle m'assistent pour cultiver et récolter sans labourer ni fertiliser le sol, sans utiliser de pesticides, sans tailler les plantes et sans désherber les herbes sauvages.

Le récit d'Enrico laisse transparaître son affinité avec ces approches de l'agriculture naturelle ainsi que sa sensibilité à la dimension spirituelle qui va de pair avec les pratiques matérielles. Il me conseille de lire les livres de la maison d'édition *Pentàgora* de Massimo Angelini, auteur du livre *Minima Ruralia*, ainsi que coordinateur pendant un certain temps de *Rete semi rurali* (Réseau des semences paysannes). En lisant

---

<sup>309</sup> <https://onoriobelussi.it/chi-sono/> (consulté le 8 juillet 2023).

Angelini, Enrico a acquis la conviction que le véritable objectif à atteindre doit être de changer la ville.

Mais il est apparemment difficile de changer Milan :

Il y a un problème à Milan. Les gens ne mettent pas les mains dans la terre. Littéralement. Ils viennent pour regarder. Ils viennent pour être spectateurs. Même lorsqu'ils viennent aux cours, pour eux, participer c'est être spectateur. Il y a une résistance à mettre les mains dans la terre et à agir. Mais pour faire quelque chose de sensé du point de vue de l'agriculture écologique, il faut un groupe qui participe en permanence et avec un minimum de compétences, notamment pour l'entretien de la forêt nourricière. On ne peut pas improviser, il faut avoir des compétences. Mais ce n'est pas possible ici à Milan.

Le discours d'Enrico insiste sur le fait que « nous vivons aujourd'hui de manière absurde, surtout notre génération ». Selon lui, le travail de bureau contribue à la séparation du corps et des émotions :

Le travail de la terre, c'est autre chose. Tu ne peux pas avoir l'esprit encombré par autre chose, car si c'est le cas, tu ne peux pas écouter. Observer, c'est être silencieux dans ses pensées. C'est la méditation. Tu dois être dans cet état. Sinon, tu te trompes. Si tu es en colère et que tu te mets à biner, tu finiras par te blesser. Si tu es en crise et que tu vas planter, tu planteras mal et tu perdras beaucoup plus de temps. Tu ne peux pas échapper à la vérité que tu vis, alors que le travail de bureau te permet d'éviter de te confronter à toi-même.

Alessandro, de son côté, insiste également sur le fait que le dualisme corps-esprit est le véritable problème. Il est nécessaire de « se reconnecter au corps ; il faut vivre de manière plus entière » et avoir aussi un certain « goût pour l'aventure ».

Pour Enrico, la rencontre avec la permaculture lui a permis de sortir d'une crise personnelle qui l'a amené à remettre en question son mode de vie et ses choix professionnels. Ce changement a entraîné la perte de certaines relations sociales, amicales et affectives, mais en a fait naître de nouvelles. Il a vécu pendant un certain temps sur ses économies, mais celles-ci s'épuisent. Actuellement, Enrico et Alessandro font tous deux un travail alimentaire et sont employés avec un contrat à durée déterminée dans l'entreprise Mediaset.

Avant de leur dire au revoir, je les interroge sur leur expérience avec les administrations locales. Ils me disent que, dans l'ensemble, les relations avec les administrations ne sont pas mauvaises. Le problème est, comme l'explique Enrico, que « elles n'ont aucune idée de ce que nous faisons, et ne savent donc pas quoi faire ni comment répondre à nos propositions ou à nos demandes ».

## 8.2. *Les mouvements de préfiguration agro-écologiste : un "environnementalisme du réparer"*

Depuis notre rencontre en 2016 jusqu'à aujourd'hui, Enrico et Alessandro ont entrepris fondé une ONG, *Soulfood Forestfarms*, dont l'activité consiste à concevoir des « systèmes agroforestiers pour faciliter la transition vers des exploitations forestières biodiverses, productives et régénératives ». Leur objectif est de convaincre les agriculteurs individuels et les administrateurs publics de choisir la voie de l'« agroforesterie régénérative », c'est-à-dire de soutenir une agriculture associée aux cultures d'arbres. La proposition d'Enrico et Alessandro aurait sans doute intéressé Laura Conti qui, dans ses livres et ses interventions publiques, n'a cessé de souligner que l'agriculture la moins impactante est celle qui redécouvre l'alliance avec les arbres.

Dans cette optique, Enrico et Alessandro cherchent à dialoguer avec la mairie de Milan pour promouvoir l'idée d'un parc agroforestier au lieu de simplement planter des arbres. La plantation d'arbres comme forme de lutte au changement climatique est prévue par l'ambitieux projet *ForestaMi*, lancé toujours par l'architecte Stefano Boeri, et appuyée par la mairie de Milan. Le projet prévoit une augmentation de 3 millions d'arbres dans la ville d'ici à 2030 et est déjà au centre de plusieurs contestations.

L'exemple de *Soulfood Forestfarms* est révélateur de l'existence d'une forme d'activisme agro-écologiste qui s'appuie sur la volonté de promouvoir la diffusion de techniques et de pratiques d'agriculture écologique à visée réparatrice. Ces méthodes sont parfois issues de pratiques développées dans des pays d'Amérique Latine. Il s'agit d'un type d'activisme qui se concentre sur la nécessité de « réparer » les socio-écosystèmes endommagés par l'agriculture industrielle et de concevoir des systèmes socio-économiques centrés sur les capacités autonomes de « régénération ». J'ai exploré ailleurs l'idée d'un « environnementalisme du réparer » (Centemeri, 2019b) qui fait du

principe de « prendre soin » le principe qui guide ses réalisations<sup>310</sup>. Un environnementalisme qui préfère les pratiques de « préfiguration écologique » à la contestation (Centemeri et Asara, 2022 ; Monticelli, 2022).

Les mouvements de préfiguration écologique peuvent être définis comme des mouvements techno-culturels, c'est à dire des réseaux de diffusion de techniques « alternatives » – écologiques, adaptées, « humbles » – qui se développent grâce à des circulations transnationales, de manière la plupart du temps peu visible sur la scène publique. Il s'agit de mouvements qui cherchent à produire un changement non pas en agissant ouvertement sur les équilibres de pouvoirs et les rapports de force mais à travers des interventions matérielles directes qui, dans des situations concrètes, visent à faire exister une alternative technique.

Comme je l'ai montré dans le chapitre 5, des mouvements de techniques agricoles alternatives ont été présents dans les territoires d'Europe et des États Unis dès les années 1920-1930. Aujourd'hui on retrouve ces mouvements à l'échelle globale. Dans le contexte italien, ces mouvements accompagnent l'action de « nouveaux agriculteurs », tels Enrico et Alessandro. On peut aussi les retrouver impliqués dans des projets de transformation d'entreprises agricoles dites « conventionnelles ».

A l'intérieur de cette famille de mouvements, dans ce chapitre je m'intéresse en particulier à montrer la présence, en Italie, de mouvements de techniques et de pratiques *agro-écologistes*. Ces mouvements ont pour vocation de réparer les dommages, tant écologiques que sociaux, causés par les modèles industriels et hautement mécanisés de développement agricole et se basent pour ce faire sur une lecture écosystémique et écologique de l'agriculture.

Par rapport à l'activisme « biologique » (voir chapitre 5), l'activisme agro-écologiste met l'accent sur la nécessité non seulement de modifier les pratiques agricoles et les conduites de consommation, mais aussi de repenser, dans leurs structures mêmes, les agroécosystèmes et les socio-écosystèmes afin d'accroître leur résilience. En d'autres termes, l'activisme agro-écologiste se caractérise par la centralité de l'analyse (éco)systemique, qui implique également une réflexion sur la nécessité de créer de

---

<sup>310</sup> Pour une approche sociologique au prendre soin comme logique de jugement et valorisation je renvoie à (Centemeri, 2021a).

nouvelles formes d'organisation, ou la transformation des formes d'organisation existantes, à différents niveaux du système. En d'autres termes, la différence entre la critique biologique et la critique agro-écologiste de l'agriculture industrielle tient au fait que la critique agro-écologiste se mesure à la dimension systémique, multiscalaire, et à la nécessité d'intervenir avec un *design*, c'est à dire, avec un effort de *progettazione*. La critique biologique, au contraire, suppose une harmonisation progressive et spontanée des conduites par l'adoption de normes de conduite, d'où aussi la centralité du marché comme outil de coordination (voir chapitre 5).

Le chapitre est organisé en deux parties. Dans la première partie, je propose un approfondissement spécifique sur un mouvement agro-écologiste : *le mouvement de la permaculture*. Ce choix se justifie par le fait que – c'est là ma thèse – la permaculture est le mouvement agro-écologiste qui place le plus clairement au centre de sa mission la diffusion d'une culture de la « conception » (au sens de *design e progettazione*) agroécologique, appliquée non seulement à l'agriculture mais à tous les domaines en relation aux besoins humains. Dans ce sens, le mouvement de la permaculture est l'expression d'un agro-écologisme qui ne met pas en avant le sujet politique « paysan » mais la « conception » d'une société écologique. Cela est, dans ma lecture, en même temps sa force et sa faiblesse.

Comme je le montrerai, il s'agit d'un activisme qui vise avant tout à populariser une culture écologique-systémique qui place la transformation agroécologique de l'agriculture au centre de la transformation écologique des sociétés. Cette transformation ne consiste pas simplement en l'adoption d'un ensemble de techniques agricoles, mais s'accompagne également d'une transformation de l'infrastructure des systèmes agroalimentaires et d'une transformation générale des systèmes de production et, par conséquent, des modes de vie. C'est dans ce sens que la permaculture est l'expression d'un agro-écologisme, au sens d'une critique écologiste du système socio-économique qui met la transformation de l'agriculture au cœur du changement des rapports sociaux à l'environnement.

Après avoir retracé l'histoire de l'origine de ce mouvement, sa trajectoire transnationale et ses différentes composantes, je vais restituer les résultats d'une enquête sur la diffusion de ce mouvement en Italie. Dans cette deuxième exploration, je vais présenter, outre les acteurs associatifs du monde de la permaculture, d'autres acteurs

associatifs émergents dans le contexte italien qui me semblent porteurs également d'une proposition agro-écologiste, c'est à dire d'une vision de transformation non seulement des systèmes agroalimentaires mais des systèmes socio-économiques plus générale, ce qui implique la prise en compte des dynamiques du pouvoirs et des conflits des intérêts.

### 8.3. *Aux origines d'une « méthode de conception » : le mouvement de la permaculture et sa diffusion planétaire*<sup>311</sup>

La diffusion d'un mouvement social n'est jamais simplement une question d'imitation ou de contagion politique. Il s'agit plutôt d'une dynamique multidimensionnelle reflétant la profusion de sujets, de réseaux et de mécanismes qui interviennent dans ce processus (Givan et al., 2010). On a beaucoup écrit sur la diffusion des mouvements de protestation, la circulation de leurs slogans, de leurs « cadres » et de leurs répertoires, ainsi que leurs résultats politiques (ou *political outcome*) (Benford et Snow, 2000). Moins a été dit des mouvements de préfiguration tels la permaculture, des opérations de traduction qui facilitent leur implantation dans des contextes variés et la diversité des « impacts » (ou *outcomes*) qu'il est nécessaire de prendre en compte pour en évaluer les retombées.

Le mouvement de la permaculture est né en Australie à la fin des années 1970 en tant que mouvement d'éducation visant à diffuser et à rendre accessibles les connaissances scientifiques de base sur le fonctionnement des écosystèmes. Ces connaissances sont propédeutiques à la transmission d'une méthode de conception, qui s'appuie sur des « principes de conception » utiles à aider l'organisation durable des activités humaines dans un milieu. Ces principes – entre autres : observer avant d'interagir ; travailler avec la nature et non contre ; appliquer l'autorégulation et accepter la rétroaction (*feedback*) ; intégrer à la place de séparer ; utiliser la diversité et la valoriser ; utiliser les bords et valoriser les marges – sont issus à la fois des connaissances scientifiques en matière d'écologie et des connaissances tirées des expériences historiques de gestion durable des ressources, en particulier celles des peuples indigènes et des agricultures paysannes traditionnelles.

---

<sup>311</sup> Je reprends ici les grandes lignes de (Centemeri, 2023).

Le résultat souhaité est la création de socio-écosystèmes à même de se perpétuer dans le temps, d'où la référence à la « permanence ».

Le mouvement permaculturel a pour vocation de promouvoir l'application de la méthode homonyme et de soutenir les initiatives concrètes organisées sur sa base, en créant des réseaux qui favorisent la circulation et le partage des connaissances et des expériences, ainsi que les pratiques d'entraide et les dynamiques d'échange et de collaboration qui peuvent conduire à la création de nouvelles institutions, à la fois économiques et sociales.

Pour les partisans de ce mouvement, la « capacité de permanence » d'une communauté humaine dans un milieu est étroitement liée à l'usage de formes d'énergie renouvelable pour en garantir la subsistance et la reproduction. En tant que méthode, la permaculture est conçue comme un outil d'aide à la reconfiguration des modes de subsistance, visant à réduire les apports d'énergies non renouvelables, en particulier les énergies fossiles. Il importe pour cela de s'inspirer des modes de fonctionnement des écosystèmes pérennes observables dans la nature, selon un principe d'*écomimétisme* ou *biomimétisme* au sens de Benuys (1997).

Cependant, cette transformation ne se limite pas aux aspects techniques : elle touche tout autant à la création de nouvelles institutions de régulation (dimension politique) et au développement personnel d'un *ethos*, au sens d'une manière de se conduire au quotidien dans la relation au milieu (Puig De La Bellacasa, 2010). En particulier, il s'agit de promouvoir un *ethos* de la responsabilité individuelle, de l'autolimitation (y compris en matière de procréation) et de l'attention aux interdépendances sociales et écologiques, ce qui se résume dans les trois principes éthiques : *earth care*, *people care*, *fair share*, c'est à dire, prendre soin de la terre, des personnes et partager équitablement.

Une « permaculture » est le résultat conjoint de ces différentes transformations, sur le plan technique, politique et éthique. Ce résultat est sensé assumer des formes qui varient selon les spécificités des contextes et des êtres (humains et non) impliqués. Il s'ensuit que le mouvement de la permaculture ne repose pas sur la diffusion d'une solution (une technique agricole, une norme de conduite, un modèle d'organisation sociale) mais plutôt sur la diffusion d'une éthique et d'une méthode d'analyse et d'élaboration de solutions, qui ont vocation à traduire cette éthique en réalisations concrètes adaptées aux contextes spécifiques. Autrement dit, il n'y a pas une forme de vie « permaculturelle »

qu'il suffirait d'adopter mais il est toujours possible de « concevoir » (au sens de *design* e *progettazione*) une pluralité de chemins vers la permanence. D'où le potentiel de la permaculture à réconcilier écologie et démocratie.

La méthode de la permaculture étant une méthode de *design*, le mouvement de la permaculture peut être aussi défini en tant qu'une forme de « activisme par le *design* » (Fuad-Luke, 2009). Le *design* est ici à entendre, selon la définition qu'en donne Ezio Manzini (2015), comme une capacité humaine (et non pas une compétence professionnelle) issue de la combinaison entre trois ingrédients. D'abord, le « sens critique », c'est à dire l'habileté à regarder l'état des choses et à y reconnaître ce qui ne peut pas, ou ne devrait pas être acceptable. Ensuite, la « créativité », c'est à dire la capacité d'imaginer quelque chose qui n'existe pas encore. Enfin, le « sens pratique », c'est à dire l'aptitude à reconnaître des manières possibles de conduire les choses à l'existence.

En tant que pratique qui répond à l'exigence vitale de se nourrir, l'agriculture est la première activité humaine dont il faut penser l'organisation sous des formes qui en garantissent la « permanence »<sup>312</sup>. La permaculture est avant tout, et tout d'abord, la conception d'une « agriculture permanente » qui est nécessaire pour qu'il puisse exister une « culture permanente ».

L'expression « agriculture permanente » apparaît au cours des années 1910 aux États Unis, dans les écrits de deux agronomes, Franklin Hiram King et Cyril Hopkins, et est ensuite reprise, à la fin des années 1920, par Joseph Russell Smith, considéré aux États Unis comme le père de l'agroforesterie et également militant de la communauté des Quakers libéraux, ce qui explique son engagement pacifiste et sa critique du modèle de développement américain.

En s'inspirant de ces antécédents, le terme *permaculture* est forgé par les australiens Bill Mollison (1928-2016) et David Holmgren (1955-), unanimement considérés comme les inventeurs de la méthode et les initiateurs du mouvement (Ferguson et

---

<sup>312</sup> La notion de « permanence » renvoie à une idée de durabilité au sens fort. On retrouve la notion de permanence dans les écrits d'Ernst Friedrich Schumacher et notamment dans son best-seller *Small is beautiful : A Study of Economics As If People Mattered* (Schumacher, 1973), où il discute de la relation entre « permanence et paix ». La notion de permanence est dans ce cas reprise de la pensée gandhienne (Leonard, 2019).



Lovell, 2013, p. 253). C'est en Tasmanie, île située à l'extrémité sud-orientale de l'Australie, que se produit la rencontre « fortuite » entre Bill, à l'époque professeur de psychologie de l'environnement à l'université de Hobart, biogéographe autodidacte, au parcours quelque peu aventureux, et David, un étudiant désireux d'approfondir ses connaissances en matière de *environmental design*. Dans cette « périphérie » du Nord global, les débats déclenchés par la publication de *The Limits to Growth*, alimentent, comme ailleurs, la réflexion sur la nécessité d'un changement radical dans les formes d'organisation de la vie matérielle des sociétés industrialisées.

En 1978, Mollison et Holmgren publient le livre *Permaculture One. A Perennial Agriculture for Human Settlements* (1978). Dans ce texte, la permaculture est présentée comme la méthode qui permet de concevoir et de créer des environnements « nourriciers et sains » (*healthful and nurturing environments*) pour l'ensemble des êtres et qui, de ce fait, permettent la perpétuation de la vie, sous toutes ses formes. La même année, inspiré par le message de Mollison et Holmgren, l'australien Terry White lance la publication périodique *Permaculture*. Toujours en 1978, le premier cours de permaculture est organisé en Tasmanie par Mollison. Il dure trois semaines et 18 personnes y participent. Les premiers groupes de permaculteurs commencent ainsi à s'organiser partout en Australie, à l'initiative de quelques « pionniers » (Dawborn et Smith, 2011).

Comme dans d'autres pays de l'Occident industrialisé, les années 1960-1970 ont été marquées en Australie par l'émergence d'un mouvement contre-culturel de « retour à la terre » (Crosby et al., 2014). La permaculture est ainsi présentée, par ses initiateurs et premiers promoteurs, comme un outil qui vient en soutien de ces projets, portés la plupart du temps par des individus ou groupes ayant très peu de connaissances en matière d'agriculture et d'autres métiers pratiques, et confrontés aux difficultés d'organiser le fonctionnement de ces lieux de vie et de production. Le but est d'offrir un outil pratique à ceux qui souhaitent inscrire ces expériences de préfiguration dans un horizon de durabilité ou permanence.

Cette proposition répond à un besoin ressenti bien au-delà du cas australien. Cela explique la rapidité avec laquelle la permaculture commence à circuler en dehors d'Australie, grâce à différentes stratégies et instruments. En moins de deux décennies,

cette proposition, partie d'une petite université de Tasmanie, connaît ainsi une diffusion planétaire.

### 8.3.1. Stratégies directes et indirectes de diffusion (1978-1996)

C'est Mollison qui a d'abord soutenu la diffusion de la permaculture, par son activité de conférencier et ses apparitions dans les médias (télévision, journaux). Son activisme lui a valu, en 1981, le *Right Livelihood Award*, connu comme le prix Nobel « alternatif ». Dans ses interventions, il rappelle régulièrement son expérience de militant écologiste, l'épuisement de son élan protestataire et le refus des clivages traditionnels (notamment celui entre la gauche et la droite) et sa volonté d'apporter une « proposition positive » à la société. Ce positionnement relève aussi bien d'une posture post-idéologique que post-politique (Wilson et Swyngedouw, 2014). De nombreux témoins de l'époque mentionnent la proposition « positive » de la permaculture, le fait qu'elle offre des solutions et qu'elle prône un message constructif, pour expliquer leur intérêt initial pour ce mouvement<sup>313</sup>.

A part l'investissement personnel de Mollison, la permaculture circule à travers la revue homonyme et les livres (Mollison, 1988 ; Mollison, 1979). La diffusion de ces publications se fait principalement par les réseaux des mouvements d'agriculture alternative, dont l'émergence remonte, on l'a vu, aux années 1920 (chapitre 5) : agriculture biodynamique, « organique », « naturelle » selon les préceptes du japonais Masanobu Fukuoka. Par ailleurs, les réseaux des mouvements de santé et alimentation alternatives (comme la macrobiotique, elle aussi d'origine japonaise) ont également joué un rôle important, comme on l'a vu dans le cas italien (chapitre 5).

Tous ces mouvements partagent avec la permaculture l'idée qu'il faut contribuer à la multiplication des « alternatives » écologiques, sociales et économiques. Leur diffusion massive créera – c'est l'idée sous-jacente – les conditions de l'obsolescence des réseaux sociotechniques existants et rendra la transition écologique inéluctable. D'où une attitude possibiliste à l'égard du rôle que pourraient jouer certaines institutions du capitalisme pour soutenir ce processus de diffusion.

---

<sup>313</sup> Voir les témoignages collectés par Dawborn et Smith (2011).

L'objectif de multiplier les alternatives trouve son fondement dans l'idée post-politique que le changement n'est pas le fruit d'un conflit et d'une « prise de pouvoir », mais d'un changement au niveau des consciences qui libère ainsi des ressources qui peuvent ensuite être tournées vers la transition écologique. D'abord des niches, les alternatives sont destinées à devenir hégémoniques. Une telle vision de la « niche » favorise une stratégie de « préfiguration fermée », qui prédomine dans les premières années de diffusion de la permaculture et qui se concrétise dans les liens très étroits tissés avec le mouvement des écovillages (Lockyer et Veteto, 2013).

Parallèlement aux formes de diffusion non relationnelles ou indirectes, le mouvement se diffuse également de manière directe, relationnelle et interpersonnelle (Shawki, 2013), principalement par la formalisation progressive d'un « curriculum » de formation (à partir du *Permaculture Design Course* de 72 heures, distribuées d'habitude sur 12 jours de cours résidentiel) et d'un réseau d'organisations d'éducation dont la dénomination varie entre Institut, Académie, Université ou, simplement, Association. L'idée est de « certifier les connaissances et non les produits », comme cela se fait au contraire dans les réseaux de diffusion de l'agriculture alternative<sup>314</sup>.

Les titres attribués par les associations de permaculture (notamment le diplôme en permaculture appliquée) n'ont aucune valeur légale. Ils n'ont de valeur qu'au sein du mouvement et les critères pour leur obtention peuvent varier d'une association à l'autre. Cette forme d'autorégulation a pour finalité de garantir la transmission des éléments fondamentaux de la méthode de conception en permaculture, tout en permettant d'adapter l'enseignement, et donc les formes et contenus de la transmission des savoirs, aux conditions locales et aux sensibilités des facilitateurs et facilitatrices. Mais ce choix est également source de tensions à deux égards : d'une part, la certification des compétences en matière de conception ouvre potentiellement la voie à la création d'un véritable marché de niche (celui des concepteurs et des formateurs certifiés) ; d'autre part, la formation payante en permaculture devient une source essentielle de revenus qui garantit la viabilité économique des « sites de démonstration ». C'est le problème du modèle économique des sites de démonstration évoqué par Enrico lors de l'entretien.

---

<sup>314</sup> Extrait de l'entretien avec Massimo Candela, ancien président de l'Académie italienne de permaculture (Torri Superiore mars 2014).

Les sites de démonstration sont des lieux d'application et d'expérimentation pratique de la méthode de la permaculture qui ont tout autant le rôle de permettre d'expérimenter et d'améliorer la méthode que de « démontrer » que la méthode fonctionne. L'inscription de la permaculture dans une tradition de science appliquée, basée sur la démarche par essais et erreurs, est une perspective soutenue au sein du mouvement par David Holmgren. Après le travail collaboratif avec Mollison, il prend la décision de se retirer de la scène publique et de s'engager, entre autres choses, dans la création d'une ferme expérimentale, Melliodora, à Hepburn (Victoria).

Mollison et Holmgren ne sont pas du même avis concernant la manière d'envisager la relation entre dimension technique et politique de la permaculture. Pour Mollison, la promotion de la méthode de la permaculture est un moyen de promouvoir sa vision éco-anarchiste du « biorégionalisme », une forme de « décentralisation radicale » (Rollot, 2019)<sup>315</sup>. La permaculture est vue comme une technique au service d'un projet de société qui est déjà anticipé dans son architecture organisationnelle. L'ancrage à un milieu où apprendre à réhabiter est présumée par Mollison comme une garantie en soi d'une vie authentique et proche de la nature. Cette posture est différente de celle qui prône l'ancrage au milieu en tant qu'expérience qui doit permettre de formuler une critique *place-based* (Plumwood, 2008, p. 147).

L'influence du biorégionalisme localiste sur Mollison (Pepper, 2007) explique l'importance, dans la diffusion « par médiation » de la permaculture, de « traducteurs » qui, dans les différents contextes nationaux, s'inscrivent dans la même mouvance. C'est le cas en Italie avec Giannozzo Pucci (voir chapitre 5) qui traduit et publie dans sa maison d'édition le livre de Mollison et Holmgren.

Dans la vision de Holmgren, en revanche, la permaculture est un outil de conception qui peut soutenir une variété de projets de changement écologique à différentes échelles. Autrement dit, pour Holmgren, la société écologique est à « concevoir » (ou *progettare*) à l'aide de la méthode de la permaculture. En tant que science « holistique » et appliquée, la permaculture a vocation à soutenir des formes de préfiguration écologique « ouverte ».

---

<sup>315</sup> Pour une vue d'ensemble du mouvement du biorégionalisme, je renvoie à Lockyer et Veteto (2013) et (McGinnis, 1999).

Au sein du mouvement, certains commencent à opérer une distinction entre la *purple permaculture* et la *brown permaculture*, afin de séparer deux pôles : un pôle plus idéaliste et proche de l'écologie profonde (*purple*), et un pôle plus matérialiste (*brown*), avec une variété de positions intermédiaires. Le pôle matérialiste, quant à lui, peut s'exprimer dans une version technocratique-volontariste, selon laquelle la technologie peut à elle seule changer le monde. D'où les figures de « perma-stars » comme le « pionnier » Geoff Lawton (en Jordanie) ou le « éco-héro » John D. Liu (en Chine, dans le Loess Plateau) qui incarnent l'image du *designer* prométhéen dont l'objectif est « reforester le désert ». D'autre part, ce pôle se concrétise par un matérialisme technopolitique pour qui la technologie est nécessaire pour changer le monde, mais ne suffit pas à elle seule : il faut un engagement sur le terrain du conflit politique.

Cette polarisation a conduit à l'émergence de tensions internes au mouvement, qui ont éclaté au grand jour en 1996, lors de la 6<sup>ème</sup> *Convergence Internationale de la Permaculture* (ou IPC). Les rencontres internationales régulières entre les organisations et les praticiens de la permaculture (appelées Conférence-Convergence) constituent un autre dispositif décisif pour la diffusion et l'organisation internes du mouvement, contribuant à renforcer son identité en tant que « communauté de pratique ». La 6<sup>ème</sup> IPC est organisée en Australie, à Perth, pour la deuxième fois après la première édition de 1984. La rencontre de Perth suit les IPC organisées à Olympia (Washington, EU) en 1986, en Nouvelle Zélande en 1989, au Népal en 1991, au Danemark et Suède en 1993. La convergence de 1993 avait déjà fait apparaître des tensions avec le mouvement des écovillages, qui s'était entre-temps constitué en réseau mondial (*Global Ecovillage Network* – GEN). Deux questions en particulier avaient suscité le débat : l'importance à accorder à la spiritualité, considérée par les activistes du GEN comme le vrai moteur du changement écologique ; le système de financement du GEN, jugé trop dépendant du système économique standard par certains permaculteurs.

Ces tensions ont resurgi lors de la Conférence internationale de Perth, dans un contexte d'autant plus tendu en raison des critiques dont le mouvement avait commencé à faire l'objet en Australie, sur le plan de sa portée scientifique. Il faudra ensuite attendre neuf ans pour qu'une nouvelle Conférence soit organisée, à Motovun, en Croatie, en 2005. Entre-temps, le monde est bouleversé par une nouvelle révolution technologique, la révolution du numérique, et voit l'émergence d'un mouvement

transnational contestant la globalisation néolibérale, dans un contexte de multiplication des états d'urgence (terrorisme international, crise climatique).

### 8.3.2. Appropriations et collaborations : les défis de la préfiguration ouverte (2002-2017)

La phase de crise du mouvement de la permaculture correspond à la période de croissance de l'Internet et à l'éclosion des espoirs et des promesses du monde connecté. Le web se révèle enfin un moyen très puissant de diffusion de la méthode de la permaculture mais avec l'inconvénient de faciliter sa réduction à un ensemble de techniques et de recettes, le travail culturel du mouvement se perdant ainsi dans l'utilisation de formats de communication parcellaires (vidéos, billets de blogue, réseaux sociaux).

La possibilité accrue de se former en totale autonomie à la permaculture, conduit alors à l'émergence de nombreuses expérimentations (mais également d'interprétations) individuelles, plus ou moins isolées. Elles se développent parfois dans l'ignorance même de l'existence d'un mouvement organisé de la permaculture et des discussions qui s'y développent. La perte de la fonction de médiation des associations de permaculture favorise des formes d'appropriation individualisée, à savoir l'intégration de la permaculture dans le système de croyances individuel, dans un but de renforcement de ces mêmes croyances. Parallèlement, la permaculture est intégrée aux pratiques d'autres mouvements sociaux, notamment des mouvements de contestation de la globalisation, soit par appropriation, soit sous la forme de collaborations.

Le passage aux années 2000 est en effet caractérisé par le début d'un cycle de protestations associé à l'émergence du mouvement altermondialiste, qui fait irruption sur la scène publique avec la violente répression dont il est la cible, lors des mobilisations de Seattle contre l'Organisation Mondiale du Commerce (OMC) en 1999 et contre le G8 à Gênes, en 2001, en passant par l'organisation des forums sociaux mondiaux, à partir de celui de Porto Alegre en 2001 (Della Porta et al., 2006). Au sein des mobilisations altermondialistes, le contexte est favorable à la valorisation des apports « constructifs » de la méthode de la permaculture. Le slogan « un autre monde est possible » inscrit la capacité de préfiguration au cœur de l'engagement politique des années 2000.

A titre d'exemple, depuis 2001, la militante écoféministe américaine Miriam Simos, plus connue sous le nom de Starhawk, a ajouté à ses cours de permaculture une formation spéciale en stratégie et organisation politiques. Elle cherche ainsi à aider la communication entre, d'un côté, les milliers d'activistes « pris de ferveur par les questions de justice sociale » mais sans aucune solution à proposer et, de l'autre, des « concepteurs », très doués pour imaginer des solutions aux problèmes, mais qui négligent l'importance des structures de pouvoir<sup>316</sup>. Son « activisme de la Terre » naît de cette « collaboration » et des « frictions » (Tsing, 2005) générées de la rencontre entre mouvements dont les identités se maintiennent distinctes.

Dans le cycle de mobilisations qui suit la crise financière de 2008 (della Porta, 2015), l'importance prise dans les contestations par la « forme occupation » (Bulle, 2020) va de pair avec la centralité croissante de la préfiguration écologique dans un contexte où se multiplient les passerelles entre contestation et création de sites d'alternative économique, y compris dans un souci de prise en charge des nécessités matérielles de ceux et celles qui sont engagés dans la lutte.

Dans ce contexte socio-politique de profondes transformations, la première IPC des années 2000 est organisée en Croatie, en 2005. Les discussions indiquent qu'un changement de génération est sur le point de se produire. Se démarquant de la tendance de la génération des « pionniers » à intervenir le moins possible dans la dynamique de diffusion du mouvement, la nouvelle génération se fait l'interprète de la nécessité de mieux comprendre les contours du mouvement en vue de trouver une forme de « gouvernance » capable d'assurer un minimum de cohérence et d'insuffler un nouvel élan<sup>317</sup>.

Après le Brésil (en 2007), le Malawi (2009), la Jordanie (2011) et Cuba (2013), l'IPC revient en Europe, à Londres, en 2015. Parmi les orateurs, on distingue Rob Hopkins, permaculteur qui a initié le mouvement des « Villes en Transition », à partir de l'idée d'utiliser la permaculture (ses éthiques et ses principes) comme une aide à la conception

---

<sup>316</sup> Starhawk, "Earth Activism : My Personal Journey", paru dans *Reclaiming Quarterly*, printemps 2008. Accessible en ligne : <https://starhawk.org/permaculture/my-personal-journey/>.

<sup>317</sup> Rapport final de l'IPC7, archive personnelle.

des solutions, à l'échelle de la ville, pour sortir de la dépendance d'énergies fossiles et créer des « communautés résilientes »<sup>318</sup>.

Ce mouvement est l'exemple d'une utilisation de la permaculture comme méthode au soutien d'une préfiguration ouverte dans un cadre post-politique. Il promeut des processus de transformation des espaces urbains par le bas, en s'appuyant sur la multiplication des formes de collaboration entre les citoyens et tous les sujets locaux susceptibles de pouvoir apporter une contribution. Cependant, l'accent mis sur la dimension locale a conduit bien souvent à négliger les questions structurelles d'inégalité, favorisant une « dépolitisation du local » (Kenis et Mathijs, 2014). En même temps, au-delà des résultats strictement politiques, le mouvement a contribué à promouvoir des processus d'alphabétisation écologique et à construire des compétences citoyennes utiles pour l'évaluation écologique des politiques de transition (Centemeri, 2019a).

Un exemple d'implication de la permaculture dans un processus de préfiguration ouverte mais radicale de l'espace urbain, est, par contre, celui des *Indignados* à Barcelone. Comme l'analysent les travaux de Viviana Asara (Asara, 2019, 2020 ; Asara et Kallis, 2022), après la phase la plus connue que fut l'occupation de la Plaça Catalunya, le mouvement s'organise en un réseau d'assemblées de quartier qui permet l'émergence de diverses initiatives économiques alternatives. L'imaginaire écologique incarné par ces « territoires de préfiguration » nourrit la critique des Indignados à l'égard des politiques de logement et des logiques de développement urbain prônées par le gouvernement municipal, donnant lieu à des revendications axées sur la qualité de vie dans les quartiers, un environnement moins pollué et la nécessité de restructurer les besoins énergétiques de la ville.

Ces expériences de préfiguration ont ainsi vu la multiplication des collaborations avec les activistes du mouvement de la permaculture et la socialisation des principes éthiques et de conception de la permaculture avec des militants d'autres mouvements ou de simples habitants. Dans ce cas, les principes de la permaculture ont contribué à l'émergence d'initiatives de préfiguration écologique dans le cadre d'une « politique

---

<sup>318</sup> Je renvoie pour une histoire et une analyse de ce mouvement à (Semal, 2019).



intersectionnelle et radicale », centrée non seulement sur un imaginaire écologique, mais aussi sur les imaginaires de l'autonomie et des biens communs (Asara, 2019)<sup>319</sup>.

Ces exemples confirment la grande diversité des issues politiques potentielles de la permaculture : de l'individualisme conservateur des *peakists* survivalistes étudiés par Schneider-Mayerson aux Etats Unis (2015), à la « préfiguration fermée » des écovillages, en passant par les multiples déclinaisons de la préfiguration « ouverte ».

Dans une étude récente, le sociologue et activiste de la permaculture Terry Leahy (2021) a tenté de répertorier les imaginaires sociaux qui coexistent aujourd'hui dans le mouvement, citant notamment l'écomodernisme, le réformisme radical, l'écosocialisme et l'écoanarchisme, l'économie sociale et solidaire biorégionaliste. Leahy signale en outre qu' une dynamique réflexive est à l'œuvre au sein du mouvement, portant sur trois thèmes en particulier : les questions de justice sociale, de genre, et post-coloniales.

Cette dynamique réflexive participe d'une démarche plus générale, qui s'est mise en place à partir des IPCs en Jordanie et à Cuba pour imaginer une gouvernance du mouvement adaptée aux valeurs fondatrices d'auto-organisation et de mobilisation par le bas (*grassroots*). L'idée derrière cette initiative, connue sous le nom de *Next Big Step*, est de s'interroger sur les moyens de permettre un plus haut degré de coordination des actions au sein du mouvement, afin d'augmenter son impact, au-delà du niveau local, compte tenu également de la centralité grandissante de la cause climatique en tant que cause globale de mobilisation.

Lors de la treizième IPC en 2017, organisée en Inde, à Hyderabad (capitale du Telangana), un support en ligne (le *Permaculture co-Lab*) est mis en place pour travailler à distance à des projets communs<sup>320</sup>. Dans ce cadre, l'expérimentation d'outils d'organisation et de prise de décision est proposé, tels la « sociocratie », le modèle dit de la « constellation » pour une gouvernance collaborative (*Constellation Model of Collaborative Governance*), le *teal thinking* qui encourage l'autogestion et l'auto-organisation.

---

<sup>319</sup> Sur la présence d'un imaginaire « intersectionnel » dans le mouvement de la permaculture, voir (Roux-Rosier et al., 2018).

<sup>320</sup> L'espace virtuel du coLab est joignable à l'adresse <https://www.perma.earth/>.

La convergence de Hyderabad a vu la participation, parmi les intervenants, de Vandana Shiva, militante écoféministe très connue pour son engagement en soutien à l'agriculture paysanne et contre le brevetage du vivant et la « biopiraterie ».<sup>321</sup> L'histoire de l'arrivée de la permaculture en Inde a été reconstituée par la sociologue (Fadaee, 2019), depuis la première visite de Mollison en 1986 et la création de l'Association indienne de permaculture en 1989 jusqu'à la première convergence nationale en 2016 et la convergence internationale en 2017. Elle montre comment le mouvement indien de la permaculture rassemble un groupe hétérogène de praticiens – membres d'ONG, agriculteurs traditionnels, représentants de la classe moyenne urbaine « pro-pauvres », néo-ruralistes – qui sont liés à l'héritage du mouvement d'indépendance indien (notamment à travers les figures de Gandhi et de Bhimrao Ramji Ambedkar). L'analyse de Fadaee montre que, dans ce cas spécifique, la permaculture s'est répandue grâce à des « traducteurs » qui l'ont rendue intelligible à la lumière des traditions culturelles et politiques locales, au point que le terme permaculture, souvent, n'est même plus mentionné par ceux qui s'en inspirent.

### 8.3.3. Les devenir incertains d'une méthode « fluide » de préfiguration écologique

Alors que le mouvement de la permaculture a réussi à s'étendre mondialement et à gagner en popularité, ses réalisations sont devenues de plus en plus hétérogènes, une logique de la préfiguration ouverte s'affirmant à côté des expériences de préfiguration fermée et d'une pléthore d'appropriations individualisées.

De manière très similaire aux caractéristiques que De Laet et Mol (de Laet et Mol, 2000, p. 226) prêtent à un « objet fluide », la méthode de la permaculture apparaît aujourd'hui comme une technique de préfiguration écologique qui, tout en étant identifiable par ses éléments de base (les éthiques et les principes de conception), « n'est pas définie de manière trop précise », « ne s'impose pas mais cherche à être utile », « est adaptable, flexible et réactive » aux contextes. De nombreuses appropriations et collaborations ont confirmé le potentiel démocratique de cette méthode de préfiguration écologique mais ses utilisations à l'appui de projets politiquement plus ambigus n'ont pas manqué.

---

<sup>321</sup> Je renvoie pour un portrait de son écoféminisme à (Pruvost, 2021).

Dans le contexte européen, la fluidité de la permaculture a été exploitée au profit de projets politiques de nature réactionnaire, liés à la sphère d'activité de la soi-disant « nouvelle droite ». C'est le cas en France de l'association politique *Égalité et Réconciliation* (E&R), fondée en juin 2007 par Alain Soral. Cet ancien militant du Front national est un maître du « confusionnisme » (Corcuff, 2021), c'est-à-dire du brouillage systématique des repères éthiques et politiques. Il héberge sur le site d'E&R un certain nombre de vidéos consacrées à la permaculture, avec la participation de Nicolas Fabre (pseudonyme de Nicolas Pezeril), auteur de *Mon retour à la terre : guide du néo-rural*, publié en 2014 chez Kontre Kulture, la maison d'éditions de E&R<sup>322</sup>. La permaculture est présentée par Nicolas Pezeril non pas comme un mouvement mais comme un ensemble de solutions pour assurer une production agricole durable (les buttes, la forêt nourricière, les associations d'espèces etc.) au service d'une vision politique de culturalisme différentialiste.

Le problème des stratégies « confusionnistes » qui infiltrent le mouvement de la permaculture apparaît comme une préoccupation éminemment continentale : elle a émergé dans les débats sur la permaculture en France, Allemagne, Italie, Russie, République tchèque (Davidov, 2015 ; Kolářová, 2020)<sup>323</sup>. Elle est moins présente dans le contexte anglo-saxon. De manière parlante, le texte de Leahy (2021) consacré à « la politique de la permaculture » ne fait pas référence à cette problématique.

Face à ces tendances, les associations de permaculture semblent manquer de moyens pour agir efficacement et c'est l'inaction qui prévaut. Le parti pris pour la diversité conduit à ne pas vouloir tracer une ligne claire entre appropriations légitimes et illégitimes de la méthode, collaborations à soutenir et collaborations inopportunes. L'idée post-politique qu'il serait possible « d'être d'accord avec la majorité des personnes, de toutes les ethnies et religions, sur les fondamentaux d'une éthique basée sur la vie et des procédures de bon sens, dans tous les groupes culturels » (Mollison, 1988, p. 508) sous-estime le fait qu'une éthique basée sur la vie et des procédures de

---

<sup>322</sup> Voir l'enquête qui lui a consacré en mars 2021 le journal *L'âge de faire* : <https://lagedefaire-lejournal.fr/en-bourgogne-lecologie-dextreme-droite-prend-racine/>.

<sup>323</sup> Sur le cas allemand je renvoie à l'enquête du journal *The Guardian* : <https://www.theguardian.com/world/2020/jun/28/german-far-right-infiltrates-green-groups-with-call-to-protect-the-land>

bon sens ne sont pas en elles-mêmes nécessairement gage d'une organisation démocratique de la société et que, de manière plus générale, il s'agit de concepts éminemment ambivalents.

De plus, l'accent mis sur la vocation exclusivement éducative des associations de permaculture, ainsi qu'une vision centrée sur la volonté et l'*empowerment* individuel, finissent par créer une opacité sur les injustices structurelles qui bloquent la transition écologique et qui nécessitent un conflit politique pour exiger des mesures de redistribution.

En même temps, les associations de permaculture sont aujourd'hui devenues, surtout pour une partie des classes moyennes urbaines, des lieux d'exploration des contours d'une citoyenneté écologique active, des espaces où expérimenter la bascule environnementale et développer un *éthos* dans la relation aux milieux promouvant l'attention aux interdépendances écologiques et vitales et le « prendre soin ». Elles opèrent au soutien de l'éducation à la méthode scientifique et écologique-systémique et transmettent des compétences d'enquête et d'évaluation, tout en invitant à s'engager directement, dans le quotidien pour prendre soin de soi, des autres et des milieux. Autrement dit, une évaluation du mouvement de la permaculture nécessite de s'intéresser aux résultats non seulement politiques, mais aussi sociaux (Varvarousis et al., 2021), culturels (Van Dyke & Taylor, 2018) et techniques de ce mouvement. Dans ce sens, le mouvement de la permaculture participe, dans les pays du Nord global, à l'émergence d'une « société écologiquement civile » qui est de plus en plus alertée sur les limites d'une vision de la transition écologique qui fait abstraction des inégalités sociales et des rapports de pouvoir faisant obstacle au changement.

Dans la section suivante, l'analyse de la diffusion du mouvement de la permaculture en Italie et ses relations avec d'autres mouvements agro-écologistes me permettra de rentrer plus dans les détails de la présence de cette forme de critique et de proposition « reconstructive » dans les débats sur la transformation écologique de l'agriculture.

#### *8.4. Le mouvement de la permaculture en Italie : l'activisme agro-écologiste qui est là... mais qu'on ne voit pas*

La diffusion de la permaculture en Italie commence dans les années 1990. C'est en 1992 que le livre *Permacoltura* est publié dans la série des « Quaderni di Ontignano »

de la *Libreria Editrice Fiorentina* : il s'agit de la traduction italienne du volume écrit par Bill Mollison et David Holmgren en 1978<sup>324</sup>. Elle est éditée par Giannozzo Pucci qui, comme j'ai eu occasion déjà de souligner (voir chapitre 5), a soutenu par ailleurs la diffusion en Italie de l'agriculture dite « naturelle », promue par l'agriculteur et philosophe japonais Masanobu Fukuoka. Pucci soutient une approche à la Mollison à la permaculture, comme technique au service d'un projet de préfiguration politique biorégionaliste « fermée) » Une technique, d'ailleurs, qui est présentée dans la famille des agricultures naturelles. L'aspect « méthode d'éco-conception » est beaucoup moins mis en avant.

Le livre de Mollison et Holmgren commence ainsi à circuler dans les circuits des expériences agricoles alternatives et à les alimenter de manière singulière, c'est-à-dire selon des modalités d'appropriation idiosyncratiques. La permaculture est ainsi vite « subsumée », pour ainsi dire, dans les cadres argumentatifs de l'agriculture biologique et naturelle -subsumption qui entrainera la perte de la dimension « méthode de conception ».

Parallèlement à l'initiative promue par Giannozzo Pucci, la méthode de la permaculture est également promue en Italie par l'agronome catalane Emilia Hazelip (1937-2003) dans le cadre de sa proposition de « agriculture synergique ». Emilia Hazelip avait eu l'occasion d'étudier l'agriculture biologique en Californie dans les années 1960 et de suivre les cours d'Alan Chadwick (1909-1980), l'initiateur de la méthode connue sous le nom de *Biodynamic French Intensive Method* (méthode intensive biodynamique française)<sup>325</sup>. Les enseignements de Bill Mollison, de Ruth Stout (1884-1980) et de Masanobu Fukuoka, qui partageaient une vision d'agriculture à faible intensité de main-d'œuvre (ou *sans travail*), ont été tout aussi importants pour le développement de sa méthode d'agriculture synergique.

---

<sup>324</sup> A noter le choix de traduire « permaculture » comme « permacoltura » et non « permacultura » – comme c'est aujourd'hui le cas. Par ce choix on privilégie l'idée de « perma-agriculture » (*perma-agricoltura*) sur celle, plus générale de « perma-culture » (*perma-cultura*).

<sup>325</sup> Alan Chadwick, jardinier-aristocrate anglais qui connut les enseignements de Rudolph Steiner, créa un jardin à l'Université de Californie-Santa Cruz dans les années 1960, devenu depuis un lieu de démonstration et de transmission de pratiques horticoles dites « bio-intensives ».

Antonio De Falco, ami d'Emilia Hazelip et aujourd'hui l'un des responsables de l'école d'agriculture synergique qui porte son nom, mentionne l'organisation d'un premier cours de permaculture en Italie en 1994, avec la participation de Luciano Furcas, expert espagnol spécialiste dans la conception d'espaces communautaires avec la méthode de la permaculture<sup>326</sup>. Le cours est organisé à Rivalba (Turin) avec, comme objectif concret, la conception d'une station de phyto-épuration, suivi par le premier cours de permaculture organisé avec Emilia Hazelip en 1996. La permaculture y est présentée dans le cadre des méthodes d'agriculture naturelle. L'approche systémique est bien présente mais au service de la seule activité agricole, alors que la permaculture, en tant que méthode de conception, a vocation à offrir des outils fonctionnels à la reconception écologique d'une variété d'activités.

Citons enfin un troisième cours, organisé en 2000 dans le village anciennement abandonné de Torri Superiore, dans les collines de Vintimille (Ligurie). Celui-ci avait commencé à être rénové à l'initiative d'une association qui voulait en faire un écovillage<sup>327</sup>. Parmi les fondateurs de l'association se trouvaient Lucilla Borio et Massimo Candela. Grâce à l'engagement de Lucilla Borio dans le réseau *Global Ecovillage Network* (GEN), Torri Superiore devint le siège du secrétariat du réseau. C'est Declan Kennedy, président à l'époque du réseau GEN et promoteur de la permaculture en Allemagne et en Europe du Nord, qui encourage Lucilla et Massimo d'y organiser un cours de permaculture, afin de soutenir la diffusion de cette pratique en Italie, où elle n'est pas encore très présente<sup>328</sup>. C'est ainsi qu'en septembre 2000, à

---

<sup>326</sup> Le témoignage de De Falco est contenu dans le livre *Agricoltura Sinergica. Le Origini, l'Esperienza, la Pratica* (2014, Terra Nuova Edizioni) dans lequel ont été rassemblées les notes de cours d'Emilia Hazelip et quelques témoignages de ses premiers disciples italiens.

<sup>327</sup> En ce qui concerne l'histoire du mouvement des écovillages, je renvoie à la contribution de Dawson dans le volume déjà cité et édité par Lockyer et Veteto (2013).

<sup>328</sup> Declan Kennedy et sa femme Margrit Kennedy étaient déjà impliqués dans l'enseignement et l'expérimentation de pratiques d'éco-architecture en Allemagne à l'époque où ils rencontrent Bill Mollison et la permaculture dans les années 1980, par la médiation de l'éco-architecte allemand Rudolf Doernach. Ils invitent Mollison à Berlin en 1981. À la suite de cette rencontre Declan abandonne l'activité universitaire et les deux s'engagent à développer à Berlin des projets de permaculture urbaine, dont ils deviennent des spécialistes reconnus, pour ensuite s'installer avec un projet de permaculture à proximité de l'éco-village de Lebensgarten (Steyerberg) (Centemeri 2019). Margrit Kennedy (1939-2013) a été une figure importante du mouvement pour la création de monnaies dites complémentaires et elle a toujours soutenu la nécessité d'associer à toute démarche d'innovation écologique un processus de révision des fondements de l'économie (Kennedy, 1995).

l'invitation de l'association Torri Superiore, deux enseignants de l'Académie espagnole de permaculture (Richard Wade et Ines Sanchez Ortega de l'Institut de permaculture de Monsant) organisent un cours PDC de 72 heures. Il s'agit du premier cours de permaculture officiellement intégré au réseau des cours « accrédités » organisés en Italie. Comme l'explique Massimo Candela, le lien avec l'académie espagnole dépendait principalement du climat méditerranéen commun et donc de l'adaptabilité des techniques de culture au contexte italien<sup>329</sup>. Après environ trois ans de « apprentissage actif », en 2003, à Pignano (Toscane), Massimo Candela, Stefano Soldati, Saviana Parodi et Marino Barboncini obtiennent un diplôme de « concepteur en permaculture » accrédité par l'Association britannique de permaculture.

Selon l'autorégulation du mouvement international, un nombre minimum de trois « diplômés » est requis pour créer une académie nationale. L'Académie italienne de permaculture est ainsi officiellement fondée en 2006. En 2014, elle compte 290 membres et en 2016, l'Italie accueille la « Convergence européenne » du mouvement à Bolsena, couronnant une dynamique qui fait désormais de l'Académie italienne l'une des plus actives d'Europe après l'Angleterre et l'Allemagne.

#### 8.4.1. La naissance de l'Académie Italienne de permaculture entre mouvement des écovillages et experts alternatifs

Parmi les quatre premiers diplômés italiens, seul Marino Barboncini n'a pas poursuivi sa participation à la vie associative, préférant une vie « retirée et méditative »<sup>330</sup>. Les premiers diplômés sont rapidement rejoints par Mara Praturlon et Marialuisa (Marilù) Bisognini, qui avaient suivi le cours d'initiation à la permaculture en 2003, toujours à Torri Superiore et toujours avec Richard Wade. Dès le début, on peut remarquer une présence féminine importante, un trait qui continue à caractériser l'Académie encore aujourd'hui. Si, en effet, les membres de l'association italienne apparaissent, comme dans d'autres pays, relativement homogènes d'un point de vue socioprofessionnel (Ferguson et Lovell, 2015) – les membres de l'Académie ont généralement un niveau d'éducation élevé et un revenu moyen – ce qui apparaît

---

<sup>329</sup> Entretien avec Massimo Candela, Torri Superiore, 24 mars 2014.

<sup>330</sup> Voir le portrait consacré à Marino Barboncini par Roberto Manzone dans la revue *TerraNuova*, avril 2011.

intéressant est la forte présence féminine mais aussi la dimension intergénérationnelle. Il n'est pas rare, dans les assemblées « plénières » de l'Académie italienne ou dans les cours d'initiation à la permaculture, de rencontrer des retraités côtoyant des lycéens ou des jeunes diplômés.

Il est intéressant, par rapport à la question plus générale qui m'occupe dans ce travail, de se pencher de plus près aux profils des premiers diplômés. Si Massimo Candela vient du monde associatif et, en particulier, du mouvement des écovillages, Stefano Soldati et Marino Barboncini sont deux agronomes. Avant de se former à la permaculture, ils avaient déjà commencé à pratiquer des méthodes d'agriculture biologique et biodynamique (Barboncini a été certificateur AIAB), effectuant également un travail de conseil pour des entreprises agricoles « conventionnelles ». En particulier, dans le cas de Stefano Soldati, la rencontre avec la permaculture signifie la rencontre avec une méthode qui permet d'inclure l'activité agricole dans la conception plus large d'un territoire habité. C'est pourquoi son champ d'activité s'est progressivement étendu de l'agriculture à la bioconstruction et, en particulier, à l'utilisation de la paille comme matériel de construction. En 2004, il entame la rénovation d'un bâtiment à Pramaggiore (Venise) qui deviendra le premier bâtiment en Italie à être construit en bottes de paille.

À côté des agronomes, on trouve une scientifique comme Saviana Parodi Delfino, biologiste moléculaire. En 1991, elle découvre la permaculture en Australie, suit les cours de Jeff Lawton, élève de Mollison, et réalise des projets de permaculture en Italie et à l'étranger à partir de 1995. Au fil du temps, Saviana approfondit sa connaissance de l'élément eau et, tout en restant dans l'Académie de permaculture, adopte une position ambivalente vis-à-vis de l'exigence de certification de la formation en permaculture. Ses cours, organisés sur un site de démonstration appelé *Zebra Farm* (situé dans la province de Terni), sont connus pour leurs conditions extrêmement spartiates et son enseignement se caractérise par un accent important mis sur la connexion avec la nature. Saviana montre une certaine allergie aux contraintes organisationnelles et elle exprime fréquemment son désaccord vis à vis des efforts de l'Académie, qu'elle juge parfois excessifs, de formalisation des parcours et des règles au sein de l'organisation. Elle a en effet adopté une philosophie de vie qu'elle qualifie de « fluide » et qu'elle résume ainsi : « je vais là où le courant me porte, là où je vois qu'il y a une possibilité ». Sa vision politique est alignée sur un biorégionalisme décentralisé radicale : « il faut tout



décentraliser à commencer par l'énergie, les attentes, l'argent, les systèmes en général, l'éducation et tout le reste ». C'est ça la clé afin de « garder les choses simples »<sup>331</sup>.

Ce qu'il m'intéresse de souligner, en évoquant rapidement ces parcours de permaculteurs et permacultrices, est la diversité des profils des fondateurs de l'Académie italienne de permaculture et leur relative distance par rapport au monde des mouvements politiques. Il s'agit en effet de scientifiques et experts qui partagent une sensibilité écologique et sont proches, au mieux, du monde associatif de l'économie solidaire. Ils et elles ont eu occasion de développer au cours de leur travail une conscience des implications écologiques – et souvent aussi sociales et politiques – des techniques qu'ils utilisent. D'où la recherche d'autres techniques et d'autres pratiques.

Le profil de Marialuisa (Marilù) Bisognini est intéressant dans le cadre de ma reconstruction des racines politiques de l'agro-écologie parce que sa biographie nous renvoie à l'existence de liens entre l'approche écologique, le pacifisme, des visions alternatives au productivisme du développement territorial, mais aussi le mouvement de 1977 et la culture paysanne :

Ma formation est avant tout paysanne. Je suis née dans une ferme traditionnelle, dans une famille élargie, avec des grands-parents, des tantes, etc., avant la réforme agraire de la fin des années 1970, avec des vaches et des poulets dans l'étable, en d'autres termes, une vraie ferme, et toute mon enfance s'est donc déroulée à la campagne, dans la vraie campagne, même si elle était très proche de la ville où j'habite toujours. Ensuite, nous avons pratiquement... avec la réforme agraire, mon père a fait le parcours typique, c'est-à-dire qu'il s'est réemployé dans l'industrie métallurgique, puis nous avons en quelque sorte perdu la terre dans le sens où la quantité n'était pas suffisante, elle n'était plus suffisante, pour nous permettre de nous débrouiller. Et puis j'ai fait une école d'art dans les années de la révolution de Bologne, donc de 1976 à 1980, et c'est là que j'ai vraiment « explosé ». L'adolescence t'amène déjà à tout vivre très intensément, mais j'étais dans les maisons occupées de la Via Clavature, qui étaient le centre artistique du mouvement, disons, avec Andrea Pazienza, [Filippo] Scozzari, Nicola Corona, qui était mon grand ami. Et puis, les Gaznevada [groupe musical de la scène underground de Bologne]. Je veux dire que j'ai vécu cette époque magique, puis nous avons perdu la

---

<sup>331</sup> Interview à Saviana Parodi, réalisée par Francesca della Giovampaola et publiée sur la chaîne YouTube « Il Bosco di Ogigia » dans la série « Histoires de permaculture ».

guerre... alors il y a eu à la fois la vague d'héroïne introduite et... cela a été un facteur de profonde douleur parce qu'elle a tué à la fois la société et physiquement beaucoup d'amis. Dans cette phase d'impasse, même si je n'avais pas, je n'ai pas immédiatement ressenti cette vocation, je me suis inscrite à la fac d'architecture, d'abord à Venise, mais je n'ai pas trouvé ma place, puis je suis allée terminer mes études à Florence, où j'ai trouvé ma voie, qui était principalement l'aménagement du paysage et du territoire plutôt que l'architecture. J'ai pu connaître un autre monde, celui de Carlo Doglio<sup>332</sup>, un défenseur de ce lieu, de la Maison de la Paix, parce qu'il était un grand ami d'Aldo Capitini<sup>333</sup>, de Giancarlo De Carlo<sup>334</sup>, de Danilo Dolci. C'était un ancien professeur d'université, une personne non violente, et il s'occupait de planification territoriale. Sociologue urbain, il m'a fait découvrir l'ensemble du monde universitaire, jusqu'à voir l'université de l'autre côté par rapport à la vision qu'on en a en tant qu'étudiant, et il m'a présenté des personnes extraordinaires. (...) Chaque année, il organisait des conférences en invitant ses amis : j'ai ainsi participé à un atelier avec Giancarlo De Carlo. Et puis, petit à petit, j'ai perdu ces personnes, parce qu'elles étaient plus âgées, et à un moment donné, je me suis retrouvée un peu seule. (...)... c'était une petite niche. Ils étaient du *Partito d'Azione* pendant la Résistance, donc ils m'ont aussi raconté la dynamique réelle du passage en 1948, la fondation de la République, (...). Il s'agit donc d'une mémoire orale de personnages qui ne sont peut-être pas très en vue, mais qui ont réellement contribué à fonder l'histoire et.... J'aimerais pouvoir approfondir cette connaissance... parce qu'elle doit être transmise<sup>335</sup>.

Le récit que Marialuisa fait du « milieu » intellectuel dans lequel s'est déroulée sa formation permet de retrouver le fil historique d'une approche de l'aménagement du territoire entrelacée à une réflexion sur les conditions de construction d'une société de

---

<sup>332</sup> Carlo Doglio (Cesena, 19 novembre 1914 – Bologne, 25 avril 1995) était un sociologue italien, professeur d'université et urbaniste anarchiste.

<sup>333</sup> Aldo Capitini (Pérouse, 23 décembre 1899 – Pérouse, 19 octobre 1968) a été un philosophe, homme politique, antifasciste, poète et éducateur italien. Il fut l'un des premiers en Italie à approfondir la pensée non violente de Gandhi. Serge Audier consacre à la figure de Capitini un approfondissement dans son ouvrage *L'âge productiviste* où il y discute de sa perspective de « libéral-socialisme » (Audier, 2019).

<sup>334</sup> Giancarlo De Carlo (Gênes, 12 décembre 1919 – Milan, 4 juin 2005) était un architecte, urbaniste et théoricien de l'architecture italien. Il a été l'un des premiers à expérimenter et à adopter la participation des usagers lors des phases de conception en architecture.

<sup>335</sup> Interview de Marialuisa Bisognini, réalisée par Francesca della Giovampaola et publiée sur la chaîne YouTube « Il Bosco di Oglia » dans la série « Histoires de permaculture ».

paix dans laquelle émergent des traits de proto-écologisme. Dans les biographies des personnalités qui ont compté dans la formation de Marialuisa, la pensée anarchiste et pacifiste se mêle à l'héritage du Partito di Azione qui, comme je l'ai déjà souligné (voir chapitre 3) a été un lieu d'élaboration d'une pensée originale et alternative sur les trajectoires de développement de l'Italie d'après-guerre.

En raison de sa formation, Marialuisa transmet dans ses cours une approche de la permaculture attentive à la dimension du paysage historique. Pour elle, il est important que les praticiens de la permaculture en Italie sachent lire le paysage et reconnaître les différentes stratifications qui l'ont formé : « Nous ne sommes pas en Australie, avec des aborigènes itinérants. Ici, les règles sont contraignantes. Nous ne pouvons pas faire comme Holzer qui fait son lac »<sup>336</sup>. Dans ses cours, on parle donc de réglementation mais aussi de cartographie et de couches géologiques. La définition de paysage qu'elle donne dans ses cours est la suivante : « un ensemble d'éléments visibles et invisibles d'un territoire qui, dans leurs aspects statiques et dynamiques, maintiennent des structures reconnaissables ».

Dans le paysage, la terre et l'environnement sont entrelacés avec des éléments culturels dans un système dynamique dans lequel l'intervention permacole/permaculturelle a vocation à s'insérer :

Quand je me mets à faire ma ferme, je dois comprendre où je m'insère. Malgré l'ère destructrice, des éléments subsistent et conditionnent une urbanisation. Il existe des reliquats de cultures, qui restent plus visibles à proximité des villes qu'en pleine campagne, où la marge de manœuvre pour des changements radicaux est plus grande. Les rangées d'arbres, par exemple, permettent de reconnaître beaucoup de choses : des frontières, des éléments économiques, etc. Il faut acquérir ces sensibilités en permaculture. Il faut essayer de créer une cohérence avec le paysage historique. Il faut reprendre les signes forts de ce paysage d'une manière dynamique et non muséale. C'est là le signe de culture et de sérieux, du moins en Italie.

---

<sup>336</sup> Transcription de l'enregistrement du cours donné par Marialuisa Bisognini lors de la Conférence européenne de permaculture, le 10 septembre 2016, à laquelle j'ai personnellement assisté. La référence est à Sepp Holzer, un permaculteur autrichien bien connu dans le milieu pour ses expériences dans lesquelles il intervient à modifier de manière parfois importante les écosystèmes pour obtenir un effet sur le microclimat local. Dans l'Alentejo (Portugal), il a par exemple conçu un réservoir artificiel dans les terrains de l'écovillage de Tamera.

A travers la permaculture, Marialuisa a trouvé un langage pour formaliser et actualiser une vision de développement écologique des territoires qui met l'accent sur la capacité de coévolution entre les populations humaines et l'environnement. Certains paysages agraires italiens, notamment ceux des Apennins, sont depuis longtemps un exemple de cette capacité de coévolution qui a contribué à la richesse de biodiversité des écosystèmes de la péninsule. Autrement dit, Marialuisa opère une « traduction » de la permaculture qui la réinscrit dans cette tradition historique de paysages co-évolutifs et de biodiversité cultivée si importante dans le contexte italien. À y regarder de plus près, d'ailleurs, cette biodiversité cultivée a inspiré Bill Mollison et David Holmgren, vu qu'ils font référence dans leurs textes aux techniques et pratiques agroforestières traditionnelles observées dans les contextes méditerranéens.

#### 8.4.2. Communautés intentionnelles et coopératives d'entraide : l'écologie entre conversion intérieure et critique du travail

Malgré la présence d'experts techniques dans les domaines agronomique, biologique et du paysagisme, le mouvement de la permaculture en Italie a été historiquement très axé sur la dimension sociale. C'est l'opinion de l'ancien président et co-fondateur de l'Académie Massimo Candela qui souligne comment les différentes académies nationales, en Europe, ont développé leur propre caractère distinctif, lié aux spécificités culturelles des différents contextes. Par exemple, l'Académie britannique est très orientée vers la professionnalisation de la figure du *designer* en permaculture. En Italie, en revanche, selon Massimo, de nombreux permaculteurs s'intéressent principalement à la « conception sociale » de la transition écologique. Par exemple, l'Académie italienne a adopté la méthode de prise de décision de la sociocratie et encourage activement son adoption. De plus, de nombreux échanges avec des réseaux promeuvent la formation à la « communication non violente ». Ceci est en partie dû à la proximité qui perdure entre l'Académie italienne de permaculture et le réseau des écovillages, où les expérimentations sociales sont au cœur des initiatives promues, souvent de manière plus importante que les expérimentations technico-écologiques<sup>337</sup>.

---

<sup>337</sup> Les écovillages de Tamera au Portugal, de Findhorn en Ecosse et de Damanhur en Italie sont trois exemples d'écovillages « historiques » dans lesquels l'expérimentation technico-

Lorsque l'accent est mis sur la « conception sociale », la permaculture devient un outil de promotion d'une « conversion écologique », qui s'accompagne de l'adoption de modes de vie alternatifs et à un travail sur soi-même. D'après l'expérience de beaucoup, ce sont précisément les dynamiques personnelles qui font le plus souvent échouer les projets collectifs de permaculture. D'où l'accent mis sur la nécessité d'une transition personnelle et « intérieure », sans laquelle les outils de conception et les solutions techniques de la permaculture ne suffisent pas à générer le changement souhaité et à créer des communautés collaboratives et égalitaires. L'accent mis sur la nécessité de « prendre soin de soi » afin de « prendre soin de la terre » peut, dans certaines traductions de la permaculture, conduire à des propositions très similaires à celles que l'on retrouve dans les milieux du « développement personnel ». Il peut arriver que l'importance attribuée à la « transition intérieure » induise à une psychologisation de la transition écologique au détriment d'une prise en compte des conditions sociales et matérielles. L'accent mis, à juste titre, sur la nécessité d'une prise de conscience et d'un changement des habitudes et sensibilités individuelles ne s'accompagne pas, dans ces cas, d'une réflexion sur les conditions structurelles, et pas seulement personnelles, qui entravent l'adoption de modes de vie plus écologiques. Tout se résume donc à une question de volonté personnelle de changement et à une moralisation des enjeux écologiques.

Lorsque l'accent est mis sur la dimension personnelle et intime de la transition, une question revient, qui est celle de la dimension spirituelle de la transition écologique. Comme je l'ai évoqué en reconstruisant les débats dans le mouvement transnational, l'ambition du mouvement de la permaculture est d'aider à articuler écologie sociale et écologie profonde, en reconnaissant l'importance d'opérer une transformation qui investit toutes les sphères de la vie en société, y compris la dimension spirituelle. De ce point de vue, la culture promue par l'Académie italienne encourage à ne pas confondre les plans et à ne pas perdre de vue que la permaculture est avant tout une « science appliquée » de la conception, qui doit, donc, se mesurer avec l'évidence de la capacité d'un projet de répondre à l'objectif de la permanence. La permaculture a vocation à être appliquée pour la réalisation de projets qui traduisent l'objectif de « prendre soin de la

---

écologique est aussi avancée que l'expérimentation du côté de la vie communautaire. Sur le cas de Damanhur je renvoie à l'enquête réalisée par Cardano (1997).

terre » dans un sens très concret et qui peut être évalué. Le sens, spirituel ou pas, qu'on donne à l'objectif de prendre soin de la terre renvoie à des croyances personnelles sur lesquelles on n'exprime pas de jugements, mais qu'on demande à garder en dehors de l'espace de la conception. En même temps il est demandé que « prendre soin de la terre » devienne une orientation qu'on intègre à sa propre vie au quotidien. Elle a vocation à devenir progressivement un *ethos*.

Un exemple peut aider à mieux comprendre ce passage. L'attribution de la part de l'Académie italienne du diplôme certifiant les compétences de *designer* en permaculture passe par un examen public, qui est très proche du modèle de la soutenance de doctorat. Pour obtenir ce diplôme, les permaculteurs et permacultrices doivent avoir suivi, pour minimum deux ans, un parcours dit de « apprentissage actif » sous la supervision de deux tuteurs. Ils doivent également avoir réalisé des projets, qui sont donc évalués par une commission, en utilisant la méthode de la permaculture. Les deux tuteurs ont des responsabilités différentes : il y a le tuteur de projet, qui suit la partie de conception technique ; il y a le tuteur de parcours qui accompagne la personne sur le plan plus personnel, qui n'est pas directement lié aux problèmes techniques du *design* spécifique mais plutôt à la démarche d'intégration de la permaculture en tant que question de transformation personnelle. Cela n'est pas en relation à des croyances ou au développement d'une spiritualité spécifique. La question est plutôt celle d'éviter de réduire la permaculture à une simple technique. Si la permaculture est bien une méthode, elle est aussi une démarche qui doit d'abord changer l'*ethos* du designer, vers un *ethos* du « prendre soin », sans quoi il n'y aurait pas de *design* capable de changer la donne. Ce qu'est un *ethos* du « prendre soin » est laissé partiellement dans le flou mais il recouvre notamment des capacités concrètes d'observation, d'attention, d'écoute, de réponse, d'adaptation qui sont indispensable dans les activités qui ont à voir avec la sphère de la reproduction, tant des humains que des milieux. Au cours des soutenances, organisées lors des réunions nationales de l'Académie, qui ont lieu deux fois par an, deux critiques opposées sont alors fréquemment audibles au moment d'évaluer les

travaux : celle d'un excès de technicisme (« trop de tête ») ; celle d'un excès de romantisme (« trop de cœur »)<sup>338</sup>.

La dimension de transformation personnelle nécessaire à l'émergence de permacultures est d'autant plus mise en avant dans les projets collectifs. Sur ce point, la prise de conscience des difficultés relationnelles qui accompagnent les modes de vie communautaires plus exigeants, tels les « communautés intentionnelles » des écovillages, a conduit à l'émergence d'autres modèles d'organisation collective qui utilisent la permaculture comme méthode de conception. Il s'agit en particulier du modèle dit du « hub ». Un site de démonstration devient un « hub » quand il accueille plusieurs projets personnels menés par différentes personnes : il y a le permaculteur qui organise des jardins bio-intensifs, l'apiculteur qui pose ses ruches, en passant par la voisine qui vient cueillir les herbes sauvages. Ces personnes ne vivent pas ensemble dans le même lieu, ni ne partagent leur quotidien, mais ils peuvent s'associer pour faire coexister sur un même terrain plusieurs initiatives. Encore faut-il avoir un terrain, ce qui renvoie à la question cruciale de la propriété de la terre.

Dans certains cas, le modèle du hub – qui est souvent organisé sur une base informelle et avec des arrangements personnels – peut trouver sa formalisation dans un modèle coopératif, s'inspirant des coopératives de *mutuo soccorso* (entraide) du mouvement ouvrier. L'organisation coopérative est aujourd'hui redécouverte comme un outil propice à soutenir des initiatives collaboratives de transition écologique sur un territoire spécifique. Dans ce cas, les questions du travail, du revenu et du modèle économique sont au cœur du processus de transition tout comme la nécessité de traduire en pratique une vision des activités de production qui tiennent compte des conditions de reproduction. Il s'agit de thèmes autrement relativement peu présents dans les débats du mouvement de la permaculture et qu'on retrouve plutôt dans les expériences de terrain. Dans ces expériences de coopératives, ce qui apparaît intéressant est la tentative d'actualiser une forme institutionnelle déjà existante et déjà réglementée, c'est-à-dire à laquelle sont associés des obligations, mais aussi des droits légalement reconnus. Cela montre une voie possible, à côté des efforts de construction de nouvelles formes

---

<sup>338</sup> « Trop de tête » et « trop de cœur » ont été les termes utilisés par Massimo Candela lors des présentations et discussions des travaux de diplôme dans l'assemblée plénière de printemps de l'Académie, organisée à Alba, 6-9 avril 2017, et à laquelle j'ai assisté.

d'organisation : celle de revendiquer des instruments déjà reconnus dans les normes et les faire fonctionner au service d'une vision de transformation écologique.

8.4.3. Les formes du politique : pratique quotidienne de l'alternative, critique des conventions, défi de la représentation

Du récit que Massimo Candela me livre de son expérience de président de l'Académie italienne de permaculture émerge la conviction qu'il existe aujourd'hui une nouvelle génération de permaculteurs qui commencent à prendre beaucoup plus au sérieux la question de la conception technique et la nécessité de « fermer les cycles », sans pour autant perdre de vue la dimension sociale<sup>339</sup>. Cette même génération semble également plus ouverte à la confrontation avec d'autres mouvements sociaux, mais aussi avec les institutions et les pouvoirs publics. De mon expérience au sein du mouvement, cette tendance n'est certainement pas majoritaire, mais elle est reconnaissable.

Au sein de l'Académie italienne, en fait, les deux stratégies de changement que j'ai définies précédemment comme étant de « préfiguration fermée » et de « préfiguration ouverte » coexistent et non sans frictions. Cela signifie que, selon certains permaculteurs, le changement passe avant tout par la sortie du « système », par une forme de « désolidarisation » sociotechnique et socioculturelle, pour créer des formes d'organisation conçues comme des alternatives aux formes existantes : les enfants sont éduqués à la maison, on se soigne le plus possible sans recours à des médecins professionnels, on construit sa propre maison. La subsistance est organisée dans des circuits économiques le plus possible « hors radar », où l'on pratique fréquemment le troc et on fait du commerce en s'appuyant sur des réseaux personnels, familiaux, amicaux et de confiance (Dolci, 2021 ; Pruvost, 2021). La précarité est perçue comme une condition de vie à laquelle on répond par des formes choisies de solidarité et par des « alliances écologiques ». Autrement dit, on cherche des lieux de vie où l'on peut satisfaire ses besoins de subsistance par des formes d'autoproduction, de récolte, de culture locale respectueuse des écosystèmes. On cherche ainsi à se libérer des servitudes de l'argent et des technologies jugées non « conviviales » au sens de Illich.

---

<sup>339</sup> Entretien avec Massimo Candela, Torri Superiore, 24 mars 2014.



Surtout dans le cas des très jeunes, ce choix conduit à sortir assez tôt des parcours habituels de la formation et de l'insertion professionnelle. Cela conduit aussi à s'éloigner des espaces institutionnels de la décision politique. Le terme politique lui-même fait l'objet d'une révision importante. La seule politique qui ait un sens est celle qui se pratique au quotidien par des choix de vie alternatifs. La politique, c'est vivre en cohérence avec ses propres principes, avec d'autres personnes qui s'engagent dans la même cohérence.

Selon Giorgia, permacultrice et activiste de l'ONG *Terra !*, propriétaire avec sa compagne Francesca du site de démonstration *La Tabacca* dans les collines de Gênes, dans le quartier de Voltri :

Ce sont des jeunes qui n'ont plus aucune capacité à s'intégrer dans des contextes qui imposent des règles. Je vais te donner un exemple : j'ai demandé au groupe des filles qui est là [elle indique un groupe des jeunes femmes d'une vingtaine d'années peu loin de là où nous parlons] de m'accompagner au marché paysan en ville pour animer le stand de vente de nos sirops auto-produits. L'une d'entre elles était pieds nus, les autres étaient très mal habillées. Ils n'ont pas compris que, dans ce contexte-là, la façon de se présenter est importante pour attirer un certain public. Mais elles s'en fichent complètement, elles n'acceptent aucun compromis<sup>340</sup>.

Au sein de l'Académie italienne de permaculture, c'est surtout Saviana qui, dans ses cours, encourage à organiser sa propre vie de manière à retrouver des rythmes et des habitudes plus conformes aux rythmes « naturels ». D'autres formateurs sont moins radicaux dans leurs propos et soulignent l'importance de faire exister aussi des espaces d'expérimentation de la permaculture en collaboration avec les institutions, dans l'idée de contribuer à faire évoluer les normes.

Giorgia, par exemple, a mené une véritable bataille politico-administrative pour faire reconnaître la légalité de l'installation de toilettes sèches à l'intérieur des maisons. Partant de la nécessité de rénover *La Tabacca*, et du besoin d'économiser l'eau dans un contexte où la maison n'est pas reliée au réseau d'aqueducs, Giorgia a décidé de ne pas suivre la voie empruntée par beaucoup et qui consiste à utiliser un subterfuge

---

<sup>340</sup> Entretien avec Giorgia, réalisé sur le site de *La Tabacca*, Gênes, 17 juillet 2017.

administratif pour réaliser son projet, malgré l'absence de réglementation. Elle a monté un dossier, mis en place un réseau qui a réuni des chercheurs universitaires, des experts techniques et des usagers afin de prouver la nécessité de faire évoluer les normes.

Si, d'un côté, certains permaculteurs s'engagent dans la création de nouvelles conventions, dans un choix de séparation du système socio-économique, sociotechnique et socio-culturel, d'autres élaborent des formes de critique technique des normes existantes, avec l'objectif de les faire évoluer. Dans ce cas, l'engagement politique passe par la participation à l'évolution des conventions techniques. C'est le type d'engagement politique dans lequel se reconnaît Stefano Soldati. Tout en se déclarant éloigné des mouvements et des partis politiques, Stefano considère son activité d'expert technique qui développe des projets de permaculture pour accompagner des agriculteurs dans la transition à une agriculture écologique, comme une forme d'engagement en faveur du changement social.

Au sein de l'Académie, il y a aussi des personnes, comme Massimo Candela ou Giorgia, qui s'engagent dans des réseaux de mouvements, construisant des ponts entre la permaculture et d'autres acteurs sociaux et politiques. Mais il y a aussi ceux qui s'engagent dans la politique au sens traditionnel. L'Académie compte parmi ses membres des permaculteurs et des permacultrices ayant choisi de se porter candidat à des élections locales, mais aussi nationales. Ce passage à la politique de représentation s'est le plus souvent produit par l'adhésion au *Mouvement 5 étoiles*. D'ailleurs, sur le blog de Beppe Grillo, le leader de ce mouvement, plusieurs articles font la promotion de la permaculture en tant que forme d'alternative agricole. C'est l'un des rares exemples d'une grande visibilité publique de la permaculture en Italie.

En effet, contrairement à ce qui se passe en France, la permaculture en Italie reste peu connue du grand public. En 2014, c'est à l'initiative du *Mouvement 5 étoiles* qu'une audition a été organisée au Sénat, à la Commission agriculture, sur le « secteur de la permaculture en Italie »<sup>341</sup>. En raison de la mutation que ce sujet politique a subie entre-

---

<sup>341</sup> Audition informelle des représentants du secteur de la permaculture en Italie, neuvième commission permanente du Sénat (Agriculture et production agroalimentaire), sur le thème « Le secteur de la permaculture en Italie », 1 octobre 2014.

temps, les activistes de la permaculture engagés en politique se sont rapprochés d'autres sujets politiques nouvellement créés (tel le parti *Italia Sovrana e Popolare*).

Le cas d'Adriano Zaccagnini (né en 1982), membre de l'Académie italienne de permaculture et élu député du *Movimento 5 stelle* lors de la 17<sup>e</sup> législature (2013-2018), est exemplaire à cet égard. Zaccagnini termine son mandat parlementaire en tant que membre du groupe *Articolo 1-MDP-Liberi Uguali*, un groupement de la gauche parlementaire. Il quitte le *Movimento 5 stelle* en raison de désaccords avec la gestion « top down » du mouvement et l'absence de débat interne<sup>342</sup>.

Par rapport à l'activité politique de certains de ses membres, l'Académie italienne de permaculture garde ses distances. Elle considère qu'il s'agit de choix qui relèvent de la trajectoire personnelle de chaque membre, des choix sur lesquels l'académie n'a pas vocation à s'exprimer. Comme je l'ai montré à propos des développements du mouvement international, dans le cas italien aussi, l'Académie promeut la multi-appartenance, c'est à dire, la participation des permaculteurs et des permacultrices à d'autres mouvements. L'idée est, en effet, que l'enseignement de la permaculture offre des outils d'action que chacun est ensuite libre de mettre en œuvre dans les contextes les plus divers, et aux services de différentes causes. La « mission » de l'Académie est une mission éducative et l'Académie n'a pas vocation à prendre position sur le plan politique. Comme je l'ai déjà noté dans le cas transnational, ce type de positionnement apparaît problématique face à des appropriations réactionnaires de la permaculture.

Au-delà de l'activité d'éducation et de formation à la permaculture, l'Académie soutient activement la création de réseaux locaux et régionaux. Parmi les réseaux régionaux qui se sont constitués, les réseaux nés en Sicile et en Sardaigne se caractérisent par l'importance que leurs membres attribuent aux pratiques de « entraide ». Dans ces contextes, les permaculteurs et les permacultrices ont développé une conception collaborative de la pratique du design permaculturel.

Ce sont toujours les réseaux locaux et régionaux qui se mobilisent pour assurer l'organisation biannuelle (en octobre et en avril) de l'assemblée plénière de l'Académie, chaque année dans une région différente. Rencontre qui se déroule d'habitude sur trois

---

<sup>342</sup> « Un movimento ma senza Grillo », *L'Espresso*, 28 juin 2013.

ou quatre jours, au cours de laquelle sont généralement organisées les soutenances de diplôme et les présentations dites de « mi-parcours » ainsi que l'assemblée générale des membres.

La diversité interne, tant au niveau de l'interprétation du lien entre technique, politique et changement social qu'au niveau de la diversité des expériences territoriales et des trajectoires personnelles, est un trait distinctif de l'Académie, dès sa naissance. Cette diversité interne la distingue de l'Institut italien de permaculture, une organisation de formation à la permaculture créée à l'initiative de Pietro Zucchetti, un permaculteur diplômé en Angleterre, ou d'autres « instituts » de permaculture actifs en Italie (*MediPerLab* dans les Pouilles, *EcoIstituto RESEDA* dans le Latium), créés par des petits groupes de praticiens assez homogènes. Le dialogue n'est pas toujours facile entre ces associations de permaculture, comme l'ont rappelé Enrico et Alessandro dans leur entretien, et, à plusieurs reprises, des tentatives ont été faites pour créer un réseau de coordination au niveau italien, mais sans succès. L'explication de ces échecs obligerait à rentrer dès les détails des relations personnelles et des caractères spécifiques de l'une et de l'autre qui font qu'une collaboration n'arrive pas à émerger. Comme quoi, le « facteur humain » reste toujours le facteur le plus difficile à plier à un *design*.

### *8.5. Permaculture et mobilisations agro-écologistes en Italie*

Comme cela est le cas au niveau transnational, en Italie aussi la méthode de la permaculture est mobilisée dans des expériences de « préfiguration ouverte ». Dans ces cas, les activistes de la permaculture sont engagés, en collaboration avec d'autres associations et mouvements, dans des expérimentations qui allient une dimension critique et une dimension de « pratique de l'objectif ».

Le cas le plus important en Italie est celui qui a vu certains membres de l'Académie de permaculture collaborer avec d'autres mouvements et sujets associatifs dans l'occupation de la ferme *Mondeggi* dans la province de Florence.

*Mondeggi – Fattoria senza padroni* (ferme sans patrons) est une ferme de 200 hectares, originellement une propriété de la Province de Florence (aujourd'hui Ville Métropolitaine de Florence). Elle avait été laissée à l'abandon depuis plusieurs années à la suite de la faillite de l'entreprise qui en assurait la gestion. La ferme a été occupée en

2013 par un mouvement composite de soutien à la valorisation de l'agriculture paysanne et elle est devenue le site de la campagne politique *Mondeggi bene comune – Terra bene comune*. Elle est devenue aussi un lieu de vie et de production où l'on cherche à développer des pratiques de régénération, sur le plan écologique et social. À l'origine de cette mobilisation il y a le comité *Terra bene comune* (terre bien commun) de Florence, mais également un collectif né dans la faculté d'agronomie (*Collettivo di Agraria*), le réseau des *Gruppi di Acquisto Solidale* (GAS, Groupes d'achats solidaires), des centres sociaux occupés, des paysans et des activistes du territoire.

La campagne *Mondeggi bene comune – Terra bene comune* vise à sensibiliser l'opinion publique sur les conséquences de la vague de privatisation des terres agricoles qui a suivi l'adoption, par le gouvernement italien en 2011, du décret *Salva Italia* (sauve Italie), dans le but de réduire la dette publique. La mobilisation autour de Mondeggi revendique la terre agricole comme étant un « bien commun », en faisant ainsi le lien avec le mouvement urbain des « biens communs ». Elle promeut également l'agroécologie comme pratique agricole qui traduit une vision de la production de nourriture comme production d'une « communauté autour de la terre », qui en prend soin activement.

La mobilisation autour de Mondeggi a été l'occasion d'une visibilité publique pour un ensemble de mouvements d'inspiration agro-écologiste qui ont émergé en Italie depuis les années 2000, dont le réseau *Genuino Clandestino*. *Genuino Clandestino*, ou « authenticité clandestine » est un réseau qui fédère des petits producteurs pratiquant l'agriculture régénérative ou l'élevage durable et qui n'adhèrent pas aux systèmes officiels de certification des produits, soit parce qu'ils sont trop onéreux, soit parce qu'ils sont aveugles aux conditions spécifiques requises par certaines productions traditionnelles. Ce réseau a développé un système d'auto-certification des produits, basé sur la participation et l'interconnaissance de ses membres. Il aboutit à l'attribution du label *Genuino Clandestino*, qui permet la vente des produits, à des prix fixés sur la base d'une discussion entre les participants, sur des marchés organisés localement, avec une circulation des produits entre les marchés des différentes régions.

Ces réseaux, qui se revendiquent de l'agroécologie, se rassemblent autour de l'idée d'un soutien à une « agriculture paysanne » et déclinent l'agroécologie comme étant une question politique de défense des populations paysannes, tant dans le Nord que dans le

Sud global. L'accent politique mis sur le « sujet paysan » éclipse l'enjeu de la méthode de conception qui est au contraire l'élément central sur lequel repose la proposition de permaculture, en tant que mouvement agro-écologiste.

De ce point de vue, il est intéressant de noter que c'est justement la compétence en matière de méthodes de conception que les activistes de la permaculture ont apporté à Mondeggi lorsque, grâce au financement du *Piano Nazionale di Ripresa e Resilienza* (PNRR - Plan National de Relance et de Résilience), la ville métropolitaine de Florence a décidé de financer la récupération de *Mondeggi*<sup>343</sup> Cette situation a provoqué un clivage au sein de la mobilisation, entre ceux et celles qui ont décidé d'abandonner cette expérience, refusant la négociation avec les institutions, et ceux et celles qui cherchent à revendiquer un droit à la participation.

Parmi ceux et celles qui sont restés, il y a Susanna, une diplômée en permaculture de l'Académie italienne et résidente de Mondeggi. Elle décrit ainsi la situation dans un courriel envoyé aux membres de l'Académie :

À Mondeggi, l'argent du PNRR est sur le point d'arriver, les bulldozers vont bientôt arriver et, dans le pire des cas, ils vont nous évincer. La seule chance que nous ayons de sauvegarder l'expérience sociale et agricole de Mondeggi est de dialoguer avec l'administration publique dans ce qui sera un projet de *coprogettazione* (co-conception), et pour ce faire, nous devons probablement prendre une forme juridique et devenir une association. Nous sommes en train de travailler pour avoir le soutien d'autres associations de ce territoire, afin de remplir toutes ces cases qui font partie du projet de revalorisation et de reconstruction du domaine de Mondeggi, qui, comme vous le savez, est grand : presque 200 hectares, six *casali* (structures de fermes), une villa de l'époque Médicis. Avec les différentes associations que nous avons contactées, nous sommes en train de créer un réseau pour avoir un projet prêt assez rapidement à présenter à la ville métropolitaine et demander immédiatement une table de discussion pour gérer le futur proche, y compris la gestion de six chantiers qui vont tomber tous en même temps et l'expulsion des personnes qui sont déjà actives et de leurs activités dans la zone. Avec ce mail je demande l'aide d'une équipe de *progettisti* (concepteurs) bénévoles qui puissent m'aider à faire ou à relater ce projet que nous sommes plus ou

---

<sup>343</sup> D'ailleurs, c'est justement à Mondeggi qui a eu lieu en 2022 la réunion plénière de printemps (8-10 avril) de l'Académie.

moins en train de créer sur différents points qui concernent aussi bien l'agriculture que les activités sociales et culturelles et sportives afin d'avoir une meilleure vision, parce que permaculturelles à mon avis, et donc d'être plus efficaces dans notre préposition à l'administration publique, la Ville Métropolitaine de Florence. Il s'agit d'une demande personnelle car je crois beaucoup en notre méthode, je crois que les conseils qu'une équipe de concepteurs comme la nôtre peut me donner, les corrections et les suggestions sont très utiles<sup>344</sup>.

Le message de Susanna et son positionnement dans Mondeggi montrent comment, au-delà d'une défense de la culture paysanne, la permaculture invite à développer des compétences de conception. C'est cependant autour du thème de l'agriculture paysanne que l'on tente de construire une visibilité politique de l'alternative agroécologique.

Preuve en est la naissance, en 2009, d'une « Campagne populaire pour l'agriculture paysanne », à partir d'une pétition visant à soutenir une « loi-cadre » pour la défense de l'agriculture paysanne en Italie. Comme le souligne Giunta (2016), l'objectif de cette mobilisation est de faire reconnaître les besoins spécifiques, en termes de fiscalité, de bureaucratie et de réglementation, d'une agriculture à petite échelle, souvent familiale, qui alimente des filières courtes. Dans cette défense d'un autre modèle d'agriculture, l'agriculture paysanne rencontre l'agriculture sociale et une variété d'acteurs attentifs à la question de la préservation de la biodiversité cultivée par des pratiques agricoles écologiques. À l'origine de cette initiative, on trouve des groupes tels que *Critical Wine*, le réseau *Ruralpina*, l'Association Nationale *Civiltà contadina*, le Réseau *Corrispondenze Informazioni Rurali*, c'est-à-dire un ensemble d'acteurs qui ont recueilli et prolongé, à la fin des années 1990 et au début des années 2000, l'héritage du mouvement de l'agriculture biologique dans ce qu'il avait de plus subversif.

En 2010, un texte initial est rédigé pour transformer le contenu de la pétition en projet de loi. Les difficultés rencontrées dans les relations avec le Parlement, également dues à la forte instabilité politique de l'époque, conduisent à la rédaction de « lignes directrices » en 2013. En 2014, l'association *AAM Terranuova* (voir chapitre 5) relance une nouvelle pétition qui amène de nouveaux acteurs à s'intéresser à la question, parmi

---

<sup>344</sup> Message envoyé aux membres de l'Académie italienne de permaculture le 19 octobre 2022.

lesquels la branche italienne de *Via Campesina*. En 2015, trois projets de loi sur les questions de l'agriculture paysanne sont présentés au Parlement, dont l'un à l'initiative d'Adriano Zaccagnini, le député-permaculteur, qui a travaillé en collaboration avec les associations ayant monté la Campagne populaire. Le travail au Parlement s'oriente donc vers la recherche d'un texte unique, à partir de ces différentes propositions. Au cours de la législature suivante, le processus est relancé avec trois propositions. À ce jour (avril 2023), le projet de loi issu de ces initiatives, approuvé par la Chambre des députés, est encore en discussion au Sénat.

À chaque changement parlementaire, le processus a ainsi été relancé et de nouveaux interlocuteurs ont dû être trouvés. Après Zaccagnini, qui n'est pas réélu lors des élections politiques de 2018, c'est Sara Cunial (agricultrice de Vénétie, née en 1979) qui devient l'une des principales interlocutrices des partisans de la Campagne. Elle est élue à son tour au sein du *Mouvement 5 étoiles* lors de la 18e législature (2018-2022), mais quitte le groupe parlementaire pour ses positions polémiques sur la gestion de la crise causée par la bactérie « *xylella fastidiosa* » ayant décimé les oliviers dans les Pouilles et, également, pour ses positions contre l'obligation vaccinale et le « pass santé » imposé par le gouvernement pendant la pandémie de Covid 19. Sara Cunial, qui a depuis créé un nouveau mouvement (baptisé *Vita, vie*), n'a pas été réélue.

Il n'entre pas dans le cadre de ce travail d'analyser ces différentes propositions de loi. Ce qu'il m'intéresse de souligner, c'est tout d'abord que la Campagne a été axée sur le thème de l'agriculture paysanne, à l'initiative de sujets critiquant le modèle de l'agriculture industrielle au nom de la reconnaissance d'une « subjectivité paysanne ». Par ailleurs, l'instabilité politique a joué un rôle important dans l'affaiblissement de ces initiatives « par le bas », dans le sens où elles ont manqué de référents politiques stables. En effet, l'interface institutionnelle a été offerte par des représentants du *Mouvement 5 étoiles*, un parti jeune et « turbulent ». Ces mêmes hommes et femmes politiques ont ensuite eu des trajectoires individuelles marquées par des ruptures avec le parti, des expériences dans des groupes très minoritaires de la gauche parlementaire et des sorties de la politique active.



L'analyse des documents produits et des événements organisés dans le cadre de la Campagne populaire, ainsi que la participation aux débats publics sur la proposition de loi<sup>345</sup>, ont été pour moi l'occasion d'identifier les acteurs qui, au-delà de la défense de la « paysannerie », font valoir la nécessité d'une vision écologique de l'agriculture, prônant un changement de paradigme de type agroécologie.

En particulier, il y a deux associations qui, tant dans les cercles d'activisme permaculturel que dans les discussions publiques sur l'agriculture paysanne ou la transition écologique de l'agriculture italienne, soutiennent la nécessité d'un changement de paradigme et œuvrent à ces fins : l'ONG *Terra !* et l'ONG *Deafal*. Je vais brièvement les présenter en guise d'introduction au thème qui fera l'objet du prochain chapitre : la présence de l'alternative agroécologique et de la critique agro-écologiste dans le débat actuel sur le développement des *aree interne* ou « zones intérieures ».

#### 8.5.1. *Terra !* : entre écologie et travail au nom d'Emilio Sereni

*Terra !* est une association environnementale engagée depuis 2008 au niveau local, national et international dans des projets et des campagnes visant à soutenir une agriculture écologique.

L'association travaille en réseau avec d'autres associations, comités et organisations de la société civile dans le but de « promouvoir un modèle de développement basé sur le respect des écosystèmes »<sup>346</sup>. Dès son énoncé de mission, les termes clés d'une critique agro-écologiste apparaissent, à savoir la référence à une pensée systémique de la question écologique qui n'est donc jamais séparée des questions sociales et économiques :

Il est urgent de promouvoir une pensée écologique capable de faire tenir ensemble la question environnementale à la question sociale, pour guider l'action politique dans tous les secteurs : de la production agricole à la consommation, des activités

---

<sup>345</sup> Au-delà des débats retransmis sur internet et des auditions parlementaires, j'ai pu assister personnellement à la conférence sur la proposition de loi pour l'agriculture paysanne organisée à Rome à l'initiative de la députée du *Mouvement 5 étoiles* Sara Cunial dans la « Sala del Cenacolo » de la Chambre des députés le 14 février 2019.

<sup>346</sup> Extrait du site web de l'association : <https://www.associazioneterra.it/chi-siamo/>

économiques et industrielles au bien-être (...) il faut aider la naissance, et au plus vite, d'un mouvement large et transversal qui puisse faire tenir ensemble les exigences écologiques et sociales : relocaliser la production et la consommation, redonner de l'espace à la nature et de la dignité au travail, renforcer les institutions pour qu'elles orientent leur action vers le bien commun plutôt que vers les intérêts privés. *Terra !* veut ouvrir un espace de dialogue entre les mouvements, les associations et le monde politique sur les thèmes fondamentaux de notre vie collective : environnement, travail, droits et biens communs sont les étoiles polaires vers lesquelles orienter la réflexion et l'action, pour faire face aux défis qui nous attendent et trouver des solutions partagées<sup>347</sup>.

L'accent mis de manière conjointe sur les questions d'environnement, de travail, de droits et de biens communs laisse entrevoir l'orientation vers une approche systémique qui renvoie à la tradition de l'écologisme scientifique et politique de la fin des années 1970.

Au fil des années, *Terra !* mène une série de campagnes et d'enquêtes sur le monde agricole italien, dénonçant par exemple les distorsions de la grande distribution organisée et de l'élevage intensif. Avec l'initiative *FilieraSporca* (filière sale), créée en collaboration avec les associations antimafia *daSud* et *Terrelibere.org*, l'association soutient l'introduction d'une « étiquette-récit » et le référencement public des fournisseurs pour lutter contre le phénomène dit du *caporalato*, l'exploitation de main d'œuvre fréquemment immigré et en condition d'irrégularité. *Terra !* est également engagée dans la campagne « Terres publiques aux jeunes agriculteurs » dans le but de redonner de la valeur au patrimoine agricole public, souvent abandonné ou faisant l'objet d'initiatives spéculatives.

Mais l'initiative qu'il m'intéresse particulièrement de souligner est la « École diffuse de la terre « Emilio Sereni », une initiative d'éducation et formation à l'agriculture écologique dont Giorgia, la permacultrice propriétaire de *La Tabacca*, est une des promotrices. L'école 'Emilio Sereni' est un projet de formation destiné aux « jeunes qui souhaitent devenir agriculteurs » et qui offre les outils pour mettre en pratique « un modèle agricole écologique ». Conçue en collaboration avec la *Fondation Nando et*

---

<sup>347</sup> Extrait du site web de l'association : <https://www.associazioneterra.it/chi-siamo/vision>

*Elsa Peretti*, qui la finance en partie, l'école propose des cycles de formation théorique (généralement concentrés sur une semaine de formation) et pratique, avec des bourses de travail pour certains participants qui se voient offrir une période de stage dans des entreprises du réseau de l'école. Les entreprises d'accueil sont des exemples d'exploitations agricoles, principalement de petite taille, qui s'inscrivent dans une démarche agroécologique, comme *La Tabacca* à Gênes, que j'ai déjà mentionnée, ou la coopérative *Co.r.ag.gio* à Rome. Cette dernière a été créée par un groupe de jeunes qui ont participé et remporté le premier appel d'offres « Terres publiques aux jeunes agriculteurs » de la municipalité de Rome. Depuis 2015, la coopérative gère le domaine Borghetto San Carlo, vingt-deux hectares de terres publiques (situées sur la Via Cassia) cultivés en agriculture biologique. La coopérative conçoit et réalise des séminaires d'introduction à l'écologie et à l'éducation à l'environnement. Cette réalité romaine s'inscrit dans la continuité de l'expérience de la coopérative *Cobragor* et de l'héritage de Paolo Ramundo (chapitre 3), un exemple d'une approche intégrée des luttes pour le travail et luttes pour la terre.

Le fait de donner à l'école le nom d'un personnage comme Emilio Sereni<sup>348</sup> est également révélateur de la volonté de renouer le lien et transmettre la mémoire d'une tradition de réflexion sur le développement agricole en Italie, inspiré par des valeurs d'égalité, de justice et de liberté.

L'association *Terra !* est née de la volonté d'un groupe de personnes qui partageaient une insatisfaction commune à l'égard de l'environnementalisme organisé tel que présent en Italie. Giorgia, par exemple, était une activiste de l'association Greenpeace. Comme l'explique Daniel Monetti, directeur de l'école 'Emilio Sereni' :

Nous sommes tous issus de la sphère de l'activisme environnemental mais avec des parcours différents. Ce qui nous unit, c'est une réflexion sur les limites des associations environnementales aujourd'hui. Il n'y a plus le sentiment d'appartenance. On se limite à rejoindre des initiatives ponctuelles. On ne devient plus membre du WWF mais militant

---

<sup>348</sup> Emilio Sereni (1907-1977) fut un intellectuel, un homme politique, un agronome, un historien et un économiste. Il étudia l'agriculture italienne sur le plan historique, social et écologique. On lui doit la notion de « paysage agraire ». Antifasciste, il fut membre du Comité de Libération Nationale et membre de l'assemblée constitutionnelle. Il fut ensuite élu sénateur dans le Parti Communiste Italien.

indépendant, rejoignant des causes et des réseaux de causes. Aujourd'hui, il faut savoir travailler comme ça, en réseau. Il faut savoir collaborer. Il existe une sorte de mutualisme des réseaux : je te donne ce que je sais faire, tu me donnes ce que tu sais faire. Et vous avez un objectif commun. D'où, par exemple, notre collaboration avec le syndicat CGIL, même si nous sommes une association qui n'est pas issue d'une organisation politique<sup>349</sup>.

Daniel insiste sur le fait que la nécessité de multiplier les collaborations découle également des limites de la « grande cause qui a du mal à atteindre le local ». En d'autres termes, pour « atteindre une masse critique et faire changer les choses », il faut savoir travailler avec d'autres sujets, même très différents. Un changement qui dépend aussi du fait que « dans le vieux monde associatif, on s'associe pour dire un non ». Au contraire, l'objectif de *Terra !* est d'aider à identifier des solutions. C'est-à-dire qu'il y a l'ambition de traduire en pratique une vision du futur. De ce point de vue, le fait que les membres de *Terra !* soient actifs dans d'autres organisations montre à l'œuvre cette même orientation à la « poly-appartenance » que j'ai mis en évidence dans le cas de la permaculture et qui contribue à soutenir les efforts de coalition et de collaboration.

Selon Daniel, la capacité à travailler avec d'autres dépend aussi du fait que *Terra !* s'inspire d'une vision systémique et holistique. C'est pourquoi, sans être une association de protection des animaux, elle s'intéresse au bien-être animal, mais aussi au travail dans les champs et au *caporalato*. Mais malheureusement, d'après l'expérience de Daniel, c'est trop souvent la compartimentation et le cloisonnement des problèmes qui prévalent.

L'importance accordée au modèle agroécologique d'agriculture dépend, selon Daniel, de la conviction qu'il s'agit d'un modèle « qui fonctionne sur le plan économique, écologique mais également salarial. Ce n'est pas une affaire de babacool. D'ailleurs, même dans le milieu scientifique, on est en train de converger autour de l'agroécologie ». En amont, toutefois, se pose la question de la propriété foncière et de l'accès à la terre, une problématique sur laquelle l'association *Terra !* s'est mobilisée :

Nous avons soutenu la lutte pour les terres publiques dans le Latium. Cette lutte a conduit, par exemple, à la création de la

---

<sup>349</sup> Entretien avec Daniel Monetti, 4 mars 2019.

coopérative *Co.r.ag.gio* à Rome. Ce sont des problèmes qui doivent être analysés au niveau régional et municipal. C'est pour cela qu'il faut être dans les territoires, pour pouvoir compter. Aujourd'hui, il y a la question des « zones intérieures », et des terres laissées en friche par des propriétaires qui ont émigré, par exemple. C'est tout l'enjeu de la *Stratégie nationale pour les zones intérieures* [SNAI, voir chapitre 9]. Notre idée est celle de soutenir la création d'associations foncières en réunissant des jeunes intéressés à reprendre la terre. *Terra!* pourrait leur donner la formation nécessaire. Le problème de l'abandon des zones de collines est vraiment une situation difficile. Il y a des communes qui perdent des services de base parce qu'une seule famille part et que, par conséquent, ils n'ont plus droit aux services.

Daniel introduit ainsi la question des « zones intérieures » sur laquelle je vais revenir de manière plus approfondie dans le prochain chapitre. Mais avant d'aborder ce thème, je souhaite présenter un deuxième exemple d'organisation qui soutient la diffusion d'une proposition agroécologique de transformation de l'agriculture dans le contexte italien.

8.5.2. *Deafal* et l'agriculture « organique et régénérative » : circulations techniques du Sud au Nord global

*Deafal* (Délégation européenne à l'agriculture familiale pour l'Asie, l'Afrique et l'Amérique latine) est une ONG créée en 2000 par Federico Ceratti, une « référence incontestée de l'associationnisme milanais »<sup>350</sup>. Sa mission est aujourd'hui de « promouvoir et diffuser l'étude, la formation, l'expérimentation et l'application de méthodologies innovantes dans les domaines agronomique, économique et social pour la production d'aliments sains et accessibles à tous, générant ainsi une société juste et équitable »<sup>351</sup>.

La vision de *Deafal* se concentre sur la « régénération », un concept qui s'étend de la sphère écologique à une vision socio-écologique plus large. Il s'agit en fait de

---

<sup>350</sup> Extrait de l'avant-propos de Nicola Pagani, président de l'ONG *Deafal*, au livre de Matteo Mancini, *Agricoltura organica e rigenerativa. Oltre il biologico : le idee, gli strumenti e le pratiche per un'agricoltura di qualità* (Terra Nuova Edizioni, Florence, 2018), p. 7.

<sup>351</sup> Extrait du site web de l'organisation : <https://deafal.org/chi-siamo/>

« régénérer les sols pour régénérer les sociétés ». *Deafal* opère dans le domaine du développement rural et est accrédité auprès du ministère des Affaires étrangères et de la Coopération internationale.

*Deafal* lance ses premières activités au Brésil, dans le cadre de projets visant à soutenir la commercialisation des produits de l'agriculture familiale sur le marché italien du commerce équitable en impliquant les producteurs brésiliens. Comme l'explique Matteo Mancini, directeur technique de *Deafal*, les limites d'une intervention bornée à intervenir dans la phase de commercialisation des produits apparaissent rapidement<sup>352</sup>. Suivent rapidement des projets lancés au Mexique, visant à soutenir la participation au travail agricole des femmes, mais aussi l'amélioration de la production et la création de coopératives. Dans les projets mexicains, le thème de la gestion de l'eau commence à émerger, mais aussi les thèmes du recyclage, de la réutilisation et du compostage, ce qui conduit à une étude approfondie de l'importance des techniques agroécologiques visant à fermer les cycles autant que possible au niveau local.

En 2008, *Deafal* organise une série de séminaires sur la coopération internationale (« Coopérer avec succès ») auxquels est invitée la géographe Teresa Isenburg, professeur de géographie politique et économique au département d'études internationales de l'université de Milan, spécialiste des processus de gestion de l'eau mais aussi de l'agriculture au Brésil. De sa réflexion découle l'invitation à penser la coopération comme étant centrée sur « l'égalité des expériences des sujets coopérants, l'échange d'expériences, la réciprocité des relations, retrouvant ainsi le sens étymologique du terme coopérer, *travailler avec d'autres dans un but mutualiste et non spéculatif pour la réalisation d'un objectif commun* »<sup>353</sup>. Cette rencontre avec la pensée de Teresa Isenburg conduit les membres de *Deafal* à réfléchir sur le fait que la priorité n'était pas « la mondialisation de la consommation et des produits, mais celle de la connaissance, transmise et diffusée à travers une confrontation ouverte et sans préjugés »<sup>354</sup>.

---

<sup>352</sup> Entretien avec Matteo Mancini, 21 juillet 2019, à *Tularù* (Ponzano di Cittaducale, Rieti)

<sup>353</sup> Extrait de l'avant-propos de Nicola Pagani, op. cit., p. 4.

<sup>354</sup> Ibid., p. 5.

Cette nouvelle façon d’appréhender la coopération trouve l’occasion de sa mise en pratique avec la rencontre de Jairo Restrepo Rivera, agronome d’origine colombienne mais naturalisé brésilien, spécialisé dans l’écologie, l’ingénierie de la sécurité au travail en agriculture et l’agroécologie. La technique d’*Agriculture Organique et Régénérative* (AOR) développée par ce dernier aide les agriculteurs à devenir indépendants de l’utilisation d’intrants externes, une expérience particulièrement poussée à Cuba. Cuba a été un laboratoire pour l’expérimentation de méthodes agricoles à faible utilisation d’intrants externes, car, à la suite de l’embargo sur son économie, l’agriculture de l’île a dû se convertir de manière forcée à des méthodes agroécologiques. Restrepo, en réalité, critique l’utilisation du terme « agroécologie » pour définir le type d’agriculture qu’il pratique « car il souligne que toute pratique agricole n’est pas ‘écologique’ puisqu’elle provoque toujours un impact, une modification de l’évolution naturelle et spontanée du territoire. De plus, le terme était inapproprié d’un point de vue linguistique, puisqu’il ne s’agissait pas d’écologie agricole, d’agroécologie, mais plutôt d’agriculture écologique, donc tout au plus d’éco-agriculture »<sup>355</sup>.

Au cours des années 2008-2009, *Deafal* recentre ainsi ses activités avec un projet, pour ainsi dire, de « retour », consistant à transposer dans le contexte italien les nombreuses techniques et pratiques agroécologiques apprises dans le contexte sud-américain. C’est à cette époque de la vie de l’association que Matteo Mancini intègre *Deafal*. Agronome de formation, Matteo était également impliqué dans la coopération internationale. Ses expériences de coopération s’étaient déroulées au Brésil, au Mexique et en Angola, et il souhaitait à son tour mettre l’expérience ainsi acquise au service des agriculteurs italiens.

Avec *Deafal*, Matteo organise le premier voyage de Jairo Restrepo en Italie, en 2010. Le succès de l’initiative incite *Deafal* à soutenir, à travers ses techniciens, l’émergence d’un mouvement de AOR italien. L’AOR commence à circuler dans les réseaux de l’agriculture alternative et de la permaculture. Par exemple, Marco Pianalto et Fabio Pinzi, tous deux membres de *Deafal*, sont également membres de l’Académie italienne de permaculture.

---

<sup>355</sup> Ibid., p. 8.

Depuis 2010, *Deafal* (qui compte environs 20 associés, dont une dizaine de membres actifs) intervient dans divers projets. Elle collabore, entre autres, avec *CasciNet* pour soutenir la naissance de la première CSA (*Community Supported Agriculture*)<sup>356</sup> à Milan, en conseillant sur les choix techniques et en contribuant à des initiatives d'éducation à l'environnement.

Comme l'explique Matteo, l'agriculture organique et régénérative n'est pas une solution uniquement adaptée aux petits projets d'agriculture familiale mais peut s'appliquer à des exploitations agricoles de grande taille, qui produisent pour le marché. Autrement dit, il est possible d'intervenir avec des méthode AOR pour reconfigurer les processus de production de fermes de grande taille et qui doivent produire du revenu :

Ce qui est intéressant à mon avis, c'est que même les entreprises « conventionnelles », souvent celles très grandes, ont commencé à tendre l'oreille vers cette approche. Il est clair que ce qu'un individu ou un groupe fait avec un design de permaculture est très éloigné des problèmes et des besoins d'une grande entreprise, qui exploite 100 hectares de vignes, produit pour le marché, mais dont le sol est appauvri, ce qui entraîne une incidence importante de maladies. Nous leur apportons notre vision organique et régénérative, mais nous la déclinons d'une manière spécifique, non seulement par rapport à la terre, mais aussi par rapport à l'entreprise et à ses besoins. C'est la version de l'AOR vers laquelle je me sens personnellement plus enclin. J'aime intervenir dans des entreprises qui veulent changer tout en restant dans le marché et optimiser les coûts. Évidemment, ce n'est pas du tout facile et il faut jouer sur le recalibrage des différentes activités, en compensant là où l'on peut être productif pour supporter les pertes générées par la reconversion. La reconversion n'est pas une simple transformation des intrants, comme dans l'agriculture biologique. L'agriculture biologique s'est malheureusement empêtrée dans une simple substitution d'intrants, en utilisant à la place d'un engrais chimique un engrais organique-minéral avec le certificat. Mais on reste toujours dépendant du marché pour les intrants et les coûts sont probablement encore plus élevés. En d'autres termes, la misère demeure. Une autre démarche est de dire : qu'y a-t-il dans la ferme ? J'ai des copeaux de bois, j'ai du fumier, j'ai du son, j'ai de la paille, j'ai du petit-lait. J'ai une carrière qui me donne de la poudre. Avec tout cela, j'essaie de redonner une partie de la fertilité aux sols. *Nous ne pouvons pas*

---

<sup>356</sup> L'acronyme CSA définit un système similaire à ce que l'on appelle en France les AMAP (Associations pour le maintien de l'Agriculture Paysanne).



*raisonner sur la substitution des intrants, mais nous devons raisonner sur une nouvelle planification de l'exploitation, sur la relation entre le soleil et les plantes, sur la relation entre la qualité du sol et la sensibilité des plantes aux maladies, et sur la planification de l'exploitation.* Il s'agit d'un discours très large que, je le reconnais, seule une partie des entreprises a la possibilité d'aborder, notamment parce que nos entreprises sont des entreprises gérées par des vieux. Les exploitants sont âgés. La moyenne d'âge est de plus de 60 ans. Toute la propagande sur le retour des jeunes à la terre... mais nous avons l'un des pourcentages les plus bas d'Europe de jeunes employés dans l'agriculture. C'est un obstacle de taille pour le type de révision que nous proposons. (...) Nous travaillons cependant beaucoup sur ce front, et nous poussons également très loin la question de la formation. Nous avons des partenariats dans les différentes régions, avec les organisations professionnelles, dans le cadre des initiatives des PDR, les plans de développement rural. Il peut arriver qu'un groupe d'oléiculteurs nous appelle et demande une formation. Nous établissons alors un budget et le membre doit payer sa cotisation. Mais nous avons aussi une autre façon de procéder, en ce sens que nous passons un accord avec un organisme de formation ou une association professionnelle et c'est dans le cadre de leurs activités que nous offrons notre formation et notre assistance technique. De cette manière, nous n'avons pas à assumer la partie bureaucratique et, en outre, en passant par des organismes de formation accrédités, les entreprises peuvent se former gratuitement ou, du moins, à un coût très faible. (...) Notre « carnet » de travail est très varié parce que les régions italiennes sont très différentes les unes des autres et parce que les zones de production sont très différentes. Nous faisons aussi des choses très différentes. Il y a l'aspect éducation à l'environnement, que nous appelons « éducation à la citoyenneté mondiale », et le soutien aux processus communautaires, du type CSA. Nous participons à des projets européens, à des *Erasmus*, et nous essayons de faciliter ces processus en Italie. Nous poursuivons aussi avec l'engagement dans la coopération internationale. Et il y a toute l'activité dans laquelle je suis plus directement impliqué, l'assistance technique et la formation pour l'AOR. Nous sommes aussi présents dans les débats italiens aux côtés de sujets comme les groupes historiques de soutien à l'agriculture biologique, ou *Federbio* et les nouveaux mouvements comme la permaculture<sup>357</sup>.

---

<sup>357</sup> Entretien avec Matteo Mancini, 21 juillet 2019, à Tularù (Ponzano di Cittaducale, Rieti)

L'aspect intéressant qui émerge de l'expérience de *Deafal*, telle que rapportée par Matteo Mancini, est celui de la constitution progressive d'un réseau alternatif d'appui technique aux exploitations agricoles qui seraient à la recherche de réponses durable au problème de l'appauvrissement des sols, une évidence qu'il est de plus en plus difficile de nier. Ce réseau communique parfois, mais pas systématiquement, avec les réseaux institutionnels d'appui technique à l'agriculture, c'est-à-dire les réseaux liés aux consortiums et aux syndicats.

Comme je l'ai précisé, une perspective agroécologique ne se traduit pas seulement par un changement de techniques mais implique également une vision politique de transformation institutionnelle. Cet aspect est également présent dans l'expérience de *Deafal* et se manifeste sous deux formes. D'une part, *Deafal* – comme Matteo le mentionne – est active dans les débats sur l'avenir de l'agriculture en Italie et contribue activement aux campagnes en faveur de la reconnaissance de « l'agriculture paysanne ». D'autre part, *Deafal* a activement encouragé des dynamiques d'organisation entre les différents producteurs qui ont adopté la méthode d'AOR.

Comme l'explique Nicola Pagani, président de *Deafal*, la notion de « agriculture régénérative » est en train de gagner en popularité, ce qui conduit également la Communauté européenne à s'intéresser à ces méthodologies dans le cadre de la nouvelle PAC. Il est donc nécessaire de préserver le terrain et d'éviter le détournement de ce « label »<sup>358</sup>. C'est dans ce but que *Deafal* soutient des rencontres entre les producteurs qu'elle a accompagnés dans des processus de reconversion afin d'appuyer les dynamiques organisationnelles qui feront émerger une entité capable de porter l'expérience de ces réalités dans le débat.

Cela montre l'imbrication des dimensions techniques et politiques dans une vision systémique qui caractérise les activités des organisations qui promeuvent l'agroécologie. La spécificité de leur proposition, dans un système tel que le système italien, ne consiste pas tant à promouvoir une subjectivité paysanne ou à soutenir l'agriculture familiale ; il s'agit de soutenir la nécessité d'une refonte systémique des

---

<sup>358</sup> Intervention de Nicola Pagani lors d'un débat sur l'agroécologie et les « zones intérieures » organisé dans le cadre de la « Fête des moissons » de la ferme *Tularù*, 23 juillet 2022, Ponzano di Cittaducale, Rieti.

besoins énergétiques des systèmes agricoles et agroalimentaires, en partant d'une « conception » écologique des unités productives. Dans le chapitre suivant, je vais m'intéresser à la pertinence de cette proposition par rapport au débat sur l'avenir des « zones intérieures ».

## Chapitre 9 – Réhabiliter les Apennins. Pratiques agroécologiques et critique agro-écologiste dans les territoires marginaux

Bien qu'elle ne soit pas toujours visible au niveau des arguments en faveur d'une transformation durable de l'agriculture, une approche écologique de la pratique agricole est bien présente aujourd'hui en Italie, dans le cadre d'une vision plus large centrée sur la nécessité d'une restructuration des besoins énergétiques des sociétés de consommation de masse. Cette approche est incarnée dans des expériences concrètes et diffusée par des mouvements techno-culturels (tels la permaculture ou le mouvement AOR) qui popularisent, en ville comme à la campagne, les fondamentaux d'une analyse systémique, complexe et intégrées des sociétés. Ces mouvements, qui se situent à la frontière entre politique, science et technique, partent du constat des limites biophysiques, mais également des injustices sociales, contre lesquelles se brisent les promesses du modèle économique de croissance illimitée.

Un espace de possibilité s'ouvre pour une articulation entre des mouvements de critique du capitalisme, qui insistent sur les aspects de l'exploitation du travail et des injustices redistributives, et un écologisme scientifique des limites de la croissance. La critique du réductionnisme scientifique et du scientisme se prête à la rencontre avec les critiques féministes et post-coloniales qui revendiquent l'ancrage concret dans l'expérience située comme un lieu à part entière de production de connaissance et de construction d'un commun politique. En d'autres termes, un champ potentiel d'écologisme critique « intersectionnel » se dessine en Italie, comme ailleurs en Europe et au-delà. Cette dynamique s'accompagne d'une porosité croissante de la frontière entre des mouvements contestataires et des mouvements de préfiguration technique et écologique.

Mais en même temps, ces initiatives peinent à trouver des interlocuteurs politiques et à toucher un public plus large. La politique et la culture de masse ont intégré les différentes formes de critique environnementale centrées sur l'idée de valorisation de la nature – de la création de réserves naturelles à la valorisation d'activités telles que le recyclage – mais les formes de critique écologiste, et agro-écologiste en particulier, restent culturellement et politiquement marginales. Comme je l'ai expliqué (voir

chapitre 1), la critique écologiste consiste à s'éloigner d'une vision de la politique comme question d'ordre social autonomement fondé au profit de visions plus complexes qui mettent en avant les dimensions de limite et d'interdépendance biophysique. Se dessine ainsi la voie difficile d'une autonomie relationnelle qui mine à la base les idéologies productivistes et capitalistes.

La multiplicité des formes que peuvent prendre la critique environnementale et la critique écologiste crée un contexte d'ambiguïté et ambivalence sur ce qui compte comme étant « écologique ». Dans cette « équivocité », la spécificité de la critique agro-écologiste est perdue, à la fois en tant que critique scientifique du productivisme et du capitalisme qu'en tant que proposition « reconstructive » de « méthode de conception » (*progettazione*) de sociétés écologiques « ouvertes ». Comme j'ai cherché à le montrer, la critique agro-écologiste conduit à une révision radicale des logiques de la production pour y inscrire la référence aux exigences de la reproduction.

Les réseaux et « réseaux de réseaux » qui portent une demande de transformation « par le bas » se multiplient dans un paysage encombré d'acronymes, de sujets, de sites, d'initiatives, souvent éphémères, parfois des véritables entreprises de positionnement individuel dans « l'économie des alternatives » et ses niches, faites de sites web, de formations payantes, de bureaux d'études et peuplées d'entrepreneurs d'idées qui ne représentent souvent qu'eux-mêmes.

Comme Laura Conti le dénonçait déjà dans les années 1990, on a du mal encore aujourd'hui à identifier un espace d'élaboration d'un cadre d'analyse écologiste à minima partagé pouvant aider le dialogue entre le niveau politique, les institutions et organisations, les mouvements et associations. Comme l'envisageait Laura Conti, ce cadre à *minima* commun serait l'espace de méthodologies d'analyse communes de définition des problèmes et de recherche de solutions possibles. Des méthodologies qui puissent ensuite inspirer à la fois la critique et des formes d'intervention concrète de la part des décideurs publics, des administrateurs, des organisations, des coopératives, des entreprises et des autres acteurs sociaux.

De ce point de vue, le débat public en Italie sur les *aree interne* (zones intérieures) et leur crise économique et démographique offre à l'analyse une tentative intéressante de reconstruire un espace culturel de confrontation ayant vocation à se situer à la frontière entre la recherche, la politique, les forces sociales et les territoires et à parvenir à

l'élaboration d'un imaginaire du futur. La notion de *aree interne* a une signification technique dans les politiques publiques, que je vais préciser dans la suite, en relation au lancement d'une « stratégie » qui leur est dédiée. De manière « profane », ce terme – auquel on préfère des fois celui de « aires fragiles » (Osti & Pellizzoni, 2013) – est utilisé pour indiquer des territoires, de préférence ruraux, en déclin, marqué par l'abandon et par des conditions diffuses de vulnérabilité socio-écologique.

La problématique des *zones intérieures* porte au grand jour l'imbrication de différents scénarios de crise. Les impacts du changement climatique sont de plus en plus tangibles dans ces zones qui ont été fragilisées par des décennies de politiques publiques inefficaces sur le plan de bloquer le dépeuplement et l'appauvrissement mais également sur celui de l'aménagement du territoire. Se multiplient ensuite les interactions entre les « urgences lentes » (du changement climatique au vieillissement de la population) et les urgences « rapides », allant des tremblements de terre – auxquels l'ensemble des Apennins est vulnérable – jusqu'à la crise déclenchée par la pandémie de Covid 19<sup>359</sup>.

La thèse que j'avance dans ce chapitre est que la question des *aree interne* et les débats qu'elle a suscités ont été l'occasion, la dernière dans l'ordre chronologique, d'affirmer en Italie, au sein d'un vaste débat public, la nécessité d'une révision profonde de l'imaginaire du développement et d'une mise en question de l'impératif de la croissance. Cela sur la base d'outils d'analyse et de méthodes de décision adaptés à la prise en compte de la complexité des « nexus » socio-écologiques, à commencer par le nexus entre énergie, eau et alimentation (Giampietro et al., 2014). La situation des zones intérieures montre les limites d'un raisonnement sur l'avenir de l'agriculture qui fait abstraction de ces nexus. Elle exemplifie les implications sociales, territoriales et écologiques des pratiques agricoles et, d'autre part, les limites d'un discours sur l'environnement et la durabilité qui fait abstraction de la dimension territoriale des problèmes.

Cependant, l'analyse du débat sur les zones intérieures montre une fois de plus le caractère marginal des arguments agro-écologistes dans le contexte italien. La perspective agro-écologiste invite à penser la production agricole et la préservation de la

---

<sup>359</sup> Sur les urgences « lentes » et la notion de « seuil de catastrophe », je renvoie à (Folkers, 2021). Sur le concept d'urgence « lente », voir en particulier (Anderson et al., 2019).

biodiversité de manière conjointe, en reconnaissant que l'aménagement écologique du territoire doit s'accompagner d'une forme de planification agricole. Sur ce dernier plan, elle souligne la nécessité d'adopter des techniques agronomiques qui permettent des formes de réinstallation rurale et des économies productives qui prennent en compte la dynamique de « coévolution » (Kallis & Norgaard, 2010) entre les peuplements humains et les milieux.

Le débat sur les zones intérieures a été décliné par les partisans de la vision promue par la *Strategia Nazionale per le Aree Interne* (SNAI – Stratégie Nationale pour les Zones Intérieures) sous la forme de l'invitation à « réhabiter l'Italie » (De Rossi, 2018). Le fil conducteur de ce chapitre sera donc précisément le *réhabiter*. Dans la première partie du chapitre, je m'intéresse au réhabiter, tel qu'il est envisagé dans le débat politico-culturel qui s'est ouvert à partir du lancement de la SNAI, à travers une analyse des initiatives et des publications réalisées dans le cadre des activités de l'association culturelle *Riabitare l'Italia*. Je vais montrer la manière dont l'ambition de « recomposition » qui anime ce projet culturel se focalise sur des opérations de « changement de regard » qui passent à côté d'une compréhension des défis politico-culturels soulevés par les enjeux écologiques, de leurs implications matérialistes et de « politique ontologique » (Centemeri et Asara, 2022 ; Mol, 1999).

Dans la deuxième partie du chapitre, je vais m'intéresser au réhabiter en tant qu'expérience et en tant que pratique concrète. La notion de réhabiter est en fait une notion centrale dans la vision des mouvements dits « écotopiques », tels que la permaculture (Centemeri, 2019a). Cette notion indique l'exercice d'une forme de réflexivité sur les pratiques de l'habiter, qui sont analysées sous l'angle de leur potentiel de « réparation » des capacités endogènes de développement durable et de régénération d'un milieu socio-écologique. La volonté de réhabiter se traduit, alors, par des pratiques quotidiennes de retissage de relations, tant avec des animaux, des plantes, des ressources qu'avec d'autres habitants, des touristes, des institutions, des associations et tant d'autres. L'objectif est de créer une économie locale dont les relations sont inséparables des relations qui permettent de « prendre soin » d'un territoire et de ses habitants.

Pour exemplifier une démarche de réhabiter je vais présenter le cas d'un projet de réinstallation agricole multifonctionnelle promu depuis 2015 par un couple de

« nouveaux agriculteurs » qui ont déménagé de Milan vers une zone intérieure, la zone des « Monti Reatini » : le projet *Tularù* à Ponzano di Cittaducale (Rieti, Latium). Cette zone intérieure fait partie de la zone du cratère du tremblement de terre qui a frappé l'Apennin central en 2016-2017. Entremêlé au cas de *Tularù*, j'évoquerai alors les activités du collectif de recherche *Emidio di Treviri* et les initiatives qu'il a soutenues et qu'il soutient dans la zone du cratère afin non seulement de promouvoir un débat sur le devenir socio-écologique des zones intérieures, à partir d'une perspective agro-écologiste, mais de montrer une manière possible de pratiquer des sciences sociales « publiques » (Burawoy, 2005b, 2005a) dans une situation de crises multiples. Ces deux expériences, malgré la diversité de leur nature (un projet économique ; un collectif de recherche) partagent une même critique de la « rhétorique des zones intérieurs », y compris dans la manière de penser la relation entre théorie, recherche et pratique.

### *9.1. La stratégie pour les « zones intérieures » : une occasion manquée pour l'agro-écologisme ?*

La *Strategia Nazionale per le Aree Interne* (SNAI, Stratégie Nationale pour les zones intérieures) est une politique promue dans le cadre des activités de l'Agence pour la Cohésion Territoriale par Fabrizio Barca, le ministre en charge des problématiques de la cohésion territoriale dans le gouvernement dit « d'urgence nationale » présidé par Mario Monti (2011-2013)<sup>360</sup>. Le SNAI est conçu entre 2012 et 2014 et défini par ses partisans comme « une tentative d'innovation, à la fois politique et institutionnelle » dans la

---

<sup>360</sup> L'Agence, qui est un organisme public, est un organe de gouvernance politique qui rend compte directement à la présidence du Conseil des ministres. Ses fonctions se résument à la promotion et au soutien des interventions en faveur du développement et de la cohésion territoriale. Dans le paysage politique italien, la création de l'Agence est relativement récente, puisqu'elle est établie en 2014 (décret-loi 101/2013). Sa création coïncide avec la suppression du « Département du développement et de la cohésion économique », dont les fonctions sont reprises par le « Département des politiques de cohésion », en plus de l'Agence. Le « Département du développement et de la cohésion économique » avait été créé en 1998 dans le cadre de la réorganisation du « ministère du Trésor, du budget et de la planification économique » avec des compétences dans le domaine des « interventions sectorielles et territoriales de développement économique, supervision de l'action publique dans les zones déprimées, utilisation des fonds structurels de l'UE, étude et planification des interventions de développement au niveau local et régional » (article 4 du décret présidentiel 38/1998). L'Agence exerce désormais des fonctions d'appui à la mise en œuvre de la programmation communautaire et nationale (cycles 2007-2013, 2014-2020 et 2021-2027). La référence à la « cohésion territoriale » entre dans la formulation des fonctions gouvernementales en Italie avec un ministère spécifique pour la première fois en 2006.



manière de penser et de mettre en œuvre les politiques en faveur des territoires dits « marginaux » (Lucatelli et al., 2022)<sup>361</sup>.

La stratégie se base, dans un premier temps, sur une classification des municipalités en fonction de leur distance par rapport aux services publics considérés comme essentiels. Il s'agit là d'une première nouveauté : la marginalité n'est pas considérée comme une donnée purement géographique, mais comme le résultat de l'imbrication de variables socio-économiques et démographiques, configurant potentiellement de « nouvelles territorialités » (Sabatini, 2022). Cependant, il se confirme que la plupart des « zones intérieures » ainsi identifiées sont situées dans les territoires alpins et des Apennins, où le déclin démographique et économique est un phénomène chronique. Dans l'approche favorisée par la SNAI, ces zones ne sont pas seulement jugées comme défavorisées, car elles sont riches en ressources environnementales (ressources hydriques, systèmes agricoles, forêts, paysages naturels et humains) et culturelles (patrimoine archéologique et historique, abbayes, petits musées, centres d'artisanat). Selon les promoteurs de la stratégie, ces ressources, si correctement activées, peuvent ouvrir de nouvelles voies de développement. Ce « renversement de vision » ou *inversione dello sguardo* qui met « les marges au centre » est également présenté comme une originalité de la stratégie.

Celle-ci envisage deux niveaux d'intervention. Le premier concerne la nécessité d'intervenir sur les déséquilibres structurels, c'est-à-dire de doter les territoires de services publics essentiels (dans les domaines de la santé, de l'éducation, de la mobilité) qui sont actuellement manquants ou inexistantes. Ces « dotations » sont considérées non seulement comme des conditions préalables au développement, mais aussi comme les conditions d'une véritable participation des citoyens des zones intérieures à la vie démocratique. Le deuxième niveau, quant à lui, utilise l'outil du « projet de développement local » pour identifier les voies efficaces permettant d'inverser les tendances au déclin et à la marginalité.

L'accord de partenariat 2014-2020 a identifié 72 zones pilotes dans lesquelles tester la stratégie. En moyenne, chaque zone comprend environ 29 000 habitants et 15

---

<sup>361</sup> La SNAI présente des similitudes avec la stratégie qui a été lancée en France par le gouvernement Macron sous le nom d'*Agenda rural* en 2019.

municipalités. Des fonds publics, européens et de partenariat public-privé totalisant 1 179 millions d'euros contribuent à sa mise en œuvre : 720 millions provenant des Fonds structurels et d'investissement européens, et, pour le reste, des fonds principalement publics (Storti, 2021). L'idée est de soutenir des dynamiques d'intégration des interventions à la fois entre public et privé et entre les différents niveaux administratifs. En prenant 2022 comme référence, la stratégie SNAI est opérationnelle dans toutes les régions italiennes, avec un total de plus de 1 000 municipalités et environ 2 millions de résidents impliqués, ce qui équivaut à 3,5 % de la population italienne. La superficie concernée représente 17 % de la superficie nationale (Lucatelli et al. 2022).

Après la phase expérimentale (2014-2020), la SNAI est aujourd'hui rentrée dans la phase « structurelle » (2021-2027) : le *Plan pour le Sud 2030* lancé en février 2020 par le ministre du Sud et de la Cohésion territoriale de l'époque, Giuseppe Provenzano, a joué un rôle crucial dans cette transition en doublant les fonds de la SNAI. En plus des contributions financières de la politique de cohésion européenne (Fonds structurels, Fonds européen pour l'agriculture et le développement rural – FEADER) et de la politique de cohésion nationale (Fonds pour le développement et la cohésion – FSC), la SNAI s'appuie aujourd'hui également sur les fonds du PNRR (*Piano Nazionale di Ripresa e Resilienza* ou Plan national de relance et de résilience), dans la composante (ou « cluster ») M5C3 : « Interventions spéciales pour la cohésion territoriale »<sup>362</sup>.

L'aspect de la stratégie qui est le plus souligné comme une rupture avec les politiques de développement précédentes est résumé dans le terme anglais *place-based*, qu'on peut traduire comme « ancré dans le lieu ». L'idée est de penser les interventions en faveur de la cohésion territoriale en allant au-delà de la simple mesure des transferts

---

<sup>362</sup> Le Plan national de relance et de résilience (PNRR) est le plan approuvé en 2021 par le gouvernement italien comme instrument de relance de l'économie après la pandémie de COVID-19. Il fait partie du programme de l'UE connu sous le nom de *Next Generation EU* (NGEU), un fonds de « relance » européen de 750 milliards d'euros. Ce programme comprend des investissements et des réformes visant à accélérer la transition « verte et numérique », à améliorer la formation des travailleurs et à parvenir à une plus grande équité entre les sexes, les territoires et les générations. L'Italie est le premier bénéficiaire, en valeur absolue, des deux principaux instruments du NGEU : le mécanisme de relance et de résilience (RRF) et le plan d'aide à la relance pour la cohésion et les territoires européens (REACT-UE). Le RRF garantit à lui seul des ressources de 191,5 milliards d'euros, à déployer sur la période 2021-2026, dont 68,9 milliards d'euros de subventions non remboursables. L'Italie a également l'intention d'utiliser pleinement sa capacité de financement par le biais des prêts du RRF, qui est estimée à 122,6 milliards d'euros.

économiques. Il s'agit d'accompagner le transfert de ressources avec des interventions de soutien conçues en tenant compte de la spécificité des lieux, tant du point de vue des vulnérabilités et des « fragilités » que du point de vue des potentialités et des ressources. En d'autres termes, le terme *place-based* renvoie, d'une part, à la vision d'une intervention publique qui suscite et accompagne activement une *progettazione* locale qui intègre les spécificités du contexte ; d'autre part, il renvoie à la réceptivité et à l'ouverture à la participation, ainsi qu'à des formes de « co-conception » et de responsabilité partagée. En d'autres termes, il s'agit de se distancier à la fois d'un modèle de simple transfert économique qui laisse ensuite la distribution des ressources au jeu des rapports de force locaux, et d'un modèle « dirigiste » qui pilote à distance les interventions, pour affirmer, au contraire, une vision de soutien aux « capacités » locales.

Ce n'est pas par hasard que j'utilise le terme « capacités ». La stratégie pour les zones intérieures reflète en effet la vision du développement telle que la conçoit son promoteur, Fabrizio Barca. Il s'agit d'une vision fortement influencée par la pensée sur la justice de l'économiste indien Amartya Sen. Dans la vision de Sen, la dimension redistributive qui vise à corriger les inégalités structurelles doit toujours s'associer à l'attention portée aux individus et à leurs aspirations<sup>363</sup>. C'est cette imbrication entre des interventions structurelles et le soutien à l'action et à la *progettazione* locales que la logique *place-based* vise à promouvoir. Cette approche s'accompagne également de l'utilisation de l'évaluation comme outil de pilotage, sur la base des principes de transparence, de responsabilité (*accountability*) et de réalisation des objectifs.

Cette politique fait du « projet territorialisé » un instrument d'intervention publique dans l'idée d'une « politique active » de développement. Sur le papier, le projet n'a pas vocation à être le principe organisateur des politiques publiques, selon une justification « par projet » (Boltanski et Chiapello, 1999). Le projet est l'*instrument* par lequel une vision « civique » des territoires, inspirée par des principes d'égalité (Boltanski & Thévenot, 1991), cherche à inclure la dimension de la diversité et à se donner les moyens de « faire prise » dans les contextes, en produisant une intervention

---

<sup>363</sup> Voir à cet égard l'interview de Fabrizio Barca réalisée par le journaliste Salvatore Giannella pour le *Corriere della Sera* et reproduite dans le livre de Giannella *In viaggio con i maestri* (Minerva, 2018).

potentiellement efficace. L'efficacité se mesure en termes d'activation de projets de développement qui réussissent à déclencher des dynamiques de transformation.

Il ne s'agit pas ici d'évaluer la SNAI, ni d'entrer dans les détails de sa mise en œuvre. Ce qui m'intéresse, c'est de souligner que cette politique se mesure à la nécessité de définir un concept de développement capable de prendre en compte l'entrelacement des crises qui convergent sur ces aires marginales, y compris la crise écologique. En d'autres termes, il s'agit d'une mesure qui contribue à l'émergence d'une arène politique et intellectuelle identifiable dans laquelle se confronter sur les visions du développement, en considérant aussi l'aggravation de la crise écologique. Il m'intéresse alors de préciser la manière dont la crise écologique rentre dans les débats sur les zones intérieures et la présence, ou non, dans ce débat de formes de critique agro-écologiste.

#### 9.1.1. Le développement local selon Fabrizio Barca

Mon exploration de l'espace de débat ouvert par la SNAI commence, nécessairement, par son concepteur : Fabrizio Barca. La figure de Fabrizio Barca (1954-) est celle d'un « technicien » qui a toujours travaillé au service des institutions publiques et à la définition des politiques publiques. Sa vision est celle d'un réformisme « humaniste », au sens d'une vision de la technologie au service d'une éthique et d'une culture de la lutte contre les inégalités. Dans sa vision, l'importance du rôle des institutions s'accompagne de la reconnaissance de l'importance de la prise en compte de la singularité des sujets et des territoires.

Fils de Luciano Barca (1920-2012) – qui fut *partigiano* pendant la lutte de libération du nazi-fascisme, député dans les rangs du PCI, rédacteur en chef de *L'Unità* et de *Rinascita*, économiste et proche collaborateur d'Enrico Berlinguer -, Fabrizio est un expert en politiques de développement territorial, avec une formation en statistiques, démographie et économie (Université de Rome puis Cambridge au Royaume-Uni). Il a travaillé comme fonctionnaire à la Banque d'Italie, où il est devenu chef de la division de la recherche en 1991. En 1996, Carlo Azeglio Ciampi – ministre du Trésor dans les gouvernements de centre-gauche dirigés par Romano Prodi et Massimo D'Alema (1996-1999) – l'a appelé au « Département de la cohésion et du développement », pour travailler à la conception d'une nouvelle politique d'intervention pour le Sud, après l'archivage de l'expérience historique de la *Cassa per il Mezzogiorno*. Il a continué à

occuper ce poste malgré le changement de gouvernement et est devenu Directeur général du ministère de l'économie et des finances en 2006. Entre 1999 et 2006, il a également travaillé à l'OCDE, en tant que président du Comité pour les politiques territoriales.

En 2009, à l'invitation de Danuta Hübner, économiste démocrate et progressiste polonaise et commissaire européenne à la politique régionale, Fabrizio Barca a coordonné un groupe de travail qui a élaboré un document proposant une réforme de la politique de cohésion européenne (*An agenda for a reformed cohesion policy*) connu sous le nom de « rapport Barca »<sup>364</sup>. C'est dans ce rapport que Barca détaille le modèle de politiques territoriales *place based* (qu'on traduit dans les documents en français par « territorialisé ») qui inspirera plus tard la SNAI et, avant cela, au niveau européen, la stratégie *Agenda territorial 2020* « Vers une Europe inclusive, intelligente et durable, faite de régions diverses ». En particulier, il est intéressant de citer le point 11 de l'Agenda :

Nous considérons que la mise en œuvre d'une *approche de terrain* pour l'élaboration des politiques contribue à la cohésion territoriale. Fondée sur les principes de la coordination horizontale, de la formulation des politiques sur la base de données probantes et du développement d'espaces fonctionnels intégrés, une telle approche applique le principe de *subsidiarité* et repose sur la *gouvernance à plusieurs niveaux*. Cette approche vise à libérer le potentiel territorial par l'intermédiaire de stratégies de développement qui s'appuient sur une appréhension locale et régionale des besoins. Elle utilise les atouts et spécificités qui contribuent à la compétitivité des territoires pris en considération. Ceux-ci peuvent ainsi tirer parti de leur *capital territorial* pour concevoir des solutions optimales de développement à long terme, et dès lors contribuer à la réalisation des objectifs de la stratégie Europe 2020<sup>365</sup>.

Après son expérience en tant que ministre (où il a également été en charge de la reconstruction de L'Aquila et du cratère du tremblement de terre), Fabrizio Barca a rejoint en 2013 le *Partito Democratico* au sein duquel il a promu des instances de

---

<sup>364</sup> Pour rappel, la « cohésion territoriale » est un objectif de l'Union européenne (UE) introduit en 2007 par le traité de Lisbonne (article 3 TUE).

<sup>365</sup> L'Agenda a été signé en 2011 par les ministres UE chargés de l'aménagement et du développement du territoire.

transformation et une plus grande ouverture à la société civile. Pressenti à plusieurs reprises comme possible secrétaire du PD, il s'est toujours déclaré fermement convaincu à la fois du rôle essentiel joué par les partis politiques et de la nécessité de les transformer en profondeur. Cependant, il n'a pas poursuivi dans la carrière politique. En effet, depuis 2018, il est le coordinateur du *Forum Disuguaglianze Diversità* (Forum DD, Forum Inégalités Diversités), qu'il a cofondé en tant que membre de la *Fondation Basso*<sup>366</sup>. Le Forum DD se décrit comme :

une alliance culturelle et politique autonome centrée sur l'article 3 de la Constitution<sup>367</sup> ; un *think and do*, un lieu original qui rassemble les connaissances de différents mondes, les organisations de citoyenneté active et la recherche, la praxis et la théorie, l'expérimentation et l'aspiration systémique ; un constructeur de ponts entre les différentes cultures, entre les communautés expérimentales et les institutions.

On peut définir le Forum DD comme le lieu d'élaboration d'une proposition culturelle pour une nouvelle idée du développement qui n'a cependant pas trouvé d'interlocuteur clair du côté des partis politiques. La perspective territorialisée et des capacités promue par la SNAI est la traduction de cette vision du développement centrée sur la lutte contre les inégalités, entendue principalement dans sa dimension interterritoriale.

---

<sup>366</sup> La Fondation Lelio e Lisli Basso-ISSOCO est une organisation à but non lucratif créée le 30 juillet 1973 à l'initiative de Lelio Basso et de son épouse Elisa (Lisli) Carini. Lelio Basso (1903-1978) a été un intellectuel et un homme politique atypique de la gauche italienne. Avocat, antifasciste, militant au sein du parti socialiste avec des positions de dialogue avec le parti communiste, spécialiste de Marx, il a fait connaître en Italie la pensée de Rosa Luxembourg. Membre de l'Assemblée constituante, il est à l'origine de la formulation de l'article 3 sur l'égalité réelle (voir infra). Lelio Basso a été d'ailleurs un proche de Laura Conti. Elle rappelle dans un témoignage concernant leur relation comment dans les dernières années de sa vie, Lelio Basso avait commencé à s'intéresser à l'écologie, qu'il considérait comme « la problématique décisive de l'époque ». Le témoignage est accessible sur le site du projet « Lelio Basso. Un protagonista del Novecento » : [https://www.leliobasso.it/testimoni/itestimoni\\_conti\\_testo.htm](https://www.leliobasso.it/testimoni/itestimoni_conti_testo.htm).

<sup>367</sup> L'article 3 de la Constitution stipule : Tous les citoyens ont une égale dignité sociale [cf. XIV] et sont égaux devant la loi, sans distinction de sexe [cf. art. 29 c. 2, 37 c. 1, 48 c. 1, 51 c. 1], de race, de langue [cf. art. 6], de religion [cf. art. 8, 19], d'opinion politique [cf. art. 22], de conditions personnelles et sociales. *Il appartient à la République d'éliminer les obstacles d'ordre économique et social qui, en limitant effectivement la liberté et l'égalité des citoyens, empêchent le plein épanouissement de la personne humaine et la participation effective de tous les travailleurs à l'organisation politique, économique et sociale du Pays.*

Les attentes suscitées par la stratégie SNAI ont contribué à relancer le débat italien sur la nécessité d'élaborer une vision et une stratégie de développement pour le pays, après des années de politiques néolibérales ayant promu l'idée que « il n'y a pas d'alternative » (*There is no alternative*). En particulier, la logique promue par la SNAI et les initiatives lancées dans le cadre de cette politique ont joué un rôle de catalyseur, permettant de rassembler les porteurs d'une pluralité de perspectives intellectuelles et de recherche unies par une vision des zones en déclin en tant que « laboratoires » sociaux potentiels de nouvelles voies de développement. Les zones qui se sont retrouvées en marge des processus de développement industriel et post-industriel, les périphéries oubliées, tant urbaines et périurbaines que rurales, ne sont pas vues exclusivement aux prismes des vides et des déficiences. Loin des centres métropolitains, des expériences de « niches » se sont développées qui tracent des voies possibles pour des réponses originales et innovantes aux crises, du problème de l'accueil des migrants aux problématiques écologiques.

Les porteurs de cette proposition – qui met en avant les lieux aux marges comme des lieux potentiellement de production de changement et innovation sociale – sont rassemblées dans un volume édité par Antonio De Rossi<sup>368</sup>. Intitulé *Riabitare l'Italia. Le aree interne tra abbandoni e riconquiste* (Réhabiter l'Italie. Les zones intérieures entre abandons et reconquêtes), l'ouvrage, suivi de deux journées d'étude, est à l'origine de la création d'une association culturelle à laquelle a adhéré également le Forum DD. L'association culturelle *Riabitare l'Italia* se présente comme « une association culturelle créée par l'initiative volontaire d'un groupe d'experts, de professeurs, d'opérateurs, d'acteurs sociaux, de citoyens, d'organisations non gouvernementales, d'entreprises, de coopératives et de sociétés qui ont décidé de poursuivre un projet culturel et éditorial »<sup>369</sup>. Cette initiative, selon les termes utilisés par De Rossi, a une

---

<sup>368</sup> Antonio De Rossi est architecte et professeur de « design architectural et urbain » et directeur de l'Institut d'architecture de montagne et de la revue internationale *ArchAlp* de l'École polytechnique de Turin.

<sup>369</sup> Extrait du site web de *Riabitare l'Italia* : [https://riabitarelitalia.net/RIABITARE\\_LITALIA/chi-siamo/](https://riabitarelitalia.net/RIABITARE_LITALIA/chi-siamo/). L'association réunit : les centres universitaires de Turin, Milan, Bergame, Padoue, Trieste, Florence, Rome, Arcavacata et l'*Institut scientifique du Gran Sasso* à L'Aquila ; les instituts de recherche : Centre commun de recherche de la Commission européenne (CCR, ou JRC), Collegio Carlo Alberto, CNR, Eurac Reserch, OCDE ; les organisations de citoyenneté active : Forum Disuguaglianze e Diversità

nature d'effort de « recomposition ». C'est-à-dire qu'elle vise à « entrecroiser et mettre en parallèle les nombreux parcours et 'mouvements', souvent développés indépendamment les uns des autres, qui ont récemment conduit à rendre visible et à poser la question des zones intérieures et marginales du pays » (De Rossi, 2018, p. 6).

9.1.2. *Riabitare l'Italia* : les limites d'une opération de « recomposition » intellectuelle

L'association *Riabitare l'Italia* mène principalement des activités de promotion culturelle, centrées sur des opérations éditoriales, soutenues par la maison d'édition Donzelli. Carmine Donzelli (1948-), fondateur de la maison d'édition homonyme en 1993, a publié, avec l'économiste Domenico Cersosimo, un « manifeste pour réhabiter l'Italie » (Cersosimo & Donzelli, 2020)<sup>370</sup>. Ce manifeste a pour vocation, selon ses promoteurs :

d'ouvrir un grand débat intellectuel, civil et politique sur les *manières de ré-habiter l'Italie*, en repensant les formes mêmes de l'habitat, de la mobilité, du rapport à l'environnement et à la santé, du travail et de la qualité de la vie. L'objectif est de contribuer à la création d'une nouvelle image d'ensemble (*immagine aggregata*) du pays tout entier (Cersosimo et Donzelli 2020, p. 12).

Le concept clé du manifeste est celui de « renverser le regard » (*invertire le sguardo*), de « prendre le parti des sujets et des territoires que le paradigme dominant considère comme 'en bas', 'après', 'à la traîne' » (Ibid. p. 13) mais sans céder au « localisme » et aux « velléités » d'autosuffisance.

Le manifeste est suivi d'un dictionnaire de mots-clés allant de « changement climatique » à « imagination » ; de « marge » à « bois ». Dans le développement des entrées de ce dictionnaire – qui n'inclut pas agriculture mais « terre » – se retrouvent juxtaposées des analyses de la société, de l'environnement et de la crise qui ont souvent

---

(ForumDD) ; les organisations représentatives : Confcooperative, Uncem ; les institutions de politique publique : Foromez, *Strategia nazionale aree interne* (Snai).

<sup>370</sup> Carmine Donzelli a commencé ses activités dans l'édition à la maison d'édition Einaudi de Turin, où il a travaillé de 1972 à 1988. Après un bref passage à la maison d'édition Marsilio, il a créé sa propre maison d'édition en 1993. En plus de son activité d'éditeur, Donzelli cultive un intérêt pour la recherche sur les thèmes de l'histoire italienne contemporaine, en particulier avec des travaux d'analyse sur la société et l'économie de l'Italie du Sud.



un air de famille en raison de certains arguments récurrents, notamment la valorisation des marges, la prise en compte des vulnérabilités, la revendication de l'importance des espaces ruraux. Il manque toutefois une réflexion de fond concernant les cadres conceptuels sous-jacents qui inspirent la vision de l'un et de l'autre. En particulier, il y a un manque de clarification concernant la perspective adoptée pour inclure la dimension écologique dans la discussion.

En effet, on ne trouve pas explicitement discutée une méthodologie partagée en ce qui concerne la prise en compte de la dimension écologique, que ce soit dans la phase d'analyse (*problem setting*) ou dans la phase de conception (*problem solving*). Dans les réflexions de certains intellectuels de *Riabitare* (par exemple Barbera et Parisi dans De Rossi 2018), on trouve la référence à l'« économie du donut (*doughnut economy*) » telle que définie par Kate Raworth (2017). L'incitation de cette économiste hétérodoxe à identifier l'espace de manœuvre « sûr et juste » pour les sociétés du 21<sup>ème</sup> siècle – l'espace entre le « plafond écologique » et le « fondement social » – s'accompagne d'une critique de l'économie de la croissance. Toutefois, sa proposition ne dit pas grand-chose sur les outils de conception qui peuvent contribuer à la réalisation de cette vision.

Le cadre d'analyse mis en avant dans le *Manifesto* reste juridique, historique, sociologique et, à la limite, géographique. Il manque une prise en compte du fait que l'émergence des questions de durabilité écologique au cours des cinquante dernières années a impliqué une révision fondamentale des paradigmes qui ont guidé la connaissance scientifique dans les sciences sociales. La question écologique émerge à travers la référence aux « services écosystémiques » entendus comme un moyen de valoriser potentiellement des espaces marginaux, dont le « capital naturel » serait une ressource encore largement ignorée. C'est par exemple cette lecture qui semble prévaloir dans l'idée de *Metromontagna*, un autre « projet pour réhabiter l'Italie » et une autre inversion de perspective qui est suggérée pour briser la dichotomie entre urbain et rural (Barbera & De Rossi, 2021).

En d'autres termes, le Manifeste et les autres publications produites par les membres de l'association *Riabitare* confirment des clés d'analyse sociologiques et politico-culturelles, dans lesquelles la crise écologique est lue, au mieux, sous l'angle des

« externalités négatives », c'est-à-dire comme le problème de donner la « juste valeur » à l'environnement.

J'ai discuté ailleurs (Centemeri 2009), à partir de la pensée de l'économiste écologique William Kapp, des limites d'une approche des problèmes environnementaux en tant que externalités. En effet, cette lecture confirme l'idée trompeuse que l'économie est un « système fermé ». Au contraire, les problèmes écologiques amènent à reconnaître que la sphère économique est un système ouvert et que les processus économiques sont en interaction complexe avec les processus biophysiques et sociotechniques, ainsi qu'avec les processus politico-culturels. La dimension politico-culturelle et cognitive des processus économiques est bien présente dans les analyses institutionnalistes de l'économie. Mais une perspective institutionnelle ne suffit pas à elle seule à intégrer la dimension écologique.

En d'autres termes, dans la vaste production de l'association *Riabitare l'Italia*, la discussion sur la nécessité d'outils analytiques et conceptuels pour une approche « substantielle » à l'analyse du développement économique ne reçoit pas l'attention qu'elle devrait. J'utilise ici la notion de « substantiel » pour faire référence principalement à une lecture polanyienne de l'économie qu'on retrouve d'ailleurs dans l'approche institutionnaliste de la « économie fondamentale » (Barbera et al. 2016), qui est l'un des mouvements intellectuels alimentant la réflexion de *Riabitare*<sup>371</sup>. Mais le choix de « substantiel » vise aussi à désigner une approche attentive à la compréhension du métabolisme d'un système économique, c'est-à-dire attentive à l'organisation des

---

<sup>371</sup> La proposition de l'économie fondamentale (*foundational economy*) a été formulée par un collectif international, qui a défini l'économie fondamentale comme un ensemble d'activités liées à « la production de biens et de services indispensables au bien-être général, tels que le logement, l'éducation, les soins aux enfants et aux personnes âgées, les soins de santé et la fourniture de biens et de services essentiels tels que l'eau, le gaz, l'énergie, les réseaux d'égouts et de téléphone ». Ces activités sont fondamentales dans la mesure où « ces biens et services sont nécessaires à la vie quotidienne, sont utilisés quotidiennement par tous les citoyens sans distinction de revenus, et sont fournis, en fonction de la répartition de la population, par le biais de réseaux et relais ». Le collectif revendique que les activités de l'économie fondamentale soient organisées selon des règles qui ne sont pas celles du marché libre, ce dernier étant un dispositif inadapté pour assurer la fourniture de ces dotations selon des critères de justice. Je renvoie pour plus d'informations au site : <https://foundationaleconomy.com/>. On peut adresser à ce programme la même critique que j'adresse au collectif *Riabitare* dans la mesure où la définition de « fondamentale » reste une définition socio-institutionnelle sans rapport à une prise en compte des limites biophysiques dans lesquels l'économie concrète (y compris la définition sociale des besoins) doit s'inscrire pour pouvoir être durable.

flux de matière et d'énergie, ainsi qu'à la dynamique évolutive des écosystèmes (Gerber & Scheidel, 2018).

La question que je souhaite soulever est que l'interrogation sur le devenir des zones intérieures et l'« inversion du regard » n'ont pas été l'occasion de discuter de la nécessité d'un changement de paradigme dans la production de connaissances sur la société et d'un travail culturel visant à « écologiser » de manière substantielle, et pas seulement formelle, l'économie, mais aussi la politique et le débat sur le développement.

Pourtant, tous les éléments sont réunis pour reconnaître la crise écologique comme une menace existentielle pour les territoires, qu'ils soient marginaux ou pas. La référence au néolibéralisme et aux politiques néolibérales apparaît à plusieurs reprises comme une référence à un « mécanisme » qui a contribué à accroître les inégalités. En revanche, la critique de l'économie de croissance et la nécessité de travailler – également sur le plan culturel et des imaginaires – à un changement de la culture politique progressiste pour soutenir l'émergence de sociétés démocratiques et écologiques est beaucoup moins prégnante. On ne trouve pas trace, en particulier, d'une conscience des implications pour la pensée progressiste d'imaginer des « sociétés écologiques ouvertes » (Audier 2017). Pas de trace, donc, d'une réflexion qui rende explicite le fait que prendre au sérieux la crise écologique implique de repenser les catégories d'une politique progressiste (de la liberté à la solidarité) sous l'angle des interdépendances écologiques (Charbonnier, 2020).

Plus modestement, *Riabitare l'Italia* vise à promouvoir « une autoreprésentation nouvelle et plus consciente de l'Italie contemporaine, qui accorde la *juste valeur* à l'importance et au poids des régions du pays qui souffrent de difficultés particulières et qui, en même temps, constituent des opportunités inexplorées pour la cohésion, la solidarité et l'égalité » (Cersosimo et Donzelli 2020, p. 14, c'est moi qui souligne). Le problème est donc posé, une fois de plus, en termes de « reconnaissance de la juste valeur » et de soutien aux « opportunités inexplorées ». Il s'agit donc d'une perspective à la croisée entre une logique de justice redistributive et une vision de la justice comme reconnaissance de la diversité, avec un accent particulier sur l'expérience historique du *Meridione* et les voies interrompues du développement (voir chapitre 3).

En d'autres termes, le débat se déroule sans aucune référence à l'héritage des hommes et des femmes, intellectuels et politiques, qui, dès les années 1970, y compris en Italie comme je l'ai montré, ont cherché à alerter sur le fait que la crise écologique rendait nécessaire de créer une nouvelle culture politique progressiste capable de tenir ensemble l'analyse sociale et l'analyse écologique. L'effort culturel devait s'accompagner à un effort visant à restructurer en profondeur les besoins énergétiques des sociétés industrialisées (leurs modèles de production), dans une perspective de durabilité globale.

L'accent mis sur les dimensions sociopolitiques et culturelles (sur la nécessité d'« inverser le regard ») explique la centralité assumée dans le débat animé par les intellectuels de *Riabitare* par des questions de nature plus éthique et culturelle, tels que l'exploration de la *restanza*, un terme inventé par l'anthropologue Vito Teti pour désigner les personnes qui restent habiter dans les zones intérieures, au lieu d'émigrer (Membretti et al., 2023). Un autre thème débattu est celui des synergies possibles entre les politiques pour les zones intérieures et les politiques d'accueil des migrants, en considérant les migrants comme des acteurs potentiels de l'innovation, un autre terme récurrent (Membretti in Cersosimo et Donzelli 2020). L'« inversion du regard » permet de reconnaître dans le *scarto* (ce qui est mis à l'écart) la ressource (Montanari in Cersosimo et Donzelli 2020). On retrouve, dans cette vision, l'influence d'un constructivisme qui ne s'articule à aucune analyse matérialiste.

Il ne fait aucun doute que la transformation des arguments et des imaginaires concernant ce qui compte comme ayant de la valeur est un aspect fondamental du changement social nécessaire à une transformation écologique des sociétés. Cependant, il est clair que l'initiative culturelle de *Riabitare* ne met pas au centre de la réflexion le défi écologique.

L'absence d'une réflexion systémique, multiscalair et intégrée sur les zones intérieures, explique qu'au niveau des propositions d'action, la stratégie aboutisse à des mesures de valorisation de « capitaux », en particulier naturels et culturels, par la reconnaissance des services écosystémiques et la promotion d'un tourisme défini comme « durable », parce que « lent » (*slow*) et « expérientiel » (Olori et Mariani, 2022). Un autre argument très présent est celui de l'économie circulaire, que certains économistes écologiques ont montré pour être un concept scientifiquement douteux et

une véritable « fable » politique (Giampietro, 2023). L'économie du donut et la circularité sont souvent illustrées par des exemples d'agriculture à petite échelle mais à forte valeur naturelle, intégrée dans des chaînes d'approvisionnement capables d'innovation.

Les intellectuels de *Riabitare* sont conscients du risque que l'accent mis sur l'innovation conduise à l'émergence de nouvelles inégalités entre les territoires dynamiques et vertueux, d'une part, et les territoires du déclin. Ils ont toutefois du mal à échapper aux pièges du discours des démarches exemplaires et des « bonnes pratiques ». Les zones intérieures deviennent des « laboratoires » dans lesquels des acteurs dynamiques et innovants trouvent les moyens de concilier tradition et innovation. L'idée d'innover dans la tradition est présentée comme la clé du succès du *made in Italy*, prônant ainsi l'intégration des zones marginales plus dynamiques dans les réseaux internationaux de la circulation de biens de qualité.

Le *Piano borghi* (littéralement : plan bourgs) financé dans le cadre du PNRR<sup>372</sup> marque le naufrage de fait de la philosophie de la SNAI. L'approche territorialisée évolue vers l'idée que les zones marginales sont des lieux où on peut retrouver une authenticité perdue, à valoriser sélectivement sous forme de patrimonialisation – des produits « typiques » aux créations artistiques « traditionnelles » – au service de touristes ou de nouveaux habitants, de préférence des « nomades numériques ». Là où « l'économie de l'enrichissement » (Boltanski et Esquerre, 2017) ne fonctionne pas, le champ est laissé libre à des formes anciennes et renouvelées de « extractivisme » (Olori et Mariani 2022).

Les dénonciations des intellectuels de l'association *Riabitare l'Italia* contre ces dérives n'ont pas manqué (Barbera et al., 2022). Mais une fois de plus, leur discours insiste sur le regard, c'est-à-dire sur l'attention qu'il faut porter aux zones marginales « laides » – par opposition aux jolis bourgs de carte postale – et sur la réaffirmation d'une logique *place-based* de développement. Si cette vision a le mérite incontestable

---

<sup>372</sup>Le plan prévoit la revitalisation de 250 "bourgs" italiens. Il comporte deux lignes d'action : 420 millions d'euros pour 21 villages identifiés par les régions et les provinces autonomes ; 580 millions d'euros pour au moins 229 villages sélectionnés par avis public adressé aux municipalités. Le terme "bourg" désigne les petites villes. Le plan, centré sur l'identification de villages "dignes" et à potentiel, dément les ambitions redistributives et structurantes du SNAI (Lucatelli et al. 2022).

de replacer la question des besoins fondamentaux au centre de l'action politique publique, elle *ne prend jamais ouvertement en compte la nécessité d'ancrer la perspective institutionnelle de l'économie fondamentale dans une analyse systémique, intégrée, écologique et métabolique* (Olori, 2021).

L'inscription de la problématique des zones intérieurs dans une perspective plus ample de *programmazione* et d'aménagement du territoire impliquerait d'ailleurs d'opérer à la frontière avec les politiques publiques dans des domaines tels que la santé, l'agriculture, l'industrie et la fiscalité dans un contexte dominé par les tendances centrifuges de l'autonomie régionale. Sous cet aspect, la voie d'une politique territorialisée entreprise par le SNAI, c'est-à-dire agissant sur la base de projets territoriaux, est une façon de contourner l'obstacle que représente l'existence de sujets organisés qui, dans les différents secteurs, continuent d'influencer à leur avantage l'orientation des politiques. Ce faisant, cependant, cette intervention finit par ressembler à une autre opération « top down », imposé d'en haut. C'est l'avis de l'économiste agraire Gianluca Brunori, spécialiste du développement rural durable :

La stratégie SNAI a voulu repartir à zéro sur un chemin que de nombreux territoires avaient déjà emprunté pendant trente ans. Alors des types sont arrivés et ont posé à nouveau les mêmes questions aux mêmes personnes, alors que bon nombre de ces questions avaient déjà été traitées par le passé. Il y a eu une approche naïve, si l'on peut dire ça. Il est probable qu'une intégration différente aurait conduit à un autre type de résultat. On investit fortement dans cette politique, mais si elle ne trouve pas de liens avec d'autres politiques, elle finit par mourir, ou l'une ou l'autre prévaut car les acteurs sur le terrain sont les mêmes. (...) La clé de tout, d'un point de vue politique, c'est justement la gouvernance, comprendre comment l'organiser à un moment où il faut gérer la transition. Mais je n'entends jamais parler de transition, sauf à des niveaux très élevés<sup>373</sup>.

La réflexion de *Riabitare l'Italia* choisit, en fin de compte, de ne pas entrer dans une discussion sur les politiques publiques. En effet, les mots clés du manifeste pour réhabiter l'Italie s'éloignent de la formulation des politiques publiques : il n'y a pas

---

<sup>373</sup> Entretien avec Gianluca Brunori, 10 mai 2022. L'entretien a été réalisé dans le cadre du projet PRELOC (financement Fondation CARIPLO 2021-2023) en collaboration avec Luigi Pellizzoni, Maura Benegiamo, Davide Olori, Viviana Asara et Federica Alfano.

« agriculture » mais « terre » ; les problèmes de fiscalité sont sporadiquement abordés ; il n’y a pas de réflexion organique sur la question de la propriété. Ça aussi contribue à l’opération de « renversement du regard ».

Cet accent mis sur le constructivisme du regard fait que les discussions sont la plupart du temps sans ancrage dans des alternatives de conception et d’action ayant vocation à entrer en dialogue avec les territoires. Ce n’est pas un hasard si les activités de *Riabitare* restent essentiellement des initiatives éditoriales.

En d’autres termes, l’appel à « inverser le regard » n’est pas une invitation à un changement de paradigme, ni une proposition politique claire. En ce sens il s’agit d’une autre occasion manquée de mettre en avant l’alternative agro-écologiste, en tant que paradigme alternatif. Les voix présentes dans le dialogue initié par *Riabitare l’Italia* et qui introduisent le thème de l’agroécologie (par exemple Corrado et Ebbreo dans Cersosimo et Donzelli 2020) le font en donnant une place centrale à la figure du sujet paysan et à la nécessité de reconnaître un type spécifique de pratique agricole. Il s’agit de chercheurs qui ont été activement impliqués dans la « Campagne populaire pour l’agriculture paysanne » (voir chapitre 8). L’accent presque exclusif mis sur la reconnaissance d’une subjectivité (celle paysanne) crée à son tour de l’invisibilité sur les enjeux d’économie fondamentale, les défis de la *progettazione*, la définition des connaissances et des expériences qui doivent compter pour la décision publique, dans une perspective d’intégration et multiscalaire.

9.1.3. À la recherche d’une écologie politique « appliquée » pour réhabiter les territoires en ruine

Dans le groupe d’intellectuels qui animent le forum de *Riabitare l’Italia* il n’y a aucune voix clairement identifiable comme expression d’une approche d’écologie politique. L’écologie politique existe aujourd’hui en Italie en tant qu’espace intellectuel de discussion, à l’intersection du monde universitaire et des mouvements sociaux (en particulier les plus récents mouvements de jeunes pour la justice climatique). Les participants à cette discussion se situent dans l’héritage de l’écologisme politique et scientifique des années 1970. En particulier, ils se reconnaissent dans la tradition des luttes des travailleurs contre la nocivité, tout en se réclamant aussi des perspectives à

l'intersection de l'écologie, de la pensée décoloniale, de l'antiracisme et du féminisme (Benegiamo et al., 2020).

Les intellectuels de l'écologie politique italienne constituent une communauté épistémique dans laquelle prévaut le recours au plaidoyer radical et à l'expression d'une critique scientifique du capitalisme ainsi qu'un positionnement dans les débats sociopolitiques liés à la transition écologique des sociétés qui en dénoncent les raccourcis<sup>374</sup>. Les interlocuteurs privilégiés sont donc les mouvements sociaux et l'accent est mis sur la contribution critique de l'écologie politique à la dénonciation des nombreuses formes de non-durabilité perpétuées au nom de la « justification verte » (Lafaye & Thevenot, 1993). La critique du capitalisme et l'anticapitalisme sont une seule et même chose. Beaucoup moins présente est l'orientation, qu'on retrouve en France, visant à tenir ensemble la critique et une posture qui n'est pas celle du réformisme mais de la nécessité d'une « redirection » (Bonnet et al., 2021) dans le sens d'une *progettazione* de la décroissance (Kallis et al., 2020).

Cette position, qui réunit, d'une part, une analyse critique du capitalisme, tant sur le plan social qu'écologique et énergétique, et, d'autre part, la nécessité de développer des méthodologies et des outils qui puissent appuyer une « reconception » durable des systèmes économiques, tombe dans les fissures qui caractérisent l'espace de débat de la gauche progressiste italienne. Cet espace reste non seulement fragmenté entre des positions réformistes et critiques mais, surtout, reste largement imperméable aux implications d'une analyse écologique de l'économie, tant en termes de façons de penser l'intervention économique qu'en termes de formes de critique.

Il est intéressant dans cette perspective de s'arrêter sur la notion de « réhabiter ». Comme je l'ai montré, le réhabiter est au cœur de l'opération d'« inversion du regard » soutenu par le groupe d'intellectuels qui appuient l'approche territorialisée de la SNAI.

La notion de réhabiter se retrouve également au cœur de la vision des mouvements dits écotopiques, tels que la permaculture (voir chapitre 8), et elle est dans ce cas issue de la tradition intellectuelle du biorégionalisme américain.

---

<sup>374</sup> Cette tendance a été constatée par (Desvallées et al., 2022) dans plusieurs contextes où l'écologie politique a une présence marginale dans le système académique.



Ce dernier mouvement a émergé dans les années 1970 dans les milieux de la contre-culture californienne, à partir des écrits d'auteurs tels que Gary Snyder, Raymond Dasmann, Peter Berg et Stephanie Mills (McGinnis, 1999). Les régionalistes américains, tels Howard Odum et Lewis Mumford, peuvent être considérés, à juste titre, comme des précurseurs de ce mouvement<sup>375</sup>.

Selon la définition donnée par Berg et Dasman, et citée par Aberley (1999, p. 23), réhabiter signifie :

apprendre à vivre dans des lieux qui ont été endommagés et ruinés par l'exploitation. Cela signifie vivre comme si l'on était autochtone du lieu, conscient des relations écologiques particulières qui opèrent en son sein et le relie à d'autres lieux. Cela signifie reconnaître les activités et les comportements sociaux, ainsi que leur évolution, qui peuvent enrichir la vie de ce lieu, restaurer ses systèmes de vie et établir un modèle d'existence écologiquement et socialement durable. En d'autres termes, il s'agit de demander à devenir membre d'une communauté biotique et de cesser de l'exploiter.

Dans cette perspective, réhabiter ne signifie pas simplement aller vivre à nouveau dans des lieux qui ont été abandonnés, mais plutôt s'installer dans des lieux « ruiné » (Centemeri, 2019) avec la volonté de déclencher des processus de réparation des relations, tant sur le plan social qu'écologique. Ces dynamiques s'accompagnent de la conception d'économies locales qui reconnaissent la centralité des activités de production et de reproduction de « biens communs ».

Cette perspective biorégionale du réhabiter est présente dans le débat italien sur les zones intérieures, grâce à des intellectuels proches de la mouvance territorialiste qui se reconnaissent dans la pensée d'Alberto Magnaghi, fondateur de la *Société des territorialistes*.

Alberto Magnaghi (1941-) est architecte et urbaniste, professeur émérite à l'université de Florence. Sa trajectoire personnelle est caractérisée par l'engagement intellectuel et politique. Il a en effet été l'un des fondateurs (puis le secrétaire) de *Potere Operaio*, un groupe de la gauche extraparlamentaire italienne actif entre 1967 et

---

<sup>375</sup> A noter que, à leur tour, leur réflexion n'est pas sans parenté avec la pensée des régionalistes européens, tels Paul Vidal de la Blache et Patrick Geddes.

1973<sup>376</sup>. Pour cette raison, il a été arrêté en 1979, en lien avec l'escalade de la lutte contre le terrorisme après l'enlèvement et l'assassinat du président de la Démocratie chrétienne Aldo Moro. Pour simplifier une affaire complexe qui continue à avoir son importance pour la compréhension de l'espace politique italien, l'opéraïsme a été jugé par les magistrats italiens comme la matrice intellectuelle du terrorisme de gauche. D'où l'arrestation de Magnaghi, ainsi que d'autres personnalités, parmi lesquelles Antonio (Toni) Negri, lui-même accusé d'être l'idéologue de la lutte armée. Magnaghi resta en prison jusqu'en 1982, sans jugement. En 1987, il fut finalement acquitté et réintégré dans ses fonctions.

À partir des années 1980, Magnaghi s'est de plus en plus intéressé au système de gouvernement des régions métropolitaines, en mettant au centre la transition de la ville-usine à la métropole post-tayloriste. Il a été le coordinateur scientifique de plusieurs projets et plans urbains, territoriaux et paysagers de nature « stratégique » et « intégrée », notamment le plan de coordination territoriale de la province de Prato, en Toscane (2000-2002), le plan directeur du parc fluvial de la moyenne vallée de l'Arno (2005-2007), le plan paysager territorial de la région des Pouilles (2007-2010) et le plan paysager de la région de Toscane (2011-2013).

Ses recherches explorent la relation communauté-territoire et l'autodétermination de l'environnement, de la santé et de la culture, dans une vision co-évolutive entre les organisations humaines et les écosystèmes locaux. Cette exploration est à l'origine de la notion de « conscience du lieu », que Magnaghi considère comme un élément crucial pour la création d'économies locales autonomes. La conscience du lieu signale en fait la présence d'un sujet territorial capable d'autonomie, de co-responsabilité et de solidarité. La réflexion de Magnaghi a récemment rencontré celle de l'économiste Giacomo Becattini (1927-2017), théoricien des districts industriels, dont les réflexions ont

---

<sup>376</sup> *Potere Operaio* (pouvoir ouvrier) est représentatif du mouvement que l'on appelle l'« opéraïsme », le courant marxiste qui se reconnaît dans la pensée du philosophe Mario Tronti (1931-). Ce courant, en simplifiant beaucoup, critiquait les politiques réformistes des syndicats et du parti communiste, soulignant au contraire l'importance des formes de protestation spontanées et auto-organisées ; d'où aussi l'idée de l'« autonomie ouvrière », qui sera le nom pris par un groupement de la gauche extraparlamentaire entre 1973 et 1979. L'opéraïsme et l'autonomie ouvrière sont liés dans la mémoire collective italienne aux années du terrorisme armé, en raison du choix de certains membres de ces mouvements de s'engager dans la lutte armée.

contribué à l'élaboration de la représentation des « trois Italies ». Dans son dernier ouvrage (publié chez Donzelli), Becattini insiste sur le territoire comme « sujet choral » et discute avec Magnaghi de la « conscience de classe » et de la « conscience de lieu » (Becattini, 2015). Le dialogue entre Magnaghi et Becattini conduit Magnaghi à spécifier la vision politique territorialiste comme étant centrée sur la création d'

espaces de séparation, d'autonomie, de souveraineté alimentaire et énergétique, des territoires sans OGM, dénucléarisés, désinfectés des engrais chimiques, qui commencent à dessiner leur propre avenir en se donnant les moyens de le produire.(...) La conscience de lieu a ceci de beau, par rapport à la conscience de classe : alors que cette dernière, en tant que conscience du semblable dans le processus d'exploitation devait, par expropriation totale du savoir, déléguer au parti le destin collectif des travailleurs, la conscience de lieu, en tant que conscience des différences qui s'exerce dans un multivers d'acteurs économiques, sociaux et culturels (de l'agriculteur biologique, à la banque éthique, à l'entreprise artisanale, au commerce solidaire, au chercheur, etc.) qui trouvent cohésion et coopération dans un pacte de développement local, peuvent trouver dans des formes d'autonomie locale et dans des relations de coopération avec d'autres « locaux » (ce que j'ai appelé le fédéralisme municipal solidaire) les énergies économiques pour le développement local, favorisant un changement radical des relations sociales de production (Magnaghi in Becattini 2015, page Kindle 3074).

Le discours territorialiste fait écho aux propos des promoteurs de la permaculture, en raison des racines communes dans la pensée biorégionale. Il hérite également de certaines limites importantes de cette mouvance.

Comme je l'ai montré, le réhabiter de Donzelli, Cersosimo et des autres intellectuels de *Riabitare l'Italia* renvoie à l'idée d'une intervention publique qui rende accessible, même dans les zones intérieures, un ensemble de services essentiels et une infrastructure administrative utile à l'intégration effective de ces zones et de leurs habitants dans la vie sociale, culturelle et politique. Mais en imaginant ce processus de réhabiter, on ne tient pas compte des interdépendances écologiques qui font que chaque manière d'habiter est aussi un type de métabolisme et un système co-évolutif plus ou moins durable. En d'autres termes, aucune évaluation n'est faite en termes de quel « métabolisme sociétal », local et supra-local, est alimenté par un certain type de réhabiter plutôt qu'un autre.

Dans le cas des territorialistes, mais aussi du mouvement de la permaculture, l'aspect de la durabilité « métabolique » est central, tout comme la réflexion sur la dimension co-évolutive de l'habiter. Réhabiter est alors une manière de reterritorialiser les pratiques de subsistance sous des formes qui en assurent la durabilité sur le très long terme. D'où la nécessité de « réparer » les socio-écosystèmes, dans le sens où il est nécessaire de régénérer les capacités de « développement durable autonome » (*sviluppo autosostenibile*), pour reprendre une notion de Magnaghi<sup>377</sup>.

Il n'est donc pas surprenant que ce soit précisément dans le *Manifeste de Camaldoli pour une nouvelle centralité des montagnes* (Erbani & Dematteis, 2021) que l'on trouve l'idée de « développement agroécologique ». Ce manifeste a été développé à partir des débats de l'école territorialiste et représente un autre texte de référence fondamental pour l'analyse des rhétoriques sur les zones intérieures (De Cunto et al., 2022).

Si l'imbrication de l'écologie et de l'économie est au cœur du « Manifeste de Camaldoli », la vision territorialiste simplifie beaucoup la complexité institutionnelle, en donnant la priorité au « lieu » et à la « communauté » en tant que le niveau crucial où s'opère la transformation. En d'autres termes, la perspective territorialiste, comme celle du mouvement permaculturel, finit par mettre l'accent sur la dimension de la communauté locale et de la « conscience du lieu » au détriment d'une analyse des processus qui rendent son émergence si problématique aujourd'hui. L'attention nécessaire à toutes les médiations à prendre en compte pour « dénouer » les interdépendances systémiques et en créer de nouvelles, afin qu'elles soient propices à soutenir des dynamiques de développement aussi autosuffisantes que possible, à différentes échelles, passe également au second plan.

L'école territorialiste exprime dans ses positions une forme de critique agro-écologiste, dans le sens où elle propose d'aborder la problématique écologique comme une question de subsistance humaine dans l'environnement, en prenant conscience de la diversité des milieux. En même temps, elle semble sous-estimer le fait que la

---

<sup>377</sup> Le terme « développement durable autonome » fait référence à l'inscription territoriale de pratiques de valorisation qui garantissent des équilibres à long terme entre les organisations humaines et les systèmes environnementaux et qui ne se contentent pas de corriger les externalités du système actuel, mais le restructurent dans ses fondements structuraux (Magnaghi, 2010).

désolidarisation de la « technosphère » dont dépend aujourd’hui la subsistance de la majorité de la population mondiale ne résout pas le problème du devenir des « communs négatifs » (Bonnet *et al.* 2021) qui restent en *héritage* et qui nécessitent de nouvelles institutions et de nouvelles formes de solidarités supra-locales pour être gérés<sup>378</sup>.

S’il est vrai que c’est dans l’irréductibilité des milieux que des « micro-mondes » rendent praticables des « ouvertures d’avenir » (Chateauraynaud et Debaz, 2017), la multiplication des projets de réhabiter n’est pas en soi gage d’un changement social pouvant réaliser les objectifs de durabilité écologique, d’émancipation et de justice sociale à plus large échelle. Sans compter que la capacité à réhabiter – dans le sens ici entendu – s’appuie sur des compétences et des dotations dont il faut interroger les conditions sociales et institutionnelles de formation et transmission, à partir de la question de l’accès à la terre.

Le projet du réhabiter implique alors qu’on se préoccupe aussi de l’héritage du capitalisme et de la prise en charge de sa fermeture (Bonnet *et al.* 2021). Il s’agit, autrement dit, de prendre en charge « les ruines » et les territoires ruinés. C’est un thème qui reste dans les coulisses des discours qui mettent en avant l’invitation à l’innovation, au développement d’alternatives et de « bonnes pratiques ».

Les défis de réhabiter des territoires ruinés apparaissent toutefois clairement quand, en laissant la sphère des débats, on se met à l’observation et à l’écoute du quotidien de ceux et celles qui vivent dans les « zones intérieures » en essayant d’y soutenir des dynamiques de transformation écologique, économique et sociale.

## 9.2. *La visite au meunier : une journée dans les montagnes des Abruzzes*

À la frontière entre le Latium et les Abruzzes, dans la province de Rieti, au nord-est de la ville d’Antrodoco, le Mont Giano (*Janus*), avec ses 1820 mètres, domine le

---

<sup>378</sup> Selon la définition de Monnin : « les communs de l’Anthropocène sont et seront constitués de terres polluées, de rivières épuisées, de sols desséchés et d’infrastructures en décomposition, tout autant que d’organisations, de modèles d’affaire, de chaînes d’approvisionnement et d’entrepôts logistiques (qui doivent être dûment reconnus comme des communs négatifs – bien qu’ils soient encore valorisés positivement dans certaines sphères) » (Monnin 2021).

paysage des gorges du fleuve Velino, une des beautés naturelles les plus remarquables des Apennins, selon le guide du *Touring Club Italie*. Situées entre le massif du Terminillo et les Apennins des Abruzzes, les gorges sont traversées par une route nationale qui suit l'itinéraire de l'ancienne voie romaine *Salaria*, la plus ancienne des voies consulaires, déjà tracée par les tribus sabines. La route reliait Rome à la côte adriatique pour le transport du sel. Sur le versant ouest du mont Giano, les pins dessinent l'inscription DVX, c'est-à-dire *duce* en latin. Ce travail de génie forestier, qui s'étend sur une surface totale de 8 hectares, est réalisé en 1939 avec la plantation d'environ 20 000 pins par les élèves de l'école de gardes forestiers de la ville de Cittaducale, avec la participation de nombreux jeunes de la région. En plus d'être un hommage à Benito Mussolini, le travail de reboisement est destiné à protéger Antrodoco des fréquents glissements de terrain. L'inscription est bien visible, surtout quand il neige, depuis Rome. Après la chute du régime fasciste, la forêt de pins DVX est restée, malgré les polémiques. En 1998, le gouvernement régional du Latium (alors dirigé par une coalition de gauche) finance son entretien. Le lien avec l'inscription, en particulier dans la région entourant la ville de Rieti, va au-delà des divisions politiques. Au cours de l'été 2017, un incendie, on ne sait pas si vraiment accidentel, l'endommage gravement. En février 2018, environ 200 personnes, dont des militants du mouvement néo-fasciste *CasaPound*, des membres du groupe de protection civile *Salamandra* et de l'association écologique *La Foresta che Avanza* (deux réalités associatives proches des milieux de l'extrême droite), avec des habitants des alentours, participent à la réparation de l'œuvre, en plantant un millier de pins autrichiens, achetés grâce à une campagne de collecte de fonds.

Dans cette même région, une séquence sismique de tremblements de terre qui a commencé le 24 août 2016 et s'est poursuivie jusqu'au 18 janvier 2017- un phénomène inédit pour son extension temporelle – a causé la mort de plusieurs centaines de personnes et des dommages catastrophiques à plusieurs endroits de cette partie d'Italie centrale, entre Latium, Abruzzes, Marches, Ombrie, notamment la destruction des villages d'Amatrice, Accumuli et Arquata del Tronto<sup>379</sup>.

---

<sup>379</sup> Pour donner une idée de l'ampleur du phénomène, la séquence sismique de 2016-2017 a enregistré plus de 118 000 séismes, dont environ 1 200 de magnitude comprise entre 3,0 et 3,9 ;

C'est une journée de fin juillet 2019. Miguel conduit la camionnette chargée de sacs qui contiennent le blé récolté quelques jours auparavant, pendant les trois jours de la *Festa della mietitura* (Fête des moissons). Avec sa femme Alessandra, Miguel a lancé en 2015 un projet d'agriculture multifonctionnelle, le projet *Tularù*, dans la ville de Ponzano di Cittaducale, à quelques kilomètres de Rieti (Latium), sur les terres qui appartenaient autrefois à son grand-père, juge et notable local. *Tularù*, explique-t-il, est un mot inventé par sa grand-mère, Assuntina. Elle l'utilisait pour l'appeler, lui et les autres petits-enfants, à l'heure du déjeuner quand, pendant les vacances d'été, la famille était réunie dans la maison familiale sur la colline. Aujourd'hui, Miguel et Alessandra ont obtenu la gestion de ces terres grâce à un accord passé avec la mère de Miguel et les autres héritiers, tous sauf une tante. Le couple, avec deux enfants en bas âge, vit au rez-de-chaussée de la grande maison familiale, le premier étage ayant été transformé en *chambre d'hôte*. Plusieurs travaux d'amélioration ont été entamés, notamment en termes de performance énergétique (panneaux solaires, thermo-compostage, phyto-épuration des eaux usés). L'exploitation a une extension de 65 hectares de terres, dont 40 sont des bois de pâturage, et seulement 3 hectares pour la culture du blé, à 850 m au-dessus du niveau de la mer. Dans ces zones de montagne, l'élevage est le point fort. Un troupeau d'une vingtaine de vaches métisses paît librement par secteurs, selon une méthode dite de « pâturage rationnel », qui évite le surpâturage et intègre les animaux dans un processus de régénération de la fertilité des sols.

C'est toutefois en commençant par le blé que Miguel et Alessandra ont décidé de lancer un projet de filière qui implique désormais plusieurs petits producteurs locaux de blé, pour un total de 15 hectares de terres cultivées, mais aussi une boulangerie et une entreprise de production de pâtes alimentaires. Les acteurs de la filière sèment un « mélange » de céréales locales, des variétés anciennes, adaptées à la culture de montagne : *Biancola*, *Verna*, *Frassineto* et la variété *Rieti*. Le blé *Rieti* est célèbre parce que c'est précisément à partir de cette variété, et dans la station expérimentale de la ville homonyme, que l'agronome généticien Nazareno Strampelli a mené les programmes

---

70 de magnitude comprise entre 4,0 et 4,9, ; 9 événements de magnitude comprise entre 5,0 et 5,9. Les principaux événements d'une magnitude de 6 ou plus se sont produits le 24 août 2016 dans la région d'Accumoli-Amatrice (Magnitude 6,1) et le 30 octobre 2016 dans la région de Norcia (Magnitude 6,5). Cette série d'événements a entraîné au total le déplacement d'environ 41 000 personnes, a causé 388 blessés et 303 morts.

d'amélioration génétique du blé qui, à l'époque fasciste, ont conduit l'Italie à gagner ce qui avait été rebaptisé par le gouvernement fasciste « la bataille du blé ».

Nous suivons la Via Salaria jusqu'à Antrodoco, puis nous continuons en suivant le tracé de l'ancienne route romaine Cecilia, qui mène à Foggia, dans les Pouilles. Nous nous rendons à Sant'Eusanio, un hameau de Barete, dans les Abruzzes. Ici se trouve le moulin à eau connu comme le *Riolitto*, un terme qui en dialecte indique le canal (*rio*) construit pour amener au moulin les eaux du fleuve Aterno, le plus long fleuve des Abruzzes, aujourd'hui appelé le « grand malade » à cause de la pollution. Ici, Franco *ju molenaro* (le meunier en dialecte local) perpétue la tradition familiale de la mouture de la farine avec des techniques traditionnelles, en utilisant un moulin à pierre « en granit piémontais de 1700 », explique-t-il. Aujourd'hui retraité, Franco a fait le meunier pendant des années dans le *dopolavoro*, c'est-à-dire dans le temps libre qui lui restait après les heures de travail dans une cimenterie. Avec ses filles, il a récemment obtenu des financements, dans le cadre des aides aux zones du cratère du séisme de 2016, pour la mise en conformité du moulin. Ce matin, Fernando est à ses côtés, un ami également à la retraite, un ancien routier qui ne dédaignait pas dans sa jeunesse « d'aller dans les nightclubs », explique Franco en faisant un clin d'œil malicieux aux femmes présentes.

C'est un petit groupe pittoresque qui est arrivé au moulin ce matin, et qui suscite inévitablement la curiosité des locaux. Outre Miguel et moi-même, il y a un couple d'artistes de cirque, Max qui est originaire d'Argentine et Maïté qui est originaire de Puerto Rico. Le couple voyage avec Eduardo, un pizzaiolo professionnel, qui habite comme eux à Puerto Rico. Ce sont des amis de Miguel. Avant de devenir agriculteur, Miguel travaillait dans le théâtre comme responsable des activités de gestion d'une compagnie et avec Alessandra il a vécu une période de trois ans à Madrid où Max et Maïté habitaient à l'époque. Max et Maïté, qui à *Tularù* ont contribué à l'animation de la *Festa della mietitura* avec un spectacle pour enfants, sont les fondateurs de *El Bastión* à Puerto Rico, « un centre culturel multidisciplinaire autogéré dédié au développement des arts et des connaissances dans différentes disciplines ». Situé dans les locaux qui, à l'époque de la colonisation espagnole, étaient les entrepôts de la maison du gouverneur sur l'île, après le passage dévastateur de l'ouragan Maria, le centre culturel est également devenu un « centre de résilience », avec des panneaux solaires, un réservoir d'eau et un jardin communautaire qui fonctionne grâce aux



habitants du quartier et à des bénévoles. *El Bastión* est l'une de ces réalités mentionnées par la militante Naomi Klein dans son livre sur le « capitalisme des désastres » à Puerto Rico. Outre l'amitié pour Miguel, c'est également l'intérêt pour le projet *Tularù* et les techniques agricoles qu'y sont développées qui les a poussés à se déplacer à Rieti, à l'occasion d'un passage en Europe pour un festival de cirque. Il s'agit des techniques de l'agriculture organique et régénérative (AOR) : c'est à Matteo Mancini de *Deafal*, originaire de Rieti et technicien agronome, que Miguel a demandé de l'aide. Il voulait être accompagné dans la conception d'un mode de fonctionnement productif à même d'établir des dynamiques écologiques « réparatrices ». Dans le cas de *Tularù* c'est la synergie avec les animaux qui a été mise au centre du projet.

Le groupe comprend également deux *woofers* italiens, Francesco et Silvia, tous deux originaires d'Émilie-Romagne. Ils passent trois semaines à *Tularù*. Silvia, la trentaine, est architecte mais a démissionné de son dernier emploi, n'en pouvant plus des conditions de travail précaires, mais aussi de ce qu'elle définit comme le « machisme » des collègues, des rythmes imposés et d'un style de vie qui ne lui correspond plus. Après avoir parcouru le chemin de Santiago à pied, elle prépare un concours pour devenir enseignante dans une école primaire et, par le biais du *woofing*, fait l'expérience de modes de vie qu'elle qualifie comme « alternatifs ». Francesco, vingt-huit ans, est un *treeclimber*. Il travaille de l'automne au printemps sur les arbres, puis prend la route avec sa camionnette camping-car et se rend dans différents endroits en Italie où, grâce au *woofing*, il pratique ce qu'il appelle le « partage des expériences et des connaissances ». Après *Tularù*, son plan est d'aller quelques jours visiter un grand expert en aliments fermentés afin d'améliorer ses connaissances dans ce domaine. Ils sont accompagnés par Laura, originaire de Rome, 38 ans, qui dans le projet *Tularù*, dont elle est la seule salariée, est responsable de la panification. Diplômée d'une école d'art, elle a ensuite suivi le cours de la *Scuola diffusa della terra 'Emilio Sereni'*, de l'association *Terra !*. C'est au cours du stage qui fait partie du parcours de formation qu'elle découvre une passion pour la panification qui la conduit à *Tularù* pour expérimenter avec leurs farines.

La visite du moulin est l'occasion pour Miguel d'expliquer au petit groupe réuni autour de lui le fonctionnement de la filière et, surtout, de faire comprendre les qualités de la farine produite, et pourquoi l'insistance sur la mouture à la pierre. Un nouveau

moulin en pierre est en cours de construction par l'un des membres de la filière. Miguel insiste également sur l'importance de la propriété des moyens de production et sur la possibilité, au sein de la filière, de fixer un prix plus juste, en accord aussi avec les consommateurs.

Sur le chemin du retour, le groupe s'arrête au lac Paterno, un bassin d'origine karstique, alimenté par une source d'eau souterraine. Depuis l'Antiquité, il a été un lieu de culte pour un grand nombre de populations italiennes, en raison du pouvoir de guérison attribué à ses eaux. L'érudit rhétorique Marco Terenzio Varrone l'appela *Umbilicus Italiae* (le nombril de l'Italie). Pendant que les autres profitent d'un moment de détente dans l'eau, Miguel discute sur la rive avec un vieil agriculteur du coin et il lui parle de ses pratiques de fertilisation. En d'autres occasions déjà, j'ai pu observer Miguel discuter avec des agriculteurs locaux et leur expliquer ses pratiques agricoles. Bien que le projet *Tularù* soit encore perçu avec méfiance par certains agriculteurs locaux, d'autres sont intrigués et reconnaissent la compétence de Miguel. Même l'évêque de Rieti, Domenico Pompili – l'évêque « écologiste » qui a lancé le mouvement pour la création de communautés inspirées par l'encyclique *Laudato Sii* avec Carlo Petrini, le fondateur de *Slow Food* – l'a appelé comme intervenant lors d'une réunion sur écologie et agriculture. Miguel m'a raconté comment, surpris et un peu dans l'embarras il a avoué à l'évêque n'être même pas baptisé. Le père de Miguel est un athée convaincu. Originaire d'Espagne, il a été un opposant du régime de Franco, avant de venir en Italie pour faire ses études.

Si Miguel peut compter sur le fait qu'il a grandi à Rieti et qu'il est, du côté maternel, le neveu d'un notable local qui a employé plusieurs travailleurs dans les terres sur lesquelles se développe aujourd'hui le projet *Tularù*, ce qui est d'ailleurs à l'origine de quelques malentendus avec les locaux, on ne peut pas en dire autant de sa compagne Alessandra. Elle est originaire de Varèse, et elle dit se sentir encore aujourd'hui considérée comme une « étrangère ». Organisatrice d'événements théâtraux et musicaux dans « sa vie précédente », fille de restaurateurs, capable de gérer un large spectre d'activités – de la comptabilité au chantier de construction de la station de phyto-dépuration-, Alessandra ne supporte guère ce qu'elle juge être le conservatisme de la société de Rieti et une mentalité qu'elle qualifie de « assistanat », et qui trouve à son avis ses racines dans la proximité de Rieti à Rome.

Alessandra, dans divers échanges qu'on a eu lors de mes séjours de recherche à *Tularù*<sup>380</sup>, évoque la difficulté d'être un entrepreneur quand tout autour personne ne fait rien pour valoriser ces zones. En plus, le fait que sa fille soit la seule enfant à ne pas participer à l'heure d'instruction religieuse prévue à l'école primaire n'a certainement pas favorisé son intégration. Le petit, lui, fréquente encore l'école maternelle où l'on suit la méthode Montessori, ce qui lui convient très bien. Dans un échange, elle m'avoue n'en pouvoir plus d'être toujours qualifiée uniquement comme « la femme de Miguel », quand en fait c'est elle qui assure la gestion au quotidien du projet. En l'accompagnant dans les multiples activités auxquelles elle se livre au cours d'une journée de travail, j'ai pu observer la manière dont certains hommes du coin sont mal à l'aise à régler des questions d'argent avec elle, en préférant faire ça directement avec Miguel. Ce qui la met en colère.

En plus, Alessandra me dit détester quand l'histoire de *Tularù* est racontée par les journalistes comme celle de la petite famille « de cartes postales » qui se retire au paradis de la campagne. En réalité, les difficultés sont à l'ordre du jour et les équilibres entre vie familiale et professionnelle pas toujours évidents à trouver, même si ni Alessandra ni Miguel regrettent leur vie professionnelle d'avant, quand ils étaient amenés à partir pour de longues périodes avec les compagnies de théâtre.

La *Festa della mietitura*, que Miguel et Alessandra ont lancée dès la première année de vie du projet, a contribué à faire connaître le projet *Tularù* dans la région et au-delà. Pendant un week-end à la fin du mois de juillet, les participants apprennent, pendant la journée, avec l'aide d'agriculteurs locaux, les gestes de la moisson manuelle, tandis que plusieurs ateliers pratiques, des présentations de livres et des moments de spectacles sont organisés autour et pendant les soirées. Pour éviter les malentendus avec les habitants de Rieti, Miguel et Alessandra me disent qu'ils cherchent à faire des propositions culturelles qui ne les fassent pas trop passer pour des « hippies ».

Le projet *Tularù* peut compter localement sur le soutien des membres de l'association *Postribù*, active à Rieti depuis 2008 dans le but de soutenir « la

---

<sup>380</sup> Je suis les activités du projet *Tularù* depuis 2016, avec une première visite au mois de septembre. J'ai ensuite fait plusieurs séjours en 2018-2019 lors de ma résidence à l'*Ecole Française de Rome*. Je suis ensuite revenue en 2021 et 2022 au printemps et à l'occasion de la *Festa della mietitura*.

construction d'une 'autre' idée de la société, basée sur l'inclusion, la solidarité, l'horizontalité, la justice sociale et environnementale ». Dès le début, leur *Group d'Achat Solidaire* (GAS) a soutenu la production de *Tularù* : pain, gâteaux, conserves. Alessandra explique que leur soutien a été fondamental lors des premières expériences de panification. La recherche des systèmes les plus adaptés à la panification des farines anciennes a pris du temps, avec pas mal de ratés.

La réalité de *Postribù* à Rieti est celle d'un groupe actif politiquement et culturellement mais minoritaire, dans un contexte où les mouvements de jeunesse d'inspiration néofasciste sont très présents. L'inscription DVX sur le mont Janus est clairement visible depuis *Tularù*. Grâce aux aides reçues après le tremblement de terre, *Postribù* a pu payer une personne qui aide Alessandra et Miguel pour le potager et qui maintient le lien avec l'association.

C'est la fin de l'après-midi quand le groupe revient à *Tularù* après la journée de visite au meunier. Alors que la camionnette prend le chemin en terre battue qui mène à la maison familiale, nous croisons la voiture de Sidiki, un garçon malien d'une vingtaine d'années. Il est arrivé encore mineur en tant que réfugié à Rieti et a bénéficié d'un programme d'accueil géré par la municipalité. Déjà boulanger au Mali, Sidiki a travaillé quelques mois à *Tularù* avant de se rendre en Allemagne pour rejoindre une partie de sa famille qu'y est désormais installée. Déçu par l'expérience, il est revenu à Rieti et a réussi, avec l'aide d'Alessandra et de Miguel, à trouver un emploi dans une boulangerie, puis accéder à une maison et ainsi qu'une voiture.

Lorsque nous arrivons aux tables qui occupent l'espace à l'extérieur de la cuisine avec la pièce attenante qui fonctionne comme salle de restaurant les weekends d'été, nous trouvons Alessandra qui attend Miguel avec un air irrité. Il a oublié qu'il y a le transport à la gare de Rieti des jeunes « volontaires » du « Camp international » à organiser pour le lendemain matin. L'association *Lunaria* qui organise le camp est « une association de promotion sociale à but non lucratif, laïque, indépendante et autonome, fondée en 1992 » qui « promeut la paix, la justice sociale et économique, l'égalité et la garantie des droits de citoyenneté, la démocratie et la participation par le bas, l'inclusion sociale et le dialogue interculturel ». Chaque année, *Lunaria* fait participer un millier de jeunes volontaires – italiens et étrangers – à des camps de volontariat internationaux à l'étranger et en Italie. Depuis la première édition de la *Festa*

*della mietitura*, l'un de ces camps a lieu à la fin juillet à *Tularù*. Cette année, une vingtaine de jeunes venus du Danemark, de Russie, de France, d'Espagne, du Japon et du Mexique ont occupé les tentes de camping dans la pinède et, sous la supervision d'un instructeur, ont joué un rôle de premier plan dans l'organisation de l'événement, en participant à des activités de formation et de loisirs.

La visite au meunier a été le premier jour de repos après la frénésie des trois jours de la *fiesta*. Un repos relatif pour Alessandra qui, après avoir confié ses enfants à la mère de Miguel pour qu'ils profitent d'une semaine de vacances à la mer avec elle, a dû s'occuper de la comptabilité. Pas de vacances en vue pour elle.

### *9.3. Réhabiter dans le vide politique de la (non-)gouvernance par projets des zones intérieures : l'expérience de Tularù*

J'ai voulu partir de cette chronique d'une journée vécue lors de mon séjour de recherche à *Tularù* durant l'été 2019 pour donner la mesure de l'imbrication des relations, des lieux, des écologies et des biographies qui font exister un lieu apparemment périphérique. Il s'agit d'une photographie qui montre des circulations inattendues, reliant des territoires de désastre, de Puerto Rico au cratère du tremblement de terre, du Mali à la province d'Émilie, à partir de biographies personnelles, singulières et « irréductibles ». J'ai essayé, à travers le récit, de restituer la manière dont j'ai vu que l'expérimentation et les « rétro-innovations » (Stuiver, 2006) circulent, les solidarités se tissent, sur le mode du « proche en proche ». Cela se passe à *Tularù* comme dans d'autres projets que j'ai eu l'occasion de connaître au cours de ma recherche. Cet instantané confirme qu'il y a de la vie dans les zones intérieures, et même de l'effervescence. Mais il y a aussi de la fatigue et du découragement, des obstacles et des déceptions, de la joie et du sacrifice.

Dans le cas de *Tularù*, le projet de réhabiter est lié à la récupération des pratiques de production agro-pastorales qui étaient traditionnellement présentes dans ces zones de montagne. Il s'agit donc d'un réhabiter qui passe par un choix professionnel de reconversion à la profession d'agriculteur, avec une vision écologique et multifonctionnelle de l'agriculture. Parmi les fonctions, il y a la fonction sociale et culturelle, et la contribution au redémarrage d'une économie locale attentive aux limites

écologiques et qui ouvre des opportunités de réhabiliter ces lieux vidés par les processus qui ont créé les déserts ruraux.

Le cas de *Tularù* m'intéresse parce qu'il est représentatif d'une manière de pratiquer le réhabiliter qui se trouve comme écrasée par deux récits dominants, qu'il cherche à mettre à distance. D'une part, il y a la vision du réhabiliter comme niche « subversive », telle que nous l'avons vue déclinée dans la pensée d'Alberto Magnaghi et pratiquée dans des réseaux qui soutiennent l'émergence d'alternatives radicales, qui rejettent les normes existantes et affirment le besoin de nouvelles institutions. Le réhabiliter consiste alors à créer des formes d'organisation de la subsistance qui se veulent aussi autonomes que possible par rapport aux infrastructures technico-économiques existantes. De nouvelles institutions et infrastructures devraient émerger de l'expansion des réseaux collaboratifs, qui sont aussi des réseaux de circulation des biens et des personnes, de solidarité et de mutualisme.

D'autre part, le réhabiliter est racontée sous la forme de la capacité entrepreneuriale à exploiter les « gisements » de richesse dans les zones intérieures de manière à « créer de la valeur ». Dans ce cas, créer de la valeur signifie trouver un moyen d'insérer les économies locales dans les circuits de l'économie mondialisée, sous la forme d'une offre touristique destinée à un public international, de la production du *made in Italy* et, plus récemment, de la bioéconomie des permis d'émission et du stockage du carbone (Olori et Oliverio, 2022). D'une certaine manière, la réalité observable à *Tularù* renvoie à un positionnement « tiers », dont je voudrais essayer de faire ressortir les traits. Pour ce faire, je m'appuierai sur une série d'entretiens et sur le matériel que j'ai recueilli lors de séjours répétés à Ponzano di Cittaducale au cours de la période 2016-2022.

9.3.1. D'un projet à l'autre, un engagement à long terme malgré les obstacles bureaucratiques

Dans l'expérience de *Tularù*, comme dans d'autres expériences similaires d'entreprises « jeunes et innovantes » installées dans des zones intérieures, l'inscription dans la durée se fait « par projets » (Boltanski & Chiapello, 1999). Le soutien d'une fondation a joué un rôle important dans la phase de démarrage. Les fondations comptent désormais aujourd'hui parmi les acteurs les plus actifs pour façonner l'avenir des zones

intérieures, justement en raison du soutien qu'elles garantissent à une multiplicité de projets « innovants ».

Dans le cas de *Tularù*, il s'agit de la Fondation « Edoardo Garrone »<sup>381</sup>. En 2014, celle-ci lance l'initiative *ReStartApp*, dans le but de « donner un nouvel élan à l'économie des Apennins en soutenant la naissance de jeunes entreprises innovantes et durables ». « Jeunes entreprises » parce que les entrepreneurs en herbe (ou les femmes entrepreneurs) doivent être âgés de moins de 40 ans.

Les projets sélectionnés pour participer (15 lors de l'édition 2014 à laquelle Miguel a participé) bénéficient d'une formation (de 336 heures) destinée à les aider à préciser leur idée d'entreprise. Ils bénéficient également d'un financement – appelé « prix de démarrage » – qui est attribué aux projets les plus prometteurs (un total de 60 000 euros a été alloué à cet effet lors de la première édition). En 2014, quatre entreprises naissent de cette expérience, dont *Tularù*, qui remporte un prix de 10 000 euros. C'est ainsi que le quotidien *Corriere della Sera*, dans son supplément *Innovation*, présente le projet :

*Viette a fa' lu pane* (en italien : Viens et fais ton propre pain). C'est le nom du projet avec lequel Miguel Acebes Tosti, 33 ans, a remporté un prix d'une valeur de 10 000 euros décerné par la Fondazione Edoardo Garrone dans le cadre du prix *ReStartApp*. « Nous avons l'intention de rétablir l'utilisation des variétés anciennes de céréale dans les Apennins de Rieti », explique-t-il. « Nous essayons d'impliquer les producteurs et les consommateurs dans la culture des champs afin qu'ensemble ils puissent créer un réseau, valoriser les territoires qui ne sont plus utilisés et, en même temps, faire baisser le prix des produits vendus à la communauté. Il s'agit d'un projet de *vallée sociale*, car il s'inscrit dans le sillage des *social street* urbaines. Cet important projet de filière vise à mettre en valeur les qualités du territoire, à créer des liens entre les générations de jeunes et de personnes âgées et entre les zones rurales urbaines et non urbaines. Le centre de production durable, qui est en fait une

---

<sup>381</sup> Créée en 2004 dans le prolongement de l'engagement philanthropique des familles Garrone et Mondini, la Fondation est officiellement constituée par San Quirico S.p. A. et ERG S.p. A. Elle est dédiée à la mémoire d'Edoardo Garrone qui, en 1938, a lancé l'activité industrielle du groupe ERG. ERG – ou Edoardo Raffinerie Garrone – est un groupe industriel italien fondé à Gênes et spécialisé dans le raffinage du pétrole.

ferme innovante que Miguel, sa compagne Alessandra et leur petite fille ont reprise, s'appelle *Tularù*<sup>382</sup>.

Miguel et Alessandra ont acquis, au cours de leur travail antérieur dans le domaine de la programmation culturelle, non seulement des compétences en matière de communication et d'organisation d'événements, mais aussi une certaine familiarité avec le système des « appels d'offres » et le financement des activités par projet. Le secteur agricole n'est cependant pas exactement comme le secteur culturel. Les différences sont nombreuses, au niveau des règles qui organisent les aspects fiscaux, par exemple. Comme l'explique Alessandra :

Mes compétences antérieures m'ont aidé à établir le budget, mais pas les prévisions fiscales. La gestion des fonds publics est différente. J'ai toujours travaillé sur d'autres types d'appels d'offres. Je ne savais même pas ce qu'était le PDR<sup>383</sup>.

Alessandra raconte les nombreuses erreurs et discussions qui ont ponctué le début de l'activité de *Tularù*, à commencer par le choix de se constituer en « société simple »<sup>384</sup>.

Nous aurions aimé faire une coopérative. (...) Mais nous n'avions pas l'argent pour le notaire. Nous avons choisi la forme 'société simple', la seule qui nous permettait de ne pas avoir à payer un notaire et qui était autorisée pour les exploitations agricoles. (...) On s'inscrit à l'agence du fisc comme s'il s'agissait d'une association culturelle. Mais c'est une société, pas une association. (...) Nous avons besoin de la « société simple » mais, d'un point de vue fiscal, nous nous sommes tirés une balle dans le pied<sup>385</sup>.

---

<sup>382</sup> <https://corriereinnovazione.corriere.it/persona/2015/16-febbraio-2015/nella-vecchia-fattoria-tularu-dove-nasce-progetto-social-valley-230990984195.shtml>

<sup>383</sup> Entretien avec Alessandra, 22 juillet 2019, *Tularù* (Ponzano di Cittaducale). Le programme de développement rural (PDR) est l'outil de programmation de l'UE basé sur l'un des Fonds structurels et d'investissement européens (FEI) : le Fonds européen agricole pour le développement rural (FEADER).

<sup>384</sup> Les « sociétés simples » en Italie appartiennent aux catégories des sociétés dont le patrimoine de l'entreprise n'est pas totalement indépendant de celui des actionnaires individuels. En particulier la société simple est une « société de personnes ». Les sociétés de personnes (sociétés simples, sociétés en nom collectif et sociétés en commandite) se caractérisent par une autonomie patrimoniale imparfaite, c'est-à-dire une séparation entre les actifs de la société et les actifs des actionnaires qui, dans certains cas, peut tomber.

<sup>385</sup> Entretien avec Alessandra, 22 juillet 2019, *Tularù* (Ponzano di Cittaducale).



Alessandra détaille toute une série de problèmes liés au choix de la forme juridique de la société simple et aux contraintes qui en découlent quant à la possibilité d'utiliser les crédits de la TVA pour compenser les cotisations à l'INPS (Institut national de la sécurité sociale). Lorsque je lui demande s'ils ont trouvé des structures publiques d'appui et de conseil sur ce type de questions, la réponse est négative. D'où la nécessité d'un apprentissage autodidacte, par tentatives et échecs :

Les 10 000 euros du projet nous ont permis de réaliser les premiers travaux. Nous avons acheté la cuisine et transformé les écuries en deux pièces : une cuisine avec salle de bains pour handicapés, un débarras et une salle à manger. Le hall a été aménagé plus tard. Nous avons l'écurie et la cuisine. En fin de compte, les 10 000 euros se sont envolés en une demi-journée. (...) Ensuite, nous avons participé au PDR pour l'installation des jeunes en agriculture, parce que Miguel avait moins de 40 ans. Je vais juste te dire une chose : le PDR était celui de la programmation 2014-2020 mais ici, dans le Latium, l'appel pour les fonds à l'installation des jeunes a été lancé en 2017. Nous avons participé directement en 2017 et nous avons pris l'avance qui était fin 2018 ou début 2019. Nous n'avons même pas reçu de lettre d'attribution. Nous avons fait comme si l'argent n'existait pas jusqu'à 2018. Pour y accéder, nous avons dû réaliser un projet et Matteo [Mancini de *Deafal*] nous a aidés. Il n'est pas possible de répondre seul aux appels à projets du PDR : il faut s'appuyer à un centre de conseil agricole. Ce sont des agronomes qui prennent un pourcentage de l'allocation obtenue. Nous avions Matteo comme conseiller agricole, un conseiller du centre pour le dossier RDP, un comptable et un conseiller en droit du travail. Quatre spécialistes pour répondre à l'appel (...) Nous n'avons pas répondu à d'autres appels à projets : nous avons répondu aux appels liés à la zone sismique, parce que malheureusement il y a eu le tremblement de terre. *Après le tremblement de terre de 2016, les appels à projets sur cette zone sont arrivés comme s'il pleuvait !* Nous avons pu accéder au financement sur une base fiscale. On avait la garantie d'avoir des allègements fiscaux pendant, je crois, trois ans. Au final, comme nous avons choisi d'être une entreprise simple, nous avons un plafond bas. Nous avons ensuite remporté un appel à projets destiné aux entreprises de la région touchées par le tremblement de terre, qui a permis de financer 80 % d'un autre projet que nous avons présenté. Nous avons acheté la camionnette frigorifique pour la livraison de la nourriture et de la viande et le refroidisseur à air pour la cuisine, afin de fermer la chaîne du froid et d'être autonomes de ce point de vue, pour livrer de la viande à Rome et à Milan, où la demande est plus forte et où les prix peuvent être plus élevés. La bonne viande est accessible à Rieti, parce qu'il y a de l'élevage dans cette région.

Nous avons également beaucoup d'acquéreurs ici à Rieti pour la viande<sup>386</sup>.

### 9.3.2. La pratique agricole comme travail culturel par d'autres moyens.

L'installation d'Alessandra et Miguel à Rieti avec le projet *Tularù* est née à l'intersection de différentes aspirations où le personnel et le politique se mêlent à l'économique. Dans leur cas, c'est l'arrivée de leur première fille qui les amène à mûrir le désir de trouver une autre façon de poursuivre leur travail dans le monde de la culture. En même temps, il s'agit de trouver une dimension relationnelle autre que celle de la grande ville.

Bien que les journées de travail soient aujourd'hui longues et fatigantes et qu'il soit souvent difficile de concilier le temps de travail et le temps de vie familiale, pour l'un comme pour l'autre, il n'y a pas de comparaison possible avec la vie qu'ils menaient auparavant :

Je suis heureuse que nos enfants nous voient travailler tout le temps, mais ils voient aussi notre présence ici. Ils savent que nous sommes là. S'ils ont besoin de nous, nous sommes là, mais ils voient aussi que nous prenons soin de la terre. En fin de compte, notre travail consiste à prendre soin des gens, des substances que nous utilisons dans le jardin, des engrais, des animaux, de l'organisation. *Nos enfants vivent dans cet environnement sans que nous ayons à leur expliquer. Ils le vivent et le respirent et je suis sûr qu'ils le métaboliseront à leur manière.* Parfois, je me sens un peu, je ne dirais pas coupable, que le temps que nous passons sur ces autres choses est du temps qui leur est enlevé. Mais ensuite, je me dis qu'il ne leur est pas enlevé, parce qu'ils font partie de ce projet. Et ce prendre soin, fait son chemin dans eux aussi. L'important, c'est qu'ils voient toujours notre présence et que s'ils ont besoin de nous, nous sommes là<sup>387</sup>.

Pour Miguel, la création de *Tularù* n'est pas une « conversion » professionnelle, ce n'est pas un changement de métier, même s'il a dû acquérir de nombreuses nouvelles compétences. Il s'agit plutôt d'un retour aux sources du travail culturel, dans la mesure

---

<sup>386</sup> Entretien avec Alessandra, 22 juillet 2019, *Tularù* (Ponzano di Cittaducale).

<sup>387</sup> Entretien avec Miguel 23 juillet 2019, *Tularù* (Ponzano di Cittaducale).

où, pour lui, le travail culturel consiste à créer les conditions de la participation et du partage de l'expérience. Dans son récit, c'est dans les expériences de son enfance, dans les mois de vacances d'été passés dans les montagnes de Rieti, alors que le reste de l'année il vivait à Madrid, qu'est née sa vocation pour le travail culturel :

Je vivais en Espagne et, pendant les vacances d'été, nous venions ici, chez mes grands-parents. Nous faisons beaucoup de choses, comme jouer là-bas, aux étangs ; nous étions avec les enfants des maisons voisines et nous faisons aussi des travaux agricoles comme la moisson, je m'en souviens très bien. Quand on faisait ces travaux, que nous étions dans la vallée et que c'était l'heure du déjeuner, ma grand-mère sortait sur la terrasse et criait « Tularù ! ». C'était comme un appel. Cela signifiait que c'était l'heure du déjeuner. Tout le monde disait : « Allez, on y va ». Je voyais les adultes discuter, s'accorder, s'organiser pour le travail. Nous, les petits, nous mangions rapidement et nous repartions jouer. C'était un beau moment de partage et c'est ce que nous avons voulu créer dans ce lieu. J'ai eu la chance de vivre et de ressentir ces moments, ce partage. *C'est quelque chose qui m'a formée. Je l'ai vécu et recherché dans d'autres phases de ma vie à travers le théâtre, la culture, avec d'autres personnes. Et avec Alessandra aussi. Parce qu'Alessandra aussi, et ceux qui comme nous travaillent dans la culture, surtout ceux qui commencent à travailler dans la culture pour des raisons de participation, de partage, de passion, possèdent cette capacité de sentir dans le partage une valeur importante. Pour moi, je pense que c'est cela. Un beau moment de partage. L'envie était de partir de la terre pour un beau moment de partage*<sup>388</sup>.

9.3.3. L'importance de la propriété des moyens de production pour réinscrire l'économie dans des relations sociales « fonctionnelles » : le rôle de la fête des moissons

L'expérience et expérimentation de Tularù découle également de la possibilité, selon Miguel, de « pouvoir mettre à système un moyen de production » :

Un moyen de production qui n'intéressait personne d'autre dans la famille, parce que de toute façon un moyen de production nécessite une certaine quantité d'énergie pour le

---

<sup>388</sup> Entretien avec Miguel 23 juillet 2019, Tularù (Ponzano di Cittaducale).

mettre en place, alors nous avons décidé de l'utiliser comme un outil pour construire un autre type de relation, d'économie<sup>389</sup>.

La gestion des relations avec les membres de la famille a été le premier terrain sur lequel Miguel et Alessandra ont dû faire preuve non seulement de la solidité de leur projet mais aussi d'importantes qualités de « diplomates ». Si les membres de la famille les soutiennent, le fait qu'ils ne soient pas propriétaires les expose tout de même à des incertitudes qui resurgissent régulièrement.

La vision d'Alessandra et Miguel est celle, avant tout, d'un projet à vocation sociale et culturelle dans lequel on tente toutefois de *recréer un lien « fonctionnel » entre un certain type de structure des relations sociales et l'organisation matérielle de la subsistance*. En d'autres termes, on promeut un certain type de relations sociales, tout en créant les bases matérielles qui permettent à ces relations de s'inscrire dans une économie. La façon dont Miguel explique les raisons qui les ont amenées à organiser la fête de la moisson est intéressante à cet égard :

Nous avons organisé la fête dès la première année, et pas seulement parce que c'était ce que nous savions faire le mieux, vu nos métiers d'avant. C'était pour nous le moyen de susciter la participation autour du processus de production. C'est une réflexion qui s'est imposée dès le début. Nous étions très conscients que le processus de production alimentaire, dans l'histoire de l'humanité, a toujours eu une valeur de lien social, ce qui est très visible, même à Tularù. Dans cette région, la relation entre les maisons d'ici et les villages environnants était basée sur une économie de subsistance. Les habitants utilisaient la terre pour se nourrir et lorsqu'il y avait besoin de beaucoup de travail – et que les machines n'existaient pas ou étaient trop chères pour une telle économie et qu'il fallait de la main d'œuvre qui ne pouvait pas être payée – les communautés se réunissaient pour produire la nourriture dont elles avaient besoin. La production de nourriture était un moment de rassemblement. Au cours de l'année, les relations n'étaient pas toujours idylliques, mais à la fin, on savait que l'on devait travailler ensemble, qu'on avançait ensemble. Il y avait un objectif commun : *prendre soin de la terre* parce que la terre nourrissait tout le monde et unissait vraiment les gens. Lorsque nous sommes passés d'une économie de subsistance à une économie de prédation, c'est-à-dire où la nourriture devient un

---

<sup>389</sup> Entretien avec Miguel 23 juillet 2019, Tularù (Ponzano di Cittaducale).

moyen de s'enrichir, à ce moment-là, cette valeur sociale s'est effondrée. *Nous voulions la récupérer par les moyens actuels, en utilisant tous les moyens technologiques possibles, et créer ainsi un moment de participation autour de la production alimentaire. L'organisation d'une fête nous est apparue comme une évidence. Une fête qui n'était pas « démonstrative ». Ce n'était pas une heure de battage pour célébrer le bon vieux temps. Il s'agissait de trois jours d'apprentissage de la moisson avec les vieux paysans de la région, les « maîtres moissonneurs », non pas parce que nous voulions moissonner le champ à la main, mais parce que nous voulions retrouver cette dimension de participation à la production alimentaire. C'est pourquoi ceux qui viennent moissonner bénéficient d'une réduction de 20 % sur le prix final du pain l'année suivante*<sup>390</sup>.

La fête des moissons de *Tularù* n'est pas uniquement un festival-événement culturel, qui attire un public urbain et même international diversifié à la recherche d'un week-end « alternatif », ni vraiment un festival-commémoration ou de reconstitution historique. Miguel m'explique qu'ils auraient peut-être un public plus local s'ils organisaient un festival avec des gens dans le champ de blé habillés en costumes d'époque et chantant des chansons traditionnelles. Mais ce n'est pas une commémoration que le festival veut être. *L'ambition de Miguel est que la fête des moissons retrouve une « fonction » au sein d'une nouvelle organisation sociale.* Dans sa vision, la fête est le moment de rencontre d'une « filière », entendue comme une « communauté alimentaire », qui aujourd'hui n'est plus seulement locale mais s'étend jusqu'à Rome et aux autres lieux urbains où le pain de *Tularù* est vendu. La fête est aussi l'occasion pour les derniers témoins de l'agriculture non mécanisée – les « maîtres moissonneurs » – de transmettre des connaissances sur les techniques, les gestes et les manières d'organiser la récolte. Mais Miguel, et avec lui Alessandra, s'opposent à une vision de leur travail comme étant la préservation et la perpétuation d'une tradition. Il s'agit de créer des relations sociales intégrées à des relations écologiques et productives, avec l'idée que les unes sont imbriquées dans les autres. D'où l'importance des choix techniques adoptés.

---

<sup>390</sup> Entretien avec Miguel 23 juillet 2019, *Tularù* (Ponzano di Cittaducale).

#### 9.3.4. Les choix techniques : la rencontre avec l'AOR et les relations avec les agriculteurs d'» à côté »

En termes de techniques agricoles, Miguel a trouvé dans la proposition de *Deafal* l'approche qui répond le mieux à sa recherche. En effet, il souhaite pratiquer une agriculture qui permette une durabilité écologique et économique à long terme, tout en utilisant la production alimentaire comme un levier pour faire émerger des relations sociales :

La partie agricole s'est développée grâce à la rencontre avec Matteo Mancini et *Deafal*. Venant du théâtre, j'avais une idée claire de la manière dont je voulais utiliser ce lieu sur le plan social, impliquer les gens dans le processus de production, faire de la communication, donner à ce lieu une certaine apparence et une certaine substance. Avec Alessandra, nous en avons beaucoup parlé. *Cependant, je n'avais pas de technique claire en tête*. Je me suis un peu rapproché de la biodynamie, mais l'approche fidéiste de certains aspects m'a un peu rebuté, même si j'apprécie beaucoup certaines préparations sur le plan scientifique, qui me semblent exceptionnelles. Et puis en m'informant, en cherchant, et aussi grâce au stage de *RestartApp* qui a été un moment important pour démarrer l'entreprise, je suis arrivé à *Deafal* et j'ai découvert l'AOR et Matteo Mancini avec qui j'ai fait un stage. J'ai été époustoufflé par son discours d'ouverture (...) Je n'avais jamais fait la réflexion, que j'ai faite plus tard grâce à eux, sur le fait que l'agriculture conventionnelle est la continuation d'une économie de guerre. (...) La « révolution verte » après la Seconde Guerre mondiale est une ingénierie de guerre. Tout cela m'a frappé. Même l'aspect de la substance organique, la fermeture des cycles de production, l'utilisation des ressources interne à la ferme. C'était exactement ce que nous recherchions. Nous avons entamé une conversation avec lui et, grâce à lui, nous avons découvert toute une série de techniques. Certaines techniques avec lui, d'autres avec d'autres techniciens. *Ce sont toutes des techniques qui impliquent la réutilisation et la rationalisation de la matière organique.*

Comme je eu l'occasion déjà de l'évoquer (voir chapitre 8), la proposition de *Deafal* se caractérise par son ouverture au dialogue avec différents acteurs du monde agricole : « des agriculteurs de longue date, qui ne savent rien ou presque de la AOR ; des néophytes, qui font leurs premiers pas dans l'agriculture ; des techniciens et des universitaires, qui, peut-être par peur ou par manque de confiance, n'ont jamais quitté

l'agriculture conventionnelle »<sup>391</sup>. Pour Miguel, la rencontre avec Matteo Mancini n'est pas simplement la rencontre avec un expert. Miguel se sent très proche de la vision (politique) que Matteo Mancini exprime sur la transformation écologique de l'agriculture. Il la présente ainsi dans le livre-manuel d'AOR qu'il a écrit :

(...) ne nous faisons pas d'illusions : la régénération des sols ou une technique innovante peuvent apporter des solutions à des problèmes individuels, mais elles ne suffisent certainement pas à elles seules à assurer une perspective de prospérité aux agriculteurs, sans un changement du paradigme économique, politique et financier mondial. En tout état de cause, la solution, ou une partie de celle-ci, doit venir des petites rues de la province qui mènent aux petites villes et aux grands centres urbains, en construisant des relations, des liens, des filières, des systèmes économiques dans lesquels les aliments ne s'éloignent pas trop de l'endroit où ils ont été produits. *Chez nous aussi, tirer un revenu de l'agriculture est une véritable entreprise. Le travail de l'agriculteur du nouveau millénaire ne consiste pas à rester dans les champs : il doit d'abord se livrer à un corps à corps épuisant dans les bureaux de l'administration, puis sortir dans la rue et expliquer au monde qu'il ne peut pas produire des tomates à 50 centimes le kilo ou des clémentines à 25 centimes. S'il y arrive, il a probablement exploité quelques pauvres âmes et certainement fait un nouveau trou dans le réservoir de ressources naturelles. C'est ainsi que s'ouvre un nouveau chapitre sombre de l'histoire de notre temps. Nous dansons au bord du précipice parce que nous continuons à produire, à nous déplacer, à manger et à vendre comme nous le faisons il y a trente ans*<sup>392</sup>.

Miguel se retrouve dans cette proposition « révolutionnaire », qui consiste à promouvoir « une agriculture bien faite », capable de répondre à des conditions climatiques de plus en plus défavorables (la sécheresse en particulier) et capable, surtout, de contribuer à atténuer le changement climatique en stockant le carbone dans le sol, garantissant ainsi sa fertilité. Tout cela commence par une refonte du mode de fonctionnement de la ferme agricole, qui peut également être associée à la refonte d'une filière et de la relation avec le consommateur final, comme dans le cas de *Tulari*.

---

<sup>391</sup> Matteo Mancini, *Agricoltura organica e rigenerativa* (Terra Nuova Edizioni, Florence, 2018), p. 9.

<sup>392</sup> *Ibid.*, p. 9.

Comme je l'ai discuté, l'AOR est une proposition qui cherche aussi à rejoindre le monde de l'agriculture conventionnelle en s'appuyant sur les problèmes croissants que rencontrent les exploitations. Ainsi, *Deafal* ne promeut pas une agriculture nécessairement « paysanne » mais avant tout une agriculture « bien faite », attentive à la régénération des sols comme à la « régénération de la biodiversité », des « relations entre les êtres vivants » et des « savoirs »<sup>393</sup>. Fidèle à l'idée de diversité, il s'agit de reconnaître qu'il existe différents modèles d'agriculture qui peuvent être réorganisés de manière biologique et régénératrice. De ce point de vue, il y a tout un public « conventionnel » à qui il faut apporter cette proposition et dont il faut vaincre la méfiance.

L'idée est de créer les conditions d'une confrontation politique sur la manière dont l'agriculture est (ou n'est pas) gouvernée et d'une refonte plus large des systèmes agroalimentaires qui maintiennent les aliments à proximité de leur lieu de production, contribuant ainsi à affirmer une vision de « souveraineté alimentaire », tout en agissant au niveau technique pour promouvoir autant que possible le passage à des pratiques régénératrices. Une transition qui peut également se faire sans impact négatif sur les revenus et donc sans trop « effrayer » les agriculteurs « conventionnels ».

Matteo Mancini souligne en effet que « les approches intégrées, holistiques et interdisciplinaires sont formidables, mais elles font souvent peur à ceux qui ont passé toute leur vie à la campagne et qui sont critiqués aujourd'hui pour la façon dont ils produisent, dont ils mangent et dont ils vendent »<sup>394</sup>. Pour lui, le défi est de réussir, avec une proposition « laïque et non dogmatique », à changer la façon dont les sols sont gérés, même dans les grandes entreprises conventionnelles. D'autre part, l'AOR est une « discipline théorique et pratique qui s'appuie sur différentes approches et expériences agricoles qui ont traversé le siècle dernier et le présent, combinant les pratiques traditionnelles avec les connaissances scientifiques modernes »<sup>395</sup>.

Miguel se dit inspiré par la vision de Matteo. Ce type de proposition de changement dans l'agriculture passe, pour lui qui est sur le terrain, par la création de relations avec

---

<sup>393</sup> Ibid., p. 11.

<sup>394</sup> Ibid., p. 9.

<sup>395</sup> Ibid., p. 11.



les agriculteurs d'à côté, même ceux qui ont des pratiques différentes. Ces agriculteurs sont le plus souvent assez liés à un modèle de production industrielle. Il faut trouver les moyens de surmonter leur méfiance, afin d'ouvrir une possibilité de confrontation sur les pratiques adoptées. La *compétence* devient alors un aspect important. Comme l'explique Alessandra :

Nous essayons de faire ce que nous faisons avec une réelle expertise. Nous n'improvisons pas, nous approfondissons les choses. Par exemple, nous sommes devenus le point de référence pour toutes les familles qui ont un cœliaque à la maison, parce qu'à Rieti, aucun nutritionniste ne peut leur expliquer cette histoire du gluten<sup>396</sup>.

En fait, le blé est la production sur laquelle Tularù a le plus misé depuis le début pour lancer la constitution d'une filière :

Nous avons fait un bon choix en utilisant le blé de variété « Rieti ». Dès notre arrivée, nous avons eu l'idée d'un projet en dialogue avec le territoire : nous voulions créer une filière. Nous cherchions le bon produit pour une filière dans une région que je connaissais bien, car j'ai été au collège et au lycée ici. Je connaissais la mentalité d'ici. Il y a une certaine méfiance, une certaine fermeture, un certain mécontentement. Les gens d'ici aiment beaucoup leur terre, mais ils se méfient aussi de l'avenir. C'est une attitude qui n'aide pas lorsque l'on veut construire quelque chose. Le fait qu'il existe une variété de blé appelée « Rieti », qui était autrefois importante pour l'économie de la région et qui présente aujourd'hui des caractéristiques reconnues, qui en font un produit de qualité et sain, a été un élément important pour rassembler les gens. À partir de là, nous avons entamé un *parcours relationnel*. Le blé était un outil, pour impliquer d'autres producteurs qui partageaient la même approche de *prendre soin de la terre*. Dès le départ, nous avons émis l'hypothèse d'un cahier des charges lié à la filière des « céréales anciennes » du Rietino, dont l'*objectif ultime serait de parvenir à ne pas labourer les champs, afin de respecter la vie microbiologique du sol*. Et respecter l'ensemble de l'écosystème. Nous travaillons sur des « mélanges » de semences et cet outil a donc été important pour rendre la construction de filière efficace. Nous aurions pu faire autrement. Nous essayons de construire une filière sur la viande alimentaire, en commençant par le pâturage, mais c'est

---

<sup>396</sup> Entretien avec Alessandra, 22 juillet 2019, Tularù (Ponzano di Cittaducale).

beaucoup plus difficile. Le pâturage est une vocation profonde de ce territoire, car il s'agit d'un territoire montagneux et vallonné. Il serait tout à fait logique de créer une filière sur la viande, avec des animaux nourris au pâturage, car les pâturages d'ici sont encore très conservés. En revanche, nous avons plus de difficultés qu'avec le blé « Rieti » à trouver des producteurs qui acceptent cette approche, peut-être parce que la filière de la viande n'est pas ressentie de la même manière que la filière du blé « Rieti »<sup>397</sup>.

Miguel et Alessandra aiment dire qu'ils cherchent à établir des relations tout autant avec les *vicini di pensiero* (ceux et celles avec qui on a une proximité de vision et de pensée) que les *vicini di casa* (ceux et celles qui sont à proximité, qui habitent à côté). En évaluant l'expérience de la fête des moissons, Miguel explique :

Nous avons du mal à impliquer les gens d'ici, les locaux. Les habitants, qui sont aussi les premiers gardiens de ces lieux, n'étaient pas présents à la fête des moissons, à l'exception de quelques « maîtres moissonneurs ». Nous devons y travailler davantage, tisser plus de liens. C'est un travail de longue haleine. Nous pensions que le fait de mettre en valeur la tradition de ces régions serait suffisant pour les impliquer, mais ce n'est pas le cas. La danse de salon, avec l'accordéon, fonctionne beaucoup mieux. Il n'y a pas d'habitude à des moments de réflexion collective qui débouchent ensuite sur une vision à long terme. Chacun s'occupe de son petit jardin, comme cela est le cas dans une bonne partie de la province italienne. Il y a une difficulté à travailler en réseau et à se considérer comme faisant véritablement partie d'un contexte. Et *cela est dû à un manque de confiance*. Ce qui nous renvoie au discours que nous avons tenu à maintes reprises, à savoir que le processus de production alimentaire a toujours eu une valeur de cohésion sociale ici. Dès lors que la production alimentaire n'est plus collective parce que les machines prennent en charge le travail collectif, cette fonction est perdue. Dans certains endroits, c'est la raison pour laquelle les gens sont restés ensemble dans un contexte difficile comme le village, parce que la vie au village n'est pas facile. C'est plus facile en ville avec toutes les commodités, les soins de santé, l'éducation, l'infrastructure. (...) C'est pourquoi nous avons voulu recréer la fête des moissons comme un moment de cohésion. Ce modèle fonctionne avec les gens du GAS de Rieti et des personnes extérieures. Auparavant, on travaillait avec les voisins, les familles proches. Aujourd'hui,

---

<sup>397</sup> Entretien avec Miguel 23 juillet 2019, Tularù (Ponzano di Cittaducale).

il s'agit de travailler avec des *vicini di pensiero*, avec des personnes qui ont le même besoin, la même sensibilité, et qui viennent de loin pour participer. Ce que nous aimerions arriver à faire, c'est que la fête soit un moment d'agrégation pour tout type de voisins, les *vicini di casa* et les *vicini di pensiero*, parce qu'il est logique que ça soit d'abord les personnes qui y vivent à prendre soin du territoire<sup>398</sup>.

Pour Miguel, le véritable défi consiste à impliquer les voisins d'à côté. D'où son attitude non dogmatique et une tendance à faire des propositions qui sont toujours ouvertes à la révision et à la contribution de ceux et celles qui décident de participer. Miguel croit fermement en cette ouverture. C'est pourquoi il a participé à la fois aux réunions du *Genuino Clandestino* et aux réunions organisées par la Région à propos de la PAC et du PDR.

9.3.5. Le choix du respect des normes, les difficultés de l'isolement et la collaboration avec les institutions locales

Il est toutefois important de rappeler que Alessandra et Miguel ont fait le choix de créer une *réalité productive dans le cadre de la réglementation actuelle*. Comme dans d'autres projets que j'ai eu l'occasion de visiter, par exemple *la Tabacca*, à Tularù les normes sont reconnues comme un élément qui a vocation, en théorie, à garantir les biens collectifs. Face à l'éventuel dysfonctionnement de la norme, on cherche à promouvoir son changement par des actions de sensibilisation et des campagnes, comme celle pour la reconnaissance de l'agriculture paysanne. Entre temps, on fait avec, mais le choix est celui de « être dans les clous » en particulier pour ce qui concerne les contrats de travail.

La décision de se conformer aux cadres de la réglementation en vigueur concerne à la fois la réglementation en matière de sécurité alimentaire (d'où la nécessité d'investir dans la mise aux normes de la cuisine) et la réglementation en matière de travail, dans la mesure où tous les travailleurs de *Tularù* ont un contrat de travail et il n'y a pas de recours à ce que l'on appelle le « travail au noir », une pratique très répandue dans la région. Le modèle est celui que j'ai défini comme le *hub* (voir chapitre 8) :

---

<sup>398</sup> Entretien avec Miguel 23 juillet 2019, Tularù (Ponzano di Cittaducale).

L'idée est que chaque personne qui vient travailler ici doit créer son propre revenu, donc prendre en charge la gestion d'un projet : s'occuper du potager ; animer les atelier d'éducation à l'environnement ; faire le pain, etc.. D'un point de vue économique, nous sommes sur le fil du rasoir. Mais si on ne prend pas de risques, par exemple en faisant des contrats aux gens qui travaillent avec nous qui garantissent une continuité, on n'avance pas. Nous vivons ici. Nos revenus et nos besoins ont beaucoup diminué. Nous avons toujours des frais d'essence, des frais supplémentaires de nourriture pour la nourriture que nous ne produisons pas directement, et on fait une semaine de vacances par an. Mais tout a été réduit. Il y a beaucoup de dépenses qu'on a en ville et que on n'a pas ici. Miguel cotise pour l'INPS, moi aussi, mais je ne me paye pas un salaire. Je prends l'argent dont j'ai besoin, quand j'en ai besoin. Nous payons les salaires de Laura qui nous aide pour le pain, de Pamela qui nous aide dans la restauration et dans les projets avec les écoles, de Luca qui nous aide dans le jardin.

Lors de ma visite en mars 2022, le projet était arrivé à employer 10 personnes pendant la saison estivale. Dans le même temps, Alessandra m'explique qu'elle a du mal à trouver quelqu'un pour remplacer Luca, la personne qui s'occupe du potager et qui a décidé de déménager dans une autre ville. La recherche d'une personne spécialisée en médecine vétérinaire pour pouvoir faire avancer le projet de réintroduction d'autres animaux, en plus des vaches et des poules, ne semble pas non plus facile. Et cela non seulement parce que les salaires que *Tularù* peut offrir sont modestes, mais aussi parce que vivre à *Tularù* signifie vivre au sommet d'une colline, dans un isolement relatif. C'est aussi la raison pour laquelle Laura, qui a en charge la grande partie de la production du pain, aimerait trouver une solution pour pouvoir faire le pain directement à Rome et gérer ensuite la commercialisation du pain dans la ville, laissant Alessandra faire le pain à *Tularù* et en assurer la distribution à Rieti. Une telle solution permettrait aussi d'économiser sur les frais d'essence.

En outre, il faut dire qu'il est difficile de trouver des maisons à louer ou à vendre à Ponzano di Cittaducale, bien que ce soit un endroit inhabité pendant la majeure partie de l'année. Malgré le peu de résidents permanents et le fait que certains voisins ne sont pratiquement jamais vus, il n'y a pas d'offres de location. Ceux qui vendent proposent souvent des sommes exagérées. En 2021, un couple d'amis de Miguel et Alessandra, ayant comme eux deux enfants en bas âge, a néanmoins réussi à acheter une maison à

côté de *Tularù*. Ils sont en train de la rénover, tout en continuant à vivre à Rieti. Engagés dans les activités du GAS *Postribù*, Roberto et Giordana font partie du noyau de familles qui ont soutenu et appuyé les initiatives de *Tularù* depuis le début. Roberto a proposé à Miguel d'essayer de réintroduire la culture de la vigne sur l'un des coteaux particulièrement bien exposés. Le projet commun serait de faire du vin.

L'une des activités qui a permis de faire connaître *Tularù* à un public local qui n'est pas directement intéressé par sa proposition économique et culturelle est l'éducation à l'environnement avec les écoles. Selon Alessandra, « travailler avec les enfants est un moyen d'atteindre les familles ». Là encore, il faut passer par des appels à projets :

Étant donné qu'il y a l'autonomie des écoles, si vous trouvez un enseignant disposé à répondre à un appel à projets, vous pouvez obtenir un financement. Nous sommes entrés en relation avec les écoles parce que certains enseignants sont venus ici. Ensuite, il faut dire que Giovanna, la mère de Miguel, a enseigné jusqu'à l'année dernière et le bouche à oreille a fonctionné. Puis ça s'est passé par l'intermédiaire de nos enfants. Le premier groupe d'enfants qui est venu ici, et ce n'est pas un hasard, était de l'école de Marta [la fille de Miguel et Alessandra]. Puis sont venus les écoliers de l'institut polyvalent où travaillait Giovanna. Aujourd'hui, nous avons réussi à mettre en place des collaborations avec presque toutes les écoles primaires de Rieti. Les enfants viennent ici, ils passent toute la matinée avec nous. Nous organisons des moments à l'intérieur et à l'extérieur, au cours desquels ils découvrent le potager, la phyto-épuration, l'eau, le « cycle du caca », le pain, puis il y a une partie sur l'éducation au recyclage. Chaque année, ce programme est répété. En septembre, nous présentons les projets dans les écoles. Certains projets impliquent d'abord un travail en classe, puis nous terminons à l'extérieur. Les activités menées avec les enfants permettent de toucher les familles et de surmonter certaines méfiances. Des personnes que je ne pensais pas seraient jamais venues nous voir sont venues et sont heureuses de découvrir que ce monde existe.

9.3.6. Le compost du Bon Samaritain : les aspects problématiques d'un positionnement « écotonal »

Le positionnement du projet *Tularù* à la frontière entre, d'un côté, une forme d'engagement pratique qui n'est pas simplement un mode de vie alternatif mais un positionnement critique par rapport à la non-durabilité de l'agriculture conventionnelle

et, de l'autre, une attitude pragmatique de dialogue avec des publics éloignés de l'engagement politique et de la sensibilité écologique a valu à *Tularù* un certain nombre de critiques. Les critiques portent, par exemple, sur le manque de radicalité de leur proposition, qui aurait tendance à trop s'adapter aux exigences d'un public de consommateurs « conventionnels ».

Dans les témoignages que j'ai collecté lors de ma participation à trois éditions de la fête des moissons (2019, 2021, 2022) en interrogeant les participants, j'ai rencontré un argument critique récurrent. L'argument est le suivant : le fait de chercher à attirer des publics très différents, contribue à rendre confuse la proposition culturelle. Selon Francesca, une habitante de Rome impliquée dans le monde de la culture, la fête des moissons risque de glisser vers ce qu'elle appelle « la logique *happy hour* » : le public vient, mais pour consommer, pour boire et manger, avec peu d'ouverture d'esprit qui le dispose à être réceptif à d'autres contenus.

Pour d'autres participants, en revanche, la proposition manque de profondeur spirituelle. C'est un problème qu'Alessandra me mentionne à plusieurs reprises, me disant que délibérément, dans leur programmation culturelle, ils essayent d'être « laïques ». Ce n'est pas seulement la peur d'être stigmatisés comme des babacools (*fricchettoni*). C'est aussi le fait que ni Alessandra ni Miguel ne sont particulièrement intéressés par la question.

Les agriculteurs locaux avec lesquels Miguel a réussi à nouer de bonnes relations au fil des ans et qui assistent maintenant régulièrement à l'événement de juillet, disent qu'ils trouvent cette proposition de moissonner à la main assez étrange. Interrogés pour avoir leur avis sur la fête, ils me répondent qu'à leur époque la moisson « c'était sérieux, on se levait à l'aube, on travaillait ». Ils me disent ça tout en observant un groupe de filles et de garçons qui, à 11 heures du matin, débarquent au champ où la moisson a lieu depuis 8 heures du matin, avec des vêtements pas appropriés aux activités qu'ils doivent faire (pas de chapeau indispensable pour éviter les coups de soleil ; des shorts quand il faut surtout éviter d'avoir les jambes nues parce que les épines piquent...).

Miguel est conscient de ces risques, mais il considère qu'il n'y a pas mille manières de « régénérer » les relations sociales qui permettent ensuite de prendre soin du territoire. Il faut entrer en relation précisément avec les composantes de la population

locale qui semblent les plus éloignées. Pour ce faire, il faut également faire des compromis, adapter le langage, éviter d'être trop radical dans la proposition. Pour Miguel, il s'agit d'appliquer la logique du compost aux relations sur le territoire :

Le défi intéressant est d'approcher ceux qui n'ont pas cette sensibilité ou qui ne sont pas conscients de l'avoir ou qui ne sont pas enclins à l'avoir. *C'est pourquoi je pense qu'il est important d'établir une relation, qui est une chose concrète basée sur l'attention, la disponibilité, la confiance, l'acceptation.* Nous essayons toujours d'avoir ces qualités lorsque nous nous approchons d'une réalité avec laquelle nous voulons entrer en relation. (...) Alessandra me fait remarquer que j'ai l'air du « Bon Samaritain ». Mais je suis convaincu que si l'on ne commence pas comme cela, on n'obtient pas de résultats. (...) Quand on s'occupe du sol, cette disponibilité, cette écoute, cet accueil, il faut l'avoir par rapport à la production de compost, par rapport à l'entretien de la substance organique, par rapport à la façon dont la vie microbologique se déroule ; c'est une attention qui est utile parce que, si on travaille en amont, les plantes poussent en bonne santé, on leur a donné le contexte pour grandir en bonne santé. C'est utile à long terme. Et c'est la même prédisposition dont tu as besoin pour construire ces relations qui sont utiles au territoire et à toi-même. Tu es plus satisfait socialement, relationnellement, et tu construis, grâce à des forces que tu n'aurais pas pu atteindre autrement, un meilleur contexte dans lequel vivre, tout d'abord pour toi même. Le fait de bien vivre dans un lieu dépend des relations que tu arrives à créer. Cela explique le dépeuplement des villages. Lorsque cette valeur [le travail], qui était la seule à maintenir la cohésion de la communauté, a disparu, les gens ont commencé à dire : « Je vais chercher une vie où je serai mieux loti ». Et ils sont allés en ville, parce qu'en ville, il y a tellement de possibilités... Je me demande parfois s'il s'agit d'un discours de Bon Samaritain, mais je ne le crois pas. Je pense qu'il est fondamental d'avoir ces qualités... mais il faut s'entraîner à ça... il faut s'entraîner<sup>399</sup>.

L'entraînement implique aussi d'encaisser les déceptions. Revenant sur le démarrage du projet de filière des variétés anciennes du blé de la région de Rieti (*filiere Grani Antichi del Reatino*), Miguel ne cache pas les problèmes qui ont marqué le processus :

Avec la filière, les débuts ont été difficiles, nous nous sommes pris des portes dans la figure. (...) Lorsque l'on mise sur

---

<sup>399</sup> Entretien avec Miguel 26 juillet 2019, Tularù (Ponzano di Cittaducale).

les relations, il est évident que les choses peuvent aller dans un sens ou dans l'autre, en fonction des personnes. Certains voulaient entrer dans la filière, nous leur avons donné les semences, mais, au final, ils ne sont pas entrés. Ils n'ont pas respecté les accords de la filière mais ils ont gardé les semences pour eux. Il était inutile pour nous d'emprunter la voie juridique et conflictuelle, même si on aurait pu le faire. Ces épisodes ont un peu retardé la construction de la filière, mais ils ne nous ont pas causé un énorme préjudice. C'est plutôt une déception. Mais avec huit ou dix autres personnes, les choses ont bien marché. À l'avenir, il y aura d'autres déceptions, je ne l'exclus pas. Mais c'est un peu comme lorsqu'on voit la matière organique se composter. Le complexe argilo-humique a besoin d'un certain équilibre. Une moisissure peut apparaître, mais le complexe argilo-humique continue à évoluer si les conditions sont réunies, s'il y a la bonne température, la bonne humidité, le bon rapport carbone-azote. C'est un processus relationnel, un dialogue bactérien et microbiologique. C'est un peu la même chose dans les relations entre les personnes. Si les conditions que nous créons, si le contexte que nous essayons de créer est propice à ce type d'économie, oui, quelques moisissures peuvent apparaître, mais l'humus finira par s'accumuler au fil du temps<sup>400</sup>.

En même temps, les erreurs donnent un aperçu des ingrédients nécessaires à l'établissement de relations de confiance. L'un des principaux est la capacité à penser à long terme. Tout aussi importante est la capacité à considérer, en plus de son propre intérêt, un intérêt commun. Ces deux caractéristiques tendent à se rejoindre dans la mesure où la capacité à penser à long terme est une capacité à penser aussi aux autres, à ceux qui viendront après :

Nous nous sommes rendu compte que cela ne fonctionnait pas avec ceux qui cherchaient un gain personnel, ceux qui trouvaient dans ces blés anciens une solution à leurs problèmes. Les personnes avec lesquelles cette relation n'a pas fonctionné étaient des personnes qui n'avaient pas de confiance dans le collectif. Ils n'avaient pas non plus une vision de rechercher le bien commun. Il y avait la recherche du bien à court terme et pour leur situation seulement. En revanche, d'autres personnes comprennent davantage l'importance du long terme et alors une relation peut s'établir.

---

<sup>400</sup> Entretien avec Miguel 26 juillet 2019, Tularù (Ponzano di Cittaducale).



Miguel donne l'exemple d'un agriculteur *contoterzista* (voir chapitre 6), qui participe à la filière et provient du secteur conventionnel :

Lui, par exemple, s'est rendu compte que la méthode conventionnelle n'était pas la bonne méthode parce qu'il voyait la terre perdre de sa fertilité d'année en année. Avec lui, on parle davantage du travail qu'on peut faire avec les tracteurs. Nous avons fait le design dit de la *keyline*<sup>401</sup> et la collaboration s'est bien passée. L'objectif, cependant, reste le même. Le bien commun. La voie de la relation est la plus fatigante, mais c'est aussi la plus stable. Une fois qu'on a défini et stabilisé les fondamentaux de la collaboration, ce n'est pas une mode, ce n'est pas lié à une tendance des prix, c'est quelque chose de beaucoup plus profond<sup>402</sup>.

9.3.7. Développer une rationalité écologique habitante dans la pratique agricole : la collaboration entre science et expérience au service de la (bio-)diversité

Dans le discours de Miguel, le choix d'un certain type d'agriculture et d'économie n'est jamais simplement un choix éthique mais repose aussi sur un intérêt « bien compris ». Miguel prend soin de préciser à chaque fois qu'il ne s'agit pas, pour lui, de choix qui se réfèrent à des principes éthiques abstraits. Pour lui il est question de celle que je définis *une rationalité écologique habitante*, c'est à dire, une rationalité qui est exercée en tenant compte des caractéristiques d'un territoire dont on est aussi, à la première personne, l'habitant (Centemeri, 2019a). Cela renvoie à la capacité de s'appuyer sur des critères d'évaluation multiples et de reconnaître l'importance de ces modes d'évaluer qui s'appuient sur l'expérience personnelle d'un milieu (voir chapitre 1). En ce sens, il y a un intérêt personnel « bien compris » en jeu, dans la mesure où cet intérêt personnel s'étend à la prise en compte de l'avenir de ses enfants et du territoire dans lequel on vit :

---

<sup>401</sup> Le *design* dit *keyline* est un *design* qui s'appuie sur les courbes de niveau. Grâce à l'aménagement hydraulique-agricole du sol, selon les courbes de niveau naturelles, l'objectif est d'atténuer l'action des agents atmosphériques et d'améliorer la fertilité des sols. Plus précisément, l'action principale consiste à réduire le ruissellement des eaux de surface, ce qui entraîne une réduction de l'érosion du sol et du lessivage des nutriments de surface.

<sup>402</sup> Entretien avec Miguel 26 juillet 2019, Tularù (Ponzano di Cittaducale).

Je ne veux pas être trop théorique ou rhétorique. Il y a une chose très concrète dans cette économie de la relation que nous construisons, c'est que dans l'économie actuelle basée sur la conception de la nourriture comme marchandise, il est normal que le prix mondial du blé soit fixé à la bourse de Chicago. Ce prix est fixé selon des logiques financières déconnectées de l'évolution saisonnière et réelle des cultures. Et il repose sur une conception des semences qui doivent être produites et améliorées par les centres de recherche. Et c'est là une autre étape fondamentale, à savoir le fait que *nous travaillons avec les mélanges*. Le blé Rieti est, techniquement, une « population locale ». Qu'est-ce que cela signifie ? Jusqu'aux années 1930 (...) la semence était conservée par l'agriculteur qui choisissait les meilleurs épis pour refaire la semence. Strampelli a fait quelque chose de révolutionnaire qui a sauvé de nombreuses vies grâce à l'augmentation de la production, mais il s'est engagé dans une voie qui a été renversée par la suite : transférer la capacité de décider de la meilleure semence de l'agriculteur aux centres de recherche. (...) C'est-à-dire que le choix de fermer la filière à l'intérieur du territoire, le territoire qui reçoit cette semence, a été fondamental pour que nous puissions construire cette économie basée sur les relations, parce que, comme je l'ai déjà dit, le prix actuel du blé est aujourd'hui formé à Chicago par la logique financière. (...) Et nous, au contraire, notre volonté était de sortir de cette logique d'une économie basée sur l'utilisation de la semence de cette manière et de reprendre, avec un groupe de personnes, la responsabilité de prendre soin de la semence, de la reproduire, de sélectionner les meilleurs épis adaptés à la terre et de décider des prix, avec les transformateurs de la filière. C'est une question simple mais cruciale. Dans la filière, nous avons également toujours entretenu des relations avec le GAS de Rieti, Postribù, qui nous a soutenus dès le début, a adhéré au projet et a immédiatement soutenu notre entreprise en achetant les produits. C'est également en discutant avec eux que *nous avons décidé ensemble le prix du blé, de la farine et du pain*. Ainsi, contrairement au blé actuel, qui se vend à 18 ou 20 euros le quintal, nous échangeons cette semence à 80 euros le quintal, ce qui permet à l'agriculteur, même avec des rendements plus faibles, d'avoir un revenu. Nous avons calculé qu'au cours d'une année moyenne, ce prix garantit plus ou moins un revenu d'environ 10 euros par heure pour le travailleur agricole. Un salaire que nous avons jugé équitable. Ce prix se répercute ensuite sur le prix de la farine en gros et au détail et sur le prix du produit final, qui est de 5 euros par kilo pour le pain. La coordination avec d'autres transformateurs en ville (comme les producteurs de pâtes), nous a permis d'avoir la sécurité d'avoir déjà un débouché sur le marché à un prix déjà convenu. Elle nous permet également d'accroître notre production année après

année, tout en sachant que ce système est durable. Le produit qui en sort est beaucoup plus intéressant sur le plan nutritionnel, voire organoleptique, et donc disons que cela semble avoir du sens justement ce discours que nous disions, de participer, avec le territoire, à la construction d'un produit final, dont la production prend également soin du territoire. Et quand je *dis « prendre soin », je l'entends de manière très concrète, précisément au sens de la capacité de stockage de carbone*. Ce que nous essayons de faire, c'est de stocker le carbone et de l'introduire dans le sol, par le biais de biofertilisants, de compost, du « pâturage rationnel ». Ce sont toutes des techniques qui visent à stocker le carbone et à le séquestrer dans le sol. À la fois pour des raisons environnementales, mais surtout, en premier lieu, aussi de manière non pas égoïste, mais de prévoyance, dirais-je, car *le carbone constitue notre réserve de fertilité pour l'avenir*. C'est notre coffre-fort, pour ainsi dire, qui nous garantit une fertilité à long terme. Je ne suis pas intéressé par un rendement de 60 quintaux par hectare sur deux ans dans ce sol, pour ensuite devoir désertifier la terre et être enchaîné à un système qui exige toujours plus de moi. Il est intéressant de noter que la capture du carbone coïncide à la fois avec le soin apporté à la terre et avec la création de fertilité. C'est donc une voie qui nous semble juste<sup>403</sup>.

Dans son explication de ce qu'est concrètement « prendre soin » d'un territoire, Miguel fait référence à deux techniques : la technique du « mélange » (*miscuglio*) pour la gestion des semences et la technique du « pâturage rationnel de Voisin ». Ces deux techniques ont été formalisées au croisement de l'expérience directe des agriculteurs et de la méthode scientifique, par des scientifiques agronomes qui se sont appuyés sur l'observation des pratiques agricoles dans les champs pour définir des méthodes d'intervention basées sur la collaboration entre scientifiques et agriculteurs. C'est-à-dire que l'amélioration des pratiques « paysannes » s'est faite grâce à la collaboration entre agriculteurs et « experts », sur un mode de reconnaissance mutuelle.

Le « mélange » renvoie à la technique de « sélection génétique participative » développée par le généticien agricole Salvatore Ceccarelli (1941-), à partir de son expérience en tant que responsable du programme d'amélioration de l'orge au Centre

---

<sup>403</sup> Entretien avec Miguel 23 juillet 2019, Tularù (Ponzano di Cittaducale).

international de recherche agricole dans les zones sèches (ICARDA) à Alep, en Syrie (Ceccarelli 2016). Comme l'explique Miguel :

La biodiversité des personnes est très importante dans notre projet. Parce que la biodiversité des personnes est ce qui permet de déclencher une relation intéressante et utile pour le territoire lui-même. Cette biodiversité se reflète à la fois au niveau des relations sociales, car les personnes avec lesquelles nous interagissons présentent une grande diversité en termes d'origine sociale, de pensée et de motivations. Il y a un peu de tout. Et c'est beau et intéressant. *Cette biodiversité se reflète dans tout le reste de la ferme.* Il y a une biodiversité dans le troupeau de vaches qui est importante pour pratiquer le « pâturage rationnel ». De la même manière, nous avons tout de suite adhéré à la théorie de Salvatore Ceccarelli et promue par *Rete Semi Rurali*, une organisation avec qui nous collaborons. Ceccarelli parle de « population évolutive » et ses populations sont le résultat du mélange de milliers de variétés d'une culture. Dans notre cas, nous travaillons sur le mélange de quatre à cinq variétés de blé capables de réagir différemment et avec résilience aux tendances du sol. Année après année, cette population, ce mélange, s'adapte différemment à chaque terrain. Nous le vérifions avec les autres participants de la filière. Ce mélange s'adapte d'une certaine manière ici dans les montagnes par rapport aux plaines. *Celui du mélange, de la diversité, est un discours que nous tenons tout au long du processus de production.* Le concept de pureté – pureté de la Chianina, pureté du blé de Rieti – *ce mythe de la pureté ne nous appartient pas et ne nous semble pas intéressant.* Notre objectif est de promouvoir des pratiques collaboratives de prendre soin du territoire et c'est pour ça que la pureté n'a pas de sens. Il serait impossible de faire ce que nous voulons faire avec un concept de pureté dans notre tête<sup>404</sup>.

Ce qui m'intéresse de souligner de la méthode du « mélange » adopté par Miguel, à partir de la formalisation de Salvatore Ceccarelli, est la dimension de collaboration entre les connaissances issues de l'expérience directe de la relation à un milieu et les connaissances et méthodes scientifiques. Autrement dit, il s'agit d'une méthode

---

<sup>404</sup> Entretien avec Miguel 23 juillet 2019, *Tularù* (Ponzano di Cittaducale).

scientifique qui reconnaît toute sa place à la « *mētis* » au sens de « savoir-faire ou arts de faire, bon sens, expérience »<sup>405</sup>.

Le savoir-faire fruit de l'expérience de familiarisation à un milieu est particulièrement cruciale pour une agriculture « écologiquement fondée ». L'agriculture écologiquement fondée est en effet une pratique qui est à la fois de production mais toujours aussi de reproduction : elle seconde, accompagne et soutient des processus vitaux complexes dont la connaissance est toujours imparfaite.

Cette vision de l'agriculture découle d'une approche des relations entre les sociétés humaines et les milieux qui met l'accent sur le fait que la subsistance humaine implique toujours une transformation de l'environnement mais que la transformation de l'environnement n'équivaut pas nécessairement à son exploitation. Cette transformation peut être guidée par le souci de garantir la reproduction des milieux et des autres espèces vivantes. Une préoccupation « intéressée » dans la mesure où l'on suppose que de la capacité à inscrire la subsistance dans des relations à même de reproduire les conditions environnementales qui la rendent possible découle la possibilité même de survie de l'espèce humaine.

Il en va de même pour la technique dit du « pâturage rationnel », basée sur les observations du biochimiste et agriculteur français André Voisin, auteur du livre *Productivité de l'herbe* (1957). André Voisin (1903-1964) est une autre figure de scientifique et expert – comme d'autres que j'ai évoquées au cours de ce travail – qui a défendu une approche agronomique qui, partant de l'observation à la fois de la dynamique des écosystèmes et des pratiques traditionnelles, a utilisé la méthode scientifique pour soutenir l'amélioration de ces pratiques<sup>406</sup>. Dans l'expérience de

---

<sup>405</sup> Dans son ouvrage *L'Œil de l'État* (traduit en français seulement en 2021 mais publié dans la version anglaise en 1998), l'anthropologue James C. Scott (Scott, 1998) reprend ce concept des études de Marcel Detienne et Jean-Pierre Vernant dans sa discussion des transformations de la science agronomique, dans la relation à la pratique agricole. Pour François Jullien (Jullien, 1992), qui reprend les mêmes travaux dans sa discussion du sens de l'efficacité en Chine, la *mētis* est la capacité à tirer parti des circonstances, à voir comment la situation évolue et à savoir tirer parti de l'orientation favorable qu'elle présente.

<sup>406</sup> L'œuvre d'André Voisin a longtemps été mieux connue à l'étranger qu'en France. Voisin est mort à Cuba, où il est enterré. Fidel Castro l'avait appelé comme consultant dans la réforme agraire. La méthode du pâturage rationnel a été perfectionnée par l'agronome brésilien Luis Carlos Pinheiro Machado. Sur les activités de Voisin en France dans les années 1950, je renvoie à Bouvier (2021).

Voisin, c'est l'observation attentive du pâturage, de la relation entre l'animal, l'herbe et le sol, qui le conduit à développer la perspective du « pâturage rationnel ». Le pâturage rationnel est pour Voisin « la rencontre de la vache et de l'herbe » ou de tout animal avec l'herbe. Il est donc essentiel de connaître les habitudes de l'animal et de l'herbe, afin d'organiser précisément les zones de pâturage et le temps de présence des animaux sur la même pâture. Le « pâturage rationnel » est une technique qui évite les extrêmes du « pâturage sauvage », d'une part, et de l'élevage intensif avec du foin et du fourrage, de l'autre. La création des conditions d'une rencontre « raisonnable » entre les animaux, l'herbe, l'eau et les rythmes permet de mettre en place des processus de régénération axés sur le pâturage.

C'est cette méthode qui est adoptée à *Tularù* où, comme l'explique Matteo Mancini, « après de nombreuses années de pâturage sauvage avec un troupeau de cinq bovins, un pâturage rationnel et non sélectif a été mis en place. Les capacités productives des différentes parcelles ont été calculées, puis les 10 hectares de pâturage ont été divisés en parcelles de taille similaire, réparties en fonction de la position, de la forme et de la surface sur trois éléments : la productivité ; l'efficacité du point d'eau ; le schéma de *keyline* ». <sup>407</sup>

Ce n'est pas un hasard si André Voisin est considéré en France comme un représentant de la pensée agroécologique et « permacole » : on retrouve dans sa proposition de pâturage rationnel l'idée d'une préoccupation écologique qui n'est jamais séparée d'une préoccupation pour les conditions de subsistance de l'homme et, en même temps, pour le bien-être de l'animal.

Pour l'avenir de *Tularù*, l'intensification de la présence animale est une voie possible :

Aujourd'hui, nous n'avons que les vaches, mais grâce à la structure pour le pâturage rationnel mis en place avec Matteo avec les *keylines*, lorsque nous aurons les points d'eau, nous pourrions faire une rotation beaucoup plus soutenue, en introduisant les poules et les porcs. Il s'agit de la première rotation. Ensuite, nous verrons s'il y a aussi de la place pour des moutons qui pourraient paître avec les vaches. Les poules

---

<sup>407</sup> Matteo Mancini, *Agricoltura organica e rigenerativa* (Terra Nuova Edizioni, Florence, 2018), pp. 104-105.

viendraient trois jours après les vaches. Les cochons viendraient trois jours après les poules. De cette manière, l'idée est de créer un système qui, grâce au pâturage naturel, produit toujours une certaine production animale. La fonction écosystémique des animaux est également utilisée. C'est un aspect qui est totalement éliminé dans l'agriculture intensive à l'heure actuelle. Tout comme la valeur sociale de la production alimentaire, la fonction écosystémique des animaux est également totalement ignorée à l'heure actuelle. En effet, les processus biologiques des animaux ne deviennent plus une ressource, mais un problème à résoudre, comme tous les effluents qui sont générés dans les étables intensives. Alors que lorsqu'on utilise leur fonction écosystémique, on respecte le bien-être des animaux grâce à un habitat idéal pour eux et on parvient également à améliorer la séquestration du carbone et la fertilité des sols. C'est un peu l'idée d'utiliser les animaux pour améliorer la fertilité des sols et en même temps de les utiliser comme produit pour la ferme. Et grâce à ces produits, nous augmentons également le volet social, les événements. Nous organiserons peut-être d'autres fêtes liées aux cycles de production. Peut-être qu'à l'avenir, nous organiserons une fête des vendanges, avec du raisin. Nous verrons, je ne sais pas. Mais il est certain que d'autres fêtes, liées aux cycles de production, sont prévues. Le festival du film environnemental a fonctionné, par exemple, et il nous semble très intéressant de pouvoir voir un film sur la situation du pétrole, et de le voir en mangeant des produits qui viennent d'une agriculture qui cherche à se passer du pétrole, mais aussi en apprenant à connaître les plantes et les animaux. Nous pensons qu'il est important que les gens se reconnectent à ces thèmes, pour comprendre qu'ils ont la responsabilité de prendre soin de la terre, qu'ils le veuillent ou non. S'ils ne le veulent pas, cette responsabilité qui n'est pas assumée produit ce qu'elle produit : des montagnes de déchets et la destruction de la planète.

#### 9.3.8. La confrontation avec les limites de la SNAI

Comme j'ai déjà eu l'occasion de l'évoquer, Miguel et Alessandra cherchent à éviter que l'expérience de *Tularù* soit réduite à deux récits fréquemment mobilisés pour communiquer sur des expériences similaires, tant dans les médias que dans la recherche : l'utopie rurale et l'innovation entrepreneuriale « exemplaire ». Ils cherchent, au contraire, à promouvoir un récit dynamique et dialectique de ce qu'ils font. La ferme *Tularù* n'est pas une utopie rurale, mais en même temps elle l'est. Il ne s'agit non plus d'un simple exemple d'innovation entrepreneuriale, même s'elle l'est. Encore : la

logique de conception suivie à *Tularù* n'est pas explicitement celle de la permaculture, même si elle l'est.

Dans l'expérience de *Tularù*, l'effort d'être un projet d'innovation, une utopie, un site de démonstration, un centre culturel, un lieu de vie – sans être jamais de manière exclusive et dogmatique l'une de ces choses – est nécessaire à la cultivation des relations diversifiées avec le territoire. Cette ouverture au territoire produit comme effet une tendance à tisser des relations avec des sujets également très différents et parfois distants (du point de vue des modes de vie, par exemple). Ce besoin d'ouverture aux relations s'accompagne de la nécessité de ne pas être trop rigide dans la définition de ce que l'on est ou l'on n'est pas, et de ce que l'on fait, ou l'on ne fait pas. En même temps, pour que les relations qu'on arrive ainsi à tisser puisse déclencher des dynamiques transformatives collaboratives, il est important d'être clair sur sa propre vision de long terme et de savoir identifier la limite qui indique ce qui n'est pas négociable.

Dans l'expérience de *Tularù* la question écologique est d'abord une question de territoire. Cette expérience cherche à s'inscrire, par ses pratiques, dans le territoire, tout en voulant par ces mêmes pratiques et les relations ainsi tissées produire un changement dans les modes d'évaluation et valorisation de l'environnement. Miguel et Alessandra ne se placent jamais dans une position de savoir plus ou mieux que leurs voisins : leur disposition est avant tout celle de l'observation et de l'écoute. La clé de compréhension qu'ils adoptent par rapport au changement n'est pas éthique-morale, mais matérialiste-fonctionnelle. C'est pourquoi la notion de réhabiter agro-écologiste est pertinente pour décrire les pratiques de *Tularù*. La vision du changement qu'inspire Miguel et Alessandra s'inscrit dans une temporalité à long terme. C'est un changement qui se produit jour après jour et qui passe par des résultats qui peuvent sembler insignifiants à l'observateur extérieur et un peu distrait.

Les concepts qui reviennent le plus souvent dans leur manière de restituer la nature de leur initiative sont ceux de *relation*, d'*attention* et de *territoire*, pour indiquer une possibilité de changement à la portée de tous, dans la vie quotidienne. En même temps, la nécessité d'un autre type d'engagement pour le changement revient tout aussi fréquemment dans leurs discours. Sans cet autre type d'engagement, il ne sera pas possible, à leur avis, de produire un changement à un autre niveau, celui des institutions et des politiques. C'est pourquoi Miguel n'hésite jamais à participer à des réunions



publiques ou à des débats qui le mettent en contact avec la sphère intellectuelle et politique. Sa grande frustration est de voir de nombreux efforts de réflexion et de recherche (y compris le mien !) qui, pourtant, « restent comme suspendus et n'ont pas d'impact. Parce que le PNRR, après, s'en fout. Ils font les règles des appels à projets du PNRR sans prendre en compte la réalité et il serait vraiment important que cela change »<sup>408</sup>.

Miguel a cherché à porter ces questions à l'attention publique lorsque, par exemple, il a été invité à Rome par le forum *Riabitare l'Italia* avec cinq autres jeunes impliqués dans des projets de réhabiter dans les zones intérieures. L'idée était de leur faire rencontrer Fabrizio Barca, pour l'interviewer à propos de l'avenir de la stratégie SNAI. L'échange qui en a résulté est devenu le chapitre introductif (« A mo' di introduzione. Conversazione con Fabrizio Barca ») du volume *L'Italia lontana* (Lucatelli et al. 2022).

Dans cette occasion, l'intervention de Miguel a été la suivante (pp. 36-38) :

Il est pénible de savoir que les États membres de l'UE, l'Italie en tête, ont voté contre la stratégie *Farm to Fork*, le plan européen visant à réduire la pollution causée par l'agriculture et l'élevage intensifs. De même, nous savons que la politique agricole commune 2021-2027 continuera à subventionner un modèle de production basé sur l'agriculture industrielle et l'élevage intensif. La SNAI n'a pas trouvé des interlocuteurs politiques et c'est le paradoxe dans ces lieux vides : lorsqu'ils sont remplis d'énergies et d'idées génératives et régénératives, ils peuvent devenir autre chose et donner de l'espoir. Ma question est un peu une provocation, au sens étymologique du terme (provoquer, appeler vers). Ces dernières années, le récit du retour des jeunes à la terre, dans les zones intérieures, risque parfois de prendre une dérive sémantique stérile, celle de héros (à sacrifier) ou d'une catégorie détachée de la société à visiter, comme au zoo, dépréciant ainsi la valeur du changement et le paradigme socio-économique qui soutient ces expériences. Une fois encore, l'accent est mis sur les chiffres (peut-être pas les bons) et non sur les relations et les processus. Au niveau sociopolitique et macroéconomique, une telle amélioration est toutefois très difficile à enregistrer, car tous les paramètres d'analyse sont basés sur des données quantitatives qui, très souvent, ne sont pas significatives pour la réussite de ces processus. La boulangerie sociale du petit village du Cilento qui utilise la farine du moulin local, qui à son tour utilise le blé des

---

<sup>408</sup> Entretien téléphonique avec Miguel, 12 janvier 2022.

agriculteurs locaux, tout en réalisant un chiffre d'affaires inférieur à celui de la petite boulangerie de Milan, crée une socialité et une micro-économie qui donnent un sens au choix de construire son avenir dans ces zones, mais qui sont difficiles à enregistrer lors d'une première lecture des données. Et aujourd'hui, il n'y a pas de représentation politique de ces demandes. Il semble que les choix liés à l'utilisation des fonds du PNRR manquent également de vision claire et d'efficacité pour répondre aux défis des années à venir (changement climatique, équité sociale, renforcement territorial de la santé publique, accueil et intégration). Bien qu'il existe plusieurs études, recherches et exemples de techniques et d'outils qui pourraient être décisifs pour surmonter les processus dont l'efficacité s'est épuisée, il manque une véritable connexion entre le monde de la recherche et le monde de la politique. De même, peu d'attention est accordée aux expériences qui pourraient servir de modèles, alors qu'elles sont trop souvent enfermées dans un récit où *la rhétorique du jeune homme retournant héroïquement à la terre risque de dévaloriser son potentiel de changement*. L'appel d'offre pour pouvoir recruter des experts dans les municipalités [et les accompagner dans la rédaction de projets de réponse au PNRR] avait des critères de sélection liés à des logiques rigides qui risquent de ne pas fonctionner. Un travail intense a été réalisé avec la SNAI, mais le risque est de perdre notre force de frappe sur les tables de décision. Qu'advient-il de tout le travail effectué par la SNAI ? Pourquoi n'y a-t-il pas six ans de SNAI dans le PNRR ? Existe-t-il aujourd'hui une volonté politique d'écouter les territoires dans l'application concrète des fonds, y compris le PNRR ? Peut-on lancer des pistes de recherche qui permettent d'évaluer la complexité de la qualité des relations qui peuvent se créer dans les zones intérieures et qui, dans bien des cas, sont à l'origine du choix de s'y installer ? Comment pouvons-nous construire ou renforcer des parcours collectifs pour choisir des politiques territoriales, même au-delà du PNRR ?

Dans sa réponse à Miguel, Fabrizio Barca pose la question en termes de nécessité de « rééquilibrer le pouvoir » en Italie, c'est-à-dire de lutter contre les inégalités, comme l'inégalité qui existe entre les personnes âgées et les jeunes, et qui désavantage les jeunes. Barca présente un certain nombre d'idées et de propositions qu'il a essayé de mettre en avant avec le *Forum DD*. Il évoque notamment l'idée d'une mesure qui serait « un héritage universel pour tous les jeunes de 18 ans, égale à 15.000 euros – universel, inconditionnel, greffé sur un processus d'accompagnement et de formation à l'utilisation de ces fonds dès l'âge de 14 ans et financé par une réforme fortement

progressive des droits de succession et de donation » (Lucatelli et al. 2022, p. 39). Il mentionne également une proposition élaborée par le groupe de travail de la SNAI avec le professeur Andrea Cavallero (agronome et expert en alpiculture et systèmes sylvopastoraux), promoteur en Italie de l'introduction des « associations foncières » (mises en œuvre en France depuis 1975) pour faciliter l'accès des jeunes aux terres non cultivées. Bien que la proposition – qui demandait une « intervention réglementaire légère » – ait été portée à l'attention du ministre de l'agriculture de l'époque (qui n'est pas cité), aucune mesure n'a été prise. Le bref échange se termine par le constat suivant de la part de Barca : « La distance entre vous, oui, vous qui êtes ici aujourd'hui, toi Miguel avec ton raisonnement, tous les autres, et la classe dirigeante est impressionnante » (Lucatelli et al., 2022, p. 41).

Cette distance, dont au cours de mon enquête je n'ai cessé d'avoir des preuves, interroge aussi les pratiques de la recherche.

#### *9.4. Quel engagement des sciences sociales dans la catastrophe socio-écologique des zones intérieures ? Retour sur l'expérience du collectif Emidio di Treviri*

L'analyse de l'expérience de la ferme Tularù a permis d'y voir un peu plus clair sur les implications d'une tentative délibérée et consciente de réhabiter par des méthodes agroécologiques une zone intérieure. Réhabiter demande d'avoir de la terre, de pouvoir avoir le plus possible un contrôle sur les moyens de production. Mais ça demande aussi beaucoup de capacité d'observation, d'écoute, d'accueil à la diversité des personnes qui habitent un territoire. L'observation, l'écoute, l'accueil sont dues aussi au sol, aux animaux, aux plantes, aux écosystèmes. Réhabiter c'est une pratique qui s'inscrit dans une temporalité de longue durée, le temps long de la (re)construction de relations permettant de produire un changement aussi bien culturel que matériel, économique et écologique. Il ne s'agit pas de fonder un autre monde possible mais avant tout d'entrer en relation avec le monde qui est là, d'être reconnus comme faisant partie d'un territoire. Mais il faut garder à maintenir sa propre spécificité, sa diversité, et faire travailler cette diversité dans les formes de collaboration nécessaires à prendre soin des biens communs. Le fait de prendre soin, comme l'a très bien expliqué Miguel, ne repose

pas tant sur des motivations éthiques générales mais sur un « intérêt bien compris ». Bien que l'utilisation du terme « soin » puisse conduire à imaginer un processus pacifié, prendre soin des biens communs dans un milieu ruiné va nécessairement de pair avec la dénonciation des dynamiques qui produisent et reproduisent les vulnérabilités sociales et écologiques. Pour prendre soin il faut alors parfois avoir le courage de contester des décisions publiques, de demander à désinvestir de certains secteurs, de fermer des activités. Bref, il faut rentrer dans le conflit et se confronter aux rapports de pouvoir. D'où la nécessité de contester.

Si la vision promue par *Tularù* est guidée par une imagination du futur désiré et cherche à préfigurer un certain type de relations, tant sur le plan socio-économique qu'écologique, cette préfiguration est toujours restée ouverte et en constante révision. D'où la multiplication des situations de tension et de contradiction qui sont la contrepartie d'un choix conscient contre la « pureté » comme valeur. Pour emprunter un concept de la science écologique, le choix est celui d'être un « écotone », un écosystème qui met en relation et qui est traversé par les tensions. Un écosystème aussi fragile qu'indispensable.

Dans ce processus, un apprentissage s'est produit : un certain « style relationnel » s'est progressivement précisé dans la rencontre entre la singularité des porteurs de projet et les spécificités du contexte. Un aspect de ce « style relationnel » est de savoir vivre avec les contradictions tout en traçant clairement la ligne de ce qui n'est pas négociable.

Si l'on suit l'expérience de *Tularù*, réhabiter implique aussi de réussir à acquérir une forme d'autorité, au sens de réussir à se faire entendre et surtout à être écouté. Cette autorité est gagnée sur le terrain, dans la preuve qu'on donne des compétences et des capacités à résoudre des problèmes. L'observation sur le terrain montre tout le potentiel d'une approche des questions sociales et écologiques qui en fait le terrain d'exercice d'une capacité collective d'enquête et de *progettazione*. Ce qui demande, à la base, des connaissances. À plusieurs reprises, dans les conversations avec Miguel et Alessandra, l'idée de *Tularù* revient comme étant un lieu de formation et de transmission de connaissances sur le fonctionnement de l'économie, de la société et de l'écologie. Un savoir qui n'est pas abstrait, mais qui s'incarne concrètement dans le projet.

Miguel est fermement convaincu que sans une réorientation des politiques agricoles, territoriales, sociales et économiques, un projet comme *Tularù*, ainsi que les réseaux et

les filières qui unissent les « voisins de pensée », ne peuvent pas réellement changer les choses et contrer le déclin des zones intérieures. Même si le projet produit du changement, pour les personnes les plus directement impliquées et pour les lieux où se crée la possibilité de maintenir et d'accroître la biodiversité et la gestion durable des ressources.

C'est en discutant des politiques publiques que Miguel en vient à interroger le rôle de la recherche scientifique. Le constat de Miguel est que la SNAI, malgré son nom (c'est à dire « Stratégie »), a été réduite à un ensemble de projets sans vision d'ensemble. L'expérience du tremblement de terre de 2016-2017 avec les fonds qui ont suivi pour la reconstruction et la relance ont confirmé la pervasivité d'une approche au développement du territoire « par projets », ce qui n'est pas équivalent à faire de la *progettazione* du territoire.

Le développement du territoire « par projets » se base sur la définition d'« objectifs » à attendre, en commençant par l'objectif de dépenser autant d'argent possible dans le temps le plus court. C'est cette même logique que l'on retrouve aujourd'hui à l'œuvre dans le PNRR : distribution de l'argent par projet ; une évaluation par « objectifs objectivement évalués » (Thévenot, 2015). La reconstruction après-désastre, ainsi que la transition écologique ne sont pas un chantier participatif de *progettazione* démocratique du futur des territoires, mais une table où les intérêts les mieux représentés négocient la distribution des fonds pour s'assurer des profits. La *progettazione* est remplacée par une liste incongrue d'interventions et de travaux : comme dans la célèbre citation tirée du roman *Le Guépard* de Tomasi di Lampedusa : « tout change pour que rien ne change ».

Ces scénarios conduisent à s'interroger sur la place que peuvent avoir les sciences sociales dans ces arènes où l'on décide le futur des territoires confrontés aux crises. L'association *Riabitare l'Italia* et les autres « cénacles » qui se sont constitués autour de Barca, comme le *Forum DD*, montrent une voie possible de « sciences sociales publiques ». Il s'agit du groupe d'intellectuels qui se donne pour tâche d'élaborer une vision, à faire descendre ensuite dans les territoires. Mais une autre pratique possible de sciences sociales publiques est peut-être possible. Des traces d'une autre manière d'entendre et pratiquer le rôle public des sciences sociales a émergé dans une

expérience qui est né à la suite des tremblements de terre catastrophiques de 2016-2017 : le collectif de recherche *Emidio di Treviri* (EdT)<sup>409</sup>.

9.4.1. Le collectif Emidio di Treviri : une recherche-action au croisement de désastres « lents » et « rapides »

Pour comprendre la naissance de ce collectif, il faut partir de l'expérience du tremblement de terre de L'Aquila en 2009. Dans ce cas, les populations locales ont vécu une véritable expropriation du processus de reconstruction (Forino, 2015 ; Tomassi et Forino, 2019). C'est en tenant compte de ce précédent que dans l'après-séisme dans les Apennins centraux des groupes d'intervention volontaires (les *Brigades de solidarité active*) s'activent assez rapidement et des assemblées locales se créent, engagées à fournir un soutien pratique aux populations touchées. Cela dans la logique de l'entraide et du soutien à l'autonomie, avec des actions en parallèles ou en substitution des structures de la Protection Civile. Cette mobilisation par le bas a pour objectif d'éviter que ne se répète le processus observé à L'Aquila, consistant à éloigner les populations des zones touchées et à les exclure par la suite des processus de reconstruction.

C'est à l'intérieur de ce type de groupes autonomes que certains membres d'associations de permaculture (notamment *Reseda* et *l'Institut italien de permaculture*) participent au soutien d'interventions visant à aider les agriculteurs et les éleveurs de la zone touchée à trouver une solution pour continuer à maintenir leurs activités, en prenant soin de leurs animaux et de leurs plantes.

Dans ce contexte, la nécessité de développer une enquête pour accompagner les pratiques d'entraide émerge rapidement, dans le cadre d'un dialogue serré entre

---

<sup>409</sup> Pour une discussion plus détaillée de cette initiative, je renvoie à (Olori et Menghi, 2019) ; (Macchiavelli et Olori, 2019) ; (De Cunto et al., 2022) et, surtout, aux volumes édités par Emidio di Treviri (2018 ; 2021). Je reprends dans la discussion qui suit les thèmes et les perspectives que j'ai développés en collaboration avec Davide Olori et qui ont déjà été présentés dans (Centemeri et Olori, 2023). Le nom Emidio di Treviri est déjà en soi une forme de « subversion » des pratiques de dévotion religieuse locales, car Sant'Emidio di Ascoli est un saint local qui, selon la tradition locale, protège contre les tremblements de terre. Toutefois, il aurait « aidé » avec un tremblement de terre des résistants qui se cachaient des troupes nazies lors de l'occupation pendant la deuxième guerre mondiale. Pour rajouter une couche à cette histoire, Saint Emidio serait né à Trèves, tout comme Karl Marx.

pratiques et recherche qui reste encore aujourd'hui très présent dans les mouvements plus liés à l'héritage des collectifs des années 1970.

En décembre 2016, un appel lancé à travers les réseaux sociaux conduit à la constitution d'un collectif d'enquête – qui prendra par la suite le nom de Emidio di Treviri (EdT) – avec l'objectif de promouvoir des initiatives de recherche-action dans la situation post-séisme. Des dizaines de doctorants, de chercheurs universitaires et d'experts et techniciens sont impliqués dans cette initiative de recherche autogérée, qui explore divers aspects de la gestion de l'émergence post-séisme, avec un engagement fort à donner un retour aux populations touchées. Dès le départ, le groupe adopte une perspective ouvertement critique, mais aussi ancrée dans la présence sur les territoires, en recueillant des données par le biais d'un travail immersif et ethnographique, complété par d'autres méthodologies (données statistiques, cartographies, questionnaires, etc.). Les questions de recherche sont précisées en collaboration avec les acteurs locaux impliqués directement dans les processus de reconstruction.

L'expérience de EdT a mis pourtant en évidence un certain nombre de limites et de difficultés par rapport à la volonté de pratiquer une recherche en sciences sociales à vocation publique, critique et en soutien à des processus participatifs de reconstruction, quand on se trouve à agir dans un contexte comme celui des zones intérieures.

L'objectif de la *con-ricerca*<sup>410</sup> – une pratique basée sur la co-définition du cadre analytique et de la méthodologie de recherche avec les acteurs collectifs engagés dans le soutien à une démarche de transformation sociale – s'est avéré être (au mieux) une aspiration, plutôt qu'un objectif réaliste. Plusieurs obstacles à la réalisation de cet objectif apparaissent, notamment : l'impossibilité d'un travail de terrain prolongé en raison des conditions de travail précaires de la plupart des chercheuses et chercheurs impliqués ; les mesures de déplacement des habitants liées à la gestion de l'urgence ; enfin, les répercussions de la pandémie de COVID-19 qui sont venues s'ajouter.

---

<sup>410</sup> Dans la tradition de la sociologie publique italienne, le terme *con-ricerca* fait référence à une méthodologie coopérative ou collaborative dans laquelle les chercheurs et les acteurs sociaux partagent une vision similaire des objectifs plus larges de la transformation sociale et un cadre commun de compréhension théorique d'une question donnée.

Une autre difficulté concerne également l'approche positiviste du rôle de la science et de la connaissance scientifique largement adoptée dans le débat public. D'une part, on dit que la science se doit d'être neutre et détachée des conflits sociaux, en confondant la partisanerie avec la conscience que toute question scientifique et de recherche est formulée à partir d'un positionnement social qu'il faut rendre explicite. Dès que l'on explicite une volonté de travailler à côté des populations, en prenant au sérieux leurs demandes, la tendance est celle à juger une telle démarche comme étant non objective ou, tout au mieux, une forme de recherche « mineure ». Les questions épistémologiques fondamentales (comment la science construit les connaissances que nous utilisons ensuite pour la décision publique, dans quel but et, en fin de compte, pour qui) ne sont jamais abordées de manière adéquate. D'autre part, dans le débat public, la science est souvent confondue avec l'expertise, c'est-à-dire avec la production de solutions techniques. Par conséquent, les efforts visant à problématiser les certitudes techniques établies ne sont pas considérés comme des contributions à la production d'une meilleure compréhension de la situation.

Les initiatives visant à soutenir la coproduction de connaissances par l'implication conjointe de scientifiques, d'experts, d'activistes et d'habitants n'ont ainsi que partiellement réussie, dans certaines des luttes écologiques qui ont émergé dans la région en réponse aux projets de reconstruction avancés par les autorités publiques et ayant un impact significatif sur l'environnement. Cependant, il s'est avéré difficile de trouver des moyens efficaces pour ouvrir un dialogue avec les acteurs institutionnels, en particulier avec la structure du Commissaire responsable du processus de reconstruction. Il a été rare de pouvoir discuter publiquement des résultats des recherches d'EdT dans la mesure où ces recherches visaient à soulever les problèmes des inégalités de pouvoir entre les parties prenantes.

D'une part, plusieurs acteurs, locaux ou non, ont salué la qualité et la pertinence de la production scientifique du collectif. Certains de ses résultats – les données qui montrent les retards dans la gestion de l'urgence, les données sur le déclin démographique, les statistiques sur la médicalisation des personnes déplacées et la consommation de sol – ont été utilisés par les victimes du tremblement de terre, les mouvements de base et les journalistes pour construire des revendications publiques. Les résultats de cette



recherche ont ainsi permis de transformer le mécontentement et l'indignation en action collective.

D'autre part, les activités de recherche d'EdT ont été l'occasion de développer des réseaux de relations impliquant une grande variété d'acteurs. Ces collaborations, dont la géométrie change en fonction des contextes spécifiques d'intervention, ont amené à faire évoluer les pratiques de recherche vers le soutien actif à des initiatives de « préfiguration ouverte » de sentiers de développement s'inscrivant dans une quête de durabilité. Les outils de l'analyse agroécologique ont été mobilisées pour donner une lecture des scénarios de crises. Des thèmes de la gestion de l'urgence, les activités de recherche ont commencé à s'ouvrir sur l'exploration des déterminants structurels et à long terme qui expliquent la fragilité socio-écologique des zones intérieures.

En particulier, a émergé une volonté de mieux comprendre les processus qui ont conduit à la marginalité relativement récente des territoires des Apennins dans l'histoire italienne du développement économique (Ciuffetti, 2019). Un autre thème qui a progressivement émergé est celui de la contribution des pratiques agrosylvopastorales dans la production et la reproduction des biens communs ruraux. À cette fin, EdT a soutenu des initiatives de réactivation de micro-économies locales (une tentative de filière de la châtaigne, par exemple), l'organisation d'une école de formation annuelle et la création d'une archive de production scientifique indépendante sur le processus de reconstruction post-désastre et les luttes locales.

Alors qu'un monde composite de pratiques, d'identités et d'intérêts parfois discordants, voire ouvertement conflictuels, émergeait dans les zones touchées par le tremblement de terre, le collectif EdT a identifié des lignes d'action, chacune avec des objectifs et des voies stratégiques spécifiques, participant ainsi à la création d'une série de publics locaux qui ont soutenu la constitution d'acteurs collectifs, partiellement superposés. En ce sens, la dynamique enclenchée par le collectif EdT a contré l'individualisation de l'expérience de la catastrophe exacerbée par les mesures de déplacement et par les logiques de gestion de la reconstruction.

En effet, les mesures de reconstruction décidée dans le cadre d'une gestion très dirigiste, avec un Commissaire ayant la responsabilité pleine du processus, ont été conçues du point de vue des parties prenantes ou des détenteurs de droits de propriété. Cela a exacerbé les processus de fragmentation et d'individualisation. L'adhésion

politique et même académique à une vision de la reconstruction axée sur la relance de la croissance économique à tout prix a été presque totale. Cela a empêché une confrontation sérieuse sur la possibilité d'une reconstruction alternative, à partir d'une prise en compte des scénarios futurs de changement sociale et écologique.

#### 9.4.2. Pour une recherche sensible à l'irréductibilité des milieux

L'expérience, toujours en cours, du collectif EdT montre l'importance d'une sociologie publique critique qui se mobilise dans les situations de catastrophe et qui reste mobilisée au de là, en assurant une veille et une suivie des opérations de reconstruction et surtout des plans dits de « relance ». Il s'agit d'une sociologie publique qui se met activement à la recherche de publics potentiels et réels « contre-hégémoniques » et qui forge « des relations avec les mouvements sociaux, mais sans oublier d'autres publics moins actifs, moins organisés, moins articulés » (Burawoy, 2005b, p. 390 ; Bifulco & Borghi, 2023). Cela n'est possible que si les chercheurs en sciences sociales acceptent de prendre une responsabilité directe vis à vis des territoires, en mettant leur recherche au service de la réouverture de futurs oubliés, négligés ou silencés. Pour cela il est indispensable d'arpenter ces territoires et d'y créer des attachements : réhabiter à son tour, à travers la recherche.

Comme cela vaut dans le cas de Tularù, je présente l'initiative du collectif EdT non pas comme un modèle à importer dans d'autres contextes, comme une bonne pratique ou une histoire de succès. L'intérêt d'analyser cette expérience n'est pas dans son potentiel de généralisation mais plutôt dans la possibilité qu'elle offre de mieux comprendre comment des connaissances sociologiques critiques et en même temps des connaissances qui peuvent servir à imaginer un autre futur possible peuvent être produites dans une situation de catastrophe, qui a des ressources et des contraintes spécifiques.

Cette initiative confirme que les sciences sociales qui parviennent à interagir avec le monde social sont nécessairement basées sur une pratique « interstitielle ». Dans le cas d'EdT, interstitiel signifie tout d'abord une pratique de recherche interdisciplinaire et transdisciplinaire comme condition préalable à l'étude de contextes territoriaux caractérisés par des interactions socio-écologiques complexes, à différents niveaux.

Interstitial veut dire, ensuite, l'ouverture à la collaboration avec les acteurs les plus directement touchés par la catastrophe. Cette collaboration est essentielle si l'on veut concevoir des interventions de recherche susceptibles d'aider à soutenir des processus critiques et reconstructifs ayant un espoir raisonnable de résonner avec les sensibilités locales.

Le positionnement interstitiel est possible si on a une autonomie dans la définition des objectifs et des méthodes de recherche et, surtout, la possibilité d'une redéfinition continue des objectifs de la recherche, sur la base des leçons apprises sur le terrain. Cette dernière condition est difficile à remplir dans un environnement universitaire qui récompense de plus en plus la poursuite d'objectifs de recherche préformatés.

L'autonomie du collectif EdT repose sur le fait qu'il s'agit d'un collectif constitué sur une base volontaire et affinitaire, par des chercheurs majoritairement jeunes et précaires. Le caractère auto-organisé d'EdT, sans dépendance directe d'aucune institution universitaire, sans figure de renom à sa tête – le groupe ayant choisi au contraire de s'afficher avec un nom collectif – explique en partie qu'il ait été mis à l'écart dans le monde de la recherche mais également dans l'arène politique. Par ailleurs, la difficulté d'assurer la continuité des projets a fragilisé les expérimentations plus préfiguratives. Ces efforts doivent d'ailleurs s'accommoder de l'absence de publics locaux avec lesquels concevoir concrètement une alternative de reconstruction.

C'est ça à bien des égards l'élément qui unit le plus l'expérience de *Tularù* et du collectif *Emidio di Treviri*. Dans les zones intérieures des Apennins, les dynamiques d'appauvrissement, de vieillissement, de dépeuplement et de dégradation écologique ont contribué à la fragmentation du contexte social. Une gestion de l'urgence basée presque exclusivement sur la délocalisation des populations affectées a renforcé ce processus, générant davantage d'isolement, de conflits, d'abandon et de dispersion territoriale. Pourtant, les logiques dominantes qui guident aujourd'hui les plans de reconstruction (post-séisme et post-Covid) semblent ignorer à la fois le problème de la définition des bénéficiaires de la reconstruction et la voix des générations futures (sans parler des écosystèmes). Les acteurs politiques considèrent les seuls acteurs économiques – les porteurs d'intérêt – comme les représentants légitimes de l'intérêt collectif. Ils peuvent ainsi se défausser de leur responsabilité de travailler afin de faire émerger des publics locaux susceptibles de contribuer à la définition des problèmes et des solutions.

Problématiser la question des « sujets » avec lesquels on reconstruit – et pour qui on reconstruit – après une catastrophe est l’une des principales tâches, aujourd’hui, d’une sociologie publique des catastrophes.

Dans le cas du collectif EdT, la recherche a permis de redécouvrir l’important patrimoine collectif dans les Apennins des biens communs ruraux (sources, pâturages, forêts, terres) et de leurs institutions de gestion (les *comunanze*). Ces institutions, reconnues dans la Constitution italienne, pourraient jouer un rôle aujourd’hui, dans la reconstruction, si convenablement réformées pour répondre aux formes sociales contemporaines de l’occupation de ces terres de montagne. Dans d’autres territoires, il existe peut-être d’autres instruments institutionnels ou organisationnels laissés aujourd’hui à l’abandon qui peuvent être utiles pour soutenir des démarches de développement qui s’ancrent dans une économie à la fois fondamentale et substantielle.

Seule l’observation attentive d’un territoire, l’écoute et la connaissance approfondie de son histoire et de ses histoires peut aider dans ce travail. Reconnaître l’« irréductibilité des milieux » (Chateauraynaud et Debaz, 2017) apparaît alors aujourd’hui comme la posture qui peut guider non seulement une autre façon de penser le développement d’un territoire, mais aussi une autre manière de pratiquer des sciences sociales face à la multiplication de crises : avec responsabilité vis à vis des contextes où nous agissons par notre enquête.

## **Conclusions : contribuer par l'enquête à soutenir les capacités collectives de s'enraciner dans un futur terrestre**

Dans ces pages de conclusion, je voudrais revenir sur les apports de mon travail qui me semblent pouvoir nourrir la réflexion des sciences sociales sur la question environnementale, en tant qu'enjeu de réflexion théorique et terrain d'engagement public. Au-delà du cas spécifique des relations entre écologie et agriculture dans le contexte italien de l'après-guerre, j'espère avoir contribué avec mon travail à rendre plus compréhensible l'intérêt d'une manière d'interroger l'émergence et le devenir des problèmes environnementaux ancrés dans le réalisme de la diversité des formes d'expérience de l'environnement et dans l'attention aux opérations de mise en valeur et de problématisation de la relation à l'environnement.

Comme je l'ai déjà explicité (voir chapitre 1), en m'inspirant de la démarche inventée par l'économiste italien Giacomo Becattini, je considère ici le terme environnement non pas comme un « terme technique né dans le 'langage spécialisé' de quelque discipline scientifique » mais plutôt comme le « mot 'central' ou représentatif de toute une 'famille de mots' dont le but (...) est de définir l'un des modèles les plus anciens et les plus persistants de la réflexion humaine sur la réalité et la vie » (Becattini, 1984, p. 145).

Tout d'abord, j'ai cherché à montrer en quoi cette approche sociologique que je qualifie de pragmatique peut aider, en particulier dans la version influencée par la philosophie pragmatiste, à mieux comprendre la diversité des « environnementalismes » et les limites de la notion même d'environnementalisme et de son usage comme catégorie analytique. « Environnementalisme » est en effet un opérateur de généralisation utilisé dans la théorie des mouvements sociaux pour reconduire à un cadre analytique connu des phénomènes dont la spécificité anthropologique et l'originalité politique n'ont pas toujours été enquêtées de manière adéquate (Milton, 1996). Cela dans la mesure où les outils mobilisés ont été développés à partir d'une conception de l'agir humain en société qui a fait abstraction des dimensions matérielles et écologiques (au sens de l'écologie humaine et de l'écologie politique). La notion d'environnementalisme a ensuite été adoptée et revendiquée par certains acteurs sociaux, dans des arènes de confrontation, et elle est au centre aujourd'hui des débats.

Au-delà de l'utilité stratégique que certains acteurs sociaux peuvent aujourd'hui trouver dans le fait de faire valoir l'existence d'un « sujet environnementaliste », avec une identité, des intérêts et des valeurs, j'ai montré en quoi l'analyse sociologique a beaucoup à gagner à faire un pas de côté par rapport à ce cadrage, qui finit fréquemment par faire écran aux enjeux de fond soulevés par les mobilisations environnementales.

Ces enjeux de fond nous amènent très loin, vers des questionnements qui sont à la base de la manière de concevoir le lien social par rapport à la condition humaine de dépendance terrestre. La question environnementale, en effet, met l'accent sur le fait que tout ordre social est toujours aussi une organisation matérielle et, en particulier, un « métabolisme » qui fait partie de – et a un impact sur – un système vivant dont dépend la possibilité de la vie sur la Terre et dont la complexité du fonctionnement est irréductible à un modèle.

La question environnementale n'est pas uniquement une question de reconnaître les limites de la croissance, mais aussi les limites de la connaissance et les limites de la possibilité de contrôle humain sur le milieu, un contrôle qui aujourd'hui à vocation à s'exercer, pour la première fois dans l'histoire, sur le globe dans son entier. La question environnementale doit donc être considérée dans sa relation à la « condition globale et planétaire », ce qui nous pose face à la nécessité de rendre explicite notre propre positionnement : si nous considérons qu'il est possible, ou non, que les êtres humains puissent s'émanciper des liens terrestres, et d'en tirer les conséquences par rapport à notre manière de penser le monde social et ses transformations.

Pour ma part, je me situe du côté de ceux et celles qui considèrent qu'une vie humaine n'est possible que sur la Terre. L'affirmer n'est pas un acte de foi ou un positionnement idéologique. Il s'agit de tirer les conclusions de l'observation que, malgré les nombreuses tentatives qui se poursuivent depuis les années 1970, nous sommes toujours incapables de recréer artificiellement les conditions de vie que la biosphère nous garantit. La foi et l'idéologie me semblent être, par contre, du côté de ceux et celles qui invitent à faire confiance dans la possibilité pérenne d'une solution technologique à tout problème et qui croient en une capacité humaine de connaissance et de maîtrise sans limite.

La question environnementale nous oblige donc à une forme de radicalité dans la pratique des sciences humaines et sociales, au sens d'aller à leur racine, d'en interroger

les fondements par rapport à la prise en compte de la condition de dépendance aux milieux terrestres dont dépend, en premier lieu, la possibilité humaine de subsister.

Laura Conti, dont la pensée a été au cœur de ce travail, a incarné à mes yeux cette radicalité, tant dans sa démarche scientifique que dans son engagement politique. Sa vision de la science écologique comme étant « une science de l'expérience » indique la direction d'une science ouverte sur le monde, et à son écoute.

Ralentir l'évolution ultérieure d'*homo sapiens*. C'est ainsi qu'elle a formulé le programme qui devrait animer une gauche progressiste et écologiste : œuvrer pour distribuer les « avantages » évolutifs associés aux développements technologiques, favoriser l'entraide et les collaborations, éviter la fuite en avant d'une partie de l'humanité, sa tentative de désolidarisation du destin de la planète et des « restes » humains qu'on condamne à être surnuméraires.

On retrouve une vision similaire chez un profond connaisseur de l' « animal humain » et de son évolution : André Leroi-Gourhan. En conclusion de son ouvrage *Le Geste et la parole* (Leroi-Gourhan, 1965, p. 267), en évoquant des solutions possibles au fait inédit de la « planétarisation humaine », il indique, à côté de l'évolution qui conduirait à devoir « changer d'étiquette spécifique et trouver un autre mot latin à accoler au générique "homo" », la possibilité d'un « homme dans un avenir proche » qui serait

déterminé par une prise de conscience, dans *la volonté de demeurer 'sapiens'*. Il lui faudra alors repenser complètement le problème des rapports de l'individuel au social, envisager concrètement la question de sa densité numérique, de ses rapports avec le monde animal et végétal, cesser de mimer le comportement d'une culture microbienne, pour considérer la gestion du globe comme autre chose qu'un jeu de hasard.

Telle est l'ampleur des enjeux soulevés par la question environnementale et par la reconnaissance de la capacité de l'espèce humaine d'altérer les conditions planétaires dont dépend la possibilité de la vie humaine sur Terre. Les sciences sociales sont donc interpellées dans la contribution qu'elles peuvent apporter à alimenter la réflexivité sociale et environnementale dont on a besoin pour ce projet de « demeurer *sapiens* ».

### *Pragmatisme, sociologie pragmatique et question écologique*

Par rapport à cette exigence de radicalité, l'apport du pragmatisme aux sciences sociales de l'environnement est particulièrement prometteur<sup>411</sup>. Je pense notamment à l'œuvre de Dewey, dans la mesure où sa pensée se caractérise par un type de naturalisme (et de sécularisme) radical dont nous avons aujourd'hui grand besoin dans les débats qui se multiplient face aux situations de crise et à la perspective de l'effondrement.

Je ne peux que renvoyer ici aux travaux de Joan Stavo-Debauge (2018a) qui ont remarquablement mis en lumière la radicalité de la critique de Dewey aux religions, une critique ancrée dans son naturalisme, qui a beaucoup de points de contact avec le naturalisme qui animait la pensée d'une intellectuelle laïque comme Laura Conti. Un naturalisme qui n'est pas réductionniste mais qui considère l'être humain en tant que « 100% nature et 100% culture ».

Le pragmatisme a vocation à être une pensée « terrestre », une orientation qu'on retrouve aussi dans les développements de la sociologie pragmatique qui se sont peu à peu ouverts au dialogue avec cette tradition, notamment dans certaines élaborations de la sociologie des engagements de Laurent Thévenot. Les deux approches partagent une préférence donnée à l'étude des aspects de dynamique sociale plutôt qu'à la statique de l'ordre<sup>412</sup>. L'ordre est alors interrogé sous l'angle de tout ce qui lui permet de tenir et de se reproduire mais avec une attention à son instabilité de fond. D'où le « possibilisme » - déjà défendu, explicitement, par Addams, Mead ou Dewey - qui différencie ces approches des sciences sociales des approches critiques, axés sur la dénonciation des oppressions et violences structurelles. Une réalité, celle des oppressions et des violences, que les approches pragmatistes et pragmatiques n'ignorent pas, mais qu'elles interrogent différemment en les décrivant finement et en refusant de les lire à travers le seul prisme de la domination entre groupes sociaux.

---

<sup>411</sup> Au-delà des travaux déjà cités de Francis Chateauraynaud, je renvoie pour des positions similaires aux travaux de Émilie Hache (2011) et Joëlle Zask (2022). Voir également les travaux de Aurélien Cohen (2017).

<sup>412</sup> Ainsi de Robert E. Park, dès les années 1920, quand il concevait des formes de comportement collectif.



De cette connexion entre approches pragmatiste et pragmatique, que j'essaie de mettre en avant, une contribution, en particulier, me semble incontournable pour la compréhension de la question environnementale : le fait que la relation des êtres humains au milieu se traduit par des opérations d'attribution de valeur et d'évaluation, dans le jeu même des transactions entre humains, vivants et milieux, qui se façonnent les uns les autres, dans la même dynamique. La relation nature-culture se déploie alors à travers les « architectures » évaluatives qui articulent les sociétés humaines dans leurs diversités<sup>413</sup>. C'est une vision « architecturale » que propose la tripartition en « familles » des modes d'attribuer de la valeur : des modes de définition de la valeur ancrés dans l'expérience du milieu, aux potentialités de « détachement » autorisées par la valeur instrumentale de l'objectif jusqu'aux jugements de valeur, éthiques ou juridiques, à vocation universelle. Cette vision architecturale reconnaît la présence d'un fond vital dans les opérations de mise en valeur qui en fait un trait de l'animal humain qui le relie et en même temps le différencie des autres vivants.

En particulier, la sociologie pragmatique promeut le passage d'une vision qui sépare l'étude de la valeur économique de celle des valeurs sociales à une attention portée à la diversité des opérations ordinaires d'attribution et appréhension de la valeur, en particulier des manières de « tester, attester et contester » les valeurs<sup>414</sup>. Il s'agit alors de s'intéresser aux opérations qui institutionnalisent et « matérialisent » des modes de mise en valeur, à la délimitation des domaines de l'économique et du non économique, aux processus de monétarisation ou au contraire d'échange non-marchand : toutes ces opérations de mise en forme qui permettent à la dynamique capitaliste d'être de plus en plus généralisée.

J'ai cherché à montrer en quoi une telle approche pragmatique de la problématique de la valeur – l'on pourrait renouveler le raisonnement avec une approche pragmatiste de la « valuation » (Dewey, 1939/2011) – permet d'ouvrir des passerelles vers des approches critiques et matérialistes, en permettant de distinguer différents régimes de

---

<sup>413</sup> La diversité des logiques de la valeur n'est pas sans rapport à la diversité des « grammaires de l'intelligence » que Jean-Marc Ferry (2004) met au cœur de son analyse des relations entre monde humain et monde animal, en soulignant la nature interspécifique de certaines de ces grammaires.

<sup>414</sup> « Protester, attester, tester, contester ce qui vaut » a été l'intitulé du séminaire que j'ai coorganisé avec Laurent Thévenot et Gildas Renou à l'EHESS dans l'année 2014-2015.

valorisation, leur inhérence à des infrastructures et leur inscription dans des territoires mais, également, leur indissociabilité de rapports de pouvoir et de formes d'expérience. Approches pragmatiques-pragmatistes et approches critiques-matérialistes se rejoignent dans une même manière d'aborder la question environnementale en tant que question écologique et économique, en un sens substantiel. Par-là j'entends la question des modes d'organisation de la subsistance de l'espèce humaine dans un milieu terrestre, où se croisent les questions du pouvoir social et du pouvoir sur l'environnement.

Ces approches se prêtent alors à contribuer au développement d'une économie écologique « substantielle », un chantier nécessairement transdisciplinaire. Mon pari est que ce type de cadrage de la question environnementale est le seul qui peut appuyer une démarche démocratique de transition écologique. Aujourd'hui cette démarche est difficilement praticable pour nombreuses raisons. Y joue un rôle crucial l'hégémonie d'une science économique complètement déconnectée de la réalité, comme l'a montré de manière convaincante Antonin Pottier (2016) dans son étude sur la responsabilité des économistes dans l'inefficacité des mesures prises en matière de changement climatique. Mais une certaine idéalisation de la nature, qu'on retrouve dans des mouvances environnementales, est également problématique.

### *Qu'est-ce que valoriser ?*

Tout au long de ce travail j'ai utilisé la notion de « valorisation » et je souhaite expliquer les raisons de ce choix. Par *valorisation* j'entends de manière générique le fait de « mettre en valeur », au sens de rendre saillants et « prégnants » des traits (d'une chose, d'un être, d'une situation, etc.), et ainsi à favoriser une relation à travers laquelle se réalise pour l'agent une expérience à laquelle il attache de la valeur. C'est d'ailleurs l'observation des pratiques de permaculture – la méthode d'éco-conception d'agro-écosystèmes ainsi que le mouvement qui la dissémine auquel j'ai consacré le chapitre 8 – qui m'a amené à adopter le terme de « valorisation » (*valorizzazione* en italien).

Sur les terrains d'enquête en Italie, les activistes de la permaculture utilisaient ce terme pour indiquer une manière de concevoir la production agricole en opposition à la vision de l'exploitation (en italien : *sfruttamento*, littéralement l'enlèvement des fruits de la plante). Par l'usage du terme « valorisation » les permaculteurs veulent

communiquer le fait que leurs pratiques « mettent en valeur » des caractères qui sont propre aux lieux, aux animaux, aux humains, aux plantes, aux matériaux : ces pratiques permettent à ces êtres, ces lieux, ces matériaux etc. d'exprimer de manière plus pleine leurs qualités singulières et de générer une forme d'abondance, sous la forme de la diversité. En ce sens, la valorisation n'est pas directement en relation à une mise en valeur marchande ni à une activité définissable comme travail<sup>415</sup>.

Il est en effet important de souligner que la mise en valeur de l'environnement n'est pas nécessairement toujours liée à une intervention activement transformatrice de ce qui entoure : elle peut aussi opérer au niveau du type d'engagement qu'on a avec l'environnement (Thévenot, 2006).

De manière quelque peu similaire, l'ethnologue André-Georges Haudricourt a souligné, à propos de la domestication des plantes et des animaux et du traitement d'autrui, que la transformation que l'être humain opère sur son milieu ne passe pas nécessairement par la forme de l'action « directe positive ». Ce type d'action implique d'opérer de manière à faire correspondre la réalité à une idée prédéfinie. La transformation passe aussi par l'action « indirecte négative ». Elle implique d'intervenir sur des éléments du contexte, pour laisser l'action se déployer dans certaines directions, mais pas d'autres, pour faire faire ou inciter à faire ou orienter un faire, sans être pour autant sûr du résultat, qui se dévoilera en se faisant, petit à petit, à posteriori (Haudricourt, 1962).<sup>416</sup>

En approfondissant l'exploration de la diversité des modes de « engagement », on reconnaît que la valorisation peut passer par l'adoption d'un certain type d'attention qui permet de voir – ou d'écouter, de goûter, de toucher – différemment, afin de reconnaître des éléments qui étaient avant ignorés et qui permettent une expérience à laquelle on

---

<sup>415</sup> La langue italienne, tout comme le français, ne possède pas d'équivalent du terme anglais « valuation ». Pour une discussion concernant l'opportunité de lire la « valuation » par les opérations de valorisation et évaluation voir (Vatin, 2013). Pour une argumentation concernant la nécessité du néologisme « valuation » je renvoie à (Bidet et al., 2011).

<sup>416</sup> Comme l'explique l'anthropologue Carole Ferret (2012, 115), dans la relation à l'être domestiqué « l'action est positive quand on lui impose un cheminement selon un schéma a priori, négative quand on se contente de lui barrer certaines voies, ne jugeant du résultat qu'a posteriori ».

attache de la valeur. Autrement dit, la valorisation peut passer aussi par le non-faire, par une disponibilité à accueillir et à se laisser traverser.

Que la question de la valeur de l'environnement occupe une place centrale dans les débats concernant la crise écologique est aujourd'hui difficile à nier. La problématique des conséquences délétères sur l'environnement du développement économique des sociétés humaines est dans nos sociétés principalement posée en tant que problématique de la « valeur de la nature » (Craig et al., 2019 ; Foster, 1997 ; Peltola & Arpin, 2017). L'hégémonie du paradigme économiciste des externalités négatives (Centemeri, 2009) banalise l'idée que les problèmes d'environnement soient liés à l'absence d'un marché – et d'une valeur économique clairement affichée – pour les biens et les services environnementaux. Contre la perspective anthropocentrique du « tout commensurable », certains revendiquent la « valeur en soi » de la nature, ce qui conduit à d'autres impasses et à la multiplication des dilemmes.

En particulier, cette opposition conduit à perdre de vue *l'urgence de développer les contours d'une éthique proprement environnementale de la production*. Comme le souligne le philosophe Paul B. Thompson (1995, p. 11), l'émergence d'une telle éthique impliquerait de reconnaître que

la vie humaine et la civilisation humaine n'existent pas sans la transformation intentionnelle du monde matériel. Plus particulièrement, les êtres humains n'existent pas sans les transformations particulières qui produisent des denrées alimentaires et des fibres.

Ce qui devient alors crucial est d'être à même d'identifier différentes manières de pratiquer cette transformation et les différentes logiques techniques que les humains ont développées pour y parvenir.

La perspective que j'avance dans ce travail insiste sur l'existence d'une « multiplicité » de formes d'évaluation et de valorisations possibles de l'environnement. Celles-ci sont imbriquées dans l'élaboration de techniques fort différentes par la logique qu'elles incorporent de rapport à la matérialité environnante, de sa « mise en forme », et des manières d'en faire l'expérience, y compris une expérience « productive » ou « utile ». L'approche des engagements élaboré par Laurent Thévenot conduit à mettre en relation ces rapports techniques à la matérialité environnante avec des « figurations

de l'action » qui renvoient à différentes manières d'agir envers les autres et dans l'environnement.

Cette perspective implique aussi de reconnaître qu'il ne peut pas y avoir de valeur sans jugement de valeur, ce qui conduit à mettre en question l'idée d'une « valeur en soi » de la nature, sans pour autant souscrire à une vision anthropocentrique. Il s'agit plutôt de reconnaître la nature nécessairement « anthropogénique » de la valeur comme ne pouvant pas exister en dehors de la relation entre les membres d'une communauté humaine et leurs environnements (Maris, 2014). D'où l'intérêt de fabriquer et d'affûter des outils sociologiques sensibles à la diversité de ces relations, à leurs « mise en forme » dans des dynamiques à travers lesquelles se précisent des figures différentes tant d'agents que de milieux d'action. Ces outils – et c'est là la proposition que j'avance – permettent également une capacité de lecture plus fine de la diversité de manières de penser et pratiquer un lien « productif » au milieu (Breviglieri, 2020). Garantir les conditions pour laisser vivre cette diversité serait déjà en soit gage d'une capacité d'inscrire l'organisation sociale de la subsistance dans une pensée de la limite et de la durabilité.

### *Critique agro-écologiste et critique biologique de l'industrialisation agricole*

L'adoption d'une perspective d'analyse pragmatique-pragmatiste sur la problématique des dégâts de la diffusion planétaire du modèle industriel d'organisation des systèmes agroalimentaires m'a amenée à opérer une distinction entre deux formes de « critique écologiste » de cette transformation. La critique écologiste, je le rappelle (voir chapitre 1), ne se limite pas à critiquer une certaine forme de mise en valeur de l'environnement au nom d'un principe de mise en valeur concurrent (ce que j'appelle de manière générique une *critique environnementale*). Elle remet en question l'axiomatique de la justice qui fige la matérialité qui entoure au rôle de support et de garantie de la coordination entre les humains, en vue de la réalisation de biens qui bénéficient exclusivement les humains. La *critique écologiste* demande à repenser ce partage en substituant à la perspective de la « commune humanité » et de l'ordre social « juste » celle de la durabilité de l'écosystème terrestre (en tant que système de systèmes) et de la biosphère.

En reconstruisant l'histoire de deux mouvements techno-culturels – celle de l'agriculture « naturelle », « biologique » ou « organique » et celle de l'agroécologie – j'ai montré, tout au long de l'enquête, deux manières différentes de traduire la critique écologiste de l'agriculture industrielle dans des visions d'un ordre socio-écologique juste.

Ce qui ressort de l'analyse de la naissance du mouvement de l'agriculture biologique en Italie est que, dans ce cas spécifique, la critique « biologique » met au cœur de sa manière de penser l'ordre socio-écologique juste l'impératif de la *santé*. La santé des sols est la garantie d'une nourriture saine et donc de la santé des humains et, en même temps, de la planète. La santé des sols est assurée par le respect d'un ordre naturel des relations écologiques. C'est en suivant le plus possible l'organisation « naturelle » des relations écologiques que la santé de l'organisme planétaire sera maintenue. D'où l'affinité de cette perspective avec des visions qui valorisent la tradition et les savoirs traditionnels en tant que clé pour la durabilité. Elle peut conduire à souligner la contribution écologique des peuples indigènes ou des populations paysannes justement en raison de leur être plus proche d'un ordre naturel des relations. Comme on l'a vue dans le cas de Gino Girolomoni, cette tradition peut être celle des valeurs d'un christianisme « des origines », ce qui peut conduire ensuite à des positions non seulement de conservation de la nature, mais aussi socialement réactionnaires.

Dans certaines de ses traductions politiques, comme c'est le cas avec Girolomoni, la critique biologique est marquée par une perspective antiétatique et une vision du changement social qui s'opère par la pratique directe de la transformation (avant tout de soi-même), la dissémination, l'exemplarité, la conversion. J'ai montré, dans le cas italien, la syntonie de cette critique avec le marché, en tant qu'outil de dissémination de l'alternative. Tout en s'efforçant de marquer la différence entre le mauvais « Marché » (global) et le bon « marché » (local), entre le mauvais consommateur inféodé à la grande distribution et le bon consommateur qui participe par son geste à faire exister des « alternatives », il s'agit d'une vision du changement social qui passe en priorité par les choix individuels.

De son côté, la critique agro-écologiste propose une vision « ouverte » de l'ordre écologique juste, c'est à dire que l'ordre écologique juste est tout ordre qui se donne les moyens d'opérer dans les limites biophysique de la planète et qui, en même temps,

traduit une organisation sociale qui est considérée juste par ses membres. Dans ce cas, la centralité revient aux processus de délibération, qui encadrent les opérations d'évaluation, de définition des problèmes, de recherche des solutions, sous contrainte de faisabilité biophysique, ce qui implique la contribution de la science, mais d'une science « post-normale » (Funtowicz & Ravetz, 1993). Dans ce cas, l'état moderne a potentiellement un rôle à jouer dans le sens d'opérer pour son propre dépassement, à la faveur d'une architecture institutionnelle qui redistribue le pouvoir dans les territoires, tout en créant les conditions d'une solidarité et d'une responsabilité collectives, y compris vis à vis des biens communs « négatifs » hérités du productivisme (Bonnet et al., 2021).

Ce qui me semble intéressant dans la perspective agro-écologiste est que la prise en compte des limites biophysiques ne s'accompagne pas d'une idée d'ordre naturel à respecter ou d'une vision de forme de vie qui, en soi, serait écologique. Il s'agit, plutôt, de donner un cadre pour un raisonnement sur la durabilité d'une forme d'organisation, sur le type de coévolution à laquelle elle donne lieu, sur sa désirabilité. La perspective agro-écologiste me semble donc donner toute sa place à une vision politique du changement social. C'est la délibération collective sur les fins et les moyens pour y arriver qui va guider le changement, en s'appuyant sur un savoir scientifique « modeste », parce que conscient de la complexité des interactions biophysiques dont dépend la possibilité de la vie sur la Terre. D'où la nécessité de l'ouverture de la science aux savoirs de l'expérience et de la société et la reconnaissance de l'impossibilité de séparer les « faits » des jugements qui conduisent à décider ce qui compte, comment ça doit compter, pour qui. Ce sont là les bases d'une *société écologique « ouverte »*. Encore faut-il arriver à reconstituer les conditions d'une primauté de la délibération politique contre la tyrannie d'une dynamique économique « cannibale » qui dévore progressivement toute limite (Fraser, 2022).

*Retour sur les sentiers interrompus de la société écologique ouverte : renouer avec l'héritage oublié de Laura Conti et le transmettre*

La société écologique a du mal à émerger comme réponse à la question environnementale. Serge Audier a identifié dans ses travaux les nombreux « ennemis » de la « société écologique ouverte ». D'un côté, il met en garde contre ceux qui peuvent

sembler être des « amis » d'un projet de transformation sociale écologique mais qui ne le sont pas, car ils sont inspirés par des visions réactionnaires pour lesquelles évoquer la « nature » signifie l'exigence d'un retour à un ordre (naturel). De l'autre, il y a les ennemis progressistes qui ont toujours plus ou moins peiné à prendre pleinement au sérieux, ou à intégrer dans leur projet de société, le défi écologique (Audier, 2017). Audier montre comment la perspective de la société écologique a toujours eu du mal à se faire comprendre, car elle trace un chemin difficile dans lequel l'autonomie se déploie « sur fond d'interdépendance », en sortant du cadre étroitement anthropocentrique (Audier, 2020). La société écologique implique de savoir naviguer dialectiquement entre des réductionnismes opposées et symétriques : elle implique de faire avec un degré d'indétermination.

Dans son travail, Audier prend soin de faire ressortir les « trésors oubliés de lucidité et de projections pré-écologiques » qu'il identifie dans une « nébuleuse oubliée – entre anarchisme, socialisme, républicanisme et communisme ». Il écrit à ce propos qu'il serait temps de reconnaître que « ce que l'on désigne sous le vocable trop indéterminé de 'gauche' porte dans son histoire des trésors oubliés de lucidité et de projections pré-écologiques » (Audier, 2017).

Mon travail répond à l'invitation d'Audier de rechercher les traces de ceux et, fréquemment, de celles, qui ont soutenu une vision de « société écologique ouverte » dans le passé plus ou moins récent et de mettre leurs expériences au service de ceux et celles qui cherchent à promouvoir cette même transformation écologique aujourd'hui.

C'est dans ce cadre qu'il faut lire le chapitre consacré à Laura Conti. En lisant ses écrits, j'ai été frappé par la lucidité avec laquelle elle arrive à tracer la direction d'un chemin possible pour une force écologiste qui continue de se poser les questions d'une « gauche progressiste » et ne verse pas dans le conservatisme ou l'autoritarisme. Certains de ses images et de ses exemples ont gardé toute leur prégnance. En même temps on ne pourrait être aujourd'hui plus éloignés du type de pratique politique et de participation publique qu'elle aurait souhaité voir se développer autour de l'enjeu de la transformation écologique. Déjà de son vivant, elle a vu se profiler à l'horizon les risques associés à une politique qui délègue aux experts les décisions sur le devenir technologique et qui laisse au « Marché » l'organisation de l'économie.



Que faire alors aujourd'hui de l'héritage de Laura Conti ? Dans mon travail, cet héritage a été mis en avant comme l'exemplification d'une proposition agro-écologiste élaborée au sein du plus important parti de la gauche dite « historique » en Italie, bien que par une figure « excentrique ». Si Laura Conti était jugée excentrique, elle n'était pas non plus totalement isolée et contribuait à animer un débat interne à la gauche qui obligeait à prendre au sérieux l'écologie. Ça donne la mesure du recul que, dans les trente dernières années, on a connu, à gauche, sous l'angle de la capacité politique de faire de la question environnementale un terrain de renouveau des cultures politiques. Sauf à de rares exceptions, la question environnementale a été réduite à la problématique de la « croissance verte », prouvant ainsi la subalternité des forces politiques de la gauche à la mise en forme néolibérale des problématiques écologiques.

L'analyse des argumentations de Laura Conti par rapport à des thèmes qui sont plus que jamais d'actualité nous indique une méthode qui est, selon moi, son héritage le plus important. Il s'agit d'une méthode scientifique et antidogmatique qui s'appuie sur l'analyse rigoureuse des situations problématiques, sur l'enquête, sur la définition des cadres problématiques partagés avec les acteurs impliqués, sur l'évaluations attentives des effets des décisions prises. Sans oublier la nécessité qu'elle considère urgente d'« écologiser » la culture politique de la gauche, à partir aussi de la mise en question de la hiérarchie implicite entre les savoirs qui continue à dédaigner les sciences de la vie pour l'incapacité de créer les conditions d'une confrontation non réductionniste.

Dans le chapitre 9, je me suis servie de l'héritage de Laura Conti comme d'une référence pour évaluer la capacité des intellectuels de « Réhabiter l'Italie » d'articuler la vision socio-économique du réhabiter à une pensée de la société écologique de demain. J'ai montré en quoi ce groupe d'intellectuels, tout en poursuivant un objectif de « recomposition » de la fragmentation des propositions réformistes avancées sur les « zones intérieures », ne semblait pas ancrer ses propositions dans la conscience du défi de la « société écologique » pour une culture progressiste capable de s'enraciner dans le futur.

De son vivant, Laura Conti ne s'est jamais épargnée, en multipliant les engagements pour la cause de l'écologie. Elle s'est investie, entre autres, dans des activités de dissémination – par exemple les Universités des Verts, dont j'ai parlé dans les chapitres 3 et 7 – qui visaient à rendre populaire la méthode écologique, dans le sens avant tout de

la rendre compréhensible, sans cacher la complexité des implications d'un tel tournant. Laura Conti a toujours circulé entre des mondes différents dont elle savait maîtriser les langages, en opérant ainsi des traductions qui permettaient à des idées, même complexes, de « faire prise » (Chateauraynaud, 2004, 2015, 2022) – de trouver une résonance dans d'autres champs d'expérience et d'action.

L'héritage de Laura Conti nous parle d'ailleurs de l'importance des cultures techniques et administratives, de la nécessité de les faire évoluer. Il s'agit d'un problème auquel je suis devenue sensible, eu égard, en particulier, à la « gouvernance par projets » que j'ai vue appliquée pour la reconstruction dans le cratère de l'Apennin central et dont j'ai parlé dans le chapitre 9. Mais la même observation a émergé dans l'approfondissement des processus qui ont amené à rédiger le plan stratégique national de l'Italie pour la PAC. J'ai été alors confrontée à une administration totalement en manque d'instruments, intellectuels avant même que matériels, pour concevoir ou simplement évaluer des pratiques d'intervention sous l'angle de leur portée pour une reconfiguration écologique. J'ai encore une fois constaté la domination d'un paradigme d'« économie environnementale » qui ne pourrait être plus éloignée d'une perspective d'analyse « substantielle » des interdépendances systémiques sur lesquelles les pratiques agricoles ont un impact.

Autrement dit, l'héritage de Laura Conti nous parle aussi d'un engagement pour la transformation sociale et écologique qui se fait dans les institutions et dans les administrations, tout comme dans les mouvements et les mobilisations citoyennes. Adopter cette perspective permet d'identifier de manière plus précise les obstacles plus ordinaires de la transformation écologique, les inerties qui sont à l'œuvre dans des scènes peut-être moins visibles où s'opèrent aussi cette transformation sociétale. Cela permet d'identifier des questions de recherche à approfondir, tout comme des marges pour envisager des projets d'action et d'intervention.

Le partage de ma recherche sur Laura Conti au sein du collectif Emidio di Treviri (voir chap. 9), tout comme dans les collectifs du mouvement Medicina Democratica, m'a d'ailleurs permis de faire vivre cet héritage à partir de sa transmission. La restitution de la pensée « enracinée dans le futur » de Laura Conti contribue ainsi à alimenter la réflexivité d'efforts contemporains de critique agro-écologiste. En perspective, je souhaite mieux faire connaître cet héritage au sein du mouvement

techno-culturel de la permaculture, dont j'ai parlé dans le chapitre 8. Mon expérience au sein de ce mouvement me fait dire aujourd'hui que la permaculture est un mouvement qui peut contribuer grandement à promouvoir auprès des classes moyennes urbaines une approche d'économie substantielle à la question environnementale. En effet, la permaculture place la transition agroécologique au centre du débat sur la transition écologique, contribuant ainsi à « écologiser la question agraire » et à « agrariser le problème de la justice climatique » (Yaşın, 2022). La permaculture pourrait ainsi faciliter la création de ponts entre l'engagement des classes moyennes urbaines pour la sortie d'une économie de croissance et les luttes pour la transformation agroécologique des systèmes agroalimentaires. Ce qui implique toutefois, en Europe, de faire face à la nécessité d'une transformation de la profession agricole, tant dans sa pratique que dans sa représentation sociale ; ce qui va heurter des intérêts qui ont été fortement soutenus tout au long de 70 ans de PAC.

Ce front urbain-rural – la mise en place d'un nouveau « bloc historique » - m'apparaît plus que jamais comme un clivage décisif pour la transformation écologique de nos sociétés. De ce point de vue, on ne saurait trop insister sur l'importance d'une lecture plus complexe de la justice climatique, qui tienne compte à la fois des impacts de la combustion des ressources fossiles et des émissions liées à l'utilisation des sols. Comme le soulignent les recherches de Fadaee en Inde (2019) et de Yaşın en Turquie (2022), lorsque la permaculture reste proche de ses racines agroécologiques, elle contribue à populariser une compréhension de l'agroécologie comme étant un projet politique de transformation sociale qui favorise non seulement une réorganisation du secteur agricole, mais qui requiert et induit un réagencement des espaces urbains et ruraux et un dépassement des logiques centre-périphérie, à partir de la recherche d'une capacité accrue d'autonomie des territoires, à tous les niveaux. C'est la base d'une organisation économique de paix et non pas de guerre (Galtung, 1996).

### *De la construction de ponts à la création d'écotones*

Pendant la rédaction de ce mémoire, une guerre a commencé en Europe, en s'ajoutant à d'autres guerres en cours dans le monde. Les ambitions « vertes » affichées avec le *Green Deal* apparaissent encore plus irréalistes de ce qu'elles ne l'étaient déjà

dans leur formulation initiale et sont de plus en plus contestées au nom de la nécessité d'une relance productiviste nécessaire à la « sécurité alimentaire » européenne.

La paix a été au cœur de l'activisme d'Alexandre Langer, qui – comme je l'ai rappelé dans le Chapitre 5 – a été, dans les années 1980-1990, le principal promoteur de la naissance d'un parti des Verts en Italie. Dans une de ses interventions dont le titre est « Tentative de décalogue pour la coexistence interethnique », il nous a laissé une image très puissante de l'engagement pour la paix dans des sociétés qui apparaissent de plus en plus fragmentées. C'est l'image de celui et celle qui construit des ponts, qui opère en tant que médiateur, qui saute les murs et explore les frontières, qui n'adhère pas aux visions de pureté mais qui « trahit » continuellement la « compacité » des fronts.

L'expérience de la ferme Tularù que j'ai discutée dans le Chapitre 9 est un bon exemple de ce type d'engagement et j'ai montré toutes les difficultés qui accompagnent un choix d'une telle posture. En même temps, le cas de Tularù m'amène à proposer une manière différente de poser la problématique de la fragmentation et de comment y répondre.

La problématique de la fragmentation a été d'ailleurs au cœur de mon analyse dans le chapitre 7, où je me suis intéressée aux présences urbaines de l'agroécologie dans la ville de Milan. Plus généralement, la fragmentation est désormais un thème récurrent quand il s'agit de décrire les difficultés de la gauche à trouver une orientation à minima fédératrice, notamment par rapport à la « convergence » entre question sociale et écologie. Comment s'y prendre alors ?

Le déplacement que je propose est celui de penser la collaboration non pas sous l'angle (héroïque) des constructeurs de ponts, des médiateurs entre factions, mais plutôt sous celui du soin qu'on apporte collectivement à la multiplication d'espaces « écotonaux ».

Le terme « écotone » est utilisé en écologie pour indiquer une zone de transition entre systèmes écologiques adjacents : pensons à la plage, à la lisière, aux zones humides. Mais le regard « écotonal » peut être appliqué à différentes échelles et à différentes réalités. Tout espace peut, potentiellement, être vu sous un angle écotonal et, conséquemment, pratiqué et entretenu selon une logique écotonale.

Le terme écotone vient du grec « *tonos* » qui renvoie à la tension de la corde des instruments de musique. La tension dont il est question dans l'écotone est la tension entre la porosité et la résistance, entre le maintien d'une forme singulière identifiable et la disponibilité à sa transformation. Pour cette raison, l'écotone est fragile, plus sensible que d'autres milieux aux moindres perturbations. Cette zone de transition remplit une fonction de « sentinelle » qui alerte sur les changements en cours, mais jusque-là inaperçus. En même temps, l'écotone est un espace d'émergence de configurations originales, parce que c'est un lieu de rencontre toujours en train de se renouveler. Il est un espace où la confrontation des différences peut être générative tout comme devenir destructive : cela dépend de la capacité de doser résistance et porosité.

L'espace « écotonal » est déterminé dans sa forme par les communautés qu'il met en relation et par le type de relations qui s'instaurent avec ces communautés. Si cette relation est de synergie, alors l'écotone vient progressivement à se constituer en véritable habitat qui modifie en retour les communautés qu'il met en relation, dans un cycle vertueux qui alimente la diversité.

Une perspective ou logique écotonale est alors celle qui vise, au-delà de la création de réseaux affinitaires (la relation entre « voisins de pensée » selon les mots de Miguel), à faire exister des lieux dont la vocation est celle de permettre la rencontre avec les « voisins d'à côté ». Des lieux qui facilitent la mise en relation de mondes qui sont séparés malgré la proximité ; des lieux qui savent faire place et accueillir ce qui émerge de cette rencontre en cherchant à en faire l'occasion pour instaurer des liens de confiance.

La manière dont Miguel et Alessandra ont conçu leur projet de ferme dans les Appennins de Rieti répond à une logique écotonale, notamment dans la création d'espaces comme la fête, dans l'accueil à des projets de formation ouverts à des publics divers, comme les cours d'éducation environnementale, mais aussi dans la vision de filière.

L'Académie italienne de permaculture (chap. 8) est un autre exemple de logique écotonale à l'œuvre dans la manière de faire fonctionner une association. Mais, au-delà du monde associatif, on pourrait imaginer l'organisation des espaces de l'éducation, de la formation, de la recherche, du soin, de la culture et du travail comme autant d'espaces écotonaux. Au-delà de l'écotone comme espace physique, il y a alors une « conception

écotonale » applicable à tous lieux et une posture « écotonale » dans la pratique qui peut être appliquée jusqu'à dans la manière de vivre son chez soi.

Autrement dit, la fragmentation me semble au moins en partie aussi le fruit d'une société qui non seulement n'investit plus dans des lieux ouvertement à vocation écotonale (les espaces publics, les tiers lieux), mais qui est aussi organisée de plus en plus, et à tous les niveaux, tant dans les espaces publics que dans les espaces associatifs jusqu'à dans l'espace familial, selon une logique de l'objectif et du résultat qui rendent de plus en plus difficile l'ouverture à l'autre, à l'inattendu, à l'imprévu, à ce qui demande du temps et de l'espace pour pouvoir advenir.

Dans l'approfondissement d'une pensée, d'une conception et d'une pratique écotonale y a peut-être alors des pistes à explorer pour préciser l'idée d'autonomie dans l'interdépendance qui est au cœur de la vision de société écologique.

Pour terminer, tout au long de ce travail j'ai insisté sur l'importance de la *progettazione* comme pratique au cœur de la société écologique. Il s'agit de l'exploration collective et de l'expérimentation de formes de réorganisation sociale et matérielle à partir d'une prise en compte de l'existence de limites biophysiques et de limites à la capacité de connaissance et de contrôle humain des interdépendances écologiques. Dans ce cadre le *progettare* (littéralement : faire le projet, concevoir) rejoint l'impératif d'enquête et d'expérimentation des pragmatistes, et il doit être entendu avant tout en tant que « faire de la recherche sur le possible » (Crosta & Bianchetti, 2021, p. 47).

Comme la discussion autour de la transition écologique de l'agriculture le montre, cette recherche aujourd'hui doit s'exercer avant tout sur les possibilités que nous avons pour « défaire » des « investissements de forme », au sens où l'entend l'économie des conventions. La recherche des possibles est aujourd'hui la recherche des possibilités de démantèlement, mais également des possibilités de « réparation », comme l'exemple de l'agriculture organique et régénérative le montre et des possibilités de « préfiguration » d'une agroécologie à venir. La transition écologique de l'agriculture impose en effet de gérer une phase de transition qui ne peut pas être séparée d'un changement concernant la gestion du territoire et de ses usages dans une visée réparatrice, mais qui en même temps, œuvre à la réalisation d'un nouveau champ des possibles.

D'ailleurs, l'exemple de la transition écologique de l'agriculture montre qu'il est crucial de réparer d'abord les liens sociaux, rétablir des formes de confiances (envers les institutions comme envers ses voisins), investir dans des structures qui contribuent à instaurer les conditions pour faire émerger des pratiques collaboratives en prise avec la spécificité des contextes. Cela veut dire investir dans la durée et investir sans obligation de résultats mais en accompagnant et en renforçant les capacités de réalisation de tout en chacun. La virtuosité de l'agriculteur solitaire qui crée son Eden de biodiversité constitue une résistance ultime à l'avancé des processus qui cause la « ruine » d'écosystèmes et territoires (Stoler, 2013). Il faut chercher à construire les conditions d'un passage d'échelle pour pouvoir reprendre la main sur des structures territoriales dont la re-conception peut permettre sinon de stopper au moins de limiter l'impact des dynamiques génératrices de désastre. L'exemple récent des inondations catastrophiques qui ont frappé en mai 2023 la région d'Émilie-Romagne avec le choix d'inonder les champs cultivés pour sauver la ville de Ravenne atteste une fois de plus de la réalité dramatique des interdépendances ville-campagne.

Nous l'avons vu, dans le chapitre 3, comment, dans l'histoire italienne, une partie du pouvoir politique a utilisé le territoire comme une monnaie d'échange sans se soucier des effets de cette politique sur des milieux à la constitution géologique fragile et vulnérable. La « ruine » des écosystèmes a permis à certains acteurs de tirer des profits privés en échange de leur soutien à certains partis, et à certains « courants » dans les grands partis de masse. Au-delà de la dénonciation de l'injustice sociale qui a accompagné dès le début le progrès industriel, une critique précoce a émergé visant le modèle de développement et de travail, ainsi promu. Aujourd'hui, la violence des processus économiques locaux désormais imbriqués dans les dynamiques de la globalisation néolibérale en train de se défaire continue de multiplier les ravages.

C'est justement dans ces ruines qu'un engagement « du réparer » a émergé et continue d'émerger, dans la multiplication des formes d'intervention en situation de désastre qui incarnent une posture de soutien à la vie, des humains et des milieux menacés de disparition. Il faut aujourd'hui créer les conditions pour que cette mobilisation diffuse, mais encore fort peu visible, trouve une articulation avec le courage scientifique, politique et technique dont nous avons aujourd'hui besoin à tous les niveaux de notre société, pour traduire en programmes d'action la nécessité d'une

fermeture et d'un démantèlement d'un système dont le potentiel suicidaire et écocidaire est désormais amplement prouvé.

Comme l'écrivait Laura Conti dans les dernières pages de la troisième édition de *Questo Pianeta*, révisée peu avant sa mort en 1993 (Conti 2022, p. 251-253 version Kindle) :

« Le moment où il est plus facile de s'arrêter, c'est MAINTENANT. C'est plus difficile qu'hier, mais c'est plus facile que demain. C'est plus difficile qu'il y a un an, mais c'est plus facile que dans un an ».

Cette décision, elle ajoutait, requiert

du courage, en particulier de la part des dirigeants politiques et des hommes de culture : le courage intellectuel de passer au crible tout ce qui a été fait jusqu'à présent, et ce qui aurait pu et dû être fait mais ne l'a pas été. Que se passera-t-il si les dirigeants politiques ne se montrent pas à la hauteur de leurs tâches et de leurs responsabilités ? Comme à d'autres moments cruciaux de l'histoire de ce pays (et de l'humanité), il appartiendra alors aux citoyens – et d'abord aux jeunes – de prendre en main leur destin, qui est aussi celui de la vie sur cette planète.

C'est à ce courage que nous sommes aujourd'hui appelés en tant que chercheurs et chercheuses dans l'effort de pratiquer des sciences sociales humaines et terrestres.



## Références

- Aberley, D. (1999). Interpreting bioregionalism : A story from many voices. In V. McGinnis (Éd.), *Bioregionalism* (p. 13-42) Routledge.
- Abruzzi, W. S. (2000). The Myth of Chief Seattle. *Human Ecology Review*, 7(1), 72-75.
- Agostini, I. (2015). *Il diritto alla campagna. Rinascita rurale e rifondazione urbana*. Futura.
- Alexander, C. (1979). *The Timeless Way of Building*. Oxford University Press.
- Alexander, C., Ishikawa, S., & Silverstein, M. (1977). *A Pattern Language. Towns. Buildings. Construction*. Oxford University Press.
- Altieri, M. A. (1987). *Agroecology : the scientific basis of alternative agriculture*. Westview Press.
- Altieri, M. A. (1989). Agroecology : A new research and development paradigm for world agriculture. *Agriculture, Ecosystems and Environment*, 27(1-4), 37-46. [https://doi.org/10.1016/0167-8809\(89\)90070-4](https://doi.org/10.1016/0167-8809(89)90070-4)
- Altieri, M. A. (1996). *Agroecology. The science of sustainable agriculture*. CRC Press.
- Amati, M. (2018). *Animali abbandonati in pascoli abusivi. Un '68 diverso*. Viella.
- Anderson, B., Grove, K., Rickards, L., & Kearnes, M. (2019). Slow emergencies : Temporality and the racialized biopolitics of emergency governance. *Progress in Human Geography*, 44(4), 621-639. <https://doi.org/10.1177/0309132519849263>
- Anker, P. (2005). The Ecological Colonization of Space. *Environmental History*, 10(2), 239-268.
- Apostoli Cappello, E. (2009). *Ribelli, Attivisti, Militanti e Viaggiatori. Politiche e miti nella relazione tra culture antagoniste della sinistra radicale italiana e movimento zapatista in Chiapas*. Thèse de Doctorat, EHESS-Università di Milano-Bicocca.
- Arendt, H. (1958). *The Human Condition*. Chicago University Press.
- Armiero, M. (2013). *Le montagne della patria. Natura e nazione nella storia d'Italia. Secoli XIX e XX*. Einaudi.
- Armiero, M., Biasillo, R., & Graf von Hardenberg, W. (2022). *La natura del duce. Una storia ambientale del fascismo*. Einaudi.
- Armiero, M., & Hall, M. (2010). *Nature and History in Modern Italy*. Ohio University Press.
- Armiero, M., & Sedrez, L. (2014). *A History Of Environmentalism : Local Struggles, Global Histories*. Bloomsbury Academic.
- Asara, V. (2016). The Indignados as a Socio-Environmental Movement : Framing the Crisis and Democracy. *Environmental Policy and Governance*, 26(6), 527-542. <https://doi.org/10.1002/eet.1721>

Asara, V. (2019). The redefinition and co-production of public services by Urban movements : The Can Batllo social innovation in Barcelona. *Partecipazione e Conflitto*, 12(2), 539-565. <https://doi.org/10.1285/i20356609v12i2p539>

Asara, V. (2020). *Democrazia senza crescita. L'ecologia politica del movimento degli Indignados*. Aracne Editrice.

Asara, V., & Kallis, G. (2022). The prefigurative politics of social movements and their processual production of space : The case of the indignados movement. *Environment and Planning C: Politics and Space*. <https://doi.org/10.1177/23996544221115279>

Audier, S. (2017). *La société écologique et ses ennemis : pour une histoire alternative de l'émancipation*. La Découverte.

Audier, S. (2019). *L'âge productiviste. Hégémonie prométhéenne, brèches et alternatives écologiques*. La Découverte.

Audier, S. (2020). *La cité écologique. Pour un éco-républicanisme*. La Découverte.

Auray, N. (2016). *L'Alerte ou l'Enquête. Une sociologie pragmatique du numérique*. Presses des MINES.

Azzi, G. (1948). *Ecologia agraria*. UTET.

Baraldi, F. B. (2008). L'expérience de la musique dans les veillées funèbres des Tsiganes. *Frontières*, 20(J2), 67-70.

Barbera, F., Cersosimo, D., & De Rossi, A. (2022). *Contro i borghi. Il Belpaese che dimentica i paesi*. Donzelli.

Barbera, F., & Dagnes, J. (2018). Mimetic Quality : Consumer Quality Conventions and Strategic Mimicry in Food Distribution. *The International Journal of Sociology of Agriculture and Food*. 24(2), 253-273.

Barbera, Filippo., Dagnes, J., Salento, A., & Spina, F. (2016). *Il capitale quotidiano. Un manifesto per l'economia fondamentale*. Donzelli.

Barbera, Filippo., & De Rossi, Antonio. (2021). *Metromontagna. Un progetto per riabitare l'Italia*. Donzelli.

Barca, S. (2011a). Lavoro, corpo, ambiente : Laura Conti e le origini dell'ecologia politica in Italia. *Ricerche Storiche*, XLI(3), 541-550. <https://doi.org/10.1400/184653>

Barca, S. (2011b). Pane e veleno. Storie di Ambientalismo Operaio in Italia. *Zapruder : Rivista di storia della conflittualità sociale*, 24, 100-107.

Barca, S., & Leonardi, E. (2018). Working-class ecology and union politics : a conceptual topology. *Globalizations*, 15(4), 1-34. <https://doi.org/10.1080/14747731.2018.1454672>

Barthe, Y., de Blic, D., Heurtin, J.-P., Lagneau, E., Lemieux, C., Linhardt, D., Moreau de Bellaing, C., Rémy, C., & Trom, D. (2013). Sociologie pragmatique : mode d'emploi. *Politix*, 3/103, 175-204. <https://doi.org/10.3917/pox.103.0175>

Baumgarten, B., Daphi, P., & Ullrich, P.(2014). *Conceptualizing Culture in Social Movement Research*. Palgrave Macmillan.

Becattini, G. (1984). L'Economista e l'Ambiente. *Giornale degli Economisti e Annali di Economia*, 43(3/4), 145-159.

Becattini, Giacomo. (2015). *La coscienza dei luoghi. Il territorio come soggetto corale*. Donzelli.

Beckert, J. (2019). Markets from meaning: quality uncertainty and the intersubjective construction of value. *Cambridge Journal Of Economics*, 1-17. <https://doi.org/10.1093/cje/bez044>

Beeman, R. (1995). Friends of the land and the rise of environmentalism, 1940-1954. *Journal of Agricultural and Environmental Ethics*, 8(1), 1-16. <https://doi.org/10.1007/BF02286398>

Beltrame, G. (1987). Suoli e aree agricole nella cultura della pianificazione. In L. Airaldi & G. Beltrame (Éds.), *Pianificazione dell'ambiente e del paesaggio* (p. 25-38). Franco Angeli.

Bénatouïl, T. (1999). A tale of two sociologies : The critical and the pragmatic stance in contemporary French sociology. *European Journal of Social Theory*, 2(3), 379-396. <https://doi.org/10.1177/136843199002003011>

Benegiamo, M., Dal Gobbo, A., Leonardi, E., & Torre, S. (2020). Écologie Politique Et Justice Climatique. *EcoRev'*, N°48(1), 87-100. <https://doi.org/10.3917/ecorev.048.0087>

Benessia, A., Funtowicz, S., Bradshaw, G., Ferri, F., Ráez-Luna, E. F., & Medina, C. P.(2012). Hybridizing sustainability : Towards a new praxis for the present human predicament. *Sustainability Science*, 7(SUPPL. 1), 75-89. <https://doi.org/10.1007/s11625-011-0150-4>

Benford, R., & Snow, D. A. (2000). Framing Processes and Social Movements : An Overview and Assessment. *Annual Review of Sociology*, 26(2000), 611-639.

Benyus, J. M. (1997). *Biomimicry. Innovation inspired by nature*. Harper Collins.

Berlinguer, G. (1969). *La salute nelle fabbriche*. De Donato.

Berlinguer, G. (1991). *Storia e politica della salute*. Franco Angeli.

Bernardi, E. (2014). *Il mais miracoloso : storia di un'innovazione tra politica, economia e religione*. Carocci.

Bernardi, E., Nunnari, F., & Scoppola Iacopini, L. (2013). *Storia della Confederazione Italiana Agricoltori. Rappresentanza, politiche e unità contadina dal secondo dopoguerra ad oggi*. Il Mulino.

Berque, A. (2000). *Ecoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*. Belin.

Berton, A. (2016). Alfonso Draghetti (1888-1960) : le radici dimenticate (ma molto attuali) del movimento biologico in Italia. *Altrionovecento* , 28. <https://altrionovecento.fondazionemicheletti.eu/alfonso-draghetti-1888-1960-le-radici-dimenticate-ma-molto-attuali-del-movimento-biologico-in-italia/>

Berton, A. (2023). *L'avventurosa storia del biologico*. Jaca Book.

Bertuzzi, N. (2017a). No Expo Network : a failed mobilization in a post-political frame. *Social Movement Studies*, 16(6), 752-756. <https://doi.org/10.1080/14742837.2017.1348943>

Bertuzzi, N. (2017b). No Expo Network : Multiple Subjectivities , Online Communication Strategies, and the World Outside. *Journal of The Royal Society Interface*, 9(1), 140-160.

Bertuzzi, N. (2017c). Urban Regimes and the Right to the City : An Analysis of the No Expo Network and its Protest Frames. *Revista Crítica de Ciências Sociais*, 113, 107-128. <https://doi.org/10.4000/rccs.6670>

Bertuzzi, N. (2018). *I movimenti animalisti in Italia. Strategie, politiche e pratiche di attivismo*. Meltemi.

Bessy, C., & Chateauraynaud, F. (2014). *Experts et Faussaires. Pour une sociologie de la perception*, deuxième édition, Petra.

Bevilacqua, P.(1989). *Storia dell'agricoltura italiana in età contemporanea*. Marsilio.

Bevington, D., & Dixon, C. (2005). Movement-relevant Theory : Rethinking Social Movement Scholarship and Activism. *Social Movement Studies*, 4(3), 185-208. <https://doi.org/10.1080/14742830500329838>

Bidet, A., Quéré, L., & Truc, G. (2011). Ce à quoi nous tenons. Dewey et la formation des valeurs. In A. Bidet, L. Quéré, & G. Truc (Éds.), *John Dewey, La formation des valeurs* (p. 5-64). La Découverte.

Bifulco, L. & Borghi, V. (2023). *Research Handbook on Public Sociology*, Edward Elgar.

Bivar, V. (2018). *Organic Resistance. The Struggle over Industrial Farming in Postwar France*. The University of North Carolina Press.

Bleil, S. (2005). Avoir un visage pour exister publiquement : L'action collective des sans terre au Brésil. *Reseaux*, 129, 123-153. <https://doi.org/10.3917/res.129.0123>

Bleil, S. (2012). *Vie et lutte des Sans Terre au sud du Brésil. Une occupation au Parana*. Karthala.

Blok, A. (2013). Pragmatic Sociology as Political Ecology : On the many worths of nature(s). *European Journal of Social Theory*, 16(4), 492-510. <https://doi.org/10.1177/1368431013479688>

Blokker, P.(2011). Pragmatic sociology : Theoretical evolvment and empirical application. *European Journal of Social Theory*, 14(3), 251-261. <https://doi.org/10.1177/1368431011412344>

Blokker, P., & Brighenti, A. (2011). An interview with Laurent Thevenot : On engagement, critique, commonality, and power. *European Journal of Social Theory*, 14(3), 383-400. <https://doi.org/10.1177/1368431011412351>

Boltanski, L. (1990). *L'amour et la justice comme compétences. Trois essais de sociologie de l'action*. Métailié.

Boltanski, L. (2017). Pragmatique de la valeur et structures de la marchandise. *Annales*, 72(3), 607-629. <https://doi.org/10.1017/S0395264917001214>

Boltanski, L., & Chiapello, E. (1999). *Le nouvel esprit du capitalisme*. Gallimard.

Boltanski, L., & Esquerre, A. (2017). *Enrichissement. Une critique de la marchandise*. Gallimard.

- Boltanski, L., & Thévenot, L. (1991). *De la justification. Les économies de la grandeur*. Gallimard.
- Bonnet, E., Landivar, D., & Monnin, A. (2021). *Héritage et fermeture. Une écologie du démantèlement*. Editions divergences.
- Bonzi, B. (2021). Comment l'aide alimentaire est utile à la politique alimentaire. *Vie sociale*, n° 36(4), 49-62. <https://doi.org/10.3917/vsoc.214.0049>
- Borghi, V., & Giullari, B. (2015). Trasformazioni delle basi informative e immaginazione sociologica. *Rassegna Italiana di Sociologia*, 56(3-4), 379-403. <https://doi.org/10.1423/8797>
- Bortolini, M. (2012). Gli indifferenti. I sociologi, Pier Paolo Pasolini e la modernizzazione dell'Italia. *Studi Culturali*, IX(3), 345-370.
- Bosi, L., & Zamponi, L. (2015). The relationship between forms of action and socio-economic context in Italy. *Partecipazione e Conflitto*, 8(2), 367-391. <https://doi.org/10.1285/i20356609v8i2p367>
- Bouvier, C. (2021). André Voisin dans le paysage de la recherche agronomique. La notion d'« années de misère » dans les années 1950. *Notes Académiques de l'Académie d'Agriculture de France (N3AF)*, 4, 1-12.
- Brahy, R. (2019). *S'engager dans un atelier-théâtre. À la recherche du sens de l'expérience*. Editions du Cerisier.
- Brand, U., & Wissen, M. (2021). *The Imperial Mode of Living. Everyday Life and the Ecological Crisis of Capitalism*. Verso.
- Braudel, F. (1985). *La dynamique du capitalisme*. Flammarion.
- Breviglieri, M. (1999). L'usage et l'habiter. Contribution à une sociologie de la proximité. Thèse de doctorat, EHESS.
- Breviglieri, M. (2012). L'espace habité que réclame l'assurance intime de pouvoir. *Etudes Ricoeuriennes*, 3(1), 34-52.
- Breviglieri, M. (2020). Fertilités. Sur les chemins de collecte des femmes oasiennes (univers végétal, résonateurs cosmiques, soins collectifs). *Anthropologie et Sociétés*, 44(1), 25-52. <https://doi.org/10.7202/1072767AR>
- Breviglieri, M., Diaz, P., & Nardacchione, G. (2017). L'expérience latino-américaine de la sociologie pragmatique francophone. Élargissement d'un horizon d'analyse ? *Sociologies*. Dossiers, mis en ligne le 23 mai 2017, consulté le 18 juillet 2023. URL : <http://journals.openedition.org.inshs.bib.cnrs.fr/sociologies/6174> ; DOI : <https://doi.org.inshs.bib.cnrs.fr/10.4000/sociologies.6174>
- Breviglieri, M., & Trom, D. (2003). Troubles et tensions en milieu urbain. Les épreuves citadines et habitantes de la ville. In D. Cefaï & D. Pasquier (Éds.), *Les sens du public : publics politiques et médiatiques* (p. 399-416). PUF.
- Brock, C., Geier, U., Greiner, R., Olbrich-Majer, M., & Fritz, J. (2019). Research in biodynamic food and farming- A review. *Open Agriculture*, 4(1), 743-757. <https://doi.org/10.1515/opag-2019-0064>
- Brunier, S. (2018). *Le bonheur dans la modernité. Conseillers agricoles et agriculteurs (1945-1985)*. ENS Editions.

Brunori, G., Malandrin, V., & Rossi, A. (2013). Trade-off or convergence ? The role of food security in the evolution of food discourse in Italy. *Journal of Rural Studies*, 29, 19-29. <https://doi.org/10.1016/j.jrurstud.2012.01.013>

Bulle, S. (2020). *Irréductibles. Enquête sur des milieux de vie de Bure à Notre-Dame-des-Landes*. UGA Editions.

Burawoy, M. (2005a). For Public Sociology. *American Sociological Review*, 70(February), 4-28.

Burawoy, M. (2005b). Response : Public sociology : Populist fad or path to renewal ? *British Journal of Sociology*, 56(3), 417-432. <https://doi.org/10.1111/j.1468-4446.2005.00075.x>

Buttignon, I. (2011). *Il verde e il nero. Maccari, Malaparte, Soffici : i fascisti che anticiparono l'ambientalismo*. Hobby & work.

Caillé, A., & Vandenberghe, F. (2016). *Pour une nouvelle sociologie classique*. Le Bord de l'Eau.

Caporali, F. (2020). La questione etica nelle scienze agrarie delle origini. In M. Mazzoncini & F. Caporali (Éds.), *La questione etica in agricoltura. Passato, presente e futuro* (p. 17-36). Pisa University Press.

Caporali, F. (2021). *Ethics and Sustainable Agriculture. Bridging the Ecological Gaps*. In *Ethics and Sustainable Agriculture*. Springer.

Cardano, M. (1997). *Lo specchio, la rosa e il loto : uno studio sulla sacralizzazione della natura*. SEAM.

Carnevale, F., & Baldasseroni, A. (1999). *Mal da lavoro. Storia della salute dei lavoratori*. Laterza.

Caruso, L. (2015). Theories of the Political Process , Political Opportunities Structure and Local Mobilizations. The Case of Italy. *Sociologica*, 3, 1-29. <https://doi.org/10.2383/82471>

Casaglia, A. (2018). Territories of Struggle : Social Centres in Northern Italy Opposing Mega-Events. *Antipode*, 50(2), 478-497. <https://doi.org/10.1111/anti.12287>

Cavagna, C. (1988). Lotte operaie e consigli di fabbrica : elaborazioni e proposte alternative di ricerca e produttive. In Centro per la Salute « Giulio A. Maccacaro » (Éd.), *Attualità e pensiero dell'opera di G.A. Maccacaro. Costruzione della scienza, del lavoro, della salute, dell'ambiente salubre*. (p. 170-188.). Cooperativa Centro per la Salute « Giulio A. Maccacaro » editore.

Ceccarelli, S. (2016). *Mescolate contadini, mescolate. Cos'è e come si fa il miglioramento genetico partecipativo*. Pentagona.

Cefaï D. (2002). Qu'est-ce qu'une arène publique ? Quelques pistes pour une approche pragmatiste, In Cefaï D. & Joseph I. (dir.) *L'Héritage du pragmatisme*, Éd. de l'Aube, pp. 51-82.

Cefaï, D. (2007). *Pourquoi se mobilise-t-on ? Les théories de l'action collective*. La Découverte.

Cefaï, D. (2009). Comment se mobilise-t-on ? L'apport d'une approche pragmatiste à la sociologie de l'action collective. *Sociologie et sociétés*, 41(2), 245-269.

Cefai, D. (2016). Publics, problèmes publics, arènes publiques. *Questions de communication*, 30 | 2016, 25-64. DOI : <https://doi-org.inshs.bib.cnrs.fr/10.4000/questionsdecommunication.10704>

Cefai, D. (2020). La naissance de l'expérimentation démocratique : Quelques hypothèses de travail du pragmatisme. *Pragmata, revue d'études pragmatistes*, 3, p. 270-355.

Cefai, D. (2021). The Public Arena : A Pragmatist Concept of the Public Sphere. In N. Gross, I. Reed, & C. Winship (Éds.), *The New Pragmatist Sociology : Agency, Inquiry, and Democracy*. (pp. 377-405), Columbia University Press.

Cefai, D. (2023). Public inquiry in social sciences: a pragmatist outlook. In L. Bifulco & V. Borghi (dir.), *Research Handbook on Public Sociology*, Edward Elgar, pp. 23-41.

Cefai, D., & Trom, D. (2001). *Les formes de l'action collective. Mobilisations dans des arènes publiques*. Editions de l'EHESS.

Centemeri, L. (2006). *Ritorno a Seveso. Il danno ambientale, il suo riconoscimento, la sua riparazione*. Bruno Mondadori.

Centemeri, L. (2009). Environmental Damage as Negative Externality : Uncertainty, Moral Complexity and the Limits of the Market. *E-cadernos CES*, 05, 21-40. <https://doi.org/10.4000/ECES.266>

Centemeri, L. (2010). *The Seveso disaster legacy*. In M. Armiero & M. Hall (Éds.), *Nature and History in Modern Italy* (p. 251-273). Ohio University Press.

Centemeri, L. (2011). Retour à Seveso La complexité morale et politique du dommage à l'environnement. *Annales*, 66(1), 213-240.

Centemeri, L. (2012). The contribution of the sociology of quantification to a discussion of objectivity in economics. In J-M. Castro-Caldas, V. Neves, *Facts Values and Objectivity in Economics*. <https://doi.org/10.4324/9780203121658>

Centemeri, L. (2015). Reframing problems of incommensurability in environmental conflicts through pragmatic sociology : From value pluralism to the plurality of modes of engagement with the environment. *Environmental Values*, 24(3), 299-320. <https://doi.org/10.3197/096327114X13947900181158>

Centemeri, L. (2017). From public participation to place-based resistance. Environmental critique and modes of valuation in the struggles against the expansion of the malpensa airport. *Historical Social Research*, 42(3), 97-122. <https://doi.org/10.12759/hsr.42.2017.3.97-122>

Centemeri, L. (2018). Commons and the new environmentalism of everyday life. Alternative value practices and multispecies commoning in the permaculture movement. *Rassegna Italiana di Sociologia*, 59(2), 289-313. <https://doi.org/10.1423/90581>

Centemeri, L. (2019a). La permaculture ou l'art de réhabiter. QUAE.

Centemeri, L. (2019b). Rethinking environmentalism in a “ruined” world. Lessons from the permaculture movement. In J. Hoff, Q. Gausset, & S. Lex (Éds.), *The Role of Non-State Actors in the Green Transition* (p. 95-113). Routledge.

Centemeri, L. (2021a). La cura come logica di relazione e pratica del valore concreto. Un'aprospezione di politica ontologica. In M. Fragnito & M. Tola (Éds.), *Ecologie della cura. Prospettive transfemministe* (p. 75-87). Orthotes.

Centemeri, L. (2021b). Le monde toxique « vu de Seveso ». *Monde commun*, 5(2), 80-97. <https://doi.org/10.3917/MOCO.005.0080>

Centemeri, L. (2022). Medicina Democratica e il disastro di Seveso : il movimento per la salute ambientale alla prova del territorio. *Medicina Democratica* , 251-252.

Centemeri, L. (2023). L'émergence d'une « société civile écologique ». Le mouvement de la permaculture (1978–2017). *The Tocqueville Review*, 44(1), 113-136. <https://doi.org/10.3138/ttr.44.1.113>

Centemeri, L., & Asara, V. (2022). Prefiguration and Ecology : Understanding the Ontological Politics of Ecotopian Movements. In L. Monticelli (Éd.), *The Future is Now. An Introduction to Prefigurative Politics* (p. 130-143). Bristol University Press.

Centemeri, L., & Olori, D. (2023). Public sociology in disaster situations : critical engagement and prefiguration against defuturing processes. In L. Bifulco & V. Borghi (Éds.), *Research Handbook on Public Sociology* (p. 174-187). Edward Elgar.

Centemeri, L., & Renou, G. (2017). Jusqu'où l'économie écologique pense-t-elle l'inégalité environnementale ? Autour de l'œuvre de Joan Martinez-Alier. In C. Larrère (Éd.), *Les inégalités environnementales* (p. 53-72). PUF.

Centro per la Salute « Giulio A. Maccacaro ». (1988). Attualità e pensiero dell'opera di G.A. Maccacaro. Costruzione della scienza, del lavoro, della salute, dell'ambiente salubre. Cooperativa Centro per la Salute « Giulio A. Maccacaro » editore.

Ceri, P.(1990). Les Verdi en Italie : qui représente qui ? *Politix*, 9, 64-69.

Cersosimo, D., & Donzelli, C. (2020). *Manifesto per riabitare l'Italia*. Donzelli.

Certomà, C. (2012). *Laura Conti. Alle radici dell'ecologia*. Editoria & Ambiente.

Charbonnier, P.(2020). *Abondance et liberté*. La Découverte.

Charvolin, F. (2012). L'affaire de la vanoise et son analyste. *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2012/1 (n° 113), 82-93.

Chateauraynaud, F. (2004). L'épreuve du tangible. Expériences de l'enquête et surgissements de la preuve, in B. Karsenti & L. Quéré (dir.), *La Croyance et l'enquête*, Éditions de l'EHESS, p. 167-194.

Chateauraynaud, F. (2007). La contrainte argumentative. Les formes de l'argumentation entre cadres délibératifs et puissances d'expression politiques. *Revue Européenne des Sciences Sociales*, 136(XLV), 129-148.

Chateauraynaud, F. (2011). *Argumenter dans un champ de forces. Essai de balistique sociologique*. Éditions Petra.

Chateauraynaud, F. (2014). Trajectoires argumentatives et constellations discursives : Exploration socio-informatique des futurs vus depuis le nanomonde. *Rezeaux*, 188 (6), 121-158. <https://doi.org/10.3917/res.188.0121>.

Chateauraynaud, F. (2015). L'emprise comme expérience. Enquêtes pragmatiques et théories du pouvoir, *SociologieS*. En ligne : (<https://doi.org/10.4000/sociologies.4931>).



Chateauraynaud, F., & Debaz, J. (2017). *Aux bords de l'irréversible. Sociologie pragmatique des transformations*. Petra.

Chateauraynaud, F. (2022). Des expériences ordinaires aux processus critiques non-linéaires. Le pragmatisme sociologique face aux ruptures contemporaines. *Pragmata* 5, 18–92.

Cheyns, E., & Riisgaard, L. (2014). Introduction to the symposium : The exercise of power through multi-stakeholder initiatives for sustainable agriculture and its inclusion and exclusion outcomes. *Agriculture and Human Values*, 31(3), 409-423. <https://doi.org/10.1007/S10460-014-9508-4/METRICS>

Chiapello, E. (2003). Reconciling the Two Principal Meanings of the Notion of Ideology. *European Journal of Social Theory*, 6(2), 155-171. <https://doi.org/10.1177/1368431003006002001>

Chiapello, E. (2013). Capitalism and Its Criticisms. In G. Morgan & P. du Gay (Éds.), *New spirits of capitalisms* (p. 60-82). Oxford University Press. <https://doi.org/10.1093/acprof>

Chiapello, E. (2015). Financialisation of Valuation. *Human Studies*, 38, 13-35. <https://doi.org/10.1007/s10746-014-9337-x>

Chicchi, F. (2016). Capitalismo come assiomatica sociale. Note a margine sul concetto di sfruttamento. *Etica & Politica/ Ethics & Politics*, XVIII(3), 183-199.

Ciuffetti, A. (2019). *Appennino. Economie, culture e spazi sociali dal medioevo all'età contemporanea*. Carocci.

Clementi, M. L. (1997). *L'impegno di Giulio A. Maccacaro per una nuova medicina*. Medicina Democratica.

Cohen, A. G. (2017). Des lois agronomiques à l'enquête agroécologique. Esquisse d'une épistémologie de la variation dans les agroécosystèmes. *Tracés*, 33 (22), 105-121. <https://doi.org/10.4000/traces.5454>

Coles, R. (2012). The Promise of Democratic Populism in the Face of Contemporary Power. *The Good Society*, 21(2), 177-193. <https://doi.org/10.1353/gso.2012.0015>

Commoner, B. (1971). *The Closing Circle. Nature Man & Technology*. Knopf.

Commoner, B. (1973). Alternative Approaches to the Environmental Crisis. *Journal of the American Planning Association*, 39(3), 147-162.

Conti, L. (1977a). *Visto da Seveso. L'evento straordinario e l'ordinaria amministrazione*. Feltrinelli.

Conti, L. (1977b). *Che cos'è l'ecologia : capitale, lavoro e ambiente*. Mazzotta.

Conti, L. (1978). Capitale, lavoro, ambiente.. In M. De Paz, P. Maifredi, M. Pilo, & M. T. Torti (Éds.), *L'uomo e il suo ambiente. Economia delle risorse umane e naturali* (p. 33-53). Franco Angeli.

Conti, L. (1981). *Che cos'è l'ecologia. Capitale, lavoro e ambiente*. Nuova edizione. Mazzotta.

Conti, L. (1983). *Questo pianeta*. Editori Riuniti.

Conti, L. (1987). *Questo pianeta*. Nuova edizione aggiornata. Editori Riuniti.

- Conti, L. (1992). *Discorso sulla caccia*. Editori Riuniti.
- Conti, L., & Nunez, F. L. (1986). *Terra a rendere. Parchi e difesa della natura*. Ediesse.
- Corcuff, P.(2019). *Théories sociologiques contemporaines. France 1980-2020*. Armand Colin.
- Corcuff, P.(2021). *La grande confusion. Comment l'extrême-droite gagne la bataille des idées*. Editions Textuel.
- Corrado, A., Cascio, M. Lo, & Perrotta, D. (2018). Introduzione. Per un 'analisi critica delle filiere e dei sistemi agroalimentari in Italia. *Meridiana*, 93, 9-26.
- Costa, G., Cucca, R., & Torri, R. (2016). Milan : A City Lost in the Transition from the Growth Machine Paradigm Towards a Social Innovation Approach. In T. Brandsen, S. Cattacin, A. Evers, & A. Zimmer (Éds.), *Social Innovations in the Urban Context* (p. 125-142). Springer. [https://doi.org/10.1007/978-3-319-21551-8\\_7](https://doi.org/10.1007/978-3-319-21551-8_7)
- Craig, M. P.A., Stevenson, H., & Meadowcroft, J. (2019). Debating nature's value : epistemic strategy and struggle in the story of 'ecosystem services'. *Journal of Environmental Policy and Planning*, 21(6), 811-825. <https://doi.org/10.1080/1523908X.2019.1677221>
- Crainz, G. (2001). *Storia del miracolo italiano. Culture, identità, trasformazioni fra anni Cinquanta e Sessanta*. Donzelli.
- Crainz, G. (2003). *Il paese mancato : dal miracolo economico agli anni Ottanta*. Donzelli.
- Crosby, A. L., Lorber-Kasunic, J., & Accarigi, I. V. (2014). Value the Edge : Permaculture as Counterculture in Australia. *M/C Journal*, 17(6), 1-7.
- Crosta, P.L., & Bianchetti, C. (2021). *Conversazioni sulla ricerca*. Donzelli.
- Danti, D. (2007). *Dalla presenza alla singolarità*. Tesi di Dottorato. Università di Pisa.
- Davidov, V. (2015). Beyond formal environmentalism : Eco-nationalism and the « ringing cedars » of Russia. *Culture, Agriculture, Food and Environment*, 37(1), 2-13. <https://doi.org/10.1111/cuag.12043>
- Davies, W. (2020). Anti-equivalence : Pragmatics of post-liberal dispute. *European Journal of Social Theory*, 24(1), 44-64. <https://doi.org/10.1177/1368431020945841>
- Davigo, E. (2018). *Il movimento italiano per la tutela della salute negli ambienti di lavoro (1961-1978)*. Tesi di dottorato, Università di Firenze.
- Dawborn, K., & Smith, C. (2011). *Permaculture Pioneers. Stories from the new frontier*. Melliadora Publishing.
- De' Carli, C. (2013). O discurso político da agroecologia no MST. O caso do Assentamento 17 de Abril em Eldorado dos Carajás, Pará. *Revista Crítica de Ciências Sociais*, 100, 105-130. <https://doi.org/10.4000/RCCS.5245>
- De Cunto, G., Macchiavelli, V., Mariani, E., Sabatina, F., & Treviri, E. di. (2022). Retoriche e Manifesti sulle aree interne Un'analisi dall'esperienza di Emidio di Treviri. *Dislivelli*, 1-8, <http://www.dislivelli.eu/blog/retoriche-e-manifesti-sulle-aree-interne.html>

de Laet, M., & Mol, A. (2000). The Zimbabwe Bush Pump : Mechanics of a Fluid Technology. *Social Studies of Science*, 30(2), 225-263. <https://doi.org/10.1177/030631200030002002>

De Leonardis, O. (2020). Postfazione. Il Mercato Totale. Su Diritto e Democrazia. In A. Supiot (Éd.), *La sovranità del limite : giustizia, lavoro e ambiente nell'orizzonte della mondializzazione* (p. 167-189). Mimesis.

De Luna, G. (2021). *Il partito della Resistenza. Storia del Partito d'Azione, 1942-1947*. UTET.

De Martino, E. (2005). *Scritti Filosofici*. Il Mulino.

De Rossi, A. (2018). *Riabitare l'italia. Le aree interne tra abbandoni e riconquiste*. Donzelli.

Decitre, M. (2022). Prendre en charge la part affective de la critique écologiste : une analyse de la pratique du TQR par l'hybridation des cultures politiques et la multiplicité des appropriations. Mémoire de Master 2, EHES.

Della Porta, D. (2015). *Social Movements in Times of Austerity. Bringing Capitalism Back into Protest Analysis*. Polity Press.

Della Porta, D., Andretta, M., Mosca, L., & Reiter, H. (2006). *Globalization from below. Transnational Activists and Protest Networks*. University of Minnesota Press.

Della Porta, D., & Diani, M. (1999). *Social Movements. An Introduction* (Second edition). Blackwell Publishing.

Della Porta, D., & Diani, M. (2004). *Movimenti senza protesta ? L'ambientalismo in Italia*. Il mulino.

Della Porta, D., & Rucht, D. (2002). The Dynamics of Environmental Campaigns. *Mobilization*, 7(1), 1-14.

Della Porta, D., & Tarrow, S. (2005). *Transnational Protest and Global Activism. People, Passions, and Power*. Rowan & Littlefield Publishers.

Della Valentina, G. (2011). *Storia dell'ambientalismo in Italia. Lo sviluppo insostenibile*. Bruno Mondadori.

Demeulenaere, E. (2014). Les semences entre critique et expérience : les ressorts pratiques d'une contestation paysanne. *Revue d'Études en Agriculture et Environnement*, 94(4), 421-441.

Demeulenaere, E., & Piersante, Y. (2020). In or out ? Organisational dynamics within European 'peasant seed' movements facing opening-up institutions and policies. *Journal of Peasant Studies*, 47(4), 767-791. <https://doi.org/10.1080/03066150.2020.1753704>

Dépelteau, F. (2018). *The Palgrave Handbook of Relational Sociology*. Palgrave Macmillan.

Depelteau, F., & Powell, C. (2013). *Applying Relational Sociology*. Palgrave Macmillan.

Desrosières, A. (1993). *La politique des grands nombres. Histoire de la raison statistique*. La Découverte.

Desrosières, A. (2014). *Prouver et gouverner une analyse politique des statistiques publiques*. La Découverte.

Desvallées, L., de Sartre, X. A., & Kull, C. (2022). Epistemic communities in political ecology : critical deconstruction or radical advocacy ? *Journal of Political Ecology*, 29(1), 309-340. <https://doi.org/10.2458/jpe.4702>

Dewey, J. (1927). *The Public and Its Problems*. Henry Holt & Co. Tr.fr. (2010). *Le public et ses problèmes*, Gallimard.

Dewey, J. (1939). *Theory of Valuation*. The University of Chicago Press. Tr.fr. (2011) *La formation des valeurs*. La Découverte.

Dewey, J. & Bentley, A. F. (1949). *Knowing and the Known*. Beacon Press.

Diani, M. (1988). *Isole nell'arcipelago : il movimento ecologista in Italia*. il Mulino.

Diaz, P.(2017). Les chemins de la publicisation de la torture au Chili. *SociologieS*, Dossiers, mis en ligne le 23 mai 2017, consulté le 18 juillet 2023. URL : <http://journals.openedition.org.inshs.bib.cnrs.fr/sociologies/6281> ; DOI : <https://doi-org.inshs.bib.cnrs.fr/10.4000/sociologies.6281>, 1-26.

Diaz-Bone, R. (2011). The Methodological Standpoint of the " économie des conventions ". *Historical Social Research / Historische Sozialforschung*, 36(4), 43-63.

Diaz-Bone, R. (2016). Convention Theory , Classification and Quantification. *Historical Social Research / Historische Sozialforschung*, 41(2), 48-71.

Diaz-Bone, R., & de Larquier, G. (2022). Conventions : Meanings and Applications of a Core Concept in Economics and Sociology of Conventions. In : Diaz Bone, R., de Larquier, G. (eds) *Handbook of Economics and Sociology of Conventions*, (1-27) Springer. [https://doi.org/10.1007/978-3-030-52130-1\\_2-1](https://doi.org/10.1007/978-3-030-52130-1_2-1)

Dobson, A. (2007). *Green political thought*. Routledge.

Dodier, N. (2005). L'espace et le mouvement du sens critique. *Annales*, 60(1), 7-31.

Dodier, N., & Barbot, J. (2016). La force des dispositifs. *Annales*, 71(2), 421-450.

Dolci, P.(2021). *Une géographie du retour à la terre en Italie : migrer, cultiver, habiter*. Thèse de doctorat, Université Paul Valéry – Montpellier III.

Donati, P.(1978). *Pubblico e privato : fine di una alternativa ?* Cappelli editore.

Draetta, L., & Centemeri, L. (2011). La régulation des Déchets d'Équipements Électriques et Électroniques (DEEE) en France et en Italie : traductions et trahisons du principe de responsabilité élargie des producteurs. In N. Barthe & J.-J. Rosé (Éds.), *RSE entre Globalisation et Développement Durable* (p. 57 83). De Boeck.

Egan, M. (2007). *Barry Commoner and the Science of Survival : The Remaking of American Environmentalism*. The MIT Press.

Egan, M. (2009). Why Barry Commoner matters. *Organization and Environment*, 22(1), 6-18. <https://doi.org/10.1177/1086026609333421>

Eliasoph, N., & Lichterman, P.(2003). Culture in Interaction. *American Journal of Sociology*, 108(4), 735-794. <https://doi.org/10.1086/367920>

Elkins, S. (1989). The Politics of Mystical Ecology. *Telos* , 82, 52-70.

Emidio Di Treviri. (2018). *Sul fronte del sisma. Un'inchiesta militante sul post-terremoto dell'appennino centrale (2016-2017)*. DeriveApprodi.

Emidio di Treviri. (2021). *Sulle tracce dell'Appennino che cambia. Voci dalla ricerca sul post-terremoto del 2016-17*. Il Bene Comune.

Erbani, F., & Dematteis, G. (2021). Manifesto di Camaldoli per una nuova centralità della montagna. *Scienze del Territorio*, 9, 11-16.

Espeland, W. N., & Stevens, M. L. (1998). Commensuration as a social process. *Annual Review of Sociology*, 24(1998), 313-343.

Esposito, A. (2006). *Democrazia e contadini in Italia nel XX secolo. Il ruolo dei contadini nella formazione dell'Italia contemporanea*. Robin Edizioni.

Eyerman, R. & Jamison, A. (1991). *Social Movements. A Cognitive Approach*. Penn State University Press.

Fadaee, S. (2018). Environmentalism and Social Change in Iran. In R. Barlow & S. Akbarzadeh (Éds.), *Human Rights and Agents of Change in Iran* (p. 143 155). Palgrave. [https://doi.org/10.1007/978-981-10-8824-7\\_8](https://doi.org/10.1007/978-981-10-8824-7_8)

Fadaee, S. (2019). The permaculture movement in India : a social movement with Southern characteristics. *Social Movement Studies*, 18(6), 720-734. <https://doi.org/10.1080/14742837.2019.1628732>

Feltrin, L., & Sacchetto, D. (2021). The work-technology nexus and working-class environmentalism : Workerism versus capitalist noxiousness in Italy ' s Long 1968. *Theory and Society*, 50, 815-835. <https://doi.org/10.1007/s11186-021-09441-5%0AThe>

Ferdinand, M. (2019). *Une écologie décoloniale*. Seuil.

Ferguson, R. S., & Lovell, S. T. (2013). Permaculture for agroecology : design, movement, practice, and worldview. A review. *Agronomy for Sustainable Development*, 34(2), 251-274. <https://doi.org/10.1007/s13593-013-0181-6>

Ferguson, R. S., & Lovell, S. T. (2015). Grassroots engagement with transition to sustainability : Diversity and modes of participation in the international permaculture movement. *Ecology and Society*, 20(4) : 39, <https://doi.org/10.5751/ES-08048-200439>

Ferret, C. (2012). Vers une anthropologie de l'action. André-Georges Haudricourt et l'efficacité technique. *L'Homme. Revue française d'anthropologie*, 202, 113-139. <https://doi.org/10.3917/herm.085.0032>

Ferry, J.-M. (2004). *Les grammaires de l'intelligence*. Editions du Cerf.

Feuerhahn, W. (2017). Les catégories de l'entendement écologique : milieu, Umwelt, environment, nature... In G. Blanc, E. Demeulenaere, & W. Feuerhahn (Éds.), *Humanités environnementales. Enquêtes et contre-enquêtes* (p. 19-42). Publications de la Sorbonne.

Fieramonte, V. (2021). *La via di Laura Conti. Ecologia, politica e cultura a servizio della democrazia*. Enciclopediadelledonne.it.

Fillieule, O. (2001). Proposals for process analysis of individual commitment. *Revue Française de Science Politique*, 51(1-2), 199-217. <https://doi.org/10.3917/rfsp.511.0199>

Folkers, A. (2021). Preventing the Unpreparable. Catastrophe Thresholds from Covid to Climate. *Sociologica*, 15(3), 85-106. <https://doi.org/10.6092/ISSN.1971-8853/13564>

Forino, G. (2015). Disaster recovery : narrating the resilience process in the reconstruction of L'Aquila (Italy). *Geografisk Tidsskrift – Danish Journal of Geography*, 115(1), 1-13. <https://doi.org/10.1080/00167223.2014.973056>

Foster, J. (dir.) (1997). *Valuing nature ? Economics, Ethics and Environment*, Routledge.

Foyer, J. (2018). Syncrétisme des savoirs dans la viticulture biodynamique. Incorporation dans l'expérience et le sensible et trajectoire initiatique. *Revue d'Anthropologie des Connaissances*, 12(2), 289-321. <https://doi.org/10.3917/RAC.039.0289>

Fraser, N. (1990). Rethinking the public sphere: a contribution to the critique of actually existing democracy. *Social Text*, 25/26, 56-80.

Fraser, N. (2022). *Cannibal Capitalism : How Our System Is Devouring Democracy, Care, and the Planet – and What We Can Do about It*. Verso.

Fuad-Luke, A. (2009). *Design Activism. Beautiful strangeness for a sustainable world*. Earthscan.

Funtowicz, S. O., & Ravetz, J. R. (1993). Science for the post-normal age. *Futures*, 25(7), 739-755. [https://doi.org/10.1016/0016-3287\(93\)90022-L](https://doi.org/10.1016/0016-3287(93)90022-L)

Gabowitsch, M. (2016). *Protest in Putin's Russia*. Wiley.

Gaeta, L., & Di Vita, S. (2021). Planning Disaster, Successful Event, and Uncertain Future : The Twin Cases of the World Expo 2015 and Innovation District in Milan. *Cahiers de la recherche architecturale, urbaine et paysagère*, 12, <https://doi.org/10.4000/craup.8735>

Gaille, M. (2018). *Santé et environnement*. Presses Universitaires de France.

Galavotti, E. (2006). *Il giovane Dossetti : gli anni della formazione : 1913-1939*. Il Mulino.

Galavotti, E. (2013). *Il professorino : Giuseppe Dossetti tra crisi del fascismo e costruzione della democrazia, 1940-1948*. Il Mulino.

Galtung, J. (1969). Violence, Peace, and Peace Research. *Journal of Peace Research*, 6(3), 167-191.

Galtung, J. (1996). *Peace by Peaceful Means. Peace and Conflict, Development and Civilization*. Sage Publications.

Genard, J. (2011). Investiguer le pluralisme de l'agir. *Sociologies*. Grands résumés, mis en ligne le 06 juillet 2011, consulté le 18 juillet 2023. URL : <http://journals.openedition.org.inshs.bib.cnrs.fr/sociologies/3574> ; DOI : <https://doi.org.inshs.bib.cnrs.fr/10.4000/sociologies.3574>

Gerber, J. F., & Scheidel, A. (2018). In Search of Substantive Economics : Comparing Today's Two Major Socio-metabolic Approaches to the Economy – MEFA and MuSIASEM. *Ecological Economics*, 144(April 2017), 186-194. <https://doi.org/10.1016/j.ecolecon.2017.08.012>

Giampietro, M. (2005). *Multi-Scale Integrated Analysis of Agroecosystems*. CRC Press.

Giampietro, M. (2023). Reflections on the popularity of the circular bioeconomy concept : the ontological crisis of sustainability science. *Sustainability Science*, 18, 749–754. <https://doi.org/10.1007/s11625-022-01267-z>

Giampietro, M., Aspinall, R. J., Ramos-martin, J., & Bukkens, S. G. F. (2014). Resource Accounting for Sustainability Assessment. The nexus between energy, food, water and land use. Routledge.

Giampietro, M., & Funtowicz, S. O. (2020). From elite folk science to the policy legend of the circular economy. *Environmental Science and Policy*, 109(February), 64–72. <https://doi.org/10.1016/j.envsci.2020.04.012>

Girolomoni, G. (1980). *Ritorna la vita sulle colline. L'esperienza della cooperativa Alce Nero*. Jaca Book.

Girolomoni, G. (2002). *Alce nero grida. L'agricoltura biologica, una sfida culturale*. Jaca Book.

Giugni, M. (1999). Mobilitazioni su ambiente, pace e nucleare. *Quaderni di Sociologia*, 21, 45-67. <https://doi.org/10.4000/qds.1400>

Giunta, I. (2016). La Campagna popolare per l'agricoltura contadina e le proposte per una legge di tutela. *Agriregionieuropa*, 12(45), 74-78.

Givan, R. K., Roberts, K. M., & Soule, S. A. (2010). *The Diffusion of Social Movements. Actors, Mechanisms and Political Effects*. Cambridge University Press.

Gliessman, S. R. (1998). *Agroecology. Ecological Processes in Sustainable Agriculture*. CRC Press.

Graeber, D. (2001). *Toward an anthropological theory of value. The false coin of our own dreams*. Palgrave Macmillan.

Graeber, D. (2013). It is value that brings universes into being. *HAU : Journal of Ethnographic Theory*, 3(2), 219-243. <https://doi.org/10.14318/hau3.2.012>

Graziano, V., & Trogal, K. (2023). Labor Power in the Repair Shop : Circuits of Repair Between Solidarity and Poor Economy. *Capitalism Nature Socialism*, 34(2), 69-87.

Grenivald, J. (1980). Le sens bioéconomique du développement humain : L'affaire Nicholas Georgescu-Roegen. *Revue européenne des sciences sociales*, 51(51), 59-75.

Grossi, P.(1995). *L'ordine giuridico medievale*. Laterza.

Grove, R. H. (1995). *Green Imperialism. Colonial expansion, tropical island Edens and the origins of environmentalism, 1600-1860*. Cambridge University Press.

Guéneau, M., & Missemer, A. (2015). Adriano Olivetti, un entrepreneur hors du commun. *L'économie politique*, 68(4), 102-112. <https://doi.org/10.3917/leco.068.0102>

Guha, R., & Martinez-Alier, J. (1997). *Varieties of environmentalism. Essays North and South*. Routledge.

Guimaraes Pereira, A., & Funtowicz, S. (2015). *Science, Philosophy and Sustainability. The End of the Cartesian Dream*. Routledge.

Gusfield, J. (1981). *The Culture of Public Problems: Drinking-Driving and the Symbolic Order*, University of Chicago Press. Tr.fr. (2009). *La Culture des problèmes publics* Éd. Economica.

Gusfield, J. (2012). Significations disputées. Contester la propriété et l'autorité des problèmes sociaux. In D.Cefaï & C. Terzi (dir.), *L'expérience des problèmes publics*, Editions de l'EHESS, pp.113-132.

Hache, E. (2011). *Ce à quoi nous tenons. Propositions pour une écologie pragmatique*. La Découverte.

Hamblin, J. D. (2013). *Arming Mother Nature. The Birth of Catastrophic Environmentalism*. Oxford University Press.

Hansen, M. P.(2016). Non-normative critique : Foucault and pragmatic sociology as tactical re-politicization. *European Journal of Social Theory*, 19(1), 127-145. <https://doi.org/10.1177/1368431014562705>

Harvey, D. (1989). From Managerialism to Entrepreneurialism : The Transformation in Urban Governance in Late Capitalism. *Geografiska Annaler. Series B, Human Geography*, 71(1), 3-17. <https://doi.org/10.2307/490503>

Haudricourt, A.-G. (1962). Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui. *L'Homme*, 2(1), 40-50. <https://doi.org/10.3406/hom.1962.366448>

Hennion, A. (2007). Those things that hold us together : Taste and sociology. *Cultural Sociology*, 1(1), 97-114. <https://doi.org/10.1177/1749975507073923>

Hervieu-Léger, D., & Hervieu, B. (1979). *Le retour à la nature. Au fond de la forêt, l'État*. Seuil.

Hess, D. J. (2007). *Alternative Pathways in Science and Industry*. The MIT Press.

Hess, D. J. (2009). *Localist Movements in a Global Economy. Sustainability, Justice, and Urban Development in the United States*. The MIT Press.

Hess, D. J. (2016). *Undone Science : Social Movements, Mobilized Publics, and Industrial Transitions*. The MIT Press.

Inglehart, R. (1977). *The silent revolution : Changing values and political styles among western publics*. Princeton University Press.

Ingold, A. (2011). Écrire la nature. De l'histoire sociale à la question environnementale ? *Annales HSS*, 66(1), 11-29.

Ingram, J. (2018). Agricultural transition : Niche and regime knowledge systems' boundary dynamics. *Environmental Innovation and Societal Transitions*, 26(May 2017), 117-135. <https://doi.org/10.1016/j.eist.2017.05.001>

Jacke, D., & Toensmeier, E. (2005). *Edible Forest Gardens. Ecological Vision and Theory for Temperate Climate Permaculture*. Chelsea Green Publishing.

Jaeggi, R. (2018). *Critique of forms of life*. Harvard University Press.

Jamison, A. (2001). *The Making of Green Knowledge. Environmental Politics and Cultural Transformation*. Cambridge University Press.

Jarrige, F. (2014). *Technocritiques. Du refus des machines à la contestation des technosciences*. La Découverte.



Jasanoff, S. (2003). Technologies of humility : Citizen participation in governing science. *Minerva*, 41(3), 223-244. <https://doi.org/10.1023/A:1025557512320/METRICS>

Jasanoff, S., & Sang-Hyun, K. (eds.) (2015). *Dreamscapes of Modernity. Sociotechnical Imaginaries and the Fabrication of Power*. The University of Chicago Press. <http://press.uchicago.edu/ucp/books/book/chicago/D/bo20836025.html>

Jobin, P.(2006). *Maladies industrielles et renouveau syndical au Japon*. Ecole des hautes études en sciences sociales.

Jullien, F. (1992). *La Propension des choses. Pour une histoire de l'efficacité en Chine*. Seuil.

Kallis, G., & Bliss, S. (2019). Post-environmentalism : Origins and evolution of a strange idea. *Journal of Political Ecology*, 26(1), 466-485. <https://doi.org/10.2458/v26i1.23238>

Kallis, G., & Norgaard, R. B. (2010). Coevolutionary ecological economics. *Ecological Economics*, 69(4), 690-699. <https://doi.org/10.1016/j.ecolecon.2009.09.017>

Kallis, G., Paulson, S., D'Alisa, G., & Demaria, F. (2020). *The case for degrowth*. Wiley.

Kenis, A., & Mathijs, E. (2014). (De)politicising the local : The case of the Transition Towns movement in Flanders (Belgium). *Journal of Rural Studies*, 34, 172-183. <https://doi.org/10.1016/j.jrurstud.2014.01.013>

Kennedy, M. (1995). *Interest and Inflation Free Money : Creating an Exchange Medium That Works for Everybody and Protects the Earth*. New Society Publishers.

Kolářová, M. (2020). Climate Change and the Transition Movement in Eastern Europe : The Case of Czech Permaculture. *Sociologicky Casopis*, 56(3), 363-386. <https://doi.org/10.13060/CSR.2020.022>

Kornetis, K. (2013). 1968, 1989, 2011 : Reconsidering Social Movements, « Moments of Change » and Theoretical Framing Over Time. *Historiein*, 13, 57-70.

L'Atelier Paysan. (2021). *Reprendre la terre aux machines. Manifeste pour une autonomie paysanne et alimentaire*. Seuil.

Laborier, P., & Trom, D. (éds.) (2003). *Historicités de l'action publique*. Presses universitaires de France.

Lafaye, C., & Thevenot, L. (1993). Une justification écologique ? Conflits dans l'aménagement de la nature. *Revue Française de Sociologie*, 34(4), 495-524.

Lamont, M. (2012). Toward a Comparative Sociology of Valuation and Evaluation. *Annual Review of Sociology*, 21(38), 201-221. <https://doi.org/10.1146/annurev-soc-070308-120022>

Lamont, M., & Thévenot, L. (2000). *Rethinking Comparative Cultural Sociology. Repertoires of Evaluation in France and the United States*. Cambridge University Press.

Laugier, S., & Gaille, M. (2014). Retour à la vie ordinaire. *Raison Publique*, 18.

Le Roy, É. (2011). *La terre de l'autre. Une Anthropologie des régimes d'appropriation foncière*. LGDJ Lextenso Editions.

- Leahy, T. (2021). *The Politics of Permaculture*. Pluto Press.
- Lefort Claude (1981), *L'Invention démocratique*, Fayard.
- Lemieux, C. (2018). *La sociologie pragmatique*. La Découverte.
- Leonard, R. (2019). E. F. schumacher and the making of « buddhist Economics, » 1950 – 1973. *Journal of the History of Economic Thought*, 41(2), 159-186. <https://doi.org/10.1017/S1053837218000731>
- Leroi-Gourhan, A. (1965). *Le geste et la parole II. La mémoire et les rythmes*. Editions Albin Michel.
- Lewontin, R., & Levins, R. (2007). *Biology Under The Influence. Dialectical Essays on Ecology, Agriculture, and Health*. Monthly Review Press.
- Lichterman, P., & Cefai, D. (2006). The idea of political culture. In Robert E. Goodin & Charles Tilly (eds.), *The Oxford Handbook of Contextual Political Analysis* (p. 392-414) Oxford University Press
- Livorsi, F. (2000). *Il mito della nuova terra. Cultura, idee e problemi dell'ambientalismo*. Giuffrè.
- Lockyer, J., & Veteto, J. R. (2013). *Environmental Anthropology Engaging Ecotopia : Bioregionalism, Permaculture, and Ecovillages*. Berghahn Books.
- Loconto, A., Desquilbet, M., Moreau, T., Couvet, D., & Dorin, B. (2020). The land sparing – land sharing controversy : Tracing the politics of knowledge. *Land Use Policy*, 96(September 2018), <https://doi.org/10.1016/j.landusepol.2018.09.014>
- Lucatelli, S., Luisi, D., & Tantillo, F. (2022). *L'Italia lontana. Una politica per le aree interne*. Donzelli.
- Luhtakallio, E. (2012). *Practicing democracy. Local activism and politics in France and Finland*. Palgrave Macmillan.
- Luzzi, S. (2004). *Salute e sanità nell'Italia repubblicana*. Donzelli.
- Maccarini, A. M. (1997). *La cultura ambientalista. Verso una nuova società civile ?* Franco Angeli.
- Macchiavelli, V., & Olori, D. (2019). Grandi opere per ri-disegnare il territorio terremotato. Il « QuakeLab Center Vettore », paradigma della strategia di sviluppo nel post-sisma dell'Appennino centrale. *Scienze del Territorio*, 7, 61-69.
- Madelrieux, S. (2016). *La philosophie de Dewey*, Vrin.
- Madison, M. G. (1997). « Potatoes made of oil » : Eugene and Howard Odum and the origins and limits of American agroecology. *Environment and History*, 3(2), 209-238. <https://doi.org/10.3197/096734097779555881>
- Maggi, M. (2018). Uso del suolo. In EStà (Éd.), *Il sistema del cibo a Milano. Approfondimenti tematici* (p. 187 195). Milano Food Policy.
- Magnaghi, A. (2010). *Il progetto locale. Verso la coscienza di luogo*. Bollati Boringhieri. /
- Maldonado, T. (1970). *La speranza progettuale. Ambiente e società*. Einaudi.

- Manzini, E. (2015). *Design, When Everybody Designs : An Introduction to Design for Social Innovation*. MIT Press.
- Maris, V. (2014). *Nature à vendre. Les limites des services écosystémiques*. QUAE.
- Marres, N., & Stark, D. (2020). Put to the test : For a new sociology of testing. *British Journal of Sociology*, 71(3), 423-443. <https://doi.org/10.1111/1468-4446.12746>
- Marselli, G. A. (2016). Dal mondo contadino alla società di oggi. *Forum Italicum*, 50(2), 349-370. <https://doi.org/10.1177/0014585816663893>
- Martinez-Alier, J. (1991). Ecology and the Poor : A Neglected Dimension of Latin American History. *Journal of Latin American Studies*, 23(3), 621-639. <https://doi.org/10.1017/S0022216X0001587X>
- Martinez-Alier, J. (2002). *The Environmentalism of the Poor. A Study of Ecological Conflicts and Valuation*. Edward Elgar.
- Martinez-Alier, J. (2011). Justice environnementale et décroissance économique : l'alliance de deux mouvements. *Ecologie & politique*, 41(1), 125-141.
- Martinez-Alier, J., Temper, L., Del Bene, D., & Scheidel, A. (2016). Is there a global environmental justice movement? *Journal of Peasant Studies*, 43(3), 731-755. <https://doi.org/10.1080/03066150.2016.1141198>
- Masini, A. (2018). L' Italia del « riflusso » e del punk ( 1977-84). *Meridiana*, 92(92), 187-210.
- McGinnis, M. V. (éd.) (1999). *Bioregionalism*. Routledge
- Melucci, A. (1984). An end to social movements ? Introductory paper to the sessions on « new movements and change in organizational forms ». *Social Science Information*, 23(4/5), 819-835.
- Melucci, A. (1989). *Nomads of the Present. Social Movements and Individuals Needs in Contemporary Society*. Temple University Press.
- Melucci, A. (1996). *Challenging Codes. Collective action in the information age*. Cambridge University Press.
- Membretti, A., Leone, S., Lucatelli, S., Storti, D., & Urso, G. (2023). *Voglia di restare : indagine sui giovani nell'Italia dei paesi*. Donzelli.
- Mésini, B., & Barthes, A. (2008). *Du local au mondial. Alternatives rurales et luttes paysannes*. Université de Provence.
- Mignemi, N. (2010). *Nel regno della fame. Il mondo contadino italiano fra gli anni trenta e gli anni cinquanta*. Aracne Editrice.
- Mignemi, N., Lorenzini, C., & Mocarelli, L. (2020). Pluriattività rurale e lavoro agricolo in età contemporanea ( secoli XIX-XX). *Lavori in corso*, 4.
- Mills, C. W. (1940). Situated Actions and Vocabularies of Motive. *American Sociological Review*, 5(6), 904-913.
- Mills, C. W. (1956). *The Power Elite*. Oxford University Press.
- Mills, C. W. (1959). *The sociological imagination*. Oxford University Press.
- Milton, K. (1996). *Environmentalism and Cultural Theory*. Routledge.

- Misiani, S. (2012). Osso e polpa. Manlio Rossi-Doria e la riforma agraria. *Storia Economica*, XV(1), 233-260. <https://doi.org/10.2307/2593470>
- Missemer, A. (2013). *Nicholas Georgescu-Roegen, pour une révolution bioéconomique*. ENS Éditions.
- Mol, A. (1999). Ontological Politics. A Word and Some Questions. *The Sociological Review*, 47(1\_suppl), 74-89. <https://doi.org/10.1111/j.1467-954x.1999.tb03483.x>
- Mol, A. (2008). *The logic of care. Health and the problem of Patient Choice*. Routledge.
- Mollison, B. (1979). *Permaculture Two. Practical Design for Town and Country in Permanent Agriculture*. Tagari Publication.
- Mollison, B. (1988). *Permaculture. A designers' Manual*. Tagari Publication.
- Mollison, B., & Holmgren, D. (1978). *Permaculture One. A Perennial Agriculture for Human Settlements*. Tagari Publications.
- Monnin, A. (2021). Penser le territoire à l'heure de l'Anthropocène – à propos des « communs négatifs ». *AOC*, <https://aoc.media/opinion/2021/01/05/penser-le-territoire-a-lheure-de-lanthropocene-a-propos-des-communs-negatifs/>
- Monticelli, L. (2022). *The Future Is Now : An Introduction to Prefigurative Politics*. Bristol University Press.
- Moore, J. W. (2015). *Capitalism in the Web of Life*. Verso.
- Novati, L. (2016). *Laura Conti, o, La condizione sperimentale*. Jaca Book.
- Ogien, A. (2014). Pragmatismes et sociologies. *Revue Française de Sociologie*, 55(3), 563-579. <https://doi.org/10.3917/rfs.553.0563>
- Oliveri, F. (2015). A network of resistances against a multiple crisis : SOS Rosarno and the experimentation of socio-economic alternative models. *PARtecipazione e CONflitto*, 8(2), 504-529. <https://doi.org/10.1285/i20356609v8i2p504>
- Olori, D. (2021). Oltre le retoriche sulle aree interne : ricominciare il discorso a partire dalle pratiche d'uso dei territori alti. *Effimera*. <https://effimera.org/oltre-le-retoriche-sulle-aree-interne-ricominciare-il-discorso-a-partire-dalle-pratiche-duso-dei-territori-alti-di-davide-olori/>
- Olori, D., & Mariani, E. (2022). The rhetoric of development in rural areas : the branding places processes in the earthquake-affected Central Appenines. *Fuori Luogo. Rivista Di Sociologia Del Territorio, Turismo, Tecnologia*, 13(3), 62-73. <https://doi.org/10.6093/2723-9608/9348>
- Olori, D., & Menghi, M. (2019). Ricerca, attivismo e trasformazione sociale nel post-sisma. *Cambio. Rivista Sulle Trasformazioni Sociali*, 9(17), <https://doi.org/10.13128/cambio-25431>
- Olori, D., & Oliverio, F. S. (2022). Introduzione. Tra modelli di sviluppo e transizione ecologica : i domini collettivi come terzo (fragile)? *Culture della Sostenibilità*, 29(1), 48-60.
- O'Neill, J., Holland, A., & Light, A. (2008). *Environmental values*. Routledge.

- Orlando, G. (2018). Le reti alternative del cibo dopo la crisi. Teoria , ipotesi di lavoro e un caso studio esplorativo. *Archivio antropologico mediterraneo*, 20(1), 1-23.
- Orléan, A. (2011). *L'empire de la valeur. Réfonder l'économie*. Seuil.
- Osti, G. (1998). Dalla protesta ai servizi : percorsi del movimento ambientalista in Italia. *Quaderni di Sociologia*, 16, 21-39.
- Osti, G., & Pellizzoni, L. (2013). Conflitti e ingiustizie ambientali nelle aree fragili. Una introduzione. *Partecipazione e Conflitto* , 1, 5-13. <https://doi.org/10.3280/PACO2013-001001>
- Ostrom, E. (2012). Nested externalities and polycentric institutions : must we wait for global solutions to climate change before taking actions at other scales ? *Economic Theory*, 49(2), 353-369. <http://www.jstor.org/stable/41408716>
- Paccino, D. (2021). *L'imbroglione ecologico : l'ideologia della natura*. Ombre Corte.
- Paganoni, M. C. (2015). *City Branding and New Media*. Springer
- Paradiso, C. (2022). Un archipel de relations socioécologiques. Le cas du Parc National des l'archipel de la Maddalena (Sardaigne). Une analyse anthropologique des politiques environnementales. Thèse de Doctorat. Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales.
- Parolini, G. (2022). Weather, climate, and agriculture : Historical contributions and perspectives from agricultural meteorology. *Climate Change*, 13(3), 1-19. <https://doi.org/10.1002/wcc.766>
- Pascale, A. (2004). *Il '68 delle campagne*. RCE Edizioni.
- Pasolini, P.P.(1999). *Saggi sulla politica e sulla società*. Mondadori.
- Passerini, L. (1998). Presentazione. In R. Lumley, *Dal '68 agli anni di piombo. Studenti e operai nella crisi italiana*. Giunti..
- Patel, R. (2009). What does food sovereignty look like ? *Journal of Peasant Studies*, Vol. 36, Numéro 3, 663-706. <https://doi.org/10.1080/03066150903143079>
- Paturel, D. (2016). Aide alimentaire et accès à l'alimentation au tamis de l'expérimentation sociale. *Anthropology of food*, 10, <https://doi.org/10.4000/aof.7986>
- Pellizzoni, L. (2004). Responsibility and environmental governance. *Environmental Politics*, 13(3), 541-565. <https://doi.org/10.1080/0964401042000229034>
- Pellizzoni, L., & Centemeri, L. (2022). Tackling material dependency in sustainability transition : rationales and insights from the agriculture sector. *Journal of Environmental Policy & Planning*, 24(3), 355-366. <https://doi.org/10.1080/1523908X.2021.2022467>
- Peltola, T., & Arpin, I. (2017). How We Come to Value Nature ? – A Pragmatist Perspective. *Ecological Economics*, 142, 12-20. <https://doi.org/10.1016/j.ecolecon.2017.06.009>
- Pepper, D. (1996). *Modern Environmentalism : An Introduction*. Routledge.
- Pepper, D. (2007). Tensions and dilemmas of ecotopianism. *Environmental Values*, 16(3), 289-312. <https://doi.org/10.3197/096327107X228364>

- Pessis, C., Topçu, Sezin., & Bonneuil, C. (2013). *Une autre histoire des « Trente Glorieuses » : modernisation, contestations et pollutions dans la France d'après-guerre*. La Découverte.
- Petrioli, V. (2011). Il “ Movimento di Ritorno alla Terra ” tra Utopia , Sussistenza , Solidarietà e Informalità. Tesi di Dottorato, Università di Roma 3.
- Piccioni, L. (2014). *Il volto amato della patria. Il primo movimento per la protezione della natura in Italia 1880-1934*. TEMI.
- Piccioni, L., & Nebbia, G. (2011). I limiti dello sviluppo in Italia. Cronache di un dibattito 1971-1974. *I quaderni di Altrionovecento*, 1.
- Pink, S. (2009). *Doing Sensory Ethnography*. Sage.
- Pitch, T. (1998). *Un diritto per due*. Il Saggiatore.
- Plumwood, V. (2004). Gender, Eco-Feminism and the Environment. In R. White (Éd.), *Controversies in Environmental Sociology* (p. 43-60). Cambridge University Press.
- Plumwood, V. (2008). Shadow Places and the Politics of Dwelling. *Australian Humanities Review*, 44, 139-150. <http://www.australianhumanitiesreview.org/archive/Issue-March-2008/plumwood.html>
- Poggio, P.P.(2015). *Le tre agricolture : Contadina, industriale, ecologica*. Jaca Book.
- Polanyi, K. (1977). *The Livelihood of Man*. Academic Press.
- Ponte, S., & Gibbon, P.(2005). Quality standards, conventions and the governance of global value chains. *Economy and Society*, 34(1), 1-31. <https://doi.org/10.1080/0308514042000329315>
- Pottier, A. (2016). *Comment les économistes réchauffent la planète*. Seuil.
- Powell, C., & Depelteau, F. (2013). *Conceptualizing Relational Sociology*. Palgrave Macmillan.
- Pruvost, G. (2021). *Quotidien Politique. Féminisme, écologie, subsistance*. La Découverte.
- Puig De La Bellacasa, M. (2010). Ethical doings in naturecultures. *Ethics, Place & Environment : A Journal of Philosophy & Geography*, 13(2), 151-169. <https://doi.org/10.1080/13668791003778834>
- Quéré, L. (2017). Comment « pragmatiser » le champ de la valeur ? *Questions de communication*, 32, 195-218. <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11502>
- Raid, L. (2015). Val Plumwood : La voix différente de l'écoféminisme. *Cahiers du Genre*, 59(2), 49-72. <https://doi.org/10.3917/cdge.059.0049>
- Ranzini, A., & Faccini, J. L. (2021). *L'ultima Milano. Cronache dai margini di una città*. Fondazione Giangiacomo Feltrinelli.
- Raworth, K. (2017). *Doughnut economics : Seven ways to think like a 21st century economist*. Chelsea Green Publishing.

Rayner, S. (2012). Uncomfortable knowledge : The social construction of ignorance in science and environmental policy discourses. *Economy and Society*, 41(1), 107-125. <https://doi.org/10.1080/03085147.2011.637335>

Renzoni, C. (2012). *Il Progetto '80. Un'idea di Paese nell'Italia degli anni Sessanta*. Alinea Editrice.

Rollot, M. (2019). Le biorégionalisme américain. *EcoRev'*, N° 47(1), 85. <https://doi.org/10.3917/ecorev.047.0085>

Rootes, C., & Brulle, R. (2013). Environmental Movements. In D. A. Snow, D. della Porta, B. Klandermans, & D. McAdam (Éds.), *The Wiley-Blackwell Encyclopedia of Social and Political Movements* (p. 413-419). Wiley-Blackwell. <https://doi.org/10.1002/9781405198431.wbeps464>

Rosa, H. (2020). *Rendre le monde indisponible*. La Découverte.

Rosignoli, F. (2018). La giustizia ambientale e Danilo Dolci. *Rivista di Studi e Ricerche sulla criminalità organizzata*, 4(1), 132-169.

Roux-Rosier, A., Azambuja, R., & Islam, G. (2018). Alternative visions : Permaculture as imaginaries of the Anthropocene. *Organization*, 25(4), 550-572. <https://doi.org/10.1177/1350508418778647>

Ruddiman, W. F. (2005). *Plows, plagues, and petroleum : how humans took control of climate*. Princeton University Press.

Russi, L. (2013). *Hungry Capital. The Financialization of Food*. Zero Books.

Sabatini, F. (2022). Géographies sociales pour les « zones intérieures ». Des confins qui territorialisent : le cas des Sicani (Sicile). In Juan M. Trillo Santamaría, Lucrezia Lopez, Rubén C. Lois González, *Geografía Social. Permanencias, cambios y escenarios futuros*, (p. 205-218) Asociación Española de Geografía. <https://doi.org/10.21138/PG.2022.13>

Scardozi, M. (1978). Comunità Contadina e Romanticismo Rurale. *Quaderni Storici*, 13(39), 1115-1121. <http://www.rivisteweb.it/doi/10.7376/71418>

Schlosberg, D., & Coles, R. (2016). The new environmentalism of everyday life : Sustainability, material flows and movements. *Contemporary Political Theory*, 15(2), 160-181. <https://doi.org/10.1057/cpt.2015.34>

Schlosberg, D., & Craven, L. (2019). *Sustainable Materialism : Environmental Movements and the Politics of Everyday Life*. Oxford University Press.

Schmitt, B. (2016). Exploitation des ressources naturelles et échange écologique inégal : une approche globale de la dette écologique. *VertigO*, Hors-série 26, 0-19. <https://doi.org/10.4000/vertigo.17522>

Schneider-Mayerson, M. (2015). *Peak Oil. Apocalyptic Environmentalism and Libertarian Political Culture*. University of Chicago Press.

Scholz, R. W., & Steiner, G. (2015a). The real type and ideal type of transdisciplinary processes : part II—what constraints and obstacles do we meet in practice ? *Sustainability Science*, 10(4), 653-671. <https://doi.org/10.1007/s11625-015-0327-3>

- Scholz, R. W., & Steiner, G. (2015b). The real type and ideal type of transdisciplinary processes : part I—theoretical foundations. *Sustainability Science*, 10(4), 527-544. <https://doi.org/10.1007/s11625-015-0326-4>
- Scholz, R. W., & Steiner, G. (2015c). Transdisciplinarity at the crossroads. *Sustainability Science*, 10(4), 521-526. <https://doi.org/10.1007/s11625-015-0338-0>
- Schumacher, E. F. (1973). *Small is Beautiful. A Study of Economics As If People Mattered*. Blond & Briggs.
- Scott, J. C. (1998). *Seeing Like a State. How Certain Schemes to Improve the Human Condition Have Failed*. Yale University Press.
- Selcer, P.(2018). *The Postwar Origins of the Global Environment : How the United Nations Built Spaceship Earth*. Columbia University Press.
- Semal, L. (2019). *Face à l'effondrement. Militer à l'ombre des catastrophes*. PUF.
- Shawki, N. (2013). Understanding the Transnational Diffusion of Social Movements. *Humanity & Society*, 37(2), 131-158. <https://doi.org/10.1177/0160597613481799>
- Siniscalchi, V. (2013a). Environment, regulation and the moral economy of food in the Slow Food movement. *Journal of Political Ecology*, 20(1), 295-305. <https://doi.org/10.2458/V20I1.21768>
- Siniscalchi, V. (2013b). Slow versus fast : Économie et écologie dans le mouvement Slow Food. *Terrain*, 60, 132-147. <https://doi.org/10.4000/TERRAIN.15122>
- Siniscalchi, V. (2014). La politique dans l'assiette. Restaurants et restaurateurs dans le mouvement Slow Food en Italie. *Ethnologie Française*, 44(1), 73-83. <https://doi.org/10.3917/ETHN.141.0073>
- Sothe, F. (2023). *La Politica Agricola Europea. Storia e analisi*. Firenze University Press.
- Star, S. L. (1999). The Ethnography of Infrastructure. *American Behavioral Scientist*, 43(3), 377-391. <https://doi.org/10.1177/00027649921955326>
- Stavo-Debaugé, J. (2018a). Le naturalisme de John Dewey : un antidote au post-sécularisme contemporain. *ThéoRèmes*, 13. <https://doi.org/10.4000/theoremes.2030>
- Stavo-Debaugé, Joan. (2018b). *Qu'est-ce que l'hospitalité ? Recevoir l'étranger à la communauté*. Liber Canada.
- Stépanoff, C. (2021). *L'animal et la mort : chasses, modernité et crise du sauvage*. La Découverte.
- Stoler, A. L. (éd.) (2013). *Imperial Debris. On Ruins and Ruination*. Duke University Press.
- Storti, D. (2021). Il punto sulla Strategia Nazionale Aree Interne e la sua integrazione nella nuova programmazione nazionale/comunitaria | *Agriregionieuropa*, 3. <https://agrireregionieuropa.univpm.it/it/content/article/31/59/il-punto-sulla-strategia-nazionale-aree-interne-e-la-sua-integrazione-nella>
- Stuiver, M. (2006). Highlighting the Retro Side of Innovation and its Potential for Regime Change in Agriculture. *Research in Rural Sociology and Development*, 12(06), 147-173. [https://doi.org/10.1016/S1057-1922\(06\)12007-7](https://doi.org/10.1016/S1057-1922(06)12007-7)



- Supiot, A. (2008). L'inscription territoriale des lois. *Esprit*, Novembre(11), 151-170. <https://doi.org/10.3917/espri.811.0151>
- Taylor, P.J., & Blum, A. S. (1991). Ecosystems as Circuits : Diagrams and the Limits of Physical Analogies. *Biology and Philosophy*, 6, 275-294. <https://doi.org/10.1007/BF02426841>
- Thévenot, L. (1984). Rules and implements : investment in forms. *Social Science Information*, 23(1), 1-45.
- Thévenot, L. (1990), L'action qui convient. In Pharo, P., Quéré, L., (éds.), *Les formes de l'action*, Editions de l'EHESS, pp.39-69.
- Thévenot, L. (1992). Jugements ordinaires et jugement de droit. *Annales*, 47(6), 1279-1299. <https://doi.org/10.3406/AHESS.1992.279108>
- Thevenot, L. (2001). Pragmatic regimes governing the engagement with the world. In Karin Knorr Cetina, Theodore R. Schatzki, Eike von Savigny, *The Practice Turn in Contemporary Theory* (p. 56 73) Routledge.
- Thévenot, L. (2006). *L'action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement*. La Découverte.
- Thévenot, L. (2007). The plurality of cognitive formats and engagements : Moving between the familiar and the public. *European Journal of Social Theory*, 10(3), 409-423. <https://doi.org/10.1177/1368431007080703>
- Thévenot, L. (2015). Certifying the World. Power Infrastructures and Practices in Economies of Conventional Forms. In Patrik Aspers et Nigel Dodd (eds.), *Re-Imagining Economic Sociology* (p. 583 605) Oxford University Press. <https://doi.org/10.1093/acprof>
- Thévenot, L. (2017). Des Liens du Proche aux Lieux du Public. Retour sur un Programme Franco-Russe Pionnier. *Revue d'études comparatives Est-Ouest*, 48(3), 7-43. <https://doi.org/10.3917/receo.483.0007>
- Thévenot, L. (2019). Ce qui engage : la sociologie des justifications , conventions et engagements , à la rencontre de la norme. *La Revue des droits de l'homme*, 16. mis en ligne le 13 mai 2019, consulté le 18 juillet 2023. URL : <http://journals.openedition.org.inshs.bib.cnrs.fr/revdh/6452> ; DOI : <https://doi-org.inshs.bib.cnrs.fr/10.4000/revdh.6452>
- Thévenot, L. (2020). How Does Politics Take Closeness into Account ? Returns from Russia. *International Journal of Politics, Culture and Society*, 33(2), 221-250. <https://doi.org/10.1007/s10767-019-9322-5>
- Thévenot, L., Moody, M., & Lafaye, C. (2010). Forms of valuing nature. Arguments and modes of justification in French and American environmental disputes. In M. Lamont & L. Thévenot (Éds.), *Rethinking Comparative Cultural Sociology : Repertoires of Evaluation in France and the United States* (p. 229 272). Cambridge University Press. <https://doi.org/10.1017/CBO9780511628108.009>
- Thibaud, J. (2012). Petite archeologie de la notion d'ambiance. *Communication*, 90, 155-174.

Thivet, D. (2014). La Via Campesina et l'appropriation de l'agroécologie. In A. Cardona & E. Al. (Éds.), *Dynamiques des agricultures biologiques* (p. 75-92). QUAE. <https://doi.org/10.3917/quae.cardo.2014.01.0075>

Thompson, P.B. (1995). *The Spirit of the Soil. Agriculture and environmental ethics*. Routledge.

Tiezzi, E. (2001). *Tempi storici tempi biologici. Vent'anni dopo*. Donzelli.

Tomassi, I., & Forino, G. (2019). The Ecovillage of Pescomaggiore (L'Aquila) : Birth and death of a self-determined post-disaster community (2009-2014). *Disaster Prevention and Management : An International Journal*, Vol. 28 No. 4, pp. 513-526. <https://doi.org/10.1108/DPM-09-2018-0305>

Topalov, C. (1999). *Laboratoires du nouveau siècle. La nébuleuse réformatrice et ses réseaux en France, 1880-1914*. Éditions de l'EHESS.

Torre, S. (2005). *Era come un diavolo che camminava. Agitatori sindacali e dirigenti contadini nelle campagne catanesi del dopoguerra*. CUECM.

Tosi, S., & Vitale, T. (2009). Explaining How Political Culture Changes : Catholic Activism and the Secular Left in Italian Peace Movements. *Social Movement Studies*, 8(2), 131-147. <https://doi.org/10.1080/14742830902770282>

Touraine, A. (1978). *La voix et le regard*. Seuil.

Traïni, C. (2009). *Émotions... Mobilisation !* Les Presses de Sciences Po.

Tringale, M. (1991). *L'azienda agricola biologica : l'esperienza di Ivo Totti*. Jaca Book.

Trom, D. (1999). De la réfutation de l'effet NIMBY considérée comme une pratique militante. Notes pour une approche pragmatique de l'activité revendicative. *Revue française de science politique*, 49(1), 31-50.

Tsing, A. L. (2005). *Friction. An Ethnography of Global Connection*. Princeton University Press.

Turina, I. (2013). L'Église catholique et la cause de l'environnement. *Terrain*, 60, 20-35. <https://doi.org/DOI : 10.4000/terrain.15057>

Turina, I. (2022). Laudato si' : continuité et changement dans le magistère catholique sur l'écologie, l'économie et la vie humaine. *Studies in Religion-Sciences Religieuses*, 51(1), 26-41. <https://doi.org/10.1177/0008429820980090>

Turner, F. (2006). *From Counterculture to Cyberculture. Stewart Brand, the Whole Earth Network and the Rise of Digital Utopianism*. University of Chicago Press.

Van Der Ploeg, J. D. (2008). *The New Peasantries. Struggles for Autonomy and Sustainability in an Era of Empire and Globalization*. Earthscan.

Van Dyke, N., & Taylor, V. (2018). The Cultural Outcomes of Social Movements. In D. A. Snow, S. A. Soule, H. Kriesi, & H. J. McCammon (Éds.), *The Wiley Blackwell Companion to Social Movements* (Second edition, p. 482-498). Wiley.

Vandenbergh, F. (2018). Principles of reconstructive social theory. *Political Power and Social Theory*, 34(September), 73-88. <https://doi.org/10.1108/S0198-871920180000034004>

Varvarousis, A., Asara, V., & Akbulut, B. (2021). Commons : a social outcome of the movement of the squares. *Social Movement Studies*, 20(3), 292-311. <https://doi.org/10.1080/14742837.2020.1793753>

Vatin, F. (2013). Valuation as Evaluating and Valorizing. *Valuation Studies*, 1(1), 31-50. <https://doi.org/10.3384/vs.2001-5992.131131>

Vazzana, C., & Migliorini, P.(2009). Storia dell'Agricoltura alternativa. In C. Petrini & U. Volli (Éds.), *la Cultura Italiana. VI volume. Cibo, gioco, festa, moda*. UTET.

Virno, P.(2020). *Avere : sulla natura dell'animale loquace*. Bollati Boringhieri.

Vivero-Pol, J. L., Ferrando, T., De Schutter, O., & Mattei, U. (2019). *Routledge Handbook of Food as a Commons*. Routledge.

Wagner, P.(2001). Modernity, Capitalism and Critique. *Thesis Eleven*, 66(1), 1-31. <https://doi.org/10.1177/0725513601066000002>

West, P.(2016). *Dispossession and the environment : rhetoric and inequality in Papua, New Guinea*. Columbia University Press.

Wezel, A., Bellon, S., Doré, T., Francis, C., Vallod, D., & David, C. (2009). Agroecology as a science, a movement and a practice. A review. *Agronomy for Sustainable Development*, 29(4), 503-515. <https://doi.org/10.1051/agro/2009004>

Wilson, J., & Swyngedouw, E. (2014). *The Post-Political and Its Discontents*. Edinburgh University Press.

Yaşın, Z. T. (2022). The environmentalization of the agrarian question and the agrarianization of the climate justice movement. *Journal of Peasant Studies*, 49(7), 1355-1386. <https://doi.org/10.1080/03066150.2022.2101102>

Yates, L. (2015). Rethinking Prefiguration : Alternatives, Micropolitics and Goals in Social Movements. *Social Movement Studies*, 14(1), 1-21. <https://doi.org/10.1080/14742837.2013.870883>

Zangheri, R. (1976). Movimento contadino e storia d'Italia. Riflessioni sulla storiografia del dopoguerra. *Studi Storici*, 17(4), 5-33.

Zask, J. (2008). Le public chez Dewey : une union sociale plurielle. *Tracés*, 15, 169-189. <https://doi.org/10.4000/traces.753>

Zask, J. (2014). *Introduction à John Dewey*. La Découverte.

Zask, J. (2022). *Ecologie et démocratie*. Premier Parallèle.

Zelizer, V. A. (1994). *The social meaning of money*. Princeton University Press.

Zhok, A. (2001). *Il concetto di valore : dall'etica all'economia*. Mimesis.